PATRIARCHES ET PROPHÈTES

ELLEN G. WHITE

New Covenant Publications International Ltd. French

Copyright © 2020. Publications Internationales de la Nouvelle Alliance.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'auteur, sauf dans le cas de brèves citations contenues dans des articles et des revues critiques. Veuillez adresser toutes les questions pertinentes à l'éditeur.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou utilisée sous aucunes formes ou par quelque procédé que se soit, électronique ou mécanique, y compris des photocopies et des rapports ou par aucun moyen de mise en mémoire d'information et de système de récupération sans la permission écrite de l'éditeur, sauf par un critique qui peut citer de brefs passages dans une revue.

ISBN : 359-2-85933-609-1

ISBN : 359-2-85933-609-1

Données de catalogage avant publication

Edité et Crée par : Le Groupe International de la Nouvelle Alliance.

Imprimé au Royaume-Uni.

Première impression le 26 mai 2020

Publié par New Covenant Publications International Ltd.

Kemp House, 160 City Road, London, EC1V 2NX

Visitez le site web : www.newcovenant.co.uk

PATRIARCHES ET PROPHÈTES

ELLEN G. WHITE

La construction était divisée en deux par une riche tenture suspendue à des colonnes plaquées d'or. Une tenture toute semblable fermait l'entrée de la première pièce. De même que celle du plafond, ces deux tentures étaient d'un tissu luxueux, où le bleu, le pourpre et l'écarlate se combinaient avec art, et sur lequel se détachaient des chérubins tissés en brocart d'or et d'argent représentant l'armée angélique qui exerce un ministère en faveur du peuple de Dieu. Le voile intérieur donnait accès au lieu très saint où se concentrait le service symbolique de l'expiation et de l'intercession, trait d'union entre le ciel et la terre. C'est dans cette pièce que se trouvait l'arche sainte: coffret d'acacia entièrement recouvert d'or, à l'intérieur comme à l'extérieur, et relevé à son bord supérieur par un couronnement d'or. Ce meuble était destiné aux deux tables de pierre sur lesquelles Dieu avait gravé lui-même les dix commandements. Cette loi étant la base de l'alliance contractée entre Dieu et Israël, on l'appelait l'arche de l'alliance ou du testament.

Chapitre 30

From Eternity Past

Ellen G. White

Cette page a été laissée vierge intentionnellement.

New Covenant Publications

International Ltd.

Livres Réformés, Esprits Transformés

New Covenant Publications International Ltd.,
Kemp House, 160 City Road, London, EC1V 2NX

Email: newcovenantpublicationsintl@gmail.com

Remerciements

Ce livre est dédié à Dieu Éternel.

Avant-propos

New Covenant Publications International reconnecte le lecteur avec le plan divin liant le ciel et la terre et renforçant la perpétuité de la loi de l'amour. Le logo, l'Arche de l'Alliance, représente l'intimité entre le Christ Jésus et Son peuple et la centralité de la loi de Dieu. Comme il est écrit : « Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Eternel : Je mettrai ma loi au-dedans d'eux-mêmes, je l'écrirai dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » (Jérémie 31: 31-33; Hébreux 8: 8-10). Par conséquent, la nouvelle alliance embrasse un peuple dans le cœur duquel Son amour et Sa loi sont unis et inscrits, même au milieu de violents conflits, de débauche et de tromperies sans frein.

Pendant de nombreux siècles, beaucoup ont souffert d'affliction, d'oppression incompréhensible et de guerre agressive, susceptibles de faire disparaître la vérité et d'effacer la connaissance de Dieu. En particulier au moyen âge, la vérité avait été grandement obscurcis par les traditions humaines et l'ignorance populaire, car les habitants du monde entier avaient méprisé la sagesse et transgressé l'alliance. Le fléau de compromis avec les maux qui proliféraient provoquèrent un déferlement de dégénération débridée et inhumanité diabolique, que beaucoup de vies furent injustement sacrifiées, refusant de se rendre le droit de conscience. Néanmoins, une connaissance perdue a été rétablie, spécialement pendant la Réforme.

L'Histoire, spécialement pendant l'ère de la Réforme au 16ème siècle marque un important moment de vérité, un changement fondamental et de la turbulence en conséquence, comme le montra l'exemple du mouvement de la Contre-Réforme mouvement. Cependant, dans ce volume, on redécouvre la portée indéniable de cette révolution singulière du point de vue des réformateurs et d'autres témoins de premier plan. De leurs récits, on peut comprendre les batailles dévastatrices et les raisons qui sous-tendent une telle résistance phénoménale. On peut même sonder les mystères impénétrables, les controverses virulentes et les interventions surnaturelles.

Notre devise: « Livres Réformés, Esprits Transformés » accentue le genre littéraire distinct, composé dans une ère critique et son incidence. Elle se fait aussi l'écho de l'urgence de la réforme personnelle, la renaissance et la transformation. A l'instar de la presse de Gutenberg, couplée par l'œuvre de la traduction, qui diffusa les principes de la foi réformée, il y a quelque 500 ans, la presse et les médias en ligne digitalisés se devraient de communiquer dans toutes les langues la lumière de la vérité dans ces derniers temps.

Table des Matières

Chapitre 1 : L'Origine du Mal 7
Chapitre 2 : La Création 16
Chapitre 3 : La Tentation et la Chute 23
Chapitre 4 : Le Plan de la Rédemption 32
Chapitre 5 : Caïn et Abel 38
Chapitre 6 : Seth et Hénoc 43
Chapitre 7 : Le Déluge 50
Chapitre 8 : Après le Déluge 60
Chapitre 9 : La Semaine Primitive 65
Chapitre 10 : La Tour de Babel 70
Chapitre 11 : L'Appel d'Abraham 75
Chapitre 12 : Abraham en Canaan 80
Chapitre 13 : Le Sacrifice d'Isaac 90
Chapitre 14 : La Destruction de Sodome 97
Chapitre 15 : Le Mariage d'Isaac 108
Chapitre 16 : Jacob et Esaü 113
Chapitre 17 : L'Exil de Jacob 118
Chapitre 18 : La Lutte Nocturne 126
Chapitre 19 : Le Retour de Jacob en Canaan 131
Chapitre 20 : Joseph en Égypte 138
Chapitre 21 : Joseph et ses Frères 145
Chapitre 22 : Moïse 159
Chapitre 23 : Les Plaies d'Égypte 170
Chapitre 24 : La Pâque 181
Chapitre 25 : L'Exode 186
Chapitre 26 : De la Mer Rouge au Sinaï 194
Chapitre 27 : La Loi Proclamée au Sinaï 203
Chapitre 28 : L'Idolâtrie au Sinaï 213
Chapitre 29 : Satan et la Loi de Dieu 224
Chapitre 30 : Le Sanctuaire et son Rituel 233

Chapitre 31 : Nadab et Abihu 244
Chapitre 32 : La Loi et les Alliances 247
Chapitre 33 : Du Sinaï à Kadès 256
Chapitre 34 : Les Douze Espions 266
Chapitre 35 : La Révolte de Coré 272
Chapitre 36 : Israël au Désert 280
Chapitre 37 : Le Rocher Symbolique — Moïse à Kadès 285
Chapitre 38 : Le Contour de I'Idumée 293
Chapitre 39 : La Conquête de Basan 301
Chapitre 40 : Balaam 305
Chapitre 41 : L'Apostasie au Jourdain 315
Chapitre 42 : La Loi de Moïse récapitulée 322
Chapitre 43 : Mort de Moïse 328
Chapitre 44 : Le Passage du Jourdain 336
Chapitre 45 : La Prise de Jéricho 341
Chapitre 46 : L'Assemblée de Sichem 349
Chapitre 47 : L'Alliance avec les Gabaonites 352
Chapitre 48 : Le Partage de Canaan 357
Chapitre 49 : Dernières Paroles de Josué 366
Chapitre 50 : Les Dîmes et les Offrandes 370
Chapitre 51 : Le Soin des Pauvres 375
Chapitre 52 : Les Fêtes Annuelles 381
Chapitre 53 : Les Premiers Juges 386
Chapitre 54 : Samson 397
Chapitre 55 : Samuel Enfant 404
Chapitre 56 : Héli et ses Fils 409
Chapitre 57 : L'Arche chez les Philistins 413
Chapitre 58 : Les Écoles de Prophètes 421
Chapitre 59 : Le Premier Roi d'Israël 428
Chapitre 60 : La Présomption de Saül 438
Chapitre 61 : Saül Rejeté par Dieu 444
Chapitre 62 : L'Onction de David 451

Chapitre 63 : David et Goliath 454
Chapitre 64 : David Fugitif 459
Chapitre 65 : Magnanimité de David 467
Chapitre 66 : Mort de Saül 476
Chapitre 67 : Sorcellerie Ancienne et Moderne 480
Chapitre 68 : Un Malheur à Tsiklag 485
Chapitre 69 : David Appelé au Trône 491
Chapitre 70 : Le Règne de David 495
Chapitre 71 : Péché et Repentir de David 501
Chapitre 72 : La Révolte d'Absalom 509
Chapitre 73 : Dernières Années de David 522

Chapitre 1 : L'Origine du Mal

« Dieu est amour. » Sa nature, ses lois, ses voies, tout en lui est amour. Tel il est, tel il a été, tel il sera. En celui « qui siège sur un trône éternel », qui « habite dans une demeure haute et sainte », « il n'y a aucune variation ni aucune ombre de changement » (1 Jean 4:8; Ésaïe 57:15; Jacques 1:17).

Chaque manifestation de sa puissance créatrice est l'expression d'un amour infini. A tous les êtres, la souveraineté de Dieu assure des bienfaits sans bornes. Le Psalmiste nous le dit en ces termes:

Ton bras est armé de puissance,...

Ta main droite exerce l'autorité suprême.

La justice et le droit sont la base de ton trône;

La bonté et la vérité marchent devant ta face.

Heureux le peuple qui connaît les chants de triomphe:

Il s'avance à la clarté de ta face, ô Éternel!

Il se réjouit en célébrant ton nom chaque jour,

Et il se glorifie de ta justice.

Car c'est toi qui es la splendeur de notre puissance,...

Oui, notre bouclier protecteur

Est dans les mains de l'Éternel:

Notre roi appartient au saint d'Israël! (Psaumes89:14-19)

L'histoire du grand conflit entre le bien et le mal, depuis le jour où il éclata dans le ciel jusqu'à la répression finale de la révolte et l'extinction totale du péché, n'est qu'une démonstration de l'inaltérable amour de Dieu.

Le Maître de l'univers n'est pas seul dans l'accomplissement de son grand œuvre. Il y est secondé par un Être capable d'apprécier ses desseins et de partager la joie qu'il trouve dans le bonheur de ses créatures. « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. » (Jean 1:1, 2) La Parole, c'est-à-dire le Fils unique de Dieu, n'est qu'un avec le Père éternel: un par sa nature, un par son caractère, un dans ses desseins. Il est le seul Être qui puisse entrer dans tous ses conseils et partager toutes ses pensées. « On l'appellera le Conseiller admirable, le Dieu fort, le Père d'éternité, le Prince de la Paix » (Ésaïe 9:5), « Celui dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours éternels » (Michée 5:1).

Il le déclare lui-même:

Moi, la Sagesse,...

L'Éternel m'avait auprès de lui quand il commença son œuvre,

Avant même ses créations les plus anciennes.

J'ai été formé dès l'éternité,

Dès le commencement, dès l'origine de la terre...

Quand il posait les fondements de la terre, J'étais auprès de lui, son ouvrière.

J'étais ses délices tous les jours,

Et sans cesse je me réjouissais en sa présence. (Proverbes 8:22-30)

C'est par son Fils que Dieu a créé tous les êtres célestes. « C'est en lui que tout a été créé, ... les trônes, les dominations, les autorités, les puissances: tout a été créé par lui et pour lui. » (Colossiens 1:16) Ministres de Dieu, les anges, tout resplendissants de la lumière de sa présence, s'élancent, d'un vol rapide, pour exécuter ses volontés. Mais celui qui, au-dessus d'eux tous, exerce le commandement suprême, c'est le Fils, c'est l'Oint de l'Éternel, « le rayonnement de sa gloire », « l'empreinte même de sa personne », celui qui soutient « tout de sa parole puissante ». C'est « un trône glorieux, exalté de tout temps », que le lieu de son sanctuaire (Hébreux 1:3, 8; Jérémie 17:12). « Le sceptre de sa royauté est un sceptre d'équité. » Il est environné de « splendeur et de majesté, de force et de magnificence ». « La bonté et la vérité marchent devant sa face. »(Psaumes 96:6; 89:15)

A la base du gouvernement de Dieu se trouve une loi juste, une loi d'amour, une loi sublime assurant le bonheur de tous les êtres responsables qui s'inclinent avec joie devant ses injonctions. De ses créatures, Dieu demande une soumission intelligente faite d'amour, de confiance et d'admiration. Ne pouvant accepter de leur part une obéissance forcée, il leur accorde une entière liberté, condition essentielle d'un service volontaire.

Aussi longtemps que régna, dans l'univers de Dieu, cette obéissance, la paix fut parfaite. L'armée céleste mettait ses délices à seconder les plans de son Créateur, à réfléchir sa gloire et à chanter ses louanges. L'amour envers Dieu était suprême; celui des êtres célestes les uns pour les autres était pur et plein d'abandon. Aucune note discordante ne troublait les harmonies célestes.

Mais cet heureux état de choses prit fin. Il y eut un être qui pervertit la liberté accordée par Dieu à ses créatures. Le péché naquit dans le cœur d'un ange auquel, après Jésus-Christ, le Père éternel avait conféré le plus d'honneur et de gloire.

Saint, immaculé, attaché à la personne ineffabledu Créateur, Lucifer, le « fils de l'aurore », était à l'origine l'un des deux « chérubins protecteurs » et, comme tel, baigné par les rayons éternels de la gloire divine. « Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel: Tu étais le couronnement de l'édifice, plein de sagesse, parfait en beauté. Tu te trouvais dans l'Eden, le jardin de Dieu. Tu

étais couvert de pierres précieuses de toutes sortes... Je t'avais oint pour être un chérubin protecteur. Je t'avais établi sur la sainte montagne de Dieu; tu marchais au milieu des pierres aux feux éclatants. Tu fus irréprochable dans ta conduite, depuis le jour où tu fus créé, jusqu'au temps où l'iniquité parvint à pénétrer chez toi. » (Ézéchiel 28:12-15, 17)

Imperceptiblement, Lucifer se laissa bercer par des pensées ambitieuses. « Ton cœur s'est enorgueilli de ta beauté; et ton opulence t'a fait perdre la sagesse. » (Ézéchiel 28:12-15, 17) « Tu disais en ton cœur: Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu; ... je serai semblable au Très-Haut. » (Ésaïe 14:13, 14) Cet ange puissant, dont toute la gloire venait de Dieu, en vint à la considérer comme lui appartenant en propre. Non content d'occuper une place qui l'élevait au-dessus de toute l'armée des anges, il osa convoiter des hommages qui n'étaient dus qu'au Créateur. Au lieu d'encourager tous les êtres célestes à faire de Dieu l'objet suprême de leur adoration et de leur obéissance, il se mit à attirer sur lui leur affection et leurs loyaux services, allant jusqu'à convoiter les honneurs dont l'Être infini avait investi son Fils comme sa prérogative exclusive.

La parfaite harmonie qui avait régné dans le ciel fut alors rompue. La disposition de Lucifer à servir ses intérêts plutôt que ceux de son Créateur fut notée avec appréhension par les êtres célestes pour qui la gloire de Dieu était suprême. Dans l'assemblée des anges, des voix suppliantes invitèrent leur chef à revenir sur ses pas. Le Fils de Dieu lui représenta la grandeur, la bonté et la justice du Créateur, ainsi que le caractère sacré et inviolable de sa loi. « C'est Dieu lui-même, lui ditil, qui a établi l'ordre du ciel. En t'insurgeant contre cet ordre, Lucifer, tu déshonores l'auteur de tes jours, et tu vas au-devant de ta ruine. » Mais cet avertissement ne fit qu'exciter chez l'ange séditieux un esprit de résistance, et qu'envenimer sa jalousie à l'égard du personnage auguste qui lui parlait avec tant de bonté et de pitié.

Disputer la suprématie du Fils de Dieu, et blâmer ainsi la sagesse et l'amour du Créateur, telle fut dès lors la détermination de ce prince des armées célestes. En vue du succès de ce dessein, il résolut d'utiliser toute l'énergie d'une intelligence surhumaine. Mais celui qui garantit à toutes ses créatures une pleine liberté de volonté et d'action ne voulut pas qu'aucune d'elles restât ignorante des sophismes dont s'enveloppait le parti de la révolte. Avant le grand combat qui allait s'ouvrir, il fallait que tous comprissent clairement quelle était la volonté de celui à la sagesse et à la bonté duquel ils devaient leur félicité.

Le Roi de l'univers réunit les armées célestes pour leur faire connaître la dignité de son Fils et le caractère de ses relations avec tous les êtres créés. Sur un même trône étaient assis le Père et le Fils; une même auréole de gloire les enveloppait.

Autour du trône se rassembla, par « myriades de myriades et milliers de milliers », la foule innombrable des anges (Voir Apocalypse 5:11) placés dans l'ordre de leur rang, à la fois ministres et sujets, mais tous nimbés par la gloire dont rayonne le trône de la Divinité.

Devant cette multitude, le Roi déclare que, seul, son Fils unique est admis à entrer pleinement dans ses conseils, et que c'est à lui qu'est confiée l'exécution des desseins de sa volonté. C'est lui, le Fils de Dieu, qui, de par la volonté du Père, a créé toutes les armées du ciel, et à qui, comme à Dieu, appartiennent leur allégeance et leurs hommages. Le Fils va d'ailleurs exercer encore la puissance divine en créant la terre et ses habitants, mais sans briguer jamais aucun pouvoir, aucune gloire personnelle contraire à la volonté de Dieu, étant uniquement préoccupé d'exalter le pouvoir de son Père et d'exécuter les plans de sa munificence.

A l'ouïe de ces paroles, les anges reconnaissent avec transports la suprématie du Fils. Ils se prosternent devant lui et lui offrent leur amour et leur adoration. Lucifer s'incline avec eux. Mais dans son cœur se livre, entre la vérité et la loyauté, l'envie et la jalousie, un effroyable combat. La vague d'enthousiasme soulevée par les anges semble d'abord l'entraîner avec eux. Les puissants et mélodieux accords des hymnes de louange, amplifiés par des milliers de voix, paraissent avoir étouffé en lui l'esprit du mal. Frémissant d'une émotion inexprimable, il se joint aux accents d'adoration qui, de la multitude angélique, montent vers le Père et le Fils. Mais il est bientôt envahi de nouveau par l'orgueil et l'obsession de sa propre gloire. Il s'abandonne de nouveau à la soif de suprématie et à l'envie vis-à-vis du Fils bien-aimé. Il oublie que les honneurs dont il est lui-même l'objet sont un pur don de la bonté divine et réclament sa gratitude. Infatué de son éclat et de sa prééminence, il aspire, malgré tout, à être égal à Dieu. N'est-il pas aimé et vénéré par l'armée céleste? Les anges ne sont-ils pas ravis d'exécuter ses ordres? Ne les surpasse-t-il pas tous en honneurs et en sagesse? Pourquoi le Fils de Dieu est-il plus élevé que lui? Pourquoi partage-t-il seul avec le Père la puissance et l'autorité suprêmes?

Pourquoi est-ce au Fils qu'est dévolue la suprématie? Pourquoi est-il plus honoré que moi?

Lucifer quitte le poste qu'il occupe en la présence immédiate de Dieu, et s'en va propager son esprit de mécontentement parmi les anges. Il opère dans l'ombre, et voile pour un temps son véritable dessein sous une apparence de respect pour l'Être suprême. Il commence par insinuer des doutes au sujet des lois qui gouvernent les êtres célestes. Il suggère que si ces lois sont indispensables pour les habitants des mondes créés, elles ne le sont pas pour les anges qui, plus élevés, peuvent se gouverner par leur propre sagesse. L'honneur de Dieu ne peut souffrir de notre part aucun dommage, observe-t-il. Toutes nos pensées sont saintes. Pas plus que Dieu lui-même, nous ne pouvons tomber dans l'erreur. L'élévation du Fils à l'égal du Père est donc une injustice à l'égard de Lucifer qui a les mêmes droits à être révéré et honoré. Et si le premier des anges était admis à occuper la position élevée qui lui est due, ce serait à l'avantage de toute l'armée du ciel, à laquelle il se propose de procurer la liberté, tandis que la liberté dont nous avons joui jusqu'ici vient de prendre fin. Un Maître absolu vous a été donné, devant l'autorité duquel tous doivent s'incliner. Telles étaient les subtiles erreurs qui gagnaient rapidement du terrain dans les cours célestes.

En réalité, aucun changement ne s'était produit quant à la position et à l'autorité du Fils de Dieu. Ses prérogatives n'avaient jamais varié: elles avaient seulement dû être réaffirmées en raison des prétentions et des insinuations séditieuses de Lucifer, insinuations qui avaient réussi à aveugler un grand nombre d'anges.

A la faveur de la confiance affectueuse et loyale que lui accordaient les êtres saints placés sous ses ordres, Lucifer mettait tant d'astuce à injecter dans leur esprit ses doutes et son aigreur, qu'ils ne s'apercevaient pas de son jeu. Celui-ci consistait à placer les desseins de Dieu sous un faux jour, qui les dénaturait, de façon à engendrer le mécontentement et la dissidence. Habilement, il amenait ses auditeurs à exprimer leurs propres pensées; puis, au moment propice, il répétait leurs paroles pour prouver qu'ils n'étaient pas entièrement d'accord avec le gouvernement divin. Tout en professant lui-même une parfaite loyauté à l'égard de Dieu, il assurait que la stabilité de son gouvernement profiterait certainement de quelques changements dans l'organisation et dans les lois du ciel. Avec une habileté consommée, il prétendait n'avoir d'autre désir que de maintenir la loyauté, l'harmonie et la paix. Tout en travaillant à fomenter l'opposition à la loi de Dieu et à inoculer ses propres sentiments aux anges qui lui étaient confiés, il prétendait combattre la discorde et affermir l'ordre établi.

Ainsi allumé, l'esprit de révolte poursuivait son œuvre néfaste. Sans que l'on remarquât aucune rupture ouverte, un partage d'opinions s'opérait parmi les anges. Quelques-uns envisageaient avec faveur les insinuations de Lucifer contre le gouvernement divin. Jusque-là en parfaite harmonie avec l'état de choses existant, ils se sentaient maintenant malheureux de ne pouvoir s'ingérer dans les conseils impénétrables de Dieu et contrariés de l'exaltation de son Fils. Cette catégorie d'anges était prête à seconder Lucifer dans son ambitieuse révolte contre l'Être suprême. D'autre part, les anges fidèles soutenaient la sagesse et la justice de ses décrets, et intervenaient auprès du chef des séditieux pour s'efforcer de le réconcilier avec l'ordre établi.

Notre chef, disaient-ils, c'est le Fils de Dieu. Il était un avec le Créateur bien avant notre existence. Il a toujours occupé une place à la droite du Père. Sa suprématie, riche en bienfaits pour tous ceux qui en ont bénéficié, n'a jamais encore été mise en doute, ni l'harmonie du ciel interrompue. Pourquoi la discorde éclaterait-elle maintenant? Augurant que cette dissension n'engendrerait que d'affreuses conséquences, les anges loyaux conjuraient les mécontents de renoncer à leurs propos et de rester fidèles à Dieu et à son gouvernement.

Conformément à son caractère miséricordieux, le Créateur supporta longtemps la cabale de Lucifer. L'esprit de contradiction et de révolte n'avait jamais encore fait son apparition dans le ciel. C'était un élément nouveau, étrange, mystérieux, inexplicable. Lucifer lui-même ne s'était pas d'abord rendu compte du vrai caractère de ses sentiments. Au début, il avait même craint d'exprimer les mouvements et les divagations de son cœur. Ne les ayant pas repoussés, il était allé à la dérive. Pour le convaincre de son erreur, tous les moyens que la sagesse et l'amour infinis purent imaginer furent mis en œuvre. On lui prouva que son mécontentement

était sans raison. On lui fit entrevoir quel serait le résultat de sa persistance dans sa mutinerie. Finalement, Lucifer comprit qu'il avait tort, et que « l'Éternel est juste dans tous ses actes, et miséricordieux dans toutes ses œuvres » (Psaumes 145:17). Il reconnut que les divins statuts sont droits, et consentit à le proclamer devant tous les habitants du ciel.

S'il avait donné suite à cette conviction, il aurait pu se sauver lui-même et avec lui un grand nombre d'anges. Jusqu'à ce moment-là, bien qu'il eût abandonné sa place de chérubin protecteur, il n'avait pas complètement secoué le joug. S'il avait voulu revenir en arrière et glorifier la sagesse du Créateur, satisfait de la place qui lui avait été assignée dans le plan divin, il eût été réintégré dans sa charge. L'heure avait sonné pour lui de prendre une décision finale: ou reconnaître la souveraineté divine, ou se révolter ouvertement. Il fut tout près de rebrousser chemin. Seul son orgueil l'en empêcha. Lui, si hautement honoré, confesser qu'il avait été dans l'erreur et que ses soupçons étaient faux; se courber sous une autorité qu'il avait combattue comme injuste! Ce sacrifice lui parut trop grand.

Dans sa compassion pour Lucifer et ses sympathisants, le Créateur s'efforçait encore de les arrêter sur le bord de l'abîme dans lequel ils étaient sur le point de sombrer. Mais, falsifiant cette miséricorde, Lucifer prétendit que la patience divine était un hommage rendu à sa supériorité, et que le Roi de l'univers accepterait finalement ses conditions. Si vous restez inébranlables, dit-il à ses partisans, vous aurez gain de cause. Persistant dans son attitude, il entra résolument en lutte avec son Créateur.

Voilà comment Lucifer, le « porte-lumière », celui qui avait été participant de la gloire de Dieu et même attaché au trône, prévariqua et devint Satan, « l'adversaire » de Dieu et des êtres saints, le destructeur de ceux qui avaient été confiés à sa garde et à sa direction.

Repoussant désormais avec dédain les arguments et les supplications des anges fidèles, il les qualifia d'esclaves et d'égarés. La préférence accordée au Fils de Dieu, leur dit-il, est un acte d'injustice envers moi et envers toute l'armée du ciel. Je ne me soumettrai pas davantage à cette usurpation de mes droits et des leurs. Jamais plus, ajouta-t-il, je ne reconnaîtrai la suprématie du Fils. J'ai décidé de réclamer l'honneur qui doit m'être dévolu, et de prendre sous mes ordres tous ceux qui voudront être mes disciples. Je leur promets un gouvernement nouveau et meilleur, qui garantira à chacun la liberté. Un grand nombre d'anges annoncèrent leur détermination de le prendre pour chef. Flatté de la faveur avec laquelle ses avances étaient reçues, Lucifer se prit à espérer que tous les anges passeraient de son côté et qu'il deviendrait l'égal de Dieu.

Encore une fois, les anges fidèles le conjurent, lui et ses sympathisants, de se soumettre à Dieu. Ils leur représentent le résultat inévitable de leur refus. Celui qui vous a créés, disent-ils, peut arrêter votre entreprise et punir sévèrement votre faction séditieuse. Nul ange ne peut combattre la loi de Dieu avec succès; elle est aussi sacrée que luimême. A tous, ils donnent le conseil de faire la sourde oreille aux raisonnements séducteurs de Lucifer, et ils adjurent ce

dernier et ses partisans de se rendre immédiatement en la présence de Dieu pour lui confesser leur erreur d'avoir mis en doute sa sagesse et son autorité.

Beaucoup de dissidents furent disposés à renoncer à leur défection et à recouvrer la faveur de Dieu et de son Fils. Mais Satan avait une autre ruse en réserve. Il déclara que ceux qui s'étaient joints à lui étaient allés trop loin. Connaissant la loi divine, il savait qu'il n'y avait plus de pardon pour eux, et que ceux qui se soumettraient à l'autorité du ciel seraient destitués. Quant à moi, continua-t-il, je suis déterminé à ne jamais plus m'incliner devant l'autorité du Vice-Roi. La seule chose qu'il nous reste à faire, à vous et à moi, c'est de revendiquer notre liberté; c'est de nous emparer par la force des droits qu'on ne nous accorde pas de bon gré.

En ce qui concernait Satan lui-même, il était exact qu'il était allé trop loin pour revenir en arrière. Il n'en était pas de même de ceux qui s'étaient laissé aveugler par ses sophismes. Les conseils et les prières des anges loyaux leur ouvraient une porte de salut. S'ils en avaient accepté l'offre, ils auraient pu s'arracher aux pièges de Satan. Mais l'orgueil, l'affection qu'ils portaient à leur chef et le désir de jouir de libertés illimitées l'emportèrent, et les tendres appels de la miséricorde divine furent définitivement rejetés.

Dieu avait permis à Satan de mener son entreprise jusqu'au moment où la révolte s'était manifestée en plein jour. Chérubin honoré de l'onction sacrée, objet de très grands honneurs, passionnément aimé des êtres célestes, Lucifer exerçait sur ceux-ci une influence considérable. Pour que la vraie nature et la tendance de son projet pussent être reconnues de tous, il fallait que ses plans arrivassent à maturité. Le gouvernement de Dieu renfermait non seulement les habitants du ciel, mais ceux de tous les mondes créés, que Lucifer espérait entraîner, eux aussi, comme les anges, dans sa révolte. Il avait mené sa campagne avec une habileté et une puissance de séduction extraordinaires, recourant tour à tour au sophisme et au mensonge. Se couvrant d'un voile d'hypocrisie, et accomplissant tous ses gestes dans le mystère, il avait fermé le chemin à celui qui aurait voulu le dévoiler sous son vrai jour. Avant le plein épanouissement de son complot, il était impossible d'en démasquer la laideur, d'y voir une révolte ou même d'imaginer où elle allait aboutir. Les bons anges eux-mêmes ne décelaient pas son vrai caractère ni les conséquences de son œuvre.

Aussi, dès le début, Lucifer avait-il gagné du terrain. Il avait opéré de façon à rester en dehors du débat. Il mettait ses propres agissements au compte des anges, et accusait d'indifférence aux intérêts des êtres célestes ceux qu'il ne pouvait amener complètement à son bord. Il obscurcissait, par des arguments subtils, tous les desseins de Dieu. Ce qui était élémentaire devenait mystérieux. Par d'habiles perversions, il semait le doute sur les plus simples déclarations de l'Éternel. Et sa haute position, qui l'associait étroitement au gouvernement divin, donnait d'autant plus de poids à ses affirmations.

Satan, par la flatterie et la fraude, avait falsifié la parole de Dieu et dénaturé ses méthodes de gouvernement. Il avait prétendu qu'en imposant des lois aux anges, Dieu était injuste, et qu'en exigeant de ses créatures soumission et obéissance, il n'avait en vue que son exaltation

personnelle; tandis que, pour lui, son but était de procurer le bonheur de l'univers. En revanche, Dieu ne pouvait employer que des moyens conformes à la vérité et à la justice. Pour démontrer devant les habitants du ciel et de tous les mondes que son gouvernement est juste et sa loi parfaite, pour que chacun vît clairement le vrai caractère et le but réel de l'usurpateur, il était nécessaire que ses prétentions impies eussent le temps de se démolir elles-mêmes par leurs lamentables conséquences. Le séducteur devait être démasqué devant l'univers tout entier.

La discorde qu'il avait déchaînée dans le ciel et tout le mal qui en était résulté étaient, selon Satan, attribuables à l'administration divine. Son but, à lui, avait été d'amender les statuts du Très-Haut. En conséquence, Dieu lui permit de démontrer la valeur de ses prétentions et les effets des changements qu'il proposait d'apporter aux lois du ciel.

En vertu d'une sagesse infinie, Lucifer fut chassé du ciel et non pas détruit. Dieu ne pouvant accepter qu'une obéissance dictée par l'amour, la fidélité de ses créatures doit reposer sur la conviction de sa justice et de sa bonté. Or, si la destruction de Satan avait eu lieu alors, les habitants du ciel et des mondes — ne comprenant pas encore la nature et les conséquences du péché — n'eussent pas été à même de discerner la justice divine. Si l'ange rebelle avait été immédiatement exclu du nombre des vivants, beaucoup d'êtres auraient servi Dieu par crainte plutôt que par amour. L'influence du séducteur n'eût pas complètement disparu; son esprit de rébellion n'eût pas été totalement extirpé. Pour le bien de l'univers entier à travers les âges infinis, il fallait qu'il pût développer plus entièrement ses principes. Ainsi, tous les êtres créés verraient ses attaques contre l'administration céleste sous leur vrai jour. Les attributs divins de justice et de miséricorde, comme l'immutabilité de la loi de Dieu, ne pourraient plus jamais être mis en doute.

La révolte de Satan devait servir de leçon à l'univers durant tous les âges futurs, et constituer un témoignage perpétuel contre la nature du péché et de ses effroyables résultats. Dieu a voulu que les effets de la politique de Satan sur les hommes et les anges démontrassent à quoi aboutit le rejet de son autorité. Il a voulu témoigner que le bonheur de toutes les créatures issues de sa puissance créatrice est inséparable de l'existence de son gouvernement. Ainsi l'histoire de cette aventure effroyable sera une sauvegarde perpétuelle destinée à préserver tous les êtres saints de la séduction du péché et de ses douloureuses conséquences.

Celui qui règne dans les cieux voit la fin dès le commencement. Devant lui les mystères du passé et de l'avenir sont comme un livre ouvert. Par delà les souffrances, les ténèbres et les ruines accumulées par le péché, il contemple l'épanouissement de son grand œuvre d'amour. Si « la nuée et l'obscurité l'environnent, la justice et le droit sont [néanmoins] la base de son trône » (Psaumes 97:2). Et voilà ce que comprendront un jour, fidèles ou infidèles, tous les habitants de l'univers.

... Son œuvre est parfaite,

Car tous ses desseins sont justes.

C’est un Dieu fidèle et sans iniquité;

Il est juste et droit (Deutéronome 32:4 - Voir, plus loin, le (chapitre 29): « Satan et la loi de Dieu »).

Chapitre 2 : La Création

Les cieux ont été créés par la parole de l'Éternel,
Et toute leur armée par le souffle de sa bouche...
Car il parle, et la chose existe; Il commande, et elle paraît...
Il a posé la terre sur ses fondements:
Elle ne sera jamais ébranlée

(Psaumes 33:6, 9; 104:5)

Lorsqu'elle sortit des mains du Créateur, la terre était d'une éclatante beauté. Sa surface était ondulée de montagnes et de collines, parsemée de lacs délicieux et arrosée de superbes fleuves. Mais ces collines et ces monts n'étaient pas, comme aujourd'hui, escarpés, raboteux, échancrés de précipices béants et de gouffres sans fond. Les aspérités et les âpres rugosités de la charpente terrestre étaient recouvertes d'un sol fécond, d'où s'échappait partout une luxuriante végétation. Pas de landes stériles, ni de fétides marécages. L'œil ne rencontrait que gracieux arbustes et fleurs délicates. Les hauteurs étaient couronnées d'arbres majestueux aux dimensions inconnues aujourd'hui. L'air, exempt de tout miasme, de toute infection, était pur et sain. Le paysage tout entier surpassait en beauté les jardins royaux les mieux entretenus, et l'armée des anges, en contemplant cette scène, bénissait Dieu de ses œuvres merveilleuses.

Des que la terre fut couverte de végétation et peuplée d'animaux innombrables, l'homme, chefd'œuvre de la création, l'être pour lequel ce séjour enchanteur venait d'être préparé, fut appelé à l'existence. Il reçut la domination de tout ce qu'embrassaient ses regards. « Alors Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il règne... sur la terre entière. ... Ainsi Dieu créa l'homme à son image. ... Il créa un homme et une femme. » (Genèse 1:26, 27)

Tel est le récit sacré des origines du genre humain. Sa clarté et sa précision excluent toute idée erronée. « Dieu créa l'homme à son image. » Il n'y a pas de mystère sous cette parole. Elle ne donne nullement lieu de supposer que l'homme n'est que le dernier échelon d'une lente évolution ayant son point de départ dans les organismes inférieurs de la vie animale ou végétale. Cette théorie annule l'œuvre grandiose du Créateur. On a tellement à cœur, aujourd'hui, d'ôter à Dieu sa souveraineté sur l'univers, que l'on dépouille l'homme de sa divine origine. Celui qui avait semé dans l'espace les mondes étoilés; qui avait donné leur coloris aux fleurs des champs; qui avait orné la terre et les cieux des merveilles de sa puissance, voulut couronner son œuvre glorieuse en lui donnant un dominateur, et il créa un être digne de la main qui lui donnait la vie. La généalogie de notre race, telle que nous la donne le volume inspiré, ne la fait pas remonter à une succession d'infusoires, de mollusques et de quadrupèdes se transformant peu à peu: elle la fait remonter au Créateur. Bien que tiré de la poudre de la terre, Adam était cependant « fils de Dieu » (Luc 3:38).

En sa qualité de représentant de l'Être suprême, Adam fut constitué maître du règne animal. Privés de la faculté de comprendre et de reconnaître la souveraineté de Dieu, les animaux sont capables d'aimer l'homme et de le servir. Le Psalmiste a dit:

Tu as donné... au fils de l'homme... l'empire sur les œuvres de tes mains;

Tu as mis toutes choses sous ses pieds: Les brebis comme les bœufs,

Et même les bêtes sauvages,...

Tout ce qui parcourt les sentiers des mers.

(Psaumes 8:7-9)

L'homme devait porter l'image de Dieu, aussi bien physiquement que par son caractère. Le Fils de Dieu seul est « l'empreinte même » du Père (Hébreux 1:3); mais l'homme a été fait « selon sa ressemblance ». Sa nature était en harmonie avec la volonté du Créateur; son intelligence pouvait s'élever jusqu'aux choses divines; ses affections étaient pures; ses appétits et ses passions, sous l'ascendant de la raison. Il était saint, heureux de porter l'image de Dieu, et parfaitement soumis à sa volonté.

En sortant des mains de son Créateur, Adam était d'une taille élancée et parfaitement harmonieuse. Son visage vermeil resplendissait de santé, de vie et de joie. Sa stature était de beaucoup supérieure à celle des hommes de la génération présente. Ève lui était inférieure en stature; ses formes étaient pleines de noblesse et de grâce. Dans son innocence, le premier couple ne portait aucun vêtement artificiel: il était nimbé, ainsi que les anges, d'un voile de lumière et de gloire, qu'il conserva aussi longtemps qu'il resta obéissant.

Après la création de l'homme, Dieu fit passer devant lui tous les animaux de la terre pour leur donner des noms. Adam vit bien que chacun d'eux avait sa compagne; mais, parmi toutes les créatures que Dieu avait faites, il n'en trouva aucune qui lui ressemblât (Genèse 2:20). Alors « l'Éternel Dieu dit: Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui. » (Genèse 2:18)

L'homme a été fait pour vivre en société, et non pas dans la solitude. Sans compagne, ni les beautés de l'Eden, ni le charme de ses occupations, ni même ses relations avec les anges n'eussent procuré au premier homme un bonheur parfait. Sans une compagne de même nature que lui, aimante et digne d'être aimée, son besoin de sympathie et de sociabilité n'eût pas été satisfait. Cette compagne, Dieu la donna lui-même à Adam. Il lui fit « une aide semblable à lui », à savoir un être qui pût vivre auprès de lui, partager ses joies et répondre à ses affections. Pour marquer qu'elle n'était pas destinée à être son chef, pas plus qu'à être traitée en inférieure, mais à se tenir à son côté comme son égale, aimée et protégée par lui, Ève fut tirée d'une de ses côtes. Os de ses os, chair de sa chair, la femme était une autre partie de luimême, signe sensible et frappant de l'union intime et de l'attachement profond qui devaient caractériser leurs rapports. « Jamais un homme n'a haï sa propre chair; mais il la nourrit, et en

prend soin. » « C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair (Éphésiens 5:29);

Genèse 2:24. »

C'est Dieu qui célébra le premier mariage. Cette institution a ainsi pour fondateur le Créateur de l'univers. « Que le mariage soit respecté. » (Hébreux 13:4) C'est l'un des premiers dons de Dieu à l'homme; et c'est l'une des deux institutions qu'Adam emporta avec lui lorsque, après sa chute, il franchit les portes du Paradis. Quand les principes divins sont respectés, le mariage est un bienfait. Il est la sauvegarde de la pureté et du bonheur de l'homme. Il pourvoit à ses besoins sociaux, il élève sa nature physique, intellectuelle et morale.

« Puis l'Éternel planta un jardin en Éden, du côté de l'Orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. » (Genèse 2:8) Tout ce que Dieu avait fait n'était que beauté et perfection, et rien ne semblait manquer au bonheur du premier couple. Mais le Créateur voulut lui donner une autre preuve de bonté en lui préparant un jardin qui fût sa demeure particulière. Dans ce jardin étaient plantés des arbres de toutes les variétés, dont un grand nombre étaient chargés de fruits ou exhalaient des parfums délicieux. La vigne y poussait en hauteur, laissant gracieusement ployer ses sarments sous le poids d'un fruit succulent, coloré des teintes les plus riches et les plus variées. La tâche d'Adam et d'Ève consistait à tresser ces sarments en arcades et en berceaux pour faire des demeures vivantes, tapissées de feuillage et de fruits. Partout on voyait des fleurs odoriférantes de toutes les couleurs. Au milieu du jardin se dressait l'arbre de vie, dont la beauté éclipsait tous les autres. Son fruit, qui ressemblait à des pommes d'or et d'argent, avait la propriété de prolonger la vie.

La création était désormais complète. « Ainsi les cieux et la terre furent achevés avec tout ce qui s'y trouve. » « Dieu contempla ce qu'il avait fait, et il vit que cela était très bien. » (Genèse 2:1-3; 1:31) L'Éden s'étalait sur la terre épanouie. Adam et Ève avaient un libre accès à l'arbre de vie. Nulle trace de péché, nulle ombre de mort ne ternissait cette superbe création.

Les étoiles du matin entonnaient des chants d'allégresse,

Et les fils de Dieu [les anges] poussaient des acclamations.

(Job 38:7)

Le Créateur avait jeté les fondements de la terre. Il l'avait enrichie de beauté et d'harmonie, parsemée d'objets utiles à l'homme, et y avait prodigué les merveilles de la terre et de la mer. Le grand œuvre de la création fut achevé en six jours. Alors Dieu « se reposa, le septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait accomplie. Ainsi, Dieu bénit le septième jour et il le sanctifia, parce qu'en ce jourlà il s'était reposé de toute l'œuvre dont il était l'auteur et le Créateur. » (Psaumes 19:2, 3) Contemplant avec satisfaction l'œuvre de ses mains, où tout était parfait, Dieu se reposa, non pas comme le fait l'homme à la fin de sa journée, mais pour marquer sa joie à la vue des œuvres de sa sagesse, de sa bonté et de sa gloire.

Après s'être reposé au septième jour, Dieu le sanctifia, c'est-à-dire qu'il le mit à part, comme jour de repos à l'usage de l'homme. Appelé à suivre l'exemple de son Créateur, celui-ci devra consacrer au repos ce jour sacré, afin qu'en contemplant les cieux et la terre, il puisse élever sa pensée vers les œuvres de Dieu, le cœur débordant de révérence et d'amour pour l'auteur de ses jours.

C'est dans le jardin d'Éden que le Seigneur établit le mémorial de son œuvre créatrice. Ce jour de repos fut confié à Adam, père et représentant de toute la famille humaine. Son observation devait être, de la part de tous ceux qui habiteraient sur la terre, un acte de gratitude envers Dieu, leur Créateur et légitime Souverain. Cette institution, qui avait un caractère absolument commémoratif, devenait le partage de toute l'humanité. N'ayant rien de symbolique, elle n'était pas limitée à quelque peuple particulier.

Même dans le Paradis, l'homme avait besoin, un jour sur sept, de cesser son activité terrestre pour se vouer plus complètement à la contemplation des œuvres créées, écouter la nature parler à ses sens et proclamer qu'il y a un Dieu vivant, qui est le Maître suprême et le Créateur de tout ce qui existe.

Les cieux racontent la gloire de Dieu,

Et le firmament proclame l'œuvre de ses mains.

Le jour en parle au jour,

Et la nuit en donne connaissance à la nuit.

(Job 37:16)

Les beautés de la nature sont un signe de l'amour de Dieu. Cet amour éclate dans les ravissants paysages ornés d'arbres majestueux, dans les boutons de fleurs et leurs délicates corolles. Tout nous le rappelle. Or, le sabbat, dirigeant sans cesse les yeux des hommes vers celui qui les a créés, les convie à ouvrir le grand livre de la nature et à y lire la puissance, la sagesse et l'amour du Créateur.

Bien que créés innocents et saints, nos premiers parents n'échappaient pas à la possibilité de faire le mal. Doué du libre arbitre, à même d'apprécier la sagesse et la bienveillance de Dieu, ainsi que la justice de ses exigences, l'homme restait parfaitement libre d'obéir ou de désobéir. Il jouissait de la société de Dieu et des saints anges; mais il ne pouvait être en état d'éternelle sécurité, tant que sa fidélité n'avait pas été mise à l'épreuve. Ainsi, dès le début, une restriction lui fut imposée, qui mit une bride à l'égoïsme, cette passion fatale qui avait causé la perte de Satan.

L'arbre de la connaissance placé au milieu du jardin, près de l'arbre de vie, devait servir à éprouver l'obéissance et la reconnaissance de nos premiers parents. Admis à manger librement du fruit de tous les autres arbres, ils ne pouvaient, sous peine de mort, goûter à celui-là. S'ils

triomphaient de l'épreuve, ils seraient finalement soustraits à la puissance de l'ennemi, et demeureraient à perpétuité dans la faveur de Dieu.

Il n'existe pas de gouvernement sans lois. L'une des conditions indispensables de l'existence de l'homme était, en sa qualité de sujet, l'obéissance aux lois de Dieu. Adam aurait pu être créé incapable de les transgresser. Le Créateur aurait pu empêcher sa main de toucher au fruit défendu. Privé de la faculté de choisir, l'homme n'aurait pas été un être libre, mais un simple automate. Son obéissance aurait été forcée et non volontaire. Adam n'aurait pas pu se former un caractère. D'ailleurs, ce système eût été contraire aux voies de Dieu à l'égard des habitants des autres mondes, et ce mode d'existence, indigne d'un être intelligent, eût fortifié l'accusation d'arbitraire lancée par Satan contre le gouvernement divin.

Dieu avait fait l'homme droit, doué de nobles facultés, et sans penchant au mal. Il l'avait gratifié d'une haute intelligence: tout l'engageait à demeurer fidèle à son Créateur. Une obéissance parfaite et perpétuelle, telle était la condition d'une éternelle félicité. A ce prix, il pouvait avoir libre accès à l'arbre de vie.

La demeure de nos premiers parents devait servir de modèle à celles de leurs descendants, au fur et à mesure que ceux-ci prendraient possession de la terre. Ce foyer, orné par la main de Dieu, n'était pas un palais. Dans leur vanité, les hommes se plaisent à habiter des demeures somptueuses. Ils mettent leur gloire dans les ouvrages de leurs mains. Mais Dieu plaça Adam dans un jardin. Ce jardin, qui devait lui servir d'habitation, avait pour dôme le ciel bleu, pour plancher un tapis de verdure émaillé de fleurs délicates, et pour dais les branches feuillues d'arbres majestueux. Aux parois étaient suspendus comme ornements les magnifiques produits du divin Artiste. Ce décor offert au premier couple dans son innocence renferme une leçon pour les hommes de tous les temps. Le vrai bonheur n'est pas dans les satisfactions de la vanité et du luxe, mais dans la communion avec Dieu, au sein de ses œuvres admirables. Si les hommes recherchaient moins l'artificiel et cultivaient davantage la simplicité, ils répondraient beaucoup mieux au plan divin à leur égard. L'ambition et l'orgueil ne sont jamais satisfaits. Les vrais sages trouvent des jouissances aussi réelles que pures dans les biens que Dieu a mis à la portée de tous.

Les habitants de l'Éden reçurent la charge du jardin « pour le cultiver et pour le garder ». Cette occupation saine et agréable n'avait rien de pénible. Dieu a donné à l'homme le bienfait du travail pour occuper son esprit, fortifier son corps et développer ses facultés. L'activité mentale et physique à laquelle Adam se livrait était pour lui une des plus douces joies de son existence, avant et même après la perte du Paradis, obligé qu'il fut ensuite de demander son pain quotidien à un sol devenu ingrat. Ce même travail, quoique bien différent des agréables devoirs de l'Éden, fut pour lui une sauvegarde contre la tentation et une source de bonheur.

Ceux qui considèrent comme un fléau le travail, accompagné aujourd'hui de lassitude et de douleur, commettent une erreur. Ceux qui n'ont que du mépris pour la classe ouvrière, comprennent bien mal le but de Dieu en créant l'homme. Que sont les terres et les biens des

plus opulents, à côté du domaine dévolu à notre noble ancêtre? Et pourtant, Adam ne devait pas rester oisif. Le Créateur, qui sait de quoi le bonheur est fait, lui assigna sa tâche. Il n'y a que les hommes et les femmes qui travaillent qui sachent ce qu'est la vraie joie de vivre. Les anges eux-mêmes, envoyés de Dieu pour exercer leur ministère auprès des enfants des hommes, sont très occupés. Nulle part le Créateur n'a pourvu à la pratique dégradante de l'indolence.

S'ils restaient fidèles à Dieu, Adam et sa compagne gouverneraient la terre, investis d'une autorité suprême sur tous les êtres vivants. Le lion et l'agneau jouaient paisiblement autour d'eux, ou se couchaient côte à côte à leurs pieds. Au-dessus de leur tête, les oiseaux voltigeaient sans crainte. A leur ramage, vraie action de grâces à l'adresse du Père et du Fils, nos premiers parents unissaient leur voix.

Adam et Ève n'étaient pas seulement les heureux enfants de leur Père céleste; ils étaient ses élèves, et jouissaient des leçons de sa sagesse infinie. Bien qu'honorés de la visite des anges, ils conversaient avec le Créateur qu'ils contemplaient sans voile. L'arbre de vie leur donnait une santé florissante. Leur intelligence n'était que peu inférieure à celle des anges. Les mystères de l'univers visible, « œuvre admirable de celui dont la science est parfaite » (Job 37:16), étaient pour eux une source inépuisable d'instruction et de délices. Les lois et les opérations de la nature qui, depuis six mille ans, sont pour l'homme un objet d'étude, leur étaient dévoilées par l'Architecte et Conservateur de toutes choses. Ils parlaient avec les fleurs, les feuilles et les arbres, et comprenaient les secrets de leur existence. Depuis le puissant léviathan se jouant dans les eaux jusqu'au ciron imperceptible flottant dans un rayon de soleil, toutes les créatures vivantes leur étaient familières. A chacune, Adam avait donné un nom. Il connaissait sa nature et ses habitudes.

Les gloires du firmament, les mondes innombrables et leurs révolutions, « le balancement des nuages » (Job 37:16), les mystères de la lumière et du son, du jour et de la nuit, tels étaient les sujets d'étude de nos premiers parents. Sur chaque feuille de la forêt, sur chaque pierre de la montagne, sur chaque étoile scintillante, partout: sur la terre, dans les airs et dans les cieux, ils voyaient inscrit le nom de Dieu. L'ordre et l'harmonie de la création leur révélaient une puissance et une sagesse infinies. A chaque pas, ils découvraient quelque merveille qui leur inspirait un amour plus profond, et leur arrachait de nouvelles actions de grâces.

Dans la pensée du Créateur, si Adam et Ève demeuraient fidèles à la loi divine, leurs facultés d'apprendre, de jouir et d'aimer ne devaient cesser de grandir. De nouveaux trésors de connaissances, de nouvelles sources de bonheur, des perceptions toujours plus claires de l'indéfectible et incommensurable amour de Dieu, devaient être leur doux partage.

Chapitre 3 : La Tentation et la Chute

Ne pouvant plus fomenter de révolte dans le ciel, Satan trouva un nouveau champ d'activité et de lutte contre Dieu: il se proposa la ruine de la race humaine. Le bonheur et la paix du couple habitant l'Éden étaient pour lui comme le mirage d'une félicité à jamais perdue. Dévoré par l'envie, il prit la résolution de les inciter à la désobéissance et d'attirer sur eux la peine du péché. Dans ce but, il décida de changer leur amour en méfiance et leurs chants de joie en récriminations contre leur Créateur. Par là, non seulement il les plongerait dans la désolation où il se trouvait lui-même, mais il jetterait le déshonneur sur Dieu et la désolation dans le ciel.

Nos premiers parents ne furent pas laissés dans l'ignorance du danger qui les menaçait. Des messagers célestes leur firent connaître l'histoire de la chute de Satan, et leur dévoilèrent les plans formés pour leur destruction. Ils leur expliquèrent plus entièrement la nature du gouvernement divin que le prince du mal s'efforçait de renverser. C'est par la désobéissance aux justes commandements de Dieu, leur dirent-ils, que Satan et son armée sont tombés. Cela vous montre l'importance d'honorer cette loi, condition indispensable du maintien de l'ordre et de l'équité dans l'univers. La loi de Dieu — émanation de sa volonté, révélation écrite de son caractère, expression de la sagesse et de l'amour divins — est aussi sacrée que Dieu luimême, et l'harmonie de la création dépend d'un parfait accord entre cette loi et tout ce qui existe, animé ou inanimé. Dieu a placé non seulement les êtres intelligents, mais aussi toutes les opérations de la nature sous des lois fixes qu'il n'est pas permis de violer. Tandis que la nature est gouvernée par des lois naturelles, seul, parmi tous les autres êtres, l'homme est justiciable de la loi morale. Couronnement de l'œuvre de la création, il a reçu de Dieu la faculté de comprendre les exigences de sa loi, d'en apprécier tant la justice et la bonté que son obligation sacrée. Aussi Dieu demande-t-il de lui une obéissance implicite.

Comme l'avaient été les anges, les habitants de l'Éden vont être mis à l'épreuve et appelés à décider, soit d'obéir et de vivre, soit de désobéir et de mourir. S'ils sont irrespectueux de sa volonté, celui qui n'a pas épargné les anges désobéissants ne les épargnera pas non plus. Toute transgression compromettra la possession des dons de Dieu, et attirera sur eux le malheur et la ruine.

Les anges mirent Adam et Ève en garde contre les pièges de Satan. Ses efforts pour vous faire tomber, leur dirent-ils, seront inlassables. Mais aussi longtemps que vous serez obéissants, le malin ne pourra vous faire aucun mal; car, si cela était nécessaire, tous les anges seraient envoyés à votre secours. Si vous repoussez fermement et sans relâche ses premières insinuations, vous jouirez de la même sécurité que les messagers du ciel. Mais si, une seule fois, vous cédez à la tentation, votre nature en sera tellement altérée que vous n'aurez plus en vous-mêmes ni la force ni le désir de résister à Satan.

La défense de manger de l'arbre de la connaissance avait pour but de servir de pierre de touche à l'obéissance du premier couple, et partant à son amour pour Dieu. C'était la seule restriction mise à la jouissance de tout ce qu'il y avait dans le Paradis. Mais la désobéissance dans ce seul cas suffira pour les exposer à la peine du péché. D'ailleurs, il ne sera pas permis à Satan de les harceler sans cesse de ses tentations. Ce n'était qu'au pied de l'arbre défendu que cela lui serait possible. Chercher à sonder la nature de cet arbre, c'était s'exposer à tomber dans les pièges de l'ennemi. Aussi leur fut-il recommandé de prêter attention à l'avertissement de Dieu, et de suivre les instructions qu'il avait jugé bon de leur donner.

Afin d'accomplir son œuvre avec succès, Satan se décida à employer un déguisement bien propre à servir ses desseins sinistres: celui du serpent. Cet animal était alors une des créatures les plus intelligentes et les plus belles de la création. Il possédait des ailes et devenait, en plein vol, un objet éblouissant ayant l'apparence et l'éclat de l'or poli. A le voir perché sur les branches de l'arbre défendu, chargé de fruits délicieux, on ne pouvait se défendre d'un mouvement d'admiration. Ainsi se dissimulait, dans le jardin de la paix, le destructeur attendant sa proie.

Les anges avaient prévenu Ève du danger qui la guettait si, au cours de ses devoirs quotidiens dans le jardin, elle se séparait de son mari. En sa compagnie, lui avaient-ils dit, le danger de la tentation sera moins grand que si tu es seule. Or, absorbée par ses charmantes occupations, elle s'éloigne inconsciemment de son mari.

S'apercevant tout à coup qu'elle est seule, elle éprouve un sentiment d'effroi. Mais, chassant aussitôt ses craintes, elle se dit qu'elle est assez sage pour discerner le mal et y résister.

Oubliant les recommandations de l'ange, elle se trouve bientôt en face de l'arbre défendu, qu'elle contemple avec un mélange de curiosité et d'admiration. Le fruit en est si beau qu'elle se demande pourquoi Dieu l'a défendu. L'occasion du tentateur est venue. Comme s'il comprenait les mouvements du cœur d'Ève: « Quoi, dit-il à la femme, Dieu aurait-il vraiment dit: Vous ne mangerez les fruits d'aucun arbre du jardin? » (Voir Genèse 3) A l'ouïe de cet écho inattendu de ses propres pensées, elle est surprise et presque effrayée. Mais alors, d'une voix musicale et caressante, le serpent se répand en louanges subtiles sur sa beauté incomparable, louanges qu'elle écoute sans déplaisir. Aussi, au lieu de s'enfuir en toute hâte, elle s'attarde, émerveillée d'entendre parler un serpent. Si elle s'était trouvée en face d'un être semblable aux anges, la crainte l'aurait saisie; mais l'idée ne lui vient pas que ce séduisant animal puisse être un instrument de l'ange déchu.

A l'habile question du tentateur, elle répond: « Nous mangeons les fruits des arbres du jardin, mais, quant au fruit de l'arbre placé au milieu du jardin, Dieu a dit: N'en mangez point, et n'y touchez pas; sinon vous mourrez! Le serpent répondit à la femme: Vous ne mourrez certainement pas; mais Dieu sait que, le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. »

Le tentateur lui fait accroire qu'en mangeant du fruit de cet arbre, elle et son mari parviendront à une sphère d'existence plus élevée, et qu'ils verront s'élargir l'horizon de leurs connaissances. Ayant lui-même mangé du fruit défendu, n'a-t-il pas acquis le don de la parole? Puis il insinue que l'Éternel leur interdit cet arbre par une crainte jalouse de les voir s'élever à sa hauteur. C'est, affirme-t-il, en raison de ses propriétés merveilleuses, de la faculté qu'il a de donner la sagesse, qu'on vous a défendu d'en goûter ou même d'y toucher. En termes couverts, le tentateur ajoute que la menace divine ne sera pas exécutée; elle n'a pour but que de les intimider. Il continue: Comment pourriez-vous mourir? N'avez-vous pas mangé de l'arbre de vie? Dieu a voulu vous empêcher de parvenir à un plus haut développement et de découvrir un plus grand bonheur.

Depuis les jours d'Adam jusqu'aux nôtres, la tactique de Satan a été la même. Il pousse les hommes à se défier de l'amour de Dieu et à douter de sa sagesse. Il cherche constamment à exciter en eux un esprit de curiosité et d'irrévérence, un désir inquiet et malsain de pénétrer les secrets de la sagesse et de la puissance divines. A vouloir sonder ce qu'il a plu à Dieu de nous celer, des multitudes passent à côté des vérités révélées essentielles au salut. Satan amène les hommes à la désobéissance en leur suggérant que le terrain défendu va leur faire connaître de merveilleux secrets. Illusion et erreur. Épris de leurs idées de progression, passant par-dessus les commandements de Dieu, ils mettent leurs pieds sur le sentier qui aboutit à la dégradation et à la mort.

Au couple maître de l'Éden, Satan s'attache à insinuer qu'il y a des avantages à violer la loi de

Dieu. N'entend-on pas aujourd'hui des raisonnements tout semblables? Bien des gens qui se vantent de leur largeur d'idées et de leur grande liberté, raillent l'étroitesse de ceux qui obéissent aux commandements divins. Satan prétendait avoir retiré un grand profit du fruit défendu; mais il avait soin de taire le fait que, pour cette raison même, il avait été expulsé du ciel. Plongé par le péché dans un malheur sans bornes, il cachait son affreux sort pour entraîner l'homme avec lui. De même aujourd'hui, le faux croyant voile son vrai caractère. Ses prétentions à la sainteté ne font que le rendre plus dangereux. Il fait l'œuvre de Satan et conseille à ses semblables d'en faire autant, et cela pour leur ruine éternelle.

Ève crut sincèrement aux paroles de Lucifer. C'est ce qui la perdit. Elle tomba pour avoir manqué de confiance en la parole de Dieu. Au jour du jugement, les hommes ne seront pas condamnés pour avoir consciencieusement cru au mensonge, mais pour avoir douté de la vérité ou négligé de la connaître. Il faut mettre tout son cœur à la recherche de la vérité. Les exemples donnés dans la Parole de Dieu ont pour but de nous avertir, de nous instruire, et de nous préserver de la séduction. Les négliger, c'est marcher à sa perte. Soyons certains que tout ce qui contredit cette Parole procède de Satan. Ses sophismes ont beau affirmer le contraire, il est toujours fatal de désobéir à Dieu.

Le serpent se met à cueillir du fruit défendu et le dépose dans les mains d'Ève. Elle accepte, comme malgré elle, et alors le tentateur lui rappelle ses propres paroles: Dieu a défendu d'y toucher sous peine de mort. Ève ne remarque aucun mauvais résultat de son acte, elle devient plus hardie. Voyant que le fruit de l'arbre est bon à manger, agréable à la vue, et qu'il est désirable, puisqu'il peut donner l'intelligence, elle en prend et en mange. Le goût en est excellent. Elle croit ressentir en elle une force vivifiante, et s'imagine entrer dans une sphère plus élevée. Et maintenant qu'elle a désobéi, elle va devenir, entre les mains de Satan, l'instrument de la perte de son mari. Sous l'empire d'une étrange fascination, elle se rend auprès d'Adam et lui raconte tout ce qui s'est passé.

Un voile de tristesse mêlée d'étonnement et d'alarme envahit le visage d'Adam. Il répond à sa femme: Le mystérieux serpent doit être l'adversaire contre lequel on nous a mis en garde. En conséquence, d'après la sentence divine, tu devras mourir. Pour toute réponse, Ève l'engage vivement à manger de ce fruit, en lui répétant les paroles du serpent: « Vous ne mourrez certainement pas. » Ce doit être vrai, dit-elle, car je ne ressens aucun signe du déplaisir de Dieu. Au contraire, j'éprouve une sensation délicieuse, qui anime tout mon être d'une vie nouvelle, semblable à celle des messagers célestes.

Adam comprend que sa femme a violé le commandement de Dieu et foulé aux pieds la seule défense qui leur ait été imposée pour éprouver leur fidélité et leur amour. Une lutte terrible se livre en lui. Il est consterné de voir Ève devenue victime du tentateur. Mais l'acte fatal est commis, et il va falloir qu'il se sépare de celle dont la société fait sa joie. Comment s'y résigner? Oh! Adam, tu as joui de la compagnie de Dieu et des anges; tu as contemplé la gloire du Créateur, tu sais la haute destinée réservée à ta race si elle demeure fidèle! Et tous ces bienfaits, tous ces privilèges s'éclipseraient devant la crainte de perdre ta compagne! En effet, son affection pour Ève prime tout: elle surpasse son amour, sa gratitude et sa fidélité envers le Créateur. N'est-elle pas, se dit-il, une partie de mon être, et puis-je supporter la pensée d'en être séparé? Il ne lui vient pas à l'idée que la puissance infinie qui l'a tiré de la poudre, qui a fait de lui un être vivant et magnifique, et dont l'amour lui a donné cette compagne, peut la lui remplacer. Et il se décide à partager son sort. Si elle doit mourir, il mourra avec elle. Après tout, se dit-il, les paroles du sage serpent ne pourraientelles pas être vraies? Ève est devant lui aussi ravissante et, apparemment, aussi innocente qu'auparavant. Elle lui manifeste même un amour plus vif que jamais. Aucun signe de mort ne paraît sur ses traits. Adam se résout à braver les conséquences de son acte. Il saisit le fruit et le dévore.

Son péché consommé, il a tout d'abord l'impression qu'il entre dans une sphère plus élevée. Bientôt, cependant, la pensée de sa faute le remplit de terreur. L'atmosphère, qui avait toujours été douce et uniforme, paraît glaciale au couple désobéissant, leur vêtement lumineux disparaît. N'osant se présenter dévêtus devant Dieu et devant les anges, ils se mettent à façonner quelques ajustements. En outre, l'amour et la paix qui, jusqu'alors, ont été leur partage, font place à un sentiment de culpabilité et de désenchantement, à une frayeur de l'avenir.

Notre premier père, qui commence à se rendre compte du vrai caractère de sa faute, reproche à sa femme de s'être follement éloignée de lui et laissé séduire par le serpent. Ils se rassurent, néanmoins, à l'idée que celui qui les a, jusque-là, comblés de tant de bontés, pardonnera leur unique transgression, ou que leur châtiment sera moins inflexible qu'ils ne le craignent.

Satan triomphe de son succès. Il a poussé la femme à manquer de confiance en Dieu, à douter de sa sagesse, à transgresser sa loi. Par elle, il a consommé la chute d'Adam.

Mais le Législateur suprême se prépare à faire connaître aux coupables les conséquences de leur transgression. Sa divine présence apparaît dans le jardin. Dans son innocence et sa sainteté, le premier couple avait salué avec joie l'approche du Créateur. Mais maintenant, frappés de terreur, Adam et Ève s'enfuient et se cachent dans les taillis les plus épais du jardin. Or, « l'Éternel Dieu appela Adam, et lui dit: Où es-tu? Il répondit: J'ai entendu le bruit de tes pas dans le jardin; j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché. L'Éternel dit encore: Qui t'as appris que tu es nu? As-tu mangé le fruit que je t'avais défendu de manger? »

Adam ne pouvait pas plus nier qu'excuser son péché. Mais au lieu d'en manifester du repentir, il en jette la faute sur sa femme, et partant sur Dieu lui-même: « La femme que tu m'as donnée pour compagne, m'a offert ce fruit et j'en ai mangé. » Celui qui, par amour pour Ève, s'est froidement déterminé à sacrifier l'approbation de Dieu, le Paradis et une vie éternelle de joie, n'hésite pas, en ce moment, à rejeter la responsabilité de sa faute sur sa compagne et sur le Créateur! Telle est la puissance du péché!

Dieu interroge la femme: « Pourquoi as-tu fait cela? » Elle répond: « Le serpent m'a séduite; et j'ai mangé ce fruit. » Pourquoi as-tu créé le serpent? Pourquoi l'as-tu laissé pénétrer dans l'Éden? Tels étaient les reproches impliqués dans l'excuse d'Ève. De même qu'Adam, elle rejette sur Dieu la faute de leur commune désobéissance. L'esprit de justification a pour auteur le père du mensonge. Manifesté par nos premiers parents aussitôt qu'ils eurent subi l'ascendant de Satan, il s'est reproduit, depuis, chez tous les fils et toutes les filles d'Adam. Au lieu de confesser humblement son péché, on cherche à s'en disculper et à le rejeter sur ses semblables, sur les circonstances et sur Dieu. On va jusqu'à prendre occasion de ses bienfaits pour murmurer contre lui!

L'Éternel prononce alors la condamnation du serpent: « Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes des champs; tu ramperas sur ton ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. » Utilisé comme instrument par Satan, le serpent devra partager son châtiment. De la plus gracieuse et la plus admirée des créatures des champs, il va devenir la plus abjecte et la plus détestée de toutes, également redoutée et haïe des hommes et des bêtes. La deuxième partie de la sentence s'applique directement à Satan lui-même dont elle annonce la défaite et la destruction finales: « Et je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme; entre ta postérité et sa postérité; elle t'écrasera la tête, et toi, tu la blesseras au talon. »

Ève entend ensuite les chagrins et les douleurs qui doivent être désormais sa portion. L'Éternel lui dit: « Tes désirs se porteront sur ton mari, et il dominera sur toi. » En la créant, Dieu avait fait Ève égale à Adam. S'ils étaient restés obéissants à Dieu, en harmonie avec sa grande loi d'amour, l'accord le plus parfait n'eût cesser d'exister entre eux. Mais le péché avait engendré la discorde et, dès lors, l'union et l'harmonie ne pouvaient se maintenir que par la soumission de l'un ou de l'autre des époux. Or, Ève avait péché la première. En se séparant de son mari, contrairement à la recommandation divine, elle avait succombé à la tentation, et c'est à ses sollicitations qu'Adam avait désobéi. En conséquence, elle était placée sous l'autorité de son mari. Si notre race déchue obéissait à la loi de Dieu, cette sentence, bien qu'étant un résultat du péché, se changerait en bénédiction. Mais l'homme, abusant de sa suprématie, a trop souvent rendu le sort de la femme bien amer et fait de sa vie un martyre.

Dans sa demeure édénique, Ève avait été parfaitement heureuse aux côtés de son mari. Remuante et curieuse comme nos Èves modernes, elle s'était sentie flattée à l'idée d'entrer dans une sphère plus haute que celle qui lui était assignée. En voulant s'élever au-dessus de sa situation première, elle tomba plus bas. Un sort semblable attend toutes celles qui répugnent à s'acquitter joyeusement des devoirs de la vie. Désertant la place où elles seraient en bénédiction, et ambitionnant des positions pour lesquelles elles ne sont pas faites, beaucoup de femmes sacrifient leur vraie dignité et leur vraie noblesse.

A Adam, Dieu déclara: « Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre: Tu n'en mangeras point!... la terre sera maudite à cause de toi; tu en tireras ta nourriture avec peine tous les jours de ta vie. Et elle produira pour toi des épines et des chardons, et tu te nourriras de l'herbe des champs. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré; car tu es poussière, et tu

retourneras dans la poussière. »

Il n'entrait pas dans le dessein du Très-Haut que les innocents habitants du Paradis eussent la moindre connaissance du péché. Dieu leur avait prodigué le bien et voilé le mal, alors que désormais, ayant pris de l'arbre défendu, ils vont continuer à en manger, c'est-à-dire à côtoyer le mal, tous les jours de leur vie. A partir de ce moment, le genre humain va être harcelé par les tentations de Satan. Aux douces occupations qui leur avaient été assignées, vont succéder les soucis et le labeur quotidien, les désappointements, les chagrins, les douleurs et finalement la mort.

Quand Dieu avait créé l'homme, il l'avait fait dominer sur la terre et sur toutes les créatures. Tant qu'Adam était demeuré fidèle au ciel, la nature lui était soumise. Mais maintenant qu'il s'est rebellé, le règne animal a secoué son sceptre, et toute la nature, frappée de malédiction, est devenue pour lui un continuel témoin des résultats de son insoumission. Dieu a voulu ainsi, dans sa grande miséricorde, montrer aux hommes le caractère sacré de sa loi, et leur prouver, par leur propre expérience, le danger de s'en écarter si peu soit-il.

Mais la vie de labeur et de soucis qui devait être désormais le lot de l'homme, cachait en réalité une pensée d'amour. Elle constitue une discipline rendue nécessaire à la nature humaine. Elle doit servir à brider ses appétits et ses passions, et l'aider ainsi à se maîtriser. Elle entre dans le grand plan de Dieu pour racheter l'homme de la dégradation et de la ruine.

L'avertissement donné à nos premiers parents: « Le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement » (Genèse 2:17) n'implique pas qu'ils mourraient le jour même de la désobéissance, mais qu'en ce jour-là, la sentence irrévocable serait prononcée. L'immortalité leur était promise à condition qu'ils obéissent. La transgression commise, ils perdaient la vie éternelle. Le jour même de leur premier péché, ils étaient voués à une mort certaine.

Pour prolonger indéfiniment sa vie, l'homme n'aurait eu qu'à continuer de manger de l'arbre de vie. Privé de ce fruit, sa vitalité allait subir une déperdition graduelle, pour aboutir à la décrépitude et à la mort. L'espoir de Satan était qu'Adam et Ève continueraient à manger du fruit de l'arbre de vie, de façon à perpétuer une existence désormais malheureuse. Mais l'homme n'eut pas plutôt désobéi que des anges furent envoyés pour lui interdire l'accès à l'arbre de vie. La lumière qui flamboyait autour d'eux avait l'apparence d'une épée étincelante. Aucun membre de la famille d'Adam n'a donc pu manger de ce fruit. Ainsi, il n'existe pas de pécheurs immortels.

Envisageant le déluge de maux qui a submergé le monde à la suite de la transgression originelle, bien des personnes déclarent que ces effroyables conséquences ne sont nullement en rapport avec un péché aussi minime. Elles en prennent prétexte pour incriminer la sagesse et la justice de Dieu. Si elles voulaient envisager cette question de plus près, elles verraient leur erreur. Ayant créé l'homme à son image, exempt de péché et destiné à « remplir la terre » d'êtres peu inférieurs aux anges, Dieu ne pouvait permettre qu'elle se peuplât d'une race rebelle à ses lois. Il fallait donc la mettre à l'épreuve. Or, le fait que cette épreuve était extrêmement légère montre non seulement la bonté du Créateur, mais aussi l'énorme gravité de la désobéissance de l'homme.

En revanche, si Adam avait été soumis à une restriction pénible, bien des gens se seraient livrés au mal, en disant: Ceci n'est qu'une peccadille; Dieu ne s'occupe pas de fautes aussi minimes. Des péchés que l'on considère comme véniels et n'encourant pas la réprobation des hommes seraient commis sans remords de conscience. Dieu a ainsi fait voir qu'il a horreur du péché à quelque degré que ce soit... Ève se trompait en croyant le contraire. En mangeant du fruit défendu, et en poussant son mari à l'imiter, elle a attiré sur le monde des maux sans nombre. Qui saurait prévoir, au moment de la tentation, les terribles conséquences qui résulteront d'un faux pas?

Parmi les personnes qui prétendent que la loi de Dieu n'est plus en vigueur, beaucoup affirment qu'il est impossible de lui obéir. Si tel est le cas, comment expliquer qu'Adam ait dû subir la peine de sa transgression? Le péché de nos premiers parents a déversé sur le monde un tel déluge de douleurs et de crimes que, sans la bonté et la miséricorde de Dieu, cette faute

première aurait plongé le genre humain dans un désespoir sans issue. Que personne ne s'abuse: « Le salaire du péché, c'est la mort. » (Romains 6:23) Pas plus aujourd'hui que lorsque cette sentence fut prononcée sur le père de l'humanité, la loi de Dieu ne peut être impunément violée.

Ayant péché, Adam et Ève furent avertis qu'ils ne pouvaient plus demeurer en Éden. Ils supplièrent Dieu de les laisser habiter le lieu qui fut témoin de leurs joies et de leur innocence.

Confessant qu'ils avaient perdu tout droit à occuper cet heureux séjour, ils promirent une stricte obéissance pour l'avenir. Il leur fut répondu: Votre nature s'est altérée et pervertie par le péché; vous avez perdu une partie de votre force de résistance au mal; vous serez donc désormais plus facilement victimes encore des attaques de Satan qu'en votre état d'innocence.

Humiliés, accablés d'une tristesse inexprimable, Adam et Ève dirent adieu à leur ravissante demeure, et s'en allèrent vivre sur une terre frappée de malédiction. La température, précédemment si douce et si uniforme, était devenue sujette à de grandes variations. Pour les protéger des extrêmes du froid et de la chaleur, Dieu, dans sa bonté, leur procura un vêtement fait de peaux d'animaux.

Lorsqu'ils virent pour la première fois une fleur flétrie, une feuille desséchée, ce signe de dégénérescence leur causa un plus grand chagrin qu'on n'en éprouve aujourd'hui devant la mort d'un être cher. Et quand les arbres de la forêt se dépouillèrent de leur feuillage, un fait brutal leur apparut dans toute son horreur: tout organisme vivant est condamné à mourir.

Le séjour de délices dont les charmants sentiers étaient désormais interdits à l'homme demeura longtemps encore sur la terre. Les premiers hommes, déchus de leur innocence, le contemplaient de loin. C'est à la porte de l'incomparable jardin fermé par la présence des gardiens angéliques, et où se révélait la gloire de Dieu, qu'Adam et ses fils venaient adorer le Créateur et renouveler leurs vœux d'obéissance. Plus tard, lorsque la marée montante de l'iniquité eut envahi le monde et que la malice des hommes fut menacée par un déluge dévastateur, la main qui avait planté l'Éden le retira de dessus la terre. Mais il lui sera rendu, plus glorieux encore, lors du rétablissement final, quand apparaîtront « un ciel nouveau et une terre nouvelle » (Apocalypse 2:7; 21:1; 22:14).

Alors ceux qui auront gardé les commandements de Dieu jouiront d'une vigueur immortelle sous les ombrages de l'arbre de vie. A travers les siècles infinis de l'éternité, les habitants des mondes immaculés verront dans l'Éden restauré un échantillon de l'œuvre parfaite de la création divine, alors qu'elle était vierge encore de la souillure du péché, une image de ce que toute la terre serait devenue si l'homme avait collaboré au glorieux plan du Créateur.

Chapitre 4 : Le Plan de la Rédemption

La nouvelle de la chute de l'homme plongea le ciel dans la consternation. Le monde nouvellement créé, contaminé par le péché, allait être habité par une race vouée à la souffrance et à la mort. Cette catastrophe souleva d'universelles lamentations. On n'entrevoyait aucune possibilité de sauver les coupables.

Mais l'amour divin avait à l'avance conçu un plan pour le rachat de l'homme. La loi, violée, demandait la vie des transgresseurs. Or, cette loi était aussi sacrée que Dieu lui-même, et seul un être égal au Très-Haut pouvait, en fournissant la rançon du pécheur, devenir son substitut et le réconcilier avec lui. Cet être, c'était le Fils de Dieu, le glorieux commandant des armées du ciel. Pour accomplir cette mission, il devait prendre sur lui la coulpe et le stigmate du péché, descendre jusqu'au dernier échelon de l'ignominie, et se voir séparé de son Père.

Devant cette effroyable perspective, le Fils de Dieu ne recule pas. Ému de compassion pour le couple infortuné, étreint d'une pitié infinie à la pensée des douleurs d'un monde perdu, il accepte cette entreprise avec tous ses aléas. Il se sacrifiera pour réaliser la pensée éternelle de l'amour de Dieu.

Devant le Père, il plaida la cause du pécheur, cependant que l'armée du ciel attendait, dans une grande anxiété, le résultat de l'entrevue. Il dura longtemps, ce mystérieux colloque, ce « conseil de paix ». Il sera prêtre sur son trône, et entre les deux il y aura un conseil de paix. » Zacharie 6:13, versions de Crampon, Lausanne, Vevey. » en faveur de l'homme. Le plan du salut, qui prévoyait l'immolation de « l'Agneau sans défaut et sans tache », avait été formé « avant la création du monde » (1 Pierre 1:19, 20; Apocalypse 13:8). Et néanmoins, ce ne fut pas sans lutte que le Roi de l'univers consentit à abandonner son Fils à la mort pour une race coupable. Mais « Dieu aima tellement le monde, qu'il donna son Fils, afin que tous ceux qui croiraient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle » (Jean 3:16). Cet amour de Dieu pour un monde qui ne l'aimait pas « surpasse toute connaissance ». A travers des âges sans fin, les esprits immortels, confondus et prosternés, chercheront à en sonder le mystère.

Perverti par le péché, l'homme était incapable par lui-même de se réconcilier avec celui qui n'est que bonté et pureté. D'autre part, Dieu ne pouvait « réconcilier le monde avec soi » (2 Corinthiens 5:19) qu'en se manifestant par l'intermédiaire de son Fils. En outre, ce Fils, après avoir racheté l'homme de la condamnation de la loi, allait pouvoir associer la puissance divine à l'effort humain. Ainsi, les enfants d'Adam pourront redevenir « enfants de Dieu » (1 Jean 3:2) par la conversion et la foi au Rédempteur. Ce plan allait requérir la collaboration du ciel tout entier.

Mais lorsque le Fils de Dieu en fit part aux anges, ceux-ci, loin de se réjouir, accueillirent ses paroles au milieu d'un silence mêlé de stupeur. Le salut de l'homme, leur dit-il, va coûter des douleurs inexprimables à votre chef bien-aimé. Pour pouvoir se placer entre le pécheur et son châtiment, il lui faudra quitter le siège de la Majesté céleste, renoncer aux joies et à la

gloire immortelle des régions de la pureté et de la paix, naître sur la terre comme un simple homme, y respirer l'atmosphère fétide et souillée d'un monde perdu. Après avoir participé personnellement aux douleurs et aux tentations des humains, il subira l'ignominie et la mort. Tout cela sera nécessaire pour que votre Maître soit à même de secourir ceux qui sont tentés (Voir Hébreux 2:18).

A la fin de son ministère, dit encore Jésus, livré entre les mains d'hommes cruels et exposé à toutes les insultes et à toutes les tortures que Satan pourra leur inspirer, il sera suspendu entre le ciel et la terre comme un malfaiteur, et subira la mort la plus cruelle. Après de longues heures d'une agonie que vous ne pourrez contempler sans vous voiler la face, il connaîtra une suprême angoisse: chargé à ce moment-là des péchés du monde entier, il verra le Père détourner de lui son visage.

A ces mots, les anges se prosternent aux pieds de leur chef et lui offrent leur vie en sacrifice en faveur de l'homme. La vie d'un ange, leur répondil, ne saurait payer la dette du pécheur. Seul peut le faire celui qui a créé l'homme. Durant un certain temps, le Fils vous sera inférieur par la mort qu'il devra souffrir (Voir Hébreux 2:9; 1:14). Revêtu de la nature humaine, il n'aura pas votre résistance morale. Vous aurez donc à l'entourer, à le fortifier et à le soulager dans ses souffrances. Ensuite, attachés « au service de Dieu », vous serez, par lui, « envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent recevoir en héritage le salut » (Voir Hébreux 2:9; 1:14). Vous aurez ainsi à protéger les sujets du royaume de Dieu de la puissance des mauvais anges et des ténèbres morales dont Satan cherchera sans cesse à les envelopper.

Quand vous assisterez à l'humiliation et à l'agonie de votre Maître, vous serez tentés, dans votre douleur et votre indignation, de le délivrer de la main de ses meurtriers. Mais il ne vous sera pas permis d'intervenir pour empêcher quoi que ce soit. Les sarcasmes et la brutalité des hommes envers le Sauveur font partie du plan du salut. En devenant le Rédempteur, il doit y consentir d'avance.

Apprenez que par sa mort le Sauveur rachètera un grand nombre d'âmes, et détruira celui qui a la puissance de la mort. Il revendiquera le royaume vendu à Satan par le péché, et les rachetés en partageront avec lui la possession éternelle. Le péché et les pécheurs seront anéantis et ne troubleront jamais plus la paix du ciel ou de la terre. Je vous demande, dit-il en terminant, de vous rallier à ce plan que mon Père a accepté, et de vous réjouir de ce que, par ma mort, l'homme déchu pourra être réconcilié avec Dieu.

La gloire et la félicité d'un monde racheté allaient donc éclipser les douleurs et l'immolation du Prince de la vie. Alors des transports d'allégresse éclatèrent dans les cieux et les parvis célestes retentirent des premiers accords du cantique qui devait, plus tard, se faire entendre sur les collines de Bethléem: « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre, bienveillance envers les hommes. » (Luc 2:14) Avec plus d'enthousiasme encore que lors de la

création du monde, « les étoiles du matin entonnèrent des chants d'allégresse, et les fils de Dieu poussèrent des acclamations » (Job 38:7).

La première nouvelle du plan de la rédemption qui parvint à Adam était renfermée dans la sentence prononcée sur Satan au Paradis: « Et je mettrai de l'inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité: celle-ci t'écrasera la tête, et tu la blesseras au talon. » Cette sentence, prononcée devant nos premiers parents, contenait pour eux une promesse. Tout en prédisant une guerre entre l'homme et Satan, elle déclarait que la puissance du grand adversaire serait finalement abattue. Debout comme des criminels devant leur juge, Adam et Ève attendaient le verdict qui devait les condamner non seulement à une vie de labeur et de douleur, mais aussi à retourner dans la poussière. Ils entendirent alors ces paroles qui firent naître dans leurs cœurs une espérance consolante: s'ils devaient souffrir de la puissance de leur grand ennemi, ils entrevoyaient cependant une victoire finale.

Quand Satan apprit qu'il y aurait inimitié entre lui et la femme, entre sa postérité et la sienne, il comprit que son œuvre de dépravation sur la nature humaine allait être entravée, et que l'homme serait mis à même de résister à son ascendant. Mais lorsqu'il entendit un exposé plus complet du plan du salut, il se réjouit néanmoins à la pensée qu'ayant consommé la chute d'Adam, il avait réussi à obliger le Fils de Dieu à descendre de son trône, revêtu de la nature humaine. Fier de ce premier succès, il se flatta de triompher, et de mettre ainsi en échec la rédemption de l'homme.

Des anges développèrent plus en détail le plan du salut à nos premiers parents. Ils leur dirent: « Soyez certains que, malgré votre grand péché, vous ne serez pas abandonnés à la puissance de l'ennemi. Le Fils de Dieu a offert d'expier votre faute au prix de sa vie. Grâce à une nouvelle période d'épreuve, en obéissant à Dieu, par la foi au Rédempteur, vous pourrez redevenir ses enfants.

»

Le sacrifice exigé par leur transgression révéla à Adam et Ève le caractère sacré de la loi divine. Mieux que jamais, ils virent la nature détestable du péché et ses affreux résultats. Accablés de remords et de douleur, ils supplièrent Dieu d'épargner son Fils dont l'amour avait fait toute leur joie, et de les frapper eux-mêmes et leur postérité.

La loi de Jéhovah, leur fut-il répondu, est à la base de son gouvernement, aussi bien dans le ciel que sur la terre. La modifier, ne fût-ce que sur un seul point, pour l'adapter à votre état de déchéance, est hors de question. D'autre part, la vie d'un ange ne pourrait être acceptée comme rançon de sa violation. C'est le Fils de Dieu, celui qui a créé l'homme, qui seul peut la fournir. De même que la transgression d'Adam entraînera la souffrance et la mort, de même le sacrifice du Bien-Aimé apportera la vie et l'immortalité.

Dans votre innocence, vous avez pu vous entretenir avec votre Créateur. Mais votre péché vous ayant séparé de lui, il n'y a que l'expiation de son Fils qui puisse franchir cet abîme,

ouvrir une voie de communication entre le ciel et la terre, et apporter aux hommes le salut et la joie. Vos relations personnelles avec le Créateur, actuellement supprimées, se continueront par l'intermédiaire de son Fils et de ses anges.

Ce n'était pas, d'ailleurs, l'homme seul qui était tombé sous la puissance de Satan, et qui devait être racheté; il y avait aussi notre terre. On devient esclave de celui par qui on est vaincu (Voir 2 Pierre 2:19). Quand il fut créé, Adam avait reçu la domination du globe. En cédant à la tentation, il devint le captif du tentateur, et son fief passa entre ses mains. C'est ainsi qu'en usurpant la domination de la terre confiée à Adam, Satan est devenu le « dieu de ce monde » (2 Corinthiens 4:4). En payant la pénalité du péché, le Sauveur a racheté non seulement l'homme, mais aussi son empire. Tout ce qui a été perdu par le premier Adam sera restauré par le second. « Et toi, tour du troupeau, colline de la fille de Jérusalem », dit un prophète, « à toi viendra, à toi arrivera l'ancienne domination ». L'apôtre Paul parle également de la « rédemption de la possession acquise » (Michée 4:8; Éphésiens 1:13, 14).

Dieu a créé la terre pour en faire la demeure d'êtres saints et heureux. « Dieu a formé la terre, et l'a affermie; il l'a fondée lui-même; il ne l'a pas créée pour être déserte, mais pour être habitée. » (Ésaïe 45:18) Ce but sera atteint quand, renouvelée par la puissance de Dieu, exempte de péché et de douleurs, elle deviendra l'héritage éternel des rachetés. « Les justes posséderont la terre, et ils y demeureront à perpétuité. » « Il n'y aura plus d'anathème; le trône de Dieu et de l'Agneau sera dans la ville; ses serviteurs... verront sa face. »

(Psaumes 37:29; Apocalypse 22:3)

C'est ainsi que Dieu révéla à Adam et Ève d'importants événements qui allaient marquer l'histoire de l'homme jusqu'au déluge et au premier avènement du Fils de Dieu. Ils entendirent encore ces paroles: Bien que le sacrifice du Sauveur soit suffisant pour sauver le monde entier, un grand nombre d'hommes préféreront une vie de péché à une vie d'obéissance. Le crime augmentera d'une génération à l'autre, et la malédiction qu'entraîne le péché pèsera toujours plus lourdement sur le genre humain, sur le règne animal et sur la terre. Par sa perversité, l'homme raccourcira lui-même la longueur de ses jours. Il déclinera en stature, en endurance physique, ainsi qu'en force morale et intellectuelle. Le monde sera accablé de misères de tous genres. En obéissant à leurs penchants, les hommes se rendront incapables d'apprécier les grandes vérités du plan du salut. Mais, fidèle à son dessein, le Fils de Dieu ne se désintéressera pas du sort des hommes; il continuera de s'offrir à eux comme le refuge de la faiblesse et du malheur. Il suppléera aux besoins de tous ceux qui s'approcheront de lui avec foi. Aussi y aura-t-il toujours sur la terre des serviteurs de Dieu pour maintenir sa connaissance et rester purs au milieu de la perversité universelle.

Pour rappeler constamment à l'homme le souvenir de son péché et lui donner l'occasion de confesser humblement sa foi en un Rédempteur futur, Dieu institua le rite des sacrifices. Le premier holocauste offert par Adam lui causa une douleur cuisante. De sa propre main, il dut ravir à un être la vie que Dieu seul pouvait donner. C'était la première fois qu'il voyait la mort,

qui, sans lui, n'eût jamais frappé les hommes ni les animaux. En égorgeant l'innocente victime, il frissonna à la pensée que son péché ferait couler le sang de l'Agneau de Dieu. Cette scène lui donna un sentiment plus profond et plus vif de la gravité d'une faute qui ne pouvait être expiée que par la mort d'un être cher au cœur du Très-Haut. Puis Adam s'émut devant la bonté infinie de celui qui consentait à offrir au pécheur une telle rançon. Une étoile d'espérance illumina dès lors l'avenir qui lui avait paru si lugubre et si désolé.

Mais le plan de la rédemption avait un but bien plus vaste encore que le salut de l'humanité. Ce plan n'était pas seulement destiné à faire respecter la loi de Dieu par les habitants de notre petite planète. Il s'agissait de justifier le caractère de Dieu devant les habitants des autres mondes. C'est à cela que le Sauveur faisait allusion quand il disait, immédiatement avant sa crucifixion: « C'est maintenant qu'a lieu le jugement de ce monde; maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » (Jean 12:31, 32) La mort du Fils de Dieu allait rendre le ciel accessible aux hommes; mais elle allait aussi justifier devant tout l'univers l'attitude de Dieu et de son Fils concernant la révolte de Satan. Elle établirait la perpétuité de sa loi et révélerait la nature et les résultats du péché.

Dès le début, le grand conflit a porté sur la loi de Dieu. Satan a prétendu que le Seigneur est injuste, sa loi imparfaite, et que le bien de l'univers exige sa révision. En l'attaquant, le grand rebelle visait à renverser l'autorité de son auteur. La suite du conflit montrera si les divins statuts sont défectueux et doivent être amendés, ou s'ils sont parfaits et immuables.

Quand Satan fut expulsé du ciel, il résolut de faire de la terre son royaume. Si je séduis Adam et Ève, pensait-il, leur patrimoine passera entre mes mains, puisqu'ils m'auront choisi pour leur souverain. D'ailleurs, le péché ne pouvant être pardonné, Adam et ses descendants seront mes sujets légitimes, et le monde m'appartiendra. Son plan fut déjoué quand Dieu livra son Fils unique, égal à lui-même, en rançon pour le péché, ouvrant ainsi à l'homme la voie de la réconciliation et sa rentrée au Paradis. Mais pour que la terre pût être arrachée aux griffes de l'usurpateur, il fallait que ce litige, ouvert dans le ciel, fût tranché sur le terrain même que l'adversaire réclamait comme sien.

L'univers fut émerveillé en apprenant que le Fils de Dieu allait s'offrir en sacrifice pour sauver l'humanité. Celui qu'on avait vu passer, à travers l'immensité de la création, d'une étoile et d'un monde à l'autre, surveillant tout et assurant le bienêtre de chacun, avait consenti à quitter sa gloire pour s'incarner dans la nature humaine. Ce projet mystérieux suscitait de profondes méditations chez les innocents habitants des autres mondes. Aussi, quand Jésus-Christ parut sur la terre sous une forme humaine, tous ces êtres le suivirent-ils, pas à pas, avec un intérêt palpitant, sur le chemin ensanglanté qui le conduisait de la crèche à la croix. On enregistra les moqueries et les insultes dont il fut abreuvé à l'évidente instigation de Satan. On suivit la marche de la lutte: on vit, d'une part, l'adversaire déversant sur l'humanité un flot de

ténèbres, de deuil et de souffrances; d'autre part, le Sauveur refoulant ce flot de toute l'énergie de son âme.

On vit la bataille entre le bien et le mal devenir de plus en plus acharnée. Et lorsque le crucifié, expirant sur la croix, s'écria: « Tout est accompli! » dans tous les mondes, comme à travers le ciel, retentit un immense cri de victoire. On avait atteint l'issue du vaste conflit qui se poursuivait depuis tant de siècles. Le Fils de Dieu avait vaincu. Par sa mort, la grande question posée: le Père et le Fils pousseront-ils leur amour pour l'homme jusqu'au sacrifice? était désormais tranchée, et Satan s'était dévoilé sous son véritable caractère de menteur et de meurtrier. Par la manière dont il traitait les hommes soumis à sa puissance, on pouvait juger de l'esprit dans lequel, s'il en avait eu l'occasion, il aurait gouverné les êtres célestes. Aussi, est-ce d'une seule voix que dans tout l'univers fut exaltée l'administration divine.

Si la loi de Dieu avait pu être changée, le salut de l'homme aurait été accompli sans le sacrifice du Calvaire. Le fait que le Fils de Dieu a dû donner sa vie en faveur de l'humanité a prouvé que cette loi n'abandonne pas ses droits sur le pécheur. Il a été démontré que « le salaire du péché, c'est la mort », et que la mort de Jésus a scellé le destin de Satan.

Si la loi divine a été abolie à la croix, comme d'aucuns le prétendent, une conclusion s'impose: l'agonie et la mort du Fils de Dieu n'ont eu d'autre résultat que de donner raison à Satan, et ainsi le Prince du mal a triomphé, et ses accusations contre le gouvernement divin ont été justifiées. Au contraire, le simple fait que Jésus-Christ a payé la peine du péché prouve, d'une façon concluante et définitive, que la loi divine est immuable; que Dieu est juste, miséricordieux, prêt au sacrifice, et que, sous son administration, entre le pardon, d'une part, et la justice infinie, de l'autre, l'harmonie est parfaite.

Chapitre 5 : Caïn et Abel

Les fils d'Adam, Caïn et Abel, étaient très différents de caractère. Abel avait des dispositions à la piété. Il s'était rendu compte que les voies de Dieu envers l'homme pécheur sont empreintes de justice et de miséricorde, et il acceptait avec reconnaissance l'espérance de la rédemption. Caïn, en revanche, nourrissait toutes sortes de pensées amères. Il murmurait de ce que Dieu, en raison du péché d'Adam, avait prononcé une malédiction sur la terre et sur le genre humain. Il s'abandonnait aux pensées mêmes qui avaient amené la perte de Satan: à l'ambition et au doute à l'égard de la justice et de l'autorité divines. Comme Adam et Ève, ces deux frères durent prouver leur fidélité à l'égard de la parole de Dieu. Ils connaissaient les conditions du salut, et comprenaient le système divinement institué des sacrifices. Ils savaient qu'en se conformant à ce rite, ils exprimaient leur foi en un Sauveur à venir, reconnaissaient qu'il n'y a de pardon qu'en lui seul, et manifestaient leur soumission à la volonté divine. Enfin, ils n'ignoraient pas qu'en signe d'actions de grâces, ils devaient présenter à Dieu les premiers fruits de la terre.

Les deux frères préparèrent deux autels semblables, et y apportèrent leurs offrandes. Celle d'Abel, conformément à l'ordre divin, consistait en un agneau de son troupeau. Et « l'Éternel eut égard à Abel et à son offrande » (Genèse 4:25, 26). Le feu descendit du ciel et consuma le sacrifice. Caïn, en dépit des instructions reçues, nettes et précises, déposa sur son autel, non pas un agneau, mais des produits de son verger. Aucun signe du ciel ne vint témoigner que son offrande était agréée. Abel le supplia de s'approcher de Dieu de la façon requise, mais il ne se montra que plus obstiné à en faire à sa guise. Étant l'aîné, il jugeait qu'il n'avait pas de leçons à recevoir de son frère, et méprisa ses conseils.

Caïn s'était approché de Dieu le murmure sur les lèvres et l'incrédulité au cœur à l'égard de l'expiation promise et de la nécessité des sacrifices. Son offrande n'impliquait aucun aveu de ses fautes. Ainsi que beaucoup de nos contemporains, c'était pour lui un acte de faiblesse que de suivre scrupuleusement les directions divines et d'attendre son salut uniquement d'un Sauveur à venir. Déterminé à conserver son indépendance, fort de ses mérites, au lieu de s'approcher de Dieu avec un agneau dont le sang se fût mêlé à son offrande, il avait apporté du fruit de son travail. Par ce geste, il pensait offrir à Dieu un hommage qui lui assurât son approbation. Il avait obéi, il est vrai, en érigeant son autel. Il avait encore obéi en apportant une offrande; mais cette obéissance était incomplète. Il y manquait l'élément essentiel:

l'aveu du besoin d'un Rédempteur.

Du point de vue de leur instruction religieuse, les deux frères étaient égaux. Pécheurs tous les deux, ils reconnaissaient également leur devoir d'adorer Dieu et de le révérer. Jusqu'à un certain point, vue superficiellement, leur religion était la même. Passé cette limite, la différence était énorme.

« Par la foi, Abel offrit à Dieu un sacrifice meilleur que celui de Caïn. » (Genèse 5:1, 3) Abel avait compris les grands principes de la rédemption. Se reconnaissant pécheur, il voyait se dresser entre l'Éternel et lui toute sa culpabilité et la mort qui en est la pénalité. En offrant une victime sanglante, il s'inclinait devant la loi de Dieu violée par lui, et contemplait dans le sang de cette même victime un Sauveur qui devait mourir à sa place. C'est ainsi qu'il avait tout à la fois et l'assurance que son offrande était agréée, et le témoignage de sa justification.

Caïn n'était nullement victime d'une décision arbitraire. Autant qu'Abel, il avait eu l'occasion d'apprendre et d'accepter la vérité. C'est une erreur de croire que l'un des deux frères avait été élu pour le salut, et l'autre pour la perdition. Abel choisit la foi et l'obéissance; Caïn opta pour le doute et l'insoumission. Là était toute la différence.

Caïn et Abel représentent deux catégories d'individus que l'on rencontrera jusqu'à la fin. Les uns acceptent le sacrifice offert pour délivrer l'homme de son péché; les autres courent le risque de se confier en leurs propres mérites, c'est-à-dire d'offrir à Dieu un sacrifice privé de vertu expiatoire, et partant incapable de réconcilier l'homme avec Dieu. Ces derniers veulent ignorer que seuls les mérites de Jésus-Christ peuvent nous procurer le pardon de nos péchés. Ceux qui, ne sentant aucun besoin de l'Agneau de Dieu, comptent pouvoir s'intégrer dans la faveur du Tout-Puissant par leurs bonnes œuvres, commettent la même erreur que Caïn. Aussi longtemps qu'ils n'acceptent pas le sang purificateur, ils restent sous la condamnation.

Les adorateurs qui se rangent du côté de Caïn constituent la majorité des hommes. Presque toutes les fausses religions ont pour base le principe selon lequel on peut faire son salut par ses propres moyens. Quelques-uns aujourd'hui prétendent que l'humanité n'a nul besoin de rédemption, mais seulement d'une amélioration; qu'elle est susceptible de s'épurer, de s'élever, de se régénérer elle-même. On en voit le résultat dans l'histoire de Caïn. Non, elle n'est pas capable de se régénérer elle-même. Sa tendance naturelle n'est pas de monter vers le bien, mais de descendre vers le mal. Jésus est notre unique espérance. « Il n'y a, sous le ciel, aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. » « Car il n'y a de salut en aucun autre. » (Acts 4:12)

La vraie foi, celle qui s'appuie entièrement sur le Sauveur, se traduit par la soumission à toutes les exigences divines. Depuis Adam jusqu'à nos jours, une grande controverse se poursuit sur la question de l'obéissance à la loi de Dieu. Dans tous les siècles, on a vu des hommes se réclamer de la faveur divine tout en se permettant de fermer les yeux sur l'un ou l'autre de ses préceptes. C'est « par les œuvres », déclare l'Écriture, que la foi est « rendue parfaite »; sans les œuvres, sans l'obéissance, « la foi est morte » (Jacques 2:22, 17). Celui qui prétend connaître Dieu, « et qui ne garde pas ses commandements, est un menteur, et la vérité n'est point en lui » (1 Jean 2:4).

Quand Caïn vit que son offrande était rejetée, il

se courrouça contre Dieu et contre Abel: contre Dieu, parce qu'il n'acceptait pas ce qu'il avait substitué à l'offrande réglementaire, et contre Abel, parce qu'il préférait obéir à Dieu, plutôt que de le suivre dans sa désobéissance. Dieu n'abandonna cependant pas Caïn à lui-même, et condescendit à raisonner avec cet homme qui se montrait si peu raisonnable. « L'Éternel dit à Caïn: Pourquoi es-tu irrité, et pourquoi ton visage est-il abattu? » (Genèse 4:6, 7) La voix céleste continua: « Si tu avais fait ton offrande avec piété, n'aurait-elle pas été agréée? Si tu l'as faite sans piété, c'est que le péché est déjà à la porte de ton cœur qu'il tend à dominer. Mais toi, sache t'en rendre vainqueur. » (Genèse 4:6, 7) L'alternative est devant Caïn. Ou bien il acceptera les mérites du Sauveur promis et obéira à Dieu pour jouir de sa faveur, ou bien il persistera dans son incrédulité et dans sa désobéissance; et dans ce cas, Dieu l'abandonnera sans qu'il ait aucun motif de se plaindre.

Au lieu de reconnaître sa culpabilité, le fils aîné d'Adam continue à se plaindre de l'injustice de Dieu et à jalouser haineusement son frère.

Querelleur, il provoque une discussion avec ce dernier au sujet des voies de Dieu à leur égard. Modestement, mais fermement, le frère cadet prend le parti de la justice et de la bonté du Créateur, et s'efforce de convaincre Caïn que c'est lui qui a tort. Il lui rappelle avec quelle compassion Dieu a épargné la vie de leurs parents, alors qu'il aurait pu les frapper à mort sur-le-champ. En outre, dans son amour, Dieu livrera son Fils innocent au châtiment qu'ils ont eux-mêmes mérité. Ces paroles ne font qu'exaspérer Caïn, en qui le bon sens et la conscience crient qu'Abel a raison. Mais il est furieux de voir celui qui a l'habitude de l'écouter oser le contredire et lui refuser toute sympathie. Une rage aveugle s'empare de lui, et il frappe mortellement son frère.

Ce n'était pas pour quelque faute commise par Abel que Caïn le haïssait et qu'il le tua, mais « parce que ses œuvres étaient mauvaises, et parce que celles de son frère étaient justes » (1 Jean 3:12). C'est ainsi que, dans tous les siècles, les méchants ont haï ceux qui étaient meilleurs qu'eux. La vie d'obéissance et de fidélité respectueuse d'Abel était pour le meurtrier un reproche perpétuel. « Quiconque fait le mal hait la lumière, et ne va pas vers la lumière, de peur que ses œuvres ne soient réprouvées. » (Jean 3:20) « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront

persécutés. » (2 Timothée 3:12)

La mort d'Abel est le premier exemple de l'inimitié qui, selon la déclaration divine, devait régner entre le serpent et la postérité de la femme, c'est-à-dire entre Satan et ses sujets, d'un côté, et Jésus-Christ et ses disciples, de l'autre. Par le péché, Satan a su imposer son ascendant à la race humaine; mais ce joug, Jésus-Christ nous offre le moyen de le briser. Lorsque, par la foi en l'Agneau de Dieu, une âme renonce au péché, la fureur de Satan s'allume aussitôt. La vie sainte d'Abel réfutait la prétention de l'Adversaire selon laquelle il est impossible à l'homme d'observer la loi de Dieu. Quand Caïn, animé par l'esprit du Malin, vit qu'il ne pouvait dominer Abel, il s'emporta à tel point qu'il lui donna la mort. Partout où des hommes

oseront revendiquer la loi de Dieu, on verra le même esprit s'élever contre eux. C'est là l'esprit qui, dans tous les siècles, a dressé les potences et allumé les bûchers où ont péri les disciples de Jésus-Christ. Ces cruautés émanent toujours de Satan et de ses suppôts. Mais la rage du Malin est celle d'un adversaire désarmé. Chaque martyr de Jésus est un vainqueur. « Ils l'ont vaincu (le serpent ancien, appelé le Diable et Satan) par le sang de l'Agneau et par la parole de leur témoignage; ils n'ont point aimé leur vie, ils n'ont pas reculé devant la mort. » (Apocalypse 12:11, 9)

Le meurtrier fut bientôt appelé à répondre de son crime. « L'Éternel dit à Caïn: Où est Abel, ton frère? Caïn répondit: Je ne sais pas; suis-je le gardien de mon frère, moi » (Genèse 4:9-16)? Caïn est déjà descendu si bas dans le péché qu'il a perdu la notion de la grandeur et de l'omniscience de Dieu. Pour cacher son crime, il recourt au mensonge.

Dieu lui répond: « Qu'as-tu fait? Le sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. » Il donne à Caïn l'occasion de confesser son péché, car il a eu le temps de réfléchir. Il connaît l'énormité de son crime et du mensonge dont il a essayé de le couvrir. Mais il reste frondeur, et la sentence ne tarde plus. La voix qui lui a fait entendre des appels si doux lui jette maintenant ce terrible verdict: « Tu seras maudit de la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère. Quand tu cultiveras la terre, elle ne te donnera plus ses fruits; tu seras errant et fugitif sur la terre. »

Bien que le meurtrier ait mérité la peine capitale, un Créateur miséricordieux lui conserve la vie et lui donne le temps de se convertir. Mais Caïn ne vivra que pour s'endurcir, pour fomenter la révolte contre l'autorité divine, et pour devenir le chef d'une race de pécheurs effrontés et intraitables. Poussé par Satan, cet apostat deviendra un meneur dont l'influence et l'exemple contribueront à démoraliser la société et à propager à tel point la corruption et la violence, que la destruction du monde deviendra nécessaire.

En épargnant la vie du premier meurtrier, Dieu voulait donner à tout l'univers une leçon sur le conflit séculaire entre le bien et le mal. La sombre histoire de Caïn et de ses descendants devait être un exemple de ce qui serait arrivé si Dieu avait permis aux pécheurs de poursuivre éternellement leur révolte contre lui. La miséricorde de Dieu n'eut pour effet que d'aggraver l'arrogance des impies. Quinze siècles après la sentence prononcée sur Caïn, l'univers put constater, dans le spectacle d'un monde plongé dans la souillure et le crime, les fruits de l'influence et de l'exemple du premier meurtrier. Il devint manifeste que la sentence de mort prononcée sur les hommes était à la fois juste et miséricordieuse. On vit que plus ceux-ci vivent longtemps dans le mal, plus ils deviennent insolents. On comprit que le verdict coupant court à une carrière d'iniquité débordante et débarrassant le monde d'êtres endurcis dans le péché était non pas un malheur, mais un bienfait.

Dévoré par un zèle frénétique, Satan travaille sans relâche et sous mille déguisements à calomnier le caractère et le gouvernement de Dieu. Grâce à de vastes plans, à une organisation

savante et à une énergie farouche, il s'efforce de retenir les habitants du monde dans les filets de l'imposture.

De son côté, grâce à une stratégie d'une ampleur incomparable, l'Être infiniment sage qui voit la fin dès le commencement prépare non seulement l'écrasement de la révolte, mais le dévoilement de son caractère devant l'univers.

Les fidèles habitants des autres mondes surveillaient avec une profonde attention ce qui se passait sur le nôtre. Le tableau de l'humanité leur révélait quels auraient été, dans le ciel, les résultats de l'administration de Lucifer qui rejetait l'autorité de Dieu et faisait fi de sa loi. Cette race de malfaiteurs éhontés leur fournissait un échantillon authentique de ce que deviennent bientôt les sujets du grand révolté.

« Toutes les pensées de leurs cœurs étaient chaque jour dirigées vers le mal. » (Genèse 6:5) Chez ces hommes, chaque impulsion du cœur ou de l'imagination était opposée aux principes divins de pureté, de paix et d'amour. Telle était l'effroyable moisson de la politique de Satan qui consiste à affranchir les créatures de Dieu des barrières de sa loi.

Grâce aux faits mis au jour par les péripéties de ce formidable conflit, Dieu justifie les principes et les règles de son gouvernement diffamé par Satan et ses partisans. Un jour — trop tard pour les rebelles — sa justice sera proclamée par les méchants comme par les bons.

Au fur et à mesure que se développe le front gigantesque de son ordre de bataille, et que l'heure du dénouement s'approche, Dieu recueille, au long des siècles, la sympathie et l'approbation de tous les mondes. Cette sympathie et cette approbation ne lui feront pas défaut lors de l'extirpation définitive de la grande rébellion. Il sautera alors aux yeux de tous que les contempteurs des divins préceptes se sont rangés du côté de Satan et ont fait la guerre à Jésus-Christ. Aussi, quand le prince de ce monde sera jugé, et que ses partisans partageront son châtiment, tout l'univers, en qualité de témoin à charge, fera retentir cette clameur: « O Roi des saints, tes voies sont justes et véritables! » (Apocalypse 15:3)

Chapitre 6 : Seth et Hénoc

Adam eut un troisième fils qui fut destiné à être l'héritier de la promesse divine renfermant le droit d'aînesse spirituel. Le nom de Seth, qui lui fut donné, signifie « mis à la place », « remplaçant », « car, dit Ève, Dieu m'a donné un autre fils à la place d'Abel, que Caïn a tué » (Genèse 4:25, 26). De stature plus noble que Caïn et Abel, Seth avait plus de ressemblance avec Adam que ses frères. Au point de vue religieux, il suivait les traces d'Abel, ce qui ne veut pas dire qu'il eût hérité d'un naturel meilleur que Caïn. « Lorsque Dieu créa l'homme », est-il écrit, il le « fit à l'image de Dieu ». Après la chute, on lit de Seth qu'» Adam eut un fils à sa ressemblance, selon son image » (Genèse 5:1, 3). Adam fut créé à l'image de Dieu, sans péché, tandis que Seth, de même que Caïn, hérita de la nature déchue de ses parents. Seulement, lorsqu'il eut connaissance du Rédempteur et de la volonté d'un Dieu juste et saint, il voulut, avec le secours de la grâce divine, honorer et servir son Créateur, et, comme Abel s'il avait vécu, enseigner la bonne voie aux pécheurs.

« Un fils naquit aussi à Seth, et il l'appela Énos. C'est alors que l'on commença d'invoquer le nom de l'Éternel. » Les fidèles avaient adoré Dieu avant cette date; mais à mesure que les descendants d'Adam se multipliaient, la différence entre ceux-ci et les rebelles devenait plus marquée. On se déclarait ouvertement pour la piété ou le mépris de la religion et la désobéissance.

Avant la chute, comme après leur expulsion du Paradis, nos premiers parents avaient honoré et observé le jour de repos institué en Éden. Ayant, ensuite, goûté aux fruits amers de la désobéissance, ils apprirent, comme ceux qui foulent aux pieds les commandements de Dieu, que ces divins préceptes sont sacrés et immuables, et que la peine de la transgression ne se fait pas attendre. Tous les descendants d'Adam restés fidèles honorèrent, comme eux, le jour de repos. Caïn et les siens, en revanche, sans aucun égard pour le jour auquel Dieu s'était reposé, choisirent, à leur gré, leurs jours de labeur et de chômage.

Après sa malédiction, Caïn s'éloigna du voisinage de son père et se voua d'abord à la culture du sol. Plus tard, il fonda une ville à laquelle il donna le nom de son fils aîné. Tournant le dos à la promesse d'un paradis restauré, pour ne rechercher que les biens passagers d'une terre maudite et les plaisirs du péché, il devint le chef de file de la très nombreuse classe de ceux qui adorent le dieu de ce siècle. Ses descendants, célèbres par leurs contributions aux progrès des arts et des métiers, étaient dénués de piété et opposés au plan de Dieu pour l'humanité. Au crime d'homicide dont Caïn avait donné l'exemple, Lémec, son cinquième descendant, ajouta la polygamie. Ehonté dans son impiété, il ne prononça le nom de Dieu que pour tirer de l'impunité de Caïn l'assurance de sa propre sécurité.

Abel s'était consacré à la vie pastorale, vivant sous des tentes ou sous des abris de feuillage. Les descendants de Seth, qui suivaient la même vocation, faisaient « profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre », « attendant une patrie meilleure, la patrie céleste »

(Hébreux 11:13, 14). Pendant un certain temps, les deux clans demeurèrent distincts. Puis la race de Caïn, débordant de son territoire primitif, se répandit dans les plaines et les vallées où les enfants de Seth avaient fixé leur résidence. Ceux-ci, pour échapper à la contagion de leur exemple, se retirèrent dans les montagnes. Aussi longtemps que dura cette séparation, ils demeurèrent fidèles à Dieu et à son culte. Mais avec le temps, ils se mélangèrent insensiblement aux habitants des vallées. Ce contact eut les pires conséquences.

« Les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles. » (Genèse 6:2) Attirés par la beauté des femmes de la race de Caïn, les enfants de Seth oublièrent la volonté de Dieu au point de les épouser. Dans leur société, un grand nombre d'adorateurs de Dieu cessèrent de constituer un peuple à part. Leurs relations avec des gens dépravés leur firent adopter aussi bien leurs raisonnements que leurs manières de vivre.

Ils firent litière des restrictions du septième commandement: « ils prirent des femmes parmi toutes celles qui leur plurent ». « Suivant la voie de

Caïn » (Jude 11) et abandonnant les commandements de Dieu, ils s'adonnèrent à la poursuite de la fortune et du plaisir. Sans « se soucier de conserver la connaissance de Dieu », ils « s'égarèrent dans de vains raisonnements, et leur cœur sans intelligence fut rempli de ténèbres ». Aussi Dieu les livra-t-il « à un esprit pervers » (Romains 1:21, 28), et la prévarication, comme une lèpre mortelle, se répandit sur la terre.

Durant près de mille ans, témoin éploré des résultats de sa faute, Adam lutta de toutes ses forces pour refouler la marée de l'iniquité. Divinement chargé d'instruire sa postérité dans la voie du Seigneur, et scrupuleusement fidèle aux révélations d'en haut, le père de l'humanité les répétait à ses enfants et à ses petits-enfants. Jusqu'à la neuvième génération, ses descendants purent apprendre de lui l'état de l'homme au paradis, l'histoire de sa chute, les conséquences douloureuses de la désobéissance, ainsi que l'intervention divine qui devait assurer le salut aux croyants. Peu nombreux, hélas! furent ceux qui prirent à cœur les paroles du premier homme. En revanche, les reproches amers ne lui furent pas épargnés pour avoir, par son péché, plongé le monde dans le malheur.

La vie d'Adam fut une vie de repentir, d'humiliation et de douleur. Au sortir de l'Éden, la pensée de la mort le faisait frémir d'horreur. Son premier contact avec elle eut lieu lors du crime de Caïn, son fils aîné, meurtrier de son frère. Bourrelé de remords au souvenir de son propre péché, doublement frappé au cœur par la mort d'Abel et la malédiction prononcée sur Caïn, abîmé de tristesse, Adam dut vivre longtemps encore pour être témoin de la corruption générale qui devait finalement aboutir à la destruction du monde par le déluge. L'idée de la mort lui avait longtemps paru effroyable. Mais, après avoir été, durant environ dix siècles, le spectateur navré des suites de sa désobéissance, il finit par accueillir cette sanction comme un effet de la bonté et de la pitié de son Créateur.

Mais, malgré l'impiété du monde antédiluvien, cette époque ne fut pas, comme on l'a souvent prétendu, un âge d'ignorance et de barbarie. Les hommes qui vivaient alors avaient l'avantage de s'élever très haut dans l'échelle morale et intellectuelle. Leurs forces physiques et mentales, comme leurs moyens d'acquérir des connaissances religieuses et scientifiques, sont restées sans parallèle. C'est une erreur de supposer que, vivant fort longtemps, ils arrivaient très tard à maturité. Leurs facultés mentales s'éveillaient de bonne heure, et les gens pieux continuaient à augmenter leurs connaissances et leur sagesse durant tout le cours de leur existence. D'illustres savants de notre temps, placés à côté d'antédiluviens du même âge, paraîtraient très inférieurs tant du point de vue intellectuel que du point de vue physique. Au fur et à mesure que la durée de la vie s'est raccourcie et que la vigueur physique a diminué, les facultés mentales de l'homme ont décliné. Aujourd'hui, des hommes qui se sont consacrés à certaines études durant une période de vingt à cinquante ans font l'admiration de leurs contemporains. Mais que sont les connaissances acquises par eux comparées à celles des antédiluviens, dont les facultés mentales et physiques se développaient durant des siècles?

Nous reconnaissons que notre époque bénéficie des connaissances accumulées par les hommes du passé. Les géants de la pensée qui ont réfléchi, étudié, écrit, nous ont laissé leurs travaux. Mais combien leur étaient supérieurs ceux des générations des premiers âges qui, durant des siècles, eurent parmi eux un homme que Dieu avait formé « à son image », qu'il avait déclaré « très bien », et instruit dans tous les domaines du monde matériel! Adam apprit l'histoire de la création de la bouche même du Créateur. Il assista aux événements de neuf cents ans, et ses descendants firent leur profit de ses connaissances. Les antédiluviens, il est vrai, n'avaient ni livres ni annales à consulter. En revanche, leur mémoire, aussi extraordinaire que leur vigueur physique et mentale, était à même, non seulement d'enregistrer ce qu'ils entendaient, mais de le transmettre à leur postérité sans la moindre altération. En outre, durant des siècles, neuf générations contemporaines purent se consulter et faire mutuellement échange de leurs connaissances.

Les facilités dont jouissaient les hommes de cet âge pour s'instruire dans la connaissance de Dieu par le moyen de ses œuvres sont restées inégalées. Loin que cette époque ait été une ère de ténèbres religieuses, ce fut une période de grandes lumières. Tous ceux qui en avaient le désir pouvaient se renseigner auprès d'Adam. Jésus et les anges instruisaient les âmes pieuses. Un témoin silencieux de la vérité, c'était le Paradis, qui demeura des siècles sur la terre. C'est à la porte de ce jardin, porte gardée par les deux chérubins auréolés de gloire, que se rassemblaient les adorateurs. C'est là qu'ils dressaient leurs autels et présentaient leurs offrandes. C'est là aussi que Caïn et Abel avaient offert leurs sacrifices, et que Dieu leur avait fait l'honneur de converser avec eux. Tant que ce jardin était là, sous leurs yeux, gardé par deux anges lumineux, il n'était pas possible aux sceptiques de nier l'existence de l'Éden. L'ordre de la création, le but du Paradis, l'histoire des deux arbres, si profondément reliée au sort de l'humanité, tous ces faits étaient incontestés. Aussi longtemps qu'Adam vécut,

l'existence et la souveraineté de Dieu, comme le caractère obligatoire de sa loi, ne furent guère mises en doute.

Formant un vif contraste avec la corruption générale, une lignée d'hommes transformés par la communion avec le ciel donnaient le spectacle d'une vie sainte et pure. Doués d'une rare puissance intellectuelle, possédant une vaste culture, ces fidèles adorateurs du Dieu vivant étaient investis d'une grande et belle mission: celle de servir de témoins de la vérité, comme aussi d'exemples de rectitude morale et de piété, non seulement aux hommes de leur temps, mais aussi aux générations à venir. Bien que les Écritures n'en mentionnent que quelques-uns parmi les plus éminents, ces nobles représentants de Dieu n'ont jamais, à aucune époque, fait défaut sur la terre.

Hénoc fait partie de cette sainte phalange. On lit de lui qu'après avoir vécu soixante-cinq ans, il engendra un fils, et qu'il « marcha avec Dieu pendant trois cents ans ». Dès ses premières années, il aima Dieu et garda ses commandements. De la bouche d'Adam, il apprit la sombre histoire de la chute, ainsi que la promesse réjouissante de la grâce, et il plaça son espérance dans le Rédempteur promis. Mais après la naissance de son premier fils, vivant en communion plus intime avec Dieu, il comprit mieux ses obligations et sa responsabilité. L'affection et l'abandon filial de son enfant; la confiance entière de celui-ci en la protection paternelle, comme aussi sa propre tendresse pour ce premier-né, lui firent mieux sentir à la fois l'amour de Dieu, étonnant, infini, insondable, manifesté dans le don de son Fils, et la confiance illimitée que ses enfants peuvent lui accorder. Cette nouvelle révélation de la bonté divine fut désormais, jour et nuit, l'objet de ses méditations, et fit de lui un apôtre zélé parmi son entourage.

« Marcher avec Dieu », pour Hénoc, ce n'était point passer ses heures dans l'extase ou la contemplation, mais remplir fidèlement tous les devoirs de la vie quotidienne. Loin de s'isoler et de vivre en ermite, il se sentait investi d'une mission au sein de la société. Dans sa famille, ainsi qu'au dehors, comme mari, père, ami et citoyen, partout et toujours, il vivait en serviteur de Dieu.

Et cette sainte « marche », cette harmonie « avec Dieu », dura trois cents ans! Il est peu de chrétiens qui, avertis qu'ils n'ont plus que quelques jours ou quelques semaines à vivre, ne se sentent stimulés à se conduire d'une manière infiniment plus pieuse. Chez Hénoc, au contraire, la foi grandissait et la ferveur augmentait avec les années, avec les siècles.

Malgré sa haute et solide culture, malgré sa vaste érudition, Hénoc, grâce à sa communion avec le ciel dont il recevait des révélations particulières, était le plus humble des hommes. Plus était constant chez lui le sentiment de la grandeur et de la perfection divines, plus il avait conscience de sa faiblesse et de ses imperfections.

Craignant que la chaleur de sa piété ne souffrît au spectacle angoissant de l'impiété publique, il recherchait la solitude et s'adonnait longuement à la méditation et à la prière pour

connaître toujours plus parfaitement la volonté de Dieu. Pour lui, la prière était la respiration de l'âme lui permettant de vivre dans l'atmosphère même du ciel.

Par l'intermédiaire des anges, Dieu lui donna une plus claire intelligence du plan de la rédemption. Il lui annonça son dessein de détruire le monde par un déluge, et lui fit voir l'histoire des générations qui vivraient après le cataclysme, ainsi que les grands événements qui marqueraient le retour de Jésus-Christ et la fin du monde.

Hénoc avait été perplexe au sujet des morts. N'entrevoyant rien pour les bons au-delà de la tombe, il s'attristait à la pensée que justes et injustes retourneraient ensemble dans la poussière, terme final de leur existence. En vision prophétique, il put contempler, non seulement la mort du Sauveur, mais son retour en gloire accompagné de tous les saints anges, pour arracher son peuple à la puissance du tombeau et consumer les impies par le feu. Il vit aussi qu'à l'époque de ce retour, la terre serait habitée par une génération fanfaronne, présomptueuse, rebelle, reniant le seul vrai Dieu, méprisant sa loi, rejetant et son Fils et son sacrifice rédempteur.

« Prédicateur de la justice », Hénoc faisait connaître ses révélations à son entourage. Ceux qui aimaient Dieu se rendaient auprès de ce saint homme pour bénéficier de ses instructions et de ses prières. Mais sa prédication ne se limitait pas aux seuls enfants de Seth. Élargissant le cercle de ses auditeurs, il parlait de son message à tous ceux qui voulaient l'écouter. Dans le pays même où Caïn avait voulu fuir loin de la divine présence, le prophète de Dieu fit connaître des scènes terribles aperçues en vision: « Voici, disait-il, que le Seigneur est venu avec ses saintes myriades pour exercer le jugement contre tous, et pour convaincre tous les impies de toutes les œuvres d'impiété

qu'ils ont commises. » (Jude 14, 15)

Hénoc dénonçait le mal sans crainte ni ménagements. Tout en prêchant l'amour de Dieu et en conjurant ses contemporains d'abandonner leur inconduite, il les avertissait des jugements qui allaient fondre sur les injustes. L'Esprit du Christ dont il était animé ne se manifestait pas seulement en paroles d'amour et en supplications. Les hommes de Dieu ne se bornent pas à faire entendre des choses agréables. Dans le cœur et sur les lèvres de ses messagers, le Seigneur met des vérités brûlantes et tranchantes comme des épées. La puissance de Dieu qui agissait par le moyen de son serviteur produisait une profonde impression sur ceux qui l'entendaient. Un certain nombre d'entre eux prenaient garde à ses avertissements, et renonçaient à leur inconduite. Mais la multitude, tournant en dérision ses paroles, ne se plongeait que plus aveuglément dans le mal.

Dans les derniers jours, les serviteurs de Dieu devront faire entendre au monde un message semblable, message qui sera également accueilli par le doute et le sarcasme. Tout comme les antédiluviens repoussèrent les représentations de l'homme qui « marchait avec Dieu », la dernière génération rejettera les avertissements des messagers du ciel.

Au milieu de son ardente activité, Hénoc ne négligeait pas la communion avec Dieu. Plus le travail était pénible et pressant, plus constantes et ferventes étaient ses prières. Après une période de labeur consacrée au salut des âmes, il se retirait loin de la société pour se livrer, dans la solitude, à la recherche de la connaissance divine dont il avait faim et soif. A la suite de ces périodes d'intimité avec Dieu, son visage reflétait la lumière qui rayonne de celui de Jésus. A son retour parmi les hommes, les méchants eux-mêmes le contemplaient avec un respect mêlé d'effroi.

D'année en année, le flot de la culpabilité humaine montait. De plus en plus sombres et menaçants s'accumulaient les nuages de la colère divine. Mais le témoin de la foi continuait à avertir, à supplier, à implorer. Il s'efforçait de refouler les vagues du mal et de conjurer les coups de la vengeance. L'iniquité ayant atteint ses dernières limites, un décret de destruction fut prononcé. Dédaigné par une génération vicieuse et dévergondée, infatigable dans sa lutte contre l'iniquité débordante, Hénoc fut finalement transporté d'un monde de péché dans les régions de la joie éternelle.

Ses contemporains s'étaient moqués de la folie d'un homme indifférent aux avantages de la richesse, et qui avait fixé ses affections sur les trésors de l'éternité. Hénoc avait contemplé le Roi dans sa gloire au milieu de la céleste Sion. Ses pensées, son cœur, sa conversation étaient au ciel. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » (Matthieu 5:8) Durant trois cents ans, il avait marché avec Dieu, vivant sur le seuil du monde éternel, à un pas de la terre des bienheureux. Aussi les portes de la sainte cité s'ouvrirent-elles soudain pour permettre d'y continuer sa marche sainte au premier habitant de la terre admis à y pénétrer.

Son absence fit sensation. On regretta cette voix qui, jour après jour, faisait entendre les enseignements et les avertissements du ciel. Son départ fut remarqué par plusieurs, tant des justes que des impies. Ceux qui l'aimaient, pensant qu'il s'était rendu dans l'une de ses retraites, allèrent à sa recherche, comme plus tard les fils des prophètes le firent pour Élie. Ils revinrent en rapportant que « Dieu l'avait pris ».

La translation d'Hénoc renfermait un grand enseignement. Les suites lamentables du péché d'Adam auraient pu donner lieu au découragement. Beaucoup de gens étaient prêts à s'écrier: « A quoi nous sert-il d'avoir été fidèles à Dieu puisque l'humanité est frappée de malédiction, et que la mort nous atteint tous? » Mais les instructions données à Adam, répétées par Seth et pratiquées par Hénoc dissipèrent ce nuage de scepticisme et ranimèrent l'espoir des croyants. De même que la mort était venue par Adam, la vie et l'immortalité allaient venir par le Rédempteur promis. Satan avait répandu la croyance qu'il n'y a ni récompense pour les justes ni châtiment pour les injustes, et que, d'ailleurs, il est impossible d'obéir aux exigences divines. Par Hénoc, Dieu avait déclaré, au contraire, « qu'il existe et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent » (Hébreux 11:6). Il avait prouvé aux hommes que, même au sein d'une société corrompue, il est possible d'obéir à sa loi et de résister à la tentation. L'exemple du patriarche avait démontré la valeur inestimable d'une vie pure. Son ascension imprima un

sceau ineffaçable de certitude à sa prophétie: récompense immortelle pour les justes, condamnation, ignominie et mort éternelle pour les transgresseurs.

« C'est par la foi qu'Hénoc fut enlevé et ne vit point la mort, ... car, avant son enlèvement, il avait obtenu le témoignage d'être agréable à Dieu. » (Hébreux 11:5) Dieu ne permit point que tombât sous les coups de la mort un homme qui vivait dans une union aussi étroite avec le ciel. La piété de ce prophète représente l'état de sainteté qui sera exigé de ceux qui vivront lors du second avènement de Jésus-Christ, et qui seront « rachetés de la terre » (Apocalypse 14:3). Ce sera également une époque d'iniquité généralisée. Comme lors du déluge, les hommes secoueront l'autorité du ciel pour suivre leurs penchants et les enseignements d'une philosophie fallacieuse. A l'instar d'Hénoc, le peuple de Dieu, caractérisé par une vie irréprochable, proclamera au monde le retour du Seigneur et les jugements réservés aux rebelles. De même qu'Hénoc fut enlevé avant la destruction du monde par les eaux du déluge, de même les justes en seront retirés avant sa destruction par le feu. « Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, au son de la dernière trompette. » « Le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix de l'archange et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel. » « La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous serons changés. » « Ceux qui seront morts en Christ ressusciteront premièrement; ensuite nous, les vivants, restés sur la terre, nous serons enlevés tous ensemble avec eux, au milieu des nuées, à la rencontre du Seigneur, dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » (1 Corinthiens 15:51,

52; 1 Thessaloniciens 4:16-18)

Chapitre 7 : Le Déluge

Aux jours de Noé, par suite de la désobéissance d'Adam et du meurtre de Caïn, une double malédiction reposait sur la terre. Mais la surface du globe était restée intacte. Malgré divers signes de détérioration, la nature conservait sa richesse et sa beauté primitives. Les collines étaient couronnées d'arbres majestueux autour desquels s'enlaçaient les sarments prolifères de la vigne. Les plaines, semblables à de vastes jardins, étaient tapissées de verdure et embaumées de mille fleurs. Une grande variété d'arbres fruitiers donnaient des récoltes presque illimitées. Les arbres de haute futaie surpassaient en dimensions, en beauté et en symétrie les plus superbes échantillons d'aujourd'hui. Leur fibre, aux veines serrées et presque aussi dures que la pierre, semblait indestructible. L'or, l'argent, les pierres précieuses abondaient.

Le genre humain n'avait que peu perdu de sa vigueur primitive. Quelques générations seulement s'étaient succédé depuis qu'Adam avait mangé de l'arbre qui prolongeait la vie. La longévité de l'homme se mesurait encore par siècles. Si cette race de multi-centenaires avait répondu au but de son existence et consacré ses ressources inouïes d'intelligence et de force physique à des entreprises ayant en vue le service de Dieu, le monde eût retenti de la gloire du Créateur. Mais il n'en était rien. De nombreux géants renommés pour leur sagesse, et dont les ouvrages admirables faisaient l'étonnement de leurs contemporains, n'étaient pas moins notoires par leur dérèglement que par leur génie.

Les dons magnifiques dont Dieu avait gratifié les antédiluviens ne servaient qu'à leur gloire personnelle. Appréciés pour eux-mêmes et sans égard au donateur, ces bienfaits se transformaient en malédiction. L'or, l'argent, les pierres et les bois fins entraient dans la construction de résidences somptueuses où chacun cherchait à éclipser son voisin. L'homme ne visait qu'à satisfaire son orgueil. La vie s'écoulait dans le divertissement et le crime. De l'indifférence envers Dieu, on était bien vite venu à nier son existence. La nature était adorée à la place du Dieu de la nature. On encensait le génie humain, on glorifiait ses ouvrages et on apprenait aux enfants à se prosterner devant des images taillées.

C'était sur de vertes pelouses, à l'ombre d'arbres vénérables ou en de vastes bosquets au feuillage toujours vert, qu'on érigeait les autels des faux dieux. Ces bosquets étaient entourés de jardins somptueux où s'étalaient des avenues bordées d'arbres fruitiers de toutes les variétés, ornées de statues et agrémentées de tout ce qui pouvait plaire aux sens, satisfaire la volupté et entraîner à l'idolâtrie.

En bannissant Dieu de leurs pensées et en adorant les œuvres de leur imagination, les hommes devenaient de plus en plus terre à terre. « Ceux qui les fabriquent, dit le Psalmiste, et tous ceux qui se confient en elles, leur deviendront semblables. » (Psaumes 115:8) Une loi de l'esprit humain veut que l'on se transforme à l'image de ce que l'on contemple. L'homme ne

s'élève pas plus haut que ses conceptions de la vertu. En attribuant à leurs faux dieux les vices et les passions humaines, l'idéal de ces idolâtres s'abaissait de plus en plus.

« L'Éternel vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toutes les pensées de son cœur étaient chaque jour dirigées vers le mal. ... La terre s'était corrompue devant Dieu, et elle était remplie de crimes. » (Genèse 6:5, 11) La loi que Dieu avait donnée aux hommes comme règle de conduite était violée, et tous les forfaits imaginables étaient à l'ordre du jour. L'iniquité abondait, la justice était foulée aux pieds, et les cris des opprimés parvenaient jusqu'au ciel. Au sein de la dépravation générale, Méthusélah, Noé et d'autres s'efforçaient en vain de conserver la connaissance du vrai Dieu et d'endiguer la marée du mal.

Contrairement à l'ordre divinement établi dès le commencement, la polygamie avait de très bonne heure fait son apparition. La volonté de Dieu à cet égard s'était manifestée par le fait qu'il n'avait doté Adam que d'une femme. Mais, peu après la chute, les hommes avaient donné libre cours à leurs coupables désirs, et récoltaient maintenant une moisson grandissante de souffrances et de misères. Ni le mariage ni la propriété n'étaient respectés. Celui qui convoitait les femmes ou les biens de son prochain les lui prenait de force, et se glorifiait de ses prouesses. On se faisait une joie d'abattre des animaux et de se repaître de leur chair. L'homme devenant ainsi de plus en plus cruel et sanguinaire, la vie humaine était sacrifiée avec une incroyable indifférence. Le monde était encore dans son enfance, et l'iniquité était déjà si répandue et si invétérée que le ciel ne put le supporter davantage.

Dieu déclara: « J'exterminerai de la surface de la terre l'homme que j'ai créé. » (Genèse 6:7) Mon esprit ne sera pas toujours en lutte avec une race coupable. Si les hommes ne cessent de souiller la terre et de prostituer les trésors que j'ai répandus sur elle à profusion, je balaierai hommes et bêtes; je détruirai toute végétation et toute nourriture. La beauté de la nature ne sera plus que désolation et que ruine.

Cent vingt ans avant le déluge, Dieu fit connaître par un ange son intention à Noé, et lui ordonna de construire une arche. Pendant ce temps, il devait annoncer au monde que Dieu allait envoyer sur la terre un déluge qui engloutirait les méchants. Ceux qui accepteraient son message et se convertiraient obtiendraient le pardon et seraient sauvés du cataclysme. Avant Noé, ce même message avait déjà été communiqué à Hénoc et à sa famille. Méthusélah et ses fils, contemporains de Noé, l'entendirent à nouveau et travaillèrent à la construction de l'arche.

Dieu donna lui-même à Noé les dimensions exactes de cette arche, ainsi que d'autres directives très détaillées. La sagesse humaine aurait été incapable de concevoir un bâtiment d'aussi vastes proportions et d'une pareille résistance. Si Noé le construisit, Dieu en fut l'architecte. Semblable à un navire quant à sa carène, de manière à pouvoir flotter sur l'eau, il ressemblait à d'autres égards à une maison d'habitation. L'arche avait trois étages et une seule porte, placée sur le côté. La lumière y pénétrait par l'étage supérieur, les diverses parties de l'édifice étant aménagées de telle façon qu'elles étaient toutes éclairées par la même ouverture. Les matériaux employés à sa construction étaient le bois de gopher ou cyprès résineux, capable

de résister aux ravages du temps durant des siècles. L'érection de cet immense bâtiment fut lente et laborieuse. Malgré la force herculéenne des hommes de cette époque, l'énorme dimension des arbres et la consistance du bois exigèrent un labeur beaucoup plus long qu'aujourd'hui. Rien ne fut négligé, humainement parlant, pour donner à cette entreprise toute la perfection possible. Néanmoins, l'arche n'aurait pu, telle qu'elle était, braver l'orage qui allait se déchaîner sur la terre. Dieu seul pouvait protéger ses serviteurs au milieu des éléments.

« C'est par la foi que Noé, divinement averti de ce qu'on ne voyait pas encore, et pénétré d'une pieuse crainte, bâtit l'arche pour sauver les siens; par elle il condamna le monde, et devint héritier de la justice qui vient de la foi. » (Hébreux 11:7) A tous les spectateurs, l'œuvre prouvait la sincérité de Noé, ainsi que l'authenticité de son message. Chaque coup de marteau rendait témoignage de sa foi. Il donna au monde un exemple de ce que signifie prendre Dieu au mot. Tout ce que Noé possédait fut investi dans cette construction. De toutes les directions, des multitudes vinrent contempler cette gigantesque embarcation érigée sur terre ferme, et entendre les paroles ferventes et convaincues du singulier prédicateur.

Touchés et remués par ses avertissements, un grand nombre de ses auditeurs parurent se joindre à lui. Mais leur conversion était superficielle. Ils ne voulaient pas abandonner leurs péchés. Le temps qui s'écoula avant l'arrivée du déluge démontra la fragilité de leur foi. Ils se laissèrent entraîner par l'incrédulité générale, et finirent par retourner à leurs anciennes coutumes. Rejetant la voix de la miséricorde et le solennel message de Noé, ils furent bientôt ses plus hardis détracteurs. Nul ne va si loin dans le mal que celui qui, après avoir reçu la lumière, repousse les appels du Saint-Esprit.

Les hommes de cette génération n'étaient pas idolâtres dans toute l'acception du terme. Un grand nombre d'entre eux se disaient adorateurs du vrai Dieu, et prétendaient que leurs idoles n'étaient qu'une représentation de la divinité et les aidaient à la concevoir plus nettement. Tels étaient les premiers et les plus notables adversaires de la prédication de Noé. Représentant Dieu par des objets matériels, ils étaient aveuglés sur sa majesté, sa puissance et la sainteté de son caractère, aussi bien que sur la nature sacrée et immuable de ses exigences. Le péché leur paraissait de moins en moins grave, et ils en étaient venus à croire que la loi divine n'était plus en vigueur. Il est contraire au caractère de Dieu, disaient-ils, de châtier les malfaiteurs, et nous nous refusons à penser qu'une catastrophe viendra frapper la terre. Si les hommes de cette génération avaient obéi à la loi divine, ils auraient reconnu la voix du Créateur dans les avertissements de son serviteur. Mais leur obstination les avait préparés à prendre Noé pour un imposteur ou un illuminé.

Du côté de la vérité, on ne voyait ni la multitude ni la majorité. Le monde s'était ligué contre la justice de Dieu et contre ses lois. Lors de la tentation d'Ève par Satan, ce dernier avait dit: « Vous ne mourrez certainement pas. » (Genèse 3:4) Les hommes sages et honorés de l'époque de Noé répétaient le même refrain: « Les menaces du ciel ont pour but de nous intimider; elles ne se vérifieront jamais. Ne vous alarmez pas: la destruction du monde par le

Dieu qui l'a fait et le châtiment des êtres qu'il a créés n'auront jamais lieu. Tranquillisez-vous; ne craignez rien, Noé est un fou et un fanatique. » Et les épigrammes de pleuvoir sur la tête du vénérable vieillard. Loin de s'humilier, les foules persistaient dans la désobéissance et l'iniquité, comme si Dieu n'avait point parlé par son serviteur.

Noé, cependant, solide comme le roc, opposait au mépris et à la dérision des foules une fermeté et une fidélité inébranlables. Durant cent vingt ans, soutenu par une force irrésistible émanant de sa communion avec Dieu, sa parole, écho du ToutPuissant, fit entendre à cette génération l'approche d'événements qui, à vues humaines, paraissaient impossibles.

Ses contemporains assuraient que les lois de la nature étaient immuables: témoin le retour invariable des saisons et le fait que les fleuves avaient toujours porté leurs eaux à la mer. D'ailleurs, la terre étant fertilisée par la brume ou la rosée, on n'avait jamais vu de pluie. Ces logiciens n'oubliaient qu'une chose: cette régularité était due à celui qui avait dit à la mer: « Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin. » (Job 38:11)

Les années s'écoulant sans amener de changements apparents dans la nature, ceux qui avaient senti l'aiguillon de la peur commencèrent à se rassurer. Comme beaucoup de gens à notre époque, ils pensaient que la nature est supérieure au Dieu de la nature, et que Dieu lui-même ne peut modifier ses inflexibles lois. Arguant que si la prédiction de Noé était correcte, notre globe serait jeté dans un état de perturbation, ils concluaient et faisaient croire au monde que ce message n'était qu'une mystification. S'il y avait un mot de vérité dans ce que disait Noé, observait-on, nos savants s'en apercevraient. Et pour marquer leur mépris de l'avertissement divin, ils se livraient de plus en plus aux plaisirs. On mangeait, on buvait, on plantait, on bâtissait. On lançait des entreprises que le temps devait rendre très fructueuses. Et pour bien montrer que l'on n'éprouvait aucune crainte de l'Être suprême, on se vautrait dans l'iniquité avec plus de hardiesse que jamais.

Si les antédiluviens avaient accepté l'avertissement qui leur était adressé, Dieu aurait détourné d'eux son courroux, comme il le fit plus tard pour Ninive. Hélas! leur résistance obstinée aux cris de la conscience et aux supplications du prophète de Dieu combla la mesure de leur culpabilité, et leur destruction devint irrévocable.

Les jours de grâce prenaient fin. Noé s'était strictement conformé aux directives du Seigneur. L'arche, complètement terminée, était approvisionnée d'aliments pour hommes et bêtes.

Alors le serviteur de Dieu adressa à ses contemporains un dernier et suprême appel. Avec une ferveur inexprimable, il les adjura de profiter du refuge qui leur était offert. Une fois encore, ses paroles ne soulevèrent que railleries et ricanements. Mais soudain, sur la foule narquoise tombe un grand silence. Des monts et des forêts, on voit s'avancer paisiblement vers l'arche une troupe d'animaux composée de bêtes sauvages et domestiques. En même temps, on entend un bruissement comme celui d'un vent impétueux, et que voit-on? Dans un ordre

parfait, des oiseaux innombrables, à obscurcir le soleil, viennent de toutes les directions. Tandis que les hommes résistent, insensibles aux ordres du Très-Haut, les animaux entrent dans l'arche, deux à deux, par espèce, ou à raison de sept couples pour les animaux purs. On contemple cette scène avec une admiration mêlée de stupeur. Les philosophes sont requis de donner une explication du phénomène. Mais en vain, car ce mystère les dépasse. D'ailleurs, les hommes se sont endurcis à tel point que cette scène ne produit sur eux qu'une impression passagère. Le soleil brille dans tout son éclat, la terre comme auparavant étale sa splendeur. En conséquence, comme pour braver et hâter la colère divine en marche, on retourne aux dissipations et aux violences.

Noé entend alors cet ordre: « Entre dans l'arche, toi et toute ta famille; car j'ai vu que tu es juste devant moi, au milieu de cette génération. » (Genèse 7:9, 1) Si les avertissements du patriarche n'avaient pas produit l'effet voulu sur le monde, ils avaient convaincu sa famille. Sa fidélité et sa loyauté étaient récompensées par le salut de tous les siens. Quel encouragement pour les parents fidèles!

La miséricorde divine cessa de plaider pour une race coupable. Les bêtes des champs et les oiseaux du ciel ayant trouvé un lieu de refuge, Noé et sa famille entrèrent dans l'arche. « Alors l'Éternel ferma la porte de l'arche sur lui. » On vit un éclair; une nuée éblouissante descendit du ciel et se tint devant l'entrée de l'arche. La porte, si massive que les hommes de l'intérieur n'auraient pu la fermer, fut ébranlée par des mains invisibles, et roula lentement sur ses gonds. Ainsi, tandis que Noé était à l'abri, les contempteurs de la grâce restaient sans protection. Cette porte était scellée par Dieu, qui seul pouvait la rouvrir. Ainsi sera fermée celle de la miséricorde, lorsque Jésus, avant son retour sur les nuées du ciel, cessera son intercession en faveur des coupables. Alors la grâce divine ne freinant plus les méchants, ils seront livrés à la merci de Satan. Aussi se proposeront-ils d'exterminer le peuple de Dieu. Mais, de même que Noé dans l'arche, les justes seront protégés par le ToutPuissant.

Sept jours s'écoulèrent sans qu'on aperçût le moindre signe de l'orage qui approchait. Tandis qu'au dehors s'agitait une multitude triomphante, la foi de Noé et de sa famille fut mise à rude épreuve. Ce délai apparent confirmait les incrédules dans la croyance que Noé était victime d'une hallucination, et que le déluge était un mythe. Oubliant le spectacle troublant des oiseaux et des animaux qui s'étaient réfugiés spontanément dans l'arche, et celui de la porte qu'on avait vu se fermer mystérieusement, les rires, les orgies et les danses reprirent de plus belle. On osa même ridiculiser les manifestations de la puissance divine, et la foule, réunie autour de l'arche, se mit à narguer ses hôtes avec une insolence inconnue jusqu'alors.

Au huitième jour, cependant, de sombres nuages obscurcirent le ciel. Le tonnerre gronda, les éclairs sillonnèrent le firmament, et bientôt de grosses gouttes de pluie s'abattirent sur la terre. A ce spectacle tout nouveau, la foule, frappée d'effroi, se demandait secrètement: « Serait-il vrai que Noé ait raison, et que l'humanité soit vouée à la destruction? » Cependant, le ciel devenait de plus en plus sombre et les rafales de pluie se succédaient, de plus en plus

abondantes. En proie à une folle terreur, les animaux erraient en tous sens, et semblaient, par leurs cris discordants, se lamenter sur leur destinée et celle de l'humanité. Alors, « toutes les sources du grand abîme et les écluses des cieux s'ouvrirent ». L'eau descendit des nuages en véritables cataractes. Les fleuves débordants inondèrent les vallées. Des trombes d'eau sortant du sein de la terre avec une force indescriptible projetèrent à cent et deux cents mètres de hauteur des masses de rochers qui, en retombant, s'enfoncèrent profondément dans la terre.

Les hommes contemplèrent tout d'abord la destruction des ouvrages de leurs mains. Leurs somptueuses demeures, ainsi que les jardins et les bosquets délicieux où ils avaient érigé leurs autels idolâtres, furent anéantis par la foudre, qui en dispersa les débris. Les autels sur lesquels on offrait des sacrifices humains ayant disparu, leurs adorateurs purent voir, en tremblant, la puissance du Dieu vivant semer la destruction sur les objets de leur égarement.

La fureur de l'orage allait en augmentant. Arbres, constructions, rochers et bancs de terre étaient projetés dans toutes les directions. Plus haut que le rugissement de la tempête s'élevaient les clameurs déchirantes des multitudes qui avaient renié l'autorité de Dieu. Satan lui-même, contraint de rester au milieu des éléments déchaînés, n'était pas sans crainte pour sa propre existence. Frustré de la joie de conduire à son gré une race d'hommes puissants et de l'espoir de la voir poursuivre ses abominations et sa révolte contre le Roi du ciel, il se répandait en imprécations contre ce qu'il appelait l'injustice et la cruauté de Dieu.

De même, certains hommes blasphémaient Dieu, et ils l'auraient volontiers renversé de son trône s'ils l'avaient pu. D'autres, éperdus de terreur, tendaient leurs mains vers l'arche, en implorant ses hôtes de les recevoir. Leur conscience, tardivement réveillée, leur disait qu'il y a un Dieu qui gouverne l'univers. En vain, à grands cris, ils s'adressaient à lui: ses oreilles étaient fermées à leurs supplications. A cette heure néfaste, ils reconnaissaient que la cause de leur ruine était leur désobéissance à une loi sainte et bonne. Le mobile de cette confession était la crainte du châtiment et non un véritable repentir, ni une vraie horreur du mal. Si la punition s'était arrêtée, ils auraient recommencé à insulter le ciel. Ainsi, lorsque les jugements de Dieu fondront sur la terre, les injustes sauront qu'ils expient leurs violations de la loi de Dieu. Mais ils n'éprouveront pas de remords plus sincères que les pécheurs de l'ancien monde.

Dans leur désespoir, quelques-uns s'efforçaient de pénétrer dans l'arche. D'autres, qui s'y cramponnaient, étaient bientôt emportés par le remous des eaux ou par le choc des arbres et des rochers. Battue par les vents impitoyables et secouée par les vagues, l'immense embarcation, frissonnant de toute sa masse, n'en continuait pas moins à cingler au milieu des éléments en démence. Des anges puissants étaient là pour la protéger.

A l'intérieur de l'arche, les bêtes trahissent par leurs cris une douloureuse angoisse. A l'extérieur, devant l'horreur de la tempête, les bêtes des champs et des forêts accourent affolées auprès des humains, comme pour leur demander secours et protection. Quelques-uns montent avec leurs enfants sur le dos de certains animaux puissants doués d'une vitalité tenace, et les dirigent vers les hauteurs, dans l'espoir d'échapper ainsi aux eaux grossissantes. D'autres,

escaladant les collines et les monts, grimpent au sommet d'arbres énormes, mais ceux-ci sont arrachés et projetés avec leur cargaison vivante au milieu des vagues écumantes. Et les eaux montent, montent sans cesse. L'un après l'autre, tous les lieux qui avaient paru promettre un sûr abri sont inondés. Les gens qui ont cherché un dernier refuge sur les plus hautes cimes y disputent aux animaux une parcelle de terre ferme pour être bientôt, avec eux, emportés par les éléments déchaînés. Et maintenant, des plus hauts sommets, on n'aperçoit plus qu'une mer sans rivages.

Alors le message de Dieu ne semble plus une plaisanterie aux hommes qui l'ont méprisé. Combien ceux-ci apprécieraient une seule heure de grâce, un seul appel des lèvres de Noé! Mais la douce voix de la miséricorde s'est tue. D'ailleurs, ce n'était pas seulement la justice de Dieu, mais aussi son amour qui appelait ses jugements à mettre un frein à l'iniquité débordante.

« C'est ainsi que le monde d'alors périt submergé par l'eau du déluge. Mais les cieux et la terre d'à présent sont gardés par cette même parole et réservés pour le feu qui doit les consumer au jour du jugement et de la destruction des hommes impies. » (2 Pierre 3:5-7) Un autre orage s'approche. Une fois encore, la colère de Dieu frappera la terre et détruira le péché avec les pécheurs. L'iniquité qui perdit les antédiluviens règne actuellement dans le monde. Les hommes ont banni de leur cœur la crainte de Dieu. Sa loi est traitée avec indifférence, sinon avec mépris. La mondanité effrénée de notre génération ne le cède en rien à celle qui caractérisait le temps de Noé. Cela a été prédit: « Dans les jours qui précédèrent le déluge, on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et les hommes ne s'avisèrent de rien jusqu'au moment où vint le déluge qui les emporta tous. Il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme. » (Matthieu 24:38, 39)

Par ces paroles, Jésus n'entendait pas condamner les antédiluviens de ce qu'ils mangeaient ou buvaient. C'est lui qui leur avait donné à profusion les fruits de la terre pour subvenir à leurs besoins physiques. Où ils péchaient, c'était en usant de ces bienfaits sans gratitude envers celui qui les leur prodiguait, et en se livrant sans retenue à la satisfaction de leurs appétits. Il était légitime de se marier, puisque le mariage remonte à la création du monde, et que Dieu, son auteur, l'a entouré de dispositions destinées à en conserver la beauté et la sainteté. Mais ces règles avaient été oubliées et le mariage avait été perverti et transformé en un moyen d'assouvir les passions.

Aujourd'hui, nous sommes témoins d'un même état de choses. L'appétit règne en maître. On voit des gens qui se disent disciples de Jésus-Christ, qui occupent une place honorable dans l'Église, manger et boire avec les mondains jusqu'à l'intempérance. On ne s'aperçoit pas qu'avec des facultés mentales et spirituelles émoussées, on s'expose à succomber aux passions inférieures. Des multitudes de gens, ne reconnaissant aucune obligation morale de maîtriser les désirs sensuels, deviennent esclaves de leurs convoitises. On ne vit que pour la satisfaction des sens et l'on borne ses pensées à la vie présente. Dans toutes les couches sociales, le luxe, la

parade, le gaspillage sont à l'ordre du jour. La justice et la probité sont sacrifiées à l'amour de l'argent. Les pauvres sont opprimés, et la vente des « corps et des âmes d'hommes » va son train. Le vol, la fraude et la concussion s'installent sans pudeur en haut lieu comme dans les bas-fonds de la société.

Les organes de la presse pullulent en récits d'homicides perpétrés sans raison et de sang-froid, comme si tout sentiment d'humanité avait disparu. Ces atrocités sont même devenues si fréquentes, que c'est à peine si leur répétition soulève encore des commentaires ou éveille la surprise.

L'esprit d'anarchie qui fermente chez tous les peuples, et dont les explosions intermittentes font frémir le monde, nous donne une idée de la violence du feu qui, le moment venu, éclatera, couvrant notre terre de ruines et de désolation. Le tableau du monde antédiluvien que nous a laissé la Parole inspirée ne dépeint que trop parfaitement la condition vers laquelle marche à grands pas la société moderne. Les crimes perpétrés journellement dans nos pays réputés chrétiens sont aussi hideux et révoltants que ceux qui amenèrent l'extermination des pécheurs de l'ancien monde.

Avant la catastrophe, Dieu chargea Noé d'avertir sa génération pour qu'elle se convertisse et échappe à la destruction. De même aujourd'hui, le second avènement du Seigneur étant à la porte, Dieu envoie ses serviteurs porter un avertissement au monde pour lui donner l'occasion de s'y préparer. Les multitudes qui ont vécu dans la violation de la loi divine sont maintenant invitées, miséricordieusement, à obéir à ses préceptes sacrés. Le pardon est offert à tous ceux qui voudront abandonner le péché par la conversion envers Dieu et la foi en Jésus-Christ. Hélas! les foules vivent en désaccord avec les purs principes du gouvernement de Dieu. Elles jugent trop grand le sacrifice qui leur est demandé, rejettent l'avertissement et nient l'autorité de la loi divine.

De la grande population de la terre au temps de Noé, huit âmes seulement acceptèrent l'appel de Dieu. Après avoir averti le monde de sa destinée, le prédicateur de la justice dut voir son message méprisé et rejeté. Il n'en va pas autrement aujourd'hui. Avant de punir, le Législateur invite les transgresseurs à revenir à l'obéissance. Mais pour la majorité, ces avertissements sont en pure perte. L'apôtre Pierre l'a prédit: « Dans les derniers jours, il viendra des moqueurs pleins de railleries, vivant au gré de leurs propres convoitises; et ils diront: Où est la promesse de son avènement? Car, depuis que nos pères sont morts, tout demeure dans le même état que depuis le commencement du monde. » (2 Pierre 3:3, 4) On entend fréquemment répéter ces mêmes paroles, non seulement de la bouche des pécheurs avérés, mais aussi du haut de la chaire chrétienne: « Nulle raison de s'alarmer, dit-on. Avant le retour du Seigneur, le monde se convertira, et la justice régnera sur la terre durant mille ans. Paix! paix! tout demeure dans le même état que depuis le commencement. Que nul ne se laisse effrayer par les alarmistes. »

Mais cette façon de parler est en désaccord avec l'enseignement de Jésus et de ses apôtres.

Écoutons cette question significative posée par le Maître: « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre? » (Luc 18:8) Et, comme on l'a vu, il annonce que la condition du monde sera la même qu'au temps de Noé. De son côté, l'apôtre Paul nous avertit qu'aux approches de la fin, on sera témoin d'une surenchère de la méchanceté: « Or, l'Esprit dit expressément que dans les temps à venir, quelques-uns se détourneront de la foi pour s'attacher à des esprits séducteurs et à des doctrines de démons. » (1 Timothée 4:1) Il ajoute que, « dans les derniers jours, il surviendra des temps difficiles » (2 Timothée 3:1). Puis il dresse un catalogue saisissant des péchés qui séviront parmi ceux qui « garderont l'apparence de la piété ».

Au moment où leur temps de grâce tirait à sa fin, les antédiluviens s'abandonnaient aux divertissements et à de folles réjouissances. De crainte que les populations ne fussent impressionnées par l'ultime avertissement, les gens influents s'évertuaient à les retenir dans une ronde de plaisirs. Ne voit-on pas la même chose se répéter de nos jours? Au moment même où les serviteurs de Dieu font entendre le message final, le monde s'absorbe dans une succession continuelle de distractions et de fêtes qui effacent l'idée de Dieu et empêchent l'homme de réfléchir aux vérités qui seules peuvent le préserver d'une destruction imminente.

Aux jours de Noé, les philosophes affirmaient qu'il était impossible que le monde fût détruit par l'eau. Aujourd'hui, des hommes de science croient pouvoir démontrer que notre monde ne peut périr par le feu, attendu que ce serait contraire aux lois de la nature. Ils ignorent que le Dieu de la nature, auteur et conservateur de ces lois, peut utiliser l'œuvre de ses mains selon qu'il le juge à-propos.

C'est lorsque les sages et les hommes renommés eurent prouvé, à leur satisfaction, que la destruction du globe par un déluge était une impossibilité; c'est lorsque les craintes des populations eurent été calmées, et que tous envisagèrent la prophétie de Noé comme une aberration, — c'est alors que l'heure de Dieu sonna, et que « toutes les sources du grand abîme et les écluses des cieux s'ouvrirent » (Genèse 7:11) et les engloutirent. Trop tard, les hommes s'aperçurent que leur sagesse et leur orgueilleuse philosophie n'étaient que folie, que le Législateur est plus grand que les lois de la nature, et que l'Être omnipotent n'est pas à court de moyens pour accomplir ses desseins.

« Ce qui arriva du temps de Noé arrivera également au jour où le Fils de l'homme sera manifesté. » (Luc 17:26, 30) « Cependant, le jour du Seigneur viendra comme un voleur. Alors les cieux passeront avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre, avec les œuvres qu'elle renferme, sera consumée. » (2 Pierre 3:10) Lorsque les déductions philosophiques auront banni toute crainte des jugements de Dieu; lorsque les maîtres de la pensée religieuse auront démontré que des âges de paix nous attendent; lorsque le monde sera absorbé par un perpétuel retour d'affaires et de plaisirs, lorsqu'il sera occupé à planter, à festoyer et à folâtrer, tout en repoussant les divins avertissements et en persiflant les messagers

de Dieu, — c'est à ce moment-là qu'une « ruine subite les surprendra, et qu'ils n'échapperont point » (1 Thessaloniciens 5:3).

Chapitre 8 : Après le Déluge

Les eaux s'étaient élevées jusqu'à quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Durant les cinq longs mois de leur réclusion, livrés à la merci des flots et des vents, les habitants de l'arche eurent parfois l'impression qu'ils étaient sur le point d'être engloutis par les flots en fureur. Mais dans ces heures d'épouvante, la foi de Noé ne fléchit pas. Il avait la certitude que la main divine était au gouvernail.

Les eaux ayant commencé à se retirer, Dieu fit dériver l'arche dans un havre protégé par un groupe de montagnes conservées à dessein. Dans ce port, l'arche, abritée des vagues et séparée de l'océan sans limites, put voguer paisiblement. Quel soulagement pour ces passagers à bout de forces après un si dangereux voyage! Impatients de remettre leurs pieds sur la terre ferme, Noé et sa famille appelaient de tous leurs vœux le moment de la baisse des eaux. Quarante jours après que les sommets des montagnes furent devenus visibles, ils lâchèrent un corbeau en vue de découvrir si la terre s'était asséchée. Ce vigoureux volatile, ne trouvant que de l'eau, se mit à errer autour de l'arche. Sept jours plus tard, une colombe, envoyée au large, ne trouvant pas où se reposer, revint à son gîte. Noé attendit encore sept autres jours, puis il la renvoya. A la grande joie des captifs, l'oiseau revint tenant une feuille d'olivier dans son bec. Quelque temps après, « Noé ôta la couverture de l'arche, et il regarda; et voici que la surface du sol avait séché » (Genèse 8:13). Mais le patriarche continua d'attendre patiemment. Entré dans l'arche sur l'ordre de Dieu, il n'en sortirait que sur sa permission.

Finalement, un ange descendit du ciel, ouvrit l'énorme porte du vaisseau, et invita Noé et sa famille à quitter leur abri et à libérer tous les êtres vivants qu'il renfermait. Dans la joie de cette délivrance, le patriarche n'oublia pas celui dont les soins paternels les avaient protégés. Son premier acte, en quittant l'arche, fut de bâtir un autel. En signe de reconnaissance envers Dieu pour sa délivrance, comme pour marquer sa foi au sacrifice du Rédempteur à venir, il offrit à l'Éternel un holocauste de toutes les espèces d'animaux purs. De ce sacrifice, qui fut agréable à Dieu, découla une bénédiction, non seulement pour le patriarche lui-même, mais pour la nouvelle humanité. « L'Éternel sentit l'agréable odeur; puis l'Éternel dit en son cœur: désormais, je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme. ... Tant que la terre durera, les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit se succéderont sans interruption. » (Genèse 8:21, 22)

Noé donnait là une leçon à toutes les générations futures. En posant le pied sur la terre désolée, au lieu de songer à se préparer un gîte, il érigea d'abord un autel à Dieu. De son bétail limité, conservé dans l'arche à grands frais, il préleva joyeusement un hommage au Dieu dont il avait tout reçu. A son exemple, notre premier souci devrait être d'offrir au Seigneur des tributs volontaires et spontanés. Toutes les manifestations de sa miséricorde et de sa bonté envers nous devraient susciter de notre part des marques de reconnaissance, tant sous la forme d'actes de piété que sous celle d'offrandes en faveur de son œuvre.

Pour que les hommes ne soient pas saisis de terreur à la pensée d'un nouveau déluge à chaque apparition des nuages et de la pluie, Dieu fit à la famille de Noé cette promesse rassurante: «

J'établis mon alliance avec vous; ... il n'y aura plus de déluge pour désoler la terre. ... J'ai mis mon arc dans les nuées, et il deviendra un signe d'alliance entre moi et la terre. Lorsque j'amoncellerai des nuées sur la terre, l'arc apparaîtra dans les nuées. ... Et, en le voyant, je me souviendrai de l'alliance éternelle établie entre Dieu et tous les êtres vivants, quelle que soit leur espèce, qui sont sur la terre. »

(Genèse 9:11-16)

Ainsi lorsque nous voyons dans les nuages ce magnifique mémorial de son alliance avec les hommes, nous pouvons admirer la condescendance et les compassions de Dieu envers ses faibles créatures. Quand il nous dit qu'en voyant l'arc-enciel il se souvient de son alliance, cela n'implique pas qu'il puisse jamais oublier ses promesses. Il emprunte simplement notre langage pour mieux se faire comprendre. Son dessein était de donner aux parents des générations futures l'occasion d'instruire leurs enfants sur le sens de l'arc-en-ciel, de leur rappeler l'histoire du déluge, et de rallumer leur foi en l'amour de Dieu envers les hommes.

Le trône de Dieu est entouré d'un arc-en-ciel qui auréole en même temps la tête de son Fils: « La splendeur qui se voyait autour [du trône] était pareille à celle de l'arc qui était dans la nuée en un jour de pluie. » Cette vision, dit le prophète, représentait l'image de la gloire de l'Éternel (Ézéchiel 1:28). « Je vis un trône dressé dans le ciel », écrit l'apôtre Jean, « et sur ce trône quelqu'un était assis. ... Et le trône était entouré d'un arc-enciel brillant comme l'émeraude. » (Apocalypse 4:2, 3) Quand la méchanceté des hommes attire sur eux les jugements de Dieu, notre divin Intercesseur et Sauveur rappelle à son Père sa promesse miséricordieuse envers le pécheur repentant. Il lui montre à la fois l'arc-en-ciel colorant les nuées et celui qui entoure, au-dessus de sa tête, le trône de la divine majesté.

Dieu a lui-même rattaché une des plus précieuses promesses à celle qu'il fit à Noé après le déluge: « Comme au temps de Noé, au déluge, lorsque je fis le serment que les eaux de Noé ne se répandraient plus sur la terre, ainsi j'ai juré de n'être plus irrité contre toi et de ne plus te menacer. Quand les montagnes s'effondreraient, quand les collines s'ébranleraient, ma bonté pour toi ne faiblira point et mon alliance de paix ne sera pas ébranlée, dit l'Éternel qui a compassion de toi. » (Ésaïe 54:9, 10)

Lorsque les bêtes de proie sortirent de l'arche avec lui, Noé fut saisi par la crainte de voir sa famille, au nombre de huit personnes, dévorée par ces fauves. Mais Dieu lui envoya ce rassurant message: « Vous serez craints et redoutés de tous les animaux de la terre et de tous les oiseaux du ciel. Tout ce qui se meut sur le sol, et tous les poissons de la mer sont livrés entre vos mains. Tout ce qui a mouvement et vie vous servira de nourriture; je vous donne tout cela, de même que les végétaux. » (Genèse 9:2, 3) Jusqu'alors, Dieu n'avait pas donné à

l'homme la permission de se nourrir de viande. Son dessein était que la race humaine subsistât des produits du sol. A ce moment-là, toute verdure ayant disparu, Dieu autorisa l'usage alimentaire des bêtes pures conservées dans l'arche.

Le péché avait amené sur la terre une troisième et affreuse malédiction: toute sa surface avait été bouleversée. Quand les eaux commencèrent à diminuer, les collines et les montagnes étaient entourées d'une vaste mer fangeuse. Partout le sol était jonché de cadavres. Pour empêcher que leur décomposition ne polluât l'atmosphère, Dieu fit de la terre un immense cimetière. Un vent impétueux agita les eaux avec tant de violence que des arbres, des roches, des monceaux de terre et jusqu'aux sommets des monts s'accumulèrent à des hauteurs diverses sur cette immense charnier. En même temps furent cachés à la vue des hommes l'argent, l'or, les pierres précieuses et les bois fins qui avaient enrichi et embelli le monde, et qui, au lieu de servir à glorifier Dieu, étaient devenus des objets d'idolâtrie et de dépravation.

La surface de la terre offrait un spectacle de désolation impossible à décrire. Les montagnes, naguère si belles dans leur parfaite symétrie, étaient bouleversées et déchiquetées. Le sol était couvert de pierres, de blocs erratiques et de bancs de rochers. En maints endroits, des collines et des monts avaient disparu sans laisser de trace, et des plaines avaient fait place à des chaînes de montagnes. Ces transformations étaient plus visibles en certaines régions. Les lieux où avaient abondé l'or, l'argent et les pierres précieuses portaient les marques de malédiction les plus évidentes.

Les immenses forêts ensevelies se sont, depuis, transformées en charbon, et constituent les grands gisements de houille et les riches puits de pétrole. Fréquemment, cette houille et ce pétrole prennent feu, et ce feu reste en état d'ignition sous la surface de la terre. La pierre à chaux s'allume, les rochers s'embrasent, le minerai de fer se fond. Le contact de l'eau et de la chaux, augmentant l'intensité du feu, provoque de puissantes explosions souterraines, des tremblements de terre et des éruptions volcaniques. Quand celles-ci ne fournissent pas une soupape suffisante aux éléments en fusion, la terre elle-même frissonne, le sol se soulève et se gonfle comme les vagues de la mer. De vastes crevasses se produisent, qui engloutissent parfois des villages, des villes et des montagnes enflammées. Ces remarquables phénomènes, avant-coureurs de la destruction du monde, deviendront de plus en plus fréquents et désastreux à mesure qu'approchera le moment de la venue du Seigneur.

Les profondeurs de la terre sont l'arsenal d'où le Seigneur a tiré les éléments qui ont servi à la désolation de l'ancien monde. Les eaux jaillissant du sol ont alors rejoint celles qui descendaient du ciel. Mais depuis le déluge, le feu, s'ajoutant à l'eau, est devenu l'agent destructeur de villes plongées dans l'iniquité. Ces châtiments ont pout but de courber devant la puissance de Dieu les hommes qui ignorent sa loi et son autorité. En voyant des montagnes enflammées vomir du feu et des torrents de minerai en fusion mettre des rivières à sec, envahir des cités populeuses et répandre partout la ruine et la désolation, les cœurs les plus endurcis

frémissent de terreur, et les blasphémateurs sont obligés de s'incliner humblement devant la souveraineté de Dieu.

Telles sont les catastrophes qui faisaient dire aux anciens prophètes: « Oh! si tu déchirais les cieux, et si tu descendais, tu ébranlerais les montagnes devant toi, comme le feu embrase le bois sec, comme la flamme fait bouillonner l'eau. Alors tu ferais connaître ton nom à tes ennemis, et les nations trembleraient devant toi. » (Ésaïe 64:1) « L'Éternel marche dans l'ouragan et dans la tempête; les nuées sont comme la poussière de ses pieds. Il menace la mer et il la dessèche; il fait tarir

tous les fleuves. » (Nahoum 1:3)

Des scènes dépassant tout ce que le monde a vu de plus effroyable marqueront le second avènement de Jésus-Christ. « Les montagnes tremblent devant lui et les collines sont ébranlées. A son seul aspect, la terre se soulève, le monde et tous ses habitants.

Qui pourrait subsister devant son courroux? Qui pourrait résister à l'ardeur de sa colère? » (Nahoum 1:5, 6) « Éternel, abaisse tes cieux et descends; touche les montagnes et qu'elles soient embrasées! Fais briller l'éclair et disperse mes ennemis: lance tes flèches et mets-les en déroute. » (Psaumes 144:5, 6)

« Je ferai paraître des prodiges en haut dans le ciel, et des miracles en bas sur la terre: du sang, du feu, et des tourbillons de fumée. » (Acts 2:19) « Il y eut des éclairs, des voix, des coups de tonnerre, et un grand tremblement de terre, un tremblement tel qu'il n'y en eut jamais de si grand depuis qu'il y a des hommes sur la terre. ... Toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes disparurent. Des grêlons énormes, du poids d'un talent, tombèrent du ciel sur les hommes; et les hommes blasphémèrent Dieu à cause du fléau de la grêle; car c'était un fléau terrible. » (Apocalypse 16:18, 20, 21)

Sous l'action conjuguée de la foudre et du feu enfermé à l'intérieur de la terre, les montagnes s'enflammeront comme une fournaise, et vomiront des masses de lave qui engloutiront jardins, champs, villes, villages. Ces matières en fusion, tombées dans les fleuves, en feront bouillonner les eaux qui, avec une force indescriptible, projetteront d'énormes blocs de rochers dont les fragments iront s'abattre dans toutes les directions. Les fleuves tariront, et, d'un bout à l'autre, la terre sera convulsée par des éruptions et des tremblements de terre.

C'est ainsi que Dieu fera disparaître les méchants. Mais au milieu de ces bouleversements, de même que Noé dans son arche, les justes seront protégés. Dieu sera leur refuge. Sous ses ailes ils trouveront un sûr abri. Le Psalmiste nous en donne l'assurance:

Oui, tu es mon refuge, ô Éternel!

Tu as pris le Très-Haut pour ton asile.

Aucun mal ne t'atteindra;

Aucun fléau n'approchera de ta tente.

Puisqu'il s'est attaché à moi je le délivrerai;

Je le mettrai en sûreté, puisqu'il connaît mon nom.

Car au jour du malheur il m'abritera dans sa tente;

Il me cachera dans le lieu le plus secret de son tabernacle.

Il m'élèvera sur un rocher.

(Psaumes 91:9, 10, 14; 27:5)

Chapitre 9 : La Semaine Primitive

Comme le jour du repos, la semaine remonte à la création du monde. Elle nous a été transmise intacte à travers toute l'histoire biblique. C'est Dieu lui-même qui a fixé la longueur de la première semaine et en a fait le modèle de toutes celles qui devaient suivre jusqu'à la fin des temps. Elle se composait de sept jours ordinaires. Après avoir consacré six jours à l'œuvre de la création, Dieu s'est reposé le septième, puis il l'a béni et mis à part comme jour de repos à l'usage de l'homme.

Dans la loi donnée au Sinaï, Dieu a confirmé la semaine et les faits sur lesquels elle repose. Le quatrième commandement débute par un ordre donné à l'homme: « Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier. » (Exode 20:8-11) Puis viennent des dispositions précisant ce qui pourra être fait durant les six premiers jours de la semaine, et ce qui sera prohibé au septième. Enfin, citant son propre exemple, Dieu donne les raisons de cet emploi de la semaine: « Car l'Éternel a fait en six jours les cieux, la terre, la mer et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié. » Ce motif paraît à la fois admirable et frappant, si l'on considère les jours de la création comme des jours littéraux. Les six premiers de chaque semaine sont destinés au travail de l'homme, et cela pour la raison que Dieu a consacré une proportion identique de la première semaine à l'œuvre de la création. De même, au septième jour, l'homme doit s'abstenir de tout travail en souvenir et en commémoration du repos du Créateur.

La prétention d'après laquelle les événements de la première semaine auraient exigé des milliers et des milliers d'années sape donc par la base le quatrième commandement du Décalogue. On veut que le Créateur ait ordonné aux hommes une semaine de jours littéraux en mémoire de périodes interminables. Dieu n'agit pas de cette manière envers ses créatures. Cette théorie jette le vague et l'obscurité là où Dieu a mis une clarté parfaite. Ce n'est que du scepticisme sous sa forme la plus insidieuse, scepticisme d'autant plus dangereux que, voilant son vrai caractère, il est enseigné par une foule d'hommes professant croire à la Bible.

« Les cieux ont été créés par la parole de l'Éternel, et toute leur armée par le souffle de sa bouche. ... Car il parle, et la chose existe; il commande, et elle paraît. » (Psaumes 33:6, 9) La Bible ignore les siècles sans fin au cours desquels la terre serait lentement sortie du chaos. La narration sacrée affirme que chaque jour de la création, comme tous les jours qui ont suivi, a consisté en un soir et un matin, et elle mentionne l'œuvre accomplie chaque jour de cette première semaine. Elle conclut: « Telle est l'histoire de la création des cieux et de la terre [litt., telles furent les générations des cieux et de la terre quand ils furent créés]. » Ces paroles n'expriment nullement l'idée que les jours de la création étaient différents des jours ordinaires. Chaque jour est appelé une « génération », ce qui veut dire que Dieu y fit une nouvelle portion de son œuvre.

Les géologues prétendent trouver dans la terre elle-même les preuves que celle-ci serait beaucoup plus ancienne que ne le dit la narration mosaïque. On a découvert des ossements d'hommes et d'animaux, des instruments de guerre, des arbres pétrifiés, etc., de dimensions bien plus grandes que ceux d'aujourd'hui, ou qui ont existé depuis des milliers d'années. On en conclut que la terre a été habitée longtemps avant l'époque indiquée dans le récit de la création, et cela par une race d'hommes de beaucoup supérieure en stature aux hommes de nos jours. Ce raisonnement a induit un grand nombre de croyants à adopter l'enseignement selon lequel les jours de la création seraient des périodes d'une longueur incalculable.

Mais la géologie ne peut rien prouver indépendamment de l'histoire biblique. Ceux qui opinent si savamment sur les découvertes de cette science n'ont aucune idée exacte de la dimension des hommes, des animaux et des arbres qui existaient avant le déluge, ou des bouleversements qui se sont produits alors. Les fossiles découverts prouvent l'existence d'un genre de vie qui différait à beaucoup d'égards de l'état de choses actuel. Seuls les récits inspirés peuvent nous en apprendre l'époque. L'histoire du déluge révèle des faits que la géologie n'aurait jamais pu déceler. Aux jours de Noé, des hommes, des animaux et des arbres de dimensions bien supérieures à ceux qui existent actuellement ont été ensevelis et conservés dans la terre dans le but précis d'apprendre aux siècles futurs que cette génération a péri dans un déluge. Dieu désirait que la découverte de ces vestiges servît à démontrer la véracité des récits inspirés. Malheureusement, par leurs vains raisonnements, les hommes tombent dans la même erreur que les antédiluviens. Ils transforment, par un mauvais usage, les bienfaits de Dieu en instruments de malédiction.

Une des ruses de Satan consiste précisément à s'efforcer de rendre obscure la loi de Dieu qui est parfaitement claire. Il pousse ainsi les hommes dans la voie du scepticisme et les enhardit dans leur insoumission à l'égard de son gouvernement. L'hostilité de l'ennemi est surtout dirigée contre le quatrième commandement qui proclame nettement que le Dieu vivant est le Créateur des cieux et de la terre.

On constate, en effet, même chez les chrétiens, une tendance persistante à attribuer l'œuvre de la création à des causes naturelles, et à substituer des raisonnements humains aux déclarations formelles de l'Écriture. Il en est beaucoup qui condamnent l'étude des prophéties bibliques, notamment celles du livre de Daniel et de l'Apocalypse, sous prétexte qu'elles sont obscures et indéchiffrables, alors que ces mêmes personnes acceptent sans hésitation des suppositions géologiques diamétralement opposées au récit mosaïque. Que faut-il penser des gens qui attribuent une obscurité impénétrable aux choses que Dieu a révélées, et qui acceptent avec avidité des enseignements dont il n'a pas dit un mot?

« Ce qui est caché appartient à l'Éternel, notre Dieu; mais la révélation est pour nous et pour nos enfants à jamais. » (Deutéronome 29:29) Dieu n'a pas révélé à l'homme la façon dont il s'y est pris pour créer l'univers. La science est impuissante à sonder les secrets du Très-Haut, dont la vertu créatrice est aussi incompréhensible que son existence.

Dieu a permis que les flots de lumière inondent les hommes dans le domaine des sciences et des arts. Mais lorsque les savants s'aventurent à épiloguer sur les secrets de la Providence, ils arrivent infailliblement à des conclusions erronées. Il peut être inoffensif de spéculer sur des matières non révélées dans la Parole de Dieu, mais c'est à condition que nos conclusions ne contredisent pas ce qu'elle affirme. Ceux qui abandonnent l'Écriture pour discourir sur l'œuvre de la création au nom de la science errent, sans carte ni boussole, sur une mer inconnue. Dans leurs tentatives pour concilier la Parole de Dieu avec la science, les hommes qui ne se laissent pas guider par la Bible, fussent-ils des génies, deviennent le jouet de leurs fantaisies. Le Créateur et son œuvre dépassent tellement leur compréhension que, devant leur incapacité de les expliquer par les lois naturelles, ils rejettent le récit biblique comme inacceptable. Ceux qui doutent de la véracité de l'Ancien et du Nouveau Testament et qui, au nom des lois naturelles, considèrent comme légendaires les parties historiques de la Bible, font généralement un pas de plus: ils en viennent à douter de l'existence de Dieu, et, privés d'ancre et de boussole, ils vont se briser sur les récifs de l'incrédulité.

La simplicité de la foi leur a manqué, faute d'avoir eu une ferme confiance dans la divine autorité de la Parole de Dieu. Celle-ci ne peut être jugée par de prétendues notions scientifiques. Les connaissances humaines sont toujours sujettes à caution. C'est par esprit de contradiction et par ignorance soit de la science, soit de la Bible, que les sceptiques prétendent les trouver en conflit. Bien comprises toutes deux, elles sont parfaitement d'accord. Moïse a écrit sous la direction de l'Esprit divin. Une connaissance exacte de la géologie ne se réclame jamais de découvertes qui ne puissent se concilier avec ses déclarations. Toute vérité, soit naturelle, soit révélée, est d'accord avec elle-même dans toutes ses manifestations.

La Parole de Dieu soulève des problèmes que

les plus grands savants ne pourront jamais résoudre. Ces problèmes sont mentionnés par elle pour nous faire sentir combien il y a de choses, même parmi les plus ordinaires de la vie, que l'homme borné, en dépit de toute sa prétendue sagesse, ne pourra jamais connaître à fond. Et pourtant, bien des savants croient que Dieu est emprisonné par ses propres lois et prétendent tout expliquer, jusqu'à l'opération de son Esprit sur le cœur humain. C'est au point qu'ils en perdent le respect de son nom et la crainte de sa puissance. Ne comprenant pas ses lois ni sa faculté illimitée d'accomplir par elles ses desseins, on nie le surnaturel. On appelle « lois naturelles » ce qu'on est parvenu à découvrir des lois régissant le monde physique. Mais combien est limitée notre connaissance de ces lois! Et quel mortel aura jamais la moindre notion de l'immensité du champ d'opérations du Créateur dans les limites de ses propres lois?

On enseigne communément que la matière possède un pouvoir vital, une énergie inhérente, des propriétés qui lui sont propres. De cette façon, les opérations de la nature se dérouleraient en harmonie avec des lois fixes que Dieu lui-même ne peut violer. Cette fausse science n'est nullement approuvée par la Parole de Dieu. La nature est la servante de son Créateur. Dieu n'annule pas ses lois, et ne va pas à leur encontre: il en fait ses instruments. La

nature révèle une intelligence, une présence, une énergie active qui opèrent au sein de ses lois et par elles, et témoignent de l'activité continue du Père et du Fils. Jésus dit: « Mon Père travaille jusqu'à présent, et je travaille, moi aussi. » (Jean 5:17)

Dans l'hymne que nous a conservé Néhémie, les Lévites chantaient: « Toi seul, tu es l'Éternel! C'est toi qui as fait les cieux, les cieux des cieux et toute leur armée, la terre et tout ce qui la couvre.... Tu donnes la vie à tous les êtres. » (Néhémie 9:6) En ce qui concerne la terre, l'œuvre de la création est complète, car « ses œuvres étaient achevées depuis la création du monde » (Hébreux 4:3). Ce n'est pas en vertu d'une force inhérente qu'année après année notre terre nous rend ses bienfaits et continue son mouvement de gravitation autour du soleil. L'énergie divine, toujours à l'œuvre, soutient les objets de sa création. Cela est bien loin de l'idée que le mécanisme du monde, mis en mouvement une fois pour toutes, continue par son propre élan à fonctionner, notre pouls à battre et nos respirations à se succéder les unes aux autres. Au contraire, chaque respiration, chaque pulsation de notre cœur est une preuve du soin universel exercé par celui en qui « nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Acts 17:28).

La main de Dieu guide les planètes et les maintient à leur place dans leur marche invariable à travers l'espace. « C'est lui qui fait marcher leurs armées en bon ordre et qui les appelle toutes par leur nom. Telle est la grandeur de son pouvoir et de sa force souveraine que pas une ne refuse de lui obéir. » (Ésaïe 40:26) C'est par son pouvoir que la végétation pousse, que les feuilles naissent, que les fleurs éclosent. C'est lui « qui fait germer l'herbe sur les montagnes »; et « par lui les vallons fructifient ». Les animaux de la forêt « demandent à Dieu leur pâture » (Psaumes 147; 104:20, 21). Tout être vivant, depuis le plus petit insecte jusqu'à l'homme, dépend de ses soins providentiels. « Tous ces êtres, dit magnifiquement le Psalmiste, attendent de toi que tu leur donnes, en temps opportun, leur nourriture. Tu la leur donnes, et ils la recueillent; tu ouvres ta main et ils sont comblés de biens. » (Psaumes 104:27, 28)

Sa parole domine les éléments. Il couvre les cieux de nuages et prépare la pluie qui doit arroser la terre. « Il fait tomber la neige comme de la laine, et répand le givre comme de la cendre. » « Au son de sa voix, les eaux s'amassent dans les cieux; il fait monter les nuages de l'extrémité de la terre, il fait briller les éclairs au milieu de la pluie; il tire le vent de ses trésors. » (Psaumes 147:16; Jérémie 10:13) Car Dieu est à la base de tout. Toute vraie science est en harmonie avec ses œuvres; toute éducation véritable produit l'obéissance à son gouvernement. La science présente à nos yeux de nouvelles merveilles; elle escalade les cieux, elle explore des profondeurs inconnues; mais de ses investigations elle ne ramène rien qui soit en contradiction avec la révélation divine. Le livre de la nature et la Parole écrite s'éclairent mutuellement, et nous poussent à adorer le

Créateur et à placer une confiance intelligente en sa Parole.

Aucun être borné ne peut arriver à une parfaite conception de l'existence, de la sagesse ou des œuvres de l'Être infini. Job a écrit:

Peux-tu sonder les profondeurs de Dieu, Et atteindre les limites du Tout-puissant?

Elles ont la hauteur des cieux: que pourrais-tu donc faire?

Elles sont plus profondes que le séjour des morts:

Comment les connaîtrais-tu?

Leur étendue est plus vaste que la terre, Plus large que la mer.

(Job 11:7-9)

Les plus puissants cerveaux humains ne peuvent sonder Dieu. Les hommes auront beau chercher sans cesse et apprendre à perpétuité:

l'infini restera toujours devant eux.

Un fait demeure: les œuvres de la création témoignent de la grandeur et de la sagesse de Dieu. Ceux qui prennent sa Parole pour conseiller trouveront dans la science un utile auxiliaire: « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament proclame l'œuvre de ses mains. » (Psaumes 19:1) « Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. » (Romains 1:20)

Chapitre 10 : La Tour de Babel

Le déluge avait purifié la terre de sa corruption morale. Pour la repeupler, Dieu n'avait conservé qu'une seule famille, celle de Noé, à qui il avait déclaré: « J'ai vu que tu es juste devant moi au milieu de cette génération. » (Genèse 7:1) Bientôt, cependant, on vit se développer chez les trois fils de Noé les mêmes tendances qui s'étaient partagées le monde avant le déluge. Sem, Cham et Japhet, les fondateurs de la nouvelle humanité, laissaient présager le caractère de leur postérité respective.

Divinement inspiré, Noé prédit l'histoire des trois générations qui devaient naître de ces ancêtres. Parlant des descendants de Cham, qu'il désigne par le nom de son fils plutôt que par le sien, il dit: « Maudit soit Canaan! Il sera le serviteur de ses frères. » (Genèse 9:25-27) L'indécence de Cham prouvait que chez lui la révérence filiale avait depuis longtemps disparu, et révélait l'impiété et la bassesse de son caractère. Ses tendances coupables passèrent chez Canaan, et sa postérité finit par appeler sur elle les jugements de Dieu.

En revanche, le respect filial et l'obéissance aux statuts divins manifestés par Sem et Japhet auguraient un meilleur avenir pour leur postérité.

Cet avenir fut annoncé en ces termes:

Béni soit l'Éternel, Dieu de Sem,

Et que Canaan soit son serviteur!

Que Dieu étende les possessions de Japhet, Que celui-ci habite dans les tentes de Sem, Et que Canaan soit son serviteur.

(Genèse 9:25-27)

La lignée de Sem devait être celle du peuple héritier de l'alliance divine et ancêtre du Rédempteur promis. Jéhovah était le Dieu de Sem. De ce dernier devaient descendre Abraham, le peuple d'Israël et Jésus-Christ. « Heureux, dit le Psalmiste, le peuple dont l'Éternel est le Dieu! » (Psaumes 144:15) Quant à Japhet, il devait « habiter dans les tentes de Sem ». Ses descendants auraient une large part des bienfaits de l'Évangile.

Bien que la postérité de Canaan se fût abandonnée aux formes les plus dégradantes du paganisme, la prophétie qui la condamnait à l'esclavage tarda plusieurs siècles à s'accomplir. Dieu toléra son impiété et sa dépravation jusqu'à ce qu'elles eussent outrepassé les limites de la patience divine. Elle fut alors dépossédée de ses terres et réduite en servitude par les descendants de Sem et de Japhet. La prédiction de Noé n'était pas un sort arbitraire jeté sur ses fils. Elle ne déterminait nullement leur caractère et leur destinée. Elle révélait les conséquences du genre de vie qu'ils devaient respectivement choisir et du caractère qu'ils formeraient. Étant donné leurs tendances, elle se bornait à exprimer le dessein de Dieu à leur égard et à l'égard de leur postérité. Généralement, les enfants héritent des dispositions de leurs parents, et imitent

leur exemple. Les péchés de de ceux-ci se reproduisent ainsi d'une génération à l'autre. L'irrévérence et la bassesse de Cham, adoptée par sa postérité, amenèrent sur celle-ci une malédiction qui a pesé sur un grand nombre de générations. « Un seul pécheur peut causer la perte des biens les plus précieux. » (Ecclésiaste 9:18)

En revanche, quelle ne fut pas la récompense de Sem pour avoir respecté son père, et quels hommes illustres apparaissent dans sa postérité! « L'Éternel veille sur les jours de l'homme intègre, ... et sa postérité est bénie. » (Psaumes 37:18, 26) «

Reconnais donc que c'est l'Éternel ton Dieu qui est Dieu, le Dieu fidèle, qui garde son alliance et sa miséricorde jusqu'à mille générations vis-à-vis de ceux qui l'aiment et qui observent ses

commandements. » (Deutéronome 7:9)

Durant un certain temps, les descendants de Noé continuèrent à résider dans les montagnes où l'arche s'était arrêtée. Mais quand ils commencèrent à se multiplier, l'apostasie les sépara. Incommodés par les exhortations et l'exemple des adorateurs de Dieu, et désirant s'affranchir des restrictions de sa loi, ils prirent finalement la décision de partir ailleurs. Se dirigeant vers les plaines de Sinéar arrosées par l'Euphrate, et charmés par la beauté du site et la fertilité du sol, ils résolurent de s'y fixer. Au projet qu'ils conçurent de bâtir une ville, ils ajoutèrent celui de construire une tour dont la hauteur fabuleuse ferait l'admiration du monde. Cette double entreprise avait pour but d'éviter de se séparer en colonies, contrairement à l'ordre de Dieu de se disperser sur la face de la terre, de la remplir et de la soumettre. Les fondateurs de Babel entendaient se maintenir en une seule communauté et fonder une monarchie qui embrasserait un jour la terre tout entière. Leur cité deviendrait ainsi la métropole d'un empire universel. Sa gloire devait être la merveille du monde, et les noms de ses fondateurs passeraient à la postérité. De même, la tour, dont le sommet atteindrait jusqu'au ciel, serait un monument de la sagesse et du génie de ses constructeurs, et perpétuerait leur réputation jusqu'aux dernières générations.

Les habitants de la plaine de Sinéar ne croyaient pas à la promesse divine annonçant qu'on ne verrait plus de déluge. Un grand nombre d'entre eux niaient même l'existence de Dieu et attribuaient cette catastrophe à des causes naturelles. D'autres croyaient à un Être suprême, mais semblables à Caïn, ils se révoltaient contre lui. En donnant à cette construction une hauteur plus élevée que la limite atteinte par la récente catastrophe, ils pensaient se mettre à l'abri de tout danger. En outre, la grandeur de la tour allait leur permettre de monter jusqu'à la région des nuages, où ils espéraient découvrir les causes du cataclysme. En un mot, toute cette entreprise avait pour but de satisfaire l'orgueil de ses initiateurs et d'éteindre la connaissance de Dieu chez les générations futures.

L'œuvre étant presque achevée, les constructeurs s'y réservèrent des demeures particulières. Des salles, magnifiquement meublées et décorées, étaient affectées aux idoles.

On se réjouissait du succès de l'entreprise, et on glorifiait les dieux d'or et d'argent. Le Maître du ciel et de la terre était méprisé. Soudain, l'ouvrage qui était en si bonne voie s'arrêta. Que s'était-il passé? Des anges avaient été envoyés pour y mettre fin.

La tour avait atteint une hauteur prodigieuse. Comme il était impossible aux ouvriers du sommet de communiquer avec ceux qui étaient à la base, on avait posté à divers endroits des hommes qui se transmettaient les demandes de matériaux ou d'autres messages. Or, pendant que ces messages passaient ainsi d'un poste à l'autre, leur langage fut confondu, de sorte que les matériaux commandés n'étaient pas ceux qu'il fallait, et que les ordres passés par la chaîne étaient, à l'arrivée, tout autres qu'au départ. La confusion et la stupeur furent générales. L'entente et la coopération n'étant plus possibles, le travail fut suspendu. Incapables de se rendre compte des étranges malentendus qui se produisaient, les constructeurs, hors d'eux-mêmes, se mirent à s'accabler de reproches. L'entreprise fut noyée dans la discorde et le sang. Pour marquer la désapprobation divine, la foudre tomba sur la partie supérieure de la tour et la précipita sur le sol. Alors on comprit qu'il y a dans le ciel un Dieu qui règne sur la terre.

Jusqu'à ce moment-là, les hommes n'avaient parlé qu'une seule langue. Désormais, ceux qui comprenaient le même idiome s'unirent par groupes et s'en allèrent, les uns dans une direction, les autres dans une autre. « Ainsi l'Éternel les dispersa de là sur toute la terre. » (Genèse 11:8) Et le dessein de Dieu fut atteint par le moyen même employé par les hommes pour en empêcher la réalisation.

Mais à quel prix pour cette génération! Le plan divin voulait qu'en allant fonder des nations sur toute la surface de la terre, les hommes emportent avec eux la connaissance de sa volonté, afin que la lumière de la vérité passe, pure et claire, d'une génération à l'autre. Noé, le fidèle « prédicateur de la justice », vécut trois cent cinquante ans après le déluge, et Sem cinq cents, période durant laquelle leurs descendants furent, par eux, instruits des exigences de Dieu et de ses voies envers leurs pères. En revanche, les hommes de Babel — peu désireux d'entendre des vérités qui leur étaient désagréables et de conserver la connaissance de Dieu — furent encore empêchés, par la confusion des langues, d'avoir accès à ceux qui auraient pu leur communiquer la lumière.

Les bâtisseurs de Babel avaient murmuré contre Dieu. Au lieu de se souvenir avec gratitude de sa miséricorde envers Adam et son alliance de grâce avec Noé, ils s'étaient plaints de sa sévérité envers le couple primitif chassé de l'Éden, et envers le monde antédiluvien détruit par le déluge. Or, tout en accusant Dieu d'être arbitraire et sévère, ils acceptèrent le joug de Satan, plus cruel encore que celui des tyrans. Pour couvrir de mépris le sacrifice sanglant préfigurant la mort du Sauveur, et profitant des ténèbres dans lesquelles l'idolâtrie avait plongé l'humanité, l'ange rebelle poussa les hommes à contrefaire ces sacrifices et à immoler leurs propres enfants sur les autels de leurs dieux! Oubliant les attributs du Créateur, ils en vinrent à remplacer sa justice, sa puissance et son amour par l'oppression, la violence et une atroce inhumanité.

Parmi les gens de Babel qui avaient décidé d'établir un gouvernement indépendant du TrèsHaut, se trouvaient quelques hommes craignant Dieu qui, trompés sur les intentions des impies, avaient été entraînés dans leur entreprise. Par égard pour eux, et afin de donner aux meneurs le temps de révéler leur vrai caractère, le Seigneur avait tardé à exécuter ses jugements. Reconnaissant leur erreur, ces « fils de Dieu » s'efforcèrent de détourner les apostats de leur projet, mais ils se heurtèrent à une volonté inébranlable de défier le Dieu du ciel. Si l'œuvre de ces derniers n'avait été mise en échec, si leur confédération, visant à l'organisation d'un empire où l'on n'aurait fait à Dieu ni place ni honneur, n'avait été dissoute, l'humanité aurait été démoralisée dès son enfance. Un pouvoir redoutable eût extirpé la paix, le bonheur et la sécurité de dessus la terre. Aux divins statuts, « saints, justes et bons » (Romains 7:12), les hommes auraient substitué l'égoïsme et la cruauté.

Mais ceux qui craignaient Dieu l'avaient supplié d'intervenir, et « l'Éternel était descendu pour voir la ville et la tour qu'avaient bâtie les fils des hommes » (Genèse 11:5). Par pitié pour le monde, il avait confondu leur langage et mis fin à leur aventure en abattant le monument de leur insolence. Dieu supporte longtemps la perversité des hommes. Il leur donne le temps de se convertir, tout en prenant note de leurs plans pour résister à sa loi. De temps à autre, la main invisible qui tient le sceptre de l'univers se découvre pour mettre un frein à l'iniquité et montrer avec une clarté aveuglante que Dieu est le Créateur de l'univers, l'Être infini en sagesse, en amour et en vérité, le suprême dominateur des cieux et de la terre, celui qu'on ne brave pas impunément.

Les projets des constructeurs de Babel s'effondrèrent dans la défaite et la honte. Le monument de leur orgueil devint celui de leur folie. Néanmoins, les hommes continuèrent, à l'exemple de Satan dans le ciel et de Caïn sur la terre, à marcher dans la même voie, à agir à leur guise et à rejeter la loi de Dieu. Il existe encore, aujourd'hui, des bâtisseurs de tours. Les mécréants échafaudent leurs théories sur de prétendues déductions de la science, et rejettent la Parole révélée. En prononçant un jugement sur le gouvernement moral de Dieu, ils méprisent sa loi et prônent la suffisance de la raison humaine. Puis, « parce que la sentence prononcée contre les mauvaises actions n'est pas exécutée sur-le-champ, le cœur des hommes est rempli du désir de faire le mal » (Ecclésiaste 8:11).

Dans le monde qui se dit chrétien, un grand nombre d'esprits se détournent des enseignements de la Bible, pourtant si simples et si clairs, et se mettent à édifier leurs systèmes sur des raisonnements humains et d'agréables fictions. Eux aussi, ils érigent une tour leur permettant de monter au ciel; et des foules, suspendues à leurs lèvres, écoutent ces discoureurs éloquents proclamer que le pécheur ne meurt point, et que le salut s'obtient sans obéir à la loi de Dieu. Si ceux qui prétendent être disciples du Christ acceptaient la règle divine, ils pourraient être unis. Mais aussi longtemps que la sagesse humaine sera placée au-dessus de la Parole inspirée, il y aura des divisions et des dissensions entre croyants. La confusion actuelle créée par les confessions de foi divergentes des sectes qui divisent la chrétienté est bien

caractérisée par le terme « Babylone » (Apocalypse 14:8; 18:2) (confusion) appliqué par la prophétie aux Églises mondanisées des derniers jours.

Constructeurs de tours aussi, ceux qui se font un ciel de leurs richesses et de leur pouvoir. « Ils se vantent méchamment de leurs violences; leurs paroles sont hautaines. » (Psaumes 73:8; 33:13, 14, 10, 11) Foulant aux pieds les droits de l'homme, ils ne tiennent aucun compte de l'autorité divine. Les orgueilleux peuvent, pendant un temps, jouir d'une grande influence et voir réussir leurs entreprises; mais c'est pour ne récolter à la fin que revers et dégoûts.

Le temps des règlements de comptes est à la porte. Le Très-Haut va bientôt descendre pour voir ce que les hommes ont édifié. Sa puissance souveraine va se manifester, et les ouvrages de l'orgueil humain seront anéantis.

L'Éternel regarde du haut des cieux; Il voit tous les enfants des hommes. Du lieu de sa demeure il observe Tous les habitants de la terre...

L'Éternel déjoue les desseins des nations; Il anéantit les projets des peuples.

Mais les desseins de l'Éternel subsisteront à perpétuité;

Les projets de son cœur durent d'âge en âge. (Psaumes 73:8; 33:13, 14, 10, 11)

Chapitre 11 : L'Appel d'Abraham

Après la dispersion des hommes de Babel, l'idolâtrie étant redevenue presque universelle, Dieu abandonna finalement à leurs mauvaises voies les pécheurs endurcis, et se choisit un des descendants de Sem, nommé Abram, afin de faire de lui le conservateur de sa loi pour les générations futures. Abram avait grandi au sein de la superstition et du paganisme. Sa famille ellemême, par laquelle la connaissance de Dieu avait été conservée, commençait à céder aux influences fascinatrices qui l'entouraient. Elle « servait d'autres dieux » que Jéhovah (Josué 24:2). Mais comme la vraie foi ne pouvait pas s'éteindre, Dieu s'était toujours conservé un petit nombre de fidèles. D'un siècle à l'autre, sans brèche ni interruption, Adam, Seth, Hénoc, Méthusélah, Noé et Sem s'étaient transmis le précieux trésor de ses révélations. Maintenant c'était le fils de Taré qui devenait le dépositaire de cet héritage sacré. « L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent avec sincérité. »

(Psaumes 145:18)

Sollicité de tous côtés par l'idolâtrie, Abram, inébranlable, demeurait incorruptible au sein de l'apostasie générale. Il reçut bientôt des instructions nettes et précises sur la loi de Dieu et les conditions du salut que devait apporter le Rédempteur. La promesse d'une nombreuse postérité, tout particulièrement chère aux hommes de cet âge, lui fut faite: « Je te ferai devenir une grande nation, lui dit le Seigneur; je te bénirai, je rendrai ton nom glorieux, et tu seras une cause de bénédiction. » A cette promesse fut ajoutée l'assurance précieuse que le Sauveur sortirait de sa descendance: « Toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Genèse 12:2, 3).

Comme première condition de l'accomplissement de cette promesse, sa foi devra être éprouvée; un sacrifice va lui être demandé. Abram reçoit cet ordre: « Quitte ton pays, ta famille, et la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai. » (Genèse 12:1) Sa parenté et ses amis pourraient contrecarrer les plans de Dieu envers son serviteur. Pour que celui-ci soit qualifié en vue de sa grande mission de gardien des oracles sacrés, il devra s'éloigner du milieu où il a passé sa jeunesse. Il lui faudra revêtir un caractère à part, agir autrement que tout le reste du monde. Il n'aura pas même la satisfaction ni la possibilité de se faire comprendre de ses amis. « Les choses spirituelles se discernent spirituellement. » Il restera même incompris de sa parenté idolâtre. En rapport tout particulier avec le ciel, il devra vivre parmi des étrangers.

« C'est par la foi qu'Abraham obéit à l'appel de Dieu et partit pour le pays qu'il devait recevoir en héritage; il partit, sans savoir où il allait. » (Hébreux 11:8, 1) L'obéissance totale et empressée d'Abram est l'un des plus beaux exemples de la vraie foi qui soient renfermés dans la Bible. Pour lui, « la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas » (Hébreux 11:8, 1). Appuyé sur la promesse divine, sans le moindre gage extérieur de son accomplissement, il quitte son foyer, sa parenté, sa patrie, et se

met en voyage sans savoir où Dieu le conduit. « C'est par la foi qu'il séjourna dans la terre qui lui avait été promise, comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob, héritiers avec lui de la même promesse. » (Hébreux 11:9)

Ce qui était demandé à Abram n'était ni une épreuve facile, ni un léger sacrifice. Des liens puissants l'attachaient à sa patrie, à sa parenté, à son foyer. Mais il n'hésite point. Il ne demande pas si le pays où il se rend est fertile, si le climat en est salubre, si les environs en sont agréables, ni s'il est possible de s'y enrichir. Dieu ayant parlé, son serviteur obéira: car, pour lui, le plus beau lieu de la terre est celui où Dieu l'appelle.

Beaucoup de croyants, aujourd'hui encore, sont soumis à la même épreuve que le patriarche, avertis, non par une voix venant directement du ciel, mais par la Parole de Dieu et des circonstances providentielles. Ils sont appelés à abandonner une carrière qui leur promet la fortune et les honneurs, à quitter leurs proches ou à renoncer à un milieu agréable et avantageux, pour entrer dans une voie où les attendent des inconvénients, des renoncements, des sacrifices. Une vie facile, un entourage sympathique risqueraient d'entraver la formation morale indispensable à l'accomplissement de l'œuvre à laquelle le Seigneur les destine. En conséquence, il les emmène loin des influences et des conseils humains, là où, n'ayant plus que Dieu pour ressource, ils pourront mieux le connaître. Heureux mortels, ceux qui acceptent des devoirs tout nouveaux dans des champs d'activité inexplorés, et qui sont prêts à travailler pour Dieu d'un cœur ferme et joyeux, estimant, par amour pour le Sauveur, leurs pertes pour des gains! Celui qui consent à agir ainsi possède la foi d'Abraham, et partagera avec lui « le poids éternel d'une gloire sans mesure et sans limite », auprès de laquelle « les souffrances du temps présent sont sans aucune proportion » (2 Corinthiens 4:17; Romains 8:18).

Obéissant à l'appel de Dieu, Abram quitte « Ur en Chaldée » (Genèse 11:31), où il habite, et se rend à Caran. Jusque-là, il est accompagné par la famille de son père qui joint l'idolâtrie au culte du vrai Dieu. Abram y réside jusqu'à la mort de Taré, son père. A ce moment-là, la voix de Dieu l'invite à se remettre en route, et il obéit, laissant son frère Nachor à sa famille et à ses idoles. A part Sara, sa femme, seul son neveu Lot, fils de Haran son frère, décédé depuis longtemps, consent à le suivre dans ses pérégrinations. C'était cependant une caravane considérable qui s'éloignait de la Mésopotamie. Abram était déjà pourvu de grands troupeaux de gros et de menu bétail, la richesse de l'Orient, et accompagné d'un nombreux cortège de serviteurs. Ces voyageurs qui abandonnaient le pays de leurs pères pour n'y plus retourner, emmenaient avec eux « tous les biens qu'ils avaient amassés, ainsi que les gens qu'ils avaient acquis à Caran » (Genèse 12:5). Parmi ces derniers, il y en avait un certain nombre qui, gagnés au culte et au service du vrai Dieu tant par Abram que par Sara, plaçaient les choses éternelles au-dessus des considérations d'intérêt personnel. Ils partirent donc pour se rendre au pays de Canaan.

Le premier arrêt fut Sichem, où Abram installa son camp, entre les monts Ébal et Garizim, à l'ombre des chênes de Mamré, dans une large vallée aux vertes prairies et aux champs

d'oliviers. C'était une contrée ravissante, « un bon pays, un pays riche en torrents, en sources et eaux profondes, jaillissant dans les vallées et dans les montagnes; un pays d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers; un pays d'oliviers, d'huile et de miel » (Deutéronome 8:7, 8). Mais ces collines boisées et cette plaine fertile étaient enveloppées, pour le patriarche, d'une sombre atmosphère: les Cananéens étaient alors dans le pays. La contrée désirable qui devait lui échoir était occupée par des gens plongés dans les souillures de l'idolâtrie. Ses bosquets servaient d'abris aux autels des faux dieux, et des sacrifices humains étaient offerts sur les hauteurs environnantes.

Tout en se cramponnant à la promesse divine, mais non sans de douloureux pressentiments, Abram se mit en devoir d'y dresser ses tentes, quand l'Éternel lui apparut, et lui dit: « Je donnerai ce pays à ta postérité. » (Genèse 12:6, 7) Fortifié par cette parole qui l'assure de la présence et de la protection divines au milieu des méchants, le patriarche « bâtit là un autel à l'Éternel, qui lui était apparu » (Genèse 12:6, 7). Mais bientôt, appelé à reprendre le bâton du pèlerin, il transporte son camp en un lieu appelé Béthel, où il érige un nouvel autel, et où il invoque le nom de l'Éternel.

Abraham, appelé l'» ami de Dieu », nous a laissé un noble exemple. Sa vie était une vie de prière. Partout où il dressait ses tentes, on voyait s'élever un autel où il réunissait tout son personnel pour le sacrifice du matin et du soir. Quand il quittait ce lieu, l'autel y restait. Des années plus tard, maint Cananéen nomade, instruit par lui, venant à passer, reconnaissait qu'Abram avait séjourné là, et, sa tente dressée, il réparait l'autel et y adorait le Dieu vivant.

Continuant ses pérégrinations vers le sud, Abram voit à nouveau sa foi mise à l'épreuve. Le ciel refusant la pluie à la terre, les ruisseaux cessèrent d'arroser les vallées, l'herbe sécha, les troupeaux ne trouvèrent plus de pâture, et la famine menaça tout le camp. Que fera Abram? Se mettra-til à douter de la Providence, ou à regretter l'abondance des plaines de la Chaldée? On se le demande, dans son entourage, en voyant les épreuves s'abattre sur lui: car c'est sur sa foi inébranlable que l'on compte, puisque Dieu est son ami et son conducteur.

Incapable de s'expliquer, dans cette conjoncture, les desseins de la Providence, l'homme de Dieu reste calme, soutenu par la promesse: « Je te bénirai, je rendrai ton nom glorieux, et tu seras une cause de bénédictions. » Sans se laisser ébranler par les circonstances adverses, il se livre à d'ardentes prières, tout en cherchant les moyens de conserver la vie à son camp et à ses troupeaux. Il ne songe pas à quitter le pays de Canaan, ni à retourner en Chaldée, d'où il est sorti, et où le pain abonde. Il se rend dans un lieu de refuge temporaire, le plus près possible du pays de la promesse, où Dieu l'a placé, et où il pourra prochainement revenir. Il descend en Égypte.

Dans sa providence, Dieu avait permis cette épreuve afin de donner à son serviteur une leçon de soumission, de patience et de foi, qui, plus tard, pourrait servir d'exemple à tous ceux qui sont appelés à passer par l'affliction. Si Dieu conduit ses enfants par des chemins qu'ils ignorent, il n'oublie ni ne rejette ceux qui mettent en lui leur confiance. Il permettra que Jean,

le bien-aimé, soit exilé à Patmos; mais l'apôtre y sera rejoint par le Fils de Dieu, qui fera passer devant ses yeux des visions d'une gloire immortelle. Quand Dieu expose son peuple à l'épreuve, c'est afin que celuici, par son obéissance et sa constance, soit luimême spirituellement enrichi, et devienne pour d'autres, par son exemple, une source de courage et de foi. « Je connais bien les projets que j'ai formés en votre faveur, dit l'Éternel; projets de paix et non de malheur. » (Jérémie 29:11) Les tribulations qui nous éprouvent le plus sévèrement, celles qui nous font craindre que le Seigneur nous ait abandonnés, ont pour but de nous rapprocher de Jésus, de nous apprendre à jeter à ses pieds tous nos soucis, et à goûter la paix qu'il nous donne en échange.

En tout temps, Dieu a fait passer son peuple par la fournaise de l'affliction. C'est sous l'ardeur de cette fournaise que la gangue se sépare de l'or dans le caractère du chrétien. Jésus, qui surveille l'opération, sait à quel degré le précieux métal doit être chauffé pour arriver à réfléchir l'éclat de son amour. C'est par des épreuves pénibles mais révélatrices que Dieu discipline ses serviteurs. Ceux qui ont des dons propres à servir à l'avancement de sa cause sont placés dans des situations qui leur découvrent des défauts et des faiblesses ignorés, et leur donnent l'occasion de se corriger et d'apprendre à se confier en Dieu, leur seul secours, leur seule sauvegarde. Alors son but est atteint. Instruits, façonnés, disciplinés, ils sont préparés, quand l'heure sonne, à remplir, avec l'aide des anges, la mission magnifique à laquelle ils sont destinés.

Durant son séjour en Égypte, Abram montra qu'il n'était pas exempt de faiblesses et d'imperfections humaines. En craignant d'avouer que Sara est sa femme, il révèle un manque de confiance en Dieu. Il subit une éclipse de la foi sereine et du noble courage qui apparaissent si souvent dans sa vie. Sara étant « fort belle », il craint que les Égyptiens au teint bruni ne convoitent la ravissante étrangère et ne se fassent aucun scrupule de s'en emparer et de tuer son mari. Il se flatte qu'en faisant passer sa femme pour sa sœur, il ne ment pas, puisqu'elle est fille de son père, sinon de sa mère. Mais Dieu n'approuve aucun écart de la stricte vérité. Ce manque de foi fait courir un grand péril à Sara, car le roi d'Égypte, informé de la beauté de celle-ci, la fait enlever et amener dans son palais dans l'intention d'en faire sa femme. Mais des jugements divins, qui frappent la famille royale, protègent l'épouse du patriarche. Informé de la supercherie d'Abram, le monarque indigné lui fait ce reproche: « Pourquoi as-tu agi ainsi avec moi? ... Pourquoi m'as-tu dit: Elle est ma sœur, ... en sorte que je l'ai prise pour femme? Maintenant, voici ta femme,

prends-la et va-t'en. » (Genèse 12:18, 19)

Le roi, qui fait de grandes faveurs à Abram, ne veut pas qu'il arrive aucun mal, ni à lui ni à sa famille. A cette époque, les lois interdisaient aux Égyptiens de manger ou de boire avec les bergers étrangers. Néanmoins, le pharaon, en le congédiant avec courtoisie et générosité, le fait reconduire sous bonne garde hors de son territoire. Si cet étranger, honoré et protégé du ciel, et auquel il avait été sur le point de faire un tort immense, restait plus longtemps dans son

royaume, pensait le roi, sa prospérité grandissante et ses honneurs deviendraient un objet de convoitise et une occasion de malheur pour la famille royale.

L'intervention du ciel en faveur d'Abram durant son séjour sur le territoire égyptien lui servit plus tard de protection dans ses relations avec les peuples païens, qui apprirent qu'il est dangereux de porter atteinte aux enfants de celui qui règne dans le ciel. C'est à cet épisode de la vie d'Abram que le prophète faisait allusion, lorsqu'il disait que « l'Éternel avait châtié des rois à cause d'eux », et avait dit: « Ne touchez pas à ceux que j'ai oints, et ne faites pas de mal à mes prophètes! » (Psaumes 105:14, 15)

Une ressemblance intéressante est à noter entre

ce qui est arrivé à Abram et ce qui arriva, des siècles plus tard, à ses descendants. Comme lui, sa postérité descendra en Égypte à l'occasion d'une famine; comme lui, elle y séjournera et en sortira à la faveur des jugements divins, et chargée des riches présents d'un peuple païen.

Chapitre 12 : Abraham en Canaan

Abram revint dans la terre de Canaan « très riche en troupeaux, en argent et en or » (Genèse 13:1-9). Toujours accompagné de Lot, il arriva à Béthel, où ils dressèrent leurs tentes auprès de l'autel érigé naguère. Mais ils s'aperçurent que de grands biens engendrent de grandes difficultés. Dans les soucis et les peines, ils avaient vécu en bonne intelligence. Maintenant qu'ils sont riches, les voilà menacés de ne plus s'entendre. Comme les pâturages ne suffisaient plus à leurs troupeaux, de fréquentes querelles surgissaient entre les bergers. Il fallut arriver à une entente. De toute évidence, ils devaient se séparer. Abram était l'aîné de Lot et son supérieur, tant par le degré de parenté que par la fortune et par la situation sociale. Et bien que tout le pays lui eût été attribué par Dieu luimême, il renonce courtoisement à son droit, et fait à Lot la proposition suivante: « Qu'il n'y ait point, je te prie, de dispute entre moi et toi, ni entre mes bergers et tes bergers; car nous sommes frères. Tout le pays n'est-il pas devant toi? Sépare-toi donc de moi: si tu vas à gauche, j'irai à droite; et si tu vas à droite, j'irai à gauche. »

On voit ici s'affirmer l'esprit noble et désintéressé du patriarche. Que d'hommes, en de pareilles circonstances, se seraient cramponnés à leurs droits et à leurs préférences! Que de familles sont désunies par des questions d'intérêts! Que d'églises, pour les mêmes raisons, se sont divisées, exposant la cause de l'Évangile à la risée des incrédules! Qu'il n'y ait point de dispute entre moi et toi, propose noblement le patriarche; « car nous sommes frères », non seulement selon la chair, mais en qualité de serviteurs du vrai Dieu. Les croyants répandus sur toute la terre ne forment qu'une famille, et devraient tous être animés d'un esprit d'amour et de conciliation. « Aimez-vous réciproquement d'une affection tendre et fraternelle; prévenez-vous par des égards réciproques. » (Romains 12:10) Tel est l'enseignement de notre Sauveur. La pratique de cette déférence selon laquelle chacun doit faire aux autres ce qu'il voudrait qu'on lui fît à lui-même suffirait pour faire disparaître la moitié des maux qui affligent notre société. C'est de Satan que vient la cupidité. Le chrétien, au contraire, possède une charité qui ne cherche pas son intérêt. Il met en pratique cette belle parole: « Que chacun de vous, au lieu de ne regarder qu'à son propre intérêt, regarde aussi à celui des autres. » (Philippiens 2:4)

Lot, qui devait sa prospérité à Abram, ne montra aucune gratitude envers son bienfaiteur. La courtoisie lui eût ordonné de laisser le choix à son oncle. Mais il saisit égoïstement l'occasion qui lui était offerte pour en tirer tous les avantages. « Levant les yeux, il vit toute la plaine du Jourdain, jusqu'à Tsoar, ... entièrement arrosée, comme le jardin de l'Éternel, comme le pays d'Égypte. » (Genèse 13:10-13) La région la plus fertile de toute la Palestine était la vallée du Jourdain, qui rappelait le paradis perdu, et égalait en beauté et en fertilité les plaines du Nil qu'ils venaient de quitter. On y voyait, en outre, des villes riches et magnifiques, dont les marchés fameux assuraient un fructueux trafic. Ébloui par des rêves de prospérité mondaine, Lot ne tint aucun compte des dangers de ce voisinage au point de vue moral et spirituel. Soit qu'il ignorât que les habitants de la plaine « étaient pervertis et de grands pécheurs contre l'Éternel », soit qu'il n'y ajoutât que peu d'importance, il « choisit pour lui

toute la plaine du Jourdain, ... et dressa ses tentes jusqu'à Sodome » (Genèse 13:1013). Comme il prévoyait peu les terribles conséquences de ce choix égoïste!

La séparation consommée, Abram reçut à nouveau la promesse qui lui assurait la possession de tout le pays. Peu après, il alla établir son camp à Hébron, aux chênes de Mamré, où il bâtit un autel à l'Éternel. Laissant à Lot le luxe périlleux de la vallée de Sodome, il put jouir ici de la vie simple et patriarcale qui était la sienne, respirant l'air pur des hauts plateaux, entourés de collines couvertes de vignes, d'oliviers, de champs de blé et de vastes pâturages.

Le patriarche entretenait des relations cordiales avec ses voisins et jouissait, parmi les peuplades environnantes, de la considération due à un chef sage et puissant. Sa vie et son caractère, qui formaient un contraste frappant avec les mœurs des idolâtres, exerçaient une influence décisive en faveur de la vraie foi. Son invariable fidélité envers son Dieu, son affabilité, sa bienfaisance et sa noble simplicité lui étaient rendues en confiance, en amitié, en respect et en honneurs.

Pour Abram, la vraie religion n'est pas un trésor précieux à garder égoïstement pour soimême. C'est contraire à sa nature et à ses principes. Un cœur où Jésus habite est incapable de cacher le rayonnement de cette présence. Aussi cette lumière, au lieu de diminuer, y brille d'un éclat qui grandit de jour en jour, au fur et à mesure que, sous l'action du Soleil de justice, disparaissent les brumes de l'égoïsme et du péché.

Représentants de Dieu sur la terre, les croyants doivent être des flambeaux au sein des ténèbres morales de ce monde. Dispersés dans les bourgs, les villes et les villages, ils y sont les témoins, les ambassadeurs par lesquels Jésus veut communiquer à un monde incrédule la connaissance de sa volonté et les merveilles de sa grâce. Son désir est que ceux qui participent à son grand salut soient des missionnaires du Très-Haut. C'est d'ailleurs par la piété du chrétien que les mondains jugent l'Évangile. Les épreuves supportées avec constance, les bienfaits reçus avec gratitude, la douceur, la bonté, la miséricorde, en un mot l'amour du prochain, voilà les vertus qui illuminent le monde et contrastent avec les ténèbres résultant de l'égoïsme du cœur naturel.

Riche en foi, noble dans sa générosité, immuable dans sa fidélité aux principes, Abram était aussi sage dans la diplomatie que brave et habile dans la guerre. Bien qu'il fût connu comme propagateur d'une nouvelle religion, trois rois amoréens, fils d'un même père et régnant sur la plaine habitée par le patriarche, vinrent lui proposer amicalement de faire alliance avec eux en vue d'assurer la sécurité de populations sans cesse exposées à la violence des pillards. Une occasion ne tarda pas à se présenter à Abram de tirer avantage de ce pacte.

Quatorze ans auparavant, Kedor-Laomer, roi d'Élam, avait envahi et rendu tributaire le pays de Canaan. Plusieurs princes qui lui étaient soumis s'étant révoltés, le roi d'Élam, secondé par quatre alliés, pénétra dans le pays pour le ramener à la soumission. De leur côté, cinq rois cananéens s'étaient unis pour repousser l'agresseur. La rencontre, fatale pour ceux-ci,

eut lieu dans la vallée de Siddim. Une bonne partie de leur armée fut mise en pièces et le reste s'enfuit vers les montagnes. Les vainqueurs pillèrent les villes de la plaine, puis s'en allèrent, chargés de dépouilles, emmenant avec eux de nombreux captifs, parmi lesquels se trouvaient Lot et sa famille.

Abram, qui vit en paix aux chênes de Mamré, apprend d'un fugitif les nouvelles de la bataille et le malheur qui vient d'atteindre son neveu. Exempt de rancœur à son sujet, il sent se réveiller toute son affection pour son parent et prend la résolution de le sauver. Après avoir cherché conseil dans la prière, il se prépare à la guerre. De son propre camp, il réunit trois cent dix-huit serviteurs élevés dans le service de Dieu, formés à son service et exercés dans le maniement des armes. Ses associés, Mamré, Escol et Aner, joignent chacun leur troupe à la sienne et ils se mettent à la poursuite des pillards. Les Élamites et leurs alliés avaient dressé leur camp à Dan, sur la limite septentrionale du pays. Grisés par leur victoire et ne redoutant aucun retour offensif de la part des vaincus, ils se livraient à de joyeuses ripailles. Divisant sa troupe de façon à les surprendre de divers côtés à la fois, le patriarche fondit sur leur camp à la faveur de la nuit. Grâce à cet assaut, aussi impétueux qu'inattendu, la victoire ne fut pas longtemps douteuse. Le roi d'Élam fut tué et ses troupes mises en déroute. Lot, sa famille, tous les prisonniers et leurs biens furent délivrés, sans compter de riches dépouilles qui tombèrent entre les mains des vainqueurs. C'était à Abram, après Dieu, que revenait le mérite de cette victoire. L'adorateur de Jéhovah avait non seulement rendu un service au pays, mais il s'était montré un homme de valeur. On reconnut que la piété n'est pas synonyme de lâcheté, et que sa religion ne l'empêchait pas d'être courageux dans la défense du droit et la protection des opprimés. Son geste héroïque le fit connaître de toutes les tribus d'alentour. Le roi de Sodome, accompagné de sa suite, se rendit à la rencontre du patriarche pour lui présenter ses hommages. Renonçant à récupérer ses biens, il le pria seulement de lui rendre les prisonniers. De par les lois de la guerre, le butin revenait au vainqueur. Abram, qui avait entrepris cette expédition sans aucun but intéressé, refusa de tirer profit du malheur d'autrui et se contenta d'exiger que ses associés eussent leur juste part.

Peu d'hommes placés dans de telles circonstances auraient résisté à la tentation d'acquérir de riches trophées. Son exemple fait honte aux esprits sordides et mercenaires. Abram n'oubliait pas les droits de la justice et de l'humanité. Sa conduite est un beau commentaire de la maxime inspirée: « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Lévitique 19:18) Voici sa réponse: « Je lève ma main vers l'Éternel, le Dieu Très-Haut, Créateur des cieux et de la terre: je ne prendrai pas même un fil ou une courroie de chaussure de tout ce qui est à toi. Tu ne pourras pas dire: C'est moi qui ai enrichi Abram. » (Genèse 14:17-24; Hébreux 7:1) Nul ne devait pouvoir dire que le patriarche avait entrepris cette guerre dans un but égoïste, ni attribuer sa prospérité aux largesses ou aux faveurs d'autrui. Dieu avait promis de le bénir et c'est à lui seul que devait être attribuée la gloire de ses succès.

Un autre personnage encore vint saluer le retour du patriarche victorieux en lui apportant du pain et du vin pour restaurer son armée: c'était Melchisédek, roi de Salem, « prêtre du Très-Haut ». Il bénit Abram, puis il bénit Dieu « qui avait livré ses ennemis entre ses mains ».

Après lui avoir donné la dîme de tout, Abram, le cœur joyeux, retourna à ses tentes et à ses troupeaux. Mais de sombres pensées vinrent bientôt troubler sa quiétude. Homme de paix, il avait soigneusement évité les querelles et les inimitiés; et voilà qu'il venait d'être mêlé à une scène de carnage et d'horreur! Les nations qu'il avait vaincues ne renouvelleront-elles pas leurs déprédations et ne feront-elles pas de lui le point de mire de leur vengeance? Impliqué désormais dans des querelles politiques, ne sera-ce pas la fin de sa vie paisible et pastorale? D'ailleurs, il n'est pas encore en possession de la terre de Canaan et il n'a plus d'espoir de posséder jamais un héritier par qui la promesse puisse s'accomplir.

Dans une vision de la nuit, il entend une voix divine: « Ne crains point, Abram! Je suis ton bouclier; ta récompense sera très grande. » (Genèse 15:1-5) Hanté par de sombres pressentiments, Abram ne peut saisir la promesse avec la même assurance qu'auparavant, et il en demande la confirmation. En outre, comment cette promesse pourra-t-elle se réaliser, aussi longtemps que Dieu lui refuse un fils? « Seigneur, Éternel, dit-il, que me donneras-tu? Je m'en vais sans enfants. ... Tu ne m'as pas donné de postérité, et c'est un homme attaché à ma maison qui sera mon héritier. » (Genèse 15:1-5) Il se proposait d'adopter Éliézer, son fidèle serviteur, et d'en faire son héritier. Mais Dieu lui assure que cet héritier sera son propre fils, puis il le conduit hors de sa tente, l'invite à contempler les étoiles innombrables qui diaprent le firmament, et ajoute: « Ainsi sera ta postérité. » Alors « Abram crut à l'Éternel, qui le lui imputa à justice » (Genèse 15:5, 6; Romains 4:3).

Le patriarche, cependant, insiste. Il désire quelque signe visible qui confirme sa foi et serve à démontrer à ses descendants que les desseins de Dieu à leur égard se réaliseront. L'Éternel y consent et condescend à contracter une alliance avec son serviteur, en employant les formes usuelles de l'époque pour confirmer ce contrat solennel. Sur son ordre, Abram sacrifie une génisse, une chèvre et un bélier, âgés de trois ans chacun; il les partage, puis il en place les moitiés face à face, en laissant un espace entre deux. A ces offrandes, il ajoute une tourterelle et un jeune pigeon qu'il ne partage pas. Cela fait, il passe avec révérence entre les moitiés du sacrifice, faisant à Dieu un vœu solennel de perpétuelle obéissance; puis, dans une silencieuse expectative, il demeure jusqu'au coucher du soleil auprès de ces cadavres, les préservant de toute profanation et les protégeant contre les oiseaux de proie. Vers le « coucher du soleil, un profond sommeil s'empara d'Abram; alors une terreur, une obscurité profonde tombèrent sur lui » (Genèse 15:7-18). Puis Dieu lui adresse la parole et lui dit de ne pas compter entrer en possession immédiate de la terre promise. Il l'informe qu'avant de l'occuper sa postérité sera appelée à subir une longue oppression. Le patriarche voit alors se dérouler le plan de la rédemption. Il contemple la mort du Sauveur, son suprême sacrifice et son retour en gloire. Il aperçoit la terre entière rendue à sa beauté édénique et remise entre ses mains en

possession éternelle, accomplissement final et complet de la divine promesse (Voir Hébreux 11:10; Romains 4:13).

Comme gage de la solidité de cette alliance entre Dieu et Abram, un brasier fumant et une flamme de feu, symboles de la divine présence, passent entre les moitiés des victimes, qui sont totalement consumées. Puis, le patriarche entend encore une voix confirmant la possession du pays à sa postérité, « depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, le fleuve d'Euphrate ».

Après qu'Abram eut passé vingt-cinq ans en Canaan, « l'Éternel lui apparut et lui dit: Je suis le Dieu tout-puissant. Marche devant ma face, et sois intègre. » (Genèse 17:1-16) Frappé d'un saint respect mêlé d'effroi, le patriarche tombe sur sa face, et la voix continue: « Voici l'alliance que moi je fais avec toi. Tu deviendras père d'une multitude de nations. » Comme gage de l'accomplissement de cette alliance, son nom, qui avait été Abram, est changé en celui d'Abraham, qui signifie « père d'une grande multitude ». Le nom de Saraï devient Sara, « princesse »; car, dit la voix divine, « elle donnera le jour à des nations, et des chefs de peuples sortiront d'elle ».

C'est à ce moment-là que fut donné à Abraham le rite de la circoncision « comme un sceau de la justice qu'il avait obtenue par la foi, quand il était encore incirconcis » (Romains 4:11). Ce rite devait être observé par le patriarche et ses descendants en signe de dévotion au service de Dieu et de séparation volontaire d'avec les idolâtres, et en mémoire du fait que l'Éternel les adoptait comme son trésor particulier. Les conditions de l'alliance avec Abraham comprenaient l'engagement pris par celui-ci de ne pas contracter de mariage avec les païens, de crainte que sa famille, perdant le respect de Dieu et de sa sainte loi, ne fût tentée de participer aux pratiques pernicieuses des autres nations et entraînée dans l'idolâtrie.

De grands honneurs vont encore être conférés à Abraham. Les anges du ciel s'entretiendront avec lui comme un ami avec son ami. Lorsque viendra le moment où Sodome devra être frappée par les jugements du ciel, il en sera informé et pourra même intercéder en faveur des pécheurs. A cette occasion, son entrevue avec les anges va lui fournir une magnifique occasion de leur offrir l'hospitalité.

Par une chaude journée d'été, assis à l'entrée de sa tente, le patriarche contemple le tranquille paysage, quand il aperçoit, de loin, trois voyageurs qui se dirigent vers lui. Arrivés à une petite distance de sa tente, ils s'arrêtent comme pour se consulter sur la direction à prendre. Sans attendre qu'on lui demande une faveur, Abraham s'empresse d'aller à leur rencontre; mais comme ils paraissent changer de direction, il hâte le pas pour les rejoindre. Avec une exquise courtoisie, il leur demande de lui faire l'honneur de venir prendre quelques rafraîchissements. De ses propres mains, il apporte de l'eau pour leur permettre de laver leurs pieds et, tandis que ses hôtes se reposent à l'ombre, il va lui-même choisir le menu du repas qu'il va leur offrir. Puis, quand tout est prêt, il assiste, respectueusement debout, à leur modeste banquet. Cet acte de courtoisie a été jugé digne d'être conservé par l'Écriture et, deux mille ans

plus tard, un apôtre y fera allusion en ces termes: « N'oubliez pas l'hospitalité; c'est en la pratiquant que quelques-uns ont reçu chez eux des anges, sans le savoir. » (Hébreux 13:2)

Abraham, qui avait pris ces étrangers pour trois voyageurs fatigués, ne se doutait guère que l'un d'eux fût un personnage digne d'être adoré. Les messagers célestes vont maintenant lui révéler leur identité. Bien que chargés d'une mission redoutable, ils parlent tout d'abord, à cet homme de foi, de bénédictions divines. Dieu ne prend pas plaisir à exercer la vengeance. Si l'iniquité ne passe pas inaperçue devant lui, et s'il exerce une stricte justice contre le mal, la destruction des impies est néanmoins une « œuvre extraordinaire » pour celui dont l'amour est infini.

« L'amitié de l'Éternel est pour ceux qui le craignent. » (Psaumes 25:14) Dieu honorera de sa confiance l'homme qui l'honore, et lui révélera ses desseins. « Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire? » demande le Seigneur. Et il continue: « Le cri qui s'élève contre Sodome et Gomorrhe a grandi, et leur péché est énorme. Je veux descendre, et voir si leur crime est arrivé à son comble, ainsi que le bruit en est venu jusqu'à moi; si cela n'est pas, je le saurai. » (Genèse 18:17-33) Dieu connaissait parfaitement la mesure de l'iniquité de Sodome. S'il s'exprimait à la façon des hommes, c'était afin de souligner la justice de sa décision. Avant de frapper les transgresseurs, il vient lui-même se rendre compte de leur condition, prêt à leur offrir encore l'occasion de se convertir s'ils n'ont pas dépassé la mesure.

Deux des messagers célestes s'étant éloignés, Abraham reste seul avec celui qu'il connaît maintenant pour être le Fils de Dieu, et il va plaider en faveur des habitants de Sodome. Une première fois, il les a sauvés par son épée. Il va maintenant essayer de les sauver par ses prières. Lot et sa famille y résident encore, et l'affection désintéressée qui avait poussé Abraham à les délivrer de la main des Élamites va s'efforcer de les arracher, si c'est la volonté de Dieu, aux coups de sa justice.

Sa plaidoirie sera tout empreinte d'humilité et de révérence. « Voici, j'ai osé parler au Seigneur, bien que je ne sois que cendre et poussière », dit-il. Dans ces paroles, nulle trace de présomption ou de propre justice. Il ne demande aucune faveur motivée par son obéissance pour les sacrifices qu'il a consentis au service de Dieu. Pécheur lui-même, il plaide en faveur des pécheurs. Tel est l'esprit qui doit animer tous ceux qui s'approchent du Seigneur. Néanmoins, la prière d'Abraham respire la confiance d'un enfant plaidant auprès d'un père aimé. S'approchant du messager céleste, il lui présente une pétition pressante. Bien qu'habitant Sodome, Lot n'a point participé aux iniquités de ses habitants et Abraham se dit que dans cette ville populeuse, il doit y avoir d'autres adorateurs du vrai Dieu. C'est dans cette pensée qu'il ose dire au Seigneur: « Tu ne saurais agir ainsi, et faire mourir le juste avec le méchant de telle sorte que le juste soit traité comme le méchant. Loin de toi une telle pensée. Celui qui juge la terre entière ne ferait-il point justice? » Et à mesure qu'il obtient ce qu'il demande, le patriarche devient plus hardi, jusqu'à ce qu'il reçoive l'assurance que, s'il y a dix justes à Sodome, la ville sera sauvée.

Ce qui inspirait la prière d'Abraham, c'était l'amour des âmes qui périssaient. L'horreur que lui inspirent les péchés de cette ville corrompue est surpassée par le désir de sauver les pécheurs. Cette sollicitude est un exemple de celle que nous devons ressentir pour les impénitents. De tous côtés, nous sommes entourés d'âmes qui marchent vers une ruine tout aussi fatale, tout aussi effroyable que celle qui allait frapper Sodome. Chaque jour se ferme, sur un être humain, la porte du salut. A chaque heure, des âmes passent la limite de la miséricorde. Où sont les voix qui avertissent, qui supplient le pécheur d'éviter l'affreux sort qui l'attend? Où sont les mains tendues pour l'arracher à la mort? Où sont ceux qui, en paroles brûlantes d'humilité et de foi persévérante, plaident devant Dieu en faveur de l'homme perdu?

L'esprit manifesté par Abraham était l'esprit du Sauveur. Le Fils de Dieu est lui-même le grand intercesseur en faveur du pécheur. Celui qui a payé le prix du rachat de l'âme humaine en connaît la valeur. Surmontant son horreur du mal, horreur qui ne peut habiter que dans une âme immaculée, Jésus-Christ a manifesté envers les hommes un amour que la bonté infinie pouvait seule concevoir. Agonisant sur la croix, chargé du poids écrasant des péchés du monde, il priait pour ses insulteurs et ses meurtriers: « Père, pardonne-leur, murmurait-il, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc 23:34)

Il est écrit d'Abraham qu'il « fut appelé ami de Dieu », qu'il « fut le père de tous ceux qui ont la foi » (Jacques 2:23; Romains 4:11). Dieu lui a rendu ce témoignage: « Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce qu'Abraham a obéi à ma voix et a observé ce que je lui avais ordonné, mes commandements, mes préceptes et mes lois. » Et celui-ci: « C'est lui que j'ai choisi, afin qu'il commande à ses enfants, et à sa maison après lui, de suivre la voie de l'Éternel, en faisant ce qui est juste et droit, et qu'ainsi l'Éternel accomplisse en faveur d'Abraham les promesses qu'il lui a faites. » (Genèse 26:5; 18:19)

C'est une rare distinction que reçut Abraham d'être appelé le père d'un peuple destiné à être, durant des siècles, le gardien et le conservateur de la vérité divine; d'un peuple par l'intermédiaire duquel les nations de la terre seraient bénies grâce au Messie promis. Mais celui qui avait appelé le patriarche savait ce qu'il faisait. Celui qui, de loin, lit nos pensées, et qui juge les hommes à leur juste valeur, pouvait dire de lui: Je le connais. Abraham ne trahira pas la vérité pour servir des intérêts personnels. Il gardera ma loi; il agira selon la droiture et la justice. Il ne se contentera pas de craindre Dieu; il implantera sa religion dans son foyer. Il instruira sa famille dans les voies de la justice. La loi de Dieu sera la règle de sa maison.

Cette maison d'Abraham se composait de plus d'un millier de personnes. Ceux qui, par ses enseignements, étaient amenés à adorer le vrai Dieu, trouvaient un gîte dans son camp. Là, comme dans une école, ils recevaient des enseignements qui devaient les préparer à être les représentants d'une foi pure et véritable. La responsabilité du patriarche était grande. Il formait de futurs chefs de famille qui introduiraient plus tard ses méthodes de gouvernement dans leurs propres maisons.

Dans les temps primitifs, le père de famille était à la fois le gouverneur et le prêtre. Son autorité sur ses enfants ne s'arrêtait pas lorsque ceux-ci fondaient leurs propres foyers. Ses descendants le considéraient comme leur chef tant dans les choses religieuses que dans les affaires matérielles. Ce système de gouvernement patriarcal, qu'Abraham s'efforça de perpétuer, avait pour effet de conserver la connaissance de Dieu. Il était indispensable pour relier entre eux les membres de la famille et pour dresser une barrière contre l'idolâtrie générale.

Le patriarche se rendait compte que la familiarité avec le mal engendre insensiblement le relâchement, puis l'abandon des bons principes. Aussi s'efforçait-il de préserver son camp de la tendance à se mélanger avec les païens et à fréquenter leurs cérémonies idolâtres. Avec le plus grand soin, il veillait à exclure tout vestige de fausse religion et à faire connaître aux siens la majesté et la gloire du Dieu vivant, seul digne d'adoration.

Cette sage précaution, qui consistait à supprimer autant que possible tout contact entre les païens et son peuple, venait de Dieu lui-même, qui voulait former une nation ayant « sa demeure à part, et qui ne se confondît pas avec les autres » (Nombres 23:9). S'il avait séparé Abraham de sa parenté idolâtre, c'était pour lui permettre d'élever sa famille loin des influences séductrices qui l'entouraient en Mésopotamie. Ainsi, la vraie foi pouvait se conserver dans toute sa pureté de génération en génération parmi ses descendants.

De son côté, Abraham était poussé par son affection pour ses enfants et pour toute sa maison, comme par sa sollicitude pour leur bonheur éternel, à exalter à leurs yeux les divins statuts comme le plus précieux héritage qu'il pût leur laisser et, par eux, communiquer au monde entier. Dans son camp, chacun devait savoir qu'il relevait de la souveraineté de Dieu. Sous ce signe, on ne devait connaître ni oppression chez les parents, ni désobéissance chez les enfants. La loi de Dieu assignant à chacun son devoir, la soumission à cette loi pouvait seule procurer le bonheur et la prospérité.

Aussi, l'exemple du patriarche, l'influence silencieuse de sa vie quotidienne constituaient-ils un enseignement permanent. L'inflexible droiture de sa conduite, son affabilité désintéressée et la rare courtoisie qui lui avaient valu l'admiration de personnages royaux, régnaient au sein de son foyer. L'atmosphère de noblesse et de bénignité qui rayonnait de sa personne révélait à tous le fait qu'il vivait avec le ciel. Dans sa maison, le plus humble serviteur n'était pas ignoré; on n'y voyait pas deux lois, l'une pour le maître, l'autre pour le serviteur; une entrée royale pour le riche et une autre pour le pauvre. Chacun y était traité avec justice et compassion; chacun était considéré comme susceptible d'hériter, aussi bien que le patriarche, des bienfaits de la grâce et de la vie éternelle.

Dieu avait choisi Abraham « afin qu'il commande à sa maison après lui ». Il savait qu'il n'y aurait chez lui ni laisser-aller ni favoritisme indulgent. On ne le verrait pas sacrifier le devoir aux clameurs d'une affection irraisonnée. En effet, non seulement Abraham enseignait la bonne voie, mais il appliquait sans fléchir l'autorité de lois justes et équitables.

En vérité, ils sont peu nombreux, aujourd'hui, ceux qui suivent cet exemple. Chez un trop grand nombre de parents, on constate un sentimentalisme égoïste et aveugle, faussement nommé affection, qui consent à abandonner les enfants à la merci de leurs caprices, à leur jugement rudimentaire et à leurs volontés indisciplinées. C'est commettre une véritable cruauté envers la jeunesse et une criante injustice envers la société. La faiblesse chez les parents engendre le désordre dans les familles et dans le monde. Au lieu d'inculquer aux jeunes la soumission aux commandements de Dieu, on les confirme dans leur résolution d'en faire à leur guise. Ils grandissent ainsi avec une aversion profonde pour la volonté divine et transmettent leur esprit irréligieux et insubordonné à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants. A l'instar d'Abraham, les parents doivent « commander à leur maison après eux » et, comme premier pas dans l'obéissance à l'autorité de Dieu, enseigner et faire respecter la soumission à l'autorité paternelle.

Le peu d'estime manifestée pour la loi de Dieu que l'on constate jusque chez certains conducteurs religieux a été la source de grands maux. L'enseignement actuellement très répandu, d'après lequel les statuts divins ne sont plus obligatoires, a produit sur la moralité populaire le même effet que l'idolâtrie. Ceux qui cherchent à atténuer les droits de la loi de Dieu sapent par la base le gouvernement des familles et des nations. Les parents qui ne sont pas fidèles à ces statuts ne peuvent « ordonner à leur maison » de marcher dans la bonne voie. La loi de Dieu n'y étant pas acceptée comme une règle de conduite, leurs enfants, lorsqu'ils fondent des foyers à leur tour, ne sentent aucune obligation d'enseigner à leur progéniture ce qu'ils n'ont jamais appris euxmêmes. Et voilà pourquoi tant de familles vivent sans Dieu et pourquoi la dépravation est si générale et si profonde.

Ce n'est que lorsqu'ils auront commencé à marcher, d'un cœur sincère, dans la bonne voie, que les parents seront préparés à « commander à leurs enfants après eux ». A cet égard, une réforme radicale s'impose. Elle est nécessaire chez les parents, nécessaire chez les ministres de l'Évangile. Les uns et les autres ont besoin de Dieu dans leurs familles. S'ils désirent voir un changement dans la situation du monde, il faut qu'ils introduisent la Parole de Dieu dans leurs maisons et en fassent leur conseiller. Ils doivent enseigner à leurs enfants qu'elle est la voix de Dieu exigeant d'eux une stricte obéissance.

Patiemment, affectueusement et sans relâche, qu'ils leur apprennent comment il faut vivre pour plaire à Dieu. Les enfants ainsi élevés seront préparés à résister aux sophismes de l'incrédulité. S'ils acceptent la Bible comme base de leur foi, celle-ci sera assise sur un fondement que la marée du scepticisme ne pourra pas emporter.

Un trop grand nombre de familles négligent la prière. Les parents se figurent qu'ils n'ont pas de temps à consacrer au culte de famille, matin et soir. Le temps leur manque pour rendre grâces à Dieu de ses bienfaits sans nombre, tels que les gais rayons du soleil, les bienfaisantes ondées qui font pousser la végétation, la protection dont les anges de Dieu les entourent. Le temps leur manque pour demander au Seigneur son aide, sa direction et sa douce présence au

sein de leur foyer. Tout comme le bœuf et le cheval, ils se rendent à leur travail sans élever une seule pensée vers le ciel. Le sacrifice consenti par Jésus-Christ pour arracher leur âme à une perdition éternelle, ils ne se soucient guère plus d'en remercier Dieu que les animaux qui périssent!

Ceux qui professent aimer Dieu devraient, à l'instar des patriarches, ériger un autel au Seigneur partout où ils dressent leur tente. S'il y eut jamais un temps où chaque maison devrait être une maison de prière, c'est bien maintenant. Pères et mères, élevez fréquemment vos cœurs à Dieu par d'humbles prières tant pour vous-mêmes que pour vos enfants. Vous, pères de famille, qui en êtes les prêtres, apportez matin et soir un sacrifice de louange à l'autel de l'Éternel. Et vous, épouses, joignez-vous à eux et à vos enfants pour invoquer et louer le Créateur. Jésus, qui réside volontiers dans de tels foyers, habitera aussi le vôtre.

Il en rayonnera une sainte influence. L'amour s'y révélera et s'y épanouira par des gestes de prévenance, de bonté, de courtoisie douce et désintéressée. Qu'ils soient nombreux, ces foyers où règne cette atmosphère, où Dieu est adoré et où s'épanouit le véritable amour; ces foyers où la prière du matin et du soir s'élève à Dieu comme l'encens de l'autel, pour redescendre sur ses membres en rosée de grâce et de bénédiction!

Le foyer chrétien où cet idéal est cultivé constitue, en faveur de la vérité du christianisme, un témoignage que l'incroyant est incapable de réfuter. Chacun peut se rendre compte qu'il y réside une puissance agissant jusque dans le cœur des enfants et que c'est là un temple érigé au Dieu d'Abraham. Si tous les foyers qui se disent chrétiens l'étaient en réalité, leur influence serait immense: ils seraient en vérité « la lumière du monde ». Aux parents qui s'efforcent sincèrement d'atteindre cet idéal, Dieu répète le témoignage rendu à Abraham: « C'est lui que j'ai choisi, afin qu'il commande à ses enfants, et à sa maison après lui, de suivre la voie de l'Éternel, en faisant ce qui est juste et droit, et qu'ainsi l'Éternel accomplisse en faveur d'Abraham les promesses qu'il lui a faites. »

Chapitre 13 : Le Sacrifice d'Isaac

La promesse d'un fils a été accueillie par Abraham avec joie. Mais attendra-t-il patiemment que Dieu accomplisse sa parole à son heure et à sa manière? Le délai, qui va mettre sa foi à l'épreuve, le fera-t-il trébucher? Sara, jugeant impossible que Dieu lui donne un enfant dans sa vieillesse, suggéra à son mari un moyen par lequel le dessein de Dieu pourrait se réaliser: elle lui proposa de prendre sa servante comme épouse secondaire. La polygamie, si répandue à cette époque qu'on ne la considérait plus comme un péché, n'en était pas moins une violation de la loi divine et une grave atteinte à la sainteté et au bonheur du foyer. Le mariage d'Abraham avec Agar devait avoir des conséquences funestes non seulement pour sa famille, mais pour les générations futures.

Flattée de la position honorable qui lui était faite par sa qualité de femme du patriarche, et fière de la perspective de devenir la mère du grand peuple qui devait descendre de lui, Agar devint hautaine, présomptueuse, et se mit à traiter sa maîtresse avec dédain. Des jalousies réciproques troublèrent ce foyer naguère si heureux. Obligé d'entendre les plaintes des deux femmes, Abraham s'efforçait en vain de rétablir l'harmonie. Sara, sur l'instante requête de laquelle il avait épousé Agar, en rejetait maintenant la faute sur son mari et voulait bannir sa rivale. Songeant qu'Agar devait être, comme il l'espérait vivement, la mère du fils divinement annoncé, Abraham s'y refusait. Mais comme Agar n'en était pas moins la servante de Sara, il la laissa sous le joug de sa maîtresse. L'esprit altier de la servante égyptienne ne pouvait se soumettre aux traitements autoritaires qu'elle avait provoqués. Elle prit la fuite.

Se dirigeant vers le désert, elle s'arrêta, solitaire et désolée, auprès d'une source, quand un ange en forme humaine lui apparut. « Agar, servante de Saraï, lui dit-il, comme pour lui rappeler et sa condition et son devoir, retourne vers ta maîtresse, et humilie-toi devant elle. » A cette sévère injonction, il ajoute cette parole de consolation: « L'Éternel t'a entendue dans ton affliction. ... Je multiplierai tellement ta postérité qu'on ne pourra la compter, tant elle sera nombreuse. » (Genèse 16:6-13) Et en souvenir perpétuel de la miséricorde divine, l'ange lui recommande d'appeler son enfant Ismaël, « Dieu entend ».

Ayant presque atteint l'âge de cent ans, Abraham reçut l'assurance renouvelée que son futur héritier serait l'enfant de Sara. Toutefois cette grande promesse lui demeurait obscure. Il songe immédiatement à Ismaël, qu'il chérit, et s'écrie: « Puisse Ismaël continuer à vivre devant toi! » (Genèse 17:18-20) Mais la promesse est réitérée en termes qui ne souffrent ancune équivoque: « Non, c'est Sara, ta femme, qui te donnera un fils; tu l'appelleras Isaac, et je ferai alliance avec lui. » Dieu ajoute, sans oublier la requête du père: « Quant à Ismaël, je t'ai exaucé: je veux le bénir, et je le ferai croître, ... et je ferai de lui une grande nation. » (Genèse 17:18-20)

La naissance d'Isaac, qui réalisait, après toute une vie d'attente, leurs plus chères espérances, remplit d'allégresse Abraham et Sara, comme aussi tout le camp du patriarche.

Mais cet événement renversait les rêves ambitieux caressés par Agar. Ismaël, devenu un jeune homme et considéré par chacun comme l'héritier des richesses d'Abraham, ainsi que des bénédictions promises à ses descendants, était soudainement écarté. Les réjouissances auxquelles la naissance d'Isaac donnèrent lieu redoublèrent tellement le désappointement, la jalousie et la haine d'Agar et de son fils, que celui-ci se moqua ouvertement de l'héritier de la promesse. Voyant dans ces dispositions turbulentes une source permanente de discorde, Sara insista auprès d'Abraham sur leur renvoi. Cette demande jeta le patriarche dans une douloureuse perplexité. Comment bannir Ismaël, ce fils encore tendrement aimé? Dans son angoisse, il implora la direction divine. Par un ange, Dieu lui fit dire d'acquiescer à la requête de son épouse, sans se laisser arrêter par son affection pour Ismaël et Agar, car c'était là le seul moyen de rétablir le bonheur et l'harmonie de sa famille. L'ange ajoutait une promesse consolante. Bien que séparé de la famille de son père, Ismaël ne sera pas abandonné de Dieu; il vivra et deviendra le père d'une grande nation. En proie à une douleur poignante, le patriarche obéit à la parole divine et congédia l'épouse égyptienne et son fils.

La leçon donnée à Abraham est valable pour tous les siècles. Elle proclame que la sainteté et le bonheur du mariage doivent être garantis, fût-ce au prix d'un grand sacrifice. Sara était la seule femme légitime d'Abraham, nulle autre n'était autorisée à partager ses droits d'épouse et de mère. Son respect pour son mari nous est donné en exemple dans le Nouveau Testament, et Dieu ne la blâme pas de se refuser à partager avec une autre femme l'affection de son époux et de demander le bannissement de sa rivale. N'était-ce pas, de la part d'Abraham et de Sara, un manque de confiance en la puissance de

Dieu qui avait amené l'union du patriarche avec Agar?

Dieu avait appelé Abraham à être le père des croyants. Sa vie devait servir d'exemple aux générations futures. Mais sa foi n'avait pas été parfaite; elle avait faibli le jour où il n'avait pas osé avouer que Sara était sa femme, ainsi que lors de son mariage avec Agar. Aussi, pour lui donner plus de confiance en son Père céleste, Dieu va le soumettre à une nouvelle épreuve, la plus dure qu'aucun homme ait jamais été appelé à subir. Dans une vision de la nuit, ordre lui est donné de se rendre au pays de Morija pour y offrir son fils en sacrifice sur une montagne qui lui sera désignée.

Dans la vigueur de l'âge mûr, l'homme peut affronter des épreuves et des douleurs qu'il ne saurait supporter à un âge plus avancé, alors que, chancelant, il descend vers la tombe. Dans sa jeunesse, Abraham s'était fait un jeu de subir des privations et de braver le danger. Mais l'ardeur de sa jeunesse avait disparu. A l'époque où il reçut cette injonction inouïe, il avait atteint l'âge de cent vingt ans. Il était donc, même pour l'époque où il vivait, un vieillard. Néanmoins, Dieu avait réservé la dernière, la suprême épreuve de sa vie pour le moment où, courbé sous le poids des ans, rassasié de labeurs et de soucis, le patriarche soupirait après le repos.

Abraham habitait à Béer-Séba. Riche, prospère, comblé d'honneurs, il était respecté à l'égal d'un prince par les grands du pays. Les plaines qui s'étendaient autour de son camp étaient couvertes des milliers de têtes de son gros et de son menu bétail, et parsemées des tentes de ses bergers et de ses fidèles serviteurs, qui se comptaient par centaines. Le fils de la promesse, qui avait grandi aux côtés de son père, était devenu un jeune homme. Le ciel avait enfin couronné de bienfaits cette longue vie de sacrifices, d'attente patiente et d'espoirs différés. Pour obéir au Seigneur, Abraham avait dit un adieu éternel au sol natal et aux sépulcres de ses pères. Il avait erré en étranger dans le pays qui devait lui échoir et longtemps soupiré après la naissance de l'héritier promis. Sur un ordre d'en haut, il avait banni de son foyer son fils Ismaël. Et maintenant que l'enfant tant désiré est arrivé à une belle adolescence, et que le patriarche commence à entrevoir le fruit de ses espérances, il entend, glacé d'horreur, une voix qui lui dit: « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac; va-t-en au pays de Morija, et là, offrele en holocauste. » (Genèse 22:2)

Isaac était non seulement le rayon de soleil de son père, la consolation de sa vieillesse, mais pardessus tout l'héritier de la promesse. Ce fils, dont la perte par accident ou par une maladie eût déchiré le cœur d'Abraham et fait pencher sa tête blanchie, ce fils, il lui est ordonné d'aller l'immoler de sa propre main! Cet ordre lui paraît tout d'abord épouvantable et impossible, et Satan s'empresse de lui suggérer qu'il est victime d'une illusion, puisque la loi divine lui dit: « Tu ne tueras point », et que Dieu ne peut exiger ce qu'il a défendu.

Le patriarche sort de sa tente et contemple la paisible clarté d'un firmament sans nuages. Il se rappelle la promesse qui lui a été faite, près de cinquante ans plus tôt, selon laquelle sa postérité sera innombrable comme les étoiles. Or, cette promesse doit être accomplie en Isaac; comment se résoudre à le mettre à mort? Abraham est tenté de croire qu'il est, en effet, victime d'une hallucination. Dans sa perplexité et son angoisse, il se courbe sur le sol et prie comme il n'a jamais prié. Il demande à Dieu, s'il doit accomplir cette horrible mission, de lui donner une confirmation quelconque de cet ordre. Songeant aux anges qui lui ont été envoyés pour lui révéler le sort de Sodome et lui ont annoncé la naissance de ce fils, il se rend sur les lieux où il a plusieurs fois rencontré les messagers célestes, espérant les y rencontrer et recevoir d'eux des instructions plus complètes. Mais aucun d'eux ne vient soulager son cœur. Dans les ténèbres dont son esprit semble enveloppé, seul l'ordre terrible retentit à ses oreilles: « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac. » L'injonction est donc péremptoire; d'ailleurs, le jour approche; il faut partir; Abraham n'ose plus tarder.

Retournant à sa tente, il se rend auprès du lit où Isaac dort du sommeil profond et calme de la jeunesse et de l'innocence. Le père contemple un instant le visage chéri de son fils; puis il s'en détourne en frémissant et regarde Sara endormie. La réveillera-t-il pour lui permettre d'embrasser son enfant encore une fois? Lui communiquera-t-il l'ordre d'en haut? Comment ne pas lui ouvrir son cœur, et partager avec elle cette terrible responsabilité? Mais il se retient: Isaac n'est-il pas l'orgueil et la joie de sa mère? La vie de celle-ci n'est-elle pas liée à celle de son enfant? Son affection ne se refusera-t-elle pas à ce sacrifice?

Le vieillard réveille alors son fils et lui annonce qu'il a reçu l'ordre d'aller offrir un sacrifice sur une montagne éloignée. Isaac, qui a souvent accompagné son père vers l'un ou l'autre des autels dressés au cours de son pèlerinage, n'est pas surpris de ce réveil insolite. Les préparatifs du voyage sont vite achevés. Le bois est préparé et placé sur un âne. Puis le père et le fils se mettent en route, accompagnés de deux serviteurs.

Silencieux, ils marchent côte à côte. Le patriarche, qui médite son redoutable secret, n'est guère disposé à converser. Il pense à la mère aimante et fière; il se représente le jour où il rentrera seul au foyer et il ne se dissimule nullement la souffrance qui sera celle de sa compagne.

Cette journée — la plus longue qu'Abraham ait vécue — tire lentement vers sa fin. Tandis qu'Isaac et les jeunes gens se livrent au sommeil, l'homme de Dieu passe la nuit en prière, espérant encore qu'un messager céleste viendra lui dire que l'épreuve suffit et que le jeune homme peut retourner sain et sauf auprès de sa mère. Mais il ne voit venir personne. Une seconde journée interminable, une seconde nuit de douleur et de prière s'écoule: seule continue à retentir à son oreille la parole qui doit le laisser sans héritier. En échange, Satan ne se fait pas faute de lui insuffler le doute et la résistance, tentations que le vieillard repousse avec fermeté. Au matin de la troisième journée, comme ils se mettent en route, le patriarche, regardant vers le nord, aperçoit le signe qui lui a été promis: une nuée de gloire suspendue au-dessus de la montagne de Morija l'assure que c'est bien du ciel que vient la mission dont il est chargé.

Encore à ce moment-là, loin de murmurer contre Dieu, Abraham s'encourage en pensant à la bonté et à la fidélité de son Créateur. Ce fils chéri, qui a été, de sa part, un don inattendu, n'a-t-il pas le droit de le lui reprendre? D'ailleurs, il y a une promesse qui lui dit: « C'est d'Isaac que naîtra la postérité qui portera ton nom » (Genèse 21:12), postérité nombreuse comme les grains de sable du rivage. Or Isaac est l'enfant du miracle. Celui qui lui a donné la vie ne pourrait-il pas la lui rendre? Plongeant son regard au-delà des choses visibles, le patriarche se cramponne à la parole divine et se dit que le Tout-Puissant « a le pouvoir même de ressusciter un mort » (Hébreux 11:19). Lui seul comprend la grandeur du sacrifice de ce père qui voue son fils à la mort.

Désirant que personne, sauf l'œil de Dieu, ne soit témoin de la scène finale, Abraham ordonne aux serviteurs de demeurer en arrière. « Moi et l'enfant, nous irons jusque-là pour adorer; puis nous reviendrons vers vous. » (Genèse 22:5-8) Le bois est placé sur Isaac, la future victime; le père se charge du couteau et du feu, et ils s'acheminent tous deux en silence vers le sommet de la montagne. Le jeune homme qui, depuis quelque temps, se demande où l'on prendra une offrande, si loin du troupeau, se décide à parler: « Mon père!... Voici le feu et le bois; mais où est l'agneau pour l'holocauste? » Ces deux mots: « Mon père! » qui percent le cœur du vieillard, vont-ils le faire chanceler dans sa résolution?... Va-t-il se libérer de son secret?... Non, pas encore... « Mon fils, répondil, Dieu se pourvoira lui-même de l'agneau pour l'holocauste! »

Arrivés au lieu désigné, le père et le fils bâtissent un autel et y placent le bois. Alors, d'une voix tremblante, l'ami de Dieu révèle à Isaac le funèbre message. Effaré, terrifié à l'ouïe du sort qui l'attend, le jeune homme n'offre aucune résistance. Il pourrait s'enfuir s'il le voulait: le vieillard accablé de douleur, épuisé par la lutte intérieure de ces trois journées terribles, ne pourrait s'opposer au vigoureux jeune homme. Mais Isaac a appris dès son enfance à obéir avec abandon et confiance; dès qu'il est au courant du projet divin, il acquiesce avec une entière soumission. Il se juge honoré d'être appelé à immoler sa vie à son Créateur. Partageant la foi de son père, il s'efforce même d'apaiser sa douleur, en venant au secours de ses mains tremblantes qui essayent de le lier sur l'autel.

Et maintenant que les derniers gages d'amour ont été échangés, que les dernières larmes ont coulé et qu'une dernière fois ils se sont embrassés, le père lève le couteau qui doit égorger son fils... Mais son bras reste paralysé: du ciel, une voix lui crie: « Abraham! Abraham! » Il répond promptement: « Me voici! » Et la voix de l'ange continue: « Ne porte pas la main sur l'enfant, et ne lui fais aucun mal. Je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu n'as pas refusé ton fils, ton fils unique. » (Genèse 22:11-18)

Alors Abraham aperçoit « derrière lui un bélier qui est retenu dans un buisson par les cornes », et sans perdre un instant, « il l'offre en holocauste à la place de son fils ». Dans sa joie et sa gratitude, il donne un nouveau nom à ce lieu désormais sacré:

Jéhovah-Jiré, Dieu pourvoira.

Sur le mont Morija, Dieu renouvelle l'alliance faite avec Abraham et, par un serment solennel, confirme la promesse destinée à ses descendants à travers toutes les générations: « Je l'ai juré par moi-même, déclare l'Éternel, puisque tu as agi ainsi et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique, je te bénirai certainement. Oui, je te donnerai une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est au bord de la mer; et ta postérité tiendra les portes de ses ennemis. Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix. » (Genèse 22:11-18)

L'acte de foi dont Abraham vient de donner l'exemple est comme une colonne de feu illuminant le sentier des serviteurs de Dieu jusqu'aux derniers siècles. Durant trois journées de voyage, il avait eu suffisamment de temps pour réfléchir et pour douter, s'il y avait été disposé. Il aurait pu facilement se dire qu'en tuant son fils il allait être considéré comme un meurtrier, comme un second Caïn; qu'il serait méprisé, mis au ban de la société, et que c'en serait fini de tous ses enseignements et de sa mission au milieu de ses contemporains. Il aurait pu, également, prétexter son grand âge. Mais le patriarche n'a pas cherché de prétextes pour refuser d'obéir à Dieu. Il ne s'est réfugié derrière aucun de ces subterfuges. Humain et sujet aux mêmes faiblesses, aux mêmes penchants que nous, il ne s'est pas demandé comment la promesse divine pourrait se concilier avec la mort d'Isaac. Il ne s'est pas arrêté à parlementer avec son cœur saignant. Convaincu que Dieu est juste dans toutes ses exigences, il a obéi à la lettre.

« Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice; et il fut appelé ami de Dieu. » (Jacques 2:23, 21, 22) Or, « ceux qui ont la foi sont les vrais enfants d'Abraham » (Galates 3:7). Mais la foi du patriarche s'est manifestée par ses œuvres. « Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit sur l'autel son fils Isaac? Tu vois que la foi agissait avec ses œuvres, et que par ses œuvres sa foi fut rendue parfaite. » (Jacques 2:23, 21, 22) Beaucoup de personnes se trompent sur les relations qui existent entre la foi et les œuvres. Elles vous diront: « Vous n'avez qu'à croire en Jésus-Christ et vous êtes en règle. Vous n'avez pas à vous soucier d'observer la loi. » Le fait est qu'une foi authentique se manifeste par l'obéissance. Jésus disait aux Juifs incrédules: « Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. » (Jean 8:39) A Isaac, en parlant de son père, Dieu dira: « Abraham a obéi à ma voix et a observé ce que je lui avais dit, mes commandements, mes préceptes et mes lois. » (Genèse 26:5) « La foi, dit un apôtre, si elle ne produit pas d'œuvres, est morte en elle-même. » (Jacques 2:17) Et « voici en quoi consiste l'amour de Dieu », explique l'apôtre de l'amour, « c'est que nous gardions ses commandements » (1 Jean 5:3). Par des rites préfiguratifs et des promesses, Dieu avait « annoncé d'avance à Abraham cette bonne nouvelle » (Galates 3:8). Par l'œil de la foi, le patriarche avait contemplé le Rédempteur à venir. Jésus le disait aux Juifs: « Abraham, votre père, a tressailli de joie à la pensée de voir mon jour: il l'a vu, et il a été rempli de joie. » (Jean 8:56) Le bélier offert en holocauste à la place d'Isaac représentait le Fils de Dieu qui devait être immolé à notre place. Quand l'homme fut condamné à mort par la transgression de la loi de Dieu, le Père, les yeux abaissés sur son Fils, dit au pécheur: « Tu vivras, j'ai trouvé une rançon. »

Si Dieu avait ordonné à Abraham de tuer son fils, c'était non seulement pour éprouver sa foi, mais tout autant pour que le patriarche fût frappé de la réalité de l'Évangile. Les sombres jours d'agonie qu'il traversa alors devaient l'aider à comprendre, par son expérience personnelle, la grandeur du sacrifice consenti par le Dieu infini en faveur de la rédemption de l'homme. Aucune épreuve n'aurait pu mettre l'âme d'Abraham à la torture comme l'ordre d'offrir Isaac en sacrifice. Or, quand Dieu livra son Fils à l'ignominie et à la mort, les anges qui assistèrent à l'agonie du Rédempteur n'eurent pas le droit de s'interposer, comme ils le firent dans le cas d'Isaac. On n'entendit aucune voix crier: « C'est assez! » Pour sauver une race perdue, le Roi de gloire dut sacrifier sa vie. Quelle meilleure preuve peut-on demander de l'infinie compassion et de l'amour de Dieu! « Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui? »

(Romains 8:32)

Il y a plus. Le sacrifice exigé d'Abraham n'avait pas uniquement en vue son propre bien, ni celui des générations futures, mais l'édification des êtres purs qui habitent le ciel et les autres mondes. Le territoire de la lutte entre Jésus-Christ et Satan, le champ sur lequel elle se livre pour le plan du salut est le manuel de l'univers. A l'occasion d'un manque de foi de la part d'Abraham à l'endroit des promesses de Dieu, Satan l'avait accusé devant les anges et devant le Père et déclaré indigne des bienfaits de l'alliance dont il avait violé les conditions.

Aussi Dieu jugea-t-il bon d'éprouver la fidélité de son serviteur devant l'univers, tant pour développer plus clairement le plan du salut aux regards de ses habitants que pour leur démontrer qu'il n'accepte rien de moins qu'une obéissance parfaite.

Les êtres célestes furent témoins de la scène émouvante où s'affirma la foi d'Abraham et la soumission de son fils. Cette épreuve était infiniment plus grande que celle d'Adam. La défense faite à nos premiers parents n'impliquait aucune souffrance, tandis que l'ordre donné à Abraham comportait un déchirement indicible. L'obéissance calme et ferme d'Abraham frappa tout le ciel de stupeur et d'admiration; et une joie unanime éclata en son honneur. Les accusations de Satan s'étaient avérées mensongères. Le Seigneur prononça ces paroles: « Je sais maintenant [contrairement aux accusations du Malin] que tu crains Dieu, puisque tu ne m'as pas refusé ton fils, ton fils unique. » L'alliance de Dieu ratifiée avec Abraham par un serment, en présence des habitants des autres mondes, assurait la récompense des fidèles.

Les anges eux-mêmes avaient difficilement compris le mystère de la rédemption et la nécessité de la mort du Fils de Dieu, du Prince du ciel, pour sauver l'homme pécheur. Aussi, lorsque Abraham reçut l'ordre d'offrir son fils en sacrifice, tout le ciel fut alerté. Dès ce moment, avec une attention haletante, les anges suivirent instant après instant les faits et gestes du patriarche. Quand Isaac demanda: « Où est l'agneau pour le sacrifice? » et quand Abraham répondit: « Dieu se pourvoira luimême d'un agneau »; lorsque la main du père fut arrêtée, au moment où il allait frapper Isaac et où le bélier divinement préparé fut offert à sa place, — alors la lumière se fit sur le mystère de la rédemption et, mieux qu'auparavant, les anges comprirent le plan merveilleux conçu par Dieu pour assurer le salut de l'humanité (Voir 1 Pierre 1:12).

Chapitre 14 : La Destruction de Sodome

Située au milieu d'une plaine dont la fertilité et la beauté rappelaient « le jardin de l'Éternel » (Genèse 13:10), Sodome était le joyau de la vallée du Jourdain. Dans ce pays du palmier, de l'olivier et de la vigne, on voyait prospérer la végétation luxuriante des tropiques. Les fleurs y exhalaient leurs parfums du commencement à la fin de l'année. De riches moissons doraient ses campagnes, tandis que des troupeaux de gros et de menu bétail peuplaient les collines environnantes. L'art et l'industrie contribuaient à embellir cette ville orgueilleuse. Les trésors de l'Orient ornaient ses palais et ses marchés étaient approvisionnés de leurs précieux produits. Avec un minimun de soins et de travail, tous les besoins de la vie étaient satisfaits et l'année entière ressemblait à une fête continuelle.

Dans cette ville où le désœuvrement et la richesse avaient endurci des cœurs étrangers à la souffrance, la profusion générale avait fait naître le luxe et l'orgueil; ses habitants, encouragés par l'opulence et les loisirs, se vautraient dans la volupté.

« Voici, en effet », écrivait plus tard un prophète, « quel a été le crime de Sodome, ta sœur: elle vivait dans l'orgueil, l'abondance et une molle oisiveté. Voilà comment elle vivait, ainsi que ses filles; elle ne tendait pas la main à l'affligé et à l'indigent. Elles sont devenues hautaines et elles ont commis des abominations devant moi; aussi les ai-je exterminées, dès que j'ai vu tout cela. » (Ézéchiel 16:49, 50)

La richesse et les loisirs tant convoités par les hommes les poussent, par un chemin facile, dans les pièges de l'ennemi, là où fleurissent le vice et le crime. A ce régime, l'esprit s'étiole, la raison s'égare, l'âme se pervertit. Satan ne réussit jamais aussi bien que lorsqu'il se présente aux humains à leurs heures d'inaction. Placé en embuscade, il est tout prêt à s'emparer de ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, ceux qui, devant quelque séduisant appât, lui donnent libre accès dans leur vie.

Sodome était pleine de rires et de divertissements, de banquets et d'ivrognerie. L'exemple du monde antédiluvien détruit par la colère de Dieu n'arrêtait pas son impiété. Sa population outrageait ouvertement le Créateur et sa loi. Les passions les plus viles et les plus brutales s'y donnaient libre cours.

A l'époque où Lot avait élu domicile à Sodome, la corruption n'était pas encore universelle. Dans sa miséricorde, Dieu avait fait pénétrer quelques rayons de lumière dans ses ténèbres morales. Abraham n'y était pas inconnu, mais on se moquait de sa fidélité au vrai Dieu. Plus tard, la délivrance opérée par lui en faveur des captifs de Sodome tombés entre les mains du roi d'Élam, malgré les forces bien supérieures de celui-ci, et la magnanimité du patriarche au sujet des dépouilles et des prisonniers avaient suscité l'étonnement et l'admiration. Plusieurs avaient loué son talent et sa bravoure et étaient convaincus qu'il devait sa victoire à l'intervention d'un pouvoir divin. Comment douter de la supériorité de sa religion

devant un geste si noble, si désintéressé et surtout si contraire à l'âpreté sordide des Sodomites?

En bénissant Abraham, Melchisédek avait également rendu hommage à l'Éternel comme étant la source des succès du patriarche et l'auteur de sa victoire. Il avait dit: « Béni soit Abraham par le Dieu Très-Haut, créateur des cieux et de la terre, et béni soit le Dieu Très-Haut, qui a livré tes ennemis entre tes mains! » (Genèse 14:19, 20) Par ces événements, la voix de Dieu leur avait encore parlé. Mais ces derniers rayons de lumière, comme les précédents, avaient été repoussés.

Et maintenant, la dernière nuit de Sodome est venue. A l'insu de ses habitants, les nuages de la vengeance projettent leur ombre sur la cité coupable. Tandis que les anges s'approchent pour détruire, les hommes ne rêvent que liesse et prospérité. Leur dernier jour s'éteint sur une scène de sécurité et de splendeur. Les rayons mourants du soleil baignent un paysage d'une beauté idéale. La fraîcheur du soir fait sortir les habitants de leurs demeures et une foule désœuvrée circule en tous sens en quête de plaisirs nouveaux.

A l'heure crépusculaire, on voit deux étrangers s'approcher de la porte de la ville. Ce sont apparemment des voyageurs qui viennent y passer la nuit. Dans ces humbles personnages, nul ne discerne les puissants hérauts des jugements divins et la multitude insouciante ne se doute guère que la réception qu'elle va faire aux messagers célestes fera déborder la coupe de sa culpabilité.

Mais un homme se trouva là pour accueillir avec bonté ces étrangers et les inviter à se retirer sous son toit. Lot ne les connaissait pas, mais il avait appris d'Abraham à pratiquer la politesse et l'hospitalité, et ces vertus, qui faisaient partie de sa religion, lui étaient devenues coutumières. Sans cet esprit de courtoisie qu'il s'efforçait de cultiver, il aurait péri avec les habitants de Sodome. Que de foyers, en refusant d'accueillir un étranger, repoussent un messager divin qui leur apporte, avec sa bénédiction, l'espérance et la paix!

Toute action, petite ou grande, porte son fruit pour le bien ou pour le mal. De l'accomplissement ou de la négligence de devoirs apparemment très insignifiants peuvent dépendre les plus grands bienfaits ou les pires calamités. Ce sont les petites choses qui révèlent le caractère. Ce qui, dans notre vie, récolte l'approbation divine, ce sont les actes ignorés de l'abnégation quotidienne accomplis avec empressement et bonté. Nous ne devons pas vivre pour nous-mêmes, mais pour autrui. Les menues attentions, les petits actes de courtoisie comptent pour beaucoup dans la composition du bonheur. C'est par la pratique de ces vertus que la vie devient une joie et une bénédiction. Les négliger, c'est aller au-devant de bien des amertumes.

Pour soustraire aux outrages auxquels étaient exposés ces étrangers qui arrivaient à Sodome, Lot se fera un devoir de leur offrir immédiatement l'hospitalité. Quand, de la porte de la ville où il est assis, il les voit approcher, il s'empresse d'aller à leur rencontre et, s'inclinant

profondément, il leur dit: « Entrez, mes seigneurs, je vous prie, dans la maison de votre serviteur, pour y passer la nuit. » (Voir Genèse 19) Paraissant décliner l'invitation, ils répondent: « Non, nous passerons la nuit sur cette place. » Cette réponse avait pour but, premièrement, de mettre à l'épreuve la sincérité de Lot et, deuxièmement, de paraître ignorer les mœurs de Sodome, en jugeant pouvoir sans aucun danger passer la nuit dans la rue. Cette réponse décide Lot à ne pas laisser ces hommes à la merci de la populace. « Il insista tellement qu'ils allèrent chez lui et entrèrent dans sa maison. »

En conduisant ses invités par un chemin détourné, il avait espéré cacher son intention aux oisifs qui erraient près de la porte de la ville. Mais son insistance et l'hésitation des voyageurs les avaient fait remarquer. Aussi, avant qu'ils se fussent retirés pour la nuit, une foule désordonnée entourait la maison. Cette multitude était composée de jeunes gens et de vieillards, tous également enflammés par les plus viles passions. Les deux étrangers venaient de s'informer auprès de Lot au sujet des mœurs de cette ville et celui-ci achevait de les avertir de ne pas s'aventurer hors de la maison, quand on entendit les huées et les ricanements de la populace demandant à Lot de les lui livrer.

Sachant que si ces forcenés sont poussés à bout, ils pénétreront dans sa maison, Lot sort dans la rue pour essayer de les persuader. Dans l'espoir de les calmer et de leur faire honte de leur abominable intention, il leur dit, employant l'appellation de « frères » dans le sens de voisins: « Je vous en prie, mes frères, ne leur faites point de mal. » Mais ces paroles ont l'effet de l'huile sur le feu. La rage des assaillants devient semblable au rugissement de la tempête. Menaçant de traiter Lot pis que ses hôtes, ils se mettent à le narguer et à lui demander s'il est là « pour faire le juge ». Se précipitant sur lui, ils l'eussent écharpé, sans l'intervention des deux anges. « Les deux visiteurs étendirent la main; ils firent rentrer Lot avec eux dans la maison, et ils fermèrent la porte. »

Ce qui suit nous fait connaître qui étaient les personnages qu'il avait pris sous son toit. « Ils frappèrent d'éblouissement les gens qui étaient à l'entrée de la maison, depuis le plus petit jusqu'au plus grand; aussi ces derniers s'efforcèrent-ils en vain de trouver la porte d'entrée. » Sans ce double aveuglement, cette infâme populace eût déjà connu les coups de la justice de Dieu. Cette scène n'était pas nouvelle, mais l'iniquité était arrivée à son comble, et les habitants de Sodome venaient de franchir la frontière mystérieuse où la patience de Dieu arrive à son terme. Dans la vallée de Siddim, les feux de sa colère étaient près de s'allumer.

Les anges révèlent alors à Lot l'objet de leur mission: « Nous allons, lui disent-ils, détruire cette contrée, parce qu'un grand cri s'est élevé contre ses habitants devant l'Éternel, et l'Éternel nous a envoyés pour la détruire. » Ces étrangers que Lot avait voulu protéger, ce sont eux maintenant qui lui offrent de le sauver, lui et tous les membres de sa famille qui voudront fuir cette cité corrompue. La foule, lassée, s'étant dispersée, Lot sortit pour avertir ses enfants. Il leur répéta les paroles des anges: « Levez-vous, sortez d'ici; car l'Éternel va détruire la ville. Mais ses gendres crurent qu'il se moquait » et se mirent à plaisanter sur ce qu'ils appelaient ses

craintes superstitieuses. Influencées par leurs maris, les filles de Lot, ne voyant aucun signe de danger, se croyaient en sécurité. Entourées de bien-être, elles ne jugeaient pas possible que la belle ville de Sodome fût détruite.

Accablé de tristesse, Lot rentre chez lui et raconte son insuccès. Alors les anges lui donnent, à lui, à sa femme et aux deux filles qui vivent avec lui, l'ordre de sortir de leur demeure et de quitter la ville. Mais Lot hésite. Bien que navré, chaque jour, des actes de violence dont il est témoin, il ne se rend pas compte de la gravité des péchés qui se commettent autour de lui, ni de la nécessité absolue d'y mettre fin. D'autre part, quelques-uns de ses enfants ont décidé de rester à Sodome et sa femme refuse de partir sans eux. La pensée de quitter ce qui lui est le plus cher sur la terre lui paraît insupportable. Il lui semble dur d'abandonner une demeure luxueuse et tous les biens accumulés durant une vie entière, pour s'en aller, dénué de tout, mener une vie de pèlerin.

Perplexe, morne, effaré, Lot s'attarde, au risque de périr avec les siens dans la tempête qui s'avance. Alors les messagers célestes les prennent par la main, lui, sa femme et ses filles, et les conduisent hors de la ville; puis ils rentrent à Sodome pour y accomplir leur œuvre de destruction.

Dans toutes les villes de la plaine, il ne s'est donc pas trouvé dix justes. Seul, en réponse à la supplication d'Abraham, un homme craignant Dieu va être arraché au cataclysme. Un troisième personnage alors s'approche. C'est celui auprès duquel Abraham a intercédé en faveur de Lot. Avec une véhémence qui le fait tressaillir, il lui crie: « Enfuis-toi pour sauver ta vie! Ne regarde pas derrière toi, et ne t'arrête nulle part dans la plaine; fuis vers la montagne, de peur que tu ne périsses! » A ce moment-là, tout délai, toute hésitation peut être fatale. Un regard jeté en arrière sur la ville condamnée; un instant de retard passé à regretter leur confortable demeure peut leur coûter la vie. L'ouragan de la colère divine n'attend que le délai nécessaire pour donner à ces pauvres fugitifs la possibilité d'échapper.

Terrifié, hagard, Lot objecte maintenant qu'il ne peut faire ce qu'on lui demande; il a peur de perdre la vie en chemin. Le contact de l'iniquité et de l'impiété de Sodome a terni sa foi. Le Prince du ciel est à son côté, et il doute de sa protection et de sa sollicitude! Au lieu de s'en remettre entièrement au divin Messager et de lui confier, sans restriction ni crainte, sa volonté et sa vie, il a recours, comme c'est souvent le cas, à ses propres expédients: « Voici une ville qui est assez proche pour m'y abriter », supplie-t-il; « elle est petite, permets-moi de m'y réfugier — puisqu'elle est peu importante — et j'aurai ainsi la vie sauve. » La ville en question était Béla, plus tard appelée Tsoar, distante de Sodome de quelques kilomètres seulement; elle était, comme celle-ci, vouée à la destruction. Mais Lot ayant plaidé qu'elle était petite, sa requête lui est accordée. « Oui, lui est-il répondu, je t'accorde encore cette grâce de ne pas détruire la ville dont tu parles. » Preuve étonnante de la mansuétude de Dieu à l'égard de ses faibles créatures!

Comme l'orage de feu ne peut plus tarder, l'ordre de se hâter retentit à nouveau. A ce moment-là, la femme de Lot s'aventure à jeter un regard en arrière sur la cité en perdition: à l'instant même, elle devient un monument de la justice de Dieu. Si Lot n'avait manifesté aucune hésitation; s'il avait obéi à l'avertissement sans plainte ni murmure et s'était courageusement dirigé vers la montagne désignée, son exemple eût sauvé sa femme du péché qui la perdit; elle aurait eu la vie sauve. Mais les tergiversations de son mari avaient atténué dans son esprit l'importance de l'appel divin et son cœur, resté à Sodome, se rebella contre les jugements de Dieu qui la privaient de son bienêtre et de ses enfants. Oubliant la miséricorde divine qui épargnait sa vie, elle murmurait contre la sentence qui livrait à la destruction une richesse patiemment accumulée. Au lieu d'accepter sa délivrance avec gratitude, elle osait réclamer la vie de ceux qui avaient rejeté l'appel de Dieu. Son ingratitude pour la vie qui lui était conservée prouvait qu'elle en était indigne.

Prenons garde de traiter à la légère les moyens de salut que Dieu met à notre disposition! Il est des chrétiens qui disent: « Je ne tiens pas à être sauvé, si mon épouse (ou mon époux) et mes enfants ne le sont pas. » Ces personnes — qui pensent que le ciel ne sera pas pour elles un lieu de bonheur parfait sans la présence d'êtres qui leur sont si chers — comprennent-elles bien ce qu'elles doivent à Dieu pour sa grande bonté? Ont-elles oublié qu'elles sont liées au service de leur Créateur et Rédempteur par des liens ineffables d'amour, d'honneur et de loyauté? Parce que nos proches rejettent l'amour d'un Sauveur qui leur tend les bras, comme à tous, osons-nous lui tourner le dos, nous aussi? Un être qui apprécie à sa valeur le prix infini offert par le Sauveur pour racheter son âme — et par conséquent le prix de cette âme — ne peut mépriser la miséricorde divine parce que d'autres êtres jugent à propos de n'en faire aucun cas. Le fait même que des gens font fi des justes droits de Dieu devrait susciter en nous un désir d'autant plus grand de les honorer et d'entraîner vers le bonheur éternel tous ceux que nous pouvons influencer.

« Le soleil se levait sur la terre, lorsque Lot entra dans Tsoar. » Ses gais rayons semblaient n'éclairer dans les cités de la plaine qu'une scène de paix et de prospérité. Le mouvement renaissait dans les rues. Chacun se rendait, qui à ses affaires, qui aux plaisirs de la journée. Les gendres de Lot riaient encore des avertissements et des craintes du vieillard, quand, soudain, comme un coup de tonnerre dans un ciel sans nuages, la tempête éclate sur les villes de la plaine fertile. Du ciel s'abat sur la terre une pluie de feu et de soufre. Les palais et les temples, les luxueuses demeures, les jardins et les vignes, aussi bien que la gaie et folle multitude qui, la veille, avait insulté aux messagers célestes: tout est enveloppé de flammes. Et la fumée de la conflagration qui monte vers le ciel comme celle d'une grande fournaise annonce que la belle vallée de Siddim est devenue un lieu désert qui ne devra plus être ni habité ni rebâti, une désolation proclamant à toutes les générations futures la certitude des jugements de Dieu.

Les flammes qui consumèrent Sodome et

Gomorrhe étendent jusqu'à nous leur sinistre lueur. Elles nous enseignent cette chose terrible que si la miséricorde divine supporte longtemps les prévaricateurs, il y a dans le mal une limite que les hommes ne sauraient impunément franchir. Quand cette limite est atteinte, le rôle de la miséricorde s'arrête et celui du châtiment commence.

Jésus a fait entendre qu'il y a des péchés plus graves que ceux de Sodome et de Gomorrhe. Ceux qui entendent la bonne nouvelle de la grâce les invitant à la conversion et qui n'en tiennent pas compte, a dit le Sauveur, sont plus coupables que les habitants de la vallée de Siddim. Un mal plus irréparable est commis par les gens qui professent connaître Dieu et observer ses commandements, alors qu'ils les renient par leur caractère et leur vie quotidienne. L'allusion de Jésus au sort de Sodome renferme un avertissement solennel destiné, non seulement à ceux qui commettent des péchés scandaleux, mais à tous les hommes qui se jouent des appels de Dieu.

Le message du Témoin fidèle à l'Église d'Éphèse renferme ces paroles: « Ce que j'ai contre toi, c'est que tu as laissé ton premier amour. Souviens-toi donc d'où tu es déchu et te convertis, et pratique tes premières œuvres. Sinon, je viens à toi promptement, et j'ôterai ton candélabre de sa place, à moins que tu ne te convertisses. » (Apocalypse 2:4, 5) Ému d'une compassion plus profonde que celle d'un père ou d'une mère à l'égard d'un fils perdu et malheureux, le Sauveur attend la réponse à son offre d'amour et de pardon. D'une voix suppliante, il adresse à l'enfant prodigue cette invitation: « Reviens à moi, et je reviendrai à toi. » (Malachie 3:7) Mais si la brebis perdue persiste à fermer l'oreille à la voix tendre et plaintive du berger, elle finira par s'égarer dans les ténèbres. A la longue, le cœur qui repousse la grâce divine s'endurcit dans le péché et finit par n'être plus sensible aux intimations du ciel. Un sort terrible est réservé à celui dont le bon Berger, jusque-là compatissant, dira: « Il s'est attaché aux idoles; laisse-le faire. » (Osée 4:17) Au jour du jugement, il y aura moins de rigueur pour les villes de la plaine que pour ceux qui ont connu l'amour de Jésus et qui lui auront préféré les plaisirs d'un monde de péché.

Vous qui tournez le dos aux offres de la miséricorde divine, ne voulez-vous pas réfléchir à tout ce qui s'inscrit contre vous dans les livres du ciel? Sachez qu'on y enregistre fidèlement l'impiété des nations, des familles et des individus. Aussi longtemps que le compte est ouvert, Dieu vous offre le pardon; il vous invite à la conversion. Il patiente, et cette patience peut être longue. Mais un jour viendra où le compte sera clos, où votre décision, volontairement prise, sera enregistrée et votre destinée fixée. Et alors sera donné le signal pour l'exécution de la sentence.

Il existe un motif d'alarme dans la condition actuelle du monde religieux. On s'est joué d'un Dieu de miséricorde. On foule aux pieds sa loi « en enseignant des préceptes qui sont des commandements d'hommes » (Matthieu 15:9). L'incrédulité règne dans bien des Églises; non pas l'incrédulité au sens ordinaire de ce terme, celle qui rejette l'Écriture purement et simplement, mais une incrédulité enveloppée d'un manteau de christianisme et qui sape la foi

en la Bible comme révélation divine. La piété fervente a fait place au formalisme. Il en résulte que l'apostasie et la sensualité sont à l'ordre du jour. Jésus-Christ a déclaré que, comme il en était « du temps de Lot, ... il en sera de même au jour où le Fils de l'homme paraîtra » (Luc 17:28, 30). Les événements quotidiens attestent l'accomplissement de cette parole. Le monde marche rapidement vers le jour où il sera mûr pour sa destruction. Bientôt les jugements de Dieu consumeront le péché et les pécheurs.

Or, voici l'avertissement du Sauveur: « Soyez sur vos gardes, de peur que vos cœurs ne soient appesantis par les excès de la bonne chère, par l'ivresse et par les inquiétudes de cette vie, et que ce jour-là ne vienne subitement sur vous, comme un filet; car il surprendra tous ceux qui habitent la surface de la terre entière », tous ceux dont le cœur est attaché aux choses d'ici-bas. « Veillez donc en tout temps et priez, afin que vous puissiez échapper à tous ces maux qui doivent arriver et subsister devant le Fils de l'homme. » (Luc 21:34-36)

Avant la destruction de Sodome, cet ordre avait été donné à Lot: « Enfuis-toi pour sauver ta vie! Ne regarde pas derrière toi, et ne t'arrête nulle part dans la plaine; fuis vers la montagne, de peur que tu ne périsses! » Par la même voix, ce conseil suprême fut donné aux disciples avant la destruction de Jérusalem: « Or, quand vous verrez Jérusalem investie par des armées, sachez à ce momentlà que sa ruine approche. Que ceux qui seront alors dans la Judée s'enfuient dans les montagnes. » (Genèse 19:17; Luc 21:20, 21) Selon cette intimation, les disciples ne devaient pas s'attarder à emporter un objet quelconque, mais tirer tout le parti possible des instants qui leur étaient laissés pour s'enfuir. Pour Lot et les siens, il s'agissait de rompre radicalement avec les méchants, de sauver leur vie par la fuite. Il en avait été ainsi aux jours de Noé; il en fut de même pour Lot, comme il en sera encore ainsi aux derniers jours. Alors la voix de Dieu se fera entendre à nouveau, sommant son peuple de se séparer de l'iniquité universelle.

Le tableau de la corruption et de l'apostasie qui existeront dans le monde religieux aux derniers jours nous est donné dans la vision de l'Apocalypse sur le jugement de Babylone, « la grande ville qui règne sur les rois de la terre » (Apocalypse 17:18). Voici l'appel qui retentit du haut du ciel avant sa destruction: « Sortez de Babylone, ô mon peuple, de peur qu'en participant à ses péchés, vous n'ayez aussi part à ses plaies. » (Apocalypse 17:18) Comme aux jours de Noé et de Lot, la séparation d'avec le péché et les pécheurs devra être radicale. Pas de compromis entre Dieu et le monde, ni de retour en arrière pour acquérir des richesses terrestres: « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » (Matthieu 6:24)

Semblable aux habitants de la vallée de Siddim, le monde rêve d'un avenir de prospérité et de paix. « Enfuis-toi pour sauver ta vie! » nous crie l'ange de Dieu. Mais d'autres voix clament: « Pas d'excitation; il n'y a pas de quoi s'alarmer. » Les multitudes répètent: « Paix et sûreté! » alors que le ciel annonce qu'une « ruine soudaine surprendra » les pécheurs. La nuit qui précéda leur destruction, les villes de la plaine, vautrées dans le tourbillon du plaisir, se moquaient des avertissements du messager divin. Mais la même nuit, la porte de la miséricorde

se ferma pour toujours sur les habitants de ces cités indolentes et dépravées. On ne se joue pas toujours de Dieu impunément, et on ne le fait pas longtemps. « Oui, le jour de l'Éternel arrive, jour cruel, jour de fureur et d'ardente colère, qui réduira la terre en désert et en exterminera les pécheurs. » (Ésaïe 13:9) La grande majorité du monde rejettera la miséricorde divine et sera emportée par une ruine soudaine et irrémédiable. Mais ceux qui tiendront compte de l'avertissement « habiteront dans la retraite du Très-Haut » et « reposeront à l'ombre du Tout-Puissant ». « Sa fidélité sera leur bouclier protecteur. » C'est pour le juste qu'est la promesse: « Je le rassasierai de longs jours, et je lui ferai contempler mon salut. » (Psaumes 91:1, 4, 16)

Lot ne demeura à Tsoar que peu de temps. Les mœurs de Sodome y prévalaient. Craignant que cette ville ne subisse le même sort, il s'en éloigna.

En effet, peu après, Dieu la détruisit, comme il en avait eu le dessein. S'étant retiré dans les montagnes, Lot trouva un gîte dans une caverne où il vécut, dépouillé de tout le confort pour lequel il n'avait pas craint d'exposer sa famille à l'atmosphère empoisonnée d'une ville corrompue. Il en subit les conséquences jusque dans sa retraite. On voit, par la conduite de ses filles, qu'elles étaient aveuglées par l'immoralité de Sodome au point de ne plus distinguer le bien du mal. Les descendants de Lot donnèrent naissance à deux peuples dégradés et idolâtres, les Moabites et les Ammonites, dont le mépris des commandements de Dieu et l'hostilité acharnée envers son peuple durèrent jusqu'au jour où, la coupe débordant, ils disparurent sous les coups de la justice divine.

Quel contraste entre la vie d'Abraham et celle de Lot! Autrefois, ils avaient partagé la même vie nomade; ensemble ils avaient adoré Dieu au pied du même autel et vécu côte à côte sous leurs tentes. Et maintenant!... C'est que Lot avait choisi de vivre à Sodome pour jouir de ses fêtes et de ses avantages matériels. Quittant Abraham et le sacrifice quotidien offert au Dieu vivant, il avait laissé ses enfants grandir au milieu d'une population pervertie et idolâtre. Il est vrai qu'il conserva la crainte de Dieu dans son cœur. L'Écriture nous apprend que « le juste Lot était outré de la conduite déréglée de ces pervers » et que « ce juste, qui demeurait parmi eux, sentait son âme juste tourmentée, chaque jour, de ce qu'il voyait et entendait de leurs œuvres criminelles » (2 Pierre 2:7, 8), impuissant à y mettre un frein. Sauvé lui-même comme « un tison retiré du feu » (Zacharie 3:2), il fut néanmoins dépossédé de tous ses biens et privé de sa femme et de ses enfants. Telles sont les terribles conséquences d'un faux pas! Couvert d'infamie en sa vieillesse, il se vit obligé de vivre dans des cavernes comme les bêtes sauvages!

« Ne te fatigue pas à acquérir des richesses », dit Salomon; « n'y applique pas ton esprit ». « Celui qui est âpre au gain trouble sa maison; mais celui qui hait les présents vivra. » A quoi l'apôtre Paul ajoute: « Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, dans le piège, et dans beaucoup de désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition. »

(Proverbes 23:4; 15:27; 1 Timothée 6:9)

Quand Lot se fixa à Sodome, il s'était fermement promis de protéger sa famille des mœurs existantes. Ce en quoi il échoua complètement. Il ne sut pas même se préserver personnellement des influences corruptrices qui l'entouraient. En outre, les relations de ses enfants avec les habitants de Sodome l'entraînèrent, malgré lui, à sympathiser avec eux. On en connaît les résultats.

Beaucoup de gens commettent une erreur semblable. En choisissant un domicile, ils considèrent les avantages matériels plutôt que l'influence morale et sociale dont ils seront entourés, eux et leur famille. Ils jettent leur dévolu sur une contrée belle et fertile ou sur une ville florissante qui leur promet la prospérité matérielle, mais où leurs enfants seront exposés à diverses tentations et où, trop souvent, ceux-ci formeront des relations contraires à la piété et à la croissance d'un caractère chrétien. L'atmosphère de moralité douteuse, d'incrédulité ou d'indifférence aux choses religieuses qui les y enveloppe neutralise l'influence pieuse d'une famille qui a constamment devant elle des exemples de révolte contre l'autorité des parents ou celle de Dieu. Beaucoup contractent des liens avec les incrédules et prennent parti pour les ennemis de la foi.

Dieu attend de ses enfants, lorsqu'ils ont à décider de l'endroit où ils iront résider, qu'ils considèrent à quelles influences morales et religieuses ils seront soumis, eux et les leurs. Il est vrai qu'on ne peut pas toujours choisir son entourage et qu'il peut nous arriver d'être très perplexes à ce sujet. Dans ces cas, souvenons-nous que partout où le devoir nous appelle, si nous veillons et prions et si nous plaçons notre confiance en la grâce du Seigneur, il nous préservera de la contamination. Mais nous ne devons pas nous exposer inutilement à des influences défavorables à la vie chrétienne. Quand nous nous fixons volontairement dans un milieu imprégné de mondanité et d'incrédulité, nous encourons le déplaisir de Dieu et éloignons de notre foyer les messagers du ciel.

Ceux qui, au détriment de leurs intérêts éternels, recherchent pour leurs enfants les avantages de la richesse et des honneurs, découvriront qu'ils ont fait un calcul désastreux. Plusieurs, comme Lot, verront la perte de leurs enfants et se sauveront difficilement eux-mêmes. Le travail de leur vie sera perdu; leur existence aboutira à une débâcle. Guidés par la vraie sagesse, leurs enfants auraient peut-être acquis moins de prospérité mondaine, mais obtenu un gage sûr à l'héritage éternel.

La récompense que Dieu a promise à son peuple n'est pas dans ce monde. Abraham ne posséda ici-bas aucune propriété, « pas même un pouce de terre » (Acts 7:5). Très riche, cependant, il employait ses biens à la gloire de Dieu et au bien-être de ses semblables. Mais il ne considérait pas cette terre comme sa patrie. Dieu l'avait appelé à quitter ses compatriotes idolâtres en lui promettant la terre de Canaan comme possession éternelle. Néanmoins, ni lui, ni son fils, ni le fils de son fils ne virent la réalisation de cette promesse. Quand il voulut inhumer sa femme, il dut acheter une sépulture aux Cananéens. Son seul bien-fonds dans le pays promis fut cette tombe dans la caverne de Macpéla.

Cela ne signifie pas que la promesse de Dieu ait failli. Même si elle n'eut pas son accomplissement final lors de l'occupation de Canaan par le peuple juif, elle n'en reste pas moins certaine. La réalisation de la promesse peut sembler longtemps différée, mais « au temps fixé, elle ne tardera pas à arriver à son terme » (Habakuk 2:3). N'oublions pas qu' « un jour devant le Seigneur est comme mille ans, et mille ans comme un jour » (2 Pierre 3:8). « Les promesses ont été faites à Abraham et à sa descendance. » (Galates 3:16) Le patriarche fait donc luimême partie des candidats à l'héritage. Mais cette donation promise au patriarche et à ses descendants ne comprend pas seulement la possession de la Palestine, mais celle du monde entier.

L'apôtre écrit que « la promesse d'avoir le monde pour héritage fut faite à Abraham et à sa postérité, non pas en vertu de la loi, mais en vertu de la justice de la foi » (Romains 4:13). La Bible enseigne clairement que les promesses faites à Abraham doivent s'accomplir par Jésus-Christ. Tous ceux qui sont à Jésus-Christ sont « la postérité d'Abraham, héritiers selon la promesse », bénéficiaires d'un « héritage qui ne peut être ni corrompu, ni souillé, ni flétri » (Galates 3:29; 1 Pierre 1:4), à savoir, notre terre délivrée de la malédiction du péché. En effet, « le règne, la domination et la souveraineté des royaumes qui sont sous tous les cieux seront accordés au peuple des saints du Très-Haut. Son règne est un règne éternel, et toutes les puissances le serviront et lui obéiront. » « Mais les humbles posséderont la terre, et ils jouiront d'une grande prospérité. » (Daniel

7:27; Psaumes 37:11)

Admis à contempler cet immense patrimoine, Abraham se contenta de cette espérance. « C'est par la foi qu'il séjourna dans la terre qui lui avait été promise comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob, héritiers avec lui de la même promesse. Car il attendait la cité qui a de solides fondements, dont Dieu est l'architecte et le fondateur. » « Tous ceuxlà sont morts dans la foi sans avoir obtenu ce qui leur avait été promis; ils l'ont seulement vu et salué de loin, ayant fait profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre. » (Hébreux 11:9, 10, 13, 16)

Si nous voulons obtenir « une patrie meilleure », c'est-à-dire « une patrie céleste », nous devons, nous aussi, vivre ici-bas comme étrangers et voyageurs.

Chapitre 15 : Le Mariage d'Isaac

Parvenu à un âge avancé et augurant une mort prochaine, Abraham songea à prendre une mesure importante en vue de l'accomplissement de la promesse divine relative à sa postérité. Isaac, son héritier, choisi pour lui succéder comme gardien de la loi de Dieu et père du peuple élu, n'était pas marié. Pour Abraham, le choix d'une épouse pour son fils avait une extrême importance, surtout quant à l'influence qu'elle pourrait exercer en ce qui concerne la vraie foi. Isaac avait hérité de la confiance en Dieu et de la soumission à ses ordres qui caractérisaient son père. Mais il possédait, avec un tempérament très affectueux, une nature douce et conciliante. Or, les habitants de Canaan étaient idolâtres et Dieu avait défendu à son peuple de s'unir à eux par le mariage, ces unions étant de nature à l'entraîner dans l'apostasie. Abraham craignait que, lié à une personne étrangère au culte de Jéhovah, son fils ne fût en danger de sacrifier ses principes par amour de la paix.

Dans les temps primitifs, les questions matrimoniales étaient généralement réglées par les parents. C'était en tout cas la coutume parmi ceux qui adoraient le Seigneur. On ne contraignait personne à se marier contre son gré. En revanche, les affections des jeunes étaient dirigées par le jugement mûri de parents craignant Dieu. Faire fi de leurs conseils était considéré comme un affront, voire comme un crime. Quant à Isaac, plein de confiance en la sagesse et en l'affection de son père, il s'en remettait à lui à ce sujet, assuré que Dieu lui-même dirigera le choix qui sera fait.

Le patriarche songea à la parenté de son père restée en Mésopotamie. Sans être complètement à l'abri de l'idolâtrie, celle-ci restait attachée à la connaissance et au culte du vrai Dieu. Or, comme Isaac ne pouvait quitter le pays de Canaan pour aller vivre parmi eux, on espérait trouver là-bas une jeune femme disposée à renoncer à son pays pour s'unir au fils d'Abraham et collaborer avec lui à maintenir dans sa pureté le culte du Dieu vivant.

Abraham confia cette importante mission au « plus ancien des serviteurs de sa maison », un homme d'une piété et d'un jugement éprouvés, qui lui avait rendu de longs et fidèles services. Par un serment solennel, il lui fit promettre devant Dieu de ne pas choisir pour son fils une femme cananéenne, mais une fille de la famille de Nacor, le Mésopotamien. Si aucune jeune fille de cette famille ne consentait à quitter sa parenté, le serviteur était dégagé de son serment; mais il ne devait en aucun cas y conduire Isaac. Pour encourager son serviteur en vue de cette mission à la fois délicate et difficile, le patriarche lui donna l'assurance que Dieu la couronnerait de succès: « L'Éternel, le Dieu des cieux, qui m'a fait sortir de la maison de mon père et du pays de ma naissance, lui dit-il, enverra son ange devant toi. » (Voir Genèse 24)

Sans tarder, le messager se mit en route, accompagné d'une suite de dix chameaux affectés en partie à son usage et en partie aux cadeaux destinés à la future épouse et à sa suite. Un long trajet les amena d'abord à Damas, puis dans les riches plaines arrosées par l'Euphrate, le grand fleuve de l'Orient. Arrivé à Charan, « la ville de Nacor », Éliézer « s'arrêta hors de la

ville, près d'un puits, vers le soir, à l'heure où les femmes sortaient pour aller puiser de l'eau ». Pour le serviteur d'Abraham, une heure solennelle avait sonné, de laquelle devaient découler, selon le choix qui serait fait, de graves conséquences non seulement pour la maison de son maître, mais pour les générations futures. Cependant, comment s'acquitter sagement de cette importante mission parmi des gens qui lui sont complètement étrangers? Se rappelant la parole d'Abraham lui promettant l'intervention divine, il a recours à la prière. Accoutumé à voir chez le patriarche de continuels exemples de bonté et d'hospitalité, il demande à Dieu que le choix qui va lui incomber soit déterminé par un acte de courtoisie de la part de la jeune fille qu'il rencontrera.

La réponse à sa prière ne se fait pas attendre. Parmi les femmes réunies autour d'un puits, l'une d'elles le frappe par ses manières avenantes. Il s'approche d'elle et lui demande à boire de la cruche qu'elle porte sur l'épaule. Non seulement il est accueilli avec bonté, mais elle lui offre de puiser de l'eau pour ses chameaux, fonction réservée, en Orient, aux filles de maisons princières elles-mêmes. Le signe demandé par Éliézer venait de lui être accordé. Non seulement « la jeune fille était très belle », mais sa courtoisie empressée indiquait à la fois un bon cœur et une nature pleine d'activité et d'énergie. Le serviteur d'Abraham reconnaît que jusqu'ici la direction divine l'a favorisé.

Après avoir récompensé l'amabilité de la jeune bergère par de riches présents, Éliézer s'informe de sa parenté. Apprenant qu'elle est fille de Béthuel, le neveu de son maître, « il s'incline et se prosterne devant l'Éternel », et, dans l'action de grâces qu'il rend à Dieu, il mentionne ses relations avec Abraham.

Rentrant en hâte chez elle, la jeune fille raconte l'événement à son frère Laban, qui accourt auprès de l'étranger et l'emmène sous le toit familial où on lui offre, ainsi qu'à sa suite, un gîte et du fourrage pour les chameaux.

Invité à s'asseoir à table, Éliézer refuse de manger jusqu'à ce qu'il ait fait part du but de son voyage. Il parle de sa prière auprès du puits et des incidents qui ont suivi. Il ajoute: « Et maintenant, si vous voulez user de bonté et de fidélité à l'égard de mon maître, déclarez-le moi; sinon, dites-le moi aussi, et je me tournerai à droite ou à gauche. » A quoi on lui répond: « La chose vient de l'Éternel; nous ne pouvons te dire ni mal, ni bien. Voici Rébecca, qui est là devant toi; prends-la et pars, et qu'elle devienne la femme du fils de ton maître,

comme l'Éternel l'a dit. »

Le consentement de la famille obtenu, on demande à Rébecca elle-même si elle est disposée à entreprendre ce grand voyage pour épouser le fils d'Abraham. Convaincue, par ce qui s'est passé, que Dieu l'a choisie pour être la femme d'Isaac, elle répond: « Je partirai! »

Impatient de voir la joie de son maître à la vue du succès de sa mission, le vieux serviteur, pressé de partir, se met en route dès le lendemain matin.

Isaac, qui s'était occupé des troupeaux dans le voisinage de Béer-Séba, où habitait son père, était rentré dans la tente de celui-ci, en attendant le retour de la caravane. Étant sorti, « vers le soir, pour méditer dans les champs, Isaac leva les yeux, et il vit des chameaux qui s'avançaient. Rébecca, levant aussi les yeux, aperçut Isaac, et elle sauta à bas de son chameau. Elle dit au serviteur: Qui est cet homme qui vient dans les champs au-devant de nous? Le serviteur répondit: C'est mon maître. Alors elle prit son voile et s'en couvrit. Le serviteur raconta à Isaac tout ce qu'il avait fait. Puis Isaac conduisit Rébecca dans la tente de Sara, sa mère; il prit Rébecca pour femme, et il l'aima.

Ainsi Isaac fut consolé après la mort de sa mère. »

Abraham n'ignorait pas les conséquences qui résultent de mariages entre les croyants et les incroyants. Il avait sous les yeux tout ce qui s'était passé à cet égard depuis le temps de Caïn jusqu'à son époque, y compris les conséquences de son mariage avec Agar, comme de ceux d'Ismaël et de Lot. Son manque de foi et celui de Sara avaient eu pour résultat la naissance d'Ismaël, chez qui, depuis l'enfance, l'influence et les enseignements du père avaient été contrecarrés par la parenté idolâtre de la mère. La jalousie d'Agar et des femmes qu'elle avait données à Ismaël avait entouré la famille de celui-ci d'une barrière qu'Abraham avait été impuissant à renverser, et l'idolâtrie s'était établie dans la famille du fils aîné. Séparé de son père, aigri par les querelles d'un foyer exempt d'affection et dénué de la crainte de Dieu, Ismaël s'était vu contraint de choisir l'existence aventureuse d'un pillard du désert, « sa main levée contre tous, et la main de tous contre lui » (Genèse 16:12). Vers la fin de sa vie, regrettant son passé coupable, il revint au Dieu de son père. Mais l'exemple donné à sa postérité subsista. Turbulente et idolâtre, la nation puissante issue de lui fut toujours une cause de souffrances pour les descendants d'Isaac.

La femme de Lot, nature égoïste et irréligieuse, avait fait beaucoup pour séparer son mari d'Abraham. N'eût été cette femme, Lot ne serait jamais resté à Sodome, privé des conseils et de la sagesse de son oncle. Sans les enseignements reçus d'Abraham dans son enfance, le contact de sa femme et de la population dépravée de cette ville l'eût sûrement fait sombrer dans l'incrédulité. Le mariage de Lot et le choix de Sodome comme résidence furent ainsi les premiers anneaux d'une chaîne d'événements funestes qui affligèrent le monde durant plusieurs générations.

Nulle personne craignant Dieu ne peut, sans danger, s'unir à un conjoint qui n'a pas cette crainte. Le bonheur et la prospérité de l'hymen dépendent de l'union des deux époux. Or, entre le croyant et le non-croyant existe une divergence radicale de goûts, d'inclinations, de projets. Ils servent deux maîtres distincts et inconciliables. Les principes du conjoint croyant ont beau être purs et irréprochables, la vie en commun l'éloignera de Dieu.

Celui qui est entré inconverti dans les liens du mariage et qui se donne à Dieu n'en est que plus contraint d'être fidèle à sa compagne, et vice-versa, quelles que soient les discordances en matière religieuse. On doit néanmoins considérer que les obligations envers le Seigneur sont

bien plus impérieuses que les relations terrestres, même si des épreuves ou la persécution devaient en être le résultat. Si cette fidélité s'accompagne d'affection et de douceur, il y a des chances que le croyant finisse par gagner à la foi son conjoint non croyant. Mais les mariages entre chrétiens et infidèles sont interdits dans la Bible. L'ordre du Seigneur est formel: « Ne vous mettez pas sous un joug étranger en vous unissant aux infidèles. » (2 Corinthiens 6:14, 17, 18)

Divinement honoré du titre d'héritier de promesses destinées au monde entier, Isaac, âgé de quarante ans, s'était soumis à la décision de son père, qui avait chargé un serviteur pieux d'aller lui trouver une épouse. Le résultat de ce mariage nous est donné dans ce touchant tableau de bonheur domestique: « Puis Isaac conduisit Rébecca dans la tente de Sara, sa mère; il prit Rébecca pour femme, et il l'aima. Ainsi Isaac fut consolé après la mort de sa mère. »

Quel contraste entre la conduite d'Isaac et celle

de la jeunesse actuelle, même parmi les chrétiens! Ne voit-on pas, trop souvent, les jeunes revendiquer comme leur prérogative exclusive le droit de choisir un époux ou une épouse, sans la moindre idée de consulter à ce sujet soit Dieu, soit leurs parents, et cela même des années avant d'avoir atteint leur maturité? Quelques années de vie en commun suffisent en général pour les convaincre de leur erreur, alors qu'il est souvent trop tard pour en réparer les funestes conséquences. Cette même pétulance manifestée dans le choix d'un conjoint se retrouve dans la vie matrimoniale, et le mal s'aggrave au point qu'elle devient intolérable. Nombreux sont ceux qui ont ainsi compromis leur bonheur en cette vie et leur espoir d'une vie future.

S'il est un sujet qui exige toute notre attention et devrait nous amener à rechercher le conseil de personnes plus âgées, c'est celui du mariage. Avant de contracter ce lien pour la vie, que le jeune homme et la jeune fille ouvrent la Bible et demandent au Seigneur de les diriger.

La déférence d'Isaac pour le jugement de son père était le résultat de l'éducation qu'il avait reçue et qui lui avait fait aimer une vie d'obéissance. Tout en exigeant de ses enfants le respect de l'autorité paternelle, Abraham prouvait par sa vie quotidienne que cette autorité n'émanait pas d'une volonté égoïste ou arbitraire, mais naissait d'une affection n'ayant en vue que leur bien-être et leur bonheur.

Les parents ne doivent jamais oublier qu'ils sont responsables du bonheur de leurs enfants et qu'ils doivent les guider dans le choix de leurs futurs compagnons d'existence. Par leurs paroles et leur exemple, ils ont pour mission, avec l'aide de la grâce divine, de former leur caractère de telle façon que, dès leurs plus tendres années, ils soient animés de sentiments purs et nobles et attirés par le bien et le vrai. Qui se ressemble s'assemble, dit un proverbe. Implantez de bonne heure dans leur âme l'amour de la vérité, de la pureté et de la bonté, et ils rechercheront la société de ceux qui possèdent ces mêmes dispositions.

Efforcez-vous d'imiter dans votre vie quotidienne l'amour et la bienveillance du Père céleste. Que la vie au foyer soit tout ensoleillée de joie. Faites-y régner une douce atmosphère

qui ne laisse dans les souvenirs de vos enfants qu'une vision de paix et de bonheur paradisiaque. Cela leur vaudra plus que des terres ou de l'argent. Sans doute, les membres d'une famille n'ont pas tous le même caractère, et ce fait exigera de votre part de la patience et de la miséricorde. La tendresse et le calme réussiront d'ailleurs à unir étroitement tous les vôtres.

Le véritable amour naît d'un principe saint et élevé, totalement différent des attachements qu'éveille une flamme soudaine s'éteignant à la première épreuve sérieuse. C'est par le fidèle accomplissement des devoirs qui lui incombent au foyer paternel que la jeunesse se prépare en vue de créer un foyer à son tour. C'est là qu'elle doit apprendre le renoncement, la bonté, la courtoisie et la sympathie chrétienne. Celui qui, le cœur plein d'une chaude affection, quitte votre toit pour prendre la direction d'un nouveau foyer, saura comment faire le bonheur de celle qu'il aura choisie pour compagne de sa vie. Au lieu d'être la fin de l'amour, le mariage n'en sera que le commencement.

Chapitre 16 : Jacob et Esaü

Jacob et Ésaü, les fils jumeaux d'Isaac et de Rébecca, présentaient, dans leur caractère et dans leur vie, un contraste frappant. Dès avant leur naissance, cette dissemblance avait été annoncée aux parents par un ange. En réponse à la prière angoissée de Rébecca, celle-ci avait appris qu'elle donnerait le jour à deux fils, qui seraient ancêtres de deux grands peuples, et que le plus jeune aurait la prééminence.

Ésaü grandit dans l'amour des plaisirs égoïstes et l'esprit absorbé par les choses de la vie présente. Impatient, sans frein, grand amateur de la chasse, il mettait sa joie à courir les aventures, et fut de bonne heure un chasseur de profession. Il était le favori de son père. Ce berger pacifique et paisible était ravi de la vigueur et de l'audace de ce fils aîné qui parcourait monts et déserts et lui rapportait les produits de sa chasse avec le récit de ses exploits.

Jacob, méditatif, diligent et soucieux, plus préoccupé de l'avenir que du présent, préférait le séjour au foyer, le soin des troupeaux et la culture du sol. Son application, sa dextérité et son esprit d'économie en faisaient le favori de sa mère, qui trouvait dans l'affection douce et profonde et les attentions constantes du cadet plus de satisfaction que dans les rares et bruyantes caresses d'Ésaü.

Les promesses faites à Abraham et confirmées à son fils, promesses qui faisaient pour Isaac et Rébecca l'objet suprême de leurs vœux et de leurs espérances, étaient connues d'Ésaü et de Jacob. Le droit d'aînesse leur avait été présenté comme un précieux apanage conférant non seulement une richesse temporelle, mais une primauté spirituelle. Celui à qui il sera dévolu deviendra, leur avait-on dit, le prêtre de sa famille et l'ancêtre du Rédempteur promis. Mais la possession du droit d'aînesse comporte certaines obligations. Celui qui en sera le bénéficiaire devra consacrer sa vie au service de Dieu. A l'instar d'Abraham, il sera soumis aux ordres de l'Éternel et lui obéira en ce qui concerne son mariage, ses relations familiales et sa vie publique.

En faisant connaître ces privilèges et ces conditions à ses fils, Isaac avait annoncé que c'était à Ésaü, en sa qualité de fils aîné, que revenait le droit d'aînesse. Mais celui-ci n'avait ni goût pour la piété, ni inclination vers une vie religieuse. Les exigences attachées au droit d'aînesse spirituel lui semblaient une entrave désagréable et même irritante. La loi de Dieu, qui constituait la base de l'alliance avec Abraham, lui apparaissait comme un joug de servitude. Résolu à suivre ses penchants et à vivre à sa guise, il mettait son bonheur à être riche et puissant, et son plaisir dans les festins et les réjouissances. Pour lui, rien n'égalait la vie émancipée, vagabonde et aventureuse.

Rébecca, qui n'oubliait pas les paroles de l'ange, jugeait de la chose avec plus de discernement que son mari. Elle était persuadée que l'héritage dont parlait la promesse de Dieu était réservé à Jacob. Mais elle avait beau répéter à Isaac les paroles célestes, celui-ci, dans son affection pour le fils aîné, demeurait inébranlable.

Instruit par sa mère, le fils cadet avait connaissance de la révélation divine qui lui attribuait le droit d'aînesse et il désirait vivement en posséder les ineffables privilèges. Ce n'étaient pas les richesses temporelles qu'il convoitait, mais les bénédictions spirituelles: communier avec Dieu comme Abraham, le juste; présenter au nom de sa famille le sacrifice expiatoire; devenir l'ancêtre du peuple élu et du Messie promis; posséder l'immortel héritage. En un mot, goûter les prérogatives et les honneurs compris dans l'alliance avec Dieu.

Il écoutait avidement son père parler du droit d'aînesse spirituel et retenait pieusement tout ce que lui en disait sa mère. Ce sujet occupait jour et nuit ses pensées et devint la suprême ambition de sa vie. Cependant, tout en plaçant les biens éternels au-dessus des biens terrestres, Jacob ne possédait pas une connaissance personnelle du Dieu qu'il révérait. Son cœur n'avait pas été renouvelé par la grâce divine. Craignant que la promesse le concernant ne s'accomplisse pas tant qu'Ésaü conserverait les droits du premier-né, il s'ingéniait à découvrir le moyen de s'approprier ce trésor tant convoité que son frère tenait en si petite estime.

Un jour, Ésaü revient de la chasse, harrassé de fatigue. Il trouve Jacob occupé à préparer un potage et il lui demande de lui en offrir une portion. Celui-ci, toujours obsédé par la même pensée, saisit l'occasion et pose à Ésaü comme condition de lui céder en retour le droit d'aînesse. « Voici que je m'en vais mourir, s'écrie le chasseur insouciant et viveur; à quoi me servirait mon droit d'aînesse? » (Genèse 25:32-34) Quelques instants lui suffiraient pour se préparer à manger dans la tente de son père. Mais en échange d'un plat, il renonce à ce droit d'aînesse et confirme cette aliénation par un serment. Pour satisfaire un caprice momentané, il troque froidement le glorieux héritage que Dieu a promis à ses pères. Prêt à sacrifier les choses célestes à celles de la terre, à échanger un bien futur contre un plaisir passager, il montre que, pour lui, le présent prime tout.

« C'est ainsi qu'Ésaü méprisa le droit d'aînesse. » (Genèse 25:32-34) En abandonnant ce précieux patrimoine, il ressent même une espèce de soulagement. Maintenant, devant lui, la route est libre: il peut agir comme bon lui semble. Que de gens, aujourd'hui encore, pour se procurer de folles jouissances appelées liberté, alièrent leur droit à un héritage « qui ne peut être ni corrompu, ni souillé, ni flétri, et qui leur est réservé dans les cieux »!

Toujours fasciné et asservi par les choses de la terre, Ésaü alla prendre parmi les filles de Heth deux femmes dont l'idolâtrie fut une source de cuisants chagrins pour Isaac et Rébecca. C'était une nouvelle violation des conditions formelles de l'alliance qui interdisait le mariage entre les membres du peuple de Dieu et les païens. Cependant, ni les raisonnements de Rébecca, ni l'ardent désir de Jacob, ni l'indifférence d'Ésaü quant aux obligations du droit d'aînesse ne parvenaient à ébranler l'intention du père de conférer à son aîné le droit de primogéniture.

Les années s'écoulaient. Isaac, devenu vieux et aveugle, et se croyant près de mourir, se décida enfin à donner sa bénédiction à son fils favori. Mais connaissant l'opposition de Rébecca et de Jacob, il jugea prudent de célébrer cet acte solennel en secret et cela,

conformément à la coutume, à l'occasion d'un banquet. En conséquence, le patriarche donne cet ordre à Ésaü: « Je te prie, ... va dans la campagne, et tue-moi du gibier. Apprêtemoi un mets appétissant, selon mon goût; ... et que mon âme te bénisse avant que je meure. » (Genèse 27:3, 4)

Rébecca, qui devine le dessein de son mari, est convaincue que ce projet est contraire à la volonté de Dieu et qu'Isaac, en frustrant Jacob de l'honneur qui lui revient, est en danger d'encourir le déplaisir du ciel. En vain, elle a essayé sur Isaac la force du raisonnement; maintenant, elle se décide à recourir à la ruse.

Dès qu'Ésaü est parti pour la chasse, elle se prépare à mettre son projet à exécution. Elle informe Jacob de ce qui se passe, et elle insiste sur la nécessité, si l'on veut prévenir l'acte final et irrévocable, d'agir immédiatement. Elle ajoute que s'il veut suivre ses instructions, il obtiendra la bénédiction découlant de la promesse divine. Jacob n'entre pas immédiatement dans le plan de sa mère. Il est très angoissé à la pensée de tromper son père. Cette action, pense-t-il, lui vaudra plutôt une malédiction qu'une bénédiction. Bientôt, cependant, ses scrupules calmés et surmontés, il cède à la suggestion de Rébecca. Il n'a pas l'intention de recourir directement au mensonge; mais, une fois en présence de son père, il croit avoir été trop loin pour battre en retraite et il obtient par la fraude l'objet de ses vœux les plus chers.

Jacob et Rébecca avaient réussi. Mais de leur tromperie il ne devait résulter que de grands chagrins. Dieu avait annoncé que le droit d'aînesse reviendrait à Jacob. S'ils avaient attendu avec foi et laissé le Seigneur opérer en leur faveur, cette promesse se serait accomplie à son heure. Mais, comme beaucoup de gens qui se disent chrétiens, ils ne consentaient pas à abandonner la chose entre ses mains. Rébecca se repentit amèrement des mauvais conseils qu'elle avait donnés à son fils: son acte eut pour effet de l'en séparer à toujours. Elle ne devait, en effet, plus revoir son visage, et Jacob, dès lors, ne connut plus que le remords. Il avait péché contre son père, contre son frère, contre son âme et contre Dieu. En une seule heure, il s'était condamné à toute une vie de regrets, surtout lorsque, des années plus tard, l'inconduite de ses fils vint assombrir son existence.

A peine Jacob était-il sorti de la tente de son père qu'Ésaü rentra de la chasse. Quoiqu'il eût aliéné son droit d'aînesse et confirmé cet acte par un serment solennel, il était maintenant déterminé, quelles que fussent les prérogatives de son frère, à en réclamer le profit. Aux grâces spirituelles du droit d'aînesse se rattachaient des bienfaits d'ordre temporel, tels que la primauté et une double part dans l'héritage paternel, les seuls qu'Ésaü pût apprécier. « Que mon père se lève, dit-il, et qu'il mange de la chasse de son fils afin que son âme me bénisse. »

Ému, surpris, terrifié, le vieillard aveugle apprend la mystification dont il vient d'être la victime. Son espoir, si longtemps caressé, est réduit à néant. En outre, il sympathise profondément avec le désappointement de son fils aîné. Mais soudain, il sent s'imposer à lui la conviction que c'est Dieu qui vient de dissiper son projet et de permettre la chose même qu'il a si longtemps voulu empêcher. Il se souvient des paroles de l'ange à Rébecca et, malgré la faute

dont Jacob vient de se rendre coupable, il reconnaît que celui-ci est le plus digne de réaliser le dessein de Dieu. Du reste, en bénissant Jacob, n'a-t-il pas ressenti en lui la puissance de l'Esprit divin? En présence de tous ces faits, il ratifie la bénédiction qu'il a tout à l'heure inconsciemment donnée à Jacob: « Je l'ai béni... ainsi donc il restera béni. » (Genèse 27:33)

Ésaü avait fait peu de cas de la bénédiction tant qu'elle semblait à sa portée. Maintenant qu'elle lui échappe pour toujours, il la désire de toute la puissance de sa nature impulsive et passionnée. Sa douleur, mêlée de rage, éclate en un cri amer et terrible: « Bénis moi, moi aussi, mon père!... N'astu point réservé une bénédiction pour moi? » Hélas! la promesse donnée ne pouvait être rappelée. Le droit d'aînesse, follement abandonné par lui, ne pouvait plus être récupéré. « Pour un plat », pour la satisfaction momentanée d'un appétit qui n'avait jamais connu de frein, Ésaü a vendu son héritage, et maintenant qu'il reconnaît sa folie, il est trop tard. « Voulant obtenir la bénédiction paternelle, il fut repoussé; car, bien qu'il l'eût demandée avec larmes, il ne put faire changer son père de résolution. » (Hébreux 12:16, 17) Ésaü n'était pas exclu de la grâce divine qui s'obtient par la conversion. Mais le droit d'aînesse ne pouvait plus lui échoir. D'ailleurs, il ne désirait pas se réconcilier avec Dieu. Sa douleur était due, non au sentiment de ses péchés, mais aux conséquences de ceux-ci.

Ésaü, que l'Écriture appelle « un profane » (Hébreux 12:16, 17), représente ceux qui mésestiment la rédemption acquise par Jésus-Christ et qui sont prêts à sacrifier l'héritage du ciel aux biens périssables de la terre. Des multitudes de gens vivent pour le présent, sans accorder une pensée ni une préoccupation à l'avenir. Avec Ésaü, ils répètent: « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » (1 Corinthiens 15:22) On se laisse guider par ses inclinations; on préfère renoncer aux perspectives éternelles plutôt que de s'imposer quelques restrictions. Devant le choix entre les satisfactions corporelles et les joies du ciel, ce sont les premières qui l'emportent, tandis que Dieu et l'éternité sont écartés et virtuellement méprisés. Même parmi ceux qui se disent chrétiens, que de gens se cramponnent à des plaisirs qui nuisent à leur santé et annihilent les sentiments délicats de leur âme! Combien même s'offensent lorsqu'on leur présente le devoir de se purifier de toute souillure de la chair et de l'esprit et d'achever leur sanctification dans la crainte de Dieu! Ne pouvant concilier ces jouissances dangereuses avec la marche vers le ciel, ils en concluent que le chemin qui mène à la vie est trop étroit et préfèrent y renoncer.

Ainsi, un grand nombre de personnes échangent leur droit d'aînesse contre des plaisirs enivrants. Pour des satisfactions passagères, pour des voluptés débilitantes et abrutissantes, on sacrifie sa santé, on affaiblit ses facultés mentales, on renonce même au ciel. Ésaü comprit trop tard qu'il avait fait un marché stupide. Il en sera de même, au dernier jour, pour des multitudes qui, en échange d'appâts sensuels, auront renoncé à leur droit de cité dans un monde meilleur.

Chapitre 17 : L'Exil de Jacob

Devant la menace de mort proférée par son frère, Jacob quitte précipitamment le foyer paternel. Seul, le bâton à la main, il entreprend un trajet de plusieurs centaines de kilomètres. Le cœur lourd de remords et d'effroi, il s'avance à travers une contrée infestée de tribus nomades et farouches. De crainte d'être rejoint par son frère courroucé, il évite même la rencontre des humains.

Il emporte avec lui, il est vrai, la bénédiction et la promesse de l'alliance. En le congédiant, son père les lui a répétées avec la recommandation de prendre femme en Mésopotamie dans la famille de sa mère. Mais le fugitif se demande si, banni du foyer paternel par sa propre faute, il ne s'est pas privé à jamais du bénéfice des promesses divines. Satan le harcèle d'inquiétudes et c'est à peine s'il ose encore prier. L'abandon où il se trouve est tel, la nuit de son désespoir devient si dense qu'il éprouve comme jamais auparavant le besoin de la protection divine. Toute assurance en ses propres forces ou en ses propres mérites a disparu. Humilié jusqu'en terre et confessant son péché avec larmes, il supplie l'Éternel de lui révéler, de quelque manière, s'il ne l'a pas entièrement rejeté.

Le soir du second jour trouve Jacob à une très grande distance des tentes de son père. Exténué de fatigue, il se couche sur le sol où une pierre lui sert d'oreiller. Et maintenant, un Dieu compatissant va faire connaître à son serviteur solitaire et désespéré qu'il ne l'a pas abandonné, que sa miséricorde lui est assurée. Il va révéler à ce pécheur repentant ce qui lui manque pour faire bondir son cœur de joie: un Sauveur par lequel le chemin de la réconciliation avec Dieu lui est largement ouvert.

Pendant son sommeil, il contempla en songe une échelle éclatante de lumière dont la base reposait sur la terre et dont le sommet atteignait le ciel. Sur cette échelle, des anges montaient et descendaient. Du sommet, Dieu, s'adressant à Jacob, lui disait: « Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. Cette terre sur laquelle tu es couché, je la donnerai à toi et à ta postérité. ... Toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. » Non seulement la promesse faite à Abraham et à Isaac est répétée à Jacob, mais il entend ces paroles de réconfort et d'encouragement: « Oui, je suis avec toi; je te garderai partout où tu iras. Je te ramènerai dans ce pays; car je ne t'abandonnerai pas avant d'avoir fait ce que je t'ai promis. » (Genèse 28:13-15)

Dans sa bonté, Dieu avertit ensuite le fugitif des dangers à la fois spirituels et matériels qui le menacent. Il prépare ainsi Jacob à résister aux tentations qui viendront l'assaillir alors qu'il se verra entouré d'idolâtres et d'hommes rusés. Il l'encourage à bien remplir la mission qui lui est confiée, à conserver toujours devant ses yeux le haut idéal qui lui est proposé et dans son cœur l'assurance que le plan divin se réalisera dans sa vie.

Dans cette même vision, Jacob eut la révélation de certaines phases du plan du salut dont la connaissance pouvait lui être utile. L'échelle mystique vue en songe n'était autre que celle

dont Jésus parlera plus tard au disciple Nathanaël, lorsqu'il lui dira: « Vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » (Jean 1:51) Jusqu'au moment de sa rébellion contre Dieu, l'homme avait eu un libre accès auprès du Créateur. Mais la désobéissance d'Adam et d'Ève ayant interrompu ces relations, la liaison entre le ciel et la terre avait été assurée par l'échelle mystique et par le Fils de Dieu, dont le sacrifice devait combler l'abîme creusé par le péché. C'est ainsi que l'humanité, au lieu d'être abandonnée à son désespoir, a pu de nouveau communiquer avec le ciel par le ministère des anges et, par Jésus-Christ, la faiblesse humaine a été mise en contact avec la puissance infinie.

Jacob ne comprit pas dès le début toute la vérité renfermée dans ce grand mystère. Mais elle fit dès lors, et toute sa vie durant, l'objet de ses méditations et se dévoila de plus en plus à son esprit.

Quand il se réveilla, les étincelants personnages de la vision avaient disparu. Les étoiles qui diapraient le firmament animaient seules les ombres de la nuit. Dans le lointain, apparaissait à l'horizon la silhouette estompée des collines. Mais une présence invisible peuplait ce lieu solitaire devenu sacré. Jacob eut le sentiment net et solennel que Dieu était avec lui. « Certainement! s'écria-t-il, l'Éternel est dans ce lieu, et moi, je ne le savais pas! ... C'est bien ici la maison de Dieu; c'est ici la porte des cieux! » (Voir Genèse 28:16-22)

« Jacob se leva de bon matin; il prit la pierre dont il avait fait son chevet, il l'érigea en monument et il versa de l'huile sur son sommet. » Selon la coutume d'alors, pour commémorer l'événement, Jacob laissa ce souvenir de la grâce divine, afin que, chaque fois qu'il aurait l'occasion de revoir ce lieu, il pût s'y arrêter pour adorer l'Éternel. Il appela cet endroit Béthel, « Maison de Dieu ». Le cœur plein de gratitude, il répéta la promesse qui l'assurait de la protection divine et prononça ce vœu: « Si Dieu est avec moi, s'il me garde dans le voyage que j'ai entrepris, s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir, et si je retourne en paix à la maison de mon père, alors l'Éternel sera mon Dieu. Cette pierre que j'ai érigée en monument sera la maison de Dieu. ... Je te paierai la dîme de tout ce que tu me donneras. »

Le fils d'Isaac ne posait pas ici de conditions à Dieu. La prospérité lui avait été promise. Ce vœu n'était que l'expression de la reconnaissance de son âme devant l'assurance de la miséricorde et de la bonté divines. Il comprenait que Dieu avait sur lui des droits qu'il devait respecter, et que les signes singuliers de la faveur dont il venait d'être l'objet exigeaient de sa part une marque d'appréciation. Il faudrait que ce même sentiment anime le fidèle devant chacun des bienfaits qui lui viennent de l'Auteur de toute grâce. Le chrétien devrait souvent se souvenir de sa vie passée et se rappeler les délivrances merveilleuses qui lui ont été accordées, le soutien qui lui a été offert dans l'épreuve, les issues soudaines ouvertes devant lui quand tout semblait obscur et fermé, et le réconfort qui lui est parvenu au moment de défaillir. Dans toutes ces circonstances, nous devons reconnaître des preuves de la présence et de la protection des anges de Dieu. Le souvenir de ces bienfaits innombrables devrait nous inciter à répéter, émus,

avec le Psalmiste: « Que rendrai-je à l'Éternel? Tous ses bienfaits sont sur moi! » (Psaumes 116:12)

Notre temps, nos talents, nos biens doivent être consacrés à celui qui nous les a confiés. Chaque fois que nous sommes l'objet d'une délivrance ou que nous parviennent des faveurs nouvelles et inattendues, notre gratitude devrait monter vers Dieu non seulement en paroles, mais, à l'exemple de Jacob, en dons et en offrandes en faveur de sa cause. Recevant constamment les bienfaits de Dieu, nous devons toujours être disposés à donner pour sa cause.

« Je te paierai la dîme de tout ce que tu me donneras », avait dit Jacob (Genèse 28:22). Pouvons-nous, nous qui goûtons la pleine lumière de l'Évangile et tous ses privilèges, nous contenter de donner moins que ceux qui vivaient sous une dispensation moins favorisée? Nos obligations ne sont-elles pas, au contraire, d'autant plus grandes que nous avons reçu davantage? Et cependant, combien chiches sont nos évaluations! Qu'ils sont misérables et mesquins les calculs mathématiques avec lesquels nous mesurons notre temps, notre argent, notre amour, au regard d'un don, d'un amour incommensurable! Des dîmes pour JésusChrist! Pour un sacrifice infini! Du haut de sa croix, Jésus nous demande un don total et sans réserve. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons doit être consacré au Seigneur.

Animé d'une foi nouvelle et durable à l'égard des promesses divines, convaincu de la présence et de la protection des anges, Jacob reprit son voyage dans la direction du « pays des fils de l'Orient » (Genèse 29:1). Mais quelle différence entre son arrivée dans ce pays et celle du messager d'Abraham, près de cent ans auparavant! Le serviteur s'était présenté entouré d'une suite voyageant à dos de chameaux, et apportant avec lui de riches présents en or et en argent. Le petit-fils arrivait seul, les pieds endoloris, avec, pour tout trésor, un bâton. De même qu'avait fait le serviteur d'Abraham, Jacob s'arrête auprès d'un puits, où il rencontre Rachel, la fille cadette de Laban, son oncle. Mais cette fois, c'est lui qui roule la pierre et se met à abreuver les troupeaux. S'étant fait connaître, il est reçu sous le toit de son parent. Un séjour de quelques semaines révèle sa diligence et sa valeur, et on le presse de rester, la main de Rachel lui étant promise en retour de sept années de service.

Dans les temps primitifs, la coutume voulait qu'avant la ratification d'un contrat de mariage, le fiancé versât entre les mains de son futur beaupère, à titre de garantie, une certaine somme d'argent ou son équivalent. Les pères de famille ne jugaient pas prudent de confier le bonheur de leurs filles à des hommes qui n'avaient pas fait d'économies en vue de l'entretien d'une famille. Si ceux-ci n'étaient pas assez économes et travailleurs pour acquérir du bétail ou des terres, il était à craindre que leur vie ne fût misérable. Un moyen de mettre à l'épreuve un prétendant qui n'avait pas de quoi fournir de garantie consistait à lui permettre de travailler pour le père de la personne aimée durant une période correspondant à la valeur de la dot exigée. Si l'on était satisfait de ses services et si, à d'autres égards, le prétendant était trouvé digne d'entrer dans la famille, il obtenait la femme de son choix et la dot versée faisait généralement retour à l'épouse le jour de son mariage. Dans le cas de Rachel et de Léa, Laban

retint égoïstement par devers lui la dot qui devait leur être restituée. C'est à cela qu'elles feront allusion lorsqu'elles diront, plus tard, en quittant la Mésopotamie: « Il nous a vendues, et il a même

dilapidé notre argent. » (Genèse 31:15)

Cette ancienne coutume, si elle provoquait parfois des abus, était sage. Tout en prévenant des mariages prématurés, elle donnait l'occasion d'éprouver les affections du futur gendre, comme aussi son aptitude à entretenir une famille. La coutume opposée qui règne de nos jours engendre de fâcheuses conséquences. Il arrive fréquemment que les candidats au mariage ont très peu d'occasions de faire réciproquement connaissance de leurs habitudes et de leurs dispositions, de sorte qu'au jour des noces, en ce qui concerne la vie quotidienne, ils sont vraiment étrangers l'un à l'autre. Dans un grand nombre de cas, on découvre, mais trop tard, qu'on n'est pas faits l'un pour l'autre, et ces unions ont pour résultat une vie malheureuse. Il arrive aussi fréquemment que l'épouse et les enfants souffrent de l'indolence et de l'incapacité ou même des habitudes vicieuses du mari et père. Si le prétendant avait été mis à l'épreuve, selon l'ancienne coutume, de grands chagrins auraient pu être évités.

Les sept années de fidèles services rendus par Jacob pour obtenir la main de Rachel « ne lui semblèrent que quelques jours, parce qu'il l'aimait » (Genèse 29:20). Au terme de cette période, l'égoïste et cupide Laban, qui désirait conserver un aussi précieux collaborateur, le suborna de la façon la plus cruelle en substituant à Rachel sa fille aînée. Devant la complicité de Léa, Jacob crut qu'il ne pourrait l'aimer. Sa protestation indignée eut pour toute réponse l'offre qui lui fut faite d'épouser Rachel contre sept autres années de travail. Mais le père exigea que Léa ne fût pas répudiée, afin de ne pas déshonorer sa famille. Jacob, placé dans une position on ne peut plus douloureuse et difficile, décida finalement de conserver Léa et d'épouser Rachel, qui fut toujours la préférée. Mais cette préférence excita l'envie et la jalousie de sa sœur, et la rivalité des deux épouses assombrit la vie du patriarche.

Jacob passa vingt ans en Mésopotamie au service de Laban. Celui-ci, au mépris de tout lien de parenté, ne songea qu'à exploiter son gendre et neveu. Non content de lui demander quatorze années pour ses deux filles, il changea dix fois son salaire durant les années restantes. Pendant tout ce temps, la diligence et la fidélité de Jacob ne se démentirent pas. Les paroles cinglantes qu'il adressa à Laban lors de leur dernière entrevue donnent un bref mais vivant tableau de la vigilance infatigable avec laquelle il avait veillé aux intérêts de son exacteur de beau-père: « Voilà vingt ans que j'ai passés chez toi; tes brebis et tes chèvres n'ont pas avorté, et je n'ai pas mangé les béliers de tes troupeaux. Je ne t'ai point rapporté les bestiaux déchirés par les animaux sauvages; c'est moi qui en ai subi la perte. Tu me réclamais les bêtes qui avaient été prises pendant le jour, ou celles prises pendant la nuit. La chaleur me consumait pendant le jour, et le froid pendant la nuit; et le sommeil fuyait de mes yeux. » (Genèse 31:38-40)

De jour et de nuit, le pâtre avait à veiller sur ses troupeaux, toujours menacés par les voleurs aussi bien que par les bêtes sauvages. Celles-ci abondaient, et leur hardiesse allait jusqu'à causer de grands ravages dans les troupeaux mal gardés. Pour surveiller ceux de Laban, Jacob avait un bon nombre de gardiens, mais c'était lui qui devait répondre de tous les dégâts. A certaines époques, il était obligé d'être lui-même constamment sur pied pour protéger le troupeau, soit contre la soif durant la sécheresse, soit contre les gelées nocturnes durant la saison la plus rigoureuse de l'année, toute intempérie pouvant être fatale. S'il manquait des brebis, c'était Jacob, le berger en chef, qui en supportait le dommage. De leur côté, les serviteurs devaient lui rendre un compte strict de l'état du troupeau.

La vie du berger oriental, sa diligence, sa prévoyance et les tendres soins qu'il prodigue aux faibles créatures qui lui sont confiées ont servi d'images aux auteurs inspirés pour illustrer quelques-unes des plus précieuses vérités de l'Évangile. Dans ses relations avec son peuple, après la chute de l'homme, Jésus est comparé à un berger qui voit ses brebis s'égarer sur la sombre voie du péché et de la mort. Il quitta, pour les sauver, les honneurs et la gloire de la bergerie céleste. Voici ces paroles: « Je chercherai [la brebis] qui est perdue; je ramènerai l'égarée; je panserai la blessée et je fortifierai la malade. ... Je viendrai au secours de mes brebis, afin qu'elles ne soient plus livrées au pillage. ... Les bêtes sauvages ne les dévoreront plus. » (Ézéchiel 34:16, 22, 28) Elles entendront sa voix qui les appelle au bercail, à la « tente [dressée] pour donner de l'ombre pendant le jour, contre la chaleur, et pour servir de refuge et d'asile contre la tempête et la pluie » (Ésaïe 4:6). Les soins dont il entoure ses brebis sont infatigables. Il affermit les faibles, soulage les souffrantes; il porte les agneaux dans ses bras et les serre sur son cœur. Aussi les brebis aiment-elles le berger. « Elles ne suivront pas un étranger; au contraire, elles le fuiront, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers.

» Je suis le bon berger, dit Jésus; le bon berger donne sa vie pour ses brebis. Le mercenaire, qui n'est pas le berger, et à qui les brebis n'appartiennent pas, s'il voit venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit; et le loup les ravit et les disperse. C'est qu'il est mercenaire, et qu'il ne se soucie pas des brebis. Je suis le bon berger! ...

Je connais mes brebis, et mes brebis me

connaissent. » (Jean 10:5, 11-14)

Le souverain Berger a confié le soin de son troupeau à ses serviteurs, les sous-bergers, auxquels il demande de manifester le même intérêt que lui et d'assumer toute la responsabilité sacrée qui leur incombe. Il les adjure d'être fidèles, de paître le troupeau, de le protéger de la dent du loup ravisseur et de fortifier la brebis chancelante. Jésus rappelle aux sous-bergers que son amour l'a poussé à offrir sa vie pour les sauver, et il se donne en exemple. Mais « le mercenaire, ... à qui les brebis n'appartiennent pas » s'intéresse peu au troupeau. Il ne travaille que pour un gain et ne cherche que son profit. Et si le danger le menace, il s'enfuit et abandonne son bétail.

Que tous ceux qui considèrent comme une tâche indésirable les soins et les responsabilités qui sont l'apanage du fidèle berger prêtent l'oreille à cet avertissement: « Faites-le, non par contrainte, mais de bon gré, non pour un gain sordide, mais par dévouement. » Le souverain Berger n'a pas besoin de ces serviteurs infidèles. Tout pâtre spirituel doit se souvenir que l'Église a été rachetée par le sang de Jésus-Christ et que les brebis qui lui sont confiées ont coûté un prix incommensurable. Il doit les considérer comme étant d'une valeur infinie et veiller sur elles avec un zèle infatigable, afin que leur état soit non seulement satisfaisant, mais florissant. Le berger animé de l'esprit du Sauveur et qui, imitant son abnégation, travaille avec persévérance au bien-être de son troupeau, le verra prospérer sous sa direction. Chacun sera appelé à rendre un compte minutieux de son ministère. A chaque berger, le Maître demandera: « Où est le troupeau qui t'avait été donné? Où sont les brebis qui faisaient ta gloire? » (Jérémie 13:20) Celui qui sera trouvé fidèle recevra une riche récompense. « Lorsque le souverain pasteur paraîtra, vous remporterez la couronne de gloire, qui ne se flétrit jamais. » (1 Pierre 5:4)

Las de travailler chez Laban, Jacob songea à retourner au pays de Canaan. Il dit à son beau-père: « Laisse-moi partir, afin que je puisse retourner chez moi, dans mon pays. Donne-moi mes femmes, pour lesquelles je t'ai servi, ainsi que mes enfants, afin que je m'en aille; car tu sais combien de temps j'ai servi chez toi. » Laban, qui n'ignorait pas que ses biens avaient augmenté depuis qu'ils étaient entre les mains de son gendre, le sollicita de rester davantage; car, lui dit-il, « j'ai reconnu que l'Éternel m'a béni à cause de toi » (Genèse 30:2527, 30, 43). Jacob souligna: « Ce que tu avais avant moi était peu de chose; mais depuis mon arrivée, ton bien a beaucoup augmenté. »

Le temps passait. Laban constatait avec un vif dépit que Jacob devenait « extrêmement riche »: il avait « de nombreux troupeaux, des serviteurs et des servantes, des chameaux et des ânes » (Genèse 30:25-27, 30, 43). Ses fils, partageant sa jalousie, tenaient contre Jacob des propos injurieux: « Jacob a pris tout ce qui appartenait à notre père », disaient-ils, « et c'est avec les biens de notre père qu'il s'est acquis toutes ces richesses ». Jacob, connaissant ces discours et remarquant « que le visage de Laban n'était plus, à son égard, comme auparavant » (Voir Genèse 31), aurait depuis longtemps quitté son rusé parent, n'eût été la crainte de rencontrer Ésaü. Maintenant il comprend que rester davantage, c'est courir un sérieux danger. Les fils de Laban, qui considèrent sa richesse comme leur appartenant, pourraient bien un jour la lui ravir de force. Sa perplexité est grande, il ne sait quel parti prendre. Dans sa détresse, se souvenant de la radieuse promesse de Béthel, il expose à Dieu son souci, et sa prière est exaucée par un songe. Une voix lui dit: « Retourne au pays de tes pères, vers ta parenté, et je serai avec toi. »

Une absence de Laban lui fournit l'occasion du départ. En hâte, il rassemble les troupeaux de gros et de menu bétail, qu'il fait partir les premiers.

Accompagné de ses femmes, de ses enfants et de ses serviteurs, Jacob traverse l'Euphrate et presse le pas dans la direction du pays de Galaad, séparé de Canaan par le Jourdain. Au bout de trois jours, Laban est informé de la fuite de son gendre. Il se lance à sa poursuite et le rejoint le septième jour de son départ. Frémissant de colère, il est déterminé à obliger les fugitifs à revenir sur leurs pas et ne doute pas de son succès, sa bande étant de beaucoup la plus forte.

Le péril était grand pour Jacob. Mais, grâce à l'intervention divine, Laban n'exécuta pas son projet. « J'ai en main le pouvoir de vous faire du mal, dit-il; mais le Dieu de votre père m'a parlé la nuit passée en me disant: Garde-toi de rien dire à Jacob soit en bien, soit en mal », c'est-à-dire: tu ne le contraindras pas à retourner chez toi par la force, ni ne l'engageras à le faire par des promesses flatteuses.

Puis le même Laban, qui s'était approprié la dot de ses filles, qui s'était montré si cupide et si dur envers son gendre, lui reproche hypocritement de s'être enfui sans lui avoir permis de lui offrir un repas d'adieux, ni même de prendre congé de ses filles et de leurs enfants. Dans sa réponse, Jacob retrace fidèlement le régime égoïste et sordide que Laban lui a fait subir, et il le prend à témoin de la fidélité et de la droiture qu'il a mises à le servir. Il termine en disant: « Si le Dieu de mon père, le Dieu d'Abraham, celui que craint Isaac, n'avait été pour moi, tu m'aurais maintenant laissé partir les mains vides. Dieu a vu mon affliction et le travail de mes mains, et la nuit passée, il a jugé entre nous.

»

Ne pouvant contester aucune de ces allégations,

Laban propose de conclure un traité de paix, à quoi Jacob consent, et l'on amasse un monceau de pierres pour conserver le souvenir de cette alliance. Laban appela cette colonne Mitspa, poste d'observation, en disant: « Que l'Éternel nous surveille, moi et toi, quand nous serons séparés l'un de l'autre. » Laban dit aussi à Jacob: « Tu vois ce monceau: voici le monument que j'ai dressé entre moi et toi. Ce monceau est témoin, ce monument est témoin que je ne dépasserai pas ce monceau pour aller vers toi, et que tu ne dépasseras ni ce monceau, ni ce monument, dans des intentions hostiles. » Pour ratifier l'alliance, on fit un festin. La nuit se passa en conversations amicales. Puis, à l'aube du jour, Laban et ses hommes s'éloignèrent dans la direction de l'orient. Cette séparation est la dernière trace que nous ayons des relations entre les enfants d'Abraham et les habitants de la Mésopotamie.

Chapitre 18 : La Lutte Nocturne

En quittant Paddan-Aram, Jacob avait obéi à un ordre divin. Mais ce n'était pas sans de vives appréhensions qu'il repassait par le chemin parcouru vingt ans auparavant. Sa faute envers son père était constamment devant ses yeux. Il ne pouvait oublier que son exil prolongé était la conséquence directe de son péché; et cette pensée, qui le poursuivait jour et nuit, avivée par les reproches de sa conscience, jetait une ombre de mélancolie sur son voyage.

A la vue des collines de son pays, le cœur du patriarche se serre douloureusement: tout le passé remonte à sa mémoire. A mesure qu'il approche du terme, les sombres pressentiments qui le hantent à la pensée d'Ésaü augmentent. La nouvelle de son retour, pense-t-il, va réveiller chez son frère des sentiments de vengeance auxquels s'ajoutera la crainte que Jacob ne vienne réclamer sa part de l'héritage paternel, héritage dont Ésaü est, depuis son départ, le seul bénéficiaire. S'il y est disposé, se dit Jacob, il est capable de me faire beaucoup de mal.

Mais Dieu lui donne une preuve nouvelle de sa sollicitude. En s'éloignant des montagnes de Galaad dans la direction du sud, il aperçoit deux armées d'anges marchant avec lui, l'une comme avant-garde, l'autre comme arrière-garde. A ce spectacle, qui lui rappelle sa vision de Béthel, Jacob tressaille de joie: les divins messagers qui l'avaient réconforté lors de sa fuite sont maintenant les protecteurs de sa rentrée dans son pays. Il s'écrie: « C'est ici le camp de Dieu! ... et il donne à ce lieu le nom de Mahanaïm », les deux camps (Voir Genèse 32).

Néanmoins, Jacob comprend qu'il a, de son côté, quelque chose à faire pour assurer sa sécurité. Une mesure conciliatoire s'impose. A cet effet, il envoie à Ésaü deux de ses hommes porteurs d'un message dont il dicte les termes. Et, pour effacer de l'esprit de son frère toute amertume pouvant résulter de la prédiction annonçant que l'aîné des deux frères sera soumis au cadet, Jacob l'intitule « mon seigneur Ésaü » et se nomme lui-même « ton serviteur Jacob ». D'autre part, pour le tranquilliser au sujet de l'héritage paternel, il a soin d'ajouter: « J'ai des bœufs et des ânes, des brebis, des serviteurs et des servantes: j'envoie l'annoncer à mon seigneur, afin de trouver grâce à tes yeux. »

Les messagers reviennent avec la nouvelle qu'Ésaü n'a fait aucune réponse à la démarche amicale de son frère et qu'il n'est pas loin d'arriver lui-même, accompagné de quatre cents hommes. En proie à « une grande frayeur, et rempli d'angoisse », Jacob comprend que le jour de la vengeance d'Ésaü est venu. La terreur se répand dans son camp. Retourner sur ses pas est impossible; aller de l'avant serait insensé. Son personnel sans armes, sans défense, n'est nullement préparé à offrir une résistance. Par précaution, il partage son camp en deux bandes, en sorte que si l'une est attaquée, l'autre puisse échapper. Puis, prélevant sur ses vastes troupeaux un don magnifique, il l'envoie à Ésaü accompagné d'un second message amical.

Maintenant qu'il a fait tout ce qui dépend de lui pour expier ses torts et conjurer le danger qui le menace, humblement repentant, Jacob se réclame de la protection divine et fait cette prière touchante: « O Éternel, tu m'as dit: Retourne dans ton pays, au lieu de ta naissance, et je

te ferai du bien! Je suis trop petit pour toutes les faveurs et pour toute la fidélité dont tu as usé envers ton serviteur; car j'ai passé le Jourdain avec mon bâton, et maintenant, j'ai pu former deux troupes. Délivre-moi, je te prie, de la main de mon frère, de la main d'Ésaü, car je crains qu'il ne vienne me frapper, ainsi que la mère et les enfants. »

On était arrivé au torrent de Jabbok. La nuit tombait. Jacob fait passer le gué à sa famille et reste lui-même en arrière, car il a décidé de passer la nuit seul avec Dieu. L'Éternel peut toucher le cœur d'Ésaü: c'est en lui que le patriarche met son unique espoir.

Cette région montagneuse et déserte servait de tanière aux bêtes sauvages et de repaire aux détrousseurs et aux assassins. Solitaire et sans protection, courbé par l'angoisse, Jacob se prosterne jusqu'en terre. Il est minuit. Tout ce qui lui est cher ici-bas est séparé de lui et court les plus grands dangers. Et ce péril où des innocents peuvent périr, ô amertume! c'est lui qui en est la cause. Sa prière monte vers Dieu, accompagnée de cris et de larmes. Soudain, il sent se poser sur lui une main puissante. Croyant avoir affaire à un ennemi qui en veut à sa vie, il s'efforce de se dégager de son étreinte. Un corps à corps silencieux s'engage. C'est à qui, dans cette lutte nocturne, l'emportera sur son adversaire. Sans se relâcher un seul instant, Jacob lutte de toute la force de son être. Et tandis qu'il défend sa vie avec l'énergie du désespoir, ses péchés montent devant lui comme pour le séparer de Dieu. Dans cette extrémité, au souvenir des promesses divines, il demande miséricorde.

L'aube blanchissait déjà à l'horizon, que la lutte durait encore. Alors l'inconnu touche Jacob à la hanche, qui à l'instant se trouve déboitée. A ce signe, le patriarche reconnaît que son antagoniste est un messager céleste. Et voilà pourquoi, malgré des efforts presque surhumains, il ne l'a pas emporté. Jésus-Christ, l'ange de l'alliance, s'est révélé à lui. Sans lâcher prise, pénitent et brisé, Jacob se cramponne, « il pleure et demande grâce » (Voir Osée 12:5); il réclame l'assurance que son péché est pardonné. La souffrance physique, très vive cependant, ne réussit pas à le détourner de son objet un seul instant, sa détermination ne fait que grandir et sa foi s'affermir. A l'ange qui cherche à se libérer et lui dit: « Laisse-moi aller, car l'aurore se lève », Jacob répond: « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni. » Si cette déclaration avait été présomptueuse, il eût à l'instant perdu la vie. Mais cette parole n'était qu'une expression de certitude éperdue. Jacob, qui avait confessé son indignité, plaçait sa confiance en un Dieu fidèle à ses promesses.

Jacob « lutta avec l'ange, et il fut le plus fort » (Osée 12:5). Par l'humiliation et l'abandon de soimême, ce mortel, faillible et chancelant, prévalut sur la Majesté du ciel. De sa main tremblante, il avait saisi les promesses de Dieu, et le cœur de celui qui est l'amour infini n'avait pu repousser l'appel du suppliant. Jacob voit maintenant se dévoiler tout entière devant lui la gravité de la ruse qui lui a fait obtenir le droit d'aînesse. Faute d'avoir eu confiance en Dieu, il avait voulu accomplir, par ses propres moyens, une promesse que Dieu se réservait de réaliser en son temps et à sa manière. Pour lui donner l'assurance du pardon, son nom, qui lui rappelait son péché, fut remplacé par un autre qui devait éterniser sa victoire. « Ton nom, lui

dit l'ange, ne sera plus Jacob, mais Israël [vainqueur, prince de Dieu], car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes, et tu as vaincu. »

(Genèse 32:28)

Jacob reçoit alors la bénédiction après laquelle il a tant soupiré. Le péché qui avait fait de lui un « supplanteur », est pardonné. La crise de sa vie est passée. Le doute, l'angoisse et les remords qui ont assombri son existence font alors place à la douce paix qui découle de sa réconciliation avec le TrèsHaut. Il ne craint plus de rencontrer son frère. Le

Dieu qui lui a pardonné peut aussi toucher le cœur d'Ésaü et l'amener à s'incliner devant son repentir.

Tandis que Jacob luttait avec l'ange, un autre messager céleste était envoyé à Ésaü. En songe, ce dernier avait vu son frère rentrant, après vingt années d'exil, au foyer paternel et se courbant dans un indicible chagrin devant la tombe de sa mère. Dans ce même songe, Ésaü avait vu le camp de Jacob entouré d'une armée céleste. Il raconta cette vision à ses guerriers et donna l'ordre formel de ne faire aucun mal à son frère, celui-ci étant sous la protection divine.

Les deux convois finissent par se rapprocher. D'un côté, le chasseur des déserts marche à la tête de sa troupe. De l'autre, on voit Jacob, ses femmes et leurs enfants entourés de bergers et de servantes et suivis d'innombrables troupeaux. Ouvrant la marche, infirme et appuyé sur un bâton, Jacob avance péniblement, portant encore sur son visage les traces d'un combat mystérieux, mais les traits illuminés de paix et de joie.

A la vue de l'invalide, « Ésaü courut à sa rencontre, l'embrassa, se jeta à son cou, et le couvrit de baisers; et ils pleurèrent » (Genèse 33:4). En contemplant cette scène, les rudes guerriers d'Ésaü, le cœur ému, se demandent ce que signifie le changement étrange survenu chez leur capitaine. Ils se doutent peu, à la vue de Jacob impotent, que sa faiblesse même a été sa force.

Durant sa nuit d'angoisse auprès du torrent, Jacob avait appris la vanité des secours humains et de la confiance qu'ils inspirent. Impuissant et indigne, il s'était réclamé de la promesse que Dieu fait au pécheur repentant, assuré que le ciel et la terre passeraient plutôt que cette parole. Voilà ce qui l'avait soutenu durant ce mémorable conflit.

Cette nuit de lutte et d'angoisse préfigure l'épreuve à travers laquelle le peuple de Dieu devra passer immédiatement avant le retour de JésusChrist. Plongeant son regard à travers les siècles jusqu'à nos jours, le prophète Jérémie écrit: « Nous avons entendu des cris d'effroi. Partout l'épouvante! la paix s'est enfuie. ... Pourquoi tous les visages sont-ils devenus livides? Malheur!

Cette journée est terrible, et il n'y en a jamais eu de semblable. C'est un temps d'angoisse pour Jacob!

Mais il en sera délivré. » (Jérémie 30:5-7)

Ce temps de détresse commencera quand le

Seigneur Jésus aura achevé son œuvre de Médiateur entre l'homme et Dieu. A ce moment-là, le sort de tout être humain sera fixé, et le sang expiatoire cessera de purifier les péchés. Alors sera entendue cette solennelle déclaration: « Que celui qui est injuste soit encore injuste, et que celui qui est souillé se souille encore; que celui qui est juste pratique encore la justice, et que celui qui est saint se sanctifie encore! » (Apocalypse 22:11) Le frein que le Saint-Esprit fait peser sur la méchanceté humaine sera retiré. De même que Jacob était menacé de mort par son frère, de même le peuple de Dieu courra le péril d'être exterminé par les méchants; et de même que le patriarche lutta toute la nuit pour être délivré de la main d'Ésaü, ainsi les justes crieront à Dieu nuit et jour pour être sauvés de leurs ennemis.

Telle sera l'expérience du peuple de Dieu dans

sa lutte finale avec les puissances du mal. Dieu éprouvera sa foi, sa persévérance et sa confiance en lui. De son côté, Satan tentera de terrifier les fidèles à la pensée que leur situation est désespérée et que leurs péchés sont trop hideux pour être pardonnés. Le sentiment de leur faiblesse sera si vif que, par moments, leur espoir sombrera. En revanche, au souvenir de l'infinie miséricorde de Dieu et de leur sincère contrition, ils se réclameront des promesses faites au pécheur. Leurs prières ne seront pas immédiatement exaucées; mais leur foi ne faiblira point. Ils s'attacheront à Dieu de toute leur âme, et répéteront avec Jacob: « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni. »

Si Jacob ne s'était pas repenti auparavant, Dieu n'aurait pu l'exaucer ni lui sauver la vie. De même, dans le temps de détresse, tandis que les enfants de Dieu seront torturés par l'angoisse et la crainte, si des péchés non confessés devaient revenir à leur mémoire, ils seraient écrasés. Le désespoir ferait sombrer leur foi et il ne leur resterait plus assez de confiance pour demander à Dieu la délivrance. Mais ce ne sera pas le cas. Bien que profondément conscients de leur indignité, ils n'auront pas de torts cachés à révéler. Leurs péchés auront été effacés par le sang expiatoire de Jésus-Christ, et leurs fautes auront disparu de leur souvenir.

Satan incite beaucoup de personnes à croire que le Seigneur passe l'éponge sur les petites fautes. Les voies de Dieu envers Jacob montrent, au contraire, qu'il ne tolère ni ne sanctionne aucun mal, quel qu'il soit. Tout individu qui tente d'excuser ou de cacher ses péchés, qui les laisse non confessés et non pardonnés sur les registres du ciel, sera vaincu par Satan. Plus sa profession religieuse est belle, plus est honorable sa position sociale, et plus aussi sa conduite est répréhensible aux yeux du Seigneur, et certain le triomphe du grand adversaire.

D'autre part, l'histoire de Jacob nous assure que Dieu ne rejette pas celui qui, entraîné sur une mauvaise voie, retourne à lui par une conversion véritable. C'est en s'abandonnant entre les mains de Dieu avec une confiance enfantine que Jacob reçut ce qu'il n'avait pu obtenir par

ses propres forces. L'Éternel lui apprit que la puissance et la grâce divines pouvaient seules lui communiquer la bénédiction après laquelle son âme soupirait.

Il en sera de même de ceux qui vivront dans les derniers jours. Lorsqu'ils seront entourés de dangers, et lorsque leur âme sentira la morsure du désespoir, ils ne devront s'appuyer que sur le sacrifice expiatoire offert sur le Calvaire. Nous ne pourrons rien faire de nous-mêmes. Dans notre indignité et notre impuissance, nous ne trouverons de secours que dans les mérites d'un Sauveur crucifié et ressuscité. Aucun de ceux qui agiront ainsi ne périra. Un long et sombre inventaire est ouvert devant les yeux de l'Être infini. Cet inventaire est complet: aucun de nos manquements n'a été oublié. Mais celui qui, autrefois, écoutait les cris de ses serviteurs entendra la prière faite avec foi et pardonnera nos transgressions. Il l'a promis:

il accomplira sa parole.

Jacob a prévalu parce qu'il était résolu et persévérant. Sa victoire nous enseigne le pouvoir de la prière importune. C'est maintenant qu'il nous faut apprendre ce que sont la prière victorieuse et la foi invincible. Les plus grandes victoires remportées par l'Église de Jésus-Christ ou individuellement par le chrétien ne sont pas dues au talent, à l'éducation, à la richesse ou à la faveur des hommes. Ce sont celles que l'on obtient dans la prière solitaire, face à face avec Dieu, par une foi fervente et inflexible qui se cramponne, éperdue, à la puissance du Très-Haut.

Ceux qui persévéreront dans leur désobéissance tout en réclamant la bénédiction divine ne l'obtiendront jamais. Mais toute âme qui, comme Jacob, s'emparera des promesses d'en haut et possédera la même ferveur, la même persévérance, réussira comme il a réussi. « Et Dieu ne ferait-il pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et n'est-il pas plein de miséricorde envers eux! Je vous dis qu'il leur fera prompte justice. » (Luc 18:7, 8)

Chapitre 19 : Le Retour de Jacob en Canaan

Après avoir traversé le Jourdain, « Jacob arriva sain et sauf à la ville de Sichem, dans le pays de Canaan » (Genèse 33:18-20). La prière de Béthel, où il demandait à Dieu de le ramener en paix dans son pays, était exaucée. Il demeura quelque temps dans la vallée de Sichem où Abraham, plus de cent ans auparavant, avait établi son camp et érigé son premier autel en terre promise, et où, après avoir « acheté de la main des fils de Hamor, père de Sichem, pour cent pièces d'argent, la partie du champ, il avait dressé sa tente et élevé un autel, appelé l'autel du Dieu fort, du Dieu d'Israël » (Genèse 33:18-20).

Comme Abraham, Jacob érigeait chaque fois, non loin de sa tente, un autel auprès duquel il conviait tous les membres de sa famille pour le sacrifice du matin et du soir. C'est là aussi qu'il creusa le puits où, dix siècles plus tard, s'arrêta Jésus, le descendant et le Sauveur de Jacob, pour s'y reposer durant la chaleur du jour, et où il parla à ses auditeurs émerveillés d'une « source qui jaillit jusque dans la vie éternelle » (Jean 4:14).

Le séjour de Jacob et de ses fils à Sichem se termina par une scène de violence et de meurtre. Dina, la fille du patriarche, étant tombée dans le déshonneur, deux de ses frères, pour se venger du jeune homme qui l'avait séduite, se rendirent coupables du massacre d'une ville tout entière. Ce drame affreux avait eu, pour point de départ, l'imprudence de la jeune fille qui était « sortie pour voir les filles du pays » (Voir Genèse 34). Celui qui cherche le plaisir parmi ceux qui ne craignent pas Dieu se place sur le terrain de Satan.

La perfide cruauté de Siméon et Lévi n'était pas sans cause; mais leur fortait contre les Sichémites fut un acte inexcusable dont ils avaient soigneusement caché le projet à leur père. Aussi le patriarche fut-il frappé d'horreur quand il l'apprit. Malade de chagrin devant la fourberie criminelle de ses deux fils, il se contenta de leur dire: « Vous avez troublé ma vie, en me rendant odieux aux habitants de ce pays. ... Quant à moi, je n'ai qu'un petit nombre d'hommes; ces gens-là se réuniront contre moi, ils me frapperont, et je serai exterminé, moi et ma maison. » La douleur et l'effroi que le patriarche avait ressentis à cette occasion se révéla, cinquante ans plus tard, dans les paroles qu'il prononça sur son lit de mort:

Siméon et Lévi sont frères.

Leurs glaives sont des instruments de violence. Que mon âme ne s'associe pas à leur dessein!

Que mon esprit ne s'unisse point à leur assemblée!...

Maudite soit leur colère; car elle a été barbare!

Maudite leur fureur; car elle a été cruelle!

(Genèse 49:5-7)

Jacob sentait qu'il y avait là pour lui et les siens un sujet de profonde humiliation. La cruauté et la duplicité se manifestaient dans le caractère de ses fils. Des fétiches étaient cachés dans le camp, l'idolâtrie pénétrait jusque dans sa famille. Si Dieu nous traite selon nos mérites, pensait-il, ne nous livrera-t-ilpasàlamercidesnations environnantes?

Tandis que le patriarche était ainsi accablé de tristesse, Dieu lui ordonna de se diriger vers le sud et de fixer sa demeure à Béthel. Ce lieu rappelait à Jacob la vision des anges, la promesse de Dieu et son vœu de servir le Seigneur. Mais avant de s'y rendre, il voulut purifier sa famille de la souillure de l'idolâtrie. En conséquence, il donna cet ordre à tout son camp: « Faites disparaître les dieux étrangers qui sont au milieu de vous; purifiez-vous, et changez de vêtements. Levons-nous, montons à Béthel, et j'y élèverai un autel au Dieu qui m'a répondu au jour de ma détresse, et qui a été avec moi pendant mon voyage. » (Voir Genèse 35)

Alors, avec une profonde émotion, Jacob raconta à sa famille comment, dans une vision, Dieu lui était apparu lors de son passage à Béthel quand, craignant la mort, fugitif et solitaire, il avait quitté précipitamment les tentes de son père. Tandis que, l'âme attendrie, il repassait ainsi devant eux les preuves admirables de la bonté divine à son égard, la puissance d'en haut toucha également le cœur de ses enfants. Ce récit contribua efficacement à les disposer à s'associer à un service de consécration. « Ils donnèrent à Jacob tous les dieux étrangers qui étaient en leur possession et les anneaux qu'ils avaient à leurs oreilles; et Jacob les enfouit sous le chêne qui était près de Sichem. »

Ils partirent ensuite; et Dieu frappa de terreur les villes d'alentour. C'est ainsi que les fils de Jacob ne furent pas poursuivis et que la caravane arriva sans encombre à Béthel. Là, apparaissant de nouveau au patriarche, l'Éternel lui renouvela la promesse de l'alliance. « Et Jacob éleva un monument à l'endroit où Dieu lui avait parlé, un monument de pierre. »

C'est là aussi qu'eut lieu la mort de Débora, la nourrice de Rébecca, qui, de la Mésopotamie, avait accompagné sa maîtresse et constitué, dès lors, un membre honoré de la famille d'Isaac. La présence de cette femme âgée avait été pour Jacob un lien précieux le rattachant au passé et lui rappelant tout particulièrement sa mère, dont l'affection pour lui avait été tendre et forte. Débora fut enterrée au milieu de si grandes démonstrations de chagrin que le chêne sous lequel elle fut inhumée reçut le nom de « chêne des pleurs ». Il est intéressant de noter que la fidélité de cette amie de la famille ainsi que le deuil dont sa mort fut l'occasion ont été dignes d'être mentionnés dans le Livre inspiré.

Deux journées de voyage amenèrent le camp à Hébron. Un grand deuil y attendait Jacob: la mort de Rachel, l'épouse aimée pour laquelle il avait donné quatorze longues années de labeur, que son affection avait transformées en années de bonheur. La profondeur et la constance de cet amour se révélèrent, longtemps plus tard, lorsque le patriarche, sur son lit de mort, reçut la visite de son fils Joseph. Jetant un coup d'œil rétrospectif sur sa vie, il lui dit: « Et moi, quand je revenais de Paddan, Rachel mourut en route auprès de moi, dans le pays de Canaan, à quelque distance d'Éphrata; et je l'enterrai là, sur le chemin d'Éphrata. » (Genèse

48:7) De tous les événements de sa vie longue et agitée, Jacob ne trouve à rappeler au plus aimé de ses fils que la perte de sa mère.

En mourant, Rachel avait donné naissance à un fils. Au moment d'expirer, elle l'avait nommé Bennoni, c'est-à-dire « fils de ma douleur », mais son père l'appela Benjamin, « fils de ma main droite » ou « de ma force ». Pour perpétuer la mémoire de Rachel, on érigea un monument sur son sépulcre. Sur le chemin d'Éphrata, la famille de Jacob fut assombrie par un hideux péché qui priva Ruben, le premier-né, des privilèges et des honneurs du droit d'aînesse.

Atteignant enfin le terme de son voyage, « Jacob arriva auprès d'Isaac, son père, à Mamré, la ville d'Arba, appelée aujourd'hui Hébron, où avait séjourné Abraham » (Genèse 35:27). Jacob y resta jusqu'à la mort de son père. Les tendres attentions de ce fils si longtemps absent furent une grande consolation pour Isaac, endeuillé, infirme, aveugle et solitaire.

Jacob et Ésaü se rencontrèrent encore une fois à l'occasion de la mort de leur père. Le fils aîné avait attendu ce moment pour se venger. Mais ses sentiments s'étaient bien modifiés. De son côté, Jacob, plus que comblé par les bénédictions spirituelles du droit d'aînesse, abandonna à son frère les richesses d'Isaac, le seul héritage qui intéressât Ésaü. Quant à lui, en plus des biens supérieurs qu'il avait ambitionnés, Dieu, dans sa munificence, lui avait accordé une opulence considérable. Ni la jalousie ni la haine ne séparaient plus désormais les deux frères. Ils se quittèrent pourtant.

« En effet, leurs biens étaient trop grands pour qu'il leur fût possible de demeurer ensemble, et le pays où ils séjournaient ne pouvait plus leur suffire à cause de leurs troupeaux. » (Genèse 36:7) D'ailleurs, cette séparation était conforme au dessein de Dieu concernant Jacob. La différence entre les deux frères au point de vue religieux était si grande qu'il valait mieux qu'ils fussent éloignés l'un de l'autre. Ésaü et Jacob avaient été également instruits dans la connaissance de Dieu. Tous deux avaient eu la liberté de marcher selon ses commandements et de recevoir sa faveur. Mais ils avaient pris des voies différentes, et leurs sentiers allaient s'écarter de plus en plus.

Ce n'est pas en vertu d'un acte arbitraire de la part de Dieu qu'Ésaü fut exclu des bienfaits du salut. Le don de la grâce qui est en Jésus-Christ est offert gratuitement à tous les hommes. Il n'y a d'élection pour la perdition que celle qu'on choisit soi-même. Dans sa Parole, Dieu nous révèle les conditions auxquelles chacun peut obtenir la vie éternelle: l'obéissance par la foi en Jésus-Christ. Le salut est accordé à celui dont le caractère est conforme à la loi divine. Tout être humain qui s'y conforme entrera dans le royaume de la gloire. Jésus l'a déclaré: « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; celui qui refuse de croire au Fils ne verra point la vie, mais le courroux de Dieu demeure sur lui. » Il ajoute: « Ce n'est pas quiconque me dit: Seigneur, Seigneur! qui entrera dans le Royaume des cieux, mais seulement celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux. » (Jean 3:36; Matthieu 7:21) Et dans l'Apocalypse, le Seigneur déclare: « Heureux ceux qui font ses commandements, afin d'avoir droit à l'arbre de vie, et

d'entrer par les portes dans la ville. » (Apocalypse 22:14) Telle est la seule élection que connaisse la Parole de Dieu.

Toute âme qui consent à « travailler à son propre salut avec crainte et tremblement » est élue. Est élu, celui qui consent à prendre « l'armure de Dieu » et à « combattre le bon combat ». Est élu, celui qui consent à « veiller et à prier », à « sonder les Écritures » et à fuir la tentation. Est élu, celui qui est résolu à croire, malgré tout, et à obéir à « toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Les moyens et les résultats de la rédemption sont offerts gratuitement à tous ceux qui en auront rempli les conditions.

Ésaü avait méprisé les conditions de l'alliance. Plaçant les biens temporels au-dessus des biens spirituels, il avait obtenu ce qu'il désirait. C'était de son propre choix qu'il s'était séparé du peuple de Dieu. Jacob, en échange, avait choisi l'héritage de la foi. Mais comme il avait recouru à la ruse et au mensonge pour se le procurer, Dieu permit qu'il fût châtié par sa faute même. Il apprit qu'en recourant à l'habileté, à l'astuce, il avait agi contre le Très-Haut. Et malgré les vicissitudes et les amertumes des années qui suivirent, il ne renonça jamais à son choix.

La lutte nocturne au torrent de Jabbok fit de Jacob un tout autre homme. Sa confiance en luimême fut déracinée et l'esprit d'artifice de ses premières années disparut pour toujours. La supercherie fit place à la droiture et à la véracité. Il apprit à s'appuyer tout simplement sur le bras du Tout-Puissant et, dans l'affliction ou l'épreuve, à s'incliner humblement devant sa volonté. Dans le feu de la fournaise, les éléments impurs de son caractère se consumèrent peu à peu jusqu'à ce qu'enfin la foi d'Abraham et d'Isaac parut chez lui dans tout son éclat.

Le péché de Jacob ne laissa pas cependant d'exercer dans sa famille une influence fâcheuse dont les fruits amers se manifestèrent dans le caractère et la vie de ses fils. Arrivés à la maturité, ceux-ci avaient de graves défauts. D'autre part, la polygamie produisit les conséquences lamentables qu'elle engendre tout naturellement: elle fit tarir les sources de l'amour; les liens les plus sacrés se relâchèrent; la jalousie entre les mères créa une pénible tension au sein de la famille. Les enfants grandirent, querelleurs et ennemis de toute contrainte, et la vie du père fut assombrie par le chagrin.

Un des fils de Jacob, cependant, avait un caractère très différent de celui de ses frères: c'était Joseph, le fils aîné de Rachel, dont la rare beauté physique semblait refléter les admirables qualités de son esprit et de son cœur. Pur, actif, enjoué, il faisait preuve de force morale et de fermeté. Docile aux instructions de son père, il aimait à obéir à Dieu. Les traits de caractère qui le distinguèrent par la suite: l'amabilité, la fidélité au devoir et la véracité, apparaissaient déjà dans sa vie d'enfant. Après la mort de sa mère, il reporta son affection sur son père, qui, de son côté, concentrait sa tendresse sur cet enfant de sa vieillesse. « Il aima Joseph plus que tous ses autres fils. » (Voir Genèse 37)

Cette préférence devait engendrer bien des douleurs. En manifestant imprudemment son affection pour ce fils, Jacob provoqua de la jalousie chez ses frères. D'autre part, Joseph, témoin de leur inconduite, et ayant timidement hasardé quelques paroles de désapprobation, ne réussit qu'à enflammer leur ressentiment. Finalement, ne pouvant souffrir leur impiété plus longtemps, et dans l'espoir que l'autorité de leur père les amènerait à changer de conduite, Joseph mit ce dernier au courant de la situation.

Jacob se garda bien d'exciter la colère de ses fils par de rudes et sévères remontrances. D'une voix pleine d'émotion, il leur exprima la sollicitude qu'il leur portait et les conjura, par égard pour ses cheveux gris, de ne pas exposer son nom à l'opprobre et, pardessus tout, de ne pas déshonorer Dieu par les graves violations de sa loi dont ils se rendaient coupables. Honteux de voir leurs méfaits dévoilés, les jeunes gens parurent repentants; mais ils ne faisaient que cacher l'aigreur accrue de leurs mauvais sentiments.

Le don peu judicieux que fit Jacob à Joseph d'un riche vêtement que portaient seules, à cette époque, les personnes de distinction, fut, aux yeux de ses fils, une nouvelle preuve de sa partialité, et fit naître en eux le soupçon qu'il se proposait de les écarter du droit d'aînesse pour l'attribuer au fils de Rachel. Leur colère grandit encore lorsqu'un jour le jeune garçon vint leur raconter un songe qu'il avait eu.

« Nous étions, leur dit-il, à lier des gerbes au milieu des champs. Et voici que ma gerbe se leva et se tint debout; vos gerbes se rangèrent autour d'elle et se prosternèrent devant la mienne.

Voudrais-tu régner sur nous et devenir notre maître? » s'écrièrent ses frères en proie à une jalouse irritation.

Peu après, Joseph eut un songe du même genre, qu'il leur raconta également: « J'ai vu, dit-il, le soleil, la lune et onze étoiles qui se prosternaient devant moi. » Ce songe fut aussi vite interprété que le premier. Son père, qui était présent, le réprimanda: « Que signifie le songe que tu as eu? Faudra-t-il que nous venions, moi, ta mère et tes frères, nous prosterner à terre devant toi? » La sévérité apparente de ces paroles cachait, chez Jacob, la conviction intime que Dieu révélait l'avenir à son jeune fils.

Quant a ses frères, en le contemplant, debout devant eux, son beau visage illuminé par l'Esprit de l'inspiration, ils ne pouvaient réprimer un sentiment d'admiration. Mais, refusant d'abandonner leur vie de désordre, ils continuaient à haïr celui dont la pureté condamnait leurs péchés.

L'esprit de Caïn s'emparait de leurs cœurs.

Obligés, par la nécessité, de trouver des pâturages pour leurs troupeaux et de se transporter d'un lieu à l'autre, les fils de Jacob restaient parfois des mois entiers loin de la maison paternelle. Après les circonstances qui viennent d'être relatées, ils se rendirent à Sichem, l'endroit où leur père avait acheté un terrain. Quelque temps s'étant écoulé sans qu'il

reçût de leurs nouvelles, Jacob songea à leur acte de barbarie envers les Sichémites et éprouva des craintes pour leur sécurité. Il envoya Joseph à leur recherche. S'il avait connu leurs sentiments réels envers leur jeune frère, il ne lui eût certes pas confié cette démarche.

D'un cœur joyeux, Joseph se mit en route. Pas plus que son père, il ne se doutait de ce qui allait survenir avant d'avoir le bonheur de se revoir. Arrivé à Sichem, après une marche longue et solitaire de quelque quatre-vingts kilomètres, il trouva ni ses frères ni leurs troupeaux. Les gens de l'endroit l'envoyèrent à Dothan, quinze kilomètres plus loin. Oubliant sa fatigue, il se remit en marche, pressé de rassurer son père et de revoir ses frères, car il les aimait bien malgré leur antipathie à son égard. Ceux-ci, le voyant de loin, ne songèrent ni à sa lassitude après un si long parcours fait à leur intention, ni aux devoirs de l'hospitalité et de l'affection. La vue de la tunique bigarrée, signe de la préférence paternelle, exaspéra jusqu'à la frénésie leur amertume et leur haine. « Voici l'homme aux songes, s'écrièrent-ils en se moquant. Venez maintenant, tuons-le et jetons-le dans une de ces citernes; nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré. Nous verrons alors ce qu'il adviendra de ses songes! »

Sans Ruben, leur dessein se fût exécuté. N'osant songer à participer au meurtre de son frère, l'aîné proposa de le jeter vivant dans une fosse et de l'y laisser périr; il se réservait de le délivrer et de le renvoyer à son père. Ses frères s'étant ralliés à son idée, Ruben, craignant de trahir ses vrais sentiments et de faire échouer son projet, s'éloigna.

Exempt de toute méfiance, heureux d'avoir atteint le but de sa longue randonnée, Joseph s'attendait à recevoir un accueil amical. Mais il fut terrifié par les regards courroucés de ses frères, qui le saisirent et le dépouillèrent de sa robe. Leurs sarcasmes et leurs menaces lui révélèrent leur meurtrier dessein. Ses supplications furent vaines. Ils le traînèrent rudement jusqu'à une fosse profonde et l'y précipitèrent. Après s'être assurés qu'il n'avait aucun moyen de s'enfuir et qu'il était condamné à mourir de faim, ils « s'assirent pour manger ».

Cet acte criminel ne leur donna cependant pas la satisfaction qu'ils en espéraient. Quelques-uns même se sentaient mal à l'aise, quand ils virent approcher un convoi de voyageurs. C'était une caravane d'Ismaélites venant de l'autre côté du Jourdain, qui transportaient en Égypte des épices et d'autres denrées. Alors Juda proposa de vendre Joseph à ces négociants païens, plutôt que de le faire mourir, « car il est notre frère, notre chair », leur dit-il, et il leur fit observer que cette façon de s'en débarrasser les laisserait nets de son sang. Tous approuvèrent la proposition, et Joseph fut immédiatement retiré de la fosse.

En voyant les marchands ambulants, Joseph comprit l'effroyable vérité. Devenir esclave lui paraissait un sort plus affreux que la mort. En vain, dans sa terreur et son affolement, s'adressait-il tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ses frères. Quelques-uns, émus de pitié, se taisaient, de crainte de s'exposer au ridicule. Tous sentaient qu'ils étaient allés trop loin pour reculer, et ils se disaient que si Joseph était épargné, il les accuserait sûrement auprès de leur père, qui ne laisserait pas impunie leur criminelle tentative envers son fils favori. Fermant leur

cœur aux supplications de leur jeune frère, ils le livrèrent entre les mains des marchands idolâtres et la caravane, continuant son chemin, fut bientôt hors de vue.

Quand Ruben retourna à la fosse, le jeune prisonnier avait disparu. Consterné et rongé de remords, il déchira ses vêtements et revint vers ses frères, en s'écriant: « L'enfant n'y est plus; et moi, où irai-je? » Apprenant ce qu'on avait fait de Joseph et voyant qu'il était impossible de l'arracher à son sort, il se laissa persuader de se joindre à eux pour cacher leur forfait. Ils tuèrent alors un bouc, y trempèrent la tunique de Joseph et l'apportèrent à Jacob, disant qu'ils avaient trouvé ce vêtement dans un champ. Nous craignons que ce ne soit celui de notre frère, lui dirent-ils. « Reconnais si c'est la robe de ton fils, ou non. » Ce n'était pas sans une vive appréhension qu'ils lui apportaient cette nouvelle mensongère. Mais ils ne s'étaient pas attendus à la scène déchirante, au paroxysme de douleur dont ils furent témoins. « C'est la robe de mon fils! s'écria Jacob. Une bête féroce l'a dévoré; certainement Joseph a été mis en pièces. »

Vainement, ses fils et ses filles s'efforcèrent de le consoler. « Il déchira ses vêtements et mit un sac sur ses reins, et il porta longtemps le deuil de son fils. » Le temps semblait n'apporter aucun soulagement à son chagrin. Dans son désespoir, il allait répétant: « Je rejoindrai, en pleurant, mon fils dans le séjour des morts! » Épouvantés de leur acte, mais redoutant les reproches de leur père, les jeunes gens continuèrent à lui celer un crime dont le seul souvenir les faisait frémir d'horreur.

Chapitre 20 : Joseph en Égypte

Tandis que la caravane qui emmène Joseph s'avance vers le sud dans la direction de l'Égypte, le jeune captif discerne, dans le lointain, les collines où sont dressées les tentes de son père. A la pensée de la solitude et de l'affliction de cet être chéri, des flots de larmes amères inondent son visage. Puis la scène atroce de Dothan repasse devant lui: il revoit les regards haineux de ses frères. Il entend les paroles ironiques et insultantes qui ont accueilli ses cris désespérés. La pensée de l'avenir le fait frémir. Quel changement dans sa vie! De fils tendrement aimé, il va devenir un esclave dédaigné et méprisé. Seul et sans amis, quel va être son sort dans le pays étranger où on l'entraîne? Et Joseph s'abandonne tout entier à sa douleur et à son épouvante.

Mais, dans sa bonté, Dieu allait faire concourir à son bonheur cette lamentable épreuve.

L'affection si tendre et si ardente de son père, poussée jusqu'à la partialité et à la faiblesse, cette préférence imprudente, qui avait irrité ses frères et les avait poussés à l'acte cruel qui le séparait de la maison paternelle, avait influé défavorablement sur son caractère. Certains défauts avaient été encouragés, dont il devait maintenant se corriger. Il devenait présomptueux et autoritaire. Accoutumé à la tendresse et aux soins de son père, il était mal préparé à affronter les difficultés qui l'attendaient comme étranger et surtout comme esclave.

Bientôt la pensée de Joseph s'élève vers le Dieu de son père qu'il a appris à aimer dès son enfance. Que de fois, dans la tente de Jacob, n'a-til pas entendu le récit de la vision de Béthel, alors qu'il quittait en fugitif le foyer paternel. Il connaît aussi les promesses faites au patriarche et leur accomplissement. Il a appris de lui comment, en des heures de détresse, les anges de Dieu sont venus le consoler, l'instruire, le protéger. En outre, il n'ignore pas l'amour divin qui doit donner au monde un Rédempteur.

Tous ces enseignements précieux affluent maintenant à la mémoire de Joseph, et il a confiance que le Dieu de ses pères sera aussi le sien. Sans tarder, il se jette tout entier dans les bras de son Créateur. Il le supplie d'être son soutien au pays de l'exil. De toute son âme, vibrante d'une sainte émotion, il prend d'héroïques résolutions. En toutes circonstances, il agira comme il convient à un sujet du Roi des rois. Il le servira de tout son cœur; il affrontera les plus amères épreuves avec courage et il sera fidèle dans tous ses devoirs. En quelques heures, il a appris ce que des années n'auraient pu lui enseigner autrement. Les événements d'un seul jour l'ont transformé. D'un enfant gâté, le malheur a fait de lui un homme réfléchi, vaillant et maître de soi.

Arrivé en Égypte, Joseph est vendu à Potiphar, officier du Pharaon et capitaine de sa garde, au service duquel il restera dix ans, et où il va être assailli de tentations peu communes. Le culte des faux dieux va étaler sous ses yeux une pompe royale rehaussée par la richesse et la culture de la nation la plus civilisée de la terre. Mais il conservera sa simplicité et sa fidélité envers Dieu. Ayant de tous côtés le spectacle du vice, il sera comme quelqu'un qui n'entend

rien, qui ne voit rien. Il ne permettra pas à ses pensées d'errer sur des sujets défendus, et surtout, il ne cachera pas ses principes pour obtenir la faveur des Égyptiens. S'il le faisait, il succomberait à la tentation. Au contraire, il n'aura pas honte de la religion de ses pères et il ne laissera ignorer à personne qu'il adore Jéhovah.

« L'Éternel fut avec Joseph, qui prospérait. ... Son maître vit que l'Éternel était avec lui, et que l'Éternel faisait réussir entre ses mains tout ce qu'il entreprenait. » (Voir Genèse 39) La confiance de Potiphar croissant de jour en jour, cet homme d'État en fit son intendant et lui confia la gérance de tous ses biens. « Il laissa toutes ses affaires aux soins de Joseph; grâce à lui, il ne s'occupait plus de rien, sinon de la nourriture qu'il prenait. »

La prospérité visible qui marquait tout ce qui était remis aux soins de Joseph ne procédait pas d'un miracle direct. C'étaient son habileté, son application, son énergie qui étaient couronnées de succès. Joseph l'attribuait à la faveur de Dieu, et son maître lui-même voyait là le secret de sa réussite extraordinaire. Mais celle-ci n'aurait pas existé sans une vigilance intelligente et infatigable. Dieu était glorifié par la fidélité de son serviteur, dont la pureté et la droiture formaient un contraste frappant avec les mœurs des idolâtres et faisaient briller les grâces célestes au sein des ténèbres du paganisme.

L'amabilité et la probité du jeune captif finirent par toucher le cœur du capitaine de la garde, qui en vint à le regarder comme son fils plutôt que comme un esclave. Joseph fut ainsi mis en relation avec des hommes instruits et haut placés, ce qui lui permit de se familiariser avec les sciences comme avec les langues et affaires du pays, connaissances qui allaient bientôt lui être très utiles comme premier ministre du royaume.

Mais son intégrité devait être soumise à une rude épreuve. La femme de son maître voulut l'entraîner à la violation de la loi de Dieu. Jusquelà, Joseph était demeuré pur au milieu de la corruption qui régnait autour de lui. Mais comment repousser une tentation aussi soudaine, aussi forte, aussi séduisante? Il savait quelle serait la conséquence de sa résistance. D'un côté se plaçaient la duplicité, mais aussi la faveur et les récompenses; de l'autre, la disgrâce, la prison, la mort peut-être. Toute sa carrière future dépendait de sa décision. Joseph restera-t-il fidèle à ses principes et à son Dieu? Les anges observent cette scène avec un intérêt inexprimable. La conduite de Joseph va révéler la force d'un caractère fondé sur des principes religieux. Sa décision est prise. Quelles qu'en soient les conséquences, il ne trahira ni la confiance de son maître terrestre, ni sa foi envers son Maître céleste. Sous l'œil scrutateur de Dieu, combien de personnes prennent des libertés qu'elles ne se permettraient pas en présence de leurs semblables! Mais il n'en fut pas ainsi avec Joseph: « Comment pourrais-je commettre une si grande faute et pécher contre Dieu? » fut sa réponse.

Nous aussi, nous craindrions de pécher si nous avions toujours à la pensée le fait que Dieu voit et entend tout ce que nous faisons et disons, et qu'il en tient un registre fidèle dont nous aurons à rendre compte. Jeunes gens, rappelez-vous constamment que, où que vous soyez et quoi que vous fassiez, vous êtes en la présence de Dieu. Nous ne pouvons lui cacher nos voies.

Rien, dans notre conduite, n'échappe à son œil scrutateur. Les lois humaines, même les plus sévères, sont secrètement et impunément violées; mais il n'en est pas ainsi de la loi de Dieu. Les ténèbres de minuit ne voilent pas le coupable à ses yeux. Ce dernier peut se croire seul, alors qu'un invisible Témoin enregistre chacun de ses actes. Les desseins mêmes de nos cœurs sont connus du Seigneur. Toutes les actions, toutes les paroles, toutes les pensées d'un homme sont aussi soigneusement enregistrées que s'il était seul au monde et que l'attention du ciel était tout entière concentrée sur lui.

Joseph eut à pâtir de son intégrité: celle qui avait voulu le tenter se vengea de son refus; elle l'accusa d'un odieux attentat contre sa vertu et le fit jeter en prison. Si Potiphar avait ajouté foi aux accusations de sa femme, le jeune Hébreu eût perdu la vie. Mais la chaste conduite dont il avait toujours fait preuve fut à ses yeux une confirmation suffisante de son innocence. Néanmoins, pour sauver la réputation de sa maison, il l'abandonna à la disgrâce et à la captivité.

Au début, Joseph fut traité avec beaucoup de sévérité par ses geôliers. Le Psalmiste dit à son sujet:

On lui serra les pieds dans des entraves,

Et il fut jeté dans les fers,

Jusqu'au jour où ce qu'il avait dit arriva,

Et où la parole de l'Éternel montra ce qu'il était.

(Psaumes 105:18, 19)

Le caractère de Joseph brille jusqu'au fond de son cachot. Si ses années de fidélité chez Potiphar ont été mal récompensées, il n'en est pas aigri. La paix que lui donne le sentiment de son innocence lui reste, et il remet toute cette affaire entre les mains de Dieu. Au lieu de passer son temps à gémir sur l'injustice dont il est l'objet, il oublie son malheur pour alléger celui des autres. Dans sa prison même, il trouve une œuvre à accomplir. A l'école de l'affliction, sans lui épargner aucune des dures leçons dont il a besoin, Dieu le prépare en vue d'une haute mission. Témoin, dans sa geôle, des résultats de l'oppression et de la tyrannie aussi bien que des conséquences du crime, il apprend la valeur de la justice, de la sympathie, de la miséricorde et il se prépare à exercer le pouvoir avec sagesse et compassion.

Peu à peu, Joseph gagna la confiance du chef de la prison et finit par se voir confier la surveillance de tous les détenus. La droiture de sa vie quotidienne et sa sympathie pour les affligés lui ouvrirent la voie qui le conduisit à la prospérité et aux honneurs. Tout rayon de bonté que nous projetons sur autrui se retourne sur nous-mêmes. Toute parole aimable et sympathique adressée aux malheureux, tout soulagement apporté aux opprimés et tout secours offert aux nécessiteux renferment en eux-mêmes leur récompense.

Le grand panetier et le grand échanson du roi, jetés en prison pour quelque méfait, passèrent sous la direction de Joseph. Un matin, celui-ci remarqua qu'ils avaient l'air abattu et leur en demanda la cause. Il apprit que chacun d'eux avait eu un songe troublant dont ils auraient bien voulu connaître la signification. « Les interprétations n'appartiennentelles pas à Dieu? » leur dit Joseph. « Racontez-moi vos songes, je vous prie. » (Voir Genèse 40) Après les avoir entendus, il leur en donna l'explication. Dans les trois jours, l'échanson devait être réintégré dans sa charge et continuer de présenter la coupe au Pharaon. Quant au grand panetier, sur l'ordre du roi, il devait être condamné et mis à mort également dans les trois jours. Dans les deux cas, l'événement vint justifier la prédiction.

L'échanson ayant exprimé à Joseph sa vive gratitude tant pour l'heureuse interprétation de son rêve que pour maints actes de bonté reçus de sa part, celui-ci, de son côté, faisant allusion de la manière la plus touchante à son injuste réclusion, le supplie de présenter son cas devant le roi. « Souviens-toi de moi, lui dit-il, quand tu seras heureux, et use de bonté envers moi, je te prie; parle de moi au Pharaon, et fais-moi sortir de cette maison. » L'échanson vit son rêve se réaliser dans tous les détails; mais, rentré dans la faveur royale, il oublia son bienfaiteur. Et Joseph resta encore deux ans en prison. L'espérance qui s'était allumée en son âme s'éteignait peu à peu et, à toutes ses autres épreuves, venait encore s'ajouter le douloureux aiguillon de l'ingratitude d'un obligé.

Mais la main divine allait bientôt ouvrir les portes de son cachot. En une même nuit, le roi d'Égypte eut deux songes qui semblaient annoncer quelque grande calamité. Ses sages et ses magiciens ne pouvant lui donner aucune lumière à ce sujet, le Pharaon fut saisi d'une angoisse telle que la terreur se répandit dans le palais. L'échanson se souvint alors de Joseph et de son propre songe. Profondément confus de son ingratitude, il informa immédiatement le roi des deux songes interprétés par le prisonnier hébreu et de leur prompt accomplissement. Bien qu'humilié d'être obligé de renoncer à ses mages pour consulter un captif, le Pharaon n'hésita pas. Prêt à écouter, s'il le fallait, le dernier des hommes, il envoya chercher Joseph. « On le fit aussitôt sortir de la prison. Il se rasa et changea de vêtements,

puis il se rendit auprès du Pharaon. »

« Le Pharaon dit à Joseph: J'ai fait un songe que personne ne peut interpréter. Or, j'ai appris que tu sais interpréter les songes qu'on te raconte. Joseph répondit au Pharaon, en disant: Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui donnera au Pharaon une réponse satisfaisante. » (Voir Genèse 41) Déclinant modestement l'honneur qu'on lui fait de posséder une sagesse supérieure, Joseph révèle sa confiance en Dieu et il écoute le roi d'Égypte lui faire en ces termes le récit de son rêve:

« Dans mon songe, je me tenais sur le bord du fleuve. Et je vis monter du fleuve sept vaches grasses et belles, qui se mirent à paître dans les marécages. Sept autres vaches montaient après elles; elles étaient chétives, très laides et maigres. Je n'en ai jamais vu d'aussi laides dans tout le pays d'Égypte. Les vaches laides et maigres dévorèrent les sept premières

vaches grasses, qui entrèrent dans leurs corps sans qu'il parût qu'elles y fussent entrées; car elles étaient aussi laides qu'auparavant. Alors je m'éveillai. Je vis encore en songe sept épis pleins et beaux qui sortaient d'une même tige. Puis, voici que sept épis chétifs, maigres et brûlés par le vent d'Orient, germaient après ceux-là. Les épis maigres engloutirent les sept beaux épis. J'ai raconté cela aux magiciens; mais aucun d'eux ne m'en a fourni l'explication.

»Joseph répondit au Pharaon: Le songe du Pharaon est un. Dieu a révélé au Pharaon ce qu'il va faire. ... Sept années de grande abondance vont venir dans tout le pays d'Égypte. Elles seront suivies de sept années de famine qui feront oublier, dans le pays d'Égypte, les années d'abondance, et la famine consumera le pays. On ne reconnaîtra plus que le pays a été dans l'abondance, à cause de cette famine qui viendra dans la suite, tant elle sera grande. Si le songe s'est reproduit deux fois pour le Pharaon, c'est que la chose est décidée de la part de Dieu, et Dieu se hâtera de l'accomplir.

» Maintenant donc, continua Joseph, que le Pharaon choisisse un homme intelligent et sage, et qu'il l'établisse sur le pays d'Égypte. Que le Pharaon établisse aussi des intendants sur le pays pour prélever un cinquième des récoltes du pays d'Égypte, pendant les sept années d'abondance. Qu'ils rassemblent toutes les récoltes des bonnes années qui vont venir; qu'ils amassent du froment pour le mettre à la disposition du Pharaon, comme provisions dans les villes, et qu'ils conservent tout cela. Ces provisions seront pour le pays une réserve en vue des sept années de famine qui surviendront dans le pays d'Égypte, en sorte que le pays ne

périra point par la famine. »

L'interprétation du songe était si plausible et si raisonnable, les mesures proposées par Joseph paraissaient si sages et si habiles qu'on ne pouvait douter de la véracité de ses paroles. Mais à qui confier l'exécution de ce plan? La vie de la nation dépendait de la sagesse de ce choix. Perplexe, le roi prit quelque temps pour réfléchir. Le grand échanson, qui avait à racheter son ingratitude passée, et fait connaître au roi la sagesse et la prudence déployées par Joseph dans la direction de la prison, se répandit en louanges à son sujet. Les renseignements pris par le roi prouvèrent l'exactitude de ces paroles. D'ailleurs, Joseph avait non seulement signalé le danger menaçant la nation, mais proposé les moyens d'y parer. Il était évident que la sagesse divine le guidait et que personne dans l'entourage du roi n'était mieux qualifié pour diriger les affaires du royaume à travers cette crise. Le fait qu'il était hébreu et esclave s'effaçait devant l'excellence de son jugement.

« Pourrions-nous trouver un homme pareil à celui-ci, ayant comme lui l'esprit de Dieu? » demanda le roi à son entourage. Le choix fut décidé et le monarque adressa à Joseph, étonné, les paroles suivantes: « Puisque Dieu t'a révélé tout cela, il n'y a personne qui soit aussi intelligent et aussi sage que toi. C'est toi que j'établis sur ma maison, et tout mon peuple obéira à ta parole. Le trône seul m'élèvera au-dessus de toi. » Alors, présentant à Joseph les insignes de sa charge, « le Pharaon ôta son anneau de sa main et le mit à la main de Joseph; il le fit

revêtir d'habits de fin lin, et lui mit au cou un collier d'or. Il le fit monter sur le second de ses chars; et l'on criait devant lui: A genoux! »

Il l'établit seigneur de sa maison

Et gouverneur de tous ses biens, Pour commander en maître à ses princes Et enseigner à ses anciens la sagesse.

(Psaumes 105:21, 22)

Du cachot, Joseph passait à la dignité de gouverneur de l'Égypte. Mais si elle était entourée d'honneurs, cette charge n'en était pas moins hérissée de périls. Ce n'est pas sans dangers qu'un homme gravit les plus hauts sommets. La tempête, qui laisse intacte l'humble fleur de la vallée, déracine l'arbre géant de la montagne. De même, des hommes restés probes dans une existence ignorée sont facilement entraînés vers l'abîme du mal par les tentations qui les assaillent lorsqu'ils sont parvenus au faîte de la faveur et de la gloire.

Joseph résista à l'épreuve de la prospérité comme il avait supporté celle de l'adversité. Dans le palais des Pharaons comme dans la cellule du prisonnier, il resta fidèle au Seigneur. Étranger dans un pays païen, séparé de sa famille et par conséquent des adorateurs du vrai Dieu, il continua à s'appuyer sur celui qui avait dirigé ses pas jusque-là et il s'acquitta avec probité des devoirs de sa charge. Grâce à lui, le Dieu du ciel fut révélé au roi et aux grands du pays, qui, tout en persistant dans leur idolâtrie, apprirent à respecter les principes glorifiés par la vie et le caractère du serviteur de Jéhovah.

Et si l'on veut savoir comment Joseph fut à même de donner un si bel exemple de fermeté de caractère, de sagesse et de droiture, la réponse n'est pas difficile. Il avait appris dans sa jeunesse à suivre le devoir plutôt que l'inclination. C'est la fidélité, la foi naïve et la noblesse de cœur de l'adolescent qui expliquent les fruits de son âge mûr. Une vie pure et simple avait favorisé l'épanouissement de ses forces physiques et intellectuelles. La communion avec Dieu par l'intermédiaire de ses œuvres et par la contemplation des vérités sublimes confiées aux héritiers de la foi avait élevé et ennobli sa nature spirituelle; elle avait élargi et fortifié son intelligence comme aucune autre étude n'aurait pu le faire. Le fidèle accomplissement du devoir dans toutes les phases de sa vie, de la plus humble à la plus élevée, avait porté chacune de ses facultés à son plus haut degré de développement. Un caractère noble et droit est le résultat d'une vie conforme à la volonté de Dieu.

La crainte du Seigneur, voilà la sagesse; Se détourner du mal, voilà l'intelligence!

(Job 28:28)

Peu de personnes comprennent l'influence des petites choses sur le développement du caractère. Rien de ce qui doit nous occuper n'est réellement petit. Les circonstances variées que nous traversons de jour en jour ont pour but de mettre notre fidélité à l'épreuve et de nous qualifier pour des situations plus élevées. Par la stricte adhésion aux principes dans les affaires

ordinaires de la vie, l'esprit s'accoutume à placer le devoir au-dessus du plaisir et de l'inclination. Un esprit ainsi discipliné n'oscille pas entre le bien et le mal comme le roseau agité par le vent. Il est fidèle au devoir par habitude de probité et de véracité. C'est par l'honnêteté dans les petites choses qu'on acquiert la force d'être fidèle dans les grandes.

Un caractère droit a plus de valeur que l'or d'Ophir. Sans ce précieux apanage, nul ne peut parvenir à une distinction honorable. Mais le caractère ne s'hérite pas; il ne s'achète pas non plus. L'excellence morale et les délicates facultés de l'intelligence ne sont pas le résultat du hasard. Sans culture, les dons les plus rares restent stériles. L'acquisition d'un beau caractère est le produit d'efforts bien dirigés et persévérants: c'est l'œuvre d'une vie entière. Dieu donne les occasions: le succès dépend de l'usage qu'on en fait.

Chapitre 21 : Joseph et ses Frères

Les préparatifs en vue de la famine commencèrent dès les premières années de fertilité. Sous la direction de Joseph, on construisit dans toutes les villes principales de vastes entrepôts destinés à recevoir le surplus des récoltes futures. A la fin des années d'abondance, la quantité de blé mise en réserve dépassait toute évaluation. Mais, ainsi que Joseph l'avait prédit, les sept années de famine commencèrent. « Il y eut famine dans tous les pays, tandis qu'il y avait du pain dans tout le pays d'Égypte. Puis, tout le pays d'Égypte fut aussi affamé, et le peuple cria vers Pharaon pour avoir du pain. Pharaon dit à tous les Égyptiens: Allez vers Joseph et faites tout ce qu'il vous dira. Comme la famine régnait sur toute la surface du pays, Joseph ouvrit tous les greniers, et il vendit du blé aux Égyptiens. » (Genèse 41:54-56; chapitres 42 à 50)

La disette s'étant répandue jusqu'au pays de Canaan, elle fut durement ressentie dans la région habitée par Jacob. Ce dernier entendit parler des réserves abondantes faites par Pharaon. Dix fils du patriarche se rendirent alors en Égypte pour y acheter du blé. A leur arrivée, on les dirigea, avec d'autres solliciteurs, chez le premier ministre. « Joseph reconnut ses frères, mais eux ne le reconnurent pas. » (Genèse 41:54-56; chapitres 42 à 50) A la demande de Pharaon, il avait changé de nom et il n'y avait guère de ressemblance entre le jeune homme vendu aux Ismaélites et le vice-roi d'Égypte.

En se présentant devant Joseph, ses dix frères « se prosternèrent devant lui, la face contre terre ». A ce spectacle, Joseph revoit ses songes; tout le passé revit intensément dans sa mémoire. Il promène sur ces hommes un regard pénétrant et découvre que Benjamin n'est pas avec eux. Il se demande immédiatement si son frère cadet ne serait pas, lui aussi, tombé victime de leur cruelle jalousie; et il prend la résolution d'apprendre ce qu'il en est. « Vous êtes des espions! » leur dit-il sévèrement.

C'est pour reconnaître les points faibles du pays que vous êtes venus. » Ils lui répondirent: « Non, mon seigneur; mais tes serviteurs sont venus pour acheter des vivres. Nous sommes tous fils d'un même père; nous sommes d'honnêtes gens; tes serviteurs ne sont pas des espions. » Leur déclaration pouvant être fausse, Joseph réitère son accusation: « Pas du tout! Vous êtes venus pour reconnaître les points faibles du pays. » « Nous, tes serviteurs, dirent-ils, nous sommes douze frères, fils d'un même père, du pays de Canaan. Le plus jeune est en ce moment avec notre père, et il y en a un qui n'est plus. »

Feignant toujours de douter de la véracité de leur histoire, le gouverneur leur propose alors de lui prouver leur sincérité en restant en Égypte, tandis que l'un d'eux ira chercher leur jeune frère. S'ils n'y consentent pas, ils seront traités en espions. Les fils de Jacob déclarent ne pouvoir consentir à une pareille proposition. Durant son exécution, leurs familles souffriraient de la faim. Lequel d'entre eux voudra entreprendre seul ce voyage, laissant ses frères en prison? Comment osera-t-il se présenter devant leur père? D'ailleurs, se disent-ils, il est probable que nous serons tous mis à mort ou réduits en esclavage. Et si Benjamin vient en

Égypte, ce ne sera que pour partager notre sort. Ils décident donc de rester et de souffrir ensemble, plutôt que d'augmenter la douleur de leur père par la perte du seul fils qui lui reste. Ils sont alors jetés en prison, où on les retient enfermés trois jours.

Au cours des années qui s'étaient écoulées depuis leur forfait à l'égard de Joseph, les fils de Jacob avaient changé. D'envieux, violents, faux, cruels et vindicatifs qu'ils étaient, l'adversité les avait rendus désintéressés, bons les uns envers les autres, dévoués à leur père et, quoique arrivés à l'âge mûr, soumis à l'autorité paternelle.

Les trois jours passés dans la prison égyptienne leur permirent de faire un sérieux retour sur leur conduite d'autrefois et furent pour eux l'occasion de remords amers. Joseph n'osait les y retenir plus longtemps, leurs familles et leur père pouvant souffrir de la faim. Il les fit donc venir devant lui et leur dit: « Faites ceci, et vous vivrez! Je crains Dieu... Si vous êtes des gens de bien, que l'un de vous, votre frère, reste prisonnier dans votre prison; et vous, allez, emportez du blé pour les besoins de vos familles. Puis, amenez-moi votre jeune frère; vos paroles seront reconnues véritables, et vous ne mourrez point. » Ils acceptèrent la proposition, sans manifester beaucoup d'espoir que leur père pût consentir à se séparer de Benjamin.

Joseph leur avait parlé par interprète. Sans se douter qu'il les comprenait, ils s'étaient accusés devant lui du crime commis envers leur frère. « Vraiment, se disaient-ils, nous sommes punis à cause de notre frère; car nous avons vu l'angoisse de son âme quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons point écouté! Voilà pourquoi ce malheur nous est arrivé. » Ruben, qui, à Dothan, avait voulu le délivrer, leur dit: « Ne vous avais-je pas dit: Ne commettez point de péché contre cet enfant? Mais vous ne m'avez pas écouté. Et voici que son sang nous est redemandé. » En les entendant, Joseph ne peut contenir son émotion; il sort pour donner libre cours à ses larmes. Lorsqu'il reparaît, il ordonne que Siméon soit lié devant eux et reconduit en prison. La raison de ce choix était que Siméon avait été l'instigateur et le principal auteur du crime.

Avant de les congédier, Joseph ordonna qu'on leur fournît du blé et qu'on plaçât l'argent de chacun d'eux à l'ouverture de son sac. On leur donna également du fourrage pour leurs bêtes pendant le voyage de retour. Comme ils étaient en route, l'un d'eux ayant ouvert son sac, fut surpris d'y trouver son argent. Ils furent alors saisis de terreur et se dirent l'un à l'autre: « Qu'est-ce que Dieu nous a fait? » Fallait-il regarder cela comme un signe de la faveur divine, ou comme une preuve que le Seigneur avait commencé de punir leur forfait? C'est à cette dernière conclusion qu'ils s'arrêtèrent.

Pendant ce temps, Jacob attendait avec inquiétude le retour de ses fils. Dès leur arrivée, tout le camp s'assembla avec empressement autour d'eux pour entendre le récit qu'ils firent à leur père de tout ce qui leur était arrivé. En les écoutant, chacun fut rempli d'appréhension. L'attitude et les procédés du gouverneur égyptien leur semblaient cacher quelque sinistre dessein. Leurs craintes se confirmèrent lorsqu'à l'ouverture de leurs sacs chacun y retrouva son argent. Dans son angoisse, Jacob poussa ce gémissement: « Vous m'avez privé de mes enfants!

Joseph n'est plus; Siméon n'est plus; et vous emmèneriez Benjamin! C'est sur moi que tout cela retombe! » Ruben répondit: « Tu feras mourir mes deux fils, si je ne te ramène pas Benjamin. Confie-le moi, et je te le rendrai. » Ces véhémentes paroles ne rassurent pas le vieillard: « Mon fils, réplique-t-il, ne descendra point avec vous; car son frère est mort, et celui-ci est resté seul. S'il lui arrivait malheur dans le voyage que vous allez entreprendre, vous feriez descendre mes cheveux blancs dans le séjour des morts, sous le poids de la douleur. »

Mais la sécheresse continuait, et la provision de blé apportée d'Égypte fut bientôt épuisée. Les fils de Jacob, sachant bien qu'il était inutile de retourner sans Benjamin auprès du premier ministre et qu'il y avait peu d'espoir de changer la résolution de leur père, attendaient la crise en silence. De jour en jour, la famine s'approchait plus près du camp de Jacob, qui en lisait sur tous les visages l'avertissement lugubre. Finalement, il dit à ses fils: « Retournez pour nous acheter un peu de vivres. » Juda lui répondit: « Ce gouverneur nous l'a expressément déclaré: Vous ne serez pas admis devant moi si votre frère n'est pas avec vous. Si donc tu envoies notre frère avec nous, nous partirons, et nous t'achèterons des vivres. Mais si tu ne le laisses pas aller, nous ne partirons pas; car le gouverneur a dit: Vous ne serez pas admis devant moi, si votre frère n'est pas avec vous. » Voyant que la résolution de son père commençait à fléchir, il ajouta: « Laisse partir l'enfant avec moi. Nous nous lèverons, et nous nous mettrons en route; et nous vivrons et ne mourrons point, ni nous, ni toi, ni nos petitsenfants. » Puis il s'offrit comme garant de son frère, prêt à porter éternellement la peine de la perte de Benjamin s'il ne le ramenait sain et sauf.

Ne pouvant plus refuser son consentement, Jacob donna l'ordre de se préparer au voyage, en leur recommandant de porter au gouverneur un présent composé des « produits les plus renommés du pays » parmi ceux qui existaient encore: « un peu de baume, un peu de miel, des aromates et de la myrrhe, des pistaches et des amandes ». « Prenez aussi votre frère, ajouta-t-il; levez-vous, retournez vers cet homme. » Lorsqu'ils furent sur le départ pour ce périlleux voyage, le patriarche se leva et, les mains tendues vers le ciel, prononça cette prière: « Que le Dieu tout-puissant vous fasse trouver grâce auprès de lui, afin qu'il vous rende votre autre frère, ainsi que Benjamin! Pour moi, s'il faut que je sois privé de mes enfants, que j'en sois privé! »

Arrivés une deuxième fois en Égypte, les fils de Jacob se présentent devant Joseph. Lorsque les regards de celui-ci s'arrêtent sur Benjamin, le fils de sa propre mère, une vive émotion l'étreint. Se surmontant cependant, il ordonne que l'on conduise les dix frères à sa maison, pour y dîner avec lui. Alarmés de se voir amenés chez le gouverneur, ils se disent: « C'est à cause de l'argent qui fut remis l'autre fois dans nos sacs. On veut nous assaillir, se précipiter sur nous, faire de nous des esclaves. » Dans leur détresse, ils s'adressent au maître d'hôtel et lui annoncent, comme preuve de leur honnêteté, qu'ils ont rapporté cet argent, ainsi qu'une nouvelle somme pour acheter des vivres. Ils ajoutent: « Nous ne savons pas qui avait remis notre argent dans nos sacs. L'intendant leur répond: Tout va bien pour vous! Ne craignez point! C'est votre Dieu, le Dieu de votre père, qui vous a donné un trésor dans vos sacs; votre

argent m'a bien été remis. » Ils se rassurent et, rejoints par Siméon, qui vient d'être relâché, ils rendent grâce à Dieu pour sa miséricorde.

A l'arrivée du gouverneur, ils lui remettent leurs dons et « se prosternent devant lui jusqu'à terre ». De nouveau, les songes de Joseph lui reviennent à l'esprit. Il salue ses frères et s'empresse de leur demander: « Votre vieux père, dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien? Vit-il encore? » Ils répondirent: « Ton serviteur, notre père, se porte bien; il vit encore. Et ils s'inclinent et se prosternent » une seconde fois. « Joseph, levant les yeux, voit Benjamin, et il dit: « Est-ce là votre jeune frère, dont vous m'avez parlé? » Puis: « Dieu te fasse miséricorde, mon fils. » Vaincu par l'émotion, ne pouvant rien ajouter, « il entra dans la chambre intérieure, et il y pleura ».

Redevenu maître de lui, il les rejoint et chacun se met à table. Selon la loi des castes, il était défendu aux Égyptiens de manger avec des gens d'autres nations. En conséquence, les fils de Jacob se tenaient à une table à part, de même que les Égyptiens, tandis que le gouverneur, en raison de son rang, mangeait seul. Quand tout le monde fut assis, les frères de Joseph constatèrent avec surprise qu'ils avaient été placés par rang d'âge. « Joseph leur fit porter des mets de sa propre table; mais la portion de Benjamin était cinq fois plus grosse que celle des autres. » Par cette préférence, Joseph espérait découvrir si Benjamin était, comme il l'avait été lui-même, en butte à l'envie de la part de ses frères aînés. Ceux-ci, ignorant toujours que Joseph les comprenait, conversaient librement entre eux, ce qui permettait à celui-ci de découvrir leurs vrais sentiments. Décidé, cependant, à les soumettre à une épreuve décisive, il ordonna, avant leur départ, que sa coupe d'argent fût cachée dans le sac du plus jeune.

Les fils de Jacob, accompagnés de Siméon et de Benjamin, se remirent joyeusement en route avec leurs animaux chargés de blé. Tous étaient heureux à la pensée d'avoir échappé aux périls qui avaient semblé les menacer. Mais à peine avaientils dépassé les faubourgs de la ville que l'intendant les rejoignait et leur lançait cette apostrophe qui les fit tressaillir: « Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien? N'est-ce pas dans cette coupe que boit mon maître, et dont il se sert pour deviner? Vous avez fait une mauvaise action. » Ces coupes, censées découvrir les substances vénéneuses qu'on y introduisait, étaient à cette époque précieusement conservées comme sauvegarde contre les empoisonnements.

A l'accusation de l'intendant, nos voyageurs répondirent: « Pourquoi mon seigneur parle-t-il ainsi? A Dieu ne plaise que tes serviteurs aient commis une telle action. Eh quoi! nous t'avons rapporté du pays de Canaan l'argent que nous avions trouvé à l'intérieur de nos sacs; comment aurions-nous dérobé de l'argent ou de l'or de la maison de ton maître? Que celui de tes esclaves sur qui l'on trouvera la coupe périsse, et nous-mêmes nous serons les esclaves de ton seigneur.

» L'intendant leur dit: Eh bien, qu'il soit fait selon vos paroles! Celui sur lequel on trouvera la coupe sera mon esclave; quant aux autres, ils seront quittes. »

Les perquisitions commencèrent immédiatement. « Aussitôt, chacun d'eux s'empressa de déposer son sac à terre », et, procédant par ordre, « l'intendant fouilla en commençant par le plus âgé et en finissant par le plus jeune; et la coupe se trouva dans le sac de Benjamin ».

Au désespoir, les onze frères déchirent leurs vêtements et rentrent lentement dans la ville. Suivant l'intendant jusqu'au palais, où le gouverneur se trouvait encore, « ils se jettent à terre devant lui. Joseph leur dit: Quelle action avezvous commise? Ne saviez-vous pas qu'un homme tel que moi a le pouvoir de deviner? » Joseph ne prétendait pas posséder l'art de la divination. S'il leur laissait croire qu'il pouvait lire les secrets de leur vie, c'était simplement pour leur donner l'occasion de reconnaître leur péché.

Juda répond: « Que dirons-nous à mon seigneur? Comment parler? Comment nous justifier? Dieu a su trouver l'iniquité de tes serviteurs. Nous voici maintenant les esclaves de mon seigneur, nous et celui entre les mains duquel s'est trouvée la coupe.

»Joseph s'écrie: Loin de moi la pensée d'agir ainsi! Celui entre les mains duquel a été trouvée la coupe sera mon esclave; mais vous, retournez en paix chez votre père. »

Alors, en proie à une détresse inexprimable, Juda s'approche de Joseph et lui dit: « De grâce, seigneur! Permets, je te prie, à ton serviteur de faire entendre une parole aux oreilles de mon seigneur, et puisse ta colère ne point s'enflammer contre ton serviteur; car tu es l'égal du Pharaon. » Avec une touchante éloquence, il décrit la douleur de son père lors de la perte de Joseph, et avec quel déchirement il a consenti à se séparer de Benjamin, le seul fils qui lui reste de sa femme Rachel, qu'il avait tant aimée.

« Maintenant, quand je retournerai auprès de ton serviteur, mon père, si le jeune homme dont l'âme est liée à son âme n'est pas avec nous, dès qu'il verra que le jeune homme est absent, notre père mourra. Ainsi tes serviteurs feront descendre, sous le poids de la douleur, les cheveux blancs de ton serviteur, notre père, dans le séjour des morts. Du reste, ton serviteur a répondu de ce jeune homme, en disant à son père: Si je ne te le ramène pas, je serai pour toujours coupable envers mon père. »

Et Juda conclut: « Maintenant donc, je te prie, que moi, ton serviteur, je puisse rester l'esclave de mon seigneur à la place du jeune homme, et que ce dernier puisse remonter avec ses frères. Comment, en effet, pourrais-je remonter chez mon père, si l'enfant n'est pas avec moi? Non, je ne saurais voir la douleur dont mon père serait accablé! »

Joseph est satisfait. Il constate chez ses frères les fruits d'une véritable conversion. A l'ouïe de l'offre magnanime de Juda, il s'écrie: « Faites sortir tout le monde! » Puis il éclate en sanglots: « Je suis Joseph », leur dit-il d'une voix étranglée. « Mon père vit-il encore? » A ces mots, ses frères sont comme paralysés et restent muets d'épouvante. Quoi! le gouverneur de l'Égypte, c'est Joseph, ce frère tant jalousé, ce frère qu'ils étaient prêts à mettre à mort et qu'ils avaient vendu comme esclave! Tous les mauvais traitements dont ils l'ont accablé repassent devant leurs yeux. Ils se souviennent comment ils se sont moqués des songes de sa jeunesse;

par quel crime ils ont tenté d'en empêcher l'accomplissement, auquel cependant ils ont tant contribué! Et ils se demandent si ce frère martyr ne va pas se venger, maintenant qu'ils sont à sa merci...

Voyant leur confusion, Joseph leur dit avec bonté: « Approchez-vous de moi. Ils s'approchèrent, et il leur dit: Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour être conduit en Égypte. Maintenant, ne vous affligez pas, et n'ayez pas de regrets de ce que vous m'avez vendu pour être conduit ici; car c'est pour vous conserver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous. » Noble cœur! Il pense qu'ils ont assez souffert de leur cruauté à son égard. Il cherche à dissiper leurs craintes, et il veut adoucir l'amertume de leurs remords.

« Voilà deux ans, dit-il, que la famine règne dans le pays; et pendant cinq ans encore, il n'y aura ni labour ni moisson. Dieu m'a envoyé devant vous pour vous assurer l'existence dans ce pays, et pour vous sauver la vie en vous accordant une grande délivrance. Non, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu. Il m'a établi pour être le père du Pharaon, le seigneur de toute sa maison et le gouverneur de tout le pays d'Égypte. Hâtez-vous de retourner auprès de mon père, et dites-lui: Ainsi parle ton fils Joseph: Dieu m'a établi seigneur de toute l'Égypte; viens auprès de moi, ne tarde point! Tu habiteras dans le pays de Gossen, et tu seras près de moi, toi, tes enfants, les enfants de tes enfants, tes brebis et tes bœufs, ainsi que tout ce qui t'appartient. Là, je te nourrirai — car il y aura encore cinq ans de famine — en sorte que tu ne périsses pas de misère, toi et ta maison, et tout ce qui t'appartient. Vous le voyez de vos yeux, et Benjamin, mon frère, le voit aussi lui-même, c'est bien moi qui vous parle de ma propre bouche.

» Alors il se jeta au cou de Benjamin, son frère, et il pleura. Benjamin aussi se mit à pleurer sur son épaule. Il embrassa également, en pleurant, tous ses frères. Alors ses frères s'entretinrent avec lui. » Ils lui confessèrent humblement leur péché, et le supplièrent de leur pardonner. Après avoir longtemps souffert de chagrin et de remords, ils étaient heureux de retrouver leur frère en vie.

La nouvelle fut bientôt portée aux oreilles du roi qui, ravi de cette occasion de manifester sa reconnaissance à Joseph, confirma l'invitation que celui-ci avait faite à sa famille. « Ce qu'il y a de meilleur dans tout le pays d'Égypte, leur dit-il, sera pour vous. »

Les fils de Jacob s'en retournèrent abondamment pourvus de provisions, et accompagnés de chariots et de tout ce qu'il fallait pour transporter leurs familles ainsi que tout leur personnel. Joseph fit à Benjamin des présents plus rares qu'à ses autres frères. Puis, craignant qu'il ne s'élevât des disputes entre eux au cours du voyage, il leur fit cette recommandation: « Ne vous

querellez pas en chemin. »

Arrivés auprès de leur père, les onze fils de Jacob lui apportent cette grande nouvelle: « Joseph vit encore! Et même c'est lui qui gouverne tout le pays d'Égypte! » Le vieillard,

interdit, reste immobile, ne pouvant croire ce qu'il entend. Mais, lorsqu'il voit le long convoi de chariots et de bêtes de somme, et leur chargement; lorsqu'il peut, à nouveau, serrer dans ses bras Benjamin, il se rend à l'évidence. Dans l'excès de sa joie, il s'écrie: « C'est assez! Joseph mon fils vit encore; j'irai, je le verrai avant de mourir. »

Mais un acte d'humiliation restait à accomplir

par les dix frères repentants. Ils confessèrent à leur père l'acte de perfide cruauté qui, durant tant d'années, avait assombri sa vie et la leur. Jacob ne les aurait pas soupçonnés d'un crime semblable. Mais voyant que Dieu avait tout fait concourir à leur bien, il pardonna leur égarement, et il les bénit.

Jacob et ses fils, accompagnés de leurs familles, de leurs troupeaux et de leurs nombreux serviteurs, se mirent bientôt en route pour l'Égypte.

La joie était dans tous les cœurs. Arrivés à BéerSéba, le patriarche offrit à l'Éternel des sacrifices d'actions de grâces, et le supplia de lui donner une marque visible de son approbation et de sa protection. Dans une vision de la nuit, cette parole lui fut adressée: « Ne crains point de descendre en Égypte; car je t'y ferai devenir une grande nation. Moi-même je descendrai avec toi en Égypte; moimême aussi je t'en ferai sûrement remonter. »

Cette promesse était significative. Malgré la promesse faite à Abraham d'une postérité innombrable comme les étoiles, le peuple choisi ne s'était jusqu'alors accru que lentement. D'ailleurs, le pays de Canaan ne se prêtait pas à une semblable multiplication. Il était occupé par de puissantes tribus païennes qui ne devaient pas en être dépossédées avant la « quatrième génération ». Les descendants d'Abraham auraient été obligés, ou bien d'en chasser les habitants, ou de se mélanger à eux, et de se voir entraînés dans l'idolâtrie. Or, ni l'une ni l'autre de ces solutions n'eût été conforme à la parole divine. L'Égypte, en échange, présentait les conditions nécessaires à l'accomplissement du plan de Dieu. Un territoire fertile, bien arrosé et offrant tous les avantages nécessaires à un rapide accroissement, y était mis à leur disposition. D'autre part, l'antipathie des Égyptiens pour la vocation pastorale qui était celle des descendants d'Israël — » car les Égyptiens ont en abomination tous ceux qui font paître les brebis » (Genèse 46:34) — allait favoriser leur désir de rester un peuple séparé et distinct, préservé de toute participation à l'idolâtrie.

A son arrivée en Égypte, la caravane se dirigea aussitôt vers la contrée de Gossen. Accompagné d'une suite princière, Joseph s'y rendit dans son chariot officiel. La dignité de sa position et la pompe de son entourage le laissaient indifférent. Une seule pensée, un seul désir faisait tressaillir son cœur. Lorsqu'il vit approcher les voyageurs, les tendres affections dont, durant tant d'années, il avait dû réprimer les élans, ne connurent plus de frein. Il s'élança de son chariot, et courant audevant de son père, il « se jeta à son cou, et pleura longtemps sur son épaule. Alors Israël dit à Joseph: Je puis mourir maintenant, puisque j'ai vu ton

visage, et que tu vis encore. »

Joseph prit cinq de ses frères pour les présenter au Pharaon et recevoir de lui le territoire où ils allaient établir leur résidence. Dans sa gratitude envers son premier ministre, le monarque se proposait d'offrir à ses frères quelques charges dans le gouvernement. Mais, fidèle au culte de l'Éternel, Joseph voulut leur épargner les tentations auxquelles ils auraient été exposés dans une cour païenne. Il leur conseilla d'avouer franchement leur occupation au roi. Ils suivirent ce conseil, et eurent soin d'ajouter qu'ils n'étaient venus dans ce pays qu'en séjour et non à demeure, se réservant ainsi le droit d'en repartir quand ils voudraient. En conséquence, maintenant son offre, le Pharaon leur assigna comme territoire, « le meilleur de tout le pays d'Égypte », à savoir la terre de Gossen.

Peu de temps après leur arrivée, Joseph amena aussi son père à la cour pour le présenter au Pharaon. Le patriarche n'était pas habitué à l'étiquette des cours. Mais il avait vécu au milieu des scènes sublimes de la nature, et il avait conversé avec un monarque plus puissant. Aussi, conscient de sa supériorité, il leva ses mains sur le Pharaon, et le bénit.

En revoyant Joseph, Jacob lui avait déclaré qu'après ce dénouement inespéré de ses longues angoisses, il se sentait prêt à mourir. Dix-sept années encore devaient cependant lui être accordées dans la paisible contrée de Gossen, années qui fournirent un heureux contraste avec celles qui les avaient précédées. Il reconnut chez ses fils les marques d'une véritable conversion. Il put voir sa famille entourée de toutes les conditions nécessaires au développement d'une grande nation, et contempler, par la foi, l'accomplissement de la promesse de leur établissement futur au pays de Canaan. Comblé des attentions, de l'affection et des faveurs du premier ministre de l'Égypte, et heureux de vivre auprès de ce fils tant pleuré, le patriarche s'achemina doucement et paisiblement vers sa fin.

Sentant sa mort approcher, il fit venir Joseph auprès de lui, et, fort de la promesse de Dieu relative à la possession de Canaan, il lui dit: « Je t'en prie, ne m'enterre point en Égypte! Quand je serai couché avec mes pères, tu m'emporteras hors d'Égypte, et tu m'enseveliras dans leur tombeau. » Joseph promit de faire ce qu'il lui demandait; mais Jacob, non satisfait, exigea de son fils le serment solennel qu'il l'inhumerait dans la caverne de Macpéla.

Une autre question importante préoccupait l'esprit du patriarche. Il voulut que les deux fils de Joseph fussent intégrés en bonne et due forme au nombre des fils d'Israël. Aussi, lors de sa dernière visite à son père, Joseph amena avec lui ses deux fils, Éphraïm et Manassé. Par leur mère, ces deux jeunes gens se rattachaient à la plus haute classe de la sacrificature égyptienne. S'ils avaient voulu choisir la nationalité maternelle, la position de leur père leur aurait ouvert toute grande la voie de la richesse et des honneurs. Mais Joseph, qui adhérait fermement aux promesses de l'alliance, désirait que ses fils s'unissent à la famille de son père, et que, renonçant à toutes les distinctions que leur offrait la cour d'Égypte, ils viennent prendre leur place parmi les tribus de bergers auxquels les oracles de Dieu avaient été confiés.

Jacob dit à Joseph: « Les deux fils qui te sont nés dans le pays d'Égypte, avant que j'aille vers toi au pays d'Égypte, sont à moi. Oui, Éphraïm et Manassé seront à moi, aussi bien que

Ruben et Siméon. » Il les adoptait comme fils pour en faire les chefs de deux tribus distinctes. Ainsi, une portion des prérogatives du droit d'aînesse perdu par Ruben revenait à Joseph qui recevait, par ce fait, une double part en Israël.

La vue de Jacob s'était obscurcie par l'âge; il n'avait pas remarqué la présence des deux jeunes gens. Quand il les vit, il demanda: « Qui sont ceuxci? » Apprenant qui ils étaient, il ajouta: « Fais-les approcher de moi, je te prie, afin que je les bénisse. » Le patriarche « les couvrit de baisers et les embrassa », puis il plaça solennellement les mains sur leurs têtes, en signe de bénédiction, et prononça ces paroles: « Que le Dieu dans la voie duquel ont marché mes pères, Abraham et Isaac, le Dieu qui a été mon berger depuis ma naissance jusqu'à ce jour, que l'Ange qui m'a délivré de tout mal, bénisse ces enfants! » Jacob ne connaissait plus la propre justice, ni les ressources de la force ou de l'habileté humaines. C'était Dieu qui l'avait protégé et soutenu. Il ne se plaignait pas des mauvais jours qu'il avait traversés. Il ne disait plus des épreuves et des chagrins: « C'est sur moi que tout cela retombe! » Sa mémoire ne lui rappelait que la miséricorde et les tendres compassions de celui qui l'avait accompagné tout le long de son pèlerinage.

La bénédiction terminée, Jacob fit à ses fils une déclaration qui devait rester pour les générations à venir, à travers les longues années de leur dure servitude, un témoignage de sa foi: « Voici que je vais mourir; mais Dieu sera avec vous, et il vous

fera retourner dans le pays de vos pères. »

A la dernière extrémité, on convoqua tous les fils de Jacob autour de son lit. Lorsqu'ils furent réunis, il parla en ces termes: « Rassemblez-vous, et je vous ferai connaître ce qui vous arrivera dans la suite des jours. » Que de fois, avec angoisse, il avait songé à l'avenir, et s'était demandé quelle serait l'histoire de leurs diverses tribus. Mais à ce moment-là, entouré de ses enfants réunis pour recevoir sa dernière bénédiction, l'esprit de l'inspiration divine repose sur lui, et l'avenir de ses fils se déroule devant ses yeux dans une vision prophétique. L'un après l'autre, il les nomme par leurs noms, décrit leur caractère et prédit leur histoire

Ruben, tu es mon premier-né,

Ma force, et les prémices de ma vigueur,

Le premier en dignité et le premier en puissance.

Telle eût été la position de Ruben, comme premier-né, sans le honteux péché qu'il commit à Migdal-Éder, et qui le privait du droit d'aînesse.

Jacob continua:

Impétueux comme l'onde, tu n'auras pas la prééminence.

La prêtrise fut accordée à Lévi, la royauté et la promesse messianique à Juda, et à Joseph une double portion de l'héritage. La tribu de Ruben ne devint jamais nombreuse. Moindre que celles de Juda, de Joseph ou de Dan, elle fut une des premières à être emmenée en captivité.

Après Ruben, venaient, par ordre d'âge, Siméon et Lévi. Unis dans leur acte de cruauté envers les Sichémites, ils avaient aussi joué le premier rôle dans la vente de Joseph. Leur père prononça à leur sujet cette parole sévère:

Je veux les diviser parmi les fils de Jacob Et les disperser en Israël.

Lors du dénombrement d'Israël, immédiatement avant l'entrée en Canaan, la tribu de Siméon était la plus petite. Moïse ne la mentionne même pas dans sa dernière bénédiction. Au partage de Canaan, cette tribu n'eut qu'une petite part du territoire qui échut à Juda, et dans la suite, les familles puissantes de cette tribu allèrent s'établir en colonies en dehors des limites de la Terre Sainte. Lévi ne reçut comme héritage que quarante-huit villes situées dans différentes parties du pays. Mais comme cette tribu demeura fidèle à l'Éternel lors d'une apostasie générale, elle fut pour cette raison appelée au service du sanctuaire, de sorte que la malédiction qui la frappait fut changée en bénédiction.

Les prérogatives les plus éminentes du droit d'aînesse échurent à Juda. L'histoire prophétique de cette tribu est comme un commentaire de son nom, qui signifie « louange ».:

Pour toi, ô Juda, tes frères te rendront hommage;

Ta main fera plier le cou de tes ennemis;

Les fils de ton père se prosterneront devant toi...

Tu es un jeune lion, ô Juda,

Quand tu reviens avec ton butin, ô mon fils!...

Il s'est accroupi, il s'est couché comme un jeune lion,

Comme une lionne: qui oserait le faire lever?

Le sceptre ne sera point enlevé à Juda,

Et le bâton du commandement n'échappera pas à son pouvoir

Jusqu'à ce que vienne le Pacifique (le Scilo), Auquel les peuples obéiront...

Le roi des animaux est un symbole très approprié pour désigner cette tribu d'où sortirent David et le Scilo, le Fils de David, « lion de la tribu de Juda », devant lequel, un jour, toutes les puissances et tous les peuples s'inclineront en lui rendant hommage.

A la plupart de ses enfants, Jacob prédit un avenir prospère. Quand il arriva au nom de Joseph, et qu'il invoqua la bénédiction du ciel « sur le front du prince de ses frères », le cœur du père déborda:

Joseph est le rameau d'un arbre fertile,

Le rameau d'un arbre fertile au bord d'une source;

Ses branches s'élèvent par-dessus la muraille. Des archers le harcèlent, lui lancent des flèches, Et ils dirigent contre lui leurs attaques.

Mais son arc n'a point perdu sa vigueur;

Ses bras et ses mains sont demeurés fermes,

Grâce au secours du Tout-Puissant de Jacob, Du Dieu qui est le Berger, le Rocher d'Israël...

Grâce au Dieu de ton père, qui sera ton appui,

Et au Tout-Puissant qui te bénira,

Tu auras en partage les bénédictions célestes d'en haut,

Les bénédictions du profond abîme,

Les bénédictions des mamelles et du sein maternel,

Les bénédictions de ton père s'élèvent

Au-dessus des bénédictions de ceux qui t'ont engendré,

Jusqu'au sommet des collines éternelles;

Elles reposent sur la tête de Joseph,

Sur le front du prince de ses frères.

Les affections de Jacob avaient toujours été ardentes et profondes. Il aimait tendrement ses fils. Les témoignages qu'il leur rendait en mourant n'étaient dictés ni par la partialité ni par le ressentiment. Il leur avait pardonné à tous, et il les aima jusqu'à la fin. Sa tendresse paternelle n'eût trouvé que des accents d'encouragement et d'espérance. Mais à ce moment-là, la puissance de Dieu reposait sur lui, et il fut obligé, sous l'inspiration d'en haut, de prononcer des vérités qu'il lui eût été douloureux de proférer de son chef.

Après avoir prononcé les dernières bénédictions, Jacob répète la recommandation relative à sa sépulture: « Je vais être recueilli auprès des miens; enterrez-moi avec mes pères... Dans la caverne du champ de Macpéla... Là furent ensevelis Abraham, avec Sara, sa femme. Là aussi furent ensevelis Isaac et Rébecca, sa femme; et c'est là que j'ai enseveli Léa. » L'acte final de son existence révélait sa foi en la promesse de Dieu.

Les dernières années de Jacob nous apparaissent comme un soir paisible et serein après une journée d'orage et de tempête. Si de sombres nuages se sont amoncelés sur son sentier, son soleil se couche radieux, et ses dernières heures sont illuminées de célestes clartés. « Sur le soir, la lumière apparaîtra. » (Zacharie 14:7) « Observe l'homme intègre et regarde l'homme droit; car il y a un avenir pour l'homme de paix. » (Psaumes 37:37)

Pour ses fautes, Jacob dut souffrir amèrement. Après le grand péché qui le chassa loin des tentes de son père, de longues années de labeur, de soucis et de chagrins furent son partage. Fugitif et sans foyer, il dut se séparer de sa mère qu'il ne revit plus jamais. Après avoir travaillé sept ans pour celle qu'il aimait, il fut vingt ans au service d'un maître rapace qui l'exploita odieusement. Malgré cela, il vit son bien s'accroître et ses fils grandir autour de lui. Mais il ne goûta que peu de joie dans un foyer souvent troublé par les querelles.

Coup sur coup, il fut frappé au cœur par le déshonneur de sa fille, la vengeance de ses frères, la mort de Rachel, le péché odieux de Ruben, celui de Juda et le cruel forfait qui lui ravit Joseph. Lugubre existence que la sienne! Que de maux Jacob moissonna comme fruit d'un premier égarement! Et combien de fois il vit ses fils répéter les péchés dont il s'était lui-même rendu coupable! Mais cette douloureuse discipline et cet amer châtiment atteignirent leur but. Jacob récolta un « fruit de justice et de paix » (Hébreux 12:11).

D'autre part, ces récits nous avertissent que Dieu ne tient pas le coupable pour innocent, mais qu'il dévoile et condamne le mal chez ses serviteurs les plus favorisés, avec une sévérité plus grande encore que chez ceux qui ont eu moins de lumières et de responsabilités.

Après l'ensevelissement de Jacob, les frères de Joseph, oubliant toutes ses bontés, furent de nouveau hantés par la crainte. Le souvenir de leur péché leur inspirait de vives appréhensions. « Qui sait, se demandaient-ils, s'il n'a point différé sa vengeance par respect pour notre père, et s'il ne va pas maintenant, après une longue attente, faire tomber sur nous le châtiment de nos crimes? » N'osant se présenter eux-mêmes devant lui, ils lui envoyèrent ce message: « Ton père a donné cet ordre, avant de mourir: Vous parlerez ainsi à Joseph: Oh pardonne, je te prie, le crime de tes frères, et le péché qu'ils ont commis; car ils t'ont fait du mal. Mais maintenant pardonne, je te prie, le crime des serviteurs du Dieu de ton père. » Joseph, dont l'affection pour ses frères était profonde et désintéressée, fut navré à la pensée qu'ils pussent lui attribuer des sentiments de vengeance. Ce message lui arracha des larmes, et ses frères, encouragés en l'apprenant, vinrent se jeter à ses pieds, et lui dirent: « Nous sommes tes serviteurs! » Joseph leur répondit: « Soyez sans crainte; car puis-je me mettre à la place de Dieu? Vous aviez la pensée de me faire du mal; mais ce mal, Dieu l'a changé en bien, afin d'accomplir ce qui arrive aujourd'hui, pour conserver la vie à un peuple nombreux. Soyez donc sans crainte: j'aurai

soin de vous et de vos enfants. »

La vie de Joseph est une image de la vie de Jésus-Christ. Par envie, ses frères l'avaient vendu comme esclave. Ils voulaient ainsi l'empêcher de devenir plus grand qu'eux. Aussi, quand ils l'eurent exilé en Égypte, se flattèrent-ils à la pensée qu'ils n'auraient plus rien à craindre de ses songes. Mais Dieu dirigea les événements de manière à réaliser précisément ce qu'ils avaient voulu prévenir. De même, les prêtres et les principaux des Juifs, jaloux de Jésus et craignant qu'il n'obtînt du peuple la faveur qu'ils briguaient pour euxmêmes, le mirent à

mort pour l'empêcher de devenir roi. Mais en agissant ainsi, ils contribuèrent précisément à ce résultat.

Sans doute, grâce à son séjour en Égypte, Joseph était devenu un sauveur pour la famille de son père. Toutefois cela ne diminuait point la culpabilité de ses frères. De même, la crucifixion de Jésus fit de lui le Rédempteur de l'humanité, le Sauveur d'une race perdue et le Souverain d'un monde. Mais le crime de ses meurtriers reste tout aussi odieux que si le Père céleste ne l'avait pas fait concourir à sa gloire et au bien des rachetés. Comme Joseph fut vendu par ses frères, JésusChrist fut, par l'un de ses disciples, vendu à ses plus mortels ennemis. Joseph, à cause de sa pureté même, fut calomnié et jeté en prison. Ainsi Jésus, en raison de sa vie sainte et désintéressée qui, à elle seule, condamnait le péché, fut méprisé et rejeté, puis condamné sur le témoignage de faux témoins.

Enfin, la patience et la douceur de Joseph devant l'injustice et l'oppression, son empressement à pardonner et sa noble générosité envers ses frères dénaturés préfiguraient le silence et la générosité avec lesquels le Sauveur supporta la brutalité et les outrages des impies, comme aussi le pardon qu'il accorda à ses meurtriers et qu'il offre encore à tous ceux qui viennent à lui, confessant leurs péchés et implorant sa miséricorde.

Joseph survécut cinquante-quatre ans à son père. « Il put voir les enfants d'Éphraïm jusqu'à la troisième génération. Les enfants de Makir, fils de Manassé, naquirent aussi sur les genoux de Joseph. » Il fut témoin de l'accroissement et de la prospérité de son peuple. Jusqu'à la fin, il crut d'une foi inébranlable que Dieu établirait Israël dans le pays de la promesse.

Malgré tous les honneurs dont il fut l'objet au pays des Pharaons, c'était pour lui l'exil. Aussi dut-il signifier, par un dernier acte, qu'il appartenait à Israël. Voyant sa fin approcher, il assembla sa parenté autour de lui et lui fit part de ses dernières volontés: « Dieu vous visitera certainement, dit-il, et il vous fera remonter de ce pays dans le pays qu'il a promis par serment de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob. » Puis il leur fit prendre l'engagement solennel d'emporter avec eux ses ossements dans le pays de Canaan. Joseph mourut âgé de cent dix ans. On l'embauma, et il fut placé dans un sépulcre en Égypte. Durant tout le cours des siècles de servitude qui suivirent, ce tombeau rappela aux Israélites qu'ils n'étaient en Égypte qu'en séjour, et les exhorta à ne pas oublier le pays de la promesse dont la possession était certaine.

Chapitre 22 : Moïse

Pour se procurer des vivres durant la famine, le peuple égyptien avait vendu ses bestiaux et ses terres à la couronne, s'enchaînant ainsi dans un perpétuel servage. Mais Joseph avait sagement pourvu à son émancipation en permettant à chacun de devenir fermier royal contre un cinquième du produit de son travail.

En raison des services rendus à la nation par Joseph, les descendants de Jacob furent exemptés de ces conditions. Non seulement on leur concéda le territoire où ils se fixèrent, mais on les exonéra d'impôts, et on leur fournit des vivres en abondance pendant toute la durée de la famine. Le roi reconnut publiquement que c'était grâce à l'intervention du Dieu de Joseph que l'Égypte était dans l'abondance, alors que les autres peuples étaient dans la disette. Il constata également que sous la sage administration de Joseph, le royaume s'était fort enrichi.

Mais avec le temps, le grand homme auquel l'Égypte était si redevable ainsi que la génération qui avait bénéficié de ses travaux descendirent dans la tombe, et « il s'éleva sur l'Égypte un nouveau roi, qui n'avait pas connu Joseph » (Exode 1; 2:110). Non pas qu'il ignorât ce que celui-ci avait fait pour son pays, mais il désirait n'en pas tenir compte, et, si possible, ensevelir ces faits dans l'oubli. Il dit à son peuple: « Voyez, les enfants d'Israël forment un peuple plus nombreux et plus puissant que nous. Allons! Il faut agir avec prudence à son égard et l'empêcher de s'accroître, de peur que, si quelque guerre survenait, il ne se joigne à nos ennemis pour nous combattre et pour sortir du pays. »

En effet, « les enfants d'Israël s'étaient accrus et multipliés; ils étaient devenus de plus en plus nombreux et puissants; et le pays en était rempli ». Tout cela était dû aux soins tout paternels de Joseph et aux faveurs du Pharaon alors régnant.

Mais leurs coutumes et leur religion n'ayant rien de commun avec celles des Égyptiens, et leur nombre allant toujours en augmentant, le nouveau roi et le peuple commencèrent à s'alarmer. On ne désirait pas le bannissement des Israélites, car beaucoup d'entre eux étaient d'habiles artisans que le roi utilisait pour l'érection de temples magnifiques et de somptueux palais. On se contenta de les opprimer.

Le nouveau Pharaon les assimila aux Égyptiens qui s'étaient vendus à la couronne corps et biens. Bientôt, on établit sur eux des chefs de corvée, et alors leur esclavage devint complet. « Ils imposèrent aux Israélites la plus dure servitude; ils leur rendirent la vie amère, en les employant à de pénibles constructions, en argile et en briques, ainsi qu'à toutes sortes de travaux des champs. Et on leur imposait tyranniquement tout ce dur labeur. » « Mais plus on l'accablait, plus le peuple

s'accroissait et se multipliait. »

Échouant dans leur dessein de les affaiblir, de diminuer leur nombre et de dompter leur esprit d'indépendance par ce servage écrasant, le roi et ses conseillers recoururent à des

mesures plus iniques. Ordre fut donné aux sages-femmes des Hébreux de faire périr à leur naissance tous les enfants mâles. L'instigateur de cet ordre barbare n'était autre que Satan qui, connaissant la promesse d'un Libérateur, pensait ainsi faire avorter le plan divin. Mais ces sages-femmes, qui étaient pieuses, refusèrent d'exécuter ce cruel arrêt, et Dieu les récompensa en les faisant prospérer. Irrité de voir qu'on bravait son décret, le roi le rendit plus impérieux et plus général. Toute la nation fut appelée à rechercher et à massacrer ces innocentes victimes: « Le Pharaon donna cet ordre à tout son peuple: Jetez dans le fleuve tous les fils qui naîtront, mais laissez vivre toutes les filles! »

Tandis qu'on exécutait cet ordre, il naquit un fils à un couple de pieux Israélites de la tribu de Lévi, Amram et Jokébed. L'enfant « était beau ». Ses parents, considérant comme prochain le temps de la délivrance, décidèrent que cet enfant ne serait pas sacrifié. Pleins de confiance, « ils ne se laissèrent pas effrayer par l'édit du roi » (Exode 6:18, 20; Nombres 26:59; Hébreux 11:23).

La mère réussit à le cacher durant trois mois. Puis, voyant qu'elle ne pouvait plus le garder auprès d'elle en toute sécurité, elle confectionna un petit coffret de jonc, qu'elle rendit imperméable en l'enduisant de bitume et de poix. Elle déposa alors son nourrisson dans ce coffret et alla le porter au bord du fleuve parmi les roseaux. N'osant pas le surveiller elle-même, de crainte d'exposer la vie de son enfant et la sienne, elle en chargea Marie, la sœur du bébé, qui se tenait à distance.

Mais d'autres sentinelles veillaient aussi. Les ferventes prières de la mère avaient placé son trésor sous la protection divine. Les anges qui planaient sur cet humble reposoir y dirigèrent la fille du Pharaon qui se rendait au fleuve pour se baigner. Sa curiosité fut attirée vers cet objet flottant. Dès qu'elle vit le bel enfant qu'il contenait, elle comprit toute son histoire. Les larmes du bébé excitèrent sa compassion. Son cœur fut ému à la pensée de la mère inconnue qui avait recouru à ce stratagème pour sauver son enfant. Elle résolut de l'emporter et songea même à l'adopter.

Marie, qui avait, de loin, observé tous les mouvements de la princesse, voyant que l'enfant était l'objet de sa tendresse, s'avança timidement, et lui demanda: « Veux-tu que j'aille chercher une nourrice parmi les femmes des Hébreux, pour qu'elle t'allaite cet enfant? » La permission lui en étant donnée, elle courut porter l'heureuse nouvelle à sa mère, qui l'accompagna auprès de la fille du roi. « Emporte cet enfant et allaite-le moi, lui dit celle-ci; je te donnerai ton salaire. »

Dieu avait entendu les prières de cette pieuse femme, et sa foi était récompensée. Pleine de gratitude, désormais exempte de danger, elle se consacra à la douce tâche qui lui était confiée. Convaincue que son enfant lui avait été conservé en vue de quelque grande mission, elle ne négligea rien pour l'instruire et le guider dans la voie de la piété. Poursuivie par la pensée qu'il passerait bientôt de ses mains à celles de sa royale mère adoptive, où il serait entouré d'influences dangereuses, elle mit à cette tâche plus de soin et de diligence que pour

ses autres enfants. Tout en s'efforçant de lui inculquer, avec la crainte de Dieu, l'amour de la vérité et de la justice, elle demanda ardemment au Seigneur de le préserver de la corruption qui régnait à la cour. Elle dévoila à son fils la folie et les souillures de l'idolâtrie, et lui apprit de bonne heure à invoquer celui qui seul pouvait l'entendre et le secourir dans le danger.

Jokébed garda l'enfant auprès d'elle le plus longtemps possible; lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, elle dut s'en séparer. Le jeune Moïse, échangeant son humble cabane pour le palais royal, fut amené chez la fille du Pharaon, « qui l'adopta pour son fils ». Mais il n'oublia jamais les impressions reçues dans son enfance. Loin de s'effacer de sa mémoire, les enseignements de sa mère le préservèrent de l'orgueil, de l'incrédulité et du vice qui s'étalaient au milieu des splendeurs d'une cour dissipée. Quelle influence admirable que celle de cette femme, de cette exilée, de cette esclave! Toute la vie de Moïse, la grande mission qu'il remplit à la tête du peuple d'Israël seront le résultat de l'œuvre d'une mère pieuse. Il n'est rien qui égale cette mission. La mère tient pour une large part entre ses mains les destinées de ses enfants. Elle forme des esprits; elle forge des caractères. Elle travaille non seulement pour le temps, mais pour l'éternité. Elle dépose dans les cœurs une semence qui germera et portera du fruit, soit pour le bien, soit pour le mal.

Son œuvre ne consiste pas à jeter sur la toile quelque belle et pure image, ni à l'incruster dans le marbre: elle grave sur l'âme humaine l'image de la Divinité. C'est surtout durant les premières années de ses petits que pèse sur elle la responsabilité de former leur caractère. Les impressions faites à cet âge sur leur esprit malléable y resteront toute la vie. De là l'importance de donner aux enfants, dès l'âge le plus tendre, une éducation et une formation ayant pour but d'en faire des croyants. Car ils nous sont confiés pour être formés non pas en vue d'occuper un trône terrestre, mais en vue d'un trône céleste qui subsistera à travers tous les âges.

Chaque mère de famille doit se dire que tous ses instants ont une valeur incalculable. Son œuvre sera jugée au jour solennel du règlement des comptes. On verra alors qu'une forte proportion de fautes et de crimes commis sur la terre sont attribuables à l'ignorance et à la négligence de celles dont le devoir était de diriger dans la bonne voie les pas chancelants de l'enfance. On verra également que la majorité des hommes qui ont éclairé le monde de l'éclat de leur génie ou des rayons bienfaisants de la vérité et de la vertu devaient les mobiles de leurs actes et de leur succès aux efforts et aux prières d'une mère chrétienne.

A la cour du Pharaon, Moïse reçut une haute culture civile et militaire. Le monarque ayant résolu de choisir son petit-fils adoptif comme son héritier, tout fut disposé en vue de le préparer à occuper cette situation. « Moïse fut instruit dans toute la science des Égyptiens; il était puissant en paroles et en œuvres. » (Acts 7:22) Par ses capacités militaires, il devint le favori des armées égyptiennes; il était universellement considéré comme un homme extraordinaire. Satan était battu. Dieu avait fait servir à la formation et à l'éducation du libérateur de son peuple le décret même qui vouait les enfants hébreux à la mort.

Des anges apprirent aux anciens d'Israël que le temps de leur délivrance approchait et que Moïse était l'homme dont Dieu allait se servir pour accomplir cette œuvre. Il fut lui-même avisé par des êtres célestes que le Seigneur l'avait désigné pour briser les fers de son peuple. Mais, supposant que cette œuvre devait s'accomplir par la force des armes, il en conclut qu'il était chargé de conduire les Israélites à la guerre contre les armées égyptiennes. Dans cette pensée, il se surveilla de crainte que son attachement pour sa mère adoptive ou pour le Pharaon ne devînt un obstacle à l'accomplissement de la volonté divine.

En vertu des lois, on ne pouvait occuper le trône du Pharaon sans appartenir à la caste sacerdotale. En conséquence, en sa qualité d'héritier présomptif, Moïse dut être initié aux mystères de la religion nationale. Il les étudia avec un zèle infatigable; mais on ne put jamais le déterminer à sacrifier aux faux dieux. Il fut alors averti que s'il persistait dans la foi hébraïque, sa déchéance serait prononcée par la princesse. Mais il demeura inflexible dans sa décision de ne rendre hommage qu'au seul Dieu créateur des cieux et de la terre. Dans ses discussions avec les prêtres et le peuple, il démontrait combien était insensée la vénération superstitieuse qu'ils accordaient à des objets inanimés. Personne ne pouvait réfuter ses arguments ni changer sa manière de voir. On toléra momentanément sa fermeté, en raison de sa haute situation et de la faveur dont il jouissait tant à la cour que parmi le peuple.

« C'est par la foi que Moïse, devenu grand, renonça au titre de fils de la fille du Pharaon, aimant mieux être maltraité avec le peuple de Dieu que de jouir, pour un peu de temps, des délices du péché; il considérait l'opprobre du Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l'Égypte, parce qu'il regardait à la rémunération. » (Hébreux 11:24-26) Moïse était capable d'occuper un rang élevé parmi les grands de la terre; il pouvait briller à la cour du plus glorieux empire et en tenir dignement le sceptre. Sa supériorité intellectuelle le plaçait au-dessus des grands hommes de tous les siècles. Comme historien, poète, philosophe, général et législateur, il était sans égal. Et néanmoins, ayant le monde entier devant lui, il eut la force morale de renoncer aux perspectives brillantes de la richesse et des grandeurs humaines, « aimant mieux souffrir avec le peuple de Dieu que d'avoir du péché une jouissance momentanée ».

Moïse avait appris quelle serait la récompense finale réservée aux humbles et fidèles serviteurs de Dieu. Pour lui, toute la gloire mondaine était éclipsée par cette promesse. Le trône et le somptueux palais des Pharaons lui étaient offerts. Mais il connaissait les péchés et l'impiété qui régnaient dans ce milieu séducteur. Par-delà les magnifiques résidences, par-delà la couronne d'un empire, il entrevoyait la gloire incomparable qui sera le partage des saints du Très-Haut dans un règne de pureté et d'innocence. Il voyait le diadème impérissable que le Roi du ciel placera sur le front des vainqueurs. Et, le cœur enflammé de cette foi, il se détourna des grands de la terre pour se joindre à un peuple pauvre, humble et méprisé qui voulait obéir à Dieu et non le renier.

Moïse resta à la cour jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quarante ans. La douloureuse servitude qui opprimait son peuple pesait lourdement sur son cœur. Il rendait visite à ses frères et les encourageait, en les assurant que Dieu allait les délivrer. Souvent, révolté à la vue de l'injustice et de la tyrannie dont ils étaient les victimes, il brûlait du désir de les venger. Un jour qu'il se promenait, voyant un Égyptien frapper un Israélite, il se jeta sur l'agresseur et le tua. A part l'Israélite, personne n'ayant été témoin de ce fait, Moïse ensevelit immédiatement le cadavre sous le sable. Il venait de se montrer prêt à défendre la cause de son peuple et il espérait le voir se lever comme un seul homme pour recouvrer sa liberté. « Il croyait que ses frères comprendraient que Dieu leur accordait par sa main la délivrance; mais ils ne le comprirent pas. » (Acts 7:25) Ils n'étaient pas encore mûrs pour la liberté. Le jour suivant, Moïse vit deux Hébreux se quereller. L'un des deux étant évidemment dans son tort, Moïse le censura. Rétorquant, le coupable dénia à Moïse le droit d'intervenir et l'accusa lâchement de meurtre. « Qui t'a établi chef et juge sur nous? lui dit-il. Est-

ce que tu veux me tuer comme tu as tué

l'Égyptien? » (Exode 2:14)

Le bruit s'en répandit immédiatement dans le pays et parvint bientôt, fortement exagéré, aux oreilles du Pharaon. On lui démontra que cette affaire avait une longue portée; que Moïse se proposait de se mettre à la tête de ses frères contre les Égyptiens; de renverser le gouvernement et de s'asseoir sur le trône; en un mot, qu'il n'y aurait aucune sécurité dans le royaume aussi longtemps qu'il serait en vie. Sa mort fut donc immédiatement décidée par le monarque. Informé du danger qu'il courait, Moïse s'enfuit dans la direction de l'Arabie. Dieu dirigea ses pas vers la demeure de Jéthro, prêtre de Madian, adorateur du vrai Dieu, dont il épousa plus tard une fille, et chez qui il demeura quarante ans en qualité de berger.

En tuant un Égyptien, Moïse était tombé dans l'erreur souvent commise par ses pères, erreur qui consistait à vouloir faire euxmêmes ce que le Seigneur avait promis d'accomplir lui-même. Dieu ne se proposait nullement, comme Moïse le pensait, de délivrer son peuple par la guerre, mais par sa propre puissance, afin que lui seul en eût toute la gloire. Il fit néanmoins contribuer cette erreur à l'accomplissement de sa volonté. Moïse n'était pas prêt pour la grande œuvre qui l'attendait. Comme Abraham et Jacob, il devait apprendre à ne pas compter, pour exécuter les promesses divines, sur la force ou sur la sagesse humaine, mais sur la seule puissance de Dieu. En outre, dans la solitude des montagnes, Moïse avait d'autres enseignements encore à recevoir. A l'école du renoncement et des privations, il apprendrait à être patient et à modérer ses passions. Avant de pouvoir gouverner sagement, il fallait qu'il sache obéir. Pour faire connaître au peuple la volonté du Très-Haut, il devait avoir un cœur entièrement soumis aux directions divines et se préparer, par une expérience personnelle, à entourer de soins paternels tous ceux qui auraient besoin de lui.

D'aucuns se seraient passés de ce long stage de labeur obscur. Ils auraient envisagé comme une perte de temps inutile ces quarante ans que Dieu, dans sa sagesse infinie, appelait

le futur conducteur de son peuple à consacrer aux humbles devoirs d'un berger. Les soins vigilants, l'oubli de soi et la tendre sollicitude dont il allait prendre l'habitude en gardant le troupeau de son beau-père, devaient le préparer à devenir, en Israël, un pasteur compatissant, un chef d'une patience à toute épreuve. Ces qualités, aucun des avantages de l'éducation ou de la culture humaine ne pouvait les remplacer.

Moïse avait d'ailleurs beaucoup de choses à désapprendre. L'affection de sa mère adoptive, la dissipation étalée partout au grand jour, les raffinements, les roueries et le mysticisme d'une fausse religion, les splendeurs d'un culte idolâtre, les œuvres imposantes de l'architecture et de la sculpture, tout cela s'était profondément incrusté dans son cœur et dans sa jeune imagination, et avait en quelque sorte formé ses habitudes et pétri son caractère. Le temps, un changement d'entourage et la communion avec Dieu pouvaient seuls effacer ces impressions. Pour arriver à échanger l'erreur contre la vérité, Moïse devra soutenir des luttes très douloureuses. Mais Dieu sera son secours, et il le soutiendra quand le combat sera trop rude pour ses faibles forces.

Tous ceux que Dieu a choisis pour accomplir une grande œuvre sur la terre ont eu leurs moments de faiblesse. Mais ce n'étaient pas des hommes aux habitudes cristallisées et obstinés à s'y cramponner. Au contraire, ils désiraient avec ardeur être instruits par Dieu sur la manière de travailler pour lui. Nous lisons dans l'Écriture que si quelqu'un « manque de sagesse », il lui suffit de la « demander à Dieu qui donne à tous libéralement, sans rien reprocher; et elle lui sera donnée » (Jacques 1:5). Mais le Seigneur ne dispense pas sa lumière aux hommes qui se plaisent dans les ténèbres. Celui qui veut recevoir le secours d'en-haut doit être conscient de sa faiblesse et de ses imperfections. Il faut qu'il se prépare aux grands changements qui doivent s'opérer en lui et se livre avec ardeur et persévérance au travail et à la prière. La victoire ne s'obtient que par une volonté résolue de se corriger de ses mauvaises habitudes. Que d'hommes n'arrivent jamais à la position qu'ils pourraient atteindre dans l'œuvre de Dieu pour la raison qu'ils attendent du ciel ce qu'il leur a donné la force d'accomplir eux-mêmes. Tous ceux qui désirent se préparer à remplir une carrière féconde doivent consentir à passer par une sévère discipline mentale et morale, assurés de rencontrer une force divine prête à seconder leurs efforts.

Derrière un rempart de montagnes, Moïse était seul avec Dieu. Les yeux et l'esprit délivrés du spectacle éblouissant des temples égyptiens, comme de l'erreur et des superstitions de leurs cultes, il pouvait contempler en paix la solennelle majesté des collines éternelles, la grandeur de Dieu et, par contraste, le néant de l'idolâtrie. Il lisait partout le nom du Créateur; partout il se sentait enveloppé de sa présence et couvert de sa protection. Peu à peu, dans l'austère simplicité de la vie du désert, sa suffisance, son orgueil, l'amour du faste et du confort disparurent. Il devint patient, brave, modéré. Enraciné dans sa foi au Puissant de Jacob, il finit par devenir « un homme fort doux, plus qu'aucun homme qui fût sur la terre » (Nombres 12:3).

Cependant, au cours de sa vie errante à travers de vastes solitudes, tout en paissant ses troupeaux, ce prince devenu berger songeait à l'oppression qui accablait son peuple. Son esprit se reportait sur les voies de Dieu envers ses pères et sur les promesses qui leur avaient été laissées comme héritage. Nuit et jour, ses pensées montaient vers le ciel. Les anges de Dieu l'éclairaient de célestes lumières. Ce furent des années riches en bénédictions, celles qu'il passa dans ces solitudes désertiques, riches non seulement pour lui-même et pour son peuple, mais aussi pour les générations à venir dans le monde entier.

Les années s'écoulaient. « Il arriva, longtemps après, que le roi d'Égypte mourut. Alors les enfants d'Israël, qui gémissaient dans la servitude, poussèrent des cris de détresse, et ces cris, que leur arrachait la servitude, montèrent jusqu'à Dieu, qui entendit leurs gémissements et se souvint de son alliance avec Abraham, avec Isaac et avec Jacob. Dieu tourna ses regards vers les enfants d'Israël, et il connut leur détresse. » (Exode 2:23-25)

Le temps de la délivrance était enfin arrivé. Les desseins de Dieu allaient s'accomplir, et l'orgueil des hommes sombrer dans le mépris. Le libérateur était sur le point de paraître en la personne d'un humble berger, avec, pour toute arme, une verge à la main; mais, de cette verge, Dieu ferait le symbole de sa puissance. Un jour qu'il conduisait ses troupeaux près d'Horeb, « la montagne de Dieu », Moïse aperçut un phénomène étrange: c'était un buisson enflammé qui ne se consumait pas. Comme Moïse s'approchait pour observer ce spectacle, une voix, sortant des flammes, l'appela par son nom. Tout tremblant, il répondit: « Me voici! » Alors la voix l'avertit de ne pas s'approcher dans une attitude de profane curiosité: « Ote les souliers de tes pieds; car le lieu où tu te tiens est une terre sainte... Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » (Voir Exode 3; 4:1-26) La voix était celle qui, dans les siècles passés, s'était fait entendre aux pères par l'» Ange de l'alliance ». « Alors Moïse cacha son visage; car il craignait de fixer ses regards sur Dieu. »

Un profond sentiment de révérence doit caractériser tous ceux qui entrent en la présence du Très-Haut. Au nom de Jésus, nous pouvons nous approcher du Seigneur avec assurance, mais sans hardiesse présomptueuse, et non comme si nous étions à son niveau. Il est des gens qui parlent au Dieu grand, saint et redoutable « qui habite une lumière inaccessible », comme s'ils s'adressaient à un égal ou même à un inférieur. D'autres se comportent dans sa maison comme ils n'oseraient pas le faire dans la salle d'audience d'un prince terrestre. Ils devraient se dire qu'ils sont en présence de celui que les séraphins adorent et devant lequel les anges se voilent la face. Tous ceux qui sont véritablement conscients de la présence de Dieu s'approchent de lui avec une sainte révérence, en se prosternant humblement devant lui. Semblables à Jacob contemplant la vision de Béthel, ils s'écrient: « Combien ce lieu est redoutable! C'est bien ici la maison de Dieu; c'est ici la porte des cieux! »

Comme Moïse écoute, dans une sainte frayeur, la voix continue: « J'ai vu, oui, j'ai vu la détresse dans laquelle se trouve mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu les plaintes qu'il pousse contre ses oppresseurs. Oui, je connais ses souffrances; je suis descendu pour le délivrer

de la main des Égyptiens et pour le faire monter d'Égypte dans une contrée fertile et spacieuse, dans une terre où coulent le lait et le miel. ...Va donc, je t'envoie auprès du Pharaon; fais sortir d'Égypte

mon peuple, les enfants d'Israël. »

Étourdi et terrifié à l'ouïe de cet ordre, Moïse recule et s'écrie: « Que suis-je pour aller auprès du Pharaon et pour faire sortir d'Égypte les enfants d'Israël? » La réponse vient: « Je serai avec toi; et voici quel sera pour toi le signe que c'est moi qui t'ai envoyé: quand tu auras fait sortir le peuple de l'Égypte, vous servirez Dieu sur cette montagne. »

Réfléchissant aux difficultés à surmonter, à l'aveuglement, à l'ignorance et à l'incrédulité de son peuple, parmi lequel beaucoup ne connaissaient pas le Seigneur, « Moïse dit à Dieu:

Je vais aller vers les enfants d'Israël, et je leur dirai: Le Dieu de vos pères m'envoie vers vous. S'ils me demandent quel est son nom, que devrai-je leur répondre? Alors Dieu dit à Moïse: Je suis celui qui dit: Je suis. Puis il ajouta: Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël: celui qui est, l'Éternel, m'envoie vers vous. »

Et Moïse reçoit l'ordre de rassembler premièrement, parmi les anciens d'Israël, ceux qui sont les plus intègres, et qui depuis longtemps soupirent au sein de leur esclavage, pour leur apporter, de la part de Dieu, un message et une promesse de délivrance. Accompagné de ces hommes, il devra se rendre auprès du Pharaon, et lui dire: « Le Dieu des Hébreux nous est apparu. Permets-nous d'aller à trois journées de marche dans le désert, pour offrir des sacrifices à l'Éternel, notre Dieu. »

Moïse est prévenu que le Pharaon refusera d'accéder à leur demande; mais il ne devra point faiblir, car Dieu saisira cette occasion pour manifester sa puissance à la vue des Égyptiens et de son peuple. « Je tiendrai ma main, et je frapperai l'Égypte par toutes sortes de prodiges que je ferai au milieu d'elle; après cela le Pharaon vous laissera partir. »

Des directives sont ensuite données aux Israélites en vue des provisions nécessaires pendant le voyage: « Il arrivera qu'au moment de votre départ vous ne vous en irez pas les mains vides. Chaque femme demandera à sa voisine et à celles qui habitent dans sa maison des objets d'argent, des objets d'or, et des vêtements. » Les Égyptiens s'étaient enrichis du travail injuste qu'ils avaient imposé aux Israélites. Ces derniers, en se mettant en route vers leur nouvel héritage, avaient donc le droit de réclamer le paiement de leurs années de labeur. A cet effet, ils devront demander des articles de valeur facilement transportables. Du reste, Dieu va disposer les Égyptiens en leur faveur. Les puissants miracles accomplis pour leur délivrance frapperont les oppresseurs de telle sorte que les requêtes de leurs esclaves leur seront accordées.

Mais Moïse voyait devant lui des obstacles insurmontables. Comment pourra-t-il convaincre son peuple que Dieu l'a réellement envoyé? Il répond à la voix céleste: « Ils ne me croiront pas, et ils n'obéiront point à ma voix; car ils diront: L'Éternel ne t'est pas apparu. »

Dieu lui donne alors, comme preuve de sa vocation, un signe tombant sous les sens: « Jette à terre ton bâton. Moïse le jeta à terre; le bâton devint un serpent. A cette vue, Moïse s'enfuit. » Puis il reçut l'ordre de mettre sa main dans son sein; il obéit, et quand il la retira, « voici que sa main était couverte de lèpre, blanche comme la neige ». Mais Dieu lui dit de la remettre dans son sein, et quand il la retira, « elle avait repris la couleur de la chair ». Par ces signes, Moïse reçoit l'assurance que son peuple, comme le Pharaon, connaîtra la toute-puissance de l'Éternel.

Mais l'homme de Dieu est encore effrayé à la pensée de l'œuvre étrange et merveilleuse qui l'attend. Dans sa détresse, il se retranche derrière l'excuse qu'il n'a pas la parole aisée: « Hélas! Seigneur, dit-il, je n'ai pas la parole facile, ni depuis hier, ni depuis avant-hier, ni depuis que tu parles à ton serviteur; car j'ai la bouche et la langue embarrassées. » Il avait été si longtemps absent de l'Égypte qu'il avait perdu l'usage courant de la langue du pays.

« L'Éternel lui dit: Qui a fait la bouche de l'homme? Qui rend muet ou sourd, clairvoyant ou aveugle? N'est-ce pas moi, l'Éternel? Maintenant donc, va: je serai avec toi quand tu parleras. » Moïse demande alors qu'une personne plus compétente que lui soit choisie à sa place. Ses excuses avaient d'abord été dictées par la timidité et la modestie. Mais Dieu lui ayant promis d'écarter toutes les difficultés et de lui donner le succès final, toute hésitation, toute allusion à son incapacité devenait de la défiance, et équivalait à l'accusation que Dieu était incapable d'accomplir sa promesse ou qu'il s'était trompé en le choisissant.

L'Éternel lui désigne alors Aaron, son frère, qui maniait la langue égyptienne à la perfection. « Le voici même qui s'avance à ta rencontre... Tu lui parleras donc, et tu mettras les paroles dans sa bouche. Je serai avec toi et avec lui, quand vous parlerez, et je vous enseignerai ce que vous devez faire. C'est lui qui parlera pour toi au peuple; il sera ta bouche, et tu seras Dieu pour lui. Tu prendras dans ta main ce bâton par lequel tu opéreras les prodiges. » L'ordre était impératif. Tout prétexte ayant été enlevé, il n'y avait plus à tergiverser.

L'appel divin adressé à Moïse l'avait trouvé timide, se défiant de lui, la parole embarrassée et consterné à la pensée de son incapacité à être l'interprète de Dieu auprès d'Israël. Mais lorsqu'il eut accepté cette mission, il y entra de tout son cœur et avec une pleine confiance en l'Éternel. La grandeur de cette tâche exigeait les meilleures facultés de son intelligence. Sa prompte obéissance fut récompensée, car il devint éloquent, optimiste, maître de lui, en un mot propre à accomplir la plus grande mission qui eût jamais été confiée à un être humain. C'est là un exemple de ce que Dieu peut faire pour affermir le caractère de ceux qui s'abandonnent sans réserve à sa volonté et à sa puissance.

L'homme qui accepte les responsabilités que Dieu lui offre et y apporte toute l'énergie de son âme, acquerra les forces et l'efficacité qui lui sont nécessaires. Quelque humble que soit sa position, et quelque limités que soient ses talents, celui qui s'efforce d'accomplir son devoir avec fidélité parviendra à la vraie grandeur. Si Moïse, confiant en ses forces et en sa sagesse, avait accepté avec empressement sa lourde carrière, il aurait montré qu'il n'était pas l'homme qu'il fallait. Celui qui se rend compte de sa faiblesse prouve qu'il comprend jusqu'à un certain

point l'immensité de l'œuvre qui lui est confiée, et qu'il compte faire de Dieu sa force et son conseiller.

Moïse retourna chez son beau-père et lui exprima son désir d'aller voir ses frères en Égypte. « Va en paix », lui dit Jéthro, en lui donnant son consentement et sa bénédiction. Alors Moïse se mit en route, accompagné de sa femme et de ses enfants. Il n'avait pas osé faire connaître le but de son voyage, de peur qu'on ne s'opposât au départ de sa famille. Avant d'avoir atteint l'Égypte, cependant, il jugea lui-même prudent de la renvoyer en Madian, chez son beau-père.

Ce qui avait fait éprouver à Moïse de la répugnance à l'idée de retourner en Égypte, c'était la crainte secrète de se trouver face à face avec le Pharaon et les conseillers qui lui avaient été hostiles, quarante ans auparavant. Mais sitôt que sa décision fut prise, Dieu l'informa que ses ennemis étaient morts.

En route pour l'Égypte, Moïse reçut un avertissement saisissant du déplaisir de Dieu. Un ange lui apparut dans l'attitude menaçante d'un ennemi prêt à le frapper à mort. Aucune explication ne lui était donnée. Mais l'homme de Dieu se souvint que, cédant aux sollicitations de sa femme, il avait négligé d'appliquer à son plus jeune fils l'ordonnance relative à la circoncision, sans laquelle nul ne pouvait avoir part aux bénédictions de l'alliance de Dieu avec Israël.

Une semblable négligence de la part de l'élu du Très-Haut ne pouvait qu'affaiblir, aux yeux du peuple, l'obligation du divin précepte. D'ailleurs, dans l'accomplissement de sa mission auprès du Pharaon, Moïse allait courir de grands dangers; sa vie ne pouvait être conservée que grâce à la protection des anges sur laquelle il ne pouvait compter que s'il ne négligeait aucun devoir. Craignant de perdre son mari, Séphora accomplit ce rite elle-même, et l'ange laissa Moïse continuer son voyage.

Dans le temps de détresse qui aura lieu immédiatement avant le retour du Seigneur, les justes ne pourront échapper à la mort que par le ministère des saints anges. Mais cette sécurité sera refusée aux transgresseurs de la loi de Dieu. A ce moment-là, les messagers célestes ne pourront protéger ceux qui violeront un précepte quelconque de cette loi.

Chapitre 23 : Les Plaies d'Égypte

Des anges avaient donné à Aaron l'ordre d'aller au-devant de son frère Moïse, dont il était depuis si longtemps séparé. Ils se rencontrèrent près d'Horeb, au milieu des solitudes du désert, et eurent un très long entretien. « Moïse rapporta à Aaron toutes les paroles du message dont l'Éternel l'avait chargé, et tous les prodiges qu'il lui avait donné mission d'accomplir. » Ensemble, ils se rendirent en Égypte, et, arrivés au pays de Gossen, ils rassemblèrent les anciens d'Israël. Aaron leur communiqua tout ce que Dieu avait fait pour Moïse, puis les prodiges confiés à ce dernier furent renouvelés devant eux. « Le peuple crut; les Israélites comprirent que l'Éternel était venu les visiter, et qu'il avait vu leur détresse. Ils s'inclinèrent et ils adorèrent. » (Exode 4:27-31; chapitres 5 à 10)

Moïse avait aussi reçu un message pour le roi,

et les deux frères se rendirent ensemble au palais des Pharaons, en qualité d'ambassadeurs du Roi des rois.

— Laisse partir mon peuple, afin qu'il puisse célébrer une fête en mon honneur dans le désert, dirent-ils au monarque.

— Qui est l'Éternel pour que j'obéisse à sa voix en laissant partir Israël? leur demanda-t-il. Je ne connais pas l'Éternel, et je ne laisserai point partir Israël.

— Le Dieu des Hébreux nous est apparu, répondirent-ils. Permets-nous d'aller à trois journées de marche dans le désert, pour offrir des sacrifices à l'Éternel, notre Dieu, de peur qu'il ne nous frappe par la peste ou par l'épée.

La nouvelle de l'arrivée des deux frères et l'intérêt qu'elle excitait parmi le peuple étaient parvenus à la connaissance du Pharaon. Imaginant que son royaume avait déjà subi des dommages par l'apparition de ces étrangers, il se mit dans une grande colère. « Moïse et Aaron, leur dit-il, pourquoi détournez-vous le peuple de son ouvrage? Ce peuple est maintenant très nombreux dans le pays, et vous les faites chômer de leurs travaux? »

Durant leur servitude, les descendants de Jacob avaient en quelque sorte perdu la connaissance de la loi de Dieu et s'étaient écartés de ses préceptes. Le sabbat avait été généralement abandonné, et les exactions des chefs de corvées rendaient son observation apparemment impossible. Aussi Moïse dit-il à son peuple que l'obéissance aux commandements de Dieu était la première condition de la délivrance. Mais les oppresseurs eurent bientôt connaissance de ses efforts pour rétablir l'observation du sabbat.

Sérieusement alarmé, le roi suspectait les Israélites d'une révolte et de l'abandon de leurs travaux. Ces projets, pensait-il, étaient la conséquence de l'oisiveté; aussi allait-il faire en sorte qu'il ne leur restât pas de temps à consacrer à de dangereux complots. Il prit immédiatement des mesures pour resserrer leurs chaînes et étouffer en eux cet esprit d'indépendance. Le même jour, des ordres furent donnés qui rendaient leur travail encore plus pénible. Les matériaux

ordinairement employés aux bâtisses étaient des briques séchées au soleil. Leur fabrication occupait un grand nombre d'esclaves hébreux. Les murs des plus beaux édifices étaient faits de ces briques auxquelles on ajoutait un revêtement de pierres de taille. Pour rendre l'argile plus consistante, on y mélangeait de la paille, dont il fallait de très grandes quantités. Or, le roi donna l'ordre de ne plus fournir de paille, et les bâtisseurs furent désormais obligés d'aller la chercher eux-mêmes, tout en livrant le même nombre de briques.

Ce décret jeta les Israélites dans la consternation. En vertu du décret royal, ils se répandirent dans tout le pays pour chercher du chaume au lieu de paille, mais ils ne purent livrer la même somme de travail; leurs contremaîtres furent cruellement battus par ordre des chefs de corvée égyptiens et ils allèrent porter plainte au Pharaon.

Le monarque les reçut en ricanant: « Vous êtes

des paresseux, oui, des paresseux! C'est pour cela que vous dites: Nous voulons aller offrir des sacrifices à l'Éternel. » Ils furent renvoyés à leur ouvrage, avertis par le roi que leurs fardeaux ne seraient nullement allégés. Au moment où ils sortaient du palais du Pharaon, rencontrant Moïse et Aaron qui les attendaient, ils leur dirent, exaspérés: « Que l'Éternel vous regarde et qu'il vous juge! Vous nous avez attiré la défaveur du Pharaon et de ses serviteurs, et vous avez mis l'épée dans leurs mains pour nous faire périr! »

En entendant ces reproches, Moïse fut consterné. Les souffrances de ses frères s'étaient de beaucoup multipliées. Jeunes et vieux, sur toute l'étendue du pays, poussaient des cris de détresse et s'unissaient pour l'accuser de cette funeste aggravation de leur état. Il alla verser devant Dieu toute l'amertume de son âme: « Seigneur, dit-il, pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple? Pourquoi donc m'as-tu envoyé? Depuis que je me suis présenté au Pharaon pour parler en ton nom, il s'est mis à maltraiter ce peuple et tu n'as nullement accordé à ton peuple la délivrance! » Il reçut cette réponse: « Tu vas voir maintenant ce que je ferai au Pharaon: contraint par une main puissante, il laissera partir les Israélites; et cette main puissante le contraindra à les renvoyer lui-même de son pays. » Et Dieu lui rappela l'alliance qu'il avait conclue avec ses pères, l'assurant qu'elle atteindrait son but.

Pendant toute la durée de la servitude, quelques

Israélites étaient restés attachés au culte de Jéhovah. C'était le cœur saignant que ces hommes avaient vu leurs enfants, témoins chaque jour des abominations païennes, s'incliner devant les faux dieux; et ils ne cessaient de demander à l'Éternel de les délivrer de la servitude égyptienne. Loin de cacher leur foi, ils avaient déclaré à leurs oppresseurs que l'objet de leur culte était le Créateur des cieux et de la terre, le seul Dieu vivant et vrai, et énuméré devant eux les preuves de sa puissance depuis la création jusqu'aux jours de Jacob. Les Égyptiens pouvaient ainsi connaître la religion des Hébreux. Mais trop orgueilleux pour se laisser instruire par leurs esclaves, ils tentaient de les séduire par des promesses et des récompenses, recourant, lorsqu'ils échouaient, aux menaces et même à la violence.

Les anciens d'Israël s'efforcèrent de soutenir la foi chancelante de leurs frères en leur rappelant les promesses de Dieu, notamment les paroles par lesquelles Joseph, à son lit de mort, prédisait leur délivrance. Quelques-uns écoutaient et croyaient, mais la plupart, aveuglés par les faits malheureux qui venaient de se produire, se refusaient à espérer.

De leur côté, les Égyptiens, apprenant ce qui se disait chez les Hébreux, tournaient leur attente en plaisanterie et se raillaient de la puissance de leur Dieu. Ils les traitaient d'esclaves et leur lançaient ce défi: « Si votre Dieu est juste et miséricordieux, s'il possède un pouvoir supérieur à celui des dieux égyptiens, pourquoi ne vous donne-t-il pas la liberté? » Et ils ajoutaient: « Regardez-nous: nous adorons des divinités que vous appelez des faux dieux; et pourtant, nous sommes une nation riche et puissante. Nos dieux nous ont rendus prospères, et ils ont fait de vous nos serviteurs; ils nous donnent même la force d'opprimer et, s'il le faut, d'anéantir les adorateurs de Jéhovah. » Le Pharaon, de son côté, disait tout haut que le Dieu des Hébreux était incapable de délivrer son peuple.

A l'ouïe de ces paroles, beaucoup d'Israélites, se rangeant à l'opinion des oppresseurs, voyaient chanceler leur foi. Il est vrai qu'ils étaient esclaves et exposés à tous les caprices de maîtres cruels. Leurs enfants étaient traqués et mis à mort, et l'existence même leur était à charge. Pourtant, disaient-ils, nous adorons le Dieu du ciel. S'il était vraiment au-dessus de tous les dieux, il ne nous laisserait pas sous le joug des idolâtres.

D'autre part, les fidèles comprenaient que si Dieu avait permis leur esclavage, c'était parce qu'ils s'étaient éloignés de lui; parce qu'ils n'avaient pas craint de s'allier par mariage avec les païens et de verser ainsi dans l'idolâtrie. En même temps, ils déclaraient hautement à leurs frères que Dieu briserait bientôt le joug de l'oppresseur.

Les Hébreux s'étaient attendus à recouvrer la liberté sans subir d'épreuves pour leur foi, sans souffrances ni privations. Ils n'étaient pas mûrs pour la délivrance. Leur foi chancelante ne leur permettait pas de supporter patiemment des afflictions jusqu'au moment où Dieu jugerait à propos d'intervenir. Un bon nombre d'entre eux se résignaient à demeurer dans la servitude plutôt qu'à affronter les désagréments inséparables d'un changement de pays. D'autres encore avaient à tel point adopté les mœurs des Égyptiens qu'ils préféraient rester là où ils étaient.

Pour ces raisons, Dieu ne pourra les délivrer dès la première manifestation de sa puissance devant le Pharaon. Il devra donner au roi d'Égypte l'occasion de manifester plus complètement son esprit tyrannique, tandis qu'il se révélera lui-même à son peuple de façon que celui-ci, en contemplant sa puissance, sa justice et son amour, préférera quitter l'Égypte et se mettre à son service.

En attendant, la tâche de Moïse eût été bien plus facile si un grand nombre d'Israélites n'avaient pas été hostiles au plan divin. Il reçut l'ordre de retourner auprès du peuple et de lui répéter la promesse de la délivrance, en l'accompagnant d'une nouvelle assurance de la faveur

divine. Mais « ils ne l'écoutèrent point, parce qu'ils étaient découragés et qu'ils gémissaient dans une dure servitude ». La voix divine dit alors à Moïse: « Va, dis au Pharaon, roi d'Égypte, de laisser sortir de son pays les enfants d'Israël. » Découragé, l'homme de Dieu répondit: « Eh quoi! les enfants d'Israël ne m'ont pas écouté; comment le Pharaon m'écouterait-t-il, moi? » Le Seigneur lui réitère l'ordre de se rendre chez le roi, accompagné d'Aaron, et de lui demander de les laisser sortir d'Égypte.

En même temps, l'Éternel lui apprend que le monarque ne cédera pas jusqu'à ce qu'il ait frappé l'Égypte de manifestations spéciales de sa puissance. Avant que s'abatte chacun des jugements divins, Moïse devra en décrire exactement au roi la nature et les effets et lui donner ainsi l'occasion de les éviter s'il le désire. Chaque fléau sera suivi d'un autre, plus terrible, jusqu'à ce que son cœur soit humilié, et qu'il reconnaisse que le Créateur des cieux et de la terre est le Dieu vivant et vrai. L'Éternel allait offrir ainsi aux Égyptiens l'occasion de voir combien était vaine la sagesse de leurs grands hommes, et faible la puissance de leurs dieux pour s'opposer à ses paroles. Il allait punir ce peuple de son idolâtrie, et réduire par là au silence ceux qui louaient ses absurdes divinités. Il voulait ainsi glorifier son nom, afin de faire trembler les nations qui en entendraient parler, et, libérant son peuple de l'idolâtrie, l'amener à lui rendre un culte digne de lui.

De nouveau, Moïse et Aaron pénètrent dans les riches salles du palais royal. Entourés de superbes colonnes et de décorations étincelantes, de statues des faux dieux et de magnifiques peintures, ils se trouvent en prése ce du monarque le plus puissant de la terre. Debout devant lui, les deux représentants d'une race asservie répètent l'ordre de leur Dieu exigeant la libération d'Israël. Le roi leur demande un miracle attestant l'authenticité de leur mandat. Commes ils avaient reçu les instructions nécessaires en vue de cette demande, Aaron, prenant le bâton, le jette devant le Pharaon, et la verge se transforme en serpent. Le monarque, faisant appeler « les sages, les devins et les magiciens de l'Égypte,... chacun jeta son bâton, et ces bâtons devinrent des serpents; mais le bâton d'Aaron engloutit ceux des devins ». Triomphant, le roi déclare que ses magiciens sont aussi forts que Moïse et Aaron. Il croit pouvoir en toute sûreté rejeter leur demande et qualifie d'imposteurs les serviteurs de l'Éternel, sans pouvoir, cependant, leur faire aucun mal.

Pour le convaincre que le grand JE SUIS lui avait envoyé ses prophètes, ce miracle avait été accompli par Dieu, et non par Moïse et Aaron, tandis que les magiciens l'avaient contrefait par la puissance de Satan. Les magiciens n'avaient pas réellement changé leurs bâtons en serpents. Grâce à la magie — un des instruments du grand séducteur — ils en avaient seulement produit l'illusion. Quoique en possession de toute l'intelligence et de toute la puissance d'un ange déchu, le prince du mal n'a pas le pouvoir de créer; seul Dieu peut donner la vie. Changer les bâtons en serpents était au-dessus de la force de Satan: une contrefaçon, voilà tout ce qu'il pouvait faire. Mais comme les faux serpents ressemblaient parfaitement à celui de Moïse, le Pharaon crut, avec ses courtisans, que les bâtons avaient été changés en

serpents. Et lorsque le serpent de Moïse engloutit ceux des magiciens, le roi, au lieu de l'attribuer à la puissance divine, y vit simplement une magie supérieure à celle de ses sorciers.

Satan avait fourni au monarque le prétexte désiré pour résister à l'injonction de Jéhovah et récuser les miracles qu'il avait accomplis par Moïse. Il déclara aux Égyptiens que ces deux frères n'étaient que des enchanteurs, et que le message qu'ils apportaient ne pouvait prétendre au respect dû aux ordres d'un être supérieur. La contrefaçon de Satan atteignait donc son but: confirmer les Égyptiens dans leur rébellion, et encourager le Pharaon à endurcir son cœur. Il espérait également ébranler la confiance de Moïse et d'Aaron en la divine origine de leur mission et faire échouer ainsi l'émancipation des enfants d'Israël.

Le prince du mal avait encore un but plus profond en faisant simuler les miracles par les magiciens. Il savait qu'en brisant le joug de la servitude qui pesait sur Israël, Moïse préfigurait le divin Libérateur qui devait donner le coup de grâce au règne du péché au sein de la race humaine. Il savait qu'à l'apparition du Messie, de grands miracles prouveraient au monde que celui-ci était l'envoyé de Dieu; et il tremblait pour son pouvoir. Aussi, en contrefaisant l'œuvre de Moïse, Satan espérait-il non seulement empêcher la délivrance d'Israël, mais exercer sur les siècles futurs une influence telle qu'on ne croirait pas aux miracles du Sauveur et qu'on les attribuerait à l'adresse et à la puissance humaines. C'est ainsi que, de tout temps, il s'est efforcé de bannir de bien des esprits la foi en Jésus comme Fils de Dieu, et d'annuler l'offre miséricordieuse du salut éternel.

Le lendemain matin, Moïse et Aaron durent se rendre au bord du fleuve, où le roi avait coutume de diriger ses pas pour y faire ses dévotions au Nil qui, en raison de la fertilité et de la richesse qu'il apporte à l'Égypte par ses débordements annuels, était considéré comme un dieu. Les deux frères réitérèrent leur message; puis, étendant leur bâton, ils en frappèrent les eaux. Les ondes sacrées se trouvèrent transformées en sang. Les poissons moururent, et une odeur nauséabonde se répandit dans les airs. L'eau conservée dans les citernes et dans les maisons fut également changée en sang. « Mais les magiciens d'Égypte firent de même par leurs enchantements.... Le Pharaon tourna le dos et revint dans sa maison, sans prêter attention à ce prodige. » La plaie dura sept jours, mais resta sans effet.

Le bâton fut de nouveau étendu sur le fleuve, et il en sortit des grenouilles qui se répandirent sur tout le pays. Elles infestèrent les maisons, envahirent les chambres à coucher et jusqu'aux fours et aux pétrins. Les Égyptiens, qui regardaient la grenouille comme sacrée, n'osaient pas détruire cette peste gluante devenue intolérable. Ces batraciens pullulaient jusque dans le palais du Pharaon, impatient de les voir disparaître. Les magiciens, qui s'étaient évertués à en produire, se déclaraient incapables de les extirper. Déconcerté, le roi fit chercher Moïse et Aaron et leur dit: « Intercédez auprès de l'Éternel, pour qu'il éloigne les grenouilles de moi et de mon peuple; je laisserai partir votre peuple, afin qu'il puisse offrir des sacrifices à l'Éternel. » On lui rappela ses fanfaronnades et on lui demanda de fixer lui-même le moment de l'évacuation du fléau. Le roi fixa le jour suivant, tout en espérant que, dans l'intervalle, les

grenouilles se retireraient d'elles-mêmes et lui épargneraient l'humiliation amère de se soumettre au Dieu d'Israël. Au temps fixé, les grenouilles moururent et dans tout le pays l'atmosphère fut empestée par ces corps en décomposition.

Si Dieu les avait fait rentrer sous terre en un instant, le peuple y aurait vu le résultat des enchantements de ses magiciens. Au contraire, comme elles moururent et qu'on dut les entasser en monceaux, le Pharaon, ses savants et toute l'Égypte durent reconnaître que cette apparition n'était pas l'effet de la magie, mais un jugement du ciel.

« Le Pharaon, voyant qu'il avait du répit, endurcit son cœur. » Alors, sur l'ordre de Dieu, Aaron étendit la main et, dans tout le pays, la poussière de la terre se transforma en moustiques. Sommés par le roi d'en faire autant, les magiciens s'en dirent incapables, et chacun put constater que l'œuvre de Dieu était supérieure à celle de Satan. Les magiciens eux-mêmes dirent au roi: « Le doigt de Dieu est là! »

Le monarque demeurant sourd aux appels et aux avertissements du ciel, un nouveau jugement devenait nécessaire. Pour qu'on ne l'attribuât pas au hasard, le moment de son apparition fut prédit. Une quantité de mouches venimeuses envahirent les maisons et couvrirent le sol, au point que « tout le pays d'Égypte fut dévasté par ces mouches ». C'étaient de gros insectes dont la piqûre était très douloureuse pour les hommes et pour les bêtes. Comme cela avait été prédit, la plaie ne s'étendit pas sur la terre de Gossen.

Le Pharaon donna alors aux Israélites la permission de sacrifier à l'Éternel, mais sans sortir d'Égypte. Moïse refusa cette permission et en donna la raison: « Il ne convient pas d'agir ainsi, dit-il; car les sacrifices que nous offririons à l'Éternel, notre Dieu, seraient une abomination pour les Égyptiens. Et, si nous offrions, sous les yeux des Égyptiens, des sacrifices qui leur sont en abomination, ne pourraient-ils pas nous lapider? » Les animaux que les Hébreux devaient sacrifier étaient regardés par les Égyptiens comme sacrés; en tuer un, même par accident, était considéré comme un acte digne de mort. Moïse ayant renouvelé la proposition de s'éloigner de trois journées de marche, le Pharaon céda et supplia les serviteurs de Dieu de faire disparaître le fléau. Ils y consentirent, tout en l'avertissant de ne pas les tromper. La plaie fut arrêtée, mais le roi, dont le cœur s'endurcissait de plus en plus, retira ce qu'il avait promis.

Un coup plus terrible l'attendait: tout le bétail de l'Égypte qui était aux champs se trouva frappé de mortalité. Les animaux sacrés, aussi bien que les bêtes de somme: bœufs, brebis, chevaux, chameaux et ânes, tout fut emporté. Comme on lui avait déclaré que les Hébreux seraient indemnes de cette plaie, le Pharaon envoya des messagers chez les Israélites pour vérifier la véracité de cette prédiction: en effet, « il ne mourut pas un seul animal dans les troupeaux des enfants d'Israël ».

Le roi persistant dans son obstination, Moïse reçut l'ordre de prendre « des poignées de cendres de fournaise » et de les répandre vers le ciel sous les yeux du Pharaon. Comme les

autres plaies, cet acte était profondément significatif. Quatre cents ans auparavant, Dieu avait montré à Abraham l'oppression future de son peuple sous l'emblème d'un brasier fumant et d'une flamme de feu, lui déclarant qu'il enverrait ses jugements sur les oppresseurs, et que les captifs sortiraient de l'Égypte chargés de biens. Le geste de Moïse rappelait à Israël que s'il avait longtemps langui en Égypte dans la fournaise de l'affliction, le temps de la délivrance était arrivé. Projetées dans les airs, les cendres se répandirent dans tout le pays. Partout où elles se déposèrent, elles « produisirent, sur les hommes et sur les animaux, des ulcères formés par une éruption de pustules ». Jusque-là, les prêtres et les magiciens avaient encouragé le roi dans son opiniâtreté; mais, frappés eux-mêmes par une maladie repoussante et douloureuse, exposés à un mépris d'autant plus humiliant qu'ils s'étaient vantés de leur pouvoir, ils renoncèrent à lutter contre le Dieu d'Israël. Le peuple entier se rendit compte qu'il était absurde de se confier en des magiciens qui ne pouvaient pas même protéger leurs propres personnes.

Le cœur du Pharaon s'endurcissant de plus en plus, Dieu lui envoya ce nouveau message: « Cette fois, je vais déchaîner tous mes fléaux contre toimême, contre tes serviteurs et ton peuple, afin que tu saches que nul n'est pareil à moi sur toute la terre. ... Voici pourquoi je t'ai laissé subsister: c'est afin de montrer en toi ma puissance. » Ce n'était pas que Dieu l'eût appelé à l'existence dans ce but; mais il avait fait concourir les événements de telle sorte qu'il occupât le trône d'Égypte au temps fixé pour la délivrance d'Israël. Le Seigneur avait conservé la vie de cet orgueilleux tyran, indigne de sa grâce, afin que son obstination donnât lieu à la manifestation de ses merveilles sur le pays d'Égypte. Il aurait pu placer sur le trône un roi conciliant qui n'eût pas osé résister aux éclatantes manifestations de sa puissance. Mais alors, ses desseins n'eussent pas été accomplis. Il avait livré son peuple à la cruauté des Égyptiens afin de lui faire connaître par expérience l'influence avilissante de l'idolâtrie. En châtiant ce prince, Dieu montrait son horreur de l'idolâtrie, de l'oppression et de la cruauté.

Parlant du Pharaon, Dieu avait déclaré: « J'endurcirai son cœur, et il ne laissera point partir le peuple. » (Exode 4:21) Cet endurcissement n'était pas l'effet d'un pouvoir surnaturel et arbitraire. Dieu lui donnait des preuves irréfutables de sa puissance, preuves dont il refusait de reconnaître l'évidence, en fermant volontairement les yeux à la lumière. Chaque résistance le confirmait davantage dans sa rébellion, et il marchait désormais, tête baissée, au-devant de son destin. Il passera d'un degré d'obstination à un autre, jusqu'au moment où il sera appelé à contempler les visages inanimés des premiers-nés de tout son peuple.

Dieu parle aux hommes par ses serviteurs. Par ses avertissements et ses censures, il donne à chacun l'occasion de se corriger avant que le péché soit trop enraciné dans son cœur. Celui qui refuse de s'amender en portera les conséquences, et Dieu ne s'interposera pas. Un acte coupable prépare le chemin au suivant et rend le cœur moins sensible à l'influence du Saint-Esprit jusqu'au point d'être incapable de le percevoir. « Ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi. » (Galates 6:7) Celui qui oppose à la vérité un scepticisme narquois ou une stupide indifférence récoltera ce qu'il aura semé. Cela explique comment il arrive à des

multitudes de gens d'écouter avec une placide insouciance des vérités qui, un jour, les remuaient jusqu'au fond de l'âme.

C'est à ses risques et périls qu'on tranquillise une conscience coupable par la pensée qu'on pourra changer de conduite quand on le voudra. C'est une erreur de penser que l'on peut aujourd'hui se jouer des invitations d'un Dieu d'amour, quitte à y répondre demain quand on y sera disposé, et c'est étrangement s'abuser de croire qu'il sera facile, à la dernière extrémité, de changer de chef après avoir passé toute sa vie sous les ordres du grand rebelle. L'éducation, l'expérience, l'habitude des jouissances coupables déforment le caractère à tel point qu'il devient incapable de refléter l'image de Jésus. Contrairement à ceux qui n'ont jamais vu la lumière briller sur leur sentier, les hommes qui longtemps l'ont repoussée et méprisée voient venir le jour où elle s'éteint pour toujours.

Maintenant Pharaon est menacé du fléau de la grêle. Il reçoit ce conseil: « Fais mettre en sûreté ton bétail et tout ce que tu as dans les champs. » Tous les hommes et tous les animaux qui se trouveront dans les champs, et qui ne seront pas rentrés dans les maisons, seront frappés de la grêle et périront. Le bruit de la prédiction se répandit rapidement, et tous ceux qui crurent à la parole de l'Éternel firent rentrer leurs troupeaux. La miséricorde de Dieu s'associait ainsi à ses jugements et permettait à ceux qui avaient été impressionnés par les plaies précédentes de se mettre à l'abri.

L'ouragan arriva comme il avait été annoncé. « L'Éternel envoya le tonnerre et la grêle, et le feu du ciel tombait sur la terre. C'est ainsi que l'Éternel fit tomber de la grêle sur le pays d'Égypte. Il tomba de la grêle, et du feu mêlé à la grêle; et celle-ci était si forte qu'on n'avait rien vu de pareil dans toute l'Égypte depuis que ce pays avait formé une nation. La grêle frappa, dans le pays d'Égypte, tout ce qui se trouvait dans les champs, depuis les hommes jusqu'aux animaux. La grêle tomba aussi sur toutes les herbes des champs, et brisa tous les arbres de la campagne. » La ruine et la désolation suivaient la trace de l'ange destructeur. Seul le pays de Gossen fut épargné. Les Égyptiens purent ainsi constater que la terre est entre les mains du Dieu vivant, que les éléments sont soumis à sa voix et que la seule sécurité consiste à lui obéir.

Sous cette terrible manifestation de la colère divine, l'Égypte tremblait d'épouvante. En toute hâte, le Pharaon fit venir les deux frères, et s'écria: « J'ai péché, je le vois maintenant; l'Éternel est juste; c'est moi et mon peuple qui sommes coupables. Intercédez auprès de l'Éternel, afin qu'il n'y ait plus de tonnerre ni de grêle; je vous laisserai partir, et vous n'aurez plus à subir de retards. » Moïse lui répondit: « Dès que je serai sorti de la ville, je lèverai mes mains vers l'Éternel; le tonnerre cessera, et il ne tombera plus de grêle, afin que tu saches que la terre appartient à l'Éternel. Mais je sais que toi et tes serviteurs vous ne rendrez pas encore hommage à l'Éternel Dieu. »

Moïse savait que la lutte n'était pas finie; que les confessions et les promesses du Pharaon n'étaient pas dictées par un changement d'attitude radical, mais lui étaient arrachées par la

terreur. Néanmoins, ne voulant pas lui fournir de prétexte à de nouveaux parjures, il acquiesça à sa requête. Sans prendre garde à la fureur de la tempête, il sortit du palais sous les yeux du Pharaon et de toute sa cour, témoins muets de la protection divine qui le couvrait. Après être sorti de la ville, le prophète « leva ses mains vers l'Éternel: le tonnerre et la grêle cessèrent, et la pluie ne tomba plus sur la terre ». Mais dès que le roi fut revenu de ses craintes, la perversité reprit possession de son cœur.

Alors « l'Éternel dit à Moïse: Va vers le Pharaon, car j'ai endurci son cœur et le cœur de ses serviteurs, pour faire paraître au milieu d'eux mes prodiges, et afin que tu racontes à ton fils et au fils de ton fils les merveilles que je vais opérer parmi les Égyptiens, et les miracles que j'ai accomplis au milieu d'eux. Vous saurez alors que je suis l'Éternel. » En lui donnant des preuves incontestables de la différence qu'il faisait entre son peuple et les Égyptiens, Dieu voulait confirmer la foi d'Israël et montrer à toutes les nations que le peuple hébreu, méprisé et opprimé par elles, était placé sous la protection du ciel.

Moïse avertit le roi que s'il persistait dans son obstination, Dieu enverrait des sauterelles qui couvriraient tout le pays, qu'elles mangeraient la verdure qui avait échappé à la grêle, et rempliraient les maisons, sans excepter le palais royal. « Ni tes pères, ni les pères de tes pères n'ont vu rien de pareil depuis le jour où ils ont occupé ce pays jusqu'à aujourd'hui. »

Les conseillers du Pharaon étaient affolés. La nation entière avait subi une lourde perte du fait de la mort de ses bestiaux; un grand nombre de personnes avaient été tuées par la grêle; les forêts avaient été ravagées, les récoltes détruites. Le peuple égyptien allait perdre rapidement tout ce qu'il avait gagné par les travaux des Hébreux. Devant le pays se dressait le spectre de la famine. Se pressant autour du Pharaon, les princes et les courtisans lui demandent avec irritation: « Jusques à quand cet homme sera-t-il pour nous un piège? Laisse partir ces gens, et qu'ils servent l'Éternel, leur Dieu. Ne comprends-tu pas encore que

l'Égypte va à la ruine? »

Rappelant Moïse et Aaron, le roi leur dit: « Allez, servez l'Éternel, votre Dieu. Quels sont ceux qui partiront? Moïse répond: Nous irons avec nos jeunes gens et nos vieillards, avec nos fils et nos filles. Nous irons avec nos brebis et nos bœufs: car nous voulons célébrer une fête en l'honneur de l'Éternel. » Furieux, le Pharaon s'écrie: « Que l'Éternel soit avec vous! Moi, vous laisser partir avec vos petits enfants! Non, certes, car vous avez quelque mauvais dessein. Il n'en sera pas ainsi.

Allez, vous les hommes, et servez l'Éternel, puisque c'est là ce que vous avez demandé. Puis on les chassa de devant le Pharaon. »

Celui qui avait cherché à décimer les Israélites par un travail excessif, affecte maintenant de prendre un profond intérêt à leur bien-être et un tendre soin de leurs petits enfants. En réalité, il voulait garder les femmes et les enfants comme otages, afin de s'assurer le retour des hommes.

Moïse étendit alors sa verge sur le pays, et un vent d'orient qui se mit à souffler amena les sauterelles. « Elles étaient si nombreuses qu'il n'y en a jamais eu autant avant elles, et on n'en verra jamais plus autant après elles. Elles couvrirent le sol sur toute l'étendue du pays, qui en fut obscurci. Elles dévorèrent toute l'herbe de la terre et tous les fruits des arbres, tout ce que la grêle avait laissé. »

Le Pharaon manda en grande hâte les messagers de Jéhovah, et leur dit: « J'ai péché contre l'Éternel, votre Dieu, et contre vous. Mais pardonne, cette fois encore, je te prie, mon péché, et intercédez auprès de l'Éternel, votre Dieu, pour qu'il éloigne au moins de moi ce fléau mortel. » Ainsi fut fait, et un puissant vent d'occident emporta les sauterelles vers la mer Rouge. Mais le roi se buta encore une fois.

L'Égypte était au désespoir. Les fléaux qui l'avaient désolée semblaient dépasser tout ce qu'il était possible aux hommes de supporter; et à la pensée de l'avenir, les populations étaient frappées d'épouvante. On avait adoré en Pharaon un représentant de la divinité; mais on commençait à s'apercevoir qu'il se cabrait devant un Être qui faisait des puissances de la nature les ministres de ses volontés. En revanche, le peuple asservi, qui se voyait si miraculeusement favorisé, s'accoutumait à croire à sa délivrance. Les maîtres de corvée n'osaient plus, comme auparavant, opprimer les Hébreux. Dans tous les cœurs régnait une crainte secrète de voir cette race malmenée se lever et tirer vengeance de ses oppresseurs. Partout, on se demandait avec terreur: « Que va-t-il arriver? »

Soudain, le pays fut envahi de ténèbres si denses qu'il semblait qu'on pût les toucher de la main. Non seulement l'obscurité était totale, mais l'atmosphère paraissait irrespirable. « Pendant trois jours, les Égyptiens ne se voyaient pas les uns les autres et aucun d'eux ne quitta la place où il se trouvait. Mais tous les enfants d'Israël avaient de la lumière dans les lieux qu'ils habitaient. » Le soleil et la lune, objets de culte pour les Égyptiens, semblaient eux-mêmes frappés, aussi bien que leurs adorateurs, par le pouvoir qui allait briser les fers de la nation de l'Éternel.

Ce mystérieux fléau révélait à la fois la miséricorde de Dieu et sa répugnance à détruire ses créatures. Avant de punir l'Égypte d'une dernière plaie, la plus effroyable de toutes, il donnait à ce peuple l'occasion de se repentir.

La peur arrache au Pharaon une nouvelle concession. A la fin du troisième jour de ténèbres, il fait venir Moïse et consent au départ des gens, mais non à celui des brebis et des bœufs. « Nos troupeaux resteront avec nous; il n'en restera pas un ongle », réplique résolument le chef des Hébreux. « Nous ne saurons, en effet, que lorsque nous serons arrivés, quelles victimes nous aurons à offrir à l'Éternel. » A ces mots, la fureur du roi éclate dans toute sa violence: « Sors de chez moi! lui crie-t-il. Garde-toi de reparaître en ma présence; car le jour où tu verras mon visage, tu mourras! Moïse répondit: Tu as bien dit; je ne reverrai plus ta face. »

« Moïse était très considéré, dans tout le pays d'Égypte, par les serviteurs du Pharaon et par tout le peuple. » La crainte respectueuse qu'on avait de lui — car on lui attribuait le pouvoir d'arrêter les plaies — empêchait le Pharaon de lui faire du mal. Dans le peuple, chacun désirait l'affranchissement des Israélites. C'étaient le roi et les prêtres qui s'opposaient aux sommations de Moïse. Leur acharnement devait durer jusqu'au dernier moment.

Chapitre 24 : La Pâque

Dès la première demande qui lui fut adressée de libérer Israël, le roi d'Égypte avait été prévenu de ce que serait la plus douloureuse des dix plaies. « Ainsi dit l'Éternel: Israël est mon fils, mon premier-né. Et je te dis: Laisse aller mon fils et qu'il me serve; et si tu refuses de le laisser aller, voici, je vais tuer ton fils, ton premier-né. » (Exode 4:22, 23) Bien que méprisés des Égyptiens, les Hébreux n'en avaient pas moins été choisis pour être les dépositaires de la loi de Dieu. Les bénédictions et les privilèges dont ils avaient été honorés leur donnaient, parmi les nations, la prééminence qu'a le premier-né sur ses frères. Le châtiment dont l'Égypte avait été menacée tout au début ne lui fut infligé qu'en dernier lieu. Dieu est patient et miséricordieux; il prend un tendre soin des êtres formés à son image. Si la perte de ses moissons et de ses troupeaux avait amené l'Égypte à se convertir, ses enfants n'auraient pas été frappés. Hélas! cette nation avait obstinément résisté à l'ordre de Dieu, et le coup final était sur le point de s'abattre sur elle.

Le Pharaon avait interdit à Moïse de reparaître devant lui. Mais un dernier avertissement divin devait être donné à ce monarque intraitable. Moïse se présenta une fois de plus devant lui avec ce terrible message: « Ainsi parle l'Éternel: Au milieu de la nuit je passerai à travers l'Égypte. Alors périra dans ce pays tout premier-né, depuis le premier-né du Pharaon qui devait s'asseoir sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante qui fait tourner la meule, ainsi que tous les premiers-nés des animaux. Il s'élèvera dans tout le pays d'Égypte des lamentations si grandes qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais plus de semblables. Mais pas même un chien n'aboiera contre les enfants d'Israël, qu'il s'agisse des hommes ou des bêtes. Vous saurez ainsi combien l'Éternel distingue entre les Égyptiens et le peuple d'Israël. Tous tes serviteurs que voici viendront me trouver, et ils se prosterneront devant moi, en disant: Sors, toi et tout le peuple qui est à ta suite.

Après cela, je partirai. » (Exode 11:4-8)

Avant l'exécution de cette menace, Dieu fit donner à Israël, par Moïse, des instructions relatives au départ de l'Égypte, surtout sur la manière de se préserver du prochain fléau. Chaque famille devait immoler un agneau ou un chevreau sans défaut et le manger, seule ou réunie à une famille voisine. En outre, au moyen d'un bouquet d'hysope trempé dans le sang de l'animal, il fallait asperger le montant et les deux linteaux de la porte, afin que le Destructeur, qui allait passer à minuit, « n'entrât pas dans la maison ». La chair de l'animal devait être « rôtie au feu », mangée durant la nuit, « avec des pains sans levain et des herbes amères », et cela à la hâte, « les reins ceints, les sandales aux pieds, et le bâton à la main ». C'était, disait Moïse, « la Pâque de l'Éternel (Exode 12:1-28) — Le mot Pâque, dérivé de l'hébreu pésach, passer, signifie passage. ».

« L'Éternel avait dit: Cette nuit-là, je passerai dans le pays d'Égypte; je frapperai tous les premiers-nés dans ce pays, depuis les hommes jusqu'aux animaux. J'exécuterai mes jugements

contre tous les dieux de l'Égypte. Je suis l'Éternel. Le sang sur les maisons où vous habitez vous servira de signe; je verrai le sang et je passerai outre, et le fléau destructeur ne vous atteindra point, lorsque je frapperai le pays d'Égypte. »

Dans toutes les générations futures, en commémoration de cette grande délivrance, les Israélites devaient célébrer chaque année une fête à l'Éternel, et à cette occasion réciter à leurs enfants l'histoire du passage du Destructeur « par-dessus les maisons des Israélites, en Égypte, lorsqu'il frappa les Égyptiens, et qu'il préserva nos maisons

».

En reconnaissance de la protection divine qui avait couvert leurs premiers-nés, les enfants d'Israël furent invités à consacrer au Seigneur le premier-né des hommes et du bétail, sans qu'il fût possible de les racheter par une rançon (Nombres 3:13). Plus tard, lors de l'institution des services du tabernacle, Dieu substitua aux premiers-nés la tribu de Lévi (Nombres 8:16). Chaque famille était néanmoins tenue, en signe de gratitude, de racheter le fils premier-né par une rançon (Nombres 18:15, 16).

La Pâque devait être une fête à la fois commémorative et préfigurative. Non seulement elle rappelait la délivrance de la servitude égyptienne, mais elle préfigurait la suprême délivrance que Jésus devait apporter au monde. L'agneau du sacrifice représentait « l'Agneau de Dieu », notre unique espérance de salut. Par son immolation, dit l'apôtre Paul, le Christ est devenu « notre Pâque » (1 Corinthiens 5:7). Mais il ne suffisait pas que l'agneau pascal fût immolé; il fallait que son sang fût aspergé sur les poteaux de la porte. C'est ainsi que les mérites du Sauveur sont imputés aux âmes croyantes. Jésus a non seulement donné sa vie pour le monde, mais pour chacun individuellement, à condition qu'il s'approprie les vertus de son sacrifice expiatoire.

L'hysope employée pour l'aspersion du sang était le symbole de la purification. On l'employa plus tard pour les lépreux et dans la souillure par le contact avec un mort. On en voit la signification dans la prière du Psalmiste:

Purifie-moi avec l'hysope, et je serai sans tache;

Lave-moi, et je serai plus blanc que la neige.

(Psaumes 51:9)

L'agneau devait être apprêté de façon qu'aucun de ses os ne fût rompu. De même, pas un de ceux de l'Agneau de Dieu n'a été brisé (Voir Exode 12:46; Jean 19:36): symbole de la plénitude du sacrifice du Christ.

La chair de l'agneau devait être mangée. Ainsi il ne nous suffit pas de croire en Jésus pour être sauvés; il nous faut encore, par la foi, nous approprier constamment l'aliment et les forces spirituelles de la Parole de Dieu. Jésus a dit: « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma

chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. » Et pour expliquer cette parole, il ajoute: « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » (Jean 6:53, 54, 63)

Jésus observait la loi de son Père; sa vie, son amour et son pouvoir bienfaisant sur les cœurs en étaient des témoignages convaincants. « La Parole a été faite chair, écrit saint Jean; elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité, et nous avons contemplé sa gloire, une gloire telle qu'est celle du Fils unique venu d'auprès du Père. » (Jean 1:14) Les disciples de Jésus sont appelés à faire la même expérience. Ils doivent recevoir et s'assimiler la Parole de Dieu de telle façon qu'elle devienne le mobile de tous leurs actes. A moins de manger la chair et de boire le sang du Fils de Dieu, il ne saurait y avoir en eux de vie spirituelle. C'est à cette condition seulement qu'ils seront transformés à son image et pourront reproduire ses divins attributs.

Les herbes amères qui devaient, au repas pascal, accompagner la chair de l'agneau avaient pour but de rappeler l'amertume de la servitude égyptienne. Ainsi la participation au corps du Seigneur doit s'accompagner d'un douloureux regret de nos péchés. Les pains sans levain renfermaient également un enseignement. La loi pascale prescrivait expressément qu'il ne devait y avoir aucun levain dans les maisons pendant toute la durée de la fête, ordonnance à laquelle les Juifs se sont strictement conformés. Il faut, de même, que ceux qui désirent recevoir de Jésus l'aliment et la vie de leur âme, se séparent de tout levain de péché. L'apôtre Paul en parle en ces termes aux fidèles de Corinthe: « Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous deveniez une pâte nouvelle et sans levain, comme vous l'êtes aussi; car Christ, notre Pâque, a été immolé. Ainsi donc célébrons la fête, non avec le vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité. » (1 Corinthiens 5:7, 8)

Pour obtenir la liberté, les Israélites devaient manifester leur foi en la grande délivrance qui se préparait. Ils devaient arborer l'enseigne sanglante à la façade de leurs maisons; se séparer des Égyptiens, eux et leurs familles, et se retirer dans leurs demeures. S'ils avaient négligé le moindre détail des instructions reçues; s'ils n'avaient pas retiré leurs enfants de la société des Égyptiens; si, en égorgeant l'agneau, ils avaient négligé d'en asperger le sang aux poteaux de leur demeure, ou s'ils étaient sortis de chez eux, ils n'auraient pas été en sécurité. Ils auraient eu beau se croire en règle: leur sincérité ne les eût pas sauvés, car ils avaient été avertis que tous ceux qui ne se conformeraient pas aux recommandations de Dieu verraient leur premier-né frappé par le Destructeur.

C'est par son obéissance que le peuple hébreu devait faire preuve de sa foi. De même, tous ceux qui espèrent être sauvés par les mérites du sang de Jésus ne doivent pas oublier qu'ils ont eux-mêmes quelque chose à faire pour assurer leur salut. S'il est vrai que le Christ peut seul nous arracher à la pénalité due à nos péchés, il n'est pas moins vrai que nous devons passer du péché à l'obéissance. S'il est vrai que l'homme est sauvé par la foi et non par les œuvres, il l'est aussi que la foi ne se prouve que par les œuvres. Dieu a livré son Fils à la mort

pour expier nos péchés; il nous a donné la lumière de la vérité; il a ouvert devant nous le sentier de la vie, et nous a accordé des avantages, des moyens de grâce et des privilèges: à l'homme de coopérer avec ces moyens de salut; à lui de mettre à profit les secours que Dieu lui offre: de croire et d'obéir.

Moïse fit part à Israël de toutes les instructions divines concernant leur délivrance. Quand il eut achevé, « le peuple s'inclina et se prosterna » (Exode 12:27). La joyeuse perspective de l'émancipation; la révélation du châtiment effrayant qui attendait leurs oppresseurs; les soucis et les soins se rapportant à leur prochain départ, tout cela fit place un instant à une profonde reconnaissance envers leur miséricordieux Libérateur. Bon nombre d'Égyptiens qui avaient été amenés à adorer le Dieu des Hébreux, vinrent alors demander à ceux-ci de les recevoir sous leurs toits pendant que passerait l'ange exterminateur. Accueillis avec joie, ils s'engagèrent dès ce moment à servir le Dieu de Jacob, et à sortir de l'Égypte avec son peuple.

Les Israélites se conformèrent aux instructions données. Les préparatifs du départ se firent avec célérité et dans le plus profond secret. Les familles se rassemblèrent; l'agneau pascal fut immolé; sa chair, rôtie au feu. On prépara les herbes amères et les pains sans levain. Chaque père de famille, en qualité de prêtre et sacrificateur de son foyer, aspergea de sang le linteau et les poteaux de sa porte. En silence et à la hâte, on mangea l'agneau pascal. Dans une solennelle attente, tout le peuple veillait et priait. Partout, le premier-né, depuis l'adolescent jusqu'au petit enfant, en proie à une indicible terreur, sentait battre son cœur avec violence. Partageant leur émotion, les pères et les mères les entouraient de leurs bras. Mais pas un seul foyer israélite ne fut touché par le messager de la mort. Voyant le sanglant symbole de la protection d'un Dieu-Sauveur placé à la porte d'entrée, l'Exterminateur passa outre.

Au milieu de la nuit, « une grande clameur retentit en Égypte; car il n'y avait point de maison où il n'y eût un mort... Tous les premiers-nés, depuis le premier-né du Pharaon, celui qui devait s'asseoir sur son trône, jusqu'au premier-né des captifs retenus en prison, et jusqu'au premier-né des animaux » (Exode 12:29-33) avaient été frappés à mort. Dans chaque foyer l'aîné, l'orgueil des parents, avait passé de vie à trépas. A l'ouïe de cette catastrophe, pâles, atterrés, les genoux tremblants, le Pharaon et ses courtisans se relevèrent de leur couche. Le roi se souvint de cette parole qu'il avait prononcée: « Qui est l'Éternel, pour que j'obéisse à sa voix, en laissant partir Israël? Je ne connais pas l'Éternel et je ne laisserai point partir Israël. »

Humilié jusqu'en terre dans son orgueil impie, il convoqua en pleine nuit Moïse et Aaron, et leur dit: « Levez-vous! Sortez du milieu de mon peuple, vous et les enfants d'Israël. Allez servir l'Éternel, comme vous l'avez dit! Prenez aussi vos brebis et vos bœufs, comme vous l'avez demandé; allez, et bénissez-moi! » Les conseillers royaux, aussi bien que les Égyptiens, « pressaient le peuple pour le faire sortir au plus tôt du pays; car ils disaient: Nous allons tous périr! »

Chapitre 25 : L'Exode

Debout et en silence, les reins ceints et le bâton à la main, le cœur partagé entre la crainte et l'espérance, les Israélites attendaient le décret royal qui devait les chasser du pays d'Égypte. Avant que le jour parut, ils étaient en voyage. Durant les plaies, alors que leurs oppresseurs tremblaient de terreur, prenant confiance, ils s'étaient peu à peu rassemblés dans le territoire de Gossen, ce qui avait facilité l'organisation et le contrôle de cette multitude flottante, de telle sorte qu'au moment du départ, et malgré la soudaineté de la fuite, elle se trouva divisée en compagnies placées sous la conduite de leurs chefs respectifs.

Ils étaient « au nombre de six cent mille hommes, sans compter les petits enfants. En outre, une grande multitude de gens monta avec eux. » (Exode 2:37-39) Cette multitude comprenait non seulement des personnes attirées par la foi au Dieu d'Israël, mais aussi un nombre beaucoup plus considérable de gens qui désiraient échapper aux plaies, ou qu'attiraient la curiosité et l'amour des aventures. Mais ces derniers furent sans cesse pour les Israélites une source d'ennuis et de dangers.

Le peuple emmenait avec lui « de nombreux troupeaux de brebis et de bœufs » qui lui appartenaient, car il n'avait pas, comme les Égyptiens, vendu ses biens au roi. Le bétail transporté en Égypte par Jacob et ses fils s'était beaucoup multiplié. En outre, avant de quitter l'Égypte, sur le conseil de Moïse, chacun avait réclamé le salaire de son travail resté sans rémunération, et les Égyptiens étaient trop pressés de se débarrasser de leur présence pour leur refuser quoi que ce fût. C'est ainsi qu'Israël quitta le pays de la servitude, comblé des dépouilles de ses oppresseurs.

Cette journée achevait d'accomplir la prédiction faite à Abraham longtemps auparavant: « Ta postérité sera étrangère dans un pays qui ne lui appartiendra pas; elle y sera asservie et opprimée pendant quatre cents ans. Mais je jugerai à son tour la nation à laquelle tes descendants auront été asservis; et ensuite ils sortiront avec de grandes richesses. » (Genèse 15:13, 14) Les quatre cents ans étaient révolus. « Le même jour, toutes les armées de l'Éternel sortirent du pays d'Égypte.

» (Exode 12:40, 41, 51; 13:19)

En quittant l'Égypte, les Israélites emportaient avec eux un dépôt précieux: les ossements de Joseph qui, depuis si longtemps, attendaient l'accomplissement de la promesse divine, et qui, durant les longues années de la servitude, avaient parlé de délivrance à Israël.

« Lorsque le Pharaon eut laissé partir le peuple, Dieu ne conduisit pas les Israélites par le chemin du pays des Philistins, qui est pourtant le plus court » pour se rendre au pays de Canaan, mais il dirigea ses pas vers le sud, dans la direction de la mer Rouge. « En effet, Dieu dit: Le peuple pourrait regretter son départ, quand il verra la guerre, et il voudra retourner en Égypte. » (Exode 13:17, 18, 20-22) Leur marche à travers la Philistie aurait été entravée par les

habitants, qui se seraient certainement opposés au passage d'un peuple d'esclaves échappant à l'étreinte de ses maîtres. Or, les Israélites étaient peu préparés à une rencontre avec ce peuple puissant et belliqueux. La foi en Dieu encore peu éclairée, sans armes, non accoutumés à la guerre, l'esprit déprimé par une longue servitude, embarrassés par les femmes, les enfants, les brebis et les bœufs, ils auraient été terrorisés et se seraient découragés. Leur marche vers la mer Rouge révélait à la fois la miséricorde et la sagesse de Dieu.

« Étant partis de Succoth, ils campèrent à Étham, à l'extrémité du désert. L'Éternel allait devant eux, le jour dans une colonne de nuée, pour les guider dans leur chemin, et la nuit dans une colonne de feu, pour les éclairer, afin qu'il leur fût possible de marcher de jour comme de nuit. La colonne de nuée pendant le jour et la colonne de feu pendant la nuit ne cessèrent jamais d'éclairer le peuple d'Israël. » L'Éternel, dit le Psalmiste, étendit la nuée pour couvrir les enfants d'Israël, ainsi que la colonne de feu pour les éclairer pendantlanuit(VoirPsaumes105:39;1

Corinthiens 10:1, 2).

Israël marchait sous l'étendard de son Chef invisible. De jour, la nuée dirigeait leurs pas et s'étendait comme un dais au-dessus de la multitude, tempérant, par son humide fraîcheur, les ardeurs brûlantes du désert. De nuit, elle se transformait en colonne de feu, illuminant tout le camp et l'assurant de la continuelle présence de Dieu.

Dans un des passages les plus beaux et les plus consolants de ses prophéties, Ésaïe fait allusion à la colonne de nuée et de feu. Il décrit le soin que Dieu prendra de son peuple lors de la grande lutte finale avec les puissances du mal: « Sur toute l'étendue du mont Sion, sur toutes ses assemblées, l'Éternel fera lever, pendant le jour, un nuage environné de fumée, et, pendant la nuit, l'éclat d'un feu flamboyant. Car un dais abritera toute sa gloire; il y aura une tente pour donner de l'ombre pendant le jour, contre la chaleur, et pour servir de refuge et d'asile contre la tempête et la pluie. » (Ésaïe 4:5, 6) Le long défilé des Hébreux traversait une plaine inculte et déserte. Le voyage s'avérait long et fatigant, et l'on commençait à se demander où cette aventure allait aboutir. La crainte d'une poursuite de la part des Égyptiens agitait déjà quelques cœurs. Alors l'Éternel révéla à Moïse qu'on allait passer derrière une bande de rochers et camper au bord de la mer. Dieu ajouta que le Pharaon allait se mettre à leur poursuite, mais qu'ils seraient délivrés.

En Égypte, le bruit courut bientôt qu'au lieu de s'arrêter dans le désert pour adorer Dieu, les Hébreux marchaient tout droit vers la mer Rouge. Les courtisans du Pharaon lui représentèrent que ces esclaves s'étaient enfuis pour toujours, et on se mit à déplorer la folie d'avoir attribué la mort des premiers-nés à la puissance divine. Revenus de leur effroi, les savants expliquèrent que les plaies n'étaient que le résultat de causes naturelles. Et chacun de répéter amèrement: « Qu'avons-nous donc fait quand nous avons laissé partir Israël, de sorte que nous voilà privés de ses services? » (Exode 14:5-9)

« Puis le Pharaon fit atteler son char,... et il prit six cents chars d'élite et tous les chars de l'Égypte », sa cavalerie, ses fantassins et ses capitaines. Bien décidé à intimider les Israélites par un grand déploiement de forces, il s'entoura des grands de la couronne et se mit lui-même à la tête de l'armée. Pour obtenir la faveur des dieux et assurer le succès de la campagne, les prêtres se joignirent à l'expédition. On se flattait qu'en ramenant les fugitifs en grande pompe, on rachèterait l'honneur du pays, honneur qui avait souffert aux yeux des nations voisines.

Les Hébreux avaient campé au bord d'un bras de mer qui semblait leur opposer une barrière infranchissable, tandis que, vers le sud, une montagne aux flancs escarpés leur barrait le passage. Tout à coup, on vit briller dans le lointain les armures et avancer en rangs serrés les chariots d'avant-garde d'une armée qui, approchant à une allure accélérée, ne tarda pas à paraître au grand complet. L'épouvante gagna tout le camp d'Israël.

Les uns se mirent à crier à l'Éternel, tandis que le plus grand nombre se répandait en lamentations et en plaintes contre Moïse. « N'y avait-il donc pas des tombeaux en Égypte, que tu nous aies emmenés pour mourir au désert? Que nous as-tu fait, quand tu nous as fait sortir d'Égypte? Ne te disions-nous pas en Égypte: Laisse-nous servir les Égyptiens; car il vaut mieux pour nous servir les

Égyptiens que de mourir dans le désert... » (Exode

14:10-22)

Navré de voir son peuple manifester si peu de foi en un Dieu qui leur avait donné tant de preuves de sa puissance, Moïse se demandait comment on pouvait lui imputer le danger de la situation actuelle, alors qu'il n'avait fait que suivre ponctuellement les directions divines. Quant à lui, malgré une perspective qui semblait désespérée, il n'avait aucune crainte sur l'issue de la crise. D'un ton calme et assuré, il répondit au peuple: « N'ayez point de crainte! Demeurez tranquilles et contemplez la délivrance que l'Éternel va vous accorder en ce jour; car les Égyptiens que vous avez vu aujourd'hui, vous ne les verrez jamais plus. L'Éternel combattra pour vous; et vous, vous

n'aurez qu'à rester tranquilles. »

Ce n'était pas chose facile que de contenir une multitude dépourvue de discipline et de sang-froid. Elle ne tarda pas, en effet, à se livrer au désordre et à la violence. Convaincue qu'elle allait sous peu retomber entre les mains de ses oppresseurs, la foule manifestait bruyamment son affolement. On avait suivi docilement la colonne de nuée comme l'étendard d'un Être supérieur, qui disait: « En avant! » Et maintenant on se demandait si cette même colonne n'était pas le signe avant-coureur d'une horrible calamité. N'avait-elle pas, en effet, conduit le peuple dans une impasse et du mauvais côté de la montagne? C'est ainsi qu'à leurs yeux aveuglés l'Ange de Dieu apparaissait comme un présage de désastre.

Au moment où l'armée égyptienne, près de rejoindre les Hébreux, croyait déjà tenir sa proie, la colonne de nuée se dressa majestueusement dans les cieux, passa par-dessus le peuple,

et vint se placer entre lui et l'ennemi. Dès ce moment, une muraille ténébreuse sépara les assaillants des assaillis. N'apercevant plus le camp des Hébreux, les Égyptiens se virent obligés de s'arrêter. D'autre part, à mesure que les ténèbres de la nuit envahissaient cette scène, la paroi obscure devenait pour Israël un puissant réflecteur inondant tout le camp d'un flot de lumière semblable à l'éclat du jour. L'espérance renaissait dans les cœurs. A Moïse, qui implorait le ciel, Dieu répondit: « Pourquoi cries-tu vers moi? Dis aux enfants d'Israël de se mettre en marche. Quant à toi, lève ton bâton, élève ta main vers la mer, et fends-là: les enfants d'Israël passeront au milieu de la mer à pied sec. »

Décrivant plus tard le passage d'Israël au travers de la mer Rouge, le Psalmiste chantera:

Tu te fis un chemin dans la mer, Un sentier dans les grandes eaux, Sans qu'on pût reconnaître ta trace.

Tu as conduit ton peuple comme un troupeau, Par la main de Moïse et d'Aaron. (Psaumes 77:20, 21)

Sur l'ordre de Dieu, Moïse étendit son bâton, et les eaux de la mer se séparèrent de manière à former deux murailles entre lesquelles Israël s'avança à pied sec. La lumière provenant de la colonne de nuée faisait étinceler les cimes argentées des vagues immobiles et illuminait ce large passage tracé dans les entrailles de la mer, et qui se perdait dans l'obscurité de la rive opposée.

« Les Égyptiens se mirent à leur poursuite, et tous les chevaux du Pharaon, ses chars et ses cavaliers entrèrent à leur suite au milieu de la mer. A la dernière veille du matin, l'Éternel, du sein de la colonne de feu et de nuée, regarda le camp des Égyptiens, et il le mit en déroute. » (Exode 14:23, 24)

A leurs yeux étonnés, la nuée mystérieuse s'était changée en une colonne de feu, d'où jaillissaient des éclairs et les roulements du tonnerre.

Les nuées se répandirent en torrents d'eau;

Les nuages lancèrent la foudre

Et tes flèches volèrent de toutes parts.

Ton tonnerre gronda dans le tourbillon; Les éclairs illuminèrent le monde; La terre fut ébranlée et trembla.

(Psaumes 77:18, 19)

La confusion et l'effroi envahirent le camp des Égyptiens. Enveloppés par les éléments en fureur, où ils reconnaissaient la voix d'un Dieu irrité, ils voulurent revenir sur leurs pas et regagner en hâte le rivage. Mais Moïse, ayant étendu sa main à nouveau, les eaux accumulées, frémissantes, rugissantes et avides de leur proie, s'abattirent avec fracas, engloutissant l'armée égyptienne dans leurs noires profondeurs.

Quand le matin parut, les Hébreux purent contempler tout ce qui restait de leurs puissants ennemis: des cadavres enfermés dans leurs cuirasses gisant sur le rivage. Une seule nuit avait suffi pour délivrer Israël du plus grand des périls. Une foule innombrable et impuissante, composée d'esclaves inaccoutumés au combat, de femmes, d'enfants et de bestiaux, arrêtée par la mer et pressée à l'arrière par une puissante armée, avait vu une voie s'ouvrir devant elle à travers l'élément liquide, et ses ennemis, pris au piège, engloutis dans ce même élément, au moment où ils croyaient tenir la victoire. C'était Dieu qui leur avait apporté la délivrance, et vers lui montèrent leurs accents de gratitude et de confiance. Rempli du Saint-Esprit, Moïse chanta et le peuple entonna à sa suite cet hymne triomphal, le plus ancien et l'un des plus sublimes qui soient connus:

Je chanterai à la gloire de l'Éternel,...

Car il a fait éclater sa puissance, Il a précipité dans la mer le cheval et son cavalier.

L'Éternel est ma force.

A lui vont mes louanges:

Il a été mon libérateur.

Il est mon Dieu: Je le glorifierai.

Il est le Dieu de mon père: Je le célébrerai.

L'Éternel est le Maître des batailles:

Son nom est l'Éternel.

Il a précipité dans la mer les chars du Pharaon et son armée,

Et l'élite de ses combattants a été noyée dans la mer Rouge.

Les flots se sont fermés sur eux;

Ils sont descendus comme une pierre au fond des eaux.

Ta main droite, ô Éternel, a révélé sa puissance.

Ta droite, ô Éternel, a écrasé l'ennemi. ...

Qui est semblable à toi, parmi les dieux, ô Éternel!

Qui est semblable à toi, qui as la sainteté pour parure. ...

Tu as guidé, par ta miséricorde, Ce peuple que tu as délivré. Tu l'as dirigé, par ta puissance, Vers ta demeure sainte.

En apprenant ces prodiges, les peuples tremblent;

La frayeur et l'angoisse pèsent sur eux; La puissance de ton bras

Les rendra immobiles comme la pierre,

Jusqu'à ce que ton peuple ait passé, ô Éternel, Jusqu'à ce qu'ait passé Le peuple que tu as acquis.

Tu les conduiras, tu les établiras

Sur la montagne que tu leur donnes pour héritage,

Dans le lieu, ô Éternel, dont tu as fait ta demeure.

(Exode 15:1-17)

Chanté par tout un peuple, ce cantique magnifique monta comme le rugissement de l'océan. Ses échos, répercutés par les monts environnants, traversèrent la mer et le désert. Les femmes d'Israël, Marie, sœur de Moïse, en tête, le reprirent, en s'accompagnant de danses et de tambourins.

Cet hymne, ainsi que la grande délivrance qu'il commémorait, fit sur le peuple hébreu une impression ineffaçable. De siècle en siècle, il fut chanté par les prophètes et les chantres d'Israël pour proclamer que l'Éternel est la force et la délivrance de tous ceux qui se confient en lui. Mais ce cantique n'appartient pas au peuple juif seulement. Il annonce la victoire finale de l'Israël de Dieu et la destruction future de tous les ennemis de la justice. Saint Jean, le prophète de Patmos, contemplant « sur une mer de verre mêlée de feu » les vainqueurs revêtus de robes blanches et munis des « harpes de Dieu », les entend « chanter le cantique de Moïse, serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau » (Apocalypse 15:2, 3):

Non point à nous, ô Éternel, non point à nous Mais à ton nom donne gloire; Car toi seul tu es bon et fidèle!

(Psaumes 115:1)

Tel est l'esprit dont est pénétré le cantique de Moïse, et qui doit animer tous ceux qui aiment et craignent Dieu. En nous arrachant à la servitude du péché, Dieu accomplit pour nous une délivrance plus grande encore que celle des Hébreux au bord de la mer Rouge. Semblables aux cohortes d'Israël, nous devons, à haute voix et de tout notre cœur, louer Dieu pour ses merveilles. Ceux qui réfléchissent aux bontés insignes du Seigneur, sans perdre de vue ses dons plus ordinaires, feront éclater leur voix en chants d'allégresse. Les bienfaits que nous recevons quotidiennement de sa part, mais par-dessus tout la mort de Jésus qui a mis à notre portée le bonheur et l'atmosphère du ciel, doivent être pour nous le sujet d'une constante gratitude. Quelle compassion, quel amour incompréhensible Dieu ne nous a-t-il pas témoignés en nous prenant, pauvres pécheurs que nous sommes, dans son intimité, et en faisant de nous les objets de sa sollicitude et de sa joie! Quel sacrifice notre Rédempteur n'a-t-il pas consenti pour nous acquérir le titre d'enfants de Dieu! Louons donc le Seigneur pour la bienheureuse espérance que nous apporte le plan du salut, pour les riches bienfaits que nous réserve l'héritage éternel des saints, pour le Christ vivant qui intercède au ciel en notre faveur.

« Celui qui offre pour sacrifice la louange me glorifie » (Psaumes 50:23), nous dit le Seigneur. Tous les habitants du ciel s'unissent pour louer Jéhovah. Apprenons dès maintenant à chanter le cantique des anges pour pouvoir nous unir à eux quand nous ferons partie de leurs glorieuses phalanges. Répétons avec le Psalmiste:

Je louerai l'Éternel tant que je vivrai;

Je célébrerai mon Dieu tant que j'existerai... Chantez la gloire de son nom; Louez-le et rendez-lui gloire.

(Psaumes 146:2; 66:2)

Afin de manifester sa puissance, et pour humilier d'une façon éclatante l'orgueil des oppresseurs de son peuple, Dieu, dans sa sagesse, avait conduit Israël entre une mer et une enceinte de montagnes. Il aurait pu le sauver d'une toute autre manière. Mais ce moyen donnait à son peuple l'occasion de prouver sa foi et de manifester sa confiance en Dieu. Tout fatigué et terrifié que fût Israël, s'il avait alors refusé d'avancer, sur l'ordre de Moïse, Dieu ne lui aurait pas ouvert une voie de salut. « C'est par la foi qu'ils traversèrent la mer Rouge, comme une terre sèche. » (Hébreux 11:29) En s'avançant jusqu'au bord de l'eau, ils montrèrent leur confiance en la parole de Dieu prononcée par Moïse. Après qu'ils eurent fait ce qui dépendait d'eux, le Puissant d'Israël partagea la mer pour leur ouvrir un passage.

Il y a ici un grand encouragement pour les croyants de tous les siècles. Leur vie est souvent traversée de dangers, et le devoir semble parfois dur à accomplir. Leur imagination dresse devant eux une ruine inévitable et derrière eux l'esclavage ou la mort. Et cependant, la voix de Dieu est claire, qui leur dit: « Marche! » A nous d'obéir à la consigne reçue. Peu importe si nos yeux ne peuvent pénétrer les ténèbres qui nous enveloppent et si les ondes froides baignent déjà nos pieds. Les obstacles ne disparaîtront jamais devant un esprit indécis et incrédule. Ceux qui renvoient le moment d'obéir jusqu'à ce qu'ait disparu toute ombre d'incertitude et qu'il ne reste plus aucune possibilité de défaite, n'obéiront jamais. Le doute murmure: « Attends que soient tombées les entraves, et que tu voies clairement ta voie. » Mais la foi qui « espère tout » et qui « croit tout », dit courageusement: « En avant! »

La nuée, ténébreuse pour les Égyptiens, répandait des flots de lumière dans le camp des Hébreux et sur la route à suivre. De même, les voies de la Providence n'apportent aux incroyants que ténèbres et désespoir, tandis que pour les âmes confiantes, elles rayonnent de lumière et de paix. Le sentier par lequel Dieu nous mène peut traverser le désert ou la mer, mais c'est le sentier de la sécurité.

Chapitre 26 : De la Mer Rouge au Sinaï

Des bords de la mer Rouge, où gisaient les cadavres de leurs ennemis, les cohortes d'Israël se remirent en route, sous la conduite de la colonne de nuée, à travers une contrée morne et solitaire où alternaient des plaines stériles et des montagnes arides et désolées. Néanmoins, le sentiment de leur liberté les remplissait de joie et bannissait tout esprit de mécontentement.

Au bout de trois jours de marche, ses provisions d'eau étant épuisées, la multitude se traînait péniblement, en proie à une soif ardente, à travers des plaines brûlées par le soleil. Seul Moïse, qui connaissait les lieux, savait qu'à la prochaine station, à Mara, où l'on trouverait des sources, l'eau n'était pas potable, et ses regards suivaient avec une extrême inquiétude la direction de la colonne de nuée. Le cœur lui manqua lorsqu'il entendit le cri joyeux: « De l'eau! de l'eau! » et qu'il vit hommes, femmes et enfants se précipiter vers la source, pour pousser bientôt un cri d'horreur: l'eau était amère! Dans son désespoir, la foule oublia et la colonne de nuée, symbole de la présence divine, et le fait que Moïse, aussi bien qu'eux, l'avait docilement suivie: elle se mit à invectiver ce dernier de l'avoir dirigée sur cette route. Ému de leur détresse, Moïse fit ce qu'ils avaient oublié de faire: il cria à Dieu de leur venir en aide. « Et l'Éternel lui indiqua un bois qu'il jeta dans les eaux; et les eaux devinrent douces. » (Exode 15:25)

C'est là que cette promesse fut faite à Israël: « Si tu écoutes la voix de l'Éternel, ton Dieu; si tu fais ce qui est droit à ses yeux, si tu prêtes l'oreille à ses commandements et si tu observes toutes ses lois, je ne t'infligerai aucun des maux dont j'ai accablé l'Égypte; car je suis l'Éternel qui te guérit!

» (Exode 15:26)

Partant de Mara, le peuple arriva à un endroit où il y avait douze sources et soixante-dix palmiers. Ils y campèrent plusieurs jours avant de pénétrer dans le désert de Sin, un mois après le départ d'Égypte. Les provisions commençaient à manquer, l'herbe se faisait rare, et les troupeaux diminuaient. Comment allait-on donner à manger à cette vaste multitude? A nouveau, le doute surgit dans les cœurs et les murmures recommencèrent. Les commissaires et les anciens eux-mêmes joignirent leurs plaintes à celles du peuple contre les chefs que Dieu leur avait donnés: « Ah! disaiton, que ne sommes-nous morts de la main de l'Éternel, dans le pays d'Égypte, quand nous étions assis devant les potées de viande et que nous mangions du pain à satiété! Vous nous avez amenés dans ce désert pour faire mourir de faim

toute cette multitude. » (Exode 16:3)

Ils n'avaient pas encore souffert de la faim; il y avait de quoi suffire aux besoins du moment présent; mais ils craignaient pour l'avenir. Ne comprenant pas comment cette foule immense allait pouvoir subsister durant son voyage à travers le désert, ils voyaient déjà, en

imagination, leurs enfants mourant d'inanition. Ils ne comprenaient pas que Dieu permettait l'épuisement de leurs provisions pour leur donner l'occasion de s'attendre à celui qui les avait délivrés jusque-là, et qui était prêt à leur donner, s'ils s'adressaient à lui, des preuves nouvelles de son amour et de sa sollicitude. Ne leur avait-il pas promis que s'ils gardaient ses commandements aucune maladie ne les atteindrait? Aussi était-ce, de leur part, le fait d'une incrédulité coupable de supposer qu'eux ou leurs enfants pussent être victimes de la faim.

L'Éternel leur avait promis d'être leur Dieu et de les conduire dans un pays spacieux et fertile. Il les avait arrachés à la servitude et à la dégradation d'une façon miraculeuse, afin de les éduquer et de les élever à une grandeur morale qui fît d'eux une merveille parmi les nations. Il allait aussi leur confier un mandat précieux. Mais à chaque obstacle qu'ils rencontraient sur leur route, ils semblaient perdre courage. S'ils avaient eu foi en Dieu, en se souvenant de tout ce qu'il avait fait pour eux, c'est avec joie qu'ils auraient enduré des ennuis, des privations et même de réelles souffrances. Mais ne se confiant en Dieu qu'autant qu'ils avaient sous les yeux les signes visibles de sa puissance, ils oubliaient la longue suite de miracles éclatants auxquels ils avaient assisté, pour ne voir et ne sentir que les désagréments de l'heure présente. Au lieu de se dire: « Dieu a fait de grandes choses pour nous: nous étions des esclaves et nous voici devenus un grand peuple libre », ils ne parlaient que des fatigues de la route, et se demandaient quand ce voyage allait prendre fin.

L'histoire des vicissitudes d'Israël à travers le désert a été conservé à l'intention de l'Israël de Dieu jusqu'aux derniers temps. Le récit des marches et contremarches de ce peuple nomade et des miracles accomplis pour le soulager de la faim, de la soif et de la fatigue est rempli d'instructions et d'avertissements pour nous. Le peuple hébreu suivait une école préparatoire en vue de la possession de la terre promise. A nous, de même, de nous remémorer d'un cœur humble et docile, en vue de notre préparation pour la Canaan céleste, les épreuves de l'ancien Israël.

Bien des personnes s'étonnent de l'incrédulité et des murmures d'Israël, et se disent qu'à sa place elles n'auraient pas été aussi ingrates. Mais, dès qu'elles rencontrent quelque contrariété, elles ne manifestent ni plus de foi ni plus de patience qu'Israël. Si elles passent par des moments pénibles, elles parlent mal des gens ou des choses dont Dieu s'est servi pour les purifier. D'autres, dont tous les besoins actuels sont satisfaits, ne savent pas se confier en Dieu pour l'avenir et sont dans une agitation continuelle à la pensée que l'indigence pourrait les atteindre, ainsi que leurs enfants. D'autres encore, constamment préoccupés de maux possibles, ou grossissant des tracas réels, ne voient plus les nombreux bienfaits de la Providence dont ils devraient être reconnaissants. Les vexations qu'elles rencontrent, et qui devraient les rapprocher de Dieu, seule source de secours, ne font que les en éloigner, parce qu'elles n'éveillent dans leurs cœurs qu'inquiétude et ressentiment. Il est triste d'avoir si peu de foi en Dieu. Ne devrions-nous pas nous interdire cette anxiété qui contriste le Saint-Esprit, sans nous aider à supporter nos mécomptes? Ne serait-il pas sage de bannir de nos cœurs ce souci perpétuel de nos besoins futurs? Il est vrai que le Seigneur n'a pas promis d'écarter tout danger

de notre route. Il ne se propose pas de retirer les siens hors de ce monde de méchanceté. Mais il nous montre un sûr refuge. Tout le ciel s'intéresse à nous, et Jésus est notre ami. A ceux qui sont las et accablés, il adresse cette parole: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. » Déposez le joug de vos inquiétudes et de vos préoccupations, « et recevez mon enseignement; car je suis doux et humble de cœur. Et vous trouverez le repos de vos âmes. » (Matthieu 11:28, 29) Le repos et la paix en Dieu sont à notre portée: il suffit de nous « décharger sur lui de tous nos soucis, parce qu'il a soin de nous » (1 Pierre 5:7).

L'apôtre Paul nous dit: « Prenez garde que quelqu'un de vous n'ait un cœur mauvais et incrédule, et ne se sépare du Dieu vivant. » (Hébreux 3:12) En vue de ce que Dieu a fait pour nous, notre foi devrait être robuste, active, constante. Au lieu de se répandre en murmures et en plaintes, le langage de nos cœurs devrait être:

Mon âme, bénis l'Éternel,

Et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom!

Mon âme, bénis l'Éternel,

Et n'oublie aucun de ses bienfaits!

(Psaumes 103:1, 2)

Loin d'ignorer les besoins de son peuple, Dieu dit à Moïse: « Je vais faire pleuvoir pour vous du pain, du haut des cieux. » En conséquence, ordre fut donné dans le camp d'en recueillir une provision chaque jour, et une provision double au sixième jour, de façon à respecter l'observance du jour sacré.

Voici en quels termes Moïse assura le peuple qu'il allait être pourvu à l'alimentation de la congrégation: « L'Éternel vous donnera ce soir de la viande à manger, et demain matin du pain à satiété. » Il ajouta: « Que sommes-nous, en effet, nous-mêmes? Vos murmures ne sont pas contre nous, mais contre l'Éternel. » Puis par Aaron, il fit faire cette proclamation: « Présentez-vous devant l'Éternel; car il a entendu vos murmures. » Tandis qu'Aaron parlait, tous « les enfants d'Israël se tournèrent du côté du désert, et voici que la gloire de l'Éternel apparut dans la nuée » (Exode 16:410). Cette splendeur toute nouvelle pour eux avait pour but de leur démontrer que ce n'était pas Moïse, mais le Très-Haut, qui était leur conducteur, et à qui ils devaient obéir.

A la tombée de la nuit, le camp fut assailli d'une nuée de cailles, en nombre suffisant pour nourrir toute la multitude. Le lendemain matin, « on vit qu'il y avait à la surface du désert quelque chose de menu, rond comme des grains, semblable au givre tombé sur le sol. ... Elle ressemblait à de la graine de coriandre; elle était blanche. » Le peuple l'appela « manne ». Moïse leur dit: « C'est là le pain que l'Éternel vous a donné pour nourriture. » (Exode 16:14, 15, 31) On se mit à recueillir cette manne, et l'on trouva qu'il y en avait abondamment pour chacun. On « la broyait avec les meules, on la pilait dans un mortier, la faisait cuire dans un

pot, et on en faisait des gâteaux »; « elle avait le goût d'un gâteau de miel » (Nombres 11:8; Exode 16:31). Il fut recommandé au peuple d'en recueillir chaque jour un omer, et de ne pas en laisser de reste jusqu'au matin. Quelques-uns, ayant voulu en conserver, trouvèrent, le lendemain, qu'elle était impropre à la consommation. La provision pour la journée devait être faite le matin.

Tout ce qui restait sur le sol fondait au soleil.

Le peuple en ramassa « les uns plus, les autres moins; ... celui qui en avait recueilli beaucoup n'en avait pas trop, et celui qui en avait recueilli peu n'en manquait pas » (Exode 16:18). L'apôtre Paul tire de ce fait un enseignement pratique: « Je ne vous demande pas, pour soulager les autres, écritil, de vous mettre vous-mêmes dans la gêne, mais je voudrais qu'il y eût de l'égalité entre vous. Dans les circonstances présentes, votre abondance suppléera à leur indigence, afin que leur abondance supplée aussi à votre indigence et qu'ainsi il y ait égalité, comme il est écrit: Celui qui avait beaucoup recueilli n'avait pas trop, et celui qui avait peu recueilli ne manquait de rien. » (2 Corinthiens 8:13-15)

Au sixième jour, le peuple recueillit deux omers pour chaque personne. Les principaux s'empressèrent d'en informer Moïse. Sa réponse fut: « C'est ce que l'Éternel a dit: demain est un jour de repos, le sabbat consacré à l'Éternel. Faites cuire ce que vous avez à cuire, et faites bouillir ce que vous avez à faire bouillir, et gardez le surplus en réserve jusqu'au matin. » Ainsi fut fait, et l'on constata que la manne ne s'était pas gâtée. « Mangez cette nourriture aujourd'hui, leur dit Moïse; car c'est le jour du sabbat de l'Éternel. Vous n'en trouverez pas aujourd'hui dans les champs. Vous en recueillerez pendant six jours, mais le septième jour, qui est le sabbat, il n'y en aura point. » (Exode 16:23-26)

Dieu nous demande d'observer son saint jour aussi scrupuleusement qu'au temps d'Israël. Chaque chrétien devrait considérer l'ordre donné aux Hébreux comme le concernant personnellement. Le jour qui précède celui du repos est un jour de préparation. Nos affaires ne doivent en aucun cas empiéter sur les heures sacrées. Mais les soins donnés aux malades sont une œuvre de miséricorde qui ne constitue pas une violation du jour de repos et ne doit pas être négligée. En revanche, il faut éviter tout travail non indispensable. Bien des personnes renvoient jusqu'au commencement du jour de repos de petits devoirs qui devraient être accomplis le jour de la préparation. C'est une erreur. Que ces travaux inachevés restent tels quels jusqu'à la fin du jour de repos. Ce sera un bon moyen de rafraîchir la mémoire de mainte personne oublieuse.

Pendant toute la durée de leur séjour au désert, les Israélites furent chaque semaine témoins d'un triple miracle destiné à leur inculquer la sainteté du jour de repos. Au sixième jour, la manne tombait en quantité double; au septième, il n'en tombait pas; et ce jour-là, celle qu'on avait recueillie le jour précédent se conservait, alors que les autres jours elle se gâtait.

Tous ces faits prouvent clairement que le jour de repos n'a pas été, comme beaucoup le pensent, institué lors de la promulgation de la loi au Sinaï. Les Israélites ont compris le devoir de l'observer avant d'y arriver. Obligés de recueillir chaque vendredi une double portion de manne pour le jour de repos où elle ne tombait pas, ils avaient sans cesse en vue le caractère sacré de ce jour. De là l'observation sévère à l'adresse des Israélites qui étaient sortis pour en recueillir le matin du sabbat: « Jusques à quand refuserez-vous d'observer mes commandements et mes lois? » (Exode 16:28, 35)

« Les enfants d'Israël mangèrent de la manne pendant quarante ans, jusqu'à leur arrivée aux frontières du pays de Canaan. » (Exode 16:28, 35) Durant tout ce laps de temps, ce miraculeux approvisionnement leur rappela les soins fidèles et affectueux d'un Dieu d'amour. Pour parler avec le Psalmiste, Dieu leur « donna le froment des cieux »

(Psaumes 78:24). Ils apprenaient ainsi journellement que les promesses divines les mettaient tout aussi bien à l'abri du besoin que ne l'eussent fait les plaines fertiles de Canaan.

La manne qui descendait du ciel pour alimenter Israël était une figure du pain céleste que Dieu devait envoyer au monde. Jésus le dira plus tard: « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. ... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair. » (Jean 6:48-51) « A celui qui vaincra, je donnerai de la manne cachée. » (Apocalypse 2:17)

Après qu'ils eurent quitté le désert de Sin, les Israélites campèrent à Réphidim. N'y trouvant pas d'eau, ils se mirent à douter de la protection divine. Dans leur aveugle impertinence, ils vinrent dire à Moïse: « Donnez-nous de l'eau à boire. » La patience de l'homme de Dieu tint bon: « Pourquoi me cherchez-vous querelle? leur demanda-t-il. Pourquoi tentez-vous l'Éternel? » Ils répliquèrent avec colère: « Pourquoi nous as-tu fait sortir de l'Égypte pour nous faire mourir de soif, nous, nos enfants et nos troupeaux? » (Exode 17:1-7) La colonne de nuée qui les couvrait leur paraissait cacher quelque affreux mystère. Et Moïse, qui estil et quel peut avoir été son but en nous faisant sortir d'Égypte? se demandaient-ils. Méfiants et soupçonneux, ils l'accusaient de chercher à les faire périr par les privations et la souffrance, eux et leurs enfants, dans l'intention de s'emparer de leurs biens. Leur fureur allait jusqu'à proposer de le lapider.

Dans sa détresse, Moïse cria à l'Éternel: « Que ferai-je pour ce peuple? » Dieu lui dit d'assembler les anciens d'Israël et de passer, le bâton miraculeux à la main, devant le peuple. Il ajouta: « Je vais me tenir devant toi, là-bas, sur le rocher, au mont Horeb; tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau, et le peuple boira. » Moïse obéit: des eaux abondantes jaillirent du rocher, et tout le camp put se désaltérer. Au lieu d'ordonner à Moïse de lever son bâton pour appeler quelque terrible fléau sur les auteurs de ces coupables murmures, Dieu faisait de ce même bâton un instrument de délivrance.

Il fendit des rochers dans le désert, Et il en fit couler des torrents Pour désaltérer son peuple.

De la pierre, il fit jaillir des ruisseaux;

Il en fit sortir des eaux

Abondantes comme des fleuves.

(Psaumes 78:15, 16)

Moïse avait frappé le rocher. Mais c'était le Fils de Dieu qui, près de lui, bien que voilé par la colonne de nuée, en avait fait jaillir des eaux vivifiantes. Moïse et les anciens, ainsi que toute la congrégation qui se tenait à distance, contemplèrent la gloire de Dieu sans se douter que, si la nuée s'était retirée, l'éclat foudroyant de celui qu'elle enveloppait les eût frappés à mort.

Sous l'aiguillon de la soif, le peuple avait « tenté l'Éternel, en disant: L'Éternel est-il au milieu de nous, ou n'y est-il pas? » Cette incrédulité était criminelle; aussi Moïse avait-il craint de voir les jugements de Dieu s'abattre sur le peuple. En souvenir de ce péché, il appela ce lieu Massa, « tentation », et Mériba, « contestation ».

Un nouveau danger menaçait Israël. En raison de ses murmures, Dieu permit qu'il fût attaqué par des ennemis. La tribu sauvage et guerrière des Amalécites habitant cette région se jeta sur les gens faibles et fatigués qui étaient restés à l'arrière. Comme l'ensemble du peuple n'était pas à même de prendre les armes, Moïse chargea Josué de former un corps d'armée composé d'hommes choisis de toutes les tribus, et de les conduire dès le lendemain contre l'ennemi. Lui-même, le bâton de Dieu à la main, allait se tenir sur une éminence d'où l'on pouvait dominer le champ de bataille. Pendant le combat, Moïse, accompagné d'Aaron et d'Hur, priait pour le succès de son peuple, les bras étendus vers le ciel. On remarqua que lorsque les mains du prophète étaient levées, Israël triomphait, tandis que si, par lassitude, il les laissait retomber, c'était l'ennemi qui gagnait du terrain. En conséquence, Aaron et Hur lui soutinrent les mains jusqu'au coucher du soleil et l'ennemi fut mis en fuite.

En servant ainsi d'appui à Moïse, Aaron et Hur donnaient au peuple une leçon. Ils montraient aux Hébreux qu'ils devaient, eux aussi, soutenir leur chef dans sa tâche. L'attitude de Moïse était également symbolique. Quand Israël se confiait en Dieu, l'Éternel combattait pour lui et mettait ses ennemis en déroute. En revanche, lorsqu'il comptait sur ses propres forces, il était vaincu.

Ainsi, aujourd'hui, l'Israël de Dieu n'est victorieux que lorsque, par la foi, il se cramponne à son glorieux Libérateur. Il est vrai que la puissance divine s'associe et se combine avec l'effort humain. Moïse ne croyait pas qu'Israël pût battre l'ennemi en restant les bras croisés. De même, Josué, avec ses braves guerriers, avait jeté dans la bataille toute son énergie et toute sa bravoure.

Après la défaite des Amalécites, Dieu dit à

Moïse: « Écris ces événements en souvenir dans le Livre, et déclare à Josué que j'effacerai entièrement la mémoire d'Amalek de dessous les cieux. » (Exode 17:14) Peu avant sa mort, le prophète fit encore à son peuple cette recommandation: « Souviens-toi de ce que te fit Amalek, pendant le voyage, lors de votre sortie d'Égypte; comment il vint t'attaquer sur la route, et tomber sur toi par derrière, en se jetant sur tous les traînards alors que vous étiez fatigués et à bout de forces; et il n'avait aucune crainte de Dieu....Tu effaceras la mémoire d'Amalek de dessous le ciel. Ne l'oublie pas! » (Deutéronome 25:17-19) La sentence prononcée contre ce peuple impie était ainsi résumée: « Amalek ayant levé la main contre le trône de l'Éternel, l'Éternel sera en guerre contre lui de génération en génération. » (Exode 17:16)

Les Amalécites n'ignoraient pas le caractère et la souveraineté de Dieu; mais au lieu de l'honorer, jetant un défi à sa puissance, ils tournaient en dérision les miracles accomplis par Moïse au pays d'Égypte, et ils raillaient les craintes des nations qui les entouraient. Ils avaient juré par leurs dieux qu'ils détruiraient les Hébreux jusqu'au dernier, et ils défiaient le Dieu d'Israël de leur résister. Mais, n'ayant ni offense ni menace à reprocher à Israël, leur attaque était injustifiée. Ils cherchaient à détruire son peuple parce qu'ils haïssaient le Seigneur. Depuis longtemps, leur insolence et leurs crimes appelaient la vengeance de celui dont la miséricorde ne cessait de les appeler à la conversion. En se jetant sur les Israélites à bout de forces et sans défense, Amalek avait signé son arrêt de mort. Dieu prend soin des plus faibles de ses enfants. Aucun acte d'oppression ou de cruauté dirigé contre eux ne passe inaperçu. Sa main s'étend comme un bouclier sur tous ceux qui l'honorent et qui l'aiment. Malheur à celui qui frappe cette main: elle brandit l'épée de la justice.

Non loin de l'endroit où Israël campait à ce moment-là, se trouvait la demeure de Jéthro, beaupère de Moïse. Il apprit la nouvelle de la délivrance des Hébreux et se mit en route pour ramener à son gendre sa femme et ses deux enfants. Informé de leur approche, Moïse, qui avait dû se séparer de sa famille au moment d'affronter sa périlleuse tâche, s'était rendu avec joie à leur rencontre. Les premières salutations échangées, heureux de revoir les siens et de jouir de leur présence, il les conduisit sous sa tente. Après avoir entendu les merveilleuses délivrances accordées à Israël, Jéthro, plein de joie, bénit le Seigneur, puis il s'unit à Moïse et aux anciens pour célébrer, par une fête solennelle, sa miséricorde et ses bontés.

Pendant son séjour au camp, Jéthro eut bientôt l'occasion de s'apercevoir de la lourde charge qui pesait sur les épaules de son gendre. Maintenir l'ordre et la discipline au milieu de cette multitude fruste et ignorante était une tâche surhumaine.

Comme Moïse était reconnu chef et juge de la nation israélite, c'était à lui que l'on soumettait non seulement les questions d'intérêt général, mais aussi les différends qui surgissaient entre particuliers. Il avait accepté cette charge parce qu'elle lui donnait l'occasion d'instruire le peuple. « Je leur fais entendre, dit-il à son beau-père, les ordres de Dieu et ses

lois. » Jéthro protesta: « Le fardeau est trop pesant pour toi, lui dit-il; tu ne peux le porter tout seul. ... Tu succomberas certainement. »

Il lui conseilla de choisir des hommes compétents, dont il ferait des chefs de milliers, de centaines et de dizaines, « des hommes capables, craignant Dieu, des hommes intègres, haïssant le gain déshonnête » (Exode 18:13-26). Ces hommes devaient être chargés de juger des affaires de moindre importance, tandis que les cas graves et difficiles seraient, comme précédemment, soumis à Moïse. « Pour toi, lui dit Jéthro, sois le représentant du peuple auprès de Dieu, et porte les affaires devant Dieu. Fais connaître aux Israélites ses ordres et ses lois; montre-leur la voie dans laquelle ils doivent marcher, et comment ils doivent se conduire. » Moïse écouta le sage conseil de son beau-père et fut ainsi soulagé d'une charge écrasante. Cette innovation eut pour résultat l'établissement d'un ordre plus parfait. Dieu avait hautement honoré Moïse et accompli de grands prodiges par son moyen, mais celui-ci ne méprisait pas pour autant les bons conseils. Conducteur d'Israël, il écouta avec reconnaissance le pieux Madianite et mit à exécution la mesure de prudence qu'il venait de lui suggérer.

De Réphidim, reprenant son voyage, le peuple suivit la marche de la colonne de nuée. Jusque-là, sa route avait tour à tour traversé des plaines arides, escaladé des pentes escarpées ou suivi d'étroits défilés entre les roches. Maintes fois, en traversant une lande sablonneuse, il avait vu se dresser au loin des hauteurs abruptes qui semblaient barrer le passage. Ce n'était qu'en approchant de ces murailles inaccessibles qu'on apercevait un col d'où l'on découvrait une autre plaine à traverser.

C'est par une de ces gorges profondes que le peuple passait en ce moment. La scène était saisissante. Aussi loin que s'étendait le regard, la multitude israélite — vraie marée humaine accompagnée de troupeaux de gros et de menu bétail — longeait des parois rocheuses s'élevant à des centaines de mètres. Devant cet innombrable cortège se dressaient, majestueux et formidables, les flancs massifs du Sinaï, au sommet duquel s'était arrêtée la colonne de nuée. C'est dans la plaine qui s'étendait à ses pieds qu'Israël dressa ses tentes. Il y séjourna près d'un an. La nuit, la colonne de feu, présence divine, protégeait le camp, tandis que descendait sans bruit le pain du ciel destiné aux repas.

A l'aube, une frange d'or profilant le sommet des monts, puis les éclatants rayons du soleil passant par les échancrures des rochers apportaient à la multitude lassée le gracieux sourire de la nature. De tous côtés, les hauteurs hérissées de pics vertigineux semblaient, dans leur solitaire grandeur, proclamer la majesté éternelle et la fidélité inébranlable de Dieu. En présence de celui « qui pèse au crochet les montagnes, et les collines à la balance » (Ésaïe 40:12), l'homme sentait sa faiblesse et son ignorance. C'est dans ce cadre grandiose qu'Israël va recevoir les révélations les plus étonnantes que Dieu ait jamais confiées aux hommes. C'est là qu'il lui fera connaître, au cours d'une scène inoubliable, le caractère sacré de sa loi. L'influence abrutissante de la servitude et un long voisinage de l'idolâtrie ont laissé des traces

profondes sur le caractère et les habitudes des Hébreux. Des réformes radicales devront avoir lieu. En se révélant à eux, Dieu va les faire monter à un niveau moral plus élevé.

Chapitre 27 : La Loi Proclamée au Sinaï

Peu après avoir présidé à l'établissement du camp d'Israël au pied du Sinaï, Moïse fut appelé à se rendre seul sur la montagne pour recevoir les ordres de Dieu. Il gravit un sentier escarpé et rocailleux et il s'approcha d'un nuage qui marquait la présence de l'Éternel. Le moment était venu où Israël allait contracter avec le Très-Haut des relations intimes et où ce peuple serait incorporé à son gouvernement en qualité d'église et de nation.

Voici le message que Moïse fut chargé de communiquer aux enfants d'Israël: « Vous avez vu ce que j'ai fait aux Égyptiens, et comment je vous ai portés vous-mêmes sur des ailes d'aigle, et vous ai fait venir jusqu'à moi. Désormais, si vous obéissez à ma voix, et si vous gardez mon alliance, vous serez parmi tous les peuples mon plus précieux joyau; car la terre entière m'appartient. Vous serez pour moi un royaume de prêtres, une nation sainte. » (Voir Exode 19)

Moïse redescendit au camp, réunit les anciens d'Israël, et leur répéta le divin message. Le peuple répondit: « Nous ferons tout ce que l'Éternel a ordonné. » Les Israélites contractaient ainsi une alliance solennelle avec Dieu en s'engageant à le reconnaître comme leur unique souverain, et à devenir ses sujets à un degré tout particulier.

Jusqu'ici, devant chaque désagrément, le peuple s'était laissé aller à murmurer contre Moïse et Aaron et à les accuser d'avoir fait sortir Israël d'Égypte pour le conduire à la mort. Pour cette raison, et afin qu'il ait confiance en son serviteur, Dieu va maintenant l'honorer sous ses yeux. Moïse étant remonté sur la montagne, Dieu lui dit: « Je vais aller à toi dans une épaisse nuée, afin que le peuple entende ma voix quand je te parlerai, et

qu'il ait toujours confiance en toi. »

La scène au cours de laquelle le Seigneur allait proclamer sa loi devait revêtir un caractère de grandeur terrifiante qui donnerait une juste idée de son auguste majesté, comme du caractère sacré de tout ce qui se rattache à son service. L'Éternel dit encore à Moïse: « Va vers le peuple; qu'ils se purifient tous aujourd'hui et demain, et qu'ils lavent leurs vêtements, afin d'être prêts le troisième jour; car, ce jour-là, l'Éternel descendra, à la vue de tout le peuple sur la montagne du Sinaï. » Deux jours devaient être employés par le peuple à se préparer pour cette audience avec Dieu. Les personnes et les vêtements devaient être exempts de toute impureté. A l'ouïe de leurs péchés, énumérés par Moïse, il fallait qu'ils se livrent à l'humiliation, au jeûne et à la prière et bannissent de leurs cœurs toute iniquité.

Ces préparatifs terminés, Moïse reçut l'ordre de dresser une barrière autour de la montagne, afin que ni homme ni bête ne pût fouler le terrain sacré. Toute personne qui se hasarderait seulement à toucher la montagne serait mise à mort.

Au matin du troisième jour, quand les regards se tournèrent vers le Sinaï, on vit le sommet voilé par un épais nuage, qui devenait plus sombre et plus dense à mesure qu'il descendait vers

la base, jusqu'à ce que toute la montagne fût enveloppée de ténèbres et de mystère. Puis retentit un son de trompette appelant le peuple à la rencontre de Dieu. Moïse en tête, la foule s'avança jusqu'au pied de la montagne. D'éblouissants éclairs s'échappaient des ténèbres, tandis que les échos des hauteurs environnantes répercutaient les grondements du tonnerre. « Or le mont Sinaï était tout en fumée, parce que l'Éternel y était descendu au milieu des flammes. Cette fumée montait comme la fumée d'une fournaise, et toute la montagne tremblait avec violence. » « La gloire de l'Éternel apparaissait aux enfants d'Israël comme un feu dévorant » (Exode 24:17), et « le son de la trompette devenait de plus en plus éclatant ». Les signes de la présence divine étaient si effrayants que le peuple, saisi de terreur, se jeta le visage contre terre devant l'Éternel. Moïse lui-même s'écria: « Je suis épouvanté et tout tremblant. »

(Hébreux 12:21)

Bientôt, le tonnerre et la trompette se turent; il se fit un silence angoissant, puis la voix du Seigneur retentit, sortant d'un épais rideau d'obscurité. Et alors, debout au milieu d'un cortège d'anges, l'Éternel proclama sa loi. Plus tard, Moïse décrira cette scène en ces termes:

L'Éternel est venu du Sinaï,

Il s'est levé pour eux de Séir,

Il a resplendi de la montagne de Paran;

Il a surgi du milieu des saintes myriades;

Il a envoyé pour eux, de sa droite, le feu de sa loi.

Il aime aussi les autres peuples,

Et sa main protège tous les saints d'Israël: Ils se sont assis à tes pieds Pour recevoir tes paroles.

(Deutéronome 33:2, 3)

Ce n'est pas uniquement sous l'auguste majesté du Juge et du Législateur que Jéhovah se révéla, mais aussi sous la figure du compatissant Gardien de son peuple. Ainsi que le démontre le préambule de la loi:

« Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir

du pays d'Égypte, de la maison de servitude. »

(Exode 20:2)

Celui qui articulait maintenant cette loi aux oreilles de son peuple était celui qu'Israël connaissait déjà comme Guide et Libérateur; celui qui l'avait fait sortir d'Égypte en lui frayant une voie à travers la mer, qui avait englouti le Pharaon et ses armées, et qui s'était ainsi montré supérieur à tous les dieux de l'Égypte.

La loi divine proclamée à ce moment-là n'était pas destinée exclusivement aux Hébreux. Si Dieu leur faisait l'honneur de les en constituer gardiens et dépositaires, c'était pour qu'ils en fissent part à tous les peuples. Les préceptes du Décalogue sont donc destinés à toute l'humanité. Ils ont été donnés pour éclairer et gouverner le monde entier. Ces dix préceptes courts, compréhensifs, impératifs, qui renferment les devoirs de l'homme envers Dieu et envers le prochain, sont tous fondés sur le grand principe de l'amour, ainsi formulé: « Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. ... Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Luc 10:27; Deutéronome 6:4, 5; Lévitique 19:18)

Dans les dix commandements, ces deux grands principes sont précisés de façon à s'appliquer aux conditions et aux circonstances de l'homme. Les voici:

« Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. »

(Exode 20:3-17)

Seul Dieu, l'Être éternel, incréé, existant par lui-même, à la fois auteur et soutien de tout ce qui existe, a droit à l'adoration et à la vénération suprêmes. Ce commandement interdit à l'homme de donner à n'importe qui et n'importe quoi la première place dans ses affections et son obéissance. Tout ce qui tend à diminuer notre amour pour Dieu, ou qui entrave le service que nous lui devons, devient pour nous un dieu.

« Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune représentation des choses qui sont en haut dans le ciel, ici-bas sur la terre, ou dans les eaux audessous de la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles, et tu ne les serviras point. »

Le second commandement défend d'honorer le vrai Dieu par l'intermédiaire d'images ou d'effigies. Un grand nombre de peuples païens ont prétendu que leurs images n'étaient que des figures ou des symboles au moyen desquels ils adoraient la divinité. Or Dieu déclare que ce genre de culte est un péché. Toute tentative de représenter l'Être éternel par des objets matériels ne peut qu'amoindrir et ravaler notre conception de Dieu. Par les images, l'esprit, détourné des perfections infinies de l'Éternel, est attiré vers la créature plutôt que vers le Créateur. L'homme se dégrade dans la mesure où est diminuée en lui la conception de Dieu.

« Je suis l'Éternel, ton Dieu, un Dieu jaloux ... » Les liens intimes qui unissent Dieu et son peuple sont comparés à ceux du mariage. L'idolâtrie est considérée comme un adultère spirituel, le déplaisir qu'elle inspire au Créateur est ici, avec beaucoup d'à-propos, appelé jalousie.

« ... qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération de ceux qui me haïssent. » Les enfants portent inévitablement les conséquenses de l'inconduite paternelle ou maternelle; mais ils ne sont punis pour les péchés de leurs parents que s'ils y participent. Il arrive néanmoins que les enfants suivent leurs traces et participent ainsi à leurs péchés, tant par hérédité que par l'exemple reçu. Les mauvaises tendances, les appétits pervertis, les mœurs relâchées, aussi bien que les maladies et la dégénérescence

physique se transmettent, comme un legs fatal, de père en fils, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. Ce fait redoutable devrait inspirer aux hommes une crainte salutaire et les éloigner de la voie du péché.

« ... et qui fais miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » En interdisant l'adoration des faux dieux, le second commandement ordonne implicitement l'adoration du Dieu véritable. Or, à ceux qui le servent fidèlement, le Seigneur promet de faire miséricorde, non seulement jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, comme c'est le cas du châtiment pour ceux qui le haïssent, mais jusqu'à mille générations.

« Tu ne prendras point le nom de l'Éternel ton Dieu en vain; car l'Éternel ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain. » Ce commandement ne condamne pas seulement les faux serments et les jurons vulgaires, mais aussi l'emploi du nom de Dieu fait avec légèreté et sans tenir compte de l'effrayante signification qui s'y rattache. C'est déshonorer le Très-Haut que de répéter à tout propos son nom d'une manière irréfléchie dans la conversation ordinaire, ou de le prendre à témoin pour des questions triviales. « Son nom est saint et redoutable. » (Psaumes 111:9) Chacun devrait faire de la majesté, de la pureté et de la sainteté de Dieu un objet de méditation, au point que, pénétré du sentiment de son auguste caractère, on ne prononce jamais son saint nom qu'avec une profonde vénération.

« Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier. Tu travailleras six jours, et tu feras toute ton œuvre; mais le septième jour est le repos de l'Éternel, ton Dieu: tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes murs; car l'Éternel a fait en six jours les cieux, la terre, la mer et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié. »

Le jour du repos n'est pas introduit ici comme une institution nouvelle, mais comme ayant été fondé lors de la création. L'ordre est donné de s'en souvenir et de l'observer comme mémorial de l'œuvre du Créateur. En appelant Dieu le Créateur des cieux et de la terre, ce commandement le distingue de tous les faux dieux. Ceux qui observent le septième jour montrent par là qu'ils adorent Jéhovah. Tant qu'il y aura des hommes sur la terre pour honorer Dieu, ce jour sera le signe de leur allégeance. Le quatrième commandement est le seul, entre les dix, qui mentionne à la fois le nom et le titre du Législateur. Il est par conséquent le seul qui révèle l'autorité dont cette loi émane. Il renferme ainsi le sceau de Dieu, et la signature du Créateur proclame l'authenticité et l'obligation de sa loi.

Ayant donné aux hommes six jours pour travailler, Dieu leur demande d'achever leur ouvrage dans ce laps de temps. Les actes de miséricorde et de nécessité sont permis ce jour-là. Il faut prendre soin des malades en tout temps. En revanche, le travail non indispensable doit y être strictement évité. « Si tu cesses de fouler aux pieds le jour du sabbat, en t'occupant de tes affaires en ce jour qui m'est consacré; si tu appelles le sabbat ton jour de délices et si tu

considères comme vénérable ce qui est consacré à l'Éternel; si tu honores ce jour, en n'allant pas à ton travail, et en t'abstenant de vains discours, alors tu trouveras tes délices en

l'Éternel... » (Ésaïe 58:13)

« En t'abstenant de vains discours. » Ceux qui, au jour du repos, s'entretiennent de leurs affaires ou font des projets les concernant, sont, devant Dieu, aussi coupables que s'ils travaillaient. Pour sanctifier le jour du repos, nous ne devons même pas laisser notre esprit s'arrêter sur nos affaires séculières. Et le commandement concerne aussi « l'étranger qui est dans nos murs ». Durant les heures sacrées, tous les membres du foyer doivent s'unir pour honorer Dieu.

« Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés sur la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donne. »

Les parents ont droit à un degré d'affection et de respect qui n'est dû à aucune autre personne. Dieu les tient responsables des âmes qu'il leur a confiées, et il leur ordonne de tenir sa place auprès de leurs enfants durant les premières années de leur vie. Celui qui rejette l'autorité légitime de ses parents rejette donc l'autorité de Dieu. D'après le cinquième commandement, les enfants doivent non seulement respecter leurs parents et leur obéir, mais encore les entourer d'affection et de tendresse, alléger leur charge, veiller sur leur réputation, et constituer l'appui et la consolation de leur vieillesse. Ce commandement comprend également les égards dus aux pasteurs et magistrats, comme à tous ceux auxquels Dieu a confié quelque autorité.

Parlant de ce précepte, l'apôtre Paul écrit que « c'est le premier commandement accompagné d'une promesse » (Éphésiens 6:2). Pour Israël, qui s'attendait à entrer bientôt dans le pays de Canaan, la promesse envisageait une longue vie dans ce bon pays. Mais elle va plus loin: elle s'adresse à tout l'Israël de Dieu auquel est promise la vie éternelle sur une terre purifiée de la malédiction du péché.

« Tu ne tueras point. »

Toute injustice tendant à abréger la vie; tout esprit de haine ou de vengeance; toute colère qui pousse à commettre des actions préjudiciables au prochain ou même seulement à lui désirer du mal — car « quiconque hait son frère est un meurtrier » (1 Jean 3:15) — tout égoïsme qui fait négliger les soins dus aux indigents et aux malades, toutes ces choses constituent, à des degrés divers, des violations du sixième commandement.

« Tu ne commettras point d'adultère. »

Ce commandement prohibe non seulement toute action impure, mais aussi les désirs et les pensées sensuelles, comme tout ce qui peut tendre à les exciter. Plus que la pureté de la vie extérieure, Dieu nous demande celle des pensées secrètes et des émotions du cœur. Jésus-

Christ, qui nous apprend la portée étendue de la loi de Dieu, déclare que la pensée ou le regard coupable est un péché aussi réel que l'acte lui-même.

« Tu ne déroberas point. »

Cette défense s'applique à des péchés tant privés que publics. Le huitième commandement interdit la chasse à l'homme, la traite des esclaves, les guerres de conquête. Il condamne le larcin et le vol avec effraction. Il exige une stricte probité dans les plus petits détails de la vie. Il défend de surfaire en matière commerciale et exige le paiement des justes dettes et des salaires. Il enseigne que tout acte consistant à tirer avantage de l'ignorance, de la faiblesse ou du malheur d'autrui est enregistré dans les livres célestes à l'égal de la fraude.

« Tu ne diras point de faux témoignage contre ton prochain. »

Sous le titre de « faux témoignages » viennent se placer toutes déclarations inexactes sur n'importe quel sujet, toute tentative et tout dessein de tromper notre prochain. Par un regard, un mouvement de la main, une expression du visage, on peut mentir aussi effectivement que par des paroles. Toute exagération intentionnelle, toute insinuation ayant pour but de donner une idée erronée, voire le récit de certains faits présentés de manière à induire en erreur, constitue un mensonge. Ce précepte interdit tout ce qui tend à compromettre la réputation du prochain par l'altération de la vérité, par des soupçons nuisibles, par la calomnie ou la médisance. La suppression intentionnelle de la vérité, qui porterait préjudice à quelqu'un, est elle-même une violation du neuvième commandement.

« Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain; tu ne convoiteras point la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à ton prochain. »

En interdisant le désir égoïste qui engendre l'acte coupable, le dixième commandement attaque la racine même de tous les péchés. Celui qui, par obéissance à la loi de Dieu, s'interdit jusqu'au désir illégitime de posséder ce qui appartient à autrui ne se rendra pas coupable d'actes condamnables à l'égard de ses semblables.

Tels sont les préceptes sacrés du Décalogue proclamé par le grand Législateur du haut du mont Sinaï enveloppé d'éclairs et ébranlé par les éclats du tonnerre. Cette manifestation extraordinaire de la puissance et de la majesté divines avait pour but d'inspirer une vénération profonde pour l'auteur de cette loi, le Créateur des cieux et de la terre, et de laisser derrière elle un souvenir ineffaçable. Dieu voulait aussi, par là, convaincre tous les hommes de l'importance, de la nature sacrée et de l'immuable obligation de sa loi.

Effrayé, le peuple d'Israël s'était peu à peu éloigné de la montagne. La terreur des sentences divines semblait dépasser la mesure de ses forces. Au fur et à mesure que passait devant lui le code de la justice, il reconnaissait toujours mieux le caractère du péché et sa culpabilité aux yeux d'un Dieu saint. La multitude adressa cette supplication à Moïse: « Parle-nous toi-même, et nous écouterons; mais que Dieu ne parle point avec nous, de peur que nous

ne mourions. » (Exode 20:19-21) Le prophète répondit: « Ne craignez point; car Dieu est venu pour vous mettre à l'épreuve et pour que vous ayez toujours sa crainte présente devant vous, afin que vous ne péchiez pas. » Puis « Moïse s'approcha de la nuée obscure dont Dieu s'était enveloppé », tandis que le peuple, paralysé de frayeur, restait à distance.

Aveuglé et dégradé par son long esclavage et son contact avec l'idolâtrie, Israël n'était pas préparé à apprécier les grands principes de la loi divine. Pour l'aider à mieux comprendre la nature et l'obligation de celle-ci, Dieu lui donna des statuts additionnels qui en illustraient le sens et l'application. Ceux-ci étaient parfois appelés « jugements », d'abord parce qu'ils étaient conçus avec infiniment de sagesse et d'équité, et ensuite parce que les magistrats, en rendant la justice, devaient toujours les consulter. Étant distincts des dix commandements, ils furent communiqués au peuple par l'intermédiaire de Moïse.

La première de ces lois se rapportait aux serviteurs. Dans les temps anciens, les criminels étaient parfois vendus comme esclaves; dans certains cas, des débiteurs étaient aussi vendus par leurs créanciers; enfin, la pauvreté poussait diverses personnes à se vendre elles-mêmes ou à vendre leurs enfants. Mais un Hébreu ne pouvait être esclave pour la vie, la durée de son servage étant limitée à six ans. La septième année, il devait être mis en liberté. Le rapt humain, le meurtre intentionnel et la révolte contre l'autorité des parents étaient punis de mort. Il était permis d'avoir des esclaves non israélites; mais la loi protégeait soigneusement leur vie et leur personne.

Le meurtrier d'un esclave était puni, et l'esclave maltraité par son maître, n'eût-il perdu qu'une dent, devenait libre.

Les Israélites, qui avaient récemment été serviteurs, étaient mis en garde, maintenant qu'ils allaient avoir des serviteurs à leur tour, contre la cruauté et l'oppression dont ils avaient souffert en Égypte. Le souvenir de leur amère servitude devait les aider à se mettre à leur place, et les porter à être bons et compatissants, faisant aux autres ce qu'ils auraient désiré qu'on leur fît.

Les droits des veuves et des orphelins étaient tout particulièrement sauvegardés. De ces derniers, privés de tendresse, le Seigneur disait: « Si vous leur faites du tort, et qu'ils élèvent leurs cris vers moi, j'entendrai leurs cris. Mon courroux s'enflammera; je vous ferai périr par l'épée, et vos femmes deviendront veuves, en même temps que vos enfants orphelins. » (Exode 22:23, 24) Les gens d'autres nations s'unissant à Israël étaient garantis de toute injustice et de toute oppression: « Tu n'opprimeras pas l'étranger. Vous connaissez vous-mêmes les sentiments éprouvés par l'étranger, puisque vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte. » (Exode 23:9)

Il était interdit de prêter au pauvre de l'argent à intérêt. La couverture ou le vêtement d'un pauvre, pris en garantie, devait lui être restitué à la tombée de la nuit. Celui qui se rendait coupable de vol devait donner le double. Le respect des magistrats et des gouverneurs était

obligatoire, et les juges étaient mis en garde contre la tentation de pervertir le jugement, de soutenir une mauvaise cause ou de recevoir des présents. La calomnie était interdite, et l'on était tenu à des actes de bonté, même envers des ennemis personnels.

L'obligation sacrée du jour de repos était rappelée. Des fêtes annuelles furent instituées auxquelles chaque homme devait assister en apportant à l'Éternel des offrandes de reconnaissance et les premiers fruits récoltés.

L'objet de ces règlements était indiqué: exempts de tout sentiment arbitraire, ils avaient pour but le bien d'Israël. « Vous serez pour moi des hommes saints » (Exode 22:31), disait le Seigneur, c'est-à-dire des hommes dignes d'être reconnus comme appartenant à un Dieu saint. Ces lois — charte et fondement de la loi nationale — furent écrites par Moïse et précieusement conservées. Elles constituaient, en outre, comme les dix préceptes dont elles étaient le commentaire, la condition de l'accomplissement des promesses de Dieu à Israël.

Dieu adressa alors au peuple ce message: « Je vais envoyer un ange devant toi pour te protéger en chemin et pour t'introduire dans le lieu que j'ai préparé. Prends garde à toi-même quand tu seras en sa présence, et écoute sa voix. Ne lui résiste point; car il ne pardonnerait pas votre désobéissance, parce que mon nom est en lui. Mais si tu écoutes attentivement sa voix, si tu fais tout ce que j'ordonnerai, je serai l'ennemi de tes ennemis et l'adversaire de tes adversaires. » (Exode 23:20-22)

Enveloppé dans la colonne de nuée ou de feu, le Fils de Dieu conduisait Israël dans toutes ses pérégrinations. Non seulement il leur donnait des symboles leur annonçant un Sauveur à venir, mais il était aussi un Sauveur présent, seule source de bénédiction, donnant ses ordres par l'intermédiaire de Moïse.

Redescendu de la montagne, « Moïse vint rapporter au peuple toutes les paroles de l'Éternel et tous ses commandements. Alors tout le peuple répondit d'une seule voix: Nous ferons tout ce que l'Éternel a prescrit » (Voir Exode 24). Cette décision ainsi que toutes les paroles de l'Éternel auxquelles le peuple s'était engagé à obéir furent enregistrées dans un livre par Moïse.

Puis vint la ratification de l'alliance. On construisit un autel au pied de la montagne. Tout près, on « dressa douze pierres pour les douze tribus d'Israël », comme témoins de leur acceptation de l'alliance. Des jeunes hommes désignés pour la circonstance offrirent alors des sacrifices.

Après avoir fait aspersion, sur l'autel, du sang

des sacrifices, Moïse « prit le livre de l'alliance et le lut au peuple qui l'écoutait ». Les conditions de cette alliance leur étaient ainsi solennellement répétées, de façon à laisser chacun libre de décider s'il voulait oui ou non les accepter. Tout au début, ils avaient déjà promis d'obéir à la voix de Dieu, puis entendu la proclamation de sa loi. Enfin, pour que nul n'ignorât à quoi l'alliance les engageait, ils venaient d'en écouter les préceptes en détail. De nouveau, et

d'une seule voix, le peuple répondit: « Nous ferons tout ce que l'Éternel nous a prescrit, et nous lui obéirons. » « Lorsque Moïse eut exposé à tout le peuple tous les commandements de la Loi, il prit le sang,... et il en aspergea le livre lui-même, et tout le peuple, en disant: Ceci est le sang de l'alliance que Dieu a commandé de conclure avec

vous. » (Hébreux 9:19, 20)

Moïse et Josué, « son serviteur », étant appelés à se rendre sur la montagne et à y demeurer quelque temps, Aaron, Hur et les anciens furent désignés pour les remplacer. « Moïse monta donc sur la montagne. ... La gloire de l'Éternel reposa sur le mont Sinaï, qui fut couvert d'une nuée. » Six jours durant, la montagne resta ainsi sous la nuée, signe spécial de la présence de Dieu. Pendant ce temps, rien ne révéla cette présence, Moïse attendit patiemment d'être appelé par le Très-Haut. Dieu avait dit: « Monte vers moi sur la montagne. Tu y resteras. » La soumission, la docilité du prophète, mises à l'épreuve, ne se démentirent point: il ne s'éloigna pas de son poste. Ce grand serviteur de Dieu, lui-même si favorisé, n'aurait pas pu supporter la présence et la gloire du Créateur. Avant d'entrer en communication avec lui, il devait consacrer six jours à la méditation, à la prière, à un sévère examen de conscience.

Au septième jour, le jour du sabbat, Moïse fut admis dans l'impénétrable nuée qui, s'entrouvrant à la vue de tout le peuple, laissa échapper, comme un torrent de feu, la gloire de l'Éternel. « Moïse entra dans la nuée, et monta sur la montagne », où il demeura « pendant quarante jours et quarante nuits » (Exode 24:18), sans compter les six jours de préparation. Durant ces six jours, Josué, qui accompagnait Moïse, mangeait de la manne et buvait de l'eau du « torrent qui descendait de la montagne ». Mais il n'entra pas dans la nuée de gloire. Il resta à quelque distance et continua, en attendant le retour de son maître, de s'alimenter et de se désaltérer de la même manière. Moïse, lui, jeûna durant toute cette période.

Les directives qu'il reçut à cette occasion concernaient la construction d'un sanctuaire dans lequel la divine présence se manifesterait d'une façon extraordinaire. « Ils m'élèveront un sanctuaire », avait dit l'Éternel, « et j'habiterai au milieu d'eux » (Exode 25:8).

Pour la deuxième fois, l'obligation du jour de repos est rappelée. « Ce sera, entre moi et les enfants d'Israël, un signe d'alliance à perpétuité, ... afin qu'on sache que c'est moi, l'Éternel, qui vous sanctifie. Vous observerez donc le sabbat, qui doit être pour vous une chose sainte. ... Quiconque fera un travail, ce jour-là, sera puni de mort. » (Exode 31:17, 13, 14)

Les ordres concernant l'érection du sanctuaire étant récents, le peuple aurait pu conclure que la construction du lieu de culte était pressante, et qu'il était permis d'y travailler le jour du sabbat. C'était pour prévenir cette erreur que l'avertissement était donné. La sainteté et l'urgence même de cette entreprise ne pouvaient justifier la violation du jour consacré à l'Éternel. Désormais, le peuple allait être honoré de la présence de son Roi. « J'habiterai au milieu des enfants d'Israël, et je serai leur Dieu, ... et ce lieu sera consacré par ma gloire » (Exode 29:45, 43), avait dit le Seigneur.

Comme symbole de l'autorité du Tout-Puissant et comme expression visible de sa volonté, un exemplaire du Décalogue, gravé sur deux tables de pierre par le doigt même de Dieu, fut remis à Moïse (Voir Deutéronome 9:10; Exode 32:15, 16). Celles-ci furent, en leur temps, déposées dans le sanctuaire, qui devint alors le centre visible de l'adoration de l'Éternel.

Des bas-fonds de l'esclavage, Israël était ainsi élevé au-dessus de toutes les nations pour devenir le trésor particulier du Roi des rois. Dieu l'avait séparé du monde pour une mission sacrée. En le constituant dépositaire de sa loi, il se proposait de conserver, par son moyen, la connaissance de son nom parmi les hommes. La lumière du monde se répandrait ainsi au sein d'une humanité enveloppée de ténèbres, et une voix se ferait entendre, appelant tous les peuples à se détourner du fétichisme pour servir le Dieu vivant. En demeurant fidèles à leur mandat, les Israélites pourront devenir une puissance dans le monde. Dieu se constituera leur défenseur et les élèvera au-dessus de tous les peuples. Par l'intermédiaire d'Israël, la lumière de la vérité sera révélée à l'humanité, et sous son sceptre juste et bon, ce peuple démontrera la supériorité de son culte sur toutes les formes de l'idolâtrie.

Chapitre 28 : L'Idolâtrie au Sinaï

Israël souffrit bientôt de la longue absence de Moïse. On savait qu'accompagné de Josué, il avait fait l'ascension du Sinaï, et qu'il était entré dans la sombre nuée entourant le sommet de la montagne. On la voyait même de temps en temps s'illuminer d'éclairs qui révélaient la présence de Dieu. Malgré cela, l'ennui fit place à l'inquiétude. Accoutumés, en Égypte, à des représentations visibles de la divinité, les Israélites en étaient venus à placer leur foi en ce Moïse qui, maintenant, leur était enlevé. Les jours, puis les semaines s'écoulaient sans qu'on le vît revenir. Bien que la nuée fût toujours visible, un grand nombre, dans le camp, s'imaginèrent que leur chef les avait abandonnés, ou qu'il avait été consumé par le feu du ciel.

Cette période d'attente leur donnait l'occasion de méditer sur la loi divine qu'ils avaient entendue et de se préparer à recevoir de nouvelles révélations. Le temps qui leur était accordé n'était pas trop long. S'ils l'avaient employé à obtenir une plus claire intelligence de la volonté de Dieu et à s'humilier devant lui, ils auraient été préservés de la tentation. Mais ils se laissèrent aller à l'insouciance, pour en venir peu à peu à la turbulence et à la révolte. C'était surtout le cas du « ramassis de gens » de toute espèce qui s'était joint à eux et qui était impatient d'entrer dans la terre promise où coulaient le lait et le miel. Il est vrai que ce bon pays ne pouvait être occupé qu'à condition d'obéissance, ce qu'on avait perdu de vue. Quelques-uns suggéraient de retourner en Égypte ou d'aller de l'avant. Mais l'élément étranger était résolu à ne plus attendre Moïse.

Conscients de leur impuissance en l'absence de leur chef, les Israélites retournèrent bientôt à leurs anciennes superstitions. C'était le ramassis de gens qui s'était, le premier, livré au murmure et à l'impatience. Ce fut encore lui qui prit l'initiative de l'apostasie qui s'ensuivit. Comme le peuple désirait quelque image de la divinité marchant devant eux à la place de Moïse, et que le bœuf faisait partie des emblèmes des divinités égyptiennes, on suggéra la fabrication d'un veau. On oublia que Dieu n'avait pas désigné d'objet pour le représenter et avait même interdit d'en choisir un. On ne se souvint pas des miracles accomplis en Égypte et à la mer Rouge, qui leur avaient inspiré confiance en un Dieu tout-puissant et invisible. On oublia également qu'en réponse à leur demande d'un signe visible de sa présence, Dieu leur avait donné la colonne de nuée et de feu qui dirigeait les cohortes d'Israël, ainsi que les scènes glorieuses du Sinaï. Néanmoins, en face de cette même nuée, on pensait à retourner en Égypte, et cela sous la conduite d'un veau! (Voir Exode 32)

En l'absence de Moïse, l'autorité judiciaire avait été confiée à Aaron. Une foule immense se rassembla autour de sa tente avec cette requête: « Allons, fais un dieu qui marche à notre tête; car ce Moïse, cet homme qui nous a fait sortir du pays d'Égypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. » A croire ces gens, la nuée qui les avait conduits jusqu'alors s'était définitivement arrêtée sur la montagne et ne les conduirait pas plus loin. A sa place, il leur fallait une image, et

si, comme on le suggérait, ils retournaient en Égypte, cette image, portée devant eux comme leur dieu, leur assurerait les bonnes grâces des Égyptiens.

Une crise comme celle que traversait en ce moment Israël exigeait un homme ferme, décidé, animé d'un indomptable courage. Il fallait un homme qui plaçât l'honneur de Dieu au-dessus de la faveur populaire, de sa sécurité personnelle et de sa vie elle-même. Mais celui qui était en ce moment à la tête d'Israël ne possédait pas cette trempe. Aaron gourmanda faiblement la multitude, et sa timide irrésolution, à ce moment critique, ne fit que rendre la foule plus obstinée. Le tumulte dégénéra bientôt en émeute. Seul un petit nombre de gens resta fidèle au vrai Dieu: la grande majorité versa aveuglément dans l'apostasie.

Au lieu de défendre noblement la cause du Très-Haut, Aaron céda aux clameurs de la foule. Il commença par ordonner que les femmes lui apportent les boucles d'oreilles en or qui se trouvaient en leur possession. Il espérait que leur vanité se refuserait à ce sacrifice. Mais elles se dépouillèrent volontiers de ces ornements, et Aaron s'en servit pour fondre un veau imitant les dieux égyptiens. Le peuple s'écria: « Voilà, ô Israël, ton dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte! » Aaron permit non seulement cette insulte à l'Éternel, mais voyant avec quelle satisfaction le dieu d'or était accueilli, il érigea un autel devant l'idole, et fit cette proclamation: « Demain, il y aura une fête en l'honneur de l'Éternel. » Des hérauts allaient par tout le camp, de groupe en groupe, et répétaient la convocation. « Dès le lendemain, ils se levèrent de bon matin; ils offrirent des holocaustes et des actions de grâces. Le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis ils se livrèrent à des réjouissances. » Sous prétexte de « célébrer une fête en l'honneur de l'Éternel », on se livra à la gloutonnerie et au dérèglement.

N'est-il pas fréquent, aujourd'hui, de voir l'amour du plaisir se déguiser sous une forme de piété? La religion qui permet de se livrer à des penchants égoïstes et sensuels, tout en exigeant l'observance des formes du culte, n'est-elle pas, de nos jours comme au temps d'Israël, celle qui plaît à la multitude? Ne reste-t-il pas encore en haut lieu, dans l'Église, des Aarons complaisants qui cèdent aux esprits étrangers à la vraie piété et qui, ainsi, les encouragent dans la voie du péché?

Quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis que les Hébreux avaient conclu avec Dieu un pacte solennel par lequel ils lui promettaient foi et obéissance. Tout tremblants au pied de la montagne, ils avaient entendu cette parole: « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face! » Et maintenant, alors que la gloire de Dieu couronnait encore le sommet du Sinaï, la congrégation reniait le Seigneur et rendait un culte à un faux dieu!

Ils firent un veau d'or au pied de l'Horeb,

Et ils se prosternèrent devant une image de métal.

Ils échangèrent le Dieu qui était leur gloire.

Contre l'image d'un bœuf qui broute l'herbe!

(Psaumes 106:19, 20)

Commentmanifesterplusd'ingratitude, comment insulter plus outrageusement celui qui s'était révélé à eux comme un tendre Père et un Roi tout-puissant!

Sur la montagne, Moïse fut mis au courant de ce qui se passait dans le camp; il reçut l'ordre d'y retourner sans délai. « Va, disait la voix divine, descends d'ici; car ce peuple que tu as fait sortir du pays d'Égypte s'est corrompu! Il s'est bien vite détourné de la voie que je lui avais ordonné de suivre; il s'est fait un veau en métal fondu, s'est prosterné devant lui. » Dieu aurait pu étouffer ce mouvement à sa naissance; mais il le laissa se développer pour nous montrer comment il punit la trahison et l'apostasie.

Le contrat de Dieu avec son peuple était rompu. En conséquence, l'Éternel dit à Moïse: « Laissemoi donc agir maintenant; mon courroux s'enflammera contre lui, et je le consumerai; mais je ferai de toi une grande nation. » On pouvait prévoir que le peuple hébreu, mais surtout l'élément étranger, enclin à se rebeller contre Dieu, continuerait de murmurer contre Moïse et de le tourmenter par son incrédulité et son opiniâtreté. Pour ce dernier, la tâche de conduire ce peuple jusqu'à la terre promise allait être ingrate et surhumaine. Du reste, ses péchés l'avaient déjà privé de la faveur de Dieu, et la justice demandait son élimination. En conséquence, l'Éternel proposait à Moïse de le faire disparaître et de susciter, par lui, une grande nation qui remplacerait Israël.

« Laisse-moi donc agir maintenant, disait la voix, et je le consumerai. » Qui n'eût pas abandonné ces pécheurs à leur sort? Qui, à la place de Moïse, ne se serait pas empressé d'échanger une vie d'ennuis, de tracas et de sacrifices payée d'ingratitude et de récriminations, contre une carrière aisée et honorable?

Mais là où d'autres n'auraient apercu que des causes de découragement, Moïse voyait des motifs d'espérance. Dans cette parole: « Laisse-moi donc agir, maintenant », il discerna que Dieu, loin de lui interdire d'intercéder, l'y encourageait plutôt; il sentit même que seule son intercession pouvait sauver Israël, et que s'il l'en conjurait, Dieu épargnerait son peuple. Plein de cet espoir, « Moïse chercha à apaiser l'Éternel, son Dieu, en disant: Pourquoi, ô Éternel, ton courroux s'enflammerait-il contre ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte grâce à ta force souveraine et à ta main puissante? »

Par cette parole: « Ce peuple que tu as fais sortir d'Égypte », Dieu montrait qu'il avait renié Israël. Moïse, déclinant humblement l'honneur qui lui est fait, réplique en appelant Israël ton peuple, que tu as fait sortir... grâce à ta force souveraine ». Il continue: « Il ne faut pas que les Égyptiens puissent dire: C'est pour leur malheur qu'il les a fait sortir de notre pays, pour les faire périr dans les montagnes et les exterminer de la surface de la terre! »

Au cours des quelques mois qui s'étaient écoulés depuis qu'Israël avait quitté l'Égypte, le bruit de sa merveilleuse délivrance s'était répandu parmi toutes les nations environnantes, qui redoutaient ce que Dieu allait faire pour Israël. Si celui-ci avait disparu à ce moment-là, ses

ennemis auraient triomphé, et Dieu eût été déshonoré. Les Égyptiens auraient déclaré que leurs prévisions étaient justes. Au lieu de conduire son peuple dans le désert pour y sacrifier, c'est ce dernier qui était sacrifié. La destruction du peuple que Dieu avait si hautement honoré eût fait rejaillir sur son nom un opprobre ineffaçable. Quelle responsabilité encourent ceux que le Seigneur honore et sur lesquels il compte pour que son nom soit glorifié parmi les hommes! Avec quel soin ne doivent-ils pas se garder du péché, de crainte de s'attirer la colère de Dieu et d'exposer son nom au mépris des impies!

En intercédant en faveur d'Israël, Moïse sentit sa timidité l'abandonner devant l'intérêt et l'amour profonds qu'il portait à ce peuple pour lequel, sous la direction de Dieu, il s'était tant dévoué. Dieu exauça ses supplications désintéressées. Il avait voulu mettre à l'épreuve la fidélité et l'affection de son serviteur pour ce peuple égaré et ingrat. Et cette épreuve, Moïse l'avait noblement subie. Son intérêt pour Israël n'avait aucun mobile égoïste. La prospérité du peuple de Dieu lui était plus chère même que la gloire d'être le père d'une grande nation. Le Seigneur prit plaisir à voir la simplicité de cœur et l'abnégation de son serviteur. Il lui confia, comme à un fidèle berger, la grande mission de conduire son peuple jusqu'à la terre promise.

Chargé des « tables du témoignage » et accompagné de Josué, Moïse redescend de la montagne. Bientôt, ils entendent, montant de la plaine, des cris et des clameurs qui semblent révéler une calamité publique. La première pensée de Josué, le guerrier, fut celle d'une attaque ennemie. « Des cris de bataille retentissent dans le camp! » s'écrie-t-il. Moïse comprend mieux ce qui se passe. Il ne s'agit pas de combat, mais d'une joie désordonnée. « Ce n'est ni le bruit de cris de victoire, dit-il, ni le bruit de cris de défaite;

j'entends un bruit de chants. »

Arrivés à proximité du camp, ils voient le peuple chanter et danser autour de son idole. Combien cette saturnale païenne, imitation des fêtes idolâtres, ressemble peu à la calme solennité des cérémonies consacrées à l'honneur du vrai Dieu! Moïse, qui vient de contempler la gloire de l'Éternel, est consterné. Bien qu'averti de ce qui se passe, il ne s'attend pas à cet affreux et dégradant spectacle. Au comble de l'indignation, et pour montrer l'horreur que lui inspire cette apostasie, il jette les deux tables de pierre, qui se brisent à ses pieds à la vue de la multitude. Ce geste indiquait que le peuple avait violé son alliance avec Dieu, et que Dieu, de son côté, répudiait ses engagements.

Moïse entre dans le camp et, passant au travers de la foule en liesse, saisit l'idole et la brûle. Puis il la réduit en poudre, jette cette poudre dans l'eau du torrent qui descend de la montagne, et la fait boire au peuple pour lui démontrer ainsi l'impuissance totale du dieu qu'il avait adoré.

Il fait alors appeler son frère coupable et lui demande sévèrement: « Que t'a fait ce peuple, pour que tu te soies laissé entraîner à lui faire commettre un si grand péché? » Aaron cherche à se disculper en racontant les clameurs des Israélites. « Que la colère de mon seigneur

ne s'enflamme pas, dit-il! Tu sais toi-même combien ce peuple est prompt à faire le mal. Ils m'ont dit: Fais-nous un dieu qui marche devant nous; car ce Moïse, cet homme qui nous a fait sortir du pays d'Égypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. Je leur ai répondu: Que ceux qui ont de l'or s'en dépouillent! Ils m'en ont apporté; je l'ai jeté au feu, et ce veau en est sorti. »

Aaron voulait faire croire à Moïse qu'un miracle avait eu lieu, et que l'or jeté au feu s'était, surnaturellement, transformé en un veau. Mais ses excuses et ses équivoques ne servirent de rien: il fut justement considéré comme le plus grand coupable. Le fait qu'il avait reçu de Dieu des honneurs qui le plaçaient bien au-dessus du peuple rendait son péché d'autant plus odieux.

C'était Aaron, « le saint de l'Éternel » (Psaumes 106:16), qui avait fait l'idole et publié la fête. Celui qui avait été l'interprète de Moïse, et dont Dieu avait dit: « Je sais qu'il parlera très bien » (Exode 4:14), n'avait pas mis le moindre obstacle au projet sacrilège des idolâtres; celui par le moyen de qui Dieu avait frappé de ses jugements les Égyptiens et leurs dieux, avait écouté sans s'émouvoir cette proclamation faite en présence de l'image de fonte: « Voilà, ô Israël! ton dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte! » L'homme qui avait accompagné Moïse sur le sommet de la montagne et contemplé la gloire incomparable de l'Éternel avait assimilé cette gloire à l'image d'un veau! En un mot, c'était celui à qui Dieu avait confié, en l'absence de Moïse, le gouvernement de son peuple, qui sanctionna son apostasie!

S'il avait eu le courage de défendre les droits divins sans égards aux conséquences, il aurait empêché cette apostasie. En restant inébranlablement fidèle; en rappelant au peuple les foudres du Sinaï, son alliance avec Dieu et sa promesse de garder sa loi, le mal aurait été conjuré. Mais la facilité qu'Aaron avait apportée à accéder aux désirs du peuple, la calme assurance avec laquelle il s'était soumis à ses volontés avaient encouragé la foule à aller plus loin dans le péché qu'elle ne se l'était proposé. Aussi Dieu était-il « tellement irrité contre Aaron, qu'il voulait le faire périr » (Deutéronome 9:20). Ce ne fut que grâce à la fervente intercession de Moïse que sa vie fut épargnée; il ne rentra dans la faveur de Dieu qu'après s'être repenti et humilié.

Les regards courroucés de Moïse en rentrant au camp, ses paroles sévères et l'indignation qu'il manifesta en brisant les tables de la loi formaient un contraste frappant avec les paroles doucereuses et la débonnaireté indulgente de son frère. Aussi la sympathie du peuple était-elle acquise à Aaron, dont on admirait l'aménité et la tolérance, et à qui on pardonnait volontiers d'avoir jeté sur la foule la responsabilité de sa faiblesse. Son caractère faible et complaisant l'avait aveuglé sur l'énormité du péché qu'il sanctionnait. Sa complicité à cette occasion coûta la vie à des milliers de personnes. Quelle différence entre sa conduite et celle de Moïse qui, tout en défendant courageusement les droits de Dieu, montrait que le bonheur d'Israël lui tenait plus à cœur que sa prospérité personnelle, son honneur ou sa vie!

De tous les péchés que le Seigneur punira un jour, il n'en est pas de plus grave à ses yeux que celui qui consiste à encourager le mal chez son prochain. Dieu aime à voir ses serviteurs

lui prouver leur loyauté en censurant le mal courageusement et quoiqu'il leur en coûte. Ceux qui ont une mission divine à remplir ne doivent se permettre aucune servilité lâche et complaisante. Sans jamais rechercher les honneurs ni reculer devant les devoirs désagréables, qu'ils accomplissent l'œuvre du Seigneur avec une inflexible fidélité.

Quoique Dieu ne détruisît pas Israël, en réponse aux prières de Moïse, l'apostasie du peuple devait être punie d'une façon exemplaire. Si l'esprit d'insubordination et de dérèglement dans lequel Aaron avait laissé glisser le peuple n'avait été immédiatement étouffé, il aurait dégénéré en anarchie et l'aurait entraîné dans une ruine irrémédiable. Le mal devait être réprimé avec une sévérité impitoyable.

« Moïse vit que le peuple n'avait plus aucun frein; car Aaron l'avait laissé sans frein, l'exposant ainsi à devenir la risée de ses ennemis. Alors Moïse se plaça à la porte du camp, et dit: A moi, tous ceux qui sont pour l'Éternel! » Ceux qui n'avaient point pactisé avec l'apostasie devaient se placer à la droite de Moïse; ceux qui étaient coupables, mais repentants, à sa gauche. Le peuple obéit, et il se trouva que la tribu de Lévi n'avait pris aucune part au culte idolâtre. Un grand nombre de gens des autres tribus, qui avaient péché, manifestèrent leur repentir. En revanche, une foule d'autres, qui appartenaient surtout à l'élément étranger et qui avaient pris l'initiative du veau d'or, persistèrent obstinément dans leur résistance.

Alors Moïse ordonna à ceux qui étaient à sa droite et n'étaient pas coupables d'idolâtrie de prendre leur épée et de mettre à mort tous ceux qui s'acharnaient dans leur entêtement. « Et il périt ce jour-là, dans le peuple, environ trois mille hommes. » Sans égards à leur position, à leur parenté ou à leurs relations, les instigateurs de l'impiété furent abattus. Ceux qui se convertirent et s'humilièrent furent épargnés.

Les hommes qui accomplirent cette terrible exécution agissaient en vertu d'un ordre divin et ne faisaient qu'appliquer la sentence du Roi d'Israël. Entouré de faiblesse et d'ignorance, l'homme doit y regarder à deux fois avant de condamner son semblable. Mais quand Dieu lui ordonne de prendre des sanctions contre l'iniquité, il faut qu'il obéisse. Les hommes qui s'acquittèrent de cette douloureuse besogne montrèrent l'horreur que leur inspiraient la révolte et l'idolâtrie et se consacrèrent plus entièrement au service du vrai Dieu. Pour honorer leur fidélité, le Seigneur allait conférer une distinction spéciale à la tribu de Lévi.

Israël s'était rendu coupable de trahison envers un Roi auquel il avait volontairement promis d'être soumis. Pour maintenir le gouvernement divin, il avait fallu châtier les traîtres. Mais ici encore, sans porter atteinte à l'autorité de sa loi, Dieu manifestait sa miséricorde en donnant à chacun la liberté de choisir et l'occasion de se repentir. Seuls furent exécutés ceux qui s'acharnèrent dans leur rébellion.

Il était nécessaire que ce péché fût puni pour témoigner aux nations environnantes le déplaisir de Dieu à l'égard de l'idolâtrie. En se faisant l'exécuteur de la justice divine contre les coupables, Moïse laissait aux générations futures une protestation solennelle et publique

contre le crime d'idolâtrie. En outre, quand, plus tard, les Israélites condamneront ce péché chez leurs voisins et que ceux-ci les accuseront d'avoir adoré un veau en Horeb, ils pourront, tout en reconnaissant ce fait humiliant, rappeler le sort terrible qui atteignit alors les transgresseurs et démontrer ainsi que ce péché n'avait été ni approuvé ni excusé.

D'ailleurs, le châtiment d'Horeb était dicté par l'amour aussi bien que par la justice. Dieu est le gardien de son peuple autant qu'il en est le souverain. S'il retranche les pécheurs endurcis, c'est de crainte qu'ils n'en entraînent d'autres à la ruine. Si Dieu a épargné, par exception, la vie de Caïn, c'est pour démontrer à l'univers ce qui résulte de l'impunité du péché. C'est à l'influence de sa vie et de ses enseignements sur ses descendants qu'il faut attribuer la corruption qui appela la destruction du monde par le déluge. L'histoire des antédiluviens prouve qu'une longue vie n'est pas un bienfait pour les pécheurs. La patience de Dieu n'ayant pas mis de frein à leur méchanceté, plus ils vécurent, plus ils devinrent corrompus.

Il en fut ainsi de l'idolâtrie au Sinaï. Si un prompt châtiment n'avait réprimé la révolte, on eût assisté aux mêmes résultats. La terre serait devenue aussi dépravée qu'aux jours de Noé. Dans sa miséricorde, Dieu fit périr des milliers d'hommes pour ne pas être obligé, plus tard, d'en frapper des millions. Pour sauver la masse, il fallait punir le petit nombre.

Du reste, en violant son serment d'obéissance envers Dieu, Israël perdait tout droit à sa protection et s'exposait à devenir la proie de ses ennemis. En arrêtant sommairement les pécheurs dans leur mauvaise voie, le Seigneur manifestait sa miséricorde. L'esprit qui les animait les aurait portés à se haïr et à se battre entre eux, et ils auraient fini par s'entre-tuer.

Lorsque le peuple, revenu à lui-même, vit toute l'énormité de son péché, la terreur se répandit dans le camp. On craignit que tous les coupables ne fussent mis à mort. Prenant pitié de leur détresse, Moïse leur promit de supplier Dieu en leur faveur. « Vous avez commis un grand péché! leur dit-il. Et maintenant je vais monter vers l'Éternel; peut-être obtiendrai-je le pardon de votre péché. » « Moïse retourna donc vers l'Éternel, et lui dit: Hélas! ce peuple a commis un grand péché: ils se sont fait un dieu d'or. Pardonne cependant leur péché; sinon, efface-moi du livre que tu as écrit. L'Éternel répondit à Moïse: Celui qui a péché contre moi, je l'effacerai de mon livre. Va maintenant; conduis le peuple là où je l'ai dit. Voici que mon Ange marchera devant toi; mais au jour où je sévirai

contre eux, je les punirai de leur péché. »

La prière de Moïse nous fait penser aux registres célestes où sont inscrits non seulement les noms de tous les hommes, mais leurs actions, bonnes ou mauvaises. Le livre de vie contient les noms de tous ceux qui sont entrés au service de Dieu. Ceux d'entre eux qui s'éloignent du bon chemin et s'obstinent dans le péché au point de repousser les appels du Saint-Esprit verront au jour du jugement leurs noms effacés du livre de vie. Or Moïse, considérant tout ce qu'il y aura d'affreux dans le sort final des impénitents, et ne pouvant supporter la pensée de

voir les jugements du ciel tomber sur ce peuple si miraculeusement délivré, demandait à Dieu d'effacer son nom avec les leurs. Son intercession en faveur d'Israël, qui figure la médiation du Sauveur en faveur des pécheurs, ne fut que partiellement acceptée: Dieu ne permit pas à Moïse de porter, comme devait le faire plus tard son propre Fils, la culpabilité du pécheur. « Celui qui [aura] péché contre moi, lui dit-il, je l'effacerai de mon livre. »

C'est avec une profonde tristesse que le peuple enterra ses cadavres. Trois mille hommes étaient tombés par l'épée. Peu après, une plaie ravagea le camp. Ensuite, on annonça que la présence divine n'accompagnerait plus les Hébreux dans leur voyage. Dieu avait en effet déclaré: « Je n'y monterai pas en me tenant au milieu de vous, qui êtes un peuple au cou roide; car je pourrais vous anéantir pendant le voyage. ... Déposez donc vos ornements, et je verrai ensuite ce que je dois faire. » En entendant ces paroles menaçantes, le peuple prit le deuil, et personne ne se revêtit de ses ornements. « C'est ainsi que les enfants d'Israël se dépouillèrent de leurs ornements, quand ils quittèrent le mont Horeb. » (Voir Exode 33:9, 10)

Par ordre divin, la tente qui avait servi de lieu de culte temporaire fut « dressée hors du camp, loin de l'enceinte », ce qui prouvait une fois de plus que Dieu leur avait retiré sa présence. Il allait se révéler à Moïse, mais non plus à un tel peuple. Cette punition fut extrêmement douloureuse à la multitude bourrelée de remords, qui vit là un présage d'une plus grande calamité. L'Éternel, se disait-on, n'a-t-il pas séparé Moïse du camp afin de nous détruire complètement?

Ils furent bientôt rassurés. « Moïse prit la tente, et il la dressa hors du camp, ... et il l'appela la Tente d'assignation » ou de « rendez-vous ». Tous ceux qui étaient véritablement contrits et désireux de revenir au Seigneur furent invités à s'y rendre, pour y confesser leurs péchés et implorer sa miséricorde. Quand ils retournèrent à leurs tentes, Moïse y pénétra à son tour, comme intercesseur, tandis que le peuple, en proie à une émotion poignante, observait si Dieu ne donnerait pas quelque signe de faveur, leur assurant qu'ils ne seraient pas entièrement consumés. « Et il arriva que, comme Moïse entrait dans la Tente, la colonne de nuée descendit, et se mit à l'entrée de la Tente, et l'Éternel parla avec Moïse. Et tout le peuple vit la colonne de nuée se tenant à l'entrée de la Tente; et tout le peuple se leva, et ils se prosternèrent, chacun à l'entrée de sa tente », le visage inondé de larmes de joie.

Connaissant la perversité et l'aveuglement du peuple qui lui était confié; comprenant les difficultés qu'il aurait à surmonter, et convaincu qu'il ne réussirait dans cette tâche que grâce au secours de Dieu, Moïse lui demanda une révélation plus claire de sa volonté, ainsi que l'assurance de sa présence.

« Moïse dit à l'Éternel: Tu m'as dit: Fais monter ce peuple! ... Et tu ne m'as pas fait connaître celui que tu veux envoyer avec moi. Cependant, tu m'avais dit: Je te connais par ton nom, et tu as trouvé grâce à mes yeux. Si donc j'ai trouvé grâce à tes yeux, fais-moi connaître tes desseins, afin que je te connaisse et que je trouve grâce à tes yeux. Daigne aussi considérer

que cette nation est ton peuple. L'Éternel répondit: Je serai moi-même ton guide, et j'assurerai ta sécurité. »

Mais Moïse n'était pas satisfait. Accablé à la pensée des grands malheurs qui s'ensuivraient si Dieu abandonnait Israël, et ne pouvant supporter l'idée que son sort fût séparé du leur, il demande à Dieu de rendre sa faveur à ses frères et de continuer de diriger leurs marches par un signe de sa présence. « Si ta face ne vient nous guider, supplie-t-il, ne nous fais point partir d'ici. A quoi pourrait-on connaître que j'ai trouvé grâce à tes yeux, moi et ton peuple, si l'on ne voit pas que tu marches avec nous? C'est à cela que moi et ton peuple nous nous distinguerons de tous les peuples qui habitent sur la face de la terre. »

« L'Éternel répondit à Moïse: Je ferai encore ce que tu demandes; car tu as trouvé grâce à mes yeux, et je te connais par ton nom. » Chacune des prières de Moïse a été exaucée. Il n'arrête cependant pas là ses supplications. Il aspire à des marques plus grandes de la faveur de Dieu, et il lui adresse alors une requête qu'aucun homme n'avait encore faite auparavant: « Je t'en prie: fais-moi voir ta gloire! » Loin de repousser cette requête comme présomptueuse, Dieu adresse à son serviteur cette réponse empreinte d'une douce condescendance: « Je ferai passer devant toi toute ma bonté. »

Dans notre état de mortalité, nul homme ne survivrait s'il contemplait sans voiles la gloire de Dieu. Or, à Moïse, le Seigneur promet de faire voir autant de la gloire divine qu'il pourra en supporter. Il l'appelle à gravir une fois de plus le sommet de la montagne, et alors la main qui a fait le monde, qui « transporte à l'improviste les montagnes » (Job 9:5), prend sa faible créature, qui est un puissant homme de foi, et la place dans l'anfractuosité d'un rocher, tandis que passent devant elle la gloire et la bonté de Dieu.

Cette scène, mais surtout la promesse que la présence divine allait l'accompagner, fut pour Moïse un gage de succès dans l'œuvre qui était devant lui. Il comprit qu'aucune grandeur humaine, qu'aucun talent, qu'aucune science ne peut tenir lieu, dans la vie de l'homme, de la réelle présence de Dieu. Aussi apprécia-t-il cette grâce comme infiniment supérieure à toute la science de l'Égypte, comme à toutes ses capacités d'homme d'État et d'homme de guerre.

Pour le pécheur impénitent, « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ». Et cependant, Moïse, seul en présence de l'Éternel, n'éprouvait aucune crainte: car son âme était à l'unisson avec la volonté de son Créateur. « Si j'avais eu dans le cœur quelque intention coupable, le Seigneur ne m'aurait point exaucé », dit le Psalmiste. (Psaumes 66:18) « L'intimité de l'Éternel est pour ceux qui le craignent, et il leur fait connaître son alliance. » (Psaumes 25:14)

« Aussitôt, Moïse s'inclina vers la terre et se prosterna », suppliant une fois de plus l'Éternel de pardonner l'iniquité de son peuple et de le prendre pour son héritage. Exauçant sa prière, Dieu lui fit la promesse de rendre à Israël sa faveur et d'opérer pour lui « des prodiges qu'on n'a vus encore dans aucun pays et dans aucune nation ».

Comme la première fois, Moïse demeura sur la montagne quarante jours et quarante nuits, miraculeusement soutenu durant ce long jeûne. Nul n'avait été admis à l'accompagner, et il n'avait été permis à quiconque de toucher la montagne pendant son absence. Sur l'ordre de Dieu, il prépara deux tables de pierre qu'il apporta avec lui. Une seconde fois, « l'Éternel écrivit sur les tables les paroles de l'alliance, les dix commandements » (Exode 34:28).

Durant ce long laps de temps passé dans la communion avec Dieu, Moïse avait réfléchi la gloire de sa divine présence. Sans qu'il s'en doutât, lorsqu'il redescendit de la montagne, son visage irradiait une lumière toute semblable à celle qui éclairera plus tard celui d'Étienne lorsque, à Jérusalem, traduit devant ses juges, « son visage parut semblable à celui d'un ange » (Acts 6:15).

« Aaron et tous les enfants d'Israël, en apercevant Moïse, virent rayonner la peau de son visage, et ils n'osèrent pas s'approcher de lui. » Devant leur confusion et leur terreur, mais n'en connaissant pas la cause, Moïse, d'une voix tendre et suppliante, les invita avec insistance à s'approcher de lui; il leur présenta le gage de la réconciliation qu'il tenait entre ses mains, et les assura de la restitution de la faveur divine. Finalement, quelqu'un osa s'approcher; mais haletant et sans voix, il se borna à indiquer de la main le visage de Moïse, puis le ciel. Alors le libérateur comprit, et « mit un voile sur son visage

».

Dans son état de consciente culpabilité, Israël ne pouvait supporter la vue d'une lumière céleste qui aurait dû le remplir de joie. Le pécheur est craintif devant cette lumière, alors qu'une âme purifiée ne désire pas s'y soustraire. Par égard pour le peuple, chaque fois qu'il rentrait au camp après avoir communiqué avec Dieu, Moïse mettait un voile sur son visage, puis il faisait part à Israël des messages de l'Éternel. Ce rayonnement nous enseigne le caractère auguste et sacré de la loi de Dieu, ainsi que la gloire de l'Évangile révélé par Jésus-Christ.

Durant son séjour sur la montagne, Moïse avait reçu non seulement les tables de la loi, mais aussi une révélation du plan du salut. Il comprit que le sacrifice du Sauveur était préfiguré par tous les rites et symboles de la dispensation judaïque. C'était la lumière céleste jaillissant aussi bien du Calvaire que de la loi divine, qui illuminait le visage du prophète. Elle figurait la gloire de la dispensation dont Moïse, représentant du seul véritable Intercesseur, était le médiateur visible. Elle symbolisait également les bienfaits réservés, par la médiation de Jésus-Christ, aux enfants de Dieu qui gardent ses commandements. Elle nous enseigne que plus notre communion avec Dieu est intime, plus claire aussi est notre intelligence de ses ordonnances, et plus nous sommes rendus conformes à son image et participants de sa nature.

Moïse était un emblème de Jésus-Christ. De même que l'intercesseur d'Israël voilait son visage au peuple qui n'en pouvait supporter l'éclat, ainsi notre Sauveur, en descendant sur la terre, voila sa divinité sous notre humanité. S'il était venu parmi nous auréolé d'un éclat

céleste, le séjour parmi les hommes ne lui eût pas été possible: ceux-ci n'auraient pu supporter le rayonnement de sa présence. Et voilà pourquoi il se revêtit d'une « chair semblable à notre chair de péché » (Romains 8:3), seul moyen d'atteindre notre race déchue et de la relever.

Chapitre 29 : Satan et la Loi de Dieu

La première attaque de Satan contre la loi divine eut lieu parmi les innocents habitants du ciel et rallia un grand nombre d'anges. Mais cette victoire apparente se transforma bientôt en une défaite qui entraîna leur séparation d'avec Dieu et leur expulsion de la demeure céleste.

Lorsque la lutte fut transportée sur notre planète, Lucifer remporta de nouveau un certain avantage. L'homme pécha, devint captif du grand rebelle et lui livra honteusement son royaume. Désormais, la voie semblait largement ouverte devant Satan pour établir ici-bas un gouvernement indépendant constituant un défi lancé à l'autorité de Dieu et de son Fils. C'est alors que parut le plan du salut permettant à l'homme de retrouver la faveur de Dieu et d'obéir à sa loi, plan qui laissait entrevoir le rachat final de l'humanité et de son domaine terrestre tombé sous la puissance du Malin.

Battu pour la seconde fois, Satan conçut l'espoir de transformer sa défaite en victoire. Il sema la révolte au sein de l'humanité déchue en accusant Dieu d'injustice pour avoir permis à l'homme de violer ses commandements. « Pourquoi, demanda le rusé tentateur, Dieu, qui connaissait l'avenir, a-t-il soumis l'homme à une épreuve? Pourquoi l'a-t-il exposé au péché, à l'infortune et à la mort? » Et les enfants d'Adam, oubliant la restauration miséricordieuse qui leur était offerte, et perdant de vue le sacrifice incommensurable que leur désobéissance allait coûter au Roi du ciel, prêtèrent l'oreille au séducteur et se mirent à murmurer contre le seul Être qui pût les sauver de son pouvoir destructeur!

Ils se comptent aujourd'hui par milliers ceux qui font écho à cette plainte déloyale. Ils ne voient pas que si Dieu les privait du droit de choisir entre le bien et le mal, il leur ôterait tout ce qui constitue la noblesse de l'homme et les réduirait, privés de volonté et dépouillés de tout libre arbitre, à l'état de simples automates. Ils ne se rendent pas compte que leur obéissance, comme celle des habitants des autres mondes, doit être mise à l'épreuve, d'autant plus que l'homme ne sera jamais obligé de céder au mal, ni placé devant une tentation irrésistible.

En se multipliant sur la terre, les hommes passèrent presque tous du côté du Révolté. Une fois de plus, celui-ci crut tenir la victoire, mais le déluge envoyé par le Tout-Puissant enraya les progrès de l'iniquité et purifia la terre de ses souillures. « Lorsque tes jugements s'exercent sur la terre, dit le prophète Ésaïe, les habitants du monde apprennent la justice. Si l'on fait grâce au méchant, il ne comprend pas les leçons de la justice. Il fera le mal dans le pays de la droiture. » (Ésaïe 26:9, 10) Il en fut ainsi après le déluge. A l'abri des jugements de Dieu, les hommes se rebellèrent de nouveau contre lui, rejetant son alliance et ses lois.

A ce moment-là, l'Éternel fit alliance avec Abraham et se choisit un peuple dont il fit le dépositaire de sa loi. Pour faire échouer ce projet, Satan prépara immédiatement ses pièges en vue de pousser les enfants de Jacob à se marier avec les païens et à se prosterner devant leurs idoles. Mais Joseph resta fidèle à son Dieu et fut un témoin courageux de la vraie foi. Rien ne put éteindre en lui cette lumière. Satan eut beau exploiter l'envie de ses frères et le faire vendre

comme esclave dans un pays idolâtre, Dieu fit servir cet événement à la propagation de son nom au pays d'Égypte.

La crainte de Dieu et les connaissances qu'il acquiert dans la maison de Potiphar, puis dans sa prison, préparent Joseph à devenir premier ministre au pays des Pharaons. Il entre dans le palais de ces rois, et son ascendant se fait bientôt sentir à travers l'Égypte, alors que la connaissance de Dieu se répand dans toutes les directions. Descendus dans ce pays, les fils de Jacob y deviennent riches et prospères, et ceux d'entre eux qui restent fidèles au Seigneur y exercent une profonde influence.

Voyant que la nouvelle religion est reçue avec faveur, les prêtres idolâtres commencent à s'alarmer. Poussés par Satan à la révolte contre le Dieu du ciel, ils s'efforcent d'inspirer cette haine à l'héritier du trône.

Pendant les quarante ans que dura l'exil de Moïse au pays de Madian, l'idolâtrie sembla triompher chez ses frères. D'année en année, chez ceux-ci, la foi s'amoindrissait. Fiers de leur puissance, le Pharaon et le peuple se moquaient du Dieu d'Israël. Cet esprit d'hostilité arrogante atteignit son apogée sous le monarque régnant au moment où Moïse vint lui réclamer l'affranchissement de son peuple. Car ce ne fut pas ignorance, mais insolence blasphématoire de sa part, lorsqu'il répondit: « Qui est l'Éternel, pour que j'obéisse à sa voix?... Je ne connais pas l'Éternel. »

Dieu donna encore aux Égyptiens l'occasion de se convertir malgré leur persistance dans l'incrédulité. Il n'oublia pas qu'aux jours de Joseph l'Égypte fut un asile pour Israël et que ce peuple témoigna des sentiments de bonté qui honorèrent l'Éternel. Aussi, dans sa compassion et sa longanimité, il espaça ses jugements de manière à leur donner le temps de rentrer en eux-mêmes. Frappés par les objets mêmes qu'ils avaient adorés, ils pouvaient se convaincre de la puissance de Dieu. Et tous ceux qui se soumirent à lui échappèrent aux châtiments, résultat auquel contribuèrent l'opiniâtreté et le fanatisme du Pharaon.

A cause de la tendance des descendants de Jacob de s'allier avec les païens et de pactiser avec l'idolâtrie, Dieu permit leur émigration en Égypte, où l'influence de Joseph et les circonstances devaient faire en sorte qu'ils soient séparés du reste du monde. Le grossier fétichisme des Égyptiens et leur cruauté à l'égard des Hébreux durant la dernière partie de leur séjour chez eux auraient dû inspirer à ces derniers l'horreur de l'idolâtrie et les pousser à s'attacher au Dieu de leurs pères. Mais Satan tira habilement parti des événements pour influencer les Israélites et les entraîner à suivre les pratiques de leurs maîtres païens. En outre, comme il ne leur fut pas permis, durant leur esclavage, d'offrir des sacrifices, en raison de la vénération superstitieuse dont les Égyptiens entouraient les animaux, leur esprit ne fut plus attiré par ces cérémonies vers le céleste sacrificateur.

Quand arriva le temps de la délivrance, Satan se prépara à maintenir dans l'ignorance et la superstition le peuple d'Israël qui comptait alors plus de deux millions d'âmes. Ce peuple que

Dieu avait promis de bénir, de multiplier et de rendre puissant sur la terre; ce peuple par lequel il pensait révéler la connaissance de sa volonté et dont il allait faire le gardien de sa loi, — Satan s'efforçait de le retenir dans les chaînes de l'esclavage au point d'effacer de sa mémoire jusqu'au souvenir de son Dieu. Pour cela, il s'attacha d'abord à neutraliser, en les contrefaisant devant le Pharaon, l'effet des miracles de Moïse. Mais il ne réussit qu'à provoquer de plus éclatantes manifestations de la puissance et de la gloire divines, et qu'à rendre plus évidentes l'existence et la souveraineté du Dieu vivant et vrai. Ce fut même en frappant de ses jugements les dieux de l'Égypte que l'Éternel délivra Israël.

Il fit avancer son peuple au milieu des cris d'allégresse,

Et ses élus au milieu des chants de triomphe...

Aconditionqu'ilsgarderaientses commandements,

Et pratiqueraient ses lois.

(Psaumes 105:43-45)

En arrachant les Hébreux à un état de servitude pour les amener dans un bon pays qu'il leur avait préparé, Dieu voulait les attirer tout près de lui et les entourer de ses bras paternels. En retour de tant de bonté et de miséricorde, il allait leur demander de n'avoir point d'autres dieux que lui, le Dieu vivant, et d'exalter son glorieux nom sur toute la terre.

Pour cela, il les amena au Sinaï, où, de sa propre voix, il leur fit entendre ses commandements. Mais Satan et ses anges étaient sur les lieux et se préparaient, au moment même où Dieu proclamait sa loi, à faire tomber Israël dans le péché. Ce peuple que l'Éternel s'est choisi, l'ennemi se propose de le lui arracher à la face du ciel et de l'entraîner dans l'idolâtrie, sachant bien que l'homme ne peut s'élever moralement aussi longtemps qu'il adore des êtres qui lui sont inférieurs ou des objets qu'il a fabriqués de ses propres mains. Satan sait qu'il aura gagné la partie s'il parvient à aveugler l'homme au point de lui faire oublier la puissance, la majesté et la gloire du Dieu infini en lui substituant une image taillée ou même un quadrupède ou un reptile, et s'il réussit à lui faire perdre de vue qu'il est d'origine divine et créé à l'image de Dieu, pour le courber devant des objets révoltants ou ridicules. L'homme sombre alors dans l'immoralité et s'abandonne aux plus viles passions.

Le séducteur poursuivra donc au pied même du Sinaï l'œuvre qu'il a commencée dans le ciel.

Durant les quarante jours que Moïse passe avec Dieu sur la montagne, il travaille activement à semer le doute, la révolte et l'apostasie parmi le peuple. Au moment même où le Seigneur écrit sa loi pour la confier à Israël, celui-ci abandonne son Créateur et réclame des dieux d'or! Et quand Moïse sort de l'auguste et terrifiante Présence, apportant avec lui les divins préceptes que le peuple s'est engagé à observer, il le trouve foulant aux pieds ces mêmes statuts et se prosternant avec insolence devant une image de métal!

En poussant les enfants d'Israël à ce comble d'impiété, Satan croit avoir atteint son but. Maintenant qu'ils se sont vautrés dans le blasphème et la dégradation, pense-t-il; maintenant qu'ils ont perdu tout sentiment des nombreux bienfaits de Dieu, comme aussi tout souvenir de leurs vœux d'obéissance réitérés et solennels, l'Éternel va les rejeter et les livrer à la destruction. Ainsi sera consommée l'extinction de la postérité d'Abraham qui devait conserver la connaissance du Dieu vivant, et d'où devait sortir la vraie postérité, le vainqueur de Lucifer!

Dans cet espoir d'anéantir le plan de Dieu, le grand rebelle devait encore être déçu. Si prévaricateurs qu'ils étaient, les Hébreux ne furent pas anéantis. Ceux d'entre eux qui se rangèrent du côté de Satan furent retranchés. Le reste du peuple, humilié et contrit, fut reçu en grâce.

Tout l'univers, témoin des scènes du Sinaï, put constater par leurs résultats la différence entre le règne de Dieu et celui de Satan. Une fois encore les saints habitants des autres mondes purent contempler, par les fruits de l'apostasie d'Israël, le régime que Lucifer aurait établi dans le ciel.

En poussant les hommes à violer le second commandement, Satan cherchait à ravaler leur conception de l'Être suprême. En annulant le quatrième, il voulait les amener à oublier l'Éternel. En effet, selon ce commandement, les droits de Dieu à être obéi et à être seul adoré ont pour base le fait qu'il est le Créateur de tous les êtres. La Bible est formelle sur ce point. On lit dans le prophète Jérémie:

« L'Éternel est le vrai Dieu; il est le Dieu vivant, le Roi éternel. ... Ils disparaîtront de dessus la terre et de dessous les cieux, ces dieux qui n'ont fait ni les cieux ni la terre. C'est l'Éternel qui a créé la terre par sa puissance, affermi le monde par sa sagesse, étendu les cieux par son intelligence. ... Tout orfèvre [aura] honte de son idole; car les statues de fonte ne sont que mensonge: il n'y a point de souffle en elles. Elles ne sont que vanité, œuvre de néant; elles périront au jour du châtiment. Il n'en est pas ainsi de celui qui est l'héritage de Jacob; car c'est lui qui a créé toute chose. »

(Jérémie 10:10-12, 14-16)

Le jour du repos, mémorial de l'œuvre créatrice, nous rappelle que Dieu est le Créateur des cieux et de la terre. Témoin constant de son existence, il nous montre sa grandeur, sa richesse et son amour. Par conséquent, si le jour du repos avait toujours été sanctifié, il n'y aurait jamais eu sur la terre d'idolâtres ni d'athées.

L'institution du jour de repos, qui date du jardin d'Éden, est donc aussi ancienne que le monde. Ce jour a été dès lors observé par tous les patriarches. Durant la servitude d'Égypte, contraints par leurs chefs de corvée de violer le sabbat, les Israélites avaient presque complètement perdu la notion de sa sainteté. Lorsque la loi fut proclamée au Sinaï, les premiers mots du quatrième commandement furent: « Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier », ce qui prouve que le sabbat avait été institué antérieurement, c'est-à-dire, comme

le dit ce même commandement, lors de la création. C'est pour extirper l'idée de Dieu de l'esprit des hommes que Satan s'est efforcé de renverser ce grand mémorial, bien convaincu que s'il peut les amener à oublier leur Créateur, nul ne s'efforcera plus de résister à la puissance du mal, et que lui, Satan, restera le maître incontesté.

L'inimitié de Satan pour la loi de Dieu l'a entraîné à combattre tous les préceptes du Décalogue. Le principe de l'amour filial et de l'obéissance aux parents se rattache intimement à celui de l'amour et de l'obéissance envers Dieu, le Père de tous les êtres. Le mépris pour l'autorité paternelle engendre bientôt le mépris pour l'autorité divine. De là les efforts de l'ange tombé pour affaiblir l'obligation du cinquième commandement. Parmi les païens, le respect des parents n'a jamais été en vogue. Chez bien des peuples, on abandonnait les parents âgés ou on les mettait à mort dès qu'ils ne pouvaient plus se suffire à eux-mêmes. La mère de famille était traitée avec peu de respect, et, à la mort de son mari, on la plaçait sous l'autorité du fils aîné. Moïse avait ordonné l'obéissance filiale; mais lorsqu'ils s'éloignaient de Dieu, les Israélites négligeaient le cinquième commandement comme les autres.

Satan « a été meurtrier dès le commencement » (Jean 8:44). Aussi, dès qu'il eut établi son ascendant sur la terre, il incita les hommes non seulement à se haïr et à se tuer les uns les autres, mais, pour porter un défi plus audacieux à l'autorité divine, à faire de la violation du sixième commandement une partie de leur religion.

Grâce à une conception pervertie des attributs de la divinité, les nations païennes en étaient venues, pour apaiser leurs dieux, à croire à la nécessité des sacrifices humains. D'horribles cruautés étaient alors commises sous diverses formes d'idolâtrie, notamment la coutume de faire passer les enfants par le feu en présence des idoles. Quand un enfant sortait sain et sauf de l'épreuve, on en concluait qu'il était agréé des dieux. Dès lors, on le tenait en grande estime, au point que ses crimes, si graves qu'ils fussent, n'étaient jamais punis. Mais si, en passant par le feu, il recevait quelque brûlure, son sort était scellé, et le courroux des dieux ne pouvait être apaisé qu'en sacrifiant sur un autel la vie de cet infortuné. Aux pires époques de leurs apostasies, les Israélites allèrent jusqu'à pratiquer ces abominations.

Le septième commandement fut aussi très tôt violé au nom de la religion. Des rites d'une immoralité éhontée étaient incorporés aux cultes idolâtres. Les dieux mêmes se présentaient comme des êtres impurs, et leur adoration encourageait à se livrer sans retenue aux passions les plus viles. Les vices contre nature étaient à l'ordre du jour, et les fêtes religieuses, caractérisées par un dérèglement public et universel.

La polygamie entra de bonne heure dans les mœurs. Ce fut l'un des péchés qui attirèrent la colère de Dieu sur le monde antédiluvien, ce qui n'empêcha pas cette pratique de se généraliser de nouveau après le déluge, car Satan apporta un soin tout particulier à pervertir l'institution du mariage, à en affaiblir l'obligation et à en dénigrer la sainteté. Il était convaincu qu'il n'y a pas de moyen plus sûr d'effacer en l'homme l'image de Dieu qu'en le plongeant dans le malheur et dans le vice.

Dès le début du grand conflit, le plan du premier menteur a été de calomnier le caractère de Dieu et de fomenter la révolte contre sa loi. Aussi ce dessein semble-t-il avoir été couronné de succès, puisque les multitudes prêtent l'oreille à ses séductions et se révoltent contre le Seigneur. Néanmoins, au milieu même du triomphe apparent de la puissance du mal, le plan divin s'accomplit lentement mais sûrement. A tous les êtres créés, Dieu révèle sa justice et sa bienveillance. Si, capté par les pièges de Satan, tout le genre humain a été dans le mal, le Créateur lui a ouvert, par le sacrifice de son Fils, une porte de salut, en lui donnant la force de pratiquer ses commandements. C'est ainsi que, de siècle en siècle, du sein même de l'apostasie générale, Dieu recrute un « peuple qui porte sa loi dans son cœur » (Ésaïe 51:7).

C'est par la ruse que Satan a séduit les anges; c'est ce moyen qu'il a de tout temps employé auprès de l'humanité, et auquel il aura recours jusqu'à la fin. S'il déclarait ouvertement qu'il fait la guerre à Dieu et à sa loi, les hommes se tiendraient sur leurs gardes. Mais il se déguise; il mélange la vérité à l'erreur, et, grâce à ce manège, il réussit à faire prévaloir des doctrines captivantes qui entraînent le monde à sa perte.

Cependant le jour approche où le triomphe du grand séducteur prendra fin pour jamais. L'œuvre qu'il poursuit dans l'ombre depuis si longtemps sera démasquée. Les effets de son règne et les fruits de la violation des divins statuts seront dévoilés aux yeux de tous les êtres créés. La loi de Dieu sera pleinement revendiquée. On constatera que les voies du Très-Haut ont toujours eu pour but le bien éternel de son peuple et de tous les mondes qu'il a créés. En présence de tout l'univers, Satan lui-même confessera la sainteté de la loi de Dieu et la justice de son gouvernement.

Le temps n'est pas éloigné où le Seigneur vengera son autorité outragée. « Voici que l'Éternel sort de sa demeure, pour punir l'iniquité des habitants de la terre. » (Ésaïe 26:21) « Qui pourra soutenir le jour de sa venue? Qui pourra subsister quand il paraîtra? » (Malachie 3:2) Lorsque Dieu devait descendre sur le mont Sinaï pour proclamer sa loi, il avait été interdit de s'approcher de la montagne sous peine d'être consumé par la gloire de sa présence. Si la proclamation de la loi a été entourée de semblables précautions, quelle ne sera pas la majesté de son tribunal, quand il viendra punir les transgresseurs de ses préceptes sacrés? Comment ceux qui ont foulé aux pieds son autorité pourront-ils soutenir sa gloire au grand jour des rétributions finales?

Les terreurs du Sinaï représentaient au peuple les scènes du dernier jugement. Le son d'une trompette convoquait alors tout Israël à la rencontre de Dieu. Mais ici, ce sera « la voix de l'archange » et la « trompette de Dieu » qui appelleront de toutes les extrémités de la terre les vivants et les morts en la présence de leur Juge. Entourés d'une multitude d'anges, le Père comme le Fils étaient descendus sur la montagne. Au grand jour du jugement, Jésus-Christ « viendra dans la gloire de son Père » et « dans sa gloire, avec tous les anges », et « alors il s'assiéra sur son trône de gloire » et « toutes les nations seront rassemblées devant lui » (Matthieu 16:27; 25:31).

Quand la présence divine se manifesta au sommet enténébré de la montagne, la gloire de l'Éternel, aux yeux de tout Israël, ressemblait à un feu dévorant. Mais quand le Fils de Dieu paraîtra dans sa gloire et celle de ses anges, toute la terre sera comme embrasée par l'éclat de sa majesté.

Il vient, notre Dieu, et il ne se tait point; Devant lui est un feu dévorant, Autour de lui une tempête furieuse.

Il convoque les cieux d'en haut,

Ainsi que la terre, pour juger son peuple.

(Psaumes 50:3, 4)

Un « fleuve de feu sortira de devant lui », qui fera « fondre les éléments »; la terre, avec tout ce qu'elle renferme, sera consumée « lorsque le Seigneur Jésus apparaîtra, venant du ciel, avec les anges de sa puissance, au milieu des flammes de feu, pour faire justice de ceux qui ne connaissent point Dieu et qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ » (2 Thessaloniciens

1:7, 8).

Depuis la création, jamais l'homme n'avait contemplé un spectacle aussi terrifiant que celui de la promulgation de la loi au Sinaï. Au son de la voix divine, semblable à un puissant son de trompette, la nature entra en convulsions, la montagne fut secouée de la base au sommet, et les enfants d'Israël, pâles et tremblants de terreur, se jetèrent la face contre terre.

La terre trembla, les cieux se fondirent devant

Dieu;

Le Sinaï même trembla devant Dieu, le Dieu d'Israël.

(Psaumes 68:9)

Or, celui dont la voix ébranla alors la terre a

fait cette déclaration: « J'ébranlerai encore une fois, non seulement la terre, mais aussi le ciel. » « L'Éternel rugit du haut du ciel; il fait entendre sa voix du haut de sa demeure sainte. » « L'Éternel rugit, il fait retentir sa voix; les cieux et la terre en sont ébranlés. » (Hébreux 12:26; Jérémie 25:30; Joël 3:16)

En ce grand jour qui approche, « le ciel se retirera comme un livre qu'on roule; toutes les montagnes et toutes les îles seront jetées hors de leurs places » (Apocalypse 6:14). « La terre chancellera comme un homme ivre; elle sera secouée comme une cabane; son iniquité tombe sur elle; elle tombe et ne peut plus se relever! » (Ésaïe 24:20)

« C'est pourquoi toutes les mains sont défaillantes, et tout cœur d'homme se fond. ... Ils se regardent l'un l'autre avec stupeur. Ils sont frappés d'épouvante, saisis de douleurs et

d'angoisses. ... Je punirai le monde pour sa malice;... je ferai cesser l'orgueil des superbes, et j'abattrai l'insolence des tyrans. » « Partout l'épouvante. ...Tous les visages sont devenus livides. » (Ésaïe 13:7, 8, 11; Jérémie 30:6)

Quand Moïse, après son tête-à-tête avec Dieu, redescendit de la montagne, Israël, coupable, ne put supporter l'éclat de son visage. Combien moins les pécheurs pourront-ils regarder le Fils de Dieu lorsqu'il paraîtra enveloppé de la gloire de son Père et entouré de toute l'armée céleste, quand il viendra pour exécuter la sentence prononcée contre les transgresseurs de sa loi et les contempteurs de son sacrifice expiatoire! Alors « les rois de la terre, les grands, les capitaines, les riches, les puissants... se cacheront dans les cavernes et dans les rochers des montagnes; et ils diront aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous; dérobez-nous à la vue de celui qui est assis sur le trône, et à la colère de l'Agneau! Car il est venu, le grand jour de son courroux! Et qui pourrait subsister? » (Apocalypse 6:15-17)

« En ce jour-là, ils jetteront aux rats et aux chauves-souris les idoles d'argent et les idoles d'or;... et ils se réfugieront dans les fentes des rochers, dans le creux des montagnes, pour fuir devant la terreur qu'inspire l'Éternel et devant l'éclat de sa majesté, quand il se lèvera pour

frapper d'effroi la terre. » (Ésaïe 2:20, 21)

Les hommes se rendront compte alors que la révolte de Satan doit s'achever par sa perte et celle de tous ses adeptes. Au lieu que la transgression ait produit des résultats heureux, on verra que « le salaire du péché, c'est la mort » (Romains 6:23). « Car voici que le jour vient, ardent comme une fournaise. Tous les orgueilleux et tous ceux qui font le mal seront comme du chaume, et le jour qui vient les embrasera, dit l'Éternel des armées; et il ne leur laissera ni racine ni rameau. » (Malachie 4:1) Satan, la racine du mal, et les méchants, ses rameaux, seront consumés. Le péché et les malheurs sans nom qui en ont découlé auront pris fin. Le Psalmiste écrit par anticipation:

Au sein de l'ouragan de la colère divine, les croyants seront sans crainte: « L'Éternel sera un refuge pour son peuple, une forteresse pour les enfants d'Israël. » (Joël 3:16) Le jour qui verra la terreur et la destruction des transgresseurs de la loi de Dieu apportera aux fidèles « une joie ineffable et glorieuse ». L'Éternel dira alors:

Rassemblez-moi mes fidèles,

Qui ont scellé leur alliance avec moi par un sacrifice

Et les cieux proclameront sa justice; Car c'est Dieu lui-même qui va juger.

(Psaumes 50:5, 6)

« Et vous verrez de nouveau la différence qu'il y a entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas. » (Malachie 3:18) « Écoutez-moi, vous qui connaissez la justice, ô peuple qui porte ma loi dans ton cœur!... J'ai retiré de ta main la coupe d'étourdissement; tu ne boiras plus désormais au calice de mon courroux. ... C'est moi, c'est

moi qui vous console. » (Ésaïe 51:7, 22, 12) Car « quand les montagnes s'effondreraient, quand les collines s'ébranleraient, ma bonté pour toi ne faiblira point et mon alliance de paix ne sera pas ébranlée, dit l'Éternel, qui a compassion de toi » (Ésaïe 54:10).

Le plan de la rédemption aura pour conséquense de réintégrer notre monde dans la faveur divine. Tout ce qui a été ruiné par le péché sera restauré. L'homme sera racheté, et avec lui notre globe, qui deviendra la demeure éternelle des élus. En vain, Satan aura lutté six mille ans pour en conserver la possession. Le but de Dieu sera atteint. « Les saints du Très-Haut recevront le royaume, et ils posséderont le royaume éternellement, aux siècles des siècles. » (Daniel 7:18)

« En ce jour-là, l'Éternel sera le seul Dieu, et son nom seul sera invoqué. ... L'Éternel sera le roi de toute la terre. » (Zacharie 14:9)

Du soleil levant au soleil couchant, Loué soit le nom de l'Éternel!...

(Psaumes 113:3)

O Éternel, ta parole subsiste toujours dans les cieux. ...

Tous ses commandements sont immuables.

Ils sont inébranlables, pour toujours, à perpétuité.

(Psaumes 119:89; 111:7, 8)

Les statuts sacrés, abhorrés par Satan, et qu'il a voulu anéantir, seront honorés dans tout l'univers. Et « de même que la terre fait pousser les plantes, de même qu'un jardin fait germer ses semences, ainsi le Seigneur, l'Éternel, fera germer la justice et la louange à la face de toutes les nations. » (Ésaïe 61:11)

Chapitre 30 : Le Sanctuaire et son Rituel

Lorsque Moïse était sur la montagne, Dieu lui dit: « Les enfants d'Israël ... m'élèveront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux. » (Exode 25:8) Cet ordre fut suivi d'instructions détaillées. Mais l'apostasie du Sinaï fit différer l'érection de ce tabernacle jusqu'à ce que le peuple eût recouvré la faveur divine.

Ce travail fut alors confié à des hommes spécialement choisis et qualifiés par Dieu, qui s'en acquittèrent avec sagesse et habileté, en suivant minutieusement les directives fournies par Moïse. Le plan de l'édifice sacré, ses dimensions exactes, sa forme, les matériaux à employer, les meubles et les divers ustensiles, tout était compris dans ces instructions. A cet effet, Dieu avait montré à Moïse le sanctuaire céleste, en lui recommandant de veiller à ce que tout fût conforme au modèle qu'il avait eu sous les yeux. Ce sanctuaire devait donc être « une image » du « vrai sanctuaire », c'est-àdire du céleste (Voir Hébreux 9:23, 24), où le Fils de Dieu, notre grand prêtre, allait exercer son ministère, après avoir offert sa vie en sacrifice pour les pécheurs.

La construction du sanctuaire exigea des préparatifs considérables et coûteux. Il fallut une grande quantité de matériaux, dont certains des plus précieux et des plus rares; mais Dieu n'accepta que les offrandes volontaires. L'ordre divin, que Moïse répéta à la congrégation, était celui-ci: « Vous accepterez l'offrande de tout homme qui en fera le sacrifice de bon cœur. » (Exode 25:2) Les deux premières conditions de l'érection de la demeure du Très-Haut étaient donc le dévouement à son service et un esprit de sacrifice.

Chacun répondit à l'appel. « Tous ceux dont le cœur était bien disposé et qui étaient animés de sentiments généreux se présentèrent et apportèrent des offrandes à l'Éternel pour la construction de la tente d'assignation, pour tout ce qui concernait le service de cette tente, ainsi que pour les vêtements sacrés. Hommes et femmes accoururent; toutes les personnes de bonne volonté apportèrent boucles, bagues, anneaux, colliers, toute sorte d'objets en or. » (Exode 35:21, 22)

« Tous ceux qui avaient chez eux des étoffes teintes en bleu d'azur, en écarlate, en cramoisi, du fin lin, du poil de chèvre, des peaux de béliers teintes en rouge et des peaux de dauphins, les apportèrent aussi. Tous ceux qui voulaient présenter une offrande d'argent ou d'airain en firent hommage à l'Éternel. Tous ceux qui avaient chez eux du bois d'acacia, pour tous les ouvrages destinés au service, agirent de même.

»Les femmes les plus adroites de leurs mains filèrent elles-mêmes, et elles apportèrent ce qu'elles avaient filé de leurs mains, les étoffes teintes en bleu d'azur, en écarlate, en cramoisi, et le fin lin. Toutes celles qui étaient animées de bons sentiments, et qui avaient de l'habileté, filèrent du poil de chèvre.

»Les principaux du peuple apportèrent des pierres d'onyx et des pierres à enchâsser, pour l'éphod et le pectoral; des aromates et de l'huile pour le chandelier, pour l'huile d'onction et pour les parfums destinés aux encensements. » (Exode

35:23-28)

Les travaux commencèrent. Jeunes et vieux, hommes, femmes et enfants continuèrent cependant d'apporter leurs offrandes. Bientôt les commissaires du travail découvrirent qu'ils avaient assez de matériaux et même plus qu'il n'en fallait. Alors Moïse fit faire cette proclamation à travers le camp: « Personne, ni homme ni femme, ne doit plus préparer d'offrande pour le sanctuaire. On empêcha donc le peuple d'apporter de nouveaux dons. » (Exode 36:6) Si les murmures des Israélites et les châtiments qui les suivirent ont été enregistrés pour servir d'avertissement aux générations futures, leur dévouement, leur zèle et leurs libéralités sont pour nous des exemples à imiter. Tous ceux qui apprécient et aiment les bienfaits du culte public feront preuve du même esprit de sacrifice lorsqu'il s'agira de préparer un lieu où Dieu puisse manifester sa présence, et ils voudront lui offrir ce qu'ils ont de meilleur. La maison de Dieu ne doit jamais avoir de dettes: ce serait un opprobre pour elle. Aussi les fonds nécessaires à son érection doivent-ils affluer au point qu'on puisse dire, comme lors de la construction du tabernacle: « Ne préparez plus d'offrandes. »

Le tabernacle était démontable, de façon à pouvoir être transporté d'un lieu à l'autre au cours des déplacements du camp. Pour cette raison, il avait des proportions restreintes et ne mesurait que seize mètres de longueur sur six et demi de largeur et de hauteur. Il n'en avait pas moins une superbe structure. Le bois employé pour les parois et l'ameublement était l'acacia, le plus durable qu'on pût se procurer au Sinaï. Les parois étaient en planches placées debout, côte à côte, reposant sur des bases d'argent et solidement reliées entre elles par des colonnes et des barres transversales. Le tout, recouvert d'or, donnait l'illusion d'un édifice d'or massif. La toiture se composait de quatre tapis superposés. Le premier consistait en une « tenture de fin lin retors et d'étoffes teintes en bleu d'azur, en pourpre écarlate et en cramoisi, sur laquelle des chérubins étaient artistement tissés » (Exode 26:1). Les trois autres étaient respectivement de poil de chèvre, de peaux de béliers teintes en rouge et de peaux de dauphins. Elles étaient cousues ensemble de façon à recouvrir complètement l'édifice.

La construction était divisée en deux par une riche tenture suspendue à des colonnes plaquées d'or. Une tenture toute semblable fermait l'entrée de la première pièce. De même que celle du plafond, ces deux tentures étaient d'un tissu luxueux, où le bleu, le pourpre et l'écarlate se combinaient avec art, et sur lequel se détachaient des chérubins tissés en brocart d'or et d'argent représentant l'armée angélique qui exerce un ministère en faveur du peuple de Dieu.

La tente sacrée était entourée d'une cour à ciel ouvert, appelée le parvis, fermée par un rideau de fin lin suspendu à des colonnes d'airain. L'entrée de cette enceinte, qui regardait l'orient, se composait d'une draperie richement travaillée, mais inférieure à celles du

sanctuaire. Les rideaux du parvis n'ayant que la moitié de la hauteur des parois du tabernacle, l'édifice se voyait facilement du dehors.

A l'intérieur du parvis, non loin de l'entrée, était placé l'autel des holocaustes, construit en airain. Tous les sacrifices étaient consumés sur cet autel et l'aspersion du sang expiatoire était faite sur ses cornes. Entre l'autel et le tabernacle se trouvait une cuve d'airain faite avec les miroirs offerts par les femmes d'Israël. Les prêtres s'y lavaient les mains et les pieds chaque fois qu'ils entraient dans les lieux saints ou qu'ils s'approchaient de l'autel pour y offrir un holocauste.

Dans la première pièce du tabernacle, appelée le lieu saint, se trouvaient la table des pains de proposition, le chandelier ou candélabre et l'autel des parfums. Située au nord, la table était entourée d'une garniture d'or et recouverte du même métal. Chaque sabbat, les prêtres y plaçaient douze gâteaux arrosés d'encens et disposés en deux piles. Les pains enlevés, considérés comme sacrés, étaient placés sur la table des prêtres. Au sud, il y avait le candélabre à sept lampes portées par sept branches ornées de fleurs de muguet artistement ciselées. Il était tiré d'un morceau d'or massif. Comme le tabernacle ne comportait aucune fenêtre, les lampes, qu'on ne devait jamais laisser éteindre toutes à la fois, l'éclairaient jour et nuit.

En face et tout près du voile qui séparait le lieu saint du lieu très saint et de la présence immédiate de Dieu, était placé l'autel d'or, appelé l'autel des parfums. Le prêtre y faisait brûler de l'encens matin et soir. Il en touchait les cornes avec le sang des sacrifices et l'aspergeait du sang de la victime au grand jour des expiations. Le feu de cet autel, allumé par Dieu lui-même, devait être religieusement entretenu. Jour et nuit, le parfum de l'encens sacré embaumait les lieux saints et se répandait au-dehors à une grande distance du tabernacle.

Le voile intérieur donnait accès au lieu très saint où se concentrait le service symbolique de l'expiation et de l'intercession, trait d'union entre le ciel et la terre. C'est dans cette pièce que se trouvait l'arche sainte: coffret d'acacia entièrement recouvert d'or, à l'intérieur comme à l'extérieur, et relevé à son bord supérieur par un couronnement d'or. Ce meuble était destiné aux deux tables de pierre sur lesquelles Dieu avait gravé lui-même les dix commandements. Cette loi étant la base de l'alliance contractée entre Dieu et Israël, on l'appelait l'arche de l'alliance ou du testament.

Le couvercle de l'arche, appelé le propitiatoire, était forgé d'un seul bloc d'or. A chaque extrémité, il était surmonté d'un chérubin en or faisant monter vers le ciel l'une de ses ailes, tandis qu'il repliait l'autre sur son corps (Voir Ézéchiel 1:11) en signe de vénération et d'humilité. Leurs visages tournés l'un vers l'autre et leurs yeux abaissés pieusement sur l'arche figuraient le respect de l'armée céleste pour la loi de Dieu et l'intérêt qu'elle porte au plan du salut.

Au-dessus du propitiatoire, entre les deux chérubins, une nuée lumineuse, appelée la

Shékinah, voilait la présence divine. C'est là que la voix céleste sortant de la nuée révélait sa volonté au prêtre ou répondait à ses prières. Un rayon de lumière illuminant l'ange de la droite indiquait l'approbation ou l'acceptation, tandis qu'une ombre ou un nuage recouvrant l'ange de la gauche annonçait la désapprobation ou le refus.

Si la loi de Dieu renfermée dans l'arche constituait la grande règle de la justice et proclamait la mort du violateur, le propitiatoire qui la recouvrait et où Dieu révélait sa présence promettait le pardon au pécheur repentant qui acceptait le sacrifice expiatoire. C'est ainsi que la rédemption par le Fils de Dieu était révélée par le symbolisme du sanctuaire, où

La bonté et la vérité se sont rencontrées; La justice et la paix se sont embrassées.

(Psaumes 85:11)

La gloire du sanctuaire vu de l'intérieur défiait toute description. Les parois d'or réfléchissant en tous sens les feux du candélabre; les vives couleurs des tentures brodées d'anges scintillants; les ors éclatants de la table et de l'autel de l'encens; et audelà du second voile, l'arche sainte, ses mystiques chérubins séparés par la redoutable Shékinah, manifestation visible de la présence de l'Éternel: tout cela n'était qu'un faible reflet de la magnificence incomparable du temple céleste, qui est le grand centre de l'œuvre de la rédemption.

La construction du tabernacle dura environ six mois. Quand tout fut terminé, Moïse examina soigneusement le travail accompli, et le compara avec le modèle qui lui avait été montré sur la montagne et les directives qu'il avait reçues de Dieu. « Et il vit qu'ils l'avaient exécuté conformément aux ordres de l'Éternel. Alors Moïse les bénit. » (Exode 39:43) Impatients de curiosité, tous les Israélites s'assemblèrent pour contempler l'édifice. Tandis qu'on l'admirait, plein d'une sainte vénération, la colonne de nuée descendit, flotta au-dessus du sanctuaire et l'enveloppa tout entier. « Et la gloire de l'Éternel remplit le tabernacle » (Exode 40:34), au point que Moïse luimême ne put y pénétrer. Profondément émus, les Israélites avaient la preuve que l'ouvrage de leurs mains était agréé. Mais bientôt, la joie qui gonflait tous les cœurs éclata en larmes de reconnaissance et en prières, où chacun demandait silencieusement à Dieu de demeurer avec son peuple.

Par ordre du Seigneur, la tribu de Lévi fut mise à part pour assurer les services du sanctuaire. Cette tribu remplaça ainsi le père de famille qui avait servi de prêtre dans les tout premiers temps, ainsi que le fils aîné qui lui avait été substitué depuis le temps d'Abraham. Dès ce moment, Dieu accorda cet honneur à la tribu de Lévi, en récompense de sa fidélité, comme aussi de son courage et de son zèle lors de l'affaire du veau d'or au Sinaï. Le sacerdoce fut réservé à la famille d'Aaron. Seuls celui-ci et ses fils furent autorisés à l'exercer. Les autres descendants de Lévi, chargés du tabernacle et de son ameublement, furent aussi appelés à seconder les prêtres dans leurs fonctions. Mais ils ne devaient offrir les sacrifices, faire brûler l'encens et regarder les objets sacrés qu'après les avoir recouverts.

Un costume spécial et conforme à leur charge

fut prescrit aux prêtres. L'ordre donné à Moïse était le suivant: « Tu feras préparer pour Aaron, ton frère, des vêtements sacrés qui lui serviront d'insigne et de parure. » (Exode 28:2) La robe du simple prêtre était de fin lin blanc, tissée d'une seule pièce. Elle descendait presque jusqu'aux pieds et était fixée à la taille par une ceinture de lin blanc brodée de bleu, de pourpre et d'écarlate. Un turban ou une mitre blanche complétait le vêtement. De même que Moïse avait reçu l'ordre d'ôter ses souliers sur une terre sainte, les prêtres ne devaient pas garder leurs chaussures pour entrer dans le sanctuaire. La poussière qui s'était attachée à leurs sandales aurait pu souiller le saint lieu. Avant de commencer leur service, soit au tabernacle, soit à l'autel des sacrifices, ils devaient donc ôter leurs chaussures dans le parvis et se laver les mains et les pieds. Ces précautions avaient pour but d'inculquer à tous les spectateurs la nécessité de se présenter devant Dieu exempt de toute souillure.

En conformité avec ses hautes fonctions, les vêtements du grand prêtre étaient faits de tissus précieux richement travaillés. En plus de sa robe de fin lin, le prêtre ordinaire portait un vêtement bleu d'azur tissé également d'une seule pièce qui se terminait par une garniture de clochettes d'or alternant avec une imitation de grenades en bleu, pourpre et écarlate. Par-dessus venait l'éphod, un gilet or, bleu, pourpre, écarlate et de fin lin, attaché à la taille par une ceinture magnifiquement ouvragée aux mêmes couleurs. L'éphod, qui était exempt de manches, portait des épaulettes brodées d'or sur lesquelles étaient enchâssées deux pierres d'onyx où l'on avait gravé les noms des douze tribus d'Israël.

Par-dessus l'éphod, pour finir, se plaçait le pectoral, le plus sacré des ornements sacerdotaux. D'un empan en carré, suspendu par des cordons bleus attachés à des boucles d'or partant des épaules, il était bordé de pierres précieuses correspondant à celles qui constituent les fondements de la cité de Dieu et garni sur quatre rangées de douze pierres précieuses sur lesquelles étaient gravés, comme sur les gemmes des épaulettes, les noms des douze tribus.

L'ordre divin était le suivant: « Aaron portera sur son cœur les noms des enfants d'Israël, gravés sur le pectoral du jugement: ce sera un mémorial perpétuel devant l'Éternel. » (Exode 28:29) C'est ainsi que Jésus-Christ, notre grand prêtre, porte sur son cœur le nom de toute âme contrite et croyante en faveur de laquelle il présente son sang devant le Père; de sorte que nous pouvons dire avec le

Psalmiste: « Moi, je suis pauvre et indigent; mais le

Seigneur pense à moi. » (Psaumes 40:18)

De chaque côté du pectoral, deux grandes gemmes, d'un vif éclat, appelées l'Urim et le Thummim, avaient pour but de révéler au grand prêtre et au peuple la volonté de Dieu. Le Seigneur répondait aux questions posées soit par une auréole de lumière entourant la gemme de droite, en signe d'approbation ou de consentement, soit par une ombre enveloppant la gemme de gauche, en signe de désapprobation ou de refus.

La mitre du grand prêtre consistait en un turban blanc auquel était fixé, par un cordon bleu, le diadème sacré, une lame d'or pur portant cette inscription: « Sainteté à l'Éternel. » Tout ce qui se rapportait aux vêtements ou à l'attitude des prêtres devait éveiller chez les spectateurs le sentiment de la sainteté de Dieu, du caractère sacré de son culte et de la pureté qu'il exige de ceux qui se présentent devant lui.

Comme le sanctuaire lui-même, les rites qui s'y accomplissaient par le ministère des prêtres devaient être « l'image et l'ombre des choses célestes » (Hébreux 8:5). Ces rites revêtaient une grande importance. Dieu donna à leur égard les instructions les plus précises et les plus explicites. Les cérémonies du sanctuaire se divisaient en deux parties: le service quotidien et le service annuel. Le service quotidien s'accomplissait à l'autel des holocaustes, dans le parvis du tabernacle et dans le lieu saint, tandis que le service annuel se déroulait dans le lieu très saint.

A part le grand prêtre, aucun mortel ne pouvait pénétrer dans la pièce intérieure du tabernacle. Une fois par an, et cela après une préparation sévère et solennelle, ce haut dignitaire entrait en tremblant devant Dieu pour y procéder, devant le propitiatoire, à l'expiation des péchés d'Israël. Dieu apparaissait alors dans la nuée de gloire. Audehors, la foule attendait dans le silence et la prière. Lorsque le séjour du grand prêtre dans le lieu très saint se prolongeait au-delà du temps accoutumé, l'effroi s'emparait du peuple qui se demandait si, à cause de ses péchés ou de ceux du prêtre, celui-ci n'avait pas été terrassé par la gloire de Dieu.

Le service quotidien se composait de l'holocauste du matin et du soir, de l'offrande de l'encens sur l'autel d'or, ainsi que de sacrifices offerts par des particuliers pour des péchés personnels. Il y avait également un rituel pour les sabbats, les nouvelles lunes et les fêtes annuelles.

Chaque matin et chaque soir, on offrait sur l'autel un agneau d'un an et des gâteaux pour signifier la consécration quotidienne de la nation à l'Éternel, comme pour réclamer le bénéfice du sang expiatoire du Rédempteur promis. Dieu ayant expressément recommandé que chaque offrande fût « sans défaut » (Exode 12:5), toutes les bêtes des sacrifices devaient être examinées par les prêtres, qui refusaient celles qui avaient une tare quelconque. Seule une offrande « sans défaut » pouvait servir de symbole à la pureté parfaite de « l'Agneau sans défaut et sans tache » (1 Pierre 1:19) qui allait venir.

Les sacrifices étaient également une figure de la perfection morale à laquelle doivent aspirer et parvenir les enfants de Dieu. L'apôtre Paul y fait allusion dans cette parole: « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre culte raisonnable. » (Romains 12:1) De même, en nous consacrant au Seigneur, nous devons nous efforcer de rendre aussi parfaite que possible l'offrande que nous lui présentons. Dieu n'agrée rien de moins que ce que nous pouvons lui apporter de meilleur. Ceux qui l'aiment de tout leur cœur désireront lui offrir leurs plus belles forces, et cela en mettant toutes leurs facultés en harmonie avec les lois divines.

C'était lors de l'offrande quotidienne de l'encens que le prêtre s'approchait le plus près de Dieu. Comme le voile intérieur du sanctuaire ne montait pas jusqu'au plafond, la gloire de l'Éternel siégeant sur le propitiatoire éclairait en partie le lieu saint à la vue du prêtre qui offrait l'encens en face de l'autel. Au moment où le nuage d'encens s'élevait de l'autel d'or et où la gloire divine descendait sur le propitiatoire, il arrivait souvent qu'elle débordait du lieu très saint jusque dans le lieu saint, au point que l'officiant était obligé de se retirer vers le voile de sortie. De même que dans le rituel symbolique le prêtre dirigeait par la foi son regard vers le propitiatoire qu'il ne voyait pas, ainsi le peuple de Dieu doit maintenant adresser ses prières à Jésus-Christ qui, bien qu'invisible à l'œil de la chair, plaide en sa faveur dans le sanctuaire céleste.

L'encens qui montait avec les prières d'Israël représente les mérites et l'intercession du Sauveur, ainsi que sa parfaite justice imputée au pécheur par la foi, et qui seule peut faire agréer le culte qu'il offre à son Dieu. En outre, s'il y avait devant le voile du lieu très saint un autel de perpétuelle intercession, il y avait aussi, devant le voile du lieu saint, un autel de continuelle expiation. Enfin, comme c'était par les symboles du sang et de l'encens que l'on pouvait s'approcher de Dieu, c'est par l'intermédiaire de notre grand Médiateur que les pécheurs peuvent venir au Seigneur, seul Dispensateur de miséricorde et de salut aux âmes repentantes.

Chaque matin et chaque soir, quand les prêtres entraient dans le lieu saint, à l'heure de l'encens, l'un d'eux offrait sur l'autel du parvis le sacrifice quotidien. C'était toujours une scène émouvante pour les adorateurs assemblés près du tabernacle. En effet, avant d'entrer, par l'intermédiaire du prêtre, en la présence de Dieu, les Israélites devaient sonder leurs cœurs et confesser leurs péchés, puis, unis dans une prière silencieuse, tourner leurs visages vers le lieu saint. Ainsi, tandis que leurs requêtes montaient avec la fumée de l'encens, ils s'appropriaient par la foi les mérites du Sauveur promis, préfiguré par le service expiatoire. Aussi les heures fixées pour le sacrifice du matin et du soir étaient-elles considérées comme sacrées et finirent-elles par être observées par toute la nation israélite comme heures du culte de famille.

Quand, plus tard, les Juifs en exil adressaient leurs prières au Dieu d'Israël, ils tournaient à ce moment-là leurs visages vers Jérusalem. Les chrétiens doivent trouver là l'exemple du culte de famille du matin et du soir. Si une répétition machinale de dévotions exemptes de tout esprit d'adoration déplaît au Seigneur, il voit en revanche avec plaisir ceux qui l'aiment s'incliner matin et soir pour lui demander le pardon de leurs péchés et réclamer les bénédictions dont ils ont besoin.

Les pains de proposition placés en permanence devant Dieu constituaient une offrande perpétuelle et faisaient donc partie du service quotidien. On les appelait « pains de proposition » ou « pains de la face », parce qu'ils étaient constamment devant la face de l'Éternel (Exode 25:30). Ils avaient pour but de rappeler que l'homme dépend de Dieu pour sa nourriture temporelle et spirituelle, et qu'il n'obtient l'une et l'autre que par la médiation du Fils de Dieu.

Dans le désert, le Seigneur avait nourri Israël du pain du ciel. Plus tard, c'est encore de la grâce divine que ce dernier attendait le pain du corps et celui de l'âme. La manne, comme les pains de proposition, était un symbole du Sauveur qui se tient sans cesse, pour nous, devant la face de Dieu. « Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel » (Jean 6:51), a-t-il dit lui-même. Quand les pains étaient, chaque sabbat, remplacés par des pains frais, on ôtait les grains d'encens placés dessus pour les faire brûler devant Dieu.

Ce qu'il y avait de plus important dans les services quotidiens, c'étaient les sacrifices individuels. Le pécheur repentant amenait son offrande à la porte du tabernacle et, plaçant sa main sur la tête de la victime, il lui transmettait symboliquement ses péchés, qu'il confessait. Puis, de sa propre main, il égorgeait l'animal, dont le sang était porté par le prêtre dans le lieu saint et aspergé devant le voile derrière lequel se trouvait la loi violée par le pécheur. Par cette cérémonie, le péché était, par l'intermédiaire du sang, transféré au sanctuaire. Dans les cas où le sang n'était pas porté au lieu saint, les prêtres consommaient la chair de la victime, selon le commandement de Moïse: « C'est une chose très sainte,... afin que vous portiez l'iniquité de l'assemblée, et que vous fassiez pour elle l'expiation devant l'Éternel. » (Lévitique 10:17) Ces deux rites figuraient le transfert des péchés au sanctuaire.

Tel était le rituel, jour après jour, d'un bout de l'année à l'autre. Aussi le sanctuaire, souillé peu à peu par les péchés d'Israël qui s'y accumulaient, devait-il être purifié par des cérémonies spéciales. En conséquence, Dieu ordonna qu'il fût fait expiation pour les deux lieux saints, comme pour l'autel, afin de les purifier et les sanctifier, « à cause des souillures des enfants d'Israël » (Lévitique 16:19). Une fois l'an, au grand jour des expiations ou des propitiations, le grand prêtre entrait dans le lieu très saint pour procéder à la « purification du sanctuaire ». Les rites qui s'y accomplissaient achevaient le cycle annuel du cérémonial.

Ce jour-là, on amenait devant l'entrée du tabernacle deux boucs. Par le sort, l'un d'eux était désigné pour l'Éternel, l'autre pour Azazel. Le bouc sur lequel tombait le premier sort était égorgé et offert pour les péchés du peuple. Le prêtre en portait le sang à l'intérieur du voile et en faisait aspersion sur le propitiatoire. « Il fera, avait dit Moïse, l'expiation pour le sanctuaire, à cause des souillures des enfants d'Israël et de leurs transgressions, quels que soient leurs péchés. Il fera de même pour la tente d'assignation qui est établie parmi eux au milieu de leurs souillures. » (Lévitique 16:16) Les instructions données à Moïse disaient: « Lorsqu'il aura achevé de faire l'expiation pour le sanctuaire,... Aaron fera approcher le bouc vivant. Il posera ses deux mains sur la tête du bouc vivant, et confessera sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël et toutes leurs transgressions, quels que soient leurs péchés; il les mettra sur la tête du bouc, et l'enverra au désert par un homme préposé à cet office. Le bouc ainsi chargé de toutes leurs iniquités les emportera dans une terre déserte; et l'homme lâchera le bouc dans le désert. » (Lévitique 16:20-22)

Tout travail était mis de côté. La congrégation d'Israël passait cette journée entière à s'humilier devant Dieu par un sérieux examen de conscience, par le jeûne et la prière. Ce

n'était que lorsque le bouc avait été conduit au désert que le peuple se considérait comme délivré de ses péchés.

Cette cérémonie annuelle enseignait au peuple des vérités importantes relatives à l'expiation des péchés. Par leurs offrandes faites dans le cours de l'année, les pénitents indiquaient qu'ils acceptaient le substitut qui devait un jour prendre leur place. Mais le sang des victimes n'achevait pas l'expiation des péchés. Il servait simplement de véhicule pour transférer ces péchés au sanctuaire. En offrant un sacrifice sanglant, le pécheur reconnaissait l'autorité de la loi, confessait sa culpabilité et exprimait sa foi en celui qui devait venir « ôter le péché du monde ». Mais il n'était pas entièrement dégagé de la condamnation de la loi.

Au jour des expiations, le grand prêtre, après avoir immolé une victime pour l'assemblée, en portait le sang dans le lieu très saint et en faisait aspersion sur le propitiatoire, au-dessus des tables de la loi. La loi qui exigeait la vie du pécheur était ainsi satisfaite, et le prêtre, en tant que médiateur, se chargeait de tous les péchés d'Israël. En quittant le sanctuaire, il plaçait ses mains sur la tête du bouc émissaire, « confessait sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël » et les transférait « sur la tête du bouc ». Celui-ci, « chargé de toutes leurs iniquités, les emportait dans une terre déserte ». C'est alors que le peuple se considérait comme définitivement libéré de sa culpabilité. Telles étaient les cérémonies accomplies au jour des expiations pour servir « d'image et d'ombre des choses célestes » (Hébreux 8:5).

Comme on l'a vu, le sanctuaire terrestre fut construit par Moïse sur le modèle qui lui avait été montré sur la montagne. C'était un symbole pour le temps présent; « ses deux lieux saints étaient une image du sanctuaire céleste »; Jésus-Christ, notre « grand prêtre, est ministre du sanctuaire et du véritable tabernacle dressé par le Seigneur, et non par un homme » (Hébreux 9:23; 8:2).

Contemplant, en vision, le temple de Dieu qui est dans le ciel, l'apôtre Jean y voit « sept lampes ardentes brûlant devant le trône ». Il y voit aussi un personnage qui a « un encensoir d'or », auquel « on donne beaucoup de parfums pour les offrir, avec les prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est devant le trône » (Apocalypse 8:3). Le prophète est ici admis à voir la première pièce du sanctuaire céleste. On y retrouve les sept lampes ardentes et l'autel d'or que le sanctuaire terrestre avait imités par le candélabre d'or et par l'autel des parfums. Une seconde fois, le prophète voit « le temple de Dieu s'ouvrir dans le ciel », et il y aperçoit « l'arche de l'alliance » (Apocalypse 11:19) figurée sur la terre par le coffret sacré construit par Moïse pour contenir la loi de Dieu.

En résumé, Moïse avait construit le sanctuaire terrestre « selon le modèle qu'il avait vu » (Acts 7:44). L'apôtre Paul déclare que « le tabernacle et tous les ustensiles du culte », lorsqu'ils furent terminés, représentaient le « sanctuaire céleste luimême » (Hébreux 9:21-23). Et saint Jean, de son côté, nous dit qu'il vit l'original dans lequel Jésus exerce son ministère en notre faveur et dont le tabernacle construit par Moïse était une miniature.

C'est après son ascension que notre Sauveur inaugura son ministère de grand prêtre dans le sanctuaire céleste. Jésus-Christ, écrit l'apôtre Paul, « n'est pas entré dans un sanctuaire fait de main d'homme, imitation du vrai sanctuaire; mais il est entré dans le ciel même, afin de comparaître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Hébreux 9:24). Son ministère comprend deux grandes phases embrassant chacune une certaine période de temps, et se déroulant respectivement dans l'une ou l'autre des pièces du sanctuaire céleste. Tout s'y passe exactement comme dans le sanctuaire terrestre, c'est-à-dire en deux cycles successifs: le service quotidien et le service annuel, pour chacun desquels était réservée l'une des deux pièces du tabernacle.

A son ascension, Jésus regagna le ciel pour y plaider en présence de Dieu les mérites de son sang en faveur des croyants, tout comme l'avaient fait les prêtres au tabernacle mosaïque lorsque, dans le lieu saint, ils faisaient aspersion du sang des sacrifices en faveur des pécheurs.

Mais le sang du Sauveur, tout en libérant de la condamnation le pécheur repentant, n'anéantit pas le péché. Celui-ci demeure sur les registres du sanctuaire jusqu'à l'expiation finale. C'est ce que montrait la dispensation mosaïque où le sang des sacrifices justifiait le pécheur, tandis que le péché lui-même subsistait dans le sanctuaire jusqu'au jour des expiations.

Au grand jour des récompenses finales, les morts seront « jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres » (Apocalypse 20:12). Cela fait, en vertu du sang expiatoire du Fils de Dieu, les péchés de tous les croyants seront effacés des dossiers du sanctuaire. Ce sera la purification de celui-ci par l'élimination des sombres annales du péché.

Sur la terre, cette liquidation solennelle: l'expiation définitive et l'effacement des péchés, était figurée par le cérémonial du grand jour des expiations ou de la purification du sanctuaire. Ce cérémonial consistait, en vertu du sang de la victime, à éliminer définitivement du sanctuaire tous les péchés qui s'y étaient accumulés et à les emporter au désert. Ainsi, au jour du jugement, les péchés de tous les vrais pénitents seront effacés des livres célestes pour ne plus revenir à la mémoire.

Satan est l'auteur du mal et l'instigateur de tous les péchés qui ont causé la mort du Fils de Dieu, et la justice exige qu'il subisse la peine capitale. L'œuvre du Sauveur en vue de la rédemption de l'homme ne sera donc complète que par la purification des impuretés qui souillent le sanctuaire céleste. Cela se produira lorsqu'ils seront placés sur la tête de Satan pour qu'il en subisse la pénalité finale, de même que cela se faisait dans le service rituel, où le cycle annuel se terminait par la purification du sanctuaire et la transmission des péchés sur la tête du bouc émissaire.

On voit par là que les cérémonies du tabernacle, comme celles du temple qui le remplaça, inculquaient jour après jour aux enfants d'Israël les grandes vérités se rattachant à la mort et au ministère de Jésus-Christ. Une fois l'an, tous les esprits se portaient sur le dénouement du

grand conflit entre le Fils de Dieu et Lucifer: la purification totale et définitive de l'univers par la disparition éternelle du péché et des pécheurs.

Chapitre 31 : Nadab et Abihu

La dédicace du tabernacle fut suivie de la consécration des prêtres. Les cérémonies de cette consécration durèrent sept jours. Au huitième, ils entrèrent dans les devoirs de leurs charges. Assisté par ses fils, Aaron offrit les sacrifices prescrits, puis, levant les mains, il bénit le peuple. Tout ayant été accompli selon ses ordres, Dieu manifesta son approbation en révélant sa gloire: le feu du ciel descendit et consuma l'offrande qui était sur l'autel. Frappé d'une admiration mêlée d'effroi à la vue de ce signe de la présence et de la faveur divines, la foule poussa d'une seule voix un cri de louange et d'adoration.

Peu après, un terrible malheur frappait la famille du grand prêtre. C'était à l'heure du culte, au moment où les prières et les cantiques s'élevaient vers le ciel. Les deux fils d'Aaron, portant leurs encensoirs, y faisaient brûler l'encens sacré dont la fumée odoriférante montait devant l'Éternel. Mais, au mépris des ordres reçus, ils s'étaient servis d'un « feu étranger » au lieu du feu sacré que Dieu avait lui-même allumé dans ce but. Alors une flamme sortit de la présence de l'Éternel et les consuma à la vue de la foule (Voir Lévitique 10:1-11).

Après Moïse et Aaron, Nadab et Abihu occupaient les plus hautes charges de la nation. Dieu les avait particulièrement honorés en leur permettant de contempler sa gloire sur la montagne avec les soixante-dix anciens. Leur faute n'en devenait donc que plus grave. Cet exemple nous avertit que les hommes ayant reçu de grandes lumières et qui, comme ces princes en Israël, ont joui de la communion de Dieu et de la lumière de sa gloire, ne doivent pas croire qu'ils peuvent pécher impunément. S'imaginer que Dieu sera moins sévère à l'égard d'hommes aussi singulièrement honorés, c'est se bercer d'une illusion fatale. Les hautes faveurs reçues exigent en retour une vertu et une sainteté correspondantes. Dieu ne se contentera pas à moins. De grands privilèges et des bénédictions spéciales ne sont pas une garantie de sécurité ni un blanc-seing de conduite. Tous les avantages que le Seigneur nous donne n'ont pour but que d'augmenter notre ardeur et notre zèle à faire sa volonté.

Nadab et Abihu n'avaient pas appris, dans leur jeunesse, à renoncer à leur volonté propre. L'extrême indulgence de leur père et son manque de fermeté à leur égard en étaient en grande partie la cause. Il avait permis à ses fils de suivre leurs inclinations. Des habitudes de mollesse et de facilité longtemps cultivées s'étaient enracinées en eux avec une force que le sentiment de leurs fonctions sacrées ne pouvait plus dominer. N'ayant pas appris à respecter l'autorité de leur père, ils ne voyaient pas la nécessité d'obéir strictement aux ordres de Dieu. La coupable indulgence d'Aaron envers ses fils avait fait d'eux les futures victimes des châtiments divins.

Dieu voulut enseigner au peuple que l'on doit s'approcher de lui avec une grande révérence et selon ses prescriptions; qu'il ne peut accepter une obéissance partielle, et qu'il ne lui suffit pas, dans un culte solennel, que tout soit fait à peu près selon les ordres donnés. Dieu a prononcé une malédiction contre ceux qui ne font aucune distinction entre les choses sacrées et les choses profanes. Il déclare par le prophète: « Malheur à ceux qui appellent le mal bien et

le bien mal; qui font des ténèbres la lumière et de la lumière les ténèbres. ... Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux et intelligents à leur propre sens! ... Car ils ont rejeté la loi de l'Éternel des armées; ils ont méprisé la parole du Saint d'Israël. » (Ésaïe 5:20-24) Que personne ne s'abuse par la pensée qu'une partie des commandements de Dieu n'est pas essentielle, ou que le Seigneur acceptera autre chose que ce qu'il nous demande. L'obéissance aux ordres de Dieu contenus dans sa Parole n'est pas facultative. Celui qui préfère la désobéissance en supportera les conséquences.

Il y a telle voie qui semble droite à l'homme, Et dont l'issue aboutit à la mort.

(Proverbes 14:12)

Moïse dit à Aaron, à Éléazar et à Ithamar, les deux fils survivants d'Aaron: « ...Ne découvrez point vos têtes, et ne déchirez pas vos vêtements, de peur que vous ne mourriez; ...car l'huile de l'onction de l'Éternel est sur vous. » Le conducteur d'Israël rappelait ainsi à son frère cette parole divine: « Je serai sanctifié par ceux qui s'approchent de moi, et je serai glorifié en présence de tout le peuple. » Aaron demeura silencieux. Il reconnaissait que la mort de ses deux fils, frappés sans avertissement pour un grave péché, était le résultat de sa propre négligence. Obéissant à l'avertissement de son frère, il dissimula sa tristesse. Il comprit qu'il ne fallait pas, par un signe de douleur quelconque, laisser soupçonner chez lui la moindre apparence de sympathie pour le mal, sympathie par laquelle la congrégation aurait pu être entraînée à murmurer contre Dieu.

Pour inspirer à tous une crainte salutaire du péché, Dieu voulait que son peuple reconnût la justice de ses châtiments, afin de préserver à temps ceux qui, par des idées erronées sur une prétendue indulgence divine, auraient cru pouvoir se livrer impunément au mal. Le ciel condamne toute fausse sympathie vis-à-vis du pécheur qui s'excuse. Le devoir des serviteurs de Dieu est d'avertir les personnes chez qui la perception morale s'est oblitérée au point de ne plus voir l'énormité de leurs fautes, et qui courent le danger de s'engourdir dans leur fatal aveuglement. Ceux qui atténuent la gravité et les résultats du péché peuvent se flatter de leur charité; leur œuvre n'en contrecarre pas moins celle de l'Esprit de Dieu. Ils bercent d'une sécurité fatale des pécheurs côtoyant l'abîme et se font à la fois complices de leur culpabilité et responsables de leur impénitence. Très nombreux sont ceux qui, à la faveur de cette décevante sympathie, sont allés à la ruine éternelle.

Il faut dire aussi que Nadab et Abihu n'auraient jamais commis ce péché s'ils n'avaient d'abord été en état d'ivresse partielle à la suite de copieuses libations de vin. Ils savaient pourtant qu'avant de pénétrer dans le sanctuaire où se manifestait la présence divine, ils devaient se livrer à une préparation sévère, dont leur intempérance les avait rendus incapables. Mais leur perception morale était à tel point engourdie qu'ils n'étaient plus capables de discerner entre le sacré et le profane. Aaron et ses deux fils survivants reçurent alors cet avertissement: « Tu ne boiras ni vin ni boisson (Lévitique 10:9-11), traduction littérale, toi ainsi que tes fils, quand vous entrerez dans la Tente d'assignation, de peur que vous ne

mourriez. C'est là une loi perpétuelle que vous observerez de génération en génération, afin que vous soyez toujours en état de discerner ce qui est saint et ce qui est profane, ce qui est souillé et ce qui est pur, et d'enseigner aux enfants d'Israël toutes les lois que l'Éternel leur a fait transmettre par Moïse. »

L'usage de boissons fermentées a pour effet d'affaiblir le corps, de troubler l'intelligence et d'émousser le sens moral. Il empêche l'homme de discerner avec exactitude le caractère sacré des choses saintes et l'obligation des commandements de Dieu. Le Seigneur veut que tous ceux qui occupent des positions sacrées soient strictement tempérants, afin que leur esprit, toujours lucide, puisse distinguer entre le bien et le mal, et qu'ils ne se départissent jamais de la sagesse et de la fermeté nécessaires dans l'administration de la justice, comme dans l'exercice de la miséricorde.

Cette obligation est aussi valable aujourd'hui qu'au temps d'Israël. Aux disciples de JésusChrist, l'apôtre Pierre écrit: « Vous êtes la race élue, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis. » (1 Pierre 2:9) Pour arriver à le servir d'une manière acceptable, notre Créateur nous demande de conserver nos facultés dans la meilleure condition possible. L'usage des boissons fermentées produit encore les mêmes effets que sur les prêtres d'Israël. Il émousse nos sentiments à l'égard du péché au point que les choses sacrées et les choses profanes se confondent. De là cet avertissement solennel et terrible adressé à l'Église de tous les siècles: « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? L'homme qui détruit le temple de Dieu sera détruit lui-même par Dieu; car le temple de Dieu est saint, et vous êtes saints, vous aussi. » « Ne savez-vous pas que ... vous ne vous appartenez plus à vous-même? Car vous avez été rachetés à un grand prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps. » « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » (1

Corinthiens 3:16, 17; 6:19, 20; 10:31)

Chapitre 32 : La Loi et les Alliances

Dès leur création, Adam et Ève connurent la loi de Dieu et ses exigences. Ses préceptes étaient écrits dans leurs cœurs. Quand ils tombèrent dans le péché, loin de changer sa loi, Dieu conçut un plan qui, mis en œuvre, devait ramener le pécheur à l'obéissance. Il leur promit un Sauveur dont la mort — auguste rançon pour les péchés — serait préfigurée par le sang de victimes symboliques. C'est la preuve que si la loi de Dieu n'avait pas été transgressée, la mort n'aurait jamais existé. Un Sauveur n'aurait pas été nécessaire, pas plus que de sanglants sacrifices pour annoncer sa venue.

Les descendants d'Adam transmirent de père en fils, d'une génération à l'autre, la connaissance de la loi de Dieu. Ceux qui acceptèrent le moyen de salut si gracieusement offert aux hommes, et qui suivirent la voie de l'obéissance furent si peu nombreux, et le monde fut bientôt si corrompu, que, pour le purifier, le déluge devint une nécessité. La loi, conservée par Noé et sa famille, fut communiquée par eux à leurs descendants. Plus tard, les hommes s'étant de nouveau égarés dans le mal, Dieu choisit Abraham dont il déclara: « Abraham a obéi à ma voix et a observé ce que je lui avais ordonné, mes commandements, mes

préceptes et mes lois. » (Genèse 26:5)

C'est à lui que fut donné le rite de la circoncision, symbole de consécration à Dieu, d'un engagement à fuir l'idolâtrie et à garder la loi divine. Faute d'avoir tenu cet engagement, et pour s'être laissé entraîner à s'unir aux païens et à suivre leurs pratiques, les descendants d'Abraham furent emmenés en Égypte et réduits en esclavage. Durant leur séjour dans ce pays, leurs relations avec les idolâtres et leur soumission forcée, comme leur contact avec les turpitudes et les erreurs du paganisme, les entraînèrent plus loin encore dans la prévarication. Pour cette raison, après les avoir fait sortir d'Égypte, Dieu les amena au pied du Sinaï. Là, du haut de la montagne enveloppée de sa gloire, entouré de l'armée des anges et au milieu de l'ébranlement de la nature, Dieu fit entendre sa loi à la multitude.

Même alors, il ne la confia pas à la mémoire d'un peuple trop enclin à l'oublier. Pour empêcher que ses saints préceptes ne fussent mélangés à des traditions païennes ou confondus avec des lois ou des traditions humaines, il les écrivit sur des tables de pierre. Et il ne se contenta pas de publier le Décalogue. Le peuple d'Israël s'était montré si disposé à s'égarer que Dieu voulut en quelque sorte fermer l'accès à toutes les tentations. Moïse reçut l'ordre d'écrire des instructions et des statuts où la volonté divine était exprimée en détail. Ces statuts qui se rapportaient aux devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers l'étranger, n'étaient qu'une amplification, un développement des principes énoncés dans les dix commandements. Ils avaient pour but de prévenir toute erreur et de rehausser la sainteté des dix paroles gravées sur la pierre.

En d'autres termes, si l'homme avait obéi à la loi divine telle qu'elle fut donnée à Adam, conservée par Noé et observée par Abraham, la circoncision n'aurait pas été nécessaire. Et si

les descendants d'Abraham avaient gardé l'alliance dont la circoncision était le signe, ils n'auraient jamais été entraînés dans l'idolâtrie, et la dure servitude égyptienne n'aurait pas eu lieu. La loi de Dieu, conservée dans leurs mémoires, n'aurait pas été proclamée au Sinaï ni gravée sur la pierre. Enfin, si le peuple d'Israël avait observé les dix commandements, les préceptes additionnels donnés à Moïse auraient été superflus.

En outre, le système sacrificiel confié à Adam avait été perverti par ses descendants. Au cours des rapports prolongés de ceux-ci avec les idolâtres, les rites simples et significatifs divinement prescrits avaient été altérés par un mélange de superstitions et de coutumes païennes. De là les précisions données au Sinaï relatives aux sacrifices. De là aussi, après l'achèvement du tabernacle, les instructions sur les offrandes et les formes du culte à observer au sanctuaire. Ce fut cette loi cérémonielle que Moïse écrivit dans un livre, tandis que les dix commandements prononcés au Sinaï et gravés par Dieu lui-même sur les tablettes de pierre étaient religieusement conservés dans l'arche.

Bien des gens aujourd'hui confondent ces deux lois. Pour prouver que la loi morale est abolie, ils citent, comme s'y rapportant, des passages relatifs à la loi cérémonielle. C'est là une perversion des Écritures. La distinction entre ces deux lois est simple et claire. Le système cérémoniel se composait, exclusivement, de symboles préfigurant le Sauveur à venir, son sacrifice et son sacerdoce. Cette loi rituelle, ses sacrifices et ses ordonnances ne devaient être observés par les Hébreux que jusqu'à ce que le type rencontrât l'antitype, à la mort du Messie, l'Agneau de Dieu qui devait « ôter le péché du monde », moment à partir duquel tous les sacrifices devaient cesser. Telle est la loi que Jésus-Christ « a supprimée en la clouant à la croix » (Colossiens 2:14).

Quant à la loi des dix commandements, voici ce qu'en dit le Psalmiste: « O Éternel, ta parole subsiste à toujours dans les cieux. » (Psaumes 119:89) Jésus lui-même a fait à ce sujet les déclarations suivantes: « Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi. ... En effet, je vous le dis en vérité: — expression qui donne à sa déclaration toute l'énergie possible — avant que le ciel et la terre aient passé, il ne disparaîtra de la loi ni un seul iota ni un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit accompli. » (Matthieu 5:17, 18) Non seulement Jésus affirme ici les obligations de la loi dans le passé et à son époque, mais il déclare qu'elles dureront aussi longtemps que les cieux et la terre. La loi de Dieu est donc immuable. Ses droits sur l'humanité sont les mêmes dans tous les âges.

Rappelant la loi proclamée au Sinaï, Néhémie déclare: « Tu descendis sur la montagne du Sinaï; tu leur parlas du haut des cieux, et tu leur donnas des lois justes, des enseignements vrais, des préceptes et des commandements excellents. » (Néhémie 9:13) Au sujet du commandement qui dit: « Tu ne convoiteras point », l'apôtre Paul affirme que la loi est « sainte, et le commandement saint, juste et bon » (Romains 7:12).

La mort du Sauveur, qui mit fin à la loi des rites et des ombres, ne modifia pas les obligations de la loi morale. Bien au contraire: le fait même que le Fils de Dieu dut mourir pour expier sa violation en démontre le caractère immuable.

Ceux qui enseignent que Jésus est venu abolir la loi de Dieu et rendre caduc l'Ancien Testament parlent de l'économie judaïque comme d'une période de ténèbres, et de la religion des Hébreux comme ne consistant qu'en rites et en cérémonies. C'est une erreur. La trace merveilleuse du grand JE SUIS se retrouve à travers toutes les périodes de l'histoire sainte, où sont racontées ses voies envers le peuple élu. Jamais il n'accorda aux hommes des preuves plus éclatantes de sa présence que lorsque, reconnu comme seul monarque en Israël, il lui donna sa loi, que l'on vit sa marche effrayante à travers le camp et sa main invisible y présenter le sceptre de son ineffable majesté.

Ce ne fut pas seulement à l'avènement du Sauveur, mais à travers tous les siècles qui suivirent la chute et la promesse de la rédemption, que « Dieu était en Jésus-Christ, réconciliant avec lui le monde » (2 Corinthiens 5:19). Dans toutes les manifestations de la présence divine en Israël, c'est par son Fils que Dieu révélait sa gloire, ce Fils qui était à la base et au centre du système des sacrifices, tant dans l'âge patriarcal que sous l'économie judaïque.

Depuis le péché de nos premiers parents, il n'y a plus eu de communication directe entre Dieu et l'homme. C'est entre les mains de son Fils que le Père a remis le monde pour le racheter par son œuvre médiatrice, tout en revendiquant la sainteté et l'autorité de sa loi. Toutes les relations qui ont été établies entre le ciel et notre humanité déchue ont eu le Fils de Dieu pour intermédiaire. C'est le Fils de Dieu qui fit la promesse de la rédemption à nos premiers parents, et c'est lui qui se révéla aux patriarches. Adam, Noé, Abraham, Isaac, Jacob et Moïse connaissaient l'Évangile. Ils attendaient leur salut d'un substitut qui se porterait garant de l'humanité. Ils s'entretenaient avec celui qui devait s'incarner ici-bas, et quelques-uns d'entre eux ont même parlé face à face avec lui et avec ses anges (Genèse 16:13; 17:1; 32:30; Exode 24:11; Deutéronome 5:24; Juges 6:22; 13:22; Ésaïe 6:5; Actes des Apôtres 7:38).

Non seulement Jésus-Christ a été le conducteur des Hébreux à travers le désert, l'Ange en qui était le nom de Jéhovah, et qui, voilé par la colonne de nuée, marchait au désert devant les caravanes d'Israël, mais c'est lui qui donna la loi à ce peuple. C'est Jésus-Christ qui, du Sinaï enflammé, prononça les dix préceptes de la loi de son Père, et c'est lui encore qui remit à Moïse cette loi gravée sur les tables de pierre.

Parlant des « prophètes qui ont prophétisé touchant la grâce qui nous était destinée », l'apôtre Pierre écrit qu'ils « cherchaient à découvrir l'époque et les circonstances marquées par l'Esprit du Christ qui était en eux, et qui attestait d'avance les souffrances réservées au Christ et les gloires qui devaient les suivre » (1 Pierre 1:10, 11). C'est donc Jésus-Christ qui parlait avec son peuple par les prophètes, et c'est sa voix que nous entendons dans l'Ancien Testament. « Le témoignage de Jésus, c'est l'esprit de la prophétie. » (Apocalypse 19:10)

Dans ses enseignements, alors qu'il vivait icibas, Jésus renvoyait ses auditeurs à l'Ancien Testament, les seuls livres de la Bible qui existaient alors: « Vous sondez les Écritures, disait-il, parce que vous pensez avoir par elles la vie éternelle: ce sont elles qui rendent témoignage de moi. » (Jean 5:39) Il déclarait aussi: « Ils ont Moïse et les prophètes; qu'ils les écoutent. » Et il ajoutait: « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seraient pas non plus persuadés quand même quelqu'un des morts ressusciterait. » (Luc 16:2931)

La loi cérémonielle donnée par Jésus-Christ a été abrogée au Calvaire. L'apôtre Paul expliquait aux Juifs quelles en avaient été la valeur et la place dans le plan de la rédemption en rapport avec l'œuvre du Sauveur. Il la déclarait glorieuse et digne de son divin auteur. Le solennel rituel du sanctuaire symbolisait de grandes vérités qui devaient être enseignées à travers les générations. Le nuage d'encens qui montait avec les prières d'Israël symbolisait la justice du Christ qui seule peut faire agréer par Dieu la prière du pécheur. La victime sanglante sur l'autel du sacrifice rendait son témoignage au Rédempteur à venir, tandis que dans le lieu très saint brillait le signe visible de la présence divine. Et voilà comment, à travers tant de ténèbres et d'apostasies, la foi demeura vivace dans le cœur des hommes jusqu'à l'avènement du Messie promis.

Bien avant de venir sur la terre sous forme humaine, Jésus était la lumière de son peuple et du monde. La première lueur qui filtra à travers les ténèbres dont le péché avait enveloppé la terre nous est parvenue par Jésus-Christ. Et c'est à lui que nous devons chaque rayon de lumière divine destiné aux humains. Dans le plan de la rédemption, c'est lui l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier.

Depuis que le Sauveur a versé son sang pour la rémission des péchés, et qu'il est monté au ciel « afin de comparaître pour nous devant la face de Dieu » (Hébreux 9:24), c'est par torrents que la lumière est descendue sur nous du haut du Calvaire et des lieux saints du sanctuaire céleste. Mais les vives lumières qui nous inondent ne doivent pas nous faire mépriser celles qui furent autrefois accordées aux hommes à travers des symboles annonçant un Sauveur à venir. L'Évangile illumine l'économie judaïque; et c'est lui qui donne toute sa signification à la loi cérémonielle. A mesure que de nouvelles vérités sont révélées, nous comprenons mieux le caractère de Dieu dans ses voies envers le peuple élu. Tout nouveau rayon de lumière nous donne une intelligence plus claire du plan de la rédemption qui est l'accomplissement de la volonté divine. De nouvelles beautés, une force nouvelle émergent de la Parole inspirée, et nous en étudions les pages avec un intérêt toujours croissant.

Maints esprits s'imaginent que Dieu avait placé une muraille entre les Hébreux et le monde extérieur, et que ses soins, son amour, refusés en bonne partie au reste de l'humanité, étaient presque exclusivement réservés à Israël. C'est encore une erreur. Dieu n'entendait pas qu'il s'élevât une cloison étanche entre son peuple et les autres nations. Le cœur de l'Être infini soupirait après tous les habitants de la terre. Quoique rejeté, il cherchait constamment à se révéler à eux pour les rendre participants de son amour et de sa grâce.

Le peuple élu devait faire part aux autres des bénédictions divines. Ce fut le cas d'Abraham. Appelé, honoré, béni de Dieu, il faisait briller la lumière dans tous les pays où il séjournait. Il ne craignait pas d'entrer en contact avec les hommes qui l'entouraient. Il avait des relations amicales avec les rois des nations environnantes, dont quelques-uns l'honoraient de leur respect. Sa droiture, son désintéressement, sa bravoure, sa bienfaisance firent successivement connaître le caractère de Dieu aux habitants de la Mésopotamie, de l'Égypte et même de Sodome.

Il en fut de même de Joseph à l'égard du peuple égyptien et de toutes les nations qui étaient en relations avec ce puissant royaume. Pourquoi Dieu éleva-t-il Joseph à une si haute situation en Égypte? Il aurait pu réaliser ses desseins envers les enfants de Jacob d'une tout autre manière. S'il le plaça dans le palais des rois, c'était parce qu'il voulait répandre par lui, auprès et au loin, les rayons de la lumière céleste. Par sa sagesse et sa justice, la pureté et le désintéressement de sa vie quotidienne, son souci des intérêts du peuple, qui était idolâtre, Joseph se montra un vrai représentant de Jésus-Christ. Par son bienfaiteur, auquel toute l'Égypte adressait ses louanges et sa gratitude, cette nation païenne put connaître l'amour de son Créateur et Rédempteur.

En la personne de Moïse, également, Dieu dressa un flambeau au pied du trône du plus puissant monarque de la terre, et cette révélation de son vrai caractère aux âmes sincères eut lieu avant l'apparition de ses jugements sur ce royaume.

De même, la délivrance d'Israël lors de sa sortie d'Égypte contribua à étendre fort loin la connaissance de la puissance divine et fit trembler la population belliqueuse et redoutable de Jéricho. « Nous l'avons appris, dit Rahab, qui vivait dans cette cité, et notre cœur s'est fondu, et il n'est plus resté de courage en aucun de nous pour vous résister; car c'est l'Éternel, votre Dieu, qui est Dieu, en haut dans les cieux, et en bas sur la terre. » (Josué 2:11) Des siècles après l'exode, les prêtres philistins rappelaient encore les plaies d'Égypte à leur peuple, et l'avertissaient de ne pas s'opposer au Dieu des Hébreux.

Si le Seigneur avait choisi Israël, s'il l'avait béni et rendu prospère, ce n'était pas pour qu'il fût l'objet exclusif de ses faveurs, mais pour se faire connaître par lui à tous les habitants de la terre. Or, c'était précisément pour atteindre ce but qu'il lui avait ordonné de rester séparé des nations païennes qui l'entouraient.

C'est parce que l'idolâtrie et tous les péchés qui l'accompagnent lui sont odieux, que l'Éternel ordonna à son peuple de ne pas se mélanger avec les autres nations pour imiter leur conduite (Voir Exode 23:24) et oublier son Dieu. Dans ce même but, il défendit aux Israélites de se marier avec les idolâtres. Il était tout aussi nécessaire alors que maintenant au peuple de Dieu de se « séparer de la souillure du monde » et de se préserver de tout ce qui est contraire à la vérité et à la justice. Mais Dieu n'entendait pas, pour autant, que son peuple, drapé dans sa propre justice, se séparât du reste du monde au point de n'exercer sur lui aucune influence.

Dans tous les siècles, les disciples du Christ, semblables à leur Maître, doivent être la lumière du monde. Le Sauveur a dit: « Vous êtes la lumière du monde; une ville située sur une montagne ne peut être cachée, et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau; mais on la met sur un support, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison », c'est-à-dire dans le monde. Et il ajoute: « Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux. » (Matthieu 5:14-16) C'est là précisément ce qu'avaient fait Hénoc, Noé, Abraham, Joseph et Moïse, et c'est ce que Dieu attendait du peuple d'Israël. En revanche, en s'abandonnant à leurs cœurs endurcis et incrédules, poussés par Satan, les Israélites tombèrent tantôt dans un extrême, tantôt dans un autre. Ou bien, dans leur bigoterie et leur exclusivisme orgueilleux, ils cachèrent leur lumière, comme si l'amour de Dieu n'était que pour eux; ou bien ils se livrèrent aux pratiques abominables de leurs voisins.

De même que la Bible nous révèle deux lois: l'une immuable et éternelle, l'autre provisoire et temporaire, de même elle nous présente deux alliances. L'alliance de grâce fut d'abord conclue en Éden, alors qu'après sa chute l'homme apprit que la postérité de la femme écraserait la tête du serpent. Cette alliance offrait à tous les hommes le pardon de Dieu, la grâce nécessaire pour lui obéir par la foi en Jésus-Christ, et la vie éternelle. Les patriarches connurent ainsi l'espérance du salut.

La même alliance fut renouvelée à Abraham lorsque Dieu lui fit la promesse suivante: « Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité. » (Genèse 22:18) Cette promesse, Abraham le savait, se rapportait au Fils de Dieu. C'est du Sauveur qu'il attendait le pardon de ses péchés, et ce fut cette foi que Dieu lui « imputa à justice » (Romains 4:9; Galates 3:8, 16). Cette alliance avec Abraham maintenait l'autorité et l'obligation de la loi morale, car Dieu avait dit au patriarche: « Je suis le Dieu tout-puissant. Marche devant ma face, et sois intègre. » (Genèse 17:1) Et il lui rendit ce témoignage: « Abraham a obéi à ma voix, et a observé ce que je lui avais ordonné, mes commandements, mes préceptes et mes lois. » (Genèse 26:5; 17:7) Or, cette alliance était pour tous les temps: « Je ferai mon alliance avec toi, lui avait dit l'Éternel, et avec ta postérité après toi, d'âge en âge; ce sera une alliance perpétuelle, en sorte que je serai ton Dieu, et celui de ta postérité après toi. » (Genèse 26:5; 17:7)

Conclue avec Adam et renouvelée avec

Abraham, cette alliance ne put être ratifiée qu'à la mort de Jésus-Christ. Néanmoins, elle fut appelée une nouvelle alliance. Fondée sur la loi divine, elle avait pour but de remettre l'homme en harmonie avec la volonté de Dieu, en le rendant capable d'observer ses préceptes.

L'autre contrat, appelé dans les Écritures « l'ancienne alliance », fut passé entre Dieu et Israël au Sinaï, et ratifié par le sang d'un sacrifice, tandis que l'alliance avec Abraham le fut par le sang du Rédempteur. Si celle-ci est appelée la « deuxième » ou la « nouvelle alliance », c'est parce que le sang qui la ratifia fut versé postérieurement à celui qui scella la première alliance. Il est indéniable que la « nouvelle » alliance était déjà en vigueur aux jours

d'Abraham puisqu'elle fut alors confirmée tant par la promesse que par le serment de Dieu, « deux choses immuables et sans mensonge possible, puisqu'elles viennent de Dieu » (Hébreux 6:18).

Mais, demandera-t-on, si l'alliance conclue avec Abraham comprenait la promesse de la rédemption, comment expliquer qu'une autre alliance ait été plus tard contractée au Sinaï? — C'est parce qu'au cours de leur servitude, les Hébreux avaient en bonne partie perdu la connaissance de Dieu et des principes renfermés dans l'alliance avec Abraham. En outre, le Seigneur voulait les amener à l'aimer, à se confier en lui et à sentir leur besoin de son secours en les amenant à la mer Rouge dans un endroit où, poursuivis par les Égyptiens, il leur était impossible d'échapper. Ce but fut atteint. Leur délivrance les remplit d'amour et de reconnaissance envers Dieu, comme aussi de confiance en son puissant soutien.

Une vérité plus grande encore devait leur être inculquée. Ayant vécu au milieu de l'idolâtrie, ils ne se faisaient une juste idée ni de la sainteté de Dieu, ni de la profonde perversité de leurs cœurs et de leur complète incapacité d'obéir par eux-mêmes à la loi divine et, par conséquent, de la nécessité d'un Sauveur.

Pour leur apprendre tout cela, Dieu les amena au Sinaï où il leur révéla sa gloire, leur donna sa loi et leur promit de grands bienfaits en retour de leur obéissance: « Si vous obéissez à ma voix et si vous gardez mon alliance, ... vous serez pour moi un royaume de prêtres, une nation sainte. » (Exode 19:5, 6) Ne comprenant pas la dépravation du cœur humain; ignorant qu'en dehors du Sauveur il lui était impossible d'observer la loi de Dieu, le peuple entra sans hésiter dans l'alliance qui lui était proposée. Fort de sa propre justice, le peuple déclara: « Nous ferons tout ce que l'Éternel nous a prescrit, et nous lui obéirons. » (Exode 24:7)

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis cette scène de majesté et de terreur où ils avaient, en tremblant, entendu proclamer la loi de Dieu, que, rompant leur alliance avec l'Éternel, ils se prosternaient devant une image de métal! Ils ne pouvaient donc plus compter sur la faveur d'en haut en vertu d'une alliance qu'ils avaient violée. En revanche, en se rendant compte de leur misère morale et de leur besoin de pardon, ils étaient préparés à comprendre la nécessité du Sauveur offert par l'alliance avec Abraham et préfiguré par les sacrifices. Dès ce moment, ramenés par la foi et la gratitude à un Dieu qui pouvait les délivrer de l'esclavage du péché, ils étaient prêts à apprécier les bienfaits de la nouvelle alliance.

Les termes de l'ancienne étaient: Obéis et tu vivras; « l'homme qui accomplit [mes lois] vivra par elles » (Ézéchiel 20:11; Lévitique 18:5). D'autre part, elle disait: « Maudit est celui qui ne met pas cette loi en pratique! » (Deutéronome 27:26) La nouvelle alliance, en revanche, a été « établie sur de meilleures promesses », à savoir: la promesse du pardon des péchés et celle du don de la grâce divine qui renouvelle le cœur et le met en harmonie avec les principes de la loi divine. « Voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël après ces jours-là, dit l'Éternel. Je mettrai ma loi au-dedans d'eux, et je l'écrirai dans leur cœur. ... Je pardonnerai leur iniquité et je ne me souviendrai plus de leur péché. » (Hébreux 8:6; Jérémie 31:33, 34)

En vertu de cette alliance, la loi même qui avait été gravée sur les tables de pierre est écrite par le Saint-Esprit dans notre cœur. Au lieu de chercher à établir notre propre justice, nous acceptons celle du Sauveur. Son sang expie nos péchés et son obéissance nous est imputée. Alors notre cœur, renouvelé par le Saint-Esprit, est rendu capable de produire « les fruits de l'Esprit ». Par la grâce de Jésus-Christ, nous vivons désormais dans l'obéissance à la loi de Dieu. Avec lui, nous pouvons dire:

Durant son séjour sur la terre, Jésus disait: « Mon Père ... ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. » (Jean 8:29)

L'apôtre Paul expose clairement les rapports qui existent, sous la nouvelle alliance, entre la foi et la loi: « Étant donc justifiés par la foi, dit-il, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur JésusChrist. » « Anéantissons-nous donc la loi par la foi? Non, certes! Au contraire, nous la confirmons. » « Car ce qui était impossible à la loi, attendu que la chair la rendait impuissante [à justifier l'homme qui l'a violée], Dieu l'a fait! En envoyant à cause du péché son propre Fils dans une chair semblable à notre chair de péché, il a condamné le péché dans la chair, afin que la justice prescrite par la loi fût accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'esprit. » (Romains 5:1; 3:31; 8:3, 4)

L'œuvre de Dieu est la même dans tous les temps; mais elle passe par diverses phases pour s'adapter aux différents âges du monde. A partir de la première promesse évangélique, passant par l'âge patriarcal et l'économie judaïque, le plan de la rédemption a suivi un développement graduel et constant. Le Sauveur, figuré dans les rites et les cérémonies de la loi mosaïque, n'est autre que celui qui nous est révélé dans l'Évangile. Les nuages qui voilaient sa personne divine se sont dissipés. Les vapeurs et les ombres ont disparu, et Jésus, le Rédempteur du monde, apparaît aujourd'hui à nos yeux.

Celui qui proclama la loi au Sinaï et donna à Moïse les préceptes de la loi cérémonielle est celuilà même qui prononça le Sermon sur la montagne. Les grands principes de l'amour envers Dieu énoncés là comme étant le fondement de la loi et des prophètes ne sont que la répétition de ce qu'il avait dit au peuple hébreu par la bouche de Moïse:

« Écoute, Israël! L'Éternel, notre Dieu, est le seul Éternel! Tu aimeras l'Éternel de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. »

(Deutéronome 6:4, 5)

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Lévitique 19:18)

Notre divin Maître est le même sous les deux dispensations ou alliances. Ses exigences n'ont pas varié. Les principes de son gouvernement restent identiques, car ils procèdent tous du « Père des lumières, en qui il n'y a aucune variation ni aucune ombre de changement » (Jacques 1:17).

Chapitre 33 : Du Sinaï à Kadès

La construction du tabernacle avait commencé quelque temps après l'arrivée au Sinaï; et c'est au début de la deuxième année, à partir de l'exode, que l'édifice sacré fut dressé pour la première fois. Son inauguration fut suivie de la consécration des prêtres, de la célébration de la Pâque, du dénombrement du peuple et de l'achèvement de l'organisation civile et religieuse de la nation. Le culte avait pris une forme plus précise. Pourvu d'une législation civile admirablement détaillée et d'une merveilleuse simplicité, l'État israélite était désormais organisé d'une manière parfaitement adaptée à son entrée en Canaan. Ce travail avait duré environ un an.

L'ordre et la perfection qui éclatent dans toutes les œuvres de Dieu étaient visibles dans l'économie hébraïque. Dieu était le souverain d'Israël, le centre du pouvoir et du gouvernement. Moïse avait été désigné comme conducteur de la nation, chargé de faire respecter les lois au nom du Seigneur. Un conseil de soixante-dix anciens choisi parmi les douze tribus le secondait dans la gestion des affaires. Puis venaient les prêtres, qui consultaient Dieu dans le sanctuaire. Des chefs ou princes gouvernaient les tribus. Sous ceux-ci étaient placés des « chefs de milliers, de centaines, de cinquantaines et de dizaines », ainsi que des « officiers » auxquels étaient confiées des charges spéciales (Deutéronome 1:15).

Le camp israélite, disposé dans un ordre parfait, était partagé en trois grandes sections qui avaient chacune sa place dans le campement. Au centre se trouvait le tabernacle, demeure du Monarque invisible. Autour du tabernacle campaient les prêtres et les Lévites. Au-delà de ce cercle venaient les tribus. Le soin du tabernacle et de tout ce qui s'y rattachait, tant durant les haltes qu'en voyage, incombait aux Lévites. Lorsqu'on levait le camp, ils pliaient la tente sacrée pour la dresser à la prochaine étape. Il était interdit sous peine de mort aux membres des autres tribus de s'en approcher.

Les Lévites se partageaient, selon les trois fils de Lévi, en trois familles, dont chacune avait sa charge spéciale. En face du tabernacle, les tentes les plus rapprochées étaient celles de Moïse et d'Aaron. Au sud se trouvaient les Kéhathites, qui avaient le soin de l'arche et des autres meubles sacrés. Au nord se plaçaient les Mérarites, qui s'occupaient des colonnes, des bases et des parois. Derrière venaient les Guerçonites, à qui étaient confiées les draperies et les tentures.

Chaque tribu avait également sa place marquée. Soit durant la marche, soit au repos, elle campait autour de son étendard. Dieu avait ordonné: « Les enfants d'Israël camperont chacun près de sa bannière, sous les enseignes de leurs maisons patriarcales; ils camperont vis-à-vis et tout autour de la tente d'assignation. » En voyage, « ils marcheront dans l'ordre où ils auront campé, chacun à son rang, selon sa bannière » (Nombres 2:2, 17). Les étrangers qui avaient accompagné Israël lors de la sortie d'Égypte n'étaient pas admis à occuper la place réservée

aux tribus; ils se plaçaient à l'extérieur du camp; leurs enfants étaient exclus de la communauté jusqu'à la troisième génération (Voir Deutéronome 23:7, 8).

On exigeait dans le camp non seulement l'ordre le plus strict, mais aussi une propreté scrupuleuse. En vue de conserver la santé d'une aussi grande multitude, des règlements sanitaires très précis étaient en vigueur. Par exemple, il était interdit à toute personne atteinte d'une souillure corporelle quelconque d'entrer dans le camp. Une propreté et un ordre rigoureux étaient les conditions indispensables à la présence du Dieu saint qui avait dit: « Ton camp devra être saint, de peur que l'Éternel ne voie chez toi quelque chose d'impur et qu'il ne se détourne de toi. » (Deutéronome 23:14)

Quand Israël se remettait en route, l'arche de l'alliance, chargée de « choisir un lieu de repos » pour la congrégation, prenait la tête du convoi (Nombres 10:33). Elle était portée par les fils de Kéhath, précédés de Moïse et d'Aaron. Auprès d'eux se tenaient les prêtres portant les trompettes d'argent, prêts à communiquer au peuple les ordres qu'ils recevaient de Moïse et qui devaient être transmis avec précision par les chefs de chaque compagnie. Quiconque refusait de se conformer aux ordres reçus était puni de mort.

Dieu est un Dieu d'ordre. Tout ce qui se fait dans le ciel s'exécute avec un ensemble parfait. L'armée des anges déploie son activité dans une soumission et une discipline rigoureuses. Aucune entreprise ne peut réussir sans ordre et sans unanimité. Non moins qu'aux jours d'Israël, Dieu réclame aujourd'hui de l'ordre et de la méthode dans son œuvre. Tous ceux qui travaillent pour lui doivent le faire intelligemment, et non avec négligence et insouciance. Il marque son œuvre du sceau de son approbation lorsqu'elle est accomplie avec foi et exactitude.

Dans tous ses déplacements, Israël était dirigé par le Seigneur lui-même. Le lieu du campement était indiqué par la descente de la colonne de nuée sur le tabernacle, où elle reposait durant toute la durée du séjour en cet endroit. Au départ, elle s'élevait à une certaine hauteur au-dessus de la tente sacrée. Une invocation solennelle était faite tant à l'arrêt qu'au moment de repartir: « Quand l'arche partait, Moïse disait: Lève-toi, ô Éternel, que tes ennemis soient dispersés, et que ceux qui te haïssent s'enfuient devant ta face! Quand elle s'arrêtait, il disait: Reviens, ô Éternel! auprès des myriades des milliers d'Israël! » (Nombres 10:35, 36)

Il n'y avait que onze journées de marche entre le Sinaï et Kadès, ville située à la frontière de Canaan. Aussi, quand finalement la nuée donna le signal du départ et que les colonnes d'Israël s'ébranlèrent, ce fut avec la perspective d'entrer rapidement dans ce bon pays. Dieu n'avait-il pas accompli de puissants miracles pour les faire sortir d'Égypte? Quels bienfaits le peuple ne pouvait-il donc pas attendre de lui, maintenant qu'il s'était solennellement engagé à le considérer comme son souverain, et qu'il avait lui-même été choisi comme le peuple élu du Très-Haut?

Ce n'était pourtant pas sans regrets que les Israélites quittaient les lieux où ils avaient si longtemps séjourné. Ils en étaient presque arrivés à considérer comme leur demeure ce site isolé des autres peuples, à l'abri de ces murailles de granit, où Dieu les avait conduits pour y proclamer sa loi. Les Hébreux aimaient à porter leurs regards sur la montagne sainte dont les rochers sauvages et les sommets blanchis avaient si souvent été témoins de la gloire de Dieu. Ce panorama, qui se confondait si intimement pour eux avec la présence de l'Éternel et des anges, était trop sacré pour qu'ils le quittent sans tristesse.

Au son des trompettes, cependant, tout le camp s'ébranla, l'arche en tête, puis les tribus, chacune derrière son étendard. Tous les yeux se portaient avec intérêt sur la nuée pour voir quelle direction elle prendrait. Quand on s'aperçut qu'au lieu de se diriger vers le nord elle s'éloignait dans la direction de l'est, où l'on n'apercevait que des masses rocheuses sombres et désolées s'entassant les unes sur les autres, un sentiment de mélancolie envahit bien des cœurs.

A mesure qu'on avançait, la route devenait plus difficile. Tour à tour, on descendait une déclivité rocailleuse, ou l'on traversait une plaine stérile. A l'entour, c'était le grand désert, « une terre aride et pleine de fondrières, une terre où règnent la sécheresse et l'ombre de la mort; terre où aucun homme ne passe et où personne n'habite » (Jérémie 2:6). Aussi loin que se portaient les regards, les gorges rocheuses du massif étaient envahies d'hommes, de femmes et d'enfants, accompagnés de chariots et de longues colonnes de gros et de menu bétail. La marche était nécessairement lente et laborieuse pour un peuple mal préparé, après une si longue pause, aux périls et aux désagréments du voyage.

Après trois jours de marche, des plaintes véhémentes se firent entendre. Elles provenaient de l'élément égyptien dont la majeure partie ne s'était pas encore ralliée à Israël. Ne cherchant qu'une occasion de manifester leur mécontentement, ces gens critiquaient sans cesse la manière dont Moïse dirigeait la multitude. Chacun savait que Moïse ne faisait que suivre la nuée conductrice. Néanmoins, on le blâmait d'avoir pris cette route, et, comme le murmure est contagieux, il se propagea bientôt à travers tout le camp.

Le peuple recommença à demander de la viande. Il ne se contentait plus de la manne qui tombait avec abondance. Durant la servitude d'Égypte, les Hébreux avaient dû se contenter d'aliments grossiers que les travaux et les privations rendaient acceptables, tandis que bon nombre des Égyptiens qui les accompagnaient avaient été habitués à une nourriture délicate. Ils furent les premiers à se plaindre en se rappelant qu'avant leur arrivée au Sinaï, en réponse à leurs cris, Dieu leur avait donné de la viande, mais pour un jour seulement.

Le Seigneur pouvait procurer aux Israélites de la viande tout aussi bien que de la manne. C'était dans leur intérêt qu'il leur donnait un aliment plus conforme à leurs besoins que le régime échauffant auquel ils avaient été accoutumés en Égypte. En les privant en grande mesure de nourriture animale, il corrigeait leur appétit et les préparait à apprécier le régime donné à Adam et Ève dans le jardin d'Éden: les fruits de la terre.

Mais Satan les incitait à considérer cette restriction comme injuste et cruelle. Certain que la satisfaction illimitée de l'appétit les entraînerait dans la sensualité et les placerait plus facilement sous son pouvoir, il leur inspirait le désir de choses défendues. L'auteur de la maladie et de la souffrance prend les hommes par leurs côtés faibles. Depuis le jour où il avait amené Ève à manger du fruit défendu, c'était surtout par la gourmandise qu'il avait entraîné les hommes dans le péché. L'intempérance dans le manger et le boire, non seulement prive l'homme de sa force de résistance en présence de la tentation, mais le prédispose à s'affranchir des obligations morales.

Dieu avait libéré les Israélites de l'esclavage pour en faire un peuple saint, pur, heureux. Dans ce but, qui renfermait aussi le bonheur de leur postérité, il imposait une discipline indispensable. S'ils avaient consenti à corriger leur appétit dépravé, ils n'auraient pas connu la souffrance et la maladie. Leurs descendants auraient hérité d'une réelle vigueur physique et morale, d'une claire intelligence de la vérité et du devoir, d'un jugement sain, d'une sagacité surprenante. Mais, en refusant de s'imposer ces restrictions, ils se privaient de la pleine réalisation de ces bienfaits.

Le Psalmiste y fait allusion en ces termes:

Ils tentèrent Dieu dans leur cœur,

En lui demandant une nourriture conforme à leur désir.

Ils parlèrent contre Dieu,

Et ils dirent: Dieu pourrait-il Dresser une table dans le désert?

Voici qu'il a frappé le rocher et les eaux ont coulé,

Et des torrents se sont répandus. Mais pourra-t-il donner du pain, Procurer de la viande à son peuple?

L'Éternel entendit ces murmures, et il en fut indigné;

Son brûlant courroux s'alluma contre Jacob; Sa colère s'éleva contre Israël.

(Psaumes 78:18-21)

Pendant le trajet de la mer Rouge au Sinaï, les murmures avaient été fréquents. Par pitié pour leur ignorance et leur aveuglement, Dieu n'avait pas sévi contre eux. Et depuis lors, il s'était révélé en Horeb. Israël avait été témoin de sa majesté, de sa puissance et de sa miséricorde. Ce fait aggravait doublement l'incrédulité et l'impatience du peuple, d'autant plus qu'il avait accepté le Seigneur comme son Roi et s'était engagé à lui obéir. Les murmures des Israélites étaient une révolte. Pour les préserver de l'anarchie et de la ruine, un châtiment prompt et exemplaire s'imposait. « Le feu de Jéhovah s'alluma contre eux, et il dévora l'extrémité du camp. » (Voir Nombres 11:1) Les meneurs furent tués par la foudre qui

descendit de la nuée. Terrifié, le peuple s'adressa à Moïse, qui supplia Dieu, et le feu s'arrêta. En souvenir de ce châtiment, le lieu fut appelé Tabééra, « embrasement ».

Mais le mal n'était pas guéri. Ce châtiment sévère ne porta point les survivants à s'humilier. Au contraire, les plaintes redoublèrent. De tous côtés, ils se réunissaient à l'entrée de leurs tentes pour se lamenter: « Le ramassis d'étrangers qui se trouvait au milieu d'eux fut enflammé de convoitise; et même les enfants d'Israël se mirent de nouveau à pleurer et à dire: Qui nous fera manger de la viande? Il nous souvient des poissons que nous mangions pour rien en Égypte, des concombres, des melons, des poireaux, des oignons et de l'ail; et maintenant notre âme est desséchée; il n'y a plus rien, et nos yeux ne voient que la manne.

»

Ainsi se désolait le peuple au sujet d'un aliment que Dieu lui avait procuré, et qui s'adaptait si parfaitement à son besoin et à son genre de vie assez pénible qu'il n'y avait pas un seul malade dans toutes les tribus.

Le cœur de Moïse faillit lui manquer. Il avait demandé grâce pour ce peuple alors que Dieu voulait le détruire et en susciter un autre par sa postérité. Il avait même demandé que son nom fût effacé du livre de vie plutôt que de voir périr les rebelles. Il était décidé à tout sacrifier pour eux, et voilà comment on le récompensait! On l'accusait de maints déboires et même de peines imaginaires. Ces murmures augmentaient le fardeau de soucis et de responsabilités sous lequel chancelait le libérateur hébreu. Dans sa détresse il fut tenté de manquer de confiance en Dieu. La prière qu'il lui adressa était presque un reproche:

« Pourquoi as-tu affligé ton serviteur? lui dit-il, et pourquoi n'ai-je pas trouvé grâce devant tes yeux, pour que tu aies mis sur moi la charge de tout ce peuple? ... Où prendrai-je de la viande pour en distribuer à ce peuple? Car ils pleurent autour de moi, en disant: Donne-nous de la viande à manger? Je ne puis pas, à moi seul, porter tout ce peuple, car il est trop pesant pour moi. »

L'exaucement ne tarda pas. L'Éternel lui dit: « Assemble-moi soixante-dix hommes parmi les anciens d'Israël, de ceux que tu connais pour être des anciens du peuple, et comme ayant sur lui de l'autorité » — non seulement de l'âge, mais de l'expérience, de la dignité et un jugement sain — » et amène-les à la tente d'assignation, et qu'ils se tiennent là avec toi. Je descendrai, et je parlerai là avec toi; je prendrai de l'esprit qui est en toi, et je le mettrai sur eux, afin qu'ils portent avec toi la charge du peuple, et que tu ne la portes pas toi seul.

»

Dieu permet à Moïse de choisir lui-même les hommes les plus fidèles et les plus capables de partager ses responsabilités. Leur influence va l'aider à mettre un frein à la violence du peuple et à calmer l'insurrection. Mais de la création de cette charge nouvelle vont résulter des maux sérieux pour l'avenir. Ces hommes n'auraient jamais été appelés à remplir ces fonctions, si Moïse s'était souvenu des preuves qu'il avait eues de la puissance et de la bonté de Dieu.

S'il s'était entièrement appuyé sur lui, il aurait obtenu une force proportionnée à cette éventualité. Mais s'exagérant ses responsabilités et son travail, il avait en quelque sorte perdu de vue le fait qu'il n'était qu'un instrument entre les mains de Dieu. Il n'était donc pas excusable de participer ainsi à l'esprit de murmure qui faisait le malheur d'Israël.

Dieu lui donna ensuite l'ordre de préparer le peuple à écouter ce qu'il allait faire pour eux: « Tu diras au peuple: Sanctifiez-vous pour demain, et vous aurez de la viande à manger. Puisque vous avez pleuré aux oreilles de l'Éternel, en disant: Qui nous fera manger de la viande? Car nous étions bien en Égypte! ... l'Éternel vous donnera de la viande, et vous en mangerez. Vous n'en mangerez pas un jour, ni deux, ni cinq, ni dix, ni vingt jours, mais jusqu'à un mois entier, jusqu'à ce qu'elle vous sorte par les narines, et que vous en soyez dégoûtés, parce que vous avez rejeté l'Éternel qui est au milieu de vous, et que vous avez pleuré en disant: Pourquoi sommes-nous donc sortis d'Égypte? »

Moïse s'écria: « Le peuple au milieu duquel je suis compte six cent mille hommes à pied; et tu viens dire: Je leur donnerai de la viande, et ils en mangeront un mois entier. Egorgera-t-on des brebis et des bœufs autant qu'il en faudra pour eux? Ou prendra-t-on pour eux tous les poissons de la mer, en sorte qu'il y en ait suffisamment pour eux? »

Censuré pour son manque de foi, Moïse entendit cette réponse: « Le bras de l'Éternel est-il trop court? Tu verras maintenant si ce que je t'ai dit arrivera ou non. »

Moïse répéta les paroles de Dieu à la congrégration et annonça la nomination des soixante-dix anciens. La sommation du conducteur d'Israël à ces hommes pourrait être avantageusement adressée aux magistrats et aux législateurs des temps modernes: « Écoutez vos frères vous exposer leur cause et jugez avec justice les différends de chacun d'eux avec son frère ou avec l'étranger. Vous n'aurez point égard, dans vos jugements, à l'apparence des personnes. Vous écouterez le petit comme le grand, sans craindre personne, car le jugement appartient à Dieu. »

(Deutéronome 1:16, 17)

Les soixante-dix furent alors appelés au tabernacle. « Alors l'Éternel descendit dans la nuée, et il parla à Moïse. Il prit une partie de l'Esprit qui l'animait, et il le mit sur les soixantedix anciens. Dès que l'Esprit reposa sur eux, ils commencèrent à prophétiser. » Comme les disciples au jour de la Pentecôte, ils reçurent « la puissance d'en haut ». En les préparant ainsi pour leurs fonctions, Dieu voulut les honorer en présence de la congrégation, afin qu'on reconnût en eux des hommes divinement choisis pour collaborer avec Moïse dans le gouvernement d'Israël.

A cette occasion, on vit une fois de plus se manifester l'esprit noble et désintéressé du prophète. Deux des soixante-dix, se jugeant indignes d'une si haute charge, ne s'étaient pas présentés au tabernacle. Mais l'Esprit de Dieu descendit sur eux à l'endroit où ils se trouvaient, et ils se mirent aussi à prophétiser. Quand il apprit cela, Josué, craignant que le désordre ne

résultât de cette irrégularité, voulut la faire cesser. Jaloux pour l'honneur de son maître, il lui dit: « Moïse, mon seigneur, empêche-les! Moïse lui répondit: Es-tu jaloux pour moi? Ah! plût à Dieu que tout le peuple de l'Éternel fût prophète, et que l'Éternel

mît son esprit sur eux! »

Alors un vent violent qui soufflait de la mer « amena les cailles, et les répandit sur le camp, sur une étendue d'environ une journée de marche, dans un sens et dans l'autre, autour du camp; il y en avait sur le sol une couche de près de deux coudées d'épaisseur » (Nombres 11:31). Ce jour-là, toute la nuit et tout le jour suivant, le peuple s'occupa à ramasser cette nourriture mise miraculeusement à sa portée. On en fit de grandes provisions. « Celui qui en ramassa le moins en avait dix homers. » Tout ce qui n'était pas consommé immédiatement, on le fit sécher, de sorte qu'il y en eut, selon la parole de l'Éternel, pour tout un mois. Si Dieu donnait ainsi à Israël un aliment peu propre à assurer son bien-être physique, c'était parce qu'il s'obstinait à le demander. Le violent désir du peuple fut satisfait, mais il dut en subir les conséquences. Il s'abandonna sans frein à sa gourmandise, et ses excès furent promptement punis. « L'Éternel frappa le peuple d'un très grand fléau. » Un grand nombre d'Israélites périrent des suites d'une fièvre violente; les plus coupables moururent dès qu'ils eurent touché à la nourriture convoitée.

A Hatseroth, l'étape qui suivit celle de Tabééra, une épreuve plus amère encore attendait Moïse. Son frère et sa sœur, Aaron et Marie, avaient occupé une très haute position en Israël. L'un comme l'autre étaient favorisés du don de prophétie et ils avaient, par la faveur de Dieu, collaboré avec Moïse lors de la délivrance du peuple. Un prophète le rappelle en ces termes: « Je t'ai délivré de la maison de servitude; j'ai envoyé devant toi Moïse, Aaron et Marie. » (Michée 6:4) La force de caractère de Marie s'était déployée très tôt. Toute jeune, elle avait surveillé auprès du Nil le coffret où était placé son frère, encore nourrisson. Dieu s'était servi de son sang-froid et de son tact pour conserver à son peuple un futur libérateur. Poétesse et musicienne de grand talent, elle avait dirigé, sur le rivage de la mer Rouge, le chœur et la danse des femmes d'Israël. Elle ne le cédait ainsi, dans les affections du peuple et dans les honneurs qu'elle avait reçus de Dieu, qu'à Moïse et à Aaron. Hélas! le péché qui avait jeté la discorde dans le ciel surgit aussi dans le cœur de cette fille d'Israël, et, malheureusement, la sympathie ne lui fit pas défaut.

Marie et Aaron n'avaient pas été consultés dans le choix des soixante-dix anciens, et ils en conçurent un sentiment de jalousie contre Moïse. Auparavant déjà, ils avaient craint de voir leur influence sur ce dernier éclipsée par d'autres. Lors de la visite de Jéthro, sacrificateur de Madian et beau-père de Moïse, dont les conseils avaient été acceptés avec empressement par celui-ci, ils l'avaient blâmé de méconnaître leur position et leur autorité. Marie et Aaron n'avaient jamais connu les soucis ni porté les responsabilités qui pesaient sur leur frère. Mais comme ils avaient été choisis pour le seconder, ils pensaient que Moïse devait partager avec

eux, à titre égal, les charges de la direction. Ils envisageaient d'ailleurs comme superflue la nomination d'un plus grand nombre d'assistants.

Pénétré plus que tout autre de l'importance de la grande œuvre qui lui avait été confiée, Moïse était conscient de sa faiblesse et faisait de Dieu son conseiller. Aaron avait une plus haute opinion de lui-même et possédait moins de confiance en Dieu. Au Sinaï, en acquiesçant docilement aux désirs du peuple, il avait démontré la faiblesse de son caractère et trahi la confiance placée en lui. Aveuglés par la jalousie et l'ambition, Marie et Aaron oublièrent tout cela. Hautement honoré par le choix de sa famille au saint office de la prêtrise, ce dernier y puisait en ce moment-là un aliment pour son ambition. « Est-ce par Moïse seul que l'Éternel a parlé? » demandèrent le frère et la sœur. « N'a-t-il pas aussi parlé par nous? » (Voir Nombres 12) Ils se considéraient comme favorisés de Dieu dans la même mesure que Moïse, et ils estimaient avoir droit aux mêmes prérogatives.

Cédant à son mécontentement, Marie critiqua des événements que Dieu avait tout spécialement dirigés. Le mariage de Moïse lui avait déplu. Le fait qu'il avait pris une femme en dehors du peuple d'Israël lui paraissait une injure faite à sa famille et blessait son orgueil national. Aussi ses rapports avec Séphora étaient-ils marqués d'un mépris mal déguisé.

Appelée « éthiopienne » (Nombres 12:1), l'épouse de Moïse était Madianite, et par conséquent descendante d'Abraham. Au physique, elle ne différait des Hébreux que par son teint légèrement plus bronzé. Sans être israélite, Séphora adorait le vrai Dieu. Timide, modeste, douce et affectueuse, elle se montrait très sensible à la souffrance. C'était la raison pour laquelle Moïse, en route pour l'Égypte, avait exigé son retour au pays de Madian, afin de lui épargner le spectacle des châtiments qui devaient frapper les Égyptiens.

Quand Séphora rejoignit son mari dans le désert, elle fut témoin de son surmenage et de sa fatigue. Elle en fit part à Jéthro qui, pour le soulager, suggéra les mesures que l'on sait. Là était la principale raison de l'antipathie de Marie pour sa belle-sœur. Blessée au vif par la négligence dont elle s'imaginait être l'objet, ainsi qu'Aaron, elle en attribuait la cause à Séphora et pensait que l'influence de celle-ci l'avait exclue des conseils de son frère. Si Aaron avait été loyal et ferme, il aurait pu conjurer le mal. Mais il sympathisa avec sa sœur et finit par partager sa jalousie.

« Or, Moïse était un homme fort doux, plus qu'aucun homme qui fût sur la terre. » Il supporta leurs accusations avec un silence résigné. C'est ce qui lui avait valu, de la part de Dieu, une mesure de sagesse supérieure à toute autre. L'humilité et la longanimité qui lui permettaient de supporter patiemment l'incrédulité et les murmures du peuple, ainsi que l'orgueil et l'envie de ceux qui auraient dû être ses collaborateurs les plus dévoués, ces vertus il les avait acquises durant les années de labeur et d'attente qu'il avait passées au pays de Madian.

La sainte Écriture dit que Dieu « fera marcher les humbles dans la justice, et enseignera sa voie aux humbles » (Psaumes 25:9). Le Seigneur guide ceux qui consentent à recevoir des conseils, parce qu'ils ont un désir sincère d'accomplir sa volonté. Jésus a fait cette promesse: « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. » (Jean 7:17) Et on lit dans l'épître de Jacques: « Si l'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement, sans rien reprocher; et elle lui sera donnée. » (Jacques 1:5) Mais Dieu ne contraint personne et ne peut conduire ceux qui, trop orgueilleux pour apprendre, sont décidés à agir à leur guise. De l'homme à l'esprit partagé, qui suit sa propre volonté tout en prétendant faire celle de Dieu, il est écrit: « Que cet homme-là ne s'attende point à recevoir quelque chose de la part du Seigneur. » (Jacques 1:7)

A part la sévère leçon que lui infligeait le châtiment de Marie, Aaron fut épargné. Leur orgueil à tous deux était humilié jusque dans la poussière. Aaron confessa leur péché et supplia que sa sœur ne restât point sous le coup de cette maladie repoussante et mortelle. En réponse aux prières de Moïse, Marie fut délivrée, mais elle dut demeurer sept jours en dehors du camp. Le symbole de la faveur divine n'était revenu sur le tabernacle que lorsque la sœur d'Aaron avait été exclue du camp. Par déférence pour sa haute situation, et pour marquer le chagrin que lui causait l'épreuve qui l'avait frappée, toute la multitude attendit, à Hatséroth, son retour.

Cette manifestation du déplaisir de Dieu devait servir d'avertissement à tout Israël et mettre fin à l'esprit de mécontentement et d'insubordination qui allait croissant. De grands malheurs seraient arrivés si l'envie et l'aigreur de Marie n'avaient été réprimées d'une façon exemplaire. L'envie est un des traits les plus sataniques et les plus funestes qui puissent se loger dans le cœur humain.

La fureur est cruelle et la colère est comme un torrent;

Mais qui pourra subsister devant la jalousie?

(Proverbes 27:4)

C'est l'envie qui a donné naissance à la discorde dans le ciel et qui, depuis, a inondé le monde de maux incalculables. Partout où il y a jalousie et « esprit de dispute, il y a désordre et toute espèce de mal. » (Jacques 3:16) Dire du mal des autres, se constituer juge de leurs mobiles ou de leurs actes ne devrait pas être considéré comme une faute légère. « Celui qui médit de son frère ou qui juge son frère médit de la loi et juge la loi. Or si tu juges la loi tu n'es pas observateur de la loi, tu t'en rends le juge. » (Jacques 4:11) Il n'y a qu'un seul juge: c'est « celui qui mettra en lumière tout ce que les ténèbres cachent, et qui manifestera les desseins des cœurs » (1 Corinthiens 4:5). Tout homme qui s'arroge le droit de juger et de condamner ses semblables usurpe une des prérogatives du Créateur.

La Bible nous recommande tout spécialement de ne pas porter à la légère des accusations contre ceux que Dieu a choisis comme ses ambassadeurs. L'apôtre Pierre parle de gens « audacieux, arrogants, [qui] ne craignent pas de parler injurieusement des gloires, tandis que des

anges, leurs supérieurs en force et en puissance, ne prononcent point contre elles, devant le Seigneur, de jugement injurieux » (2 Pierre 2:10, 11).

De même, dans ses instructions à ceux qui ont la charge des églises, l'apôtre Paul écrit: « Ne reçois aucune accusation contre un ancien, si ce n'est sur la déposition de deux ou trois témoins. »

(1 Timothée 5:19)

Celui qui a confié à des hommes la lourde responsabilité de conducteurs et de docteurs de son peuple tiendra celui-ci responsable de la manière dont il aura traité ses serviteurs. Nous devons honorer ceux que Dieu a honorés. Le châtiment infligé à Marie doit servir d'avertissement à tous les hommes qui cèdent à la jalousie et au murmure contre ceux auxquels Dieu assigne une tâche importante dans son œuvre.

Chapitre 34 : Les Douze Espions

Onze jours après avoir quitté la montagne d'Horeb, les Hébreux campèrent à Kadès, dans le désert de Paran, aux confins de la terre promise. Le peuple proposa d'envoyer des espions pour explorer le pays. L'Éternel, consulté par Moïse, y consentit, à condition de choisir un des principaux de chaque tribu. Les douze hommes désignés furent chargés par Moïse d'aller visiter la contrée et d'en étudier la situation et les avantages naturels.

Il leur recommanda d'examiner si ceux qui l'habitaient étaient forts ou faibles, braves et nombreux, et si le sol en était fertile, sans oublier d'en apporter des produits.

Les espions partirent et parcoururent tout le pays jusqu'à sa limite septentrionale. Au bout de quarante jours, ils étaient de retour. Plein d'espoir, le peuple les attendait avec une impatience mal contenue. La nouvelle de leur retour, portée de tribu en tribu, fut saluée par des cris de joie, et on accourut précipitamment à leur rencontre. Ceux-ci, qui avaient échappé à de grands dangers, présentèrent, entre autres échantillons de la fertilité du sol, une grappe de raisin d'une dimension telle qu'elle avait dû être portée par deux hommes. Ils avaient aussi avec eux des figues et des grenades dont le pays abondait.

Heureux à la perspective d'entrer en possession d'un pays si fertile, le peuple écouta avec le plus vif intérêt, et de façon à n'en pas perdre une parole, le rapport qui fut présenté à Moïse. « Nous sommes allés dans le pays où tu nous avais envoyés, commencèrent les espions; c'est vraiment un pays où coulent le lait et le miel, et en voici des fruits. »

(Voir Nombres 13:17-33, chapitre 14)

L'enthousiasme était à son comble: le peuple était tout prêt à obéir à la voix de l'Éternel et à prendre possession du pays promis. Mais, après en avoir décrit la beauté et la fertilité, tous les espions, sauf deux, se mirent à exagérer les difficultés et les dangers de l'entreprise. Ils énumérèrent les nations puissantes qui l'occupaient. Ils déclarèrent que les villes étaient très grandes et entourées de murailles, que ceux qui les occupaient étaient puissants, et qu'on ne pouvait en faire la conquête. Ils y avaient même vu des géants, fils d'Anak.

La scène changea. A l'ouïe des paroles défaitistes inspirées aux espions par Satan, un voile de tristesse tomba sur la congrégation, et un lâche désespoir s'empara de tous les cœurs. Au lieu de prendre le temps de réfléchir, le peuple oublia le passage de la mer Rouge et la destruction de ses oppresseurs. Il oublia que celui qui l'avait conduit jusque-là pouvait sûrement lui donner la terre promise. Laissant Dieu en dehors de ses pensées, il agit comme si l'entreprise ne dépendait que de la force de son bras. C'était renier la main puissante qui l'avait dirigé par une longue suite de miracles. Aussi les murmures éclatèrent-ils de nouveau contre Moïse et contre Aaron. « C'est donc ici, criait-on, la fin de tous nos beaux espoirs! C'est donc là le pays pour lequel nous avons fait tout ce voyage depuis l'Égypte! » Et l'on accusa les chefs d'avoir trompé le peuple et de l'avoir amené dans une impasse.

Affolée, la foule pousse une immense clameur, mêlée de gémissements. Comprenant la gravité de la situation et la nécessité de réagir vigoureusement contre l'effet produit par ses collègues infidèles, Caleb se lève et se met à rappeler hautement les promesses de Dieu. Il ne conteste pas ce qui vient d'être dit. Il convient que les villes ont de hautes murailles et que les Cananéens sont puissants. « Mais Dieu nous a promis ce pays! s'écrie-t-il. Montons et emparons-nous du pays, car nous aurons la victoire! » En entendant ces paroles d'espérance et de courage, la foule se calme un instant. Mais les dix lâches interrompent Caleb et reviennent sur les obstacles qu'ils dépeignent en couleurs encore plus sombres. « Nous ne pourrons pas lutter contre ce peuple, disent-ils, car il est plus fort que nous. Tous ceux que nous y avons vus sont des hommes de haute taille. Nous y avons même vu les géants, enfants d'Anak, de la race des géants; nous étions à nos propres yeux comme des sauterelles, et nous l'étions aussi à leurs yeux. » Persévérant dans leurs propos défaitistes, ces hommes se dressent contre Caleb et Josué, contre Moïse et contre Dieu. De plus en plus déterminés à combattre toute idée de faire la conquête de

Canaan, ils vont jusqu'à falsifier les faits, et à dire: « C'est un pays qui dévore ses habitants! » Ce rapport était mensonger, les espions se contredisaient, puisqu'ils avaient déclaré que le pays était fertile et prospère, et que ses habitants étaient de haute stature, ce qui eût été impossible si le climat y était meurtrier. Voilà jusqu'où vont les hommes qui se livrent à l'incrédulité, c'est-à-dire à l'influence de Satan!

« Alors toute l'assemblée éleva la voix et se mit à pousser des cris; et le peuple pleura pendant cette nuit-là. » Bientôt, la scène dégénéra en tumulte. Le peuple semblait avoir perdu la raison. Oubliant que Dieu entendait leurs discours et que l'ange de sa présence, enveloppé dans la colonne de nuée, était témoin de cette explosion de fureur, les Hébreux allaient jusqu'à maudire Moïse et Aaron. « Que ne sommes-nous morts dans le pays d'Égypte, ou que ne sommes-nous morts dans ce désert! » criait-on.

Puis l'on s'attaqua au Dieu du ciel: « Pourquoi l'Éternel nous mène-t-il dans ce pays-là, où nous tomberons sous les coups de l'épée? Nos femmes et nos petits enfants y seront la proie des ennemis. Ne vaudrait-il pas mieux, pour nous, retourner en Égypte? Et ils se dirent l'un à l'autre: Nommons un chef, et retournons en Égypte. »

Ils accusaient donc non seulement Moïse, mais Dieu lui-même de les avoir trompés en leur promettant un pays qu'ils ne pouvaient conquérir. Et on allait nommer un chef qui les reconduirait au pays de la souffrance et de la servitude, au pays dont ils avaient été retirés par le bras du Dieu omnipotent!

Dans leur humiliation et leur détresse, et ne sachant que faire pour détourner le peuple d'un acte de folie, « Moïse et Aaron tombèrent sur leur visage, devant toute l'assemblée réunie des enfants d'Israël ». Caleb et Josué s'efforcèrent d'apaiser le tumulte. Les vêtements déchirés en signe de douleur et d'indignation, ils se jetèrent au milieu du peuple, et leurs voix retentissantes dominant la tempête de gémissements et de récriminations, firent entendre ces

paroles: « Le pays que nous avons parcouru pour l'explorer est un fort bon pays. Si l'Éternel nous est favorable, il nous fera entrer dans ce pays et nous le donnera; c'est un pays où coulent le lait et le miel. Seulement, ne vous révoltez pas contre l'Éternel, et ne craignez point le peuple de ce pays; car ils seront notre pâture. L'ombre qui les protégeait s'est retirée d'eux, car l'Éternel est avec nous. Ne les craignez point! »

Les Cananéens avaient comblé la mesure de leurs iniquités et Dieu ne devait pas les supporter plus longtemps. Sa protection une fois retirée, ils devenaient une proie facile. Par la promesse du Seigneur, leur pays était acquis à Israël. Mais le faux rapport des espions infidèles avait comme ensorcelé la congrégation. L'œuvre des traîtres avait réussi. L'incrédulité d'Israël était telle que s'il y avait eu dix espions contre deux pour encourager le peuple à marcher de l'avant au nom de l'Éternel, ils auraient pris l'avis des deux contre les dix.

Ceux-ci, sans plus de gêne, dénoncèrent bruyamment Caleb et Josué. On cria bientôt qu'il fallait les lapider; la populace en démence ramassa divers projectiles et s'élança contre eux en poussant des cris de rage. Soudain les pierres tombèrent des mains. Il se produisit un grand silence, et la foule se mit à trembler de frayeur. Dieu intervenait pour arrêter son dessein meurtrier. A la vue du peuple entier, la gloire de sa présence illumina tout à coup le tabernacle d'une clarté flamboyante. Un Être plus puissant était là, devant lequel nul n'osa continuer la résistance. Les espions mensongers, frappés de terreur, coururent haletants se blottir sous leurs tentes.

Moïse étant entré dans le tabernacle, l'Éternel lui dit: « Jusques à quand ce peuple me mépriserat-il?... Je le frapperai de la peste et je le détruirai; mais je te ferai devenir toi-même une nation plus grande et plus puissante que celle-ci. » Moïse ne peut consentir à cette proposition; il plaide pour son peuple en faisant appel à la miséricorde divine: « Je t'en prie, supplie-t-il, que la puissance du Seigneur se montre dans toute sa grandeur, ainsi que tu l'as déclaré quand tu as dit: l'Éternel est lent à la colère et abondant en grâce. ... Oui, pardonne, je te prie, l'iniquité de ce peuple selon la grandeur de ta miséricorde, comme tu lui as déjà pardonné

depuis l'Égypte jusqu'ici. »

Dieu promet à Moïse d'épargner Israël d'une destruction immédiate, mais il ne pourra manifester sa puissance ni donner à son peuple la victoire sur ses ennemis. En conséquence, dans sa miséricorde, il lui ordonne de faire volte-face et de reprendre la direction de la mer Rouge.

Dans son égarement, le peuple s'était écrié: « Que ne sommes-nous morts dans ce désert! » Cette prière allait être exaucée. Dieu ajoute: « Aussi vrai que je suis vivant, je vous traiterai selon les paroles mêmes que j'ai entendues de vous. Oui, vos cadavres tomberont dans ce désert. Vous tous, dont on a fait le recensement, tous, tant que vous êtes, depuis l'âge de vingt

ans et au-dessus. Mais j'y ferai entrer vos petits-enfants, dont vous avez dit: Ils seront la proie des ennemis; et ils connaîtront le pays que vous avez méprisé. »

De Caleb, Dieu déclare: « Mais, parce que mon serviteur Caleb a été animé d'un autre esprit et m'a fidèlement obéi, je le ferai entrer dans le pays où il est allé, et sa postérité en prendra possession. »

Les espions avaient consacré quarante jours à leur voyage d'exploration. Dieu annonce qu'Israël devra errer pendant quarante ans dans le désert. Les dix infidèles, frappés par une plaie, périssent sous les yeux de la multitude, qui, dans ce châtiment, lit le sort qui l'attend.

La sentence condamnant Israël à errer quarante ans avant d'entrer au pays de Canaan, bien qu'apportant un amer désappointement à Moïse et à Aaron, comme à Caleb et à Josué, fut acceptée sans un murmure.

En revanche, quand Moïse fit connaître la décision divine au peuple, celui-ci l'accueillit avec des manifestations de douleur et d'emportement qui finirent par des lamentations. Il savait qu'il avait commis un péché odieux en se laissant aller à un mouvement de violence criminelle contre les espions qui le suppliaient d'obéir à Dieu. Et il découvrait, terrifié, qu'il avait commis une faute dont les conséquences seraient désastreuses. Les Israélites parurent sincèrement repentants et attristés de leur déplorable conduite, mais c'était le résultat de leur égarement qu'ils déploraient et non leur ingratitude et leur désobéissance. Si, en voyant leur échapper le bienfait qu'ils avaient méprisé, ils s'étaient affligés de leur péché, la sentence n'eût pas été prononcée. Mais ils s'étaient lamentés sans cause, et maintenant Dieu leur donnait lieu de s'affliger. Les cœurs n'étant pas changés, il ne leur fallait qu'un prétexte pour recommencer la révolte. Ce prétexte fut l'ordre divin, intimé par Moïse, de retourner au désert. Dieu mettait à l'épreuve leur soumission apparente et leur prouvait qu'elle n'était pas réelle. En empêchant Israël d'entrer en Canaan, Satan avait atteint son but. Maintenant il va le pousser, au mépris de la sentence divine et réduit à ses propres forces, à faire précisément ce qu'il a refusé d'accomplir quand Dieu le lui a ordonné. Lamentable aveuglement!

La nuit se passe en gémissements. Avec le jour l'espoir renaît, le peuple prend la résolution de racheter sa poltronnerie. Non moins rebelle qu'auparavant, il décide d'entrer en Canaan malgré tout, de conquérir le pays et de s'y établir. Il reconnaît donc la valeur de ce qu'il a stupidement refusé. « Nous avons péché, admet-il, après avoir accusé Dieu de ne pas accomplir ses promesses. Nous voici, nous monterons à l'endroit dont l'Éternel a parlé; car nous avons péché. » (Deutéronome 1:41) Sans être sincère, ce repentir s'inclinait néanmoins devant la justice divine.

Aujourd'hui encore, Dieu fait éclater sa gloire en portant les hommes à reconnaître, malgré eux, sa justice. Il en sera ainsi quand sa colère sera finalement déclenchée sur les injustes. Lorsque le Seigneur viendra « avec ses saintes myriades, pour exercer le jugement contre tous », il « convaincra tous les impies de toutes les œuvres d'impiété qu'ils ont

commises » (Jude 15). Les pécheurs impénitents seront amenés à confesser la justice de leur condamnation.

Sans tenir compte de la volonté divine, les Israélites se préparent à entreprendre la conquête de Canaan. Revêtus de cuirasses et munis d'armes diverses, ils se croient sûrs de vaincre. Quarante ans plus tard, quand Dieu ordonnera à Israël de prendre Jéricho, il l'accompagnera. L'arche renfermant sa loi sera portée devant les armées et les chefs commanderont leurs mouvements sous la direction divine. Ici, c'est contrairement aux ordres de Dieu et de ses chefs, sans l'arche et sans Moïse, qu'il va au-devant de l'ennemi!

La trompette d'alarme se fit entendre. Moïse se rendit en hâte auprès de la troupe et leur dit: « Pourquoi transgressez-vous le commandement de l'Éternel? Cela ne vous réussira point. N'y montez pas, de peur que vous ne soyez battus par vos ennemis; car l'Éternel n'est pas au milieu de vous. Les Amalécites et les Cananéens sont là devant

vous. » (Nombres 14:42, 43)

Ayant entendu parler de la puissance mystérieuse qui paraissait protéger ce peuple et des miracles qui s'accomplissaient en sa faveur, les Cananéens avaient réuni une forte armée pour repousser les envahisseurs. Les assaillants ne possédaient pas de chef. Ils n'avaient pas demandé à Dieu de leur donner la victoire; ils partaient avec la résolution désespérée de changer leur sort ou de périr dans la bataille. Quoique étrangères au métier des armes, les milices d'Israël constituaient une multitude d'hommes armés qui se flattaient de tout renverser par un assaut furieux et irrésistible. Ils s'élancèrent follement au-devant d'un ennemi qui n'avait pas osé les attaquer.

Les Cananéens avaient pris position sur un plateau entouré de rochers, et auquel on ne parvenait que par des passages d'une ascension dangereuse. Le grand nombre des Hébreux ne pouvait que rendre leur défaite plus sanglante. Ils se mirent à gravir les sentiers des montagnes, exposés aux projectiles meurtriers de leurs ennemis campés sur les hauteurs. D'énormes blocs de rochers descendaient sur les Israélites en marquant leur passage par le sang des victimes qu'ils écrasaient. Ceux qui parvinrent au sommet, épuisés par l'ascension, furent repoussés avec acharnement et durent se replier avec de lourdes pertes. Le champ de bataille était couvert de cadavres, et l'armée israélite, complètement défaite. Cette folle équipée s'achevait dans le désastre.

Forcés de battre en retraite, les survivants revinrent au camp en pleurant devant l'Éternel, dont ils ne reçurent aucune consolation (Voir Deutéronome 1:45). La victoire des ennemis d'Israël, qui avaient attendu en tremblant l'approche de cette nombreuse armée, les remplit de courage. Ils prirent pour de faux rapports tout ce qu'ils avaient entendu des choses merveilleuses que Dieu avait accomplies pour son peuple et ils abandonnèrent toutes leurs frayeurs.

En inspirant de l'espoir aux Cananéens, cette première défaite d'Israël allait augmenter considérablement les difficultés de la conquête. Il ne lui restait donc plus qu'à se retirer devant ses ennemis victorieux et à s'enfoncer dans le désert qui devait être, ainsi qu'ils le savaient, le tombeau de toute une génération.

Chapitre 35 : La Révolte de Coré

Les malheurs qui avaient frappé les Israélites calmèrent pour un temps leurs murmures et leur insubordination. Mais l'esprit de révolte qui couvait dans les cœurs finit par porter des fruits amers. Les précédentes séditions n'avaient été que des soulèvements populaires brusques et irraisonnés. On allait maintenant assister à une conspiration froidement ourdie dans le but de renverser des chefs divinement choisis.

Coré, l'âme du mouvement, Lévite, de la famille de Kéhath et cousin de Moïse, était un homme capable et influent. Chargé du service du tabernacle, il ne fut bientôt plus satisfait de son poste et aspira à la prêtrise qui avait été attribuée à Aaron et à sa famille, en échange des premiers-nés, honneur qui avait donné lieu à des jalousies et à des mécontentements.

Depuis quelque temps, Coré menait une sourde opposition contre Moïse et Aaron, mais sans oser se livrer ouvertement à aucun acte hostile. Il conçut finalement le dessein hardi de renverser leur autorité tant civile que religieuse. Il n'eut pas de peine à trouver des partisans. Au sud du tabernacle, près des tentes de Coré et des Kéhathites, se trouvait le secteur de la tribu de Ruben, comprenant les tentes de Dathan et d'Abiram, deux princes de cette tribu. Ces deux hommes influents embrassèrent avec empressement les plans ambitieux du Lévite. Descendants du fils aîné de Jacob, et prétendant que l'autorité civile leur revenait, ils résolurent de partager avec Coré les honneurs du sacerdoce.

Les desseins de Coré furent favorisés par l'état des esprits. L'amertume du désappointement avait fait reparaître, parmi le peuple, le doute, la jalousie et la haine, et on entendait à nouveau des plaintes dirigées contre le patient chef d'Israël. Le peuple oubliait qu'il était dirigé par Dieu, que l'Ange de l'alliance, son chef invisible, qui marchait devant eux voilé par la colonne de nuée, était le Fils de Dieu, et que c'était de lui que Moïse recevait toutes ses instructions.

Ces hommes regimbèrent contre la terrible sentence qui les condamnait à mourir dans le désert. Ils étaient prêts à s'emparer de tout prétexte pour conclure que ce n'était pas Dieu mais Moïse qui les conduisait et avait fixé leur sort. Ni les tentatives renouvelées de l'homme le plus doux de la terre, ni les rangs décimés qui leur rappelaient le déplaisir de Dieu ne parvinrent à réduire leur insubordination et à les ramener à la raison. Une fois de plus, ils succombaient à la tentation.

L'humble vie de berger de Moïse en Madian avait été beaucoup plus heureuse que son rôle de chef de cette immense et turbulente multitude. Mais il n'avait pas eu le choix. A la place de sa houlette de pasteur de brebis, il avait reçu une mission dont il ne pouvait se dessaisir que sur l'ordre de Dieu.

Celui qui lit les desseins des cœurs et qui connaissait les projets de Coré et de ses affidés, avait donné à son peuple des avertissements et des instructions qui auraient dû le mettre en

garde contre les trames des conspirateurs. A la suite des plaintes de Marie contre son frère, le peuple avait vu cette femme frappée d'un jugement divin. L'Éternel avait déclaré que Moïse était plus grand qu'un prophète. « Je lui parle face à face », avait-il dit. Et il avait ajouté: « Pourquoi donc n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur, contre Moïse? » (Nombres 12:8) Ces paroles ne s'adressaient pas à Marie et Aaron seulement, mais à tout Israël.

Coré et ses adhérents avaient été favorisés par des manifestations spéciales de la puissance et de la grandeur divines. Ils faisaient partie de ceux qui étaient montés avec lui sur la montagne et avaient contemplé la gloire de Dieu. Mais, depuis lors, un changement s'était produit en eux. Une légère tentation caressée s'était fortifiée, et ils avaient fini par tomber à tel point sous l'ascendant de Satan qu'ils ne craignaient pas de s'engager dans cette coupable mutinerie. Ils commencèrent par se communiquer tout bas leur mécontentement, puis, en affectant de vouer un profond intérêt à la prospérité du peuple, ils portèrent leurs doléances aux oreilles des principaux d'Israël. Leurs insinuations furent reçues avec tant d'empressement qu'ils finirent par se croire animés d'un saint zèle pour la gloire de Dieu.

Allant plus loin, ils réussirent à s'associer deux cent cinquante hommes haut placés dans la congrégation. Soutenus par ce parti puissant et influent, les conspirateurs ne doutèrent plus de la réussite de leur plan, à savoir: apporter un changement radical dans le gouvernement, et opérer des réformes importantes dans l'administration de Moïse et d'Aaron.

La jalousie avait donné naissance à l'envie; celle-ci mena à l'insurrection. Ces hommes avaient tant discuté sur le droit de Moïse à exercer l'autorité et sur les honneurs dont il jouissait qu'ils en étaient venus à se figurer que sa situation était très enviable, et que n'importe lequel d'entre eux aurait pu la remplir aussi bien que lui. Ils s'étaient mutuellement suggestionnés au point de croire que ces charges, Moïse et Aaron les avaient assumées de leur propre chef. Les mécontents affirmaient qu'en prenant sur eux la prêtrise et le gouvernement, distinctions auxquelles leur maison n'avait pas plus de droit que tant d'autres, ils s'étaient élevés au-dessus de la congrégation de l'Éternel; pas plus saints que le peuple, ils auraient dû se contenter d'être les égaux de leurs frères qui, aussi bien qu'eux, étaient favorisés de la présence et de la protection de Dieu.

Comprenant que rien n'est plus agréable aux gens coupables d'une mauvaise action que d'être entourés de sympathie, les conjurés firent alors une démarche auprès du peuple. Coré et ses adeptes déclarèrent que leurs murmures n'avaient été pour rien dans les jugements de Dieu. La congrégation, ajoutèrent-ils, n'était pas dans son tort, puisqu'elle ne réclamait que son droit. En revanche, Moïse avait montré un esprit autoritaire en censurant un peuple favorisé de la présence divine.

Coré passa en revue l'histoire de leurs pérégrinations à travers le désert et de leurs privations, rappela que leurs murmures et leur désobéissance avaient été suivis de la mort d'un grand nombre d'entre eux, d'où l'on pouvait conclure que si Moïse avait agi autrement leurs

déboires auraient été évités. Il était donc responsable de leurs malheurs, et s'ils n'entraient pas au pays de Canaan, c'était la faute de la mauvaise administration de Moïse et d'Aaron. On en déduisait que si Coré devenait le conducteur du peuple et si, au lieu de le censurer, il savait l'encourager en appuyant davantage sur sa bonne conduite, leur voyage serait paisible et prospère. Au lieu d'errer dans le désert, ils pourraient marcher directement vers la terre promise.

Jamais l'union entre les éléments discordants de la multitude n'avait été si complète. Les succès que Coré remportait auprès du peuple augmentaient sa confiance et le confirmaient dans son idée que si l'usurpation de Moïse demeurait impunie, elle serait fatale aux libertés d'Israël. Coré prétendait, en outre, que Dieu lui avait donné une révélation et l'avait autorisé à apporter, avant qu'il ne fût trop tard, un changement dans le gouvernement.

Un bon nombre d'Israélites, cependant, n'étaient pas disposés à accueillir les charges proférées contre Moïse. Le souvenir de son dévouement patient et désintéressé troublait leur conscience. Il fallut, pour les gagner, attribuer à un mobile égoïste son profond intérêt à la prospérité d'Israël. A cet effet, on exhuma une vieille accusation, à savoir que Moïse avait amené Israël dans le désert pour l'y faire périr et le dépouiller.

Jusqu'ici, tout s'était tramé dans l'ombre. Mais aussitôt qu'il jugea le mouvement assez fort pour justifier une rupture ouverte, Coré parut à la tête des factieux et accusa publiquement Moïse et Aaron d'avoir usurpé une autorité à laquelle lui et ses partisans avaient droit au même titre. Il les accusait en même temps d'avoir privé le peuple de sa liberté et de son indépendance. « C'en est assez! disaient les insurgés. Car toute l'assemblée, tous sont consacrés, et l'Éternel est au milieu d'eux. Pourquoi donc vous élevez-vous au-dessus de la congrégation de l'Éternel? » (Voir Nombres 16) Moïse n'avait pas soupçonné ce sombre complot. Aussi, quand il en vit tout d'un coup les effrayantes proportions, il se jeta sur sa face et se mit à implorer Dieu en silence. Bientôt il se releva, la douleur empreinte sur son visage, mais calme et digne. Un message divin lui avait été donné. « Demain matin, dit-il, l'Éternel fera connaître qui est à lui, et qui est consacré; et il le fera approcher de lui; et il fera approcher de lui celui qu'il aura choisi. » L'épreuve était renvoyée au lendemain, afin de donner à chacun le temps de réfléchir. Ceux qui aspiraient à la prêtrise furent invités à se présenter au tabernacle, pourvus chacun d'un encensoir, pour y offrir l'encens en la présence de la congrégation. D'après la loi, il était explicitement stipulé que seuls ceux qui avaient été appelés à cette sainte fonction pouvaient l'exercer, et cela dans le sanctuaire. Les sacrificateurs Nadab et Abihu eux-mêmes avaient été frappés à mort pour avoir, contrairement à la règle, osé offrir un « feu étranger ». Aussi Moïse défiait-il ses accusateurs d'en appeler à Dieu, s'ils avaient le courage d'en affronter le péril.

Désignant Coré et les Lévites qui l'accompagnaient, il leur adressa ces paroles: « Est-ce trop peu pour vous que le Dieu d'Israël vous ait mis à part de l'assemblée d'Israël, et vous ait permis de vous approcher de lui, pour faire le service du tabernacle de l'Éternel, et pour vous

présenter devant l'assemblée, afin de la servir? Il te laisse approcher de lui, toi et tous tes frères, les enfants de Lévi, avec toi, et vous recherchez encore le sacerdoce! C'est pour cela que toi et tous ceux qui sont avec toi, vous vous êtes ligués contre l'Éternel! Car qui est Aaron, pour que vous

murmuriez contre lui? »

Dathan et Abiram n'avaient pas pris, dans ce mouvement, une part aussi compromettante que Coré. Dans l'espoir qu'ils s'étaient laissé entraîner dans la conspiration sans en comprendre toute la laideur, Moïse leur demanda de venir lui faire part de leurs griefs. Mais ils refusèrent de se rendre à son invitation et nièrent insolemment son autorité. Leur réponse, faite à l'ouïe de tout le peuple, fut la suivante: « Nous ne monterons pas. Est-ce peu de chose que tu nous aies fait sortir d'un pays où coulent le lait et le miel, pour nous faire mourir dans le désert, et que tu veuilles encore dominer sur nous? Certes tu ne nous as pas fait venir dans un pays où coulent le lait et le miel, et tu ne nous as pas donné un héritage de champs ou de vignes! Penses-tu rendre ces gens aveugles?... Nous ne monterons pas. »

Appliquant au théâtre de leur esclavage les termes mêmes employés par Dieu pour décrire le pays promis, ils accusaient Moïse de les asservir tout en se disant inspiré d'en haut, et ils lui déclaraient qu'ils n'entendaient plus se laisser mener çà et là comme des aveugles, tantôt vers Canaan et tantôt vers le désert, au gré de son ambition. Et voilà comment celui qui avait été pour eux comme un père, comme un berger patient, devenait à leurs yeux le pire des tyrans et des usurpateurs! Exclus de Canaan par leur propre faute, ils en rejetaient le blâme sur Moïse!

Bien que les sympathies du peuple soient nettement acquises aux mécontents, Moïse ne cherche pas à se justifier. Devant toute l'assemblée, il en appelle solennellement à Dieu comme témoin de la pureté de ses motifs et de la droiture de sa conduite.

Le lendemain, Coré à leur tête, les deux cent cinquante princes se présentèrent au tabernacle avec leurs encensoirs. On les fit entrer dans le parvis, tandis que le peuple s'attroupait à l'entour pour attendre le résultat de l'épreuve. Ce n'était pas

Moïse, mais les rebelles qui, dans leur aveuglement, avaient invité la multitude à être témoin de la victoire de Coré, qui se croyait plus que jamais sûr de l'emporter sur Aaron.

Alors la gloire de l'Éternel apparut à toute l'assemblée. Puis le Seigneur parla à Moïse et à Aaron. « Séparez-vous du milieu de cette assemblée, leur dit-il, et je les consumerai en un instant. Mais ils tombèrent sur leur visage, et dirent: O Dieu des esprits de toute chair, un seul homme a péché, et tu t'irriterais contre toute l'assemblée! »

Coré s'était retiré de l'assemblée pour rejoindre

Dathan et Abiram. Moïse, accompagné des soixante-dix anciens, alla donner un dernier avertissement aux hommes qui, la veille, avaient refusé de se rendre à son appel. Comme la multitude le suivait, il se tourna vers elle et lui dit: « Éloignez-vous maintenant des tentes de

ces hommes pervers, et ne touchez à rien qui leur appartienne, de peur que vous ne périssiez pour tous leurs péchés. » Sous l'impression d'une catastrophe imminente, le peuple obéit.

Abandonnés de ceux qu'ils avaient trompés, les chefs de la révolte ne perdirent cependant rien de leur audace. Debout à la porte de leurs tentes, entourés de leurs familles, ils avaient l'air de défier l'avertissement divin.

Alors, à l'ouïe de toute l'assemblée, Moïse fit entendre ce message de la part du Dieu d'Israël: « A ceci vous connaîtrez que l'Éternel m'a envoyé, et que je n'ai rien fait de moi-même: si ces gens-là meurent comme meurent tous les hommes, s'ils subissent le sort commun à tous les hommes, l'Éternel ne m'a point envoyé. Mais si l'Éternel accomplit un prodige tout nouveau, si la terre s'entrouvre et les engloutit avec tout ce qui leur appartient, s'ils descendent vivants dans le Séjour des morts, vous reconnaîtrez qu'ils ont méprisé l'Éternel. »

En proie à une profonde émotion, tout Israël avait les yeux fixés sur Moïse. A peine celui-ci avait-il cessé de parler que la terre ferme s'ouvrait, et que les rebelles et leurs familles, avec tout ce qui leur appartenait, étaient engloutis dans le gouffre béant. Le peuple, terrifié, conscient d'avoir participé au mal, prit la fuite.

Ce n'était pas tout. Un feu sortit de la nuée et consuma les deux cent cinquante princes qui avaient offert le parfum. Ils n'avaient pas été punis avec les organisateurs de la conspiration dont ils purent constater le sort, et ils auraient eu l'occasion de se repentir. Mais leurs sympathies pour les rebelles persistant, ils furent frappés à leur tour.

Coré et ses partisans, eux aussi, auraient pu éviter leur châtiment, si, manifestant un sincère regret, ils avaient demandé pardon, alors que Moïse avertissait le peuple de fuir une mort imminente. Par leur obstination, ils se firent justice à euxmêmes.

Chacun avait plus ou moins sympathisé avec les coupables. L'assemblée entière, qui avait participé à leur péché, venait de recevoir des preuves accablantes de son erreur et de l'innocence de Moïse: une intervention venue d'en haut avait arrêté l'insurrection. A cette heure encore, le peuple, répondant aux appels de la miséricorde, pouvait être sauvé. Dans sa grande compassion, le Fils de Dieu, l'Ange qui marchait devant eux, frappait patiemment à la porte de leurs cœurs et s'efforçait de les préserver de la destruction.

Dieu faisait une distinction entre les auteurs de la révolte et leurs victimes. Reconnaissant l'erreur de Coré, le peuple devait accepter la sentence qui le condamnait à mourir dans le désert. Mais il ne voulait pas se soumettre à ce châtiment; il persistait à croire que Moïse les avait trompés. Tout en fuyant devant le gouffre béant ouvert devant Coré, les Israélites avaient conservé dans leurs cœurs l'effet de ses flatteries et persistaient à espérer qu'un nouvel ordre de choses allait s'établir, une ère où la louange remplacerait la censure et où le bien-être succéderait à la lutte et aux contrariétés.

Ce soir-là, Israël avait regagné ses tentes, terrifié, mais non repentant. Les hommes qui venaient de périr lui avaient adressé tant de paroles agréables, et professé à son égard tant

d'intérêt et de bonté, qu'on persistait à voir en ces gens des hommes excellents que Moïse avait fait disparaître. Non seulement on insultait Dieu en rejetant ses fidèles représentants, mais on conspirait leur mort, et l'on ne voyait aucune nécessité de demander pardon au Seigneur de cet énorme péché. Au lieu de passer cette nuit de grâce à se confesser et à se convertir, la foule chercha quelque moyen de résister aux preuves qui lui avaient été données de sa culpabilité. Satan, qui était sur les lieux, pervertissait son jugement et l'aveuglait sur le chemin de la destruction.

Au cri des révoltés, descendus dans les entrailles de la terre, tout Israël s'était enfui en proie à une terreur panique, en s'écriant: « Prenons garde que la terre ne nous engloutisse! » Mais, dès « le lendemain, toute l'assemblée des enfants d'Israël murmura contre Moïse et contre Aaron, en disant: vous avez fait mourir le peuple de l'Éternel ». Ils étaient prêts à se livrer à des actes de violence contre leurs conducteurs dévoués et désintéressés quand, au même moment, la gloire divine apparut dans la nuée au-dessus du tabernacle. Une voix se fit entendre, qui dit à Moïse et à Aaron: « Éloignezvous du milieu de cette assemblée, et je les

consumerai en un instant. »

Fort de son bon droit, loin de s'enfuir et d'abandonner la congrégation à son sort au milieu de la catastrophe, Moïse reste, berger fidèle, immobile auprès du troupeau qui lui a été confié. Il supplie Dieu de ne pas détruire entièrement le peuple qu'il a choisi. Grâce à son intercession, le bras de la justice divine sera arrêté et Israël, désobéissant et rebelle, ne sera pas décimé.

Mais l'ange de la colère était déjà parti et semait la mort sur son passage. Sur l'invitation de son frère, Aaron prit un encensoir et se rendit en hâte au milieu de l'assemblée, debout « entre les morts et les vivants » pour faire « expiation pour le peuple ». En même temps que la fumée du parfum, les prières de Moïse montèrent vers Dieu et la plaie fut arrêtée. Quatorze mille personnes, frappées à mort, avaient payé de leur vie leurs récriminations et leur révolte.

Dieu donna ensuite une nouvelle preuve que le sacerdoce avait été conféré à la famille d'Aaron. Chaque tribu fut invitée à préparer un bâton et à y inscrire son nom. Sur celui de Lévi, on écrivit le nom d'Aaron. « Moïse déposa ces bâtons devant l'Éternel, dans la tente du témoignage. » La tribu dont le bâton fleurirait devait être celle que Dieu avait choisie pour le sacerdoce. Le lendemain, « voici que le bâton d'Aaron, pour la maison de Lévi, avait fleuri; sur ce bâton, des boutons avaient germé, des fleurs étaient écloses, et des amandes avaient mûri » (Voir Nombres 17). On le fit voir au peuple puis on le conserva au tabernacle en témoignage pour la postérité. Ce miracle trancha définitivement la question du sacerdoce.

Il était désormais reconnu que Moïse et Aaron avaient été établis par autorité divine. Le peuple fut contraint d'accepter la triste sentence qui le condamnait à mourir dans le désert. « Voici que nous périssons! s'écriait-on. Nous sommes perdus; oui, nous sommes tous perdus! » C'était confesser qu'Israël avait péché en se rebellant contre ses chefs, et que Coré et sa bande avaient reçu le châtiment qu'ils méritaient.

Les mauvaises tendances qui ont donné naissance à la révolte de Coré et préparé sa perte existent encore aujourd'hui. L'orgueil et l'ambition se rencontrent partout. Nourris et caressés, ces deux penchants ouvrent la porte à l'envie et à la recherche des honneurs. Le cœur qui s'y livre s'éloigne imperceptiblement de Dieu et se dirige vers la zone de Satan. Semblables à Coré et à ses acolytes, beaucoup d'hommes, même parmi les soi-disant disciples de Jésus, sont à tel point dévorés par le désir d'occuper de hautes situations qu'ils sont prêts, pour s'assurer des partisans, à sacrifier la vérité, à calomnier les hommes de Dieu, et même à les accuser des mobiles égoïstes et honteux qui les animent. A force de répéter, contre toute évidence, ces fausses accusations, ils finissent par les croire vraies. Et, tout en sapant la confiance accordée aux serviteurs de Dieu, ils finissent par se croire engagés dans une bonne œuvre et à se figurer qu'ils rendent service à Dieu.

Les Hébreux n'aimaient pas se soumettre aux directives et aux restrictions du Seigneur. Tout avertissement, tout frein les contrariait et provoquait leurs murmures contre Moïse. Si Dieu les avait laissés libres d'agir à leur guise, ils auraient eu peu de plaintes à élever contre leurs chefs. Dans toutes les périodes de l'histoire de l'Église, les serviteurs de Dieu ont rencontré le même esprit.

En s'adonnant aux délices du péché, les hommes ouvrent leur cœur à Satan et avancent d'un degré de méchanceté à un autre. A force de rejeter la vérité, l'esprit s'obscurcit. Il repousse la lumière la plus éclatante et finit par s'endurcir dans le mal. Le péché cesse de lui paraître odieux, et il s'y adonne avec toujours plus de facilité. Pour ceux qui en sont là, les fidèles serviteurs de Dieu deviennent des objets de haine. N'étant pas disposés à accepter les souffrances et les sacrifices qu'exige une réforme, toute répréhension, tout appel est exagéré et mal venu. Comme Coré, ils déclarent que ce n'est pas le peuple qui est à blâmer, mais le censeur. Et en endormant leur conscience par cette erreur, les envieux et les mécontents se concertent pour semer la discorde dans l'Église et pour paralyser les efforts de ceux qui cherchent à l'édifier.

Tout progrès réalisé par ceux que Dieu appelle à mener son œuvre à bien excite la suspicion. Chacun de leurs actes est dénaturé par les jaloux et les médisants. Il en a été ainsi au temps de Luther, de Wesley et d'autres réformateurs, et il en est de même aujourd'hui.

Coré n'aurait pas agi comme il le fit s'il avait

su que toutes les directives et les censures communiquées à Israël venaient de Dieu. Mais il aurait pu le savoir. Dieu avait prouvé d'une façon éclatante que c'était lui qui conduisait Israël. Seulement, Coré et ses affiliés rejetèrent la lumière jusqu'au point où les manifestations les plus aveuglantes de la part de Dieu ne purent plus les convaincre et ils les attribuèrent alors à l'influence humaine ou à la puissance satanique. Le lendemain de la disparition de Coré et de ses partisans, le peuple fit la même chose, lorsqu'il se mit à dire: « Vous avez fait mourir le peuple de l'Éternel. » En face d'une preuve incontestable du déplaisir de Dieu, à savoir la

destruction des hommes qui les avaient séduits, ils osèrent déclarer que c'était par le pouvoir de Satan que Moïse avait fait mourir ces hommes justes et intègres.

C'est ce qui scella leur destinée. Ils avaient commis le péché contre le Saint-Esprit, péché par lequel le cœur de l'homme s'endurcit définitivement contre l'influence de la grâce divine. « Si quelqu'un parle contre le Fils de l'homme, dira Jésus, il lui sera pardonné; mais si quelqu'un parle contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce monde ni dans le monde à venir(4)Matthieu 12:32. » Quand Jésus prononça cette parole, les Juifs venaient d'attribuer au pouvoir de Béelzébul des actes de miséricorde accomplis par la puissance divine. Or, comme c'est par le moyen du Saint-Esprit que Dieu entre en rapport avec l'homme, ceux qui, de propos délibéré, assignent à cette puissance un caractère satanique coupent la seule voie de communication existant entre le ciel et l'âme humaine.

C'est par l'intermédiaire du Saint-Esprit que Dieu censure le pécheur et le convainc de péché. Il s'ensuit qu'en rejetant formellement l'œuvre de l'Esprit, un homme enlève au Seigneur toute possibilité d'agir en sa faveur. La dernière ressource de la miséricorde divine a été épuisée. Le pécheur s'est séparé de Dieu qui ne possède aucune force en réserve capable de le convaincre et de le convertir. Son péché reste sans remède. « Laissele! » (Osée 4:17; Hébreux 10:26, 27) tel est l'ordre de Dieu. « Il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, mais seulement la terrible attente du jugement, et le feu ardent qui doit dévorer les rebelles. » (Osée 4:17; Hébreux 10:26, 27)

Chapitre 36 : Israël au Désert

Pendant près de quarante ans, enfoncés dans les solitudes du désert, les Israélites disparurent. Moïse résume cette période en ces termes: « La durée de notre voyage, depuis Kadès-Barnéa jusqu'au passage du torrent de Zéred, a été de trente-huit ans, jusqu'à ce que toute la génération des gens de guerre eût disparu du camp, comme l'Éternel le leur avait juré. La main de l'Éternel s'appesantit aussi sur eux et ils furent anéantis au milieu même du camp, jusqu'à leur entière disparition. »

(Deutéronome 2:14, 15)

Durant toutes ces années, le fait que le peuple était sous le coup d'une condamnation fut constamment rappelé à sa mémoire. Comme il avait rejeté Dieu lors de la révolte de Kadès, Dieu, de son côté, le rejeta momentanément. Et comme il s'était montré infidèle à l'alliance, le signe de l'alliance, le rite de la circoncision, ne fut pas pratiqué. En outre, comme il avait manifesté le désir de retourner au pays de la servitude et s'était ainsi montré indigne de la liberté, la fête de Pâque, qui devait commémorer sa délivrance, ne fut plus observée.

La continuation des services du tabernacle et de la chute de la manne témoignait cependant que Dieu n'avait pas entièrement abandonné son peuple. « En effet, ajoute Moïse, l'Éternel, ton Dieu, t'a béni dans toutes les œuvres de tes mains; il a veillé sur ta marche à travers cet immense désert. Pendant ces quarante ans, l'Éternel, ton Dieu, a été avec toi; tu n'as manqué de rien. »

(Deutéronome 2:7)

Le cantique des Lévites que Néhémie nous a conservé décrit éloquemment la sollicitude de Dieu envers Israël durant ces années: « Dans tes grandes compassions, tu ne les abandonnas point dans le désert. La colonne de nuée ne s'éloigna point d'eux pendant le jour et elle continua de les guider pendant leur voyage, et la colonne de feu, pendant la nuit, ne cessa pas d'éclairer pour eux la route qu'ils devaient suivre.

»Tu leur donnas ton bon Esprit pour les instruire; tu ne refusas point ta manne à leur bouche, et tu leur procuras de l'eau pour étancher leur soif. Tu les nourris pendant quarante ans dans le désert, sans que rien leur manquât; leurs vêtements ne s'usèrent point et leurs pieds

n'enflèrent point. » (Néhémie 9:19-21)

Mais les marches à travers le désert ne devaient pas être seulement une punition; elles servirent à discipliner la génération nouvelle et à la préparer à entrer dans la terre promise. « L'Éternel, ton Dieu, dit Moïse, te châtie comme un homme châtie son enfant, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître les sentiments de ton cœur, et pour voir si tu seras fidèle ou non à ses commandements. Oui, il t'a humilié; il t'a fait souffrir de la faim, et il t'a nourri de cette manne que tu ne connaissais pas et que n'avaient pas connue tes pères, afin de

t'apprendre que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel. » (Deutéronome 8:5, 2, 3)

Le Très-Haut...

Le trouva dans une contrée sauvage,

Dans une solitude, au milieu des hurlements du désert.

Il l'entoura, il prit soin de lui,

Il le garda comme la prunelle de son œil.

(Deutéronome 32:10; Ésaïe 63:9)

« Dans toutes leurs angoisses, il a été lui-même dans l'angoisse, et l'Ange de sa face les a sauvés. Dans son amour et sa miséricorde, il les a rachetés lui-même. Il les a soutenus et les a portés sans cesse pendant les jours passés. » (Deutéronome 32:10; Ésaïe 63:9)

Et pourtant, tout ce qui nous a été conservé de leur histoire dans le désert, ce ne sont guère que des cas de mutinerie contre Dieu. La révolte de Coré avait entraîné la mort de quatorze mille Israélites. Et il y eut d'autres cas où le peuple manifesta le même mépris pour l'autorité divine.

Un jour, le fils d'une femme israélite et d'un père égyptien, qui faisait partie de l'élément étranger à Israël, quitta la place qui lui avait été marquée dans le camp, s'aventura dans les limites réservées aux Israélites et prétendit avoir le droit d'y dresser sa tente. C'était contraire au statut divin en vertu duquel tout descendant d'un Égyptien en était exclu jusqu'à la troisième génération. Une dispute s'éleva à ce sujet entre lui et un Israélite, et l'affaire fut portée devant les juges, qui condamnèrent l'Égyptien.

Furieux de cette décision, celui-ci se mit à maudire le magistrat et à blasphémer le nom de Dieu. Il fut immédiatement déféré à Moïse. La loi disait: « Celui qui maudira son père ou sa mère sera puni de mort. » (Exode 21:17) Mais, sur un acte aussi grave, on jugea nécessaire de consulter l'Éternel, et, en attendant, l'homme fut emprisonné. La sentence, prononcée par Dieu même, stipulait que le blasphémateur devait être conduit hors du camp et lapidé par le peuple, après que les témoins auraient solennellement confirmé l'accusation en plaçant leurs mains sur sa tête. Ils durent même jeter contre lui les premières pierres.

Cet événement fut suivi par la proclamation de l'ordonnance suivante se rapportant aux cas de ce genre: « Quiconque maudira son Dieu portera la peine de son péché. Celui qui blasphémera le nom de l'Éternel sera puni de mort; toute l'assemblée le lapidera: qu'il soit étranger ou qu'il soit né dans le pays, quand il blasphémera le nom de l'Éternel, il sera mis à mort. » (Lévitique 24:15, 16)

Il est des personnes qui ne voient ni l'amour ni la justice de Dieu dans l'infliction d'une peine aussi sévère pour des paroles échappées dans un accès de colère. Elles oublient qu'il était

indispensable de montrer que des propos dictés par la haine contre Dieu constituaient un péché dont la gravité appelait l'intervention de l'amour et de la justice de Dieu: de sa justice, par le châtiment de ce premier coupable, et de son amour, par l'avertissement donné à tous concernant la révérence dont le nom de Dieu doit être entouré. En effet, si cet acte n'avait pas été puni, il aurait, par la suite, entraîné un plus grand nombre d'exécutions.

L'élément égyptien qui s'était joint à Israël était une source continuelle de tentations et d'ennuis. Ces gens, qui prétendaient avoir échangé leur idolâtrie contre le culte du vrai Dieu, étaient fortement imbus des habitudes de leur première éducation, et, partant, entachés d'idolâtrie et d'irrévérence envers Dieu. Ils étaient les premiers à se plaindre et à fomenter la discorde; aussi le camp était-il moralement contaminé par leurs pratiques idolâtres et leurs murmures.

Peu après le retour au désert, se produisit un cas de profanation du sabbat dans des circonstances revêtant une gravité particulière. C'était encore le résultat de l'irritation causée par la sentence qui prorogeait l'entrée en Canaan. Un homme, que cette décision avait outré et qui était résolu à défier la loi de Dieu, se mit à ramasser du bois le jour du sabbat. Durant le séjour au désert, il avait été strictement défendu de faire du feu ce jour-là. Cette interdiction ne devait pas s'appliquer à la Palestine, où la sévérité du climat en hiver rendait le chauffage des habitations indispensable, ce qui n'était pas le cas au désert. Cette violation flagrante du quatrième commandement n'était donc pas un péché d'oubli ou d'ignorance, mais bien un acte provocateur et prémédité.

Pris sur le fait, l'homme fut amené devant Moïse. Il avait déjà été annoncé que la violation du sabbat était passible de mort, mais Dieu n'avait pas révélé comment cette peine devait être infligée. Moïse porta donc ce cas devant l'Éternel, qui répondit: « Cet homme sera puni de mort; que toute l'assemblée le lapide hors du camp. » (Nombres 15:35) Le blasphème et la violation volontaire du sabbat étaient donc soumis à la même pénalité, comme révélant un même mépris pour l'autorité divine.

Bien des personnes rejettent aujourd'hui comme une institution juive le jour de repos institué à la création, alléguant que s'il était obligatoire à notre époque, il faudrait encore en frapper la profanation de la peine de mort. On vient de voir que, chez les Hébreux, le blasphème entraînait le même châtiment. Faut-il en conclure que le troisième commandement, qui interdit ce péché, ne regarde que les Juifs? L'argument tiré de l'application de la peine capitale à propos du quatrième commandement s'applique tout aussi bien au troisième, au cinquième et à presque tous les dix préceptes du Décalogue. Si Dieu ne frappe pas, actuellement, de peines temporelles la transgression de sa loi, sa Parole n'en déclare pas moins que « le salaire du péché, c'est la mort ». Ceux qui en violent sciemment les préceptes sacrés s'en apercevront au jour des rétributions finales.

Durant les quarante ans du séjour au désert, le miracle de la manne rappela chaque semaine à Israël l'obligation sacrée du jour du repos. Et cependant ce prodige ne lui apprit pas

à respecter cette institution. Sans se laisser aller à des violations aussi flagrantes que celle dont on vient de parler, il apportait une grande négligence à son observation. Dieu le déclara plus tard par un prophète: « Ils profanèrent indignement mes sabbats. » (Ézéchiel 20:13-24) Ce péché est même mentionné comme motivant l'exclusion de Canaan de la première génération sortie du pays d'Égypte.

Leurs enfants ne firent pas mieux. Leur indifférence à l'égard du sabbat durant les quarante années passées au désert fut telle qu'en les introduisant dans le pays promis, Dieu leur annonça leur exil futur parmi les nations païennes.

C'était de Kadès qu'Israël était retourné au désert, et c'est à Kadès qu'à la fin des pérégrinations, « toute l'assemblée des enfants d'Israël, arrivant au désert de Tsin, dans le premier mois,... s'arrêta » (Nombres 20:1).

C'est là que Marie mourut et fut ensevelie. Comme elle, des milliers d'Israélites étaient sortis d'Égypte remplis d'espérance et avaient célébré l'Éternel pour leur délivrance. A cause de leurs péchés, leur longue vie errante se termina, elle aussi, au désert. La génération suivante allait-elle profiter de cette leçon? Ce ne fut, hélas! pas le cas, comme le reconnaît le Psalmiste:

Cependant ils péchèrent encore contre Dieu, Et ils ne se laissèrent pas convaincre. ...

QuandDieulesfaisaitmourir,ilsle recherchaient;

Ils revenaient et s'empressaient de retourner vers lui.

Ils se souvenaient que Dieu était leur rocher,

Et le Dieu Très-Haut leur rédempteur.

Mais leurs lèvres le trompaient,

Et leur langue lui mentait.

Leur cœur ne lui était pas fermement attaché,

Et ils n'étaient pas fidèles à son alliance.

Mais lui, plein de compassion, pardonnait aux pécheurs,

Et il ne les détruisait point.

Il retint souvent sa colère. ...

Il se souvint qu'ils n'étaient que chair,

Un souffle qui passe et ne revient plus. (Psaumes 78:32-35, 36-39)

Chapitre 37 : Le Rocher Symbolique — Moïse à Kadès

C'était du rocher frappé en Horeb qu'avait jailli pour la première fois le torrent limpide qui rafraîchit Israël dans le désert. A travers toutes ses marches, chaque fois qu'il avait besoin d'eau, elle lui parvenait par un miracle de la bonté divine. Ce n'était pas celle d'Horeb qui continuait de couler. Où qu'il se trouvât, quand elle devenait nécessaire, elle s'échappait tout à coup des crevasses d'un rocher voisin du campement.

C'était le Fils de Dieu qui, par la puissance de sa parole, faisait sourdre ces ondes bienfaisantes. « Ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était le Christ. » (1 Corinthiens 10:4) Source de tous leurs bienfaits temporels et spirituels, d'étape en étape, le Sauveur les accompagnait. « Quand il les a conduits à travers les déserts, ils n'ont pas eu soif; il a fait jaillir pour eux l'eau du rocher; il a fendu le roc... et les eaux en jaillirent; elles coulèrent à travers le désert comme un fleuve. » (Ésaïe 48:21; Psaumes 105:41)

Le rocher d'Horeb était un symbole riche d'enseignements précieux. De même que des eaux vivifiantes s'élançaient du rocher frappé par le bâton de Moïse, ainsi, du Christ « frappé par Dieu », « meurtri et brisé à cause de nos iniquités » (Ésaïe 53:4, 5), jaillit le fleuve du salut appelé à sauver notre race perdue. Comme le rocher avait été frappé une fois, le Messie serait « offert une seule fois pour ôter les péchés de plusieurs » (Hébreux 9:28). Notre Sauveur ne devait pas être offert en sacrifice une seconde fois. Il suffit à ceux qui recherchent les bienfaits de sa grâce de les demander au nom de Jésus, d'un cœur sincère. Nos prières font passer les blessures du crucifié devant les yeux du Très-Haut et couler à nouveau le flot salutaire symbolisé par l'eau qui désaltérait Israël.

Après leur établissement dans la terre de Canaan, les Israélites célébrèrent avec des démonstrations de joie le miracle de l'eau jaillissant du rocher. Aux jours du Sauveur, cette célébration était devenue une cérémonie très impressionnante. Elle avait lieu, à Jérusalem, lors de la fête des tabernacles, devant le peuple rassemblé. Chaque jour de la fête, c'est-à-dire sept jours de suite, les prêtres sortaient de la ville, la musique et le chœur des Lévites en tête, et se rendaient à la source de Siloé. Une longue procession suivait le cortège. Tous ceux qui pouvaient s'approcher de la source s'y désaltéraient, tandis que retentissaient les strophes du cantique: « Vous puiserez des eaux avec joie aux sources du salut. » (Ésaïe 12:3) L'eau recueillie par les prêtres dans un vase d'or était portée au temple au son des clairons et de l'hymne solennel:

Nos pas s'arrêtent

Dans tes portes, ô Jérusalem!

(Psaumes 122:2)

Puis, toujours avec des cantiques de louanges, chantés en triomphe par la foule et accompagnés d'instruments de musique et du son des trompettes retentissantes, l'eau de Siloé était répandue sur l'autel des sacrifices.

Pour attirer l'attention des Israélites sur les bienfaits qu'il était venu leur apporter, le Sauveur fit un jour allusion à cette cérémonie commémorative. « Le dernier et grand jour de la fête », Jésus, d'une voix qui retentit à travers les parvis du temple, fit entendre cette parole: « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de lui, comme l'Écriture le dit. » L'apôtre Jean ajoute: « Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. » (Jean 7:39) Une eau fraîche et limpide jaillissant d'une terre brûlée et stérile qu'elle couvre d'un tapis de verdure émaillé de fleurs, et qui rend la vie à ceux qui périssent, tel est l'emblème de la divine grâce que Jésus peut seul apporter aux âmes qu'elle purifie. Celui en qui Jésus demeure possède en luimême une source intarissable de grâce et de joie; son sentier en est illuminé. L'amour du Sauveur y fait mûrir des fruits de bonté et de justice qui rafraîchiront les âmes altérées et les conduiront à la vie éternelle.

Jésus, auprès du puits de Jacob, avait employé la même image dans sa conversation avec une femme de Samarie. « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, dit-il, n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source qui jaillira jusqu'en la vie éternelle. » (Jean 4:14) En sa personne, le Sauveur réunit les deux images: il est à la fois le rocher et l'eau vive.

Ce riche et consolant symbolisme revient fréquemment dans les pages de l'Écriture. Des siècles avant la venue du Messie, Moïse l'appelait « le rocher du salut » (Deutéronome 32:15). Le Psalmiste le désignait par ces métaphores: « Mon rocher et mon rédempteur »; « mon salut et ma haute retraite »; « le rocher inaccessible pour moi »; « mon rocher, ma retraite; « le rocher de mon cœur »; « le rocher où je trouve un refuge ».

Dans ses cantiques, David en parle sous l'image « des eaux tranquilles » et fraîches coulant dans de verts pâturages et au bord desquelles le céleste Berger conduit son troupeau. « Tu les abreuves, dit-il, au fleuve de tes délices, car en toi est la source de la vie. » (Psaumes 19:15; 62:7; 61:2; 71:3; 73:26; 94:22; 23:2; 36:9, 10) De son côté, Salomon écrit que « la source de la sagesse est un ruisseau jaillissant » (Proverbes 18:4). Pour Jérémie, le Fils de Dieu est « la source d'eau vive », et pour Zacharie, « une source qui jaillit afin d'effacer le péché et la souillure » (Voir Jérémie 2:13; Zacharie 13:1).

Ésaïe l'appelle « le rocher des siècles », « l'ombre d'un grand rocher dans un pays désolé » (Ésaïe 26:4; 32:2). Puis il enregistre cette précieuse promesse qui rappelait vivement à l'esprit la source claire serpentant à l'entour du camp hébreu: « Les affligés et les misérables cherchent des eaux et n'en trouvent point, et leur langue est desséchée par la soif; mais moi, l'Éternel, je les exaucerai; moi, le Dieu d'Israël, je ne les abandonnerai pas. » « Je répandrai des eaux sur le sol altéré et des ruisseaux sur la terre desséchée »; « des eaux jailliront dans le désert et des torrents dans la plaine aride » (Ésaïe 41:17; 44:3; 35:6).

Ailleurs, on entend cet appel: « O vous tous qui êtes altérés, venez à la source des eaux! » Ce même appel reparaît à la dernière page de la Parole inspirée, où l'on voit « le fleuve de l'eau de la vie, clair comme du cristal », sortant du trône de Dieu et de l'Agneau, tandis que retentit à travers les siècles cette invitation miséricordieuse: « Que celui qui veut de l'eau vive la reçoive gratuitement. »

(Ésaïe 55:1; Apocalypse 22:17)

Au moment où les caravanes d'Israël atteignirent Kadès, le flot limpide qui, depuis tant d'années, jaillissait aux abords du camp, s'arrêta. Dieu voulait, une fois de plus, donner l'occasion à son peuple de montrer s'il avait confiance en lui ou s'il était incrédule comme ses pères.

Dans le lointain, se profilaient les collines de Canaan. Quelques jours de marche encore, et c'était les frontières du pays de la promesse. On n'était plus qu'à une petite distance du pays d'Édom occupé par les descendants d'Ésaü, et à travers lequel on pouvait atteindre Canaan en ligne directe. Moïse avait reçu cet ordre: « Dirigez-vous vers le nord. Donne cet ordre au peuple: Vous allez passer sur le territoire de vos frères, les enfants d'Ésaü, qui habitent à Séïr, et ils auront peur de vous. ...Vous achèterez d'eux, à prix d'argent, la nourriture que vous mangerez; vous leur paierez même l'eau que vous boirez. » (Deutéronome 2:3-

6)

Ces explications auraient dû faire comprendre aux Israélites pourquoi l'eau avait disparu. Ils étaient sur le point de traverser une contrée fertile et bien arrosée qui les conduirait en droite ligne à destination. Dans le pays d'Édom ils ne seraient pas inquiétés et ils pourraient s'approvisionner abondamment en nourriture et en eau. Avant que Dieu leur permît d'atteindre le but, ils devaient montrer qu'ils croyaient en ses promesses. La disparition de l'eau aurait dû être pour eux un sujet de réjouissance et le signe que leurs pérégrinations à travers le désert avaient pris fin. Mais, aveuglés par l'incrédulité, ils ne le comprirent point.

Au contraire, ils en firent un prétexte pour douter et murmurer. Comme s'ils avaient perdu tout espoir que Dieu les mettrait en possession de Canaan, ils se mirent à réclamer bruyamment les bienfaits du désert. La première épreuve leur suffit pour laisser percer l'esprit ingrat et turbulent qu'avaient manifesté leurs pères. Ils n'eurent pas plus tôt entendu des voix demander de l'eau, qu'ils oublièrent la main qui subvenait depuis si longtemps à leurs besoins. Au lieu de prières adressées à Dieu, on entendit des murmures désespérés: « Que n'avons-nous péri quand nos frères périrent eux-mêmes devant l'Éternel? » (Voir Nombres 20:1-13) En somme, ils regrettaient de n'avoir pas subi le sort de Coré!

Leur aigreur se déversa contre Moïse et Aaron: « Pourquoi avez-vous fait venir l'assemblée de l'Éternel dans ce désert pour nous y laisser mourir, nous et notre bétail? Pourquoi nous avez-vous fait quitter l'Égypte pour nous amener dans ce mauvais pays, où l'on ne peut pas semer, où il n'y a ni figuier ni vigne, ni grenadier, ni eau à boire? »

« Alors Moïse et Aaron s'éloignèrent de l'assemblée, et allèrent à l'entrée de la tente d'assignation. Ils tombèrent le visage contre terre, et la gloire de l'Éternel leur apparut. » Moïse entendit ces paroles: « Prends le bâton et convoque l'assemblée, toi et Aaron, ton frère. Vous parlerez au rocher en présence des Israélites et il donnera ses eaux; tu feras sortir pour eux de l'eau du rocher. »

Moïse, le bâton de Dieu à la main, et Aaron se présentèrent devant la multitude. Tous deux étaient maintenant des vieillards. Durant de longues années, ils avaient supporté l'insubordination et l'opiniâtreté d'Israël. A cette heure-là, finalement, la patience de Moïse l'abandonna. « Écoutez, ô rebelles! s'écria-t-il. Vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher? » Et au lieu de parler à la paroi rocailleuse, ainsi que Dieu le lui avait ordonné, il la frappa par deux fois de son bâton.

L'eau jaillit avec abondance du rocher, et la foule se désaltéra. Mais une grave faute avait été commise. Moïse avait parlé avec irritation. Plutôt qu'une sainte indignation causée par l'ingratitude et le mépris du peuple envers Dieu, le ton de ses paroles avait manifesté un accès de colère tout humaine. « Écoutez, ô rebelles! » avait-il dit. L'accusation était fondée, mais la vérité elle-même ne doit pas être énoncée sous l'impulsion de l'humeur et de l'impatience. Chaque fois que Dieu avait chargé Moïse de prononcer devant le peuple des paroles pénibles à dire et à entendre, il l'avait soutenu dans la délivrance de son message. Mais ici, le prophète avait censuré le peuple de son propre chef, et il avait ainsi contristé l'Esprit de Dieu et fait du tort à Israël.

Il avait manqué de patience et de calme, et le peuple en profita pour se demander si, dans le passé, il avait été dirigé par Dieu. Pour excuser ses propres péchés, il en vint à se demander si la conduite de Moïse, aussi bien que la sienne, n'était pas exempte de blâme. On avait enfin trouvé un prétexte pour repousser toutes les censures que Dieu prononça par l'intermédiaire de son serviteur.

En demandant: « Vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher? » Moïse manqua de confiance en Dieu et laissa entendre qu'il ne ferait pas ce qu'il avait promis. Aussi Dieu dit-il à Moïse et à Aaron: « Vous n'avez pas cru en moi, de manière à me sanctifier aux yeux des enfants d'Israël. » Au moment où l'eau avait fait défaut, en effet, leur foi avait été ébranlée par les murmures du peuple. La première génération fut condamnée à périr dans le désert à cause de son incrédulité, et maintenant la même disposition reparaissait chez leurs enfants. Ces derniers vont-ils subir le même sort? Telles étaient les réflexions de Moïse et d'Aaron. Las et découragés, ils ne firent rien pour enrayer le courant du sentiment populaire. S'ils avaient euxmêmes manifesté une foi inébranlable en Dieu, ils auraient pu, par des paroles d'encouragement, aider le peuple à surmonter l'épreuve. En exerçant d'une façon prompte et énergique l'autorité dont ils étaient investis, ils auraient pu arrêter les récriminations. Avant de réclamer le secours de Dieu, leur devoir était de faire tout ce qui dépendait d'eux pour

remédier à la situation. Que de maux auraient été évités si les murmures à Kadès avaient été réprimés!

Par son acte inconsidéré, Moïse en outre annulait un enseignement que Dieu se proposait de donner. Le rocher qui, tout au début, devait être frappé une fois seulement symbolisait le Messie qui serait immolé « une seule fois ». La seconde fois, il aurait suffi de parler au rocher, tout comme il nous suffit, aujourd'hui, de demander à Dieu ses bienfaits au nom de Jésus. En frappant le rocher une seconde fois, Moïse défigurait ce bel emblème.

Il y avait plus encore. Moïse et Aaron s'étaient arrogé un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu. L'intervention divine donna à cette circonstance une solennité extraordinaire, et les conducteurs d'Israël auraient dû en profiter pour inculquer au peuple une haute idée de la majesté, de la puissance et de la bonté divines. Quand ils s'étaient écriés avec colère: « Vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher? » bien que sujets eux-mêmes aux défaillances et aux infirmités humaines, ils s'étaient mis à la place de Dieu. Lassé par les continuels murmures et les révoltes du peuple, Moïse perdit de vue son tout-puissant Soutien.

Privé de la force divine, un seul instant suffit pour entacher sa carrière d'une faiblesse humaine. L'homme qui aurait pu rester pur, ferme et désintéressé jusqu'à la fin de sa vie, avait finalement essuyé une défaite. Dieu, qui devait être magnifié et exalté, était déshonoré devant la congrégation.

Cette fois-ci, l'Éternel ne prononça aucun jugement contre ceux qui provoquèrent si souvent Moïse et Aaron. La répréhension divine tomba tout entière sur ces derniers. En donnant l'impression que les murmures du peuple étaient dirigés contre eux, et non contre Dieu, ses représentants attitrés ne l'honorèrent pas. C'était en pensant à euxmêmes, en cherchant de la sympathie, personnellement, qu'ils tombèrent inconsciemment dans cette faute et négligèrent de montrer au peuple toute son indignité envers Dieu. Aussi ne furent-ils pas coupables de péché délibéré et volontaire; ils succombèrent à une tentation soudaine.

La censure divine qui fut immédiatement prononcée fut amère et très humiliante. « L'Éternel dit ensuite à Moïse et à Aaron: Puisque vous n'avez pas cru en moi, de manière à me sanctifier aux yeux du peuple d'Israël, vous ne conduirez pas cette assemblée dans le pays que je lui ai donné. » Comme l'Israël rebelle, les deux frères devaient mourir avant la traversée du Jourdain. Si, sous la censure divine, ils avaient manifesté de l'humeur, leur culpabilité aurait été beaucoup plus grande. Mais leur repentir fut immédiat et profond, et Dieu accepta leur contrition, sans pouvoir cependant leur en remettre la peine à cause de l'exemple donné à

Israël.

Sans rien cacher, Moïse annonça au peuple que n'ayant pas glorifié l'Éternel, il allait être déchargé du soin de les conduire au pays promis, et il les invita à se demander, étant donné la sévérité de son châtiment, comment Dieu devait envisager leurs murmures et leur injustice lorsqu'ils attribuaient à un homme les châtiments dont leurs péchés avaient été frappés. Il leur

dit aussi avec quelle instance il avait demandé au Seigneur de révoquer sa sentence. « Mais, ajouta-t-il, l'Éternel était irrité contre moi, à cause de vous. Il ne m'exauça point. » (Deutéronome 3:26)

A chaque contrariété, à chaque épreuve, les Israélites accusaient Moïse de les avoir fait quitter l'Égypte, comme si Dieu n'y était pour rien. Et chaque fois qu'ils s'étaient plaints des ennuis du voyage et de leurs chefs, Moïse leur avait dit: « Vos murmures sont dirigés contre Dieu. Ce n'est pas moi, c'est lui qui vous a délivrés. » Or sa parole imprudente prononcée devant le rocher: « Vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher? » justifiait implicitement l'accusation d'Israël, et aurait pu le confirmer dans son incrédulité. C'était pour effacer à jamais cette impression de leurs esprits que Moïse n'entra pas dans la terre promise. Ce fait prouvait d'une façon incontestable que leur chef n'était pas Moïse, mais bien l'ange puissant dont Dieu avait dit: « Je vais envoyer un ange devant toi, pour te protéger en chemin et pour t'introduire dans le lieu que je t'ai préparé. Prends garde à toi-même quand tu seras en sa présence, et écoute sa voix, ... parce que mon nom est en lui. »

(Exode 23:20, 21)

« L'Éternel fut irrité contre moi à cause de vous

», avait dit Moïse. Lorsqu'il commit sa faute, les yeux de tout Israël étant dirigés sur lui, son péché rejaillit sur celui qui l'avait choisi comme conducteur de son peuple. Si Dieu avait fait bon marché d'une faute connue de tous, le peuple aurait conclu que, chez les hommes haut placés, et dans des circonstances extrêmement irritantes, le manque de foi et l'impatience peuvent être excusés. Mais quand on apprit que, pour ce seul péché, Moïse et Aaron allaient être exclus de Canaan, on comprit que Dieu ne fait pas acception de personnes et qu'il punira sûrement les transgresseurs de sa loi.

L'histoire d'Israël a été écrite pour servir d'instruction et d'enseignement à toutes les générations futures. Il fallait montrer aux hommes de tous les temps que le Dieu du ciel est un juge impartial, qui, en aucun cas, ne justifie le péché. Peu de personnes ont une juste conception de l'horreur qu'il faut en avoir. Les hommes s'imaginent que Dieu est trop bon pour punir. L'histoire biblique démontre, au contraire, que la bonté et l'amour de Dieu l'obligent à le traiter comme un mal fatal à la paix et au bonheur de l'univers.

L'intégrité et la fidélité d'un Moïse ne purent le dispenser du châtiment de sa faute. Au peuple, Dieu avait pardonné de plus grands péchés, mais il ne pouvait user de la même indulgence envers ses conducteurs. Il honora Moïse plus qu'aucun autre homme sur la terre. Il lui révéla sa gloire et,par son moyen, communiqua ses lois à Israël. Les lumières du prophète, ses connaissances, ses honneurs aggravaient son péché. Aucune fidélité passée ne peut expier un acte coupable. La responsabilité et la culpabilité d'un homme se mesurent aux connaissances et aux privilèges qui lui ont été accordés.

A vues humaines, la faute de Moïse n'était qu'une bagatelle, une faiblesse très fréquente chez les humains. « Il prononça des paroles imprudentes » (Psaumes 106:33), dit le Psalmiste. On peut en conclure que si Dieu châtia sévèrement cette faute de son serviteur le plus fidèle et le plus honoré, il ne l'excusera pas chez d'autres. L'orgueil et la disposition à censurer nos frères déplaisent au Seigneur. Ceux qui se laissent envahir par ces sentiments encouragent les sceptiques. Plus la position d'un homme est élevée, plus vaste est son influence et plus impératif aussi son devoir de cultiver la patience et l'humilité.

Satan triomphe quand il réussit à pousser les enfants de Dieu, notamment les hommes qui occupent de hautes positions dans l'Église, à s'attribuer la gloire qui n'appartient qu'au TrèsHaut. C'est par là que Satan est tombé, et c'est par là qu'il réussit le mieux à perdre les hommes. Il n'est pas de bienfait, pas de tentation dont Satan ne s'empare, si nous lui donnons prise, pour cribler et ruiner notre âme. Aussi est-ce pour nous mettre sur nos gardes que Dieu nous donne tant d'avertissements contre l'orgueil. Il n'est pas une inclination de notre nature, pas une faculté de notre esprit, pas une impulsion de notre cœur qui n'ait besoin, à chaque instant, d'être placée sous la direction de l'Esprit de Dieu.

Quelles que soient les lumières spirituelles dont

on jouisse, à quelque degré de la faveur et de la bénédiction divines qu'on soit parvenu, et quelles que soient les épreuves qui surviennent, Satan s'en empare pour nous harceler, nous tenter et nous faire tomber, si nous lui offrons la moindre occasion. Il est donc indispensable de marcher avec humilité devant Dieu et de lui demander avec foi de diriger chacune de nos pensées, de dominer chacune de nos impulsions. Tous ceux qui professent la religion de Jésus-Christ sont tenus, de la façon la plus sacrée, à être calmes et à garder leur sang-froid au milieu des circonstances les plus critiques.

Les charges qui reposaient sur Moïse étaient lourdes et nombreuses. Peu d'hommes seront jamais éprouvés aussi durement que lui. Et cependant, il n'en fut pas tenu compte pour l'excuser. Dieu a largement pourvu aux besoins de ses enfants, et s'ils s'appuient sur lui, ils ne seront jamais le jouet des circonstances. Sans doute, Satan nous attaque sur nos points faibles, mais ce n'est pas une raison pour être vaincus. Les tentations les plus sévères ne justifient pas le péché, quelque pression qu'elles exercent sur nous. Si nous cédons, celui-ci est notre fait. Ni la terre ni l'enfer n'ont le pouvoir de forcer quelqu'un à succomber. Quelque soudain, quelque terrible que soit l'assaut, le secours est en Dieu, et avec sa force nous pouvons triompher. \

Chapitre 38 : Le Contour de l'Idumée

Le camp israélite à Kadès n'était qu'à une petite distance des frontières d'Édom. Comme Moïse, aussi bien que le peuple, tenait à traverser ce pays pour arriver en Canaan, on envoya à cet effet, sur l'ordre de Dieu, un message au roi d'Édom, conçu en ces termes: « Ainsi parle ton frère Israël: Tu sais tous les maux que nous avons endurés. Nos pères descendirent en Égypte, où nous avons longtemps demeuré; mais les Égyptiens nous ont maltraités, nous et nos pères. Nous avons crié à l'Éternel; il a entendu notre voix, il a envoyé un ange, et il nous a fait sortir d'Égypte. Nous voilà maintenant à Kadès, ville qui est à la limite de ton territoire. Permets que nous passions par ton pays; nous ne traverserons ni les champs, ni les vignes, et nous ne boirons pas l'eau des puits; nous suivrons la route royale, sans nous détourner à droite ni à gauche, jusqu'à ce que nous ayons franchi ton territoire. » (Nombres 20:14-20)

A cette requête polie, le roi d'Édom opposa ce refus menaçant: « Tu ne passeras point chez moi; sinon, je sortirai à ta rencontre avec l'épée. » Étonnés de cet échec, les chefs d'Israël renouvelèrent leur demande, accompagnée de cette promesse: « Nous monterons par la grande route; si nous buvons de tes eaux, nous et nos troupeaux, nous en paierons le prix. Laisse-nous seulement passer à pied, pas davantage. » Le roi répondit: « Tu ne passeras point. »

Des bandes d'Édomites armés avaient déjà pris position aux passages difficiles, de sorte que toute avance paisible dans cette direction était impossible. Et comme Dieu avait interdit de recourir aux armes contre Édom, il fallut se résigner à contourner péniblement ce pays.

Si, en face de cette difficulté, le peuple s'était confié en Dieu, le capitaine des armées célestes l'aurait conduit à travers l'Idumée. Ses habitants auraient été saisis d'une telle frayeur qu'au lieu de manifester de l'hostilité, ils se seraient montrés très accueillants. Mais les Israélites n'avaient pas obéi avec promptitude aux ordres reçus. Tandis qu'ils se livraient aux plaintes et aux murmures, l'occasion favorable s'était envolée, et quand, enfin, ils se décidèrent à envoyer leur requête au roi d'Édom, elle fut repoussée.

Depuis qu'Israël avait quitté l'Égypte, Satan n'avait cessé de semer les tentations et les obstacles sur la route de Canaan. De leur côté, par leur incrédulité, les Hébreux avaient souvent euxmêmes favorisé ses embûches. Les mauvais anges sont toujours là pour nous disputer chaque pouce de terrain. Il importe donc de croire à la Parole de Dieu et d'y obéir aussitôt, tandis que les bons anges sont prêts à nous seconder. Lorsque le Seigneur veut faire quelque grande chose pour son peuple et l'appelle à marcher de l'avant, Satan suscite chez ce dernier un esprit de discorde et l'incite au murmure et à l'incrédulité. Par ses hésitations et ses atermoiements, il provoque le déplaisir du Très-Haut et perd ainsi les bienfaits qui lui étaient destinés. Les serviteurs de Dieu doivent être des hommes d'action, toujours prêts à entrer dans la voie que leur ouvre la Providence. Tout délai de leur part fournit à Satan l'occasion de leur infliger une défaite.

Dans les premières instructions données à Moïse pour traverser l'Idumée, Dieu, tout en prévenant Israël que les Édomites auraient peur d'eux, leur interdisait de tirer parti de cet avantage. Ils ne devaient pas profiter du fait que la puissance de Dieu était de leur côté pour leur faire du mal. « Soyez bien sur vos gardes, leur avait-il dit. N'ayez point de démêlés avec eux; car je ne vous donnerai rien dans leur pays, pas même de quoi y poser la plante du pied: j'ai donné à Ésau en héritage la montagne de Séir. » (Deutéronome 2:4, 5)

Les Édomites étaient des descendants d'Abraham et d'Isaac, et c'est pour l'amour de ces patriarches que Dieu usait de miséricorde envers eux. Aussi longtemps qu'ils ne dépassaient pas les limites de la miséricorde divine, il ne fallait pas les inquiéter dans leur héritage. Les habitants de Canaan, qui avaient fait déborder la coupe de leur iniquité, devaient disparaître; mais les enfants d'Ésaü étaient encore les objets de la grâce divine et méritaient d'être traités avec compassion.

Les ancêtres de ces deux nations étant frères, il ne devait exister entre elles que des relations cordiales. Il fut donc interdit à Israël de tirer vengeance de l'affront qui lui avait été fait. Il ne devait songer à s'annexer aucun territoire de l'Idumée. Bien qu'étant le peuple choisi et favorisé de Dieu, il ne fallait pas qu'il se considère comme ayant seul droit à l'héritage de la terre, ni qu'il cherche à en exclure toutes les autres nations. Dans leurs rapports avec les Édomites, il devait se contenter d'acheter d'eux les vivres dont il aurait besoin, et les payer comptant. Pour l'y encourager, Dieu avait ajouté: « En effet, l'Éternel, ton Dieu, t'a béni; ... tu n'as manqué de rien. » (Deutéronome 2:7) Israël ayant un Dieu riche en ressources, il devait éviter de rien obtenir par la force ou par la fraude et se conformer en toutes choses au principe de la loi divine qui dit: « Tu aimeras ton prochain

comme toi-même. »

S'ils avaient traversé l'Idumée comme Dieu l'entendait, leur contact avec les habitants du pays n'aurait eu que de bons résultats. Les Édomites auraient profité de l'occasion pour faire connaissance avec le peuple de Dieu et avec son culte. Ils auraient appris comment le Dieu de Jacob bénit ceux qui l'aiment et le servent. L'incrédulité d'Israël avait empêché tout cela. En réponse aux clameurs du peuple, Dieu lui donna de l'eau, mais sans annuler les conséquences de son manque de foi. Il lui fallut retraverser le désert et se désaltérer de nouveau à la source miraculeuse dont ils n'auraient plus eu besoin s'ils s'étaient confiés en Dieu.

Les colonnes d'Israël se tournèrent donc une fois de plus vers le sud et s'engagèrent dans des régions arides qui leur parurent encore plus dénudées après avoir vu les verdoyantes vallées d'Édom. Ce triste désert est bordé par une chaîne de montagnes parmi lesquelles s'élève le mont Hor, où Aaron devait mourir et être enseveli.

Quand les Israélites arrivèrent à cette montagne, Dieu dit à Moïse: « Prends Aaron et Éléazar, son fils. C'est là qu'Aaron sera recueilli, et il mourra là. » (Nombres 20:22-28) Les deux vieillards, accompagnés d'Éléazar, firent ensemble l'ascension de la montagne. Cent

vingt hivers avaient blanchi leurs têtes. Au cours de leur longue et mémorable existence, ils avaient connu à la fois les plus cuisantes épreuves et les plus grands honneurs qui aient jamais été le partage de l'homme. Dans la communion avec Dieu, leurs talents naturels, très grands, et toutes leurs facultés s'étaient développés et enrichis. Leur vie entière s'était consumée au service de Dieu et de leurs semblables. Leurs visages dénotaient non seulement la fermeté et une vive intelligence, mais aussi une grande bonté et une rare noblesse de sentiments.

Moïse et Aaron avaient passé de longues années côte à côte, prenant part aux mêmes labeurs, aux mêmes soucis. Ils avaient affronté ensemble des dangers innombrables et goûté les plus douces bénédictions du ciel. Mais l'heure de la séparation approchait. Aussi, profitant des moments précieux qui leur restaient, les deux centenaires gravissaient à pas lents la pente escarpée et pénible de la montagne, tout en se reposant fréquemment et en s'entretenant du passé et de l'avenir. Aussi loin que portaient leurs regards, ils avaient devant eux la scène de leurs longs pèlerinages. Plus près, couvrant la plaine, se dressaient les tentes innombrables de la nation à laquelle ils avaient tous deux consacré la meilleure partie de leur vie, et pour le bonheur de laquelle ils avaient tout sacrifié. Plus loin, au-delà des montagnes d'Édom, se dessinait la route de la terre promise, dont ni Aaron, ni Moïse ne devaient goûter les délices. Aucune amertume ne troublait leur sérénité; aucun murmure ne s'échappait de leurs lèvres. Seule la cause de cette privation jetait sur leurs visages un voile de gravité attristée.

L'œuvre d'Aaron en faveur d'Israël touchait à son terme. Quarante années auparavant, âgé de quatre-vingt-trois ans, il avait été appelé à seconder Moïse dans la tâche ardue de conduire Israël hors d'Égypte. Il soutint les mains du prophète lors de la bataille contre Amalek. Il lui fut permis de gravir le mont Sinaï et d'y contempler la gloire divine. Dieu avait conféré à sa famille la charge de la sacrificature et il l'avait lui-même honoré de la sainte dignité de grand prêtre. La légitimité de cette fonction sacrée avait été confirmée par les jugements divins qui emportèrent Coré et son parti, et c'était grâce à l'intercession d'Aaron que la plaie avait été arrêtée.

Quand ses deux fils furent frappés à mort pour avoir violé un ordre divin, Aaron n'avait ni regimbé, ni murmuré. Quelques taches, cependant, maculaient les pages de cette noble vie. Aaron avait commis un très grave péché quand, au pied du Sinaï, cédant aux clameurs du peuple, il lui avait fondu un veau d'or. Puis il s'était associé aux murmures et à l'envie de Marie contre Moïse. Enfin, avec celui-ci, il avait offensé Dieu à Kadès, en s'écartant de l'ordre reçu de parler au rocher.

Dieu désirait faire de ces deux conducteurs de son peuple des représentants de son Fils. Aaron avait porté sur sa poitrine les noms des tribus d'Israël et annoncé au peuple la volonté de Dieu. Médiateur d'Israël aux jours des expiations, il avait porté le sang de la victime symbolique dans le lieu très saint, et en était ressorti pour bénir Israël, de même que Jésus-Christ viendra bénir son peuple quand son œuvre de propitiation sera terminée. C'est la dignité

et le caractère symbolique de cette auguste charge qui avaient donné toute sa gravité au péché de Kadès.

A cause de ce péché, il devait renoncer au privilège d'exercer la souveraine prêtrise dans la terre de Canaan, d'offrir le premier sacrifice consacrant la prise de possession du pays. Quant à Moïse, il continuera de conduire Israël jusqu'à la frontière. Combien l'avenir de ces deux hommes eût été différent s'ils avaient supporté sans murmure l'épreuve qui les attendait au rocher de Kadès! Que de conséquences une seule faute peut engendrer! L'œuvre d'une vie entière peut ne pas se relever d'un écart commis en un seul moment de tentation ou d'inadvertance.

Douloureusement affecté, Moïse dépouilla Aaron de ses vêtements sacrés et en revêtit Éléazar qui devenait ainsi, de par autorité divine, le successeur de son père.

L'absence des deux conducteurs d'Israël et le fait qu'ils étaient accompagnés d'Éléazar qui, on le savait, était appelé à succéder à son père, causa une vive émotion dans le camp où leur retour était attendu avec une impatience angoissée. De sombres pensées agitaient les cœurs de ceux qui songeaient à la sentence prononcée contre Moïse et Aaron. Chez les quelques personnes qui avaient connaissance du but de cette mystérieuse ascension, la crainte pour leurs chefs s'augmentait d'amers souvenirs et de remords.

Finalement, on discerna, descendant lentement de la montagne, les silhouettes estompées de Moïse et d'Éléazar, qui avait revêtu les vêtements sacerdotaux de son père absent. Éplorée, la foule se rassembla autour de Moïse, qui annonça qu'Aaron s'était éteint dans ses bras au sommet du mont Hor, où Éléazar et lui l'avaient inhumé. A l'ouïe de la mort de ce chef universellement aimé, auquel on avait si souvent causé du chagrin, la congrégation versa des larmes et se lamenta. « Toute la maison d'Israël pleura Aaron pendant trente jours. »

(Nombres 20:29)

L'Écriture ne consacre à l'ensevelissement du souverain prêtre d'Israël que cette simple mention: « Aaron mourut là, et y fut enseveli. »

(Deutéronome 10:6) La mort de cet homme de Dieu, un des plus illustres qui aient jamais vécu, n'eut pour témoins que deux intimes amis qui procédèrent, seuls, à son ensevelissement. Son sépulcre solitaire au sommet du mont Hor resta même inconnu du peuple d'Israël. Quel contraste entre cette inhumation divinement prescrite et les coutumes de notre époque! Aujourd'hui, les obsèques d'un personnage haut placé deviennent souvent l'occasion de manifestations pompeuses et de folles dépenses. La gloire de Dieu n'entre pour rien dans l'ostentation et les profusions qui accompagnent et caractérisent si souvent le devoir de rendre un mort à la poussière.

Toute la congrégation porta le deuil d'Aaron, mais son décès fut surtout vivement ressenti par Moïse. Outre qu'il lui rappelait que sa fin était proche, il était profondément sensible à la perte de ce frère qui, durant tant d'années, avait partagé ses joies et ses épreuves, ses craintes et

ses espérances. Mais il savait que Dieu était son Ami, et, plus fortement que jamais, il s'appuya sur son bras.

Peu après le départ de Hor, les Israélites furent battus dans un engagement avec Arad, l'un des rois cananéens. Ayant alors imploré le secours d'en haut, ils mirent cet ennemi en déroute. Cette victoire aurait dû leur inspirer de la gratitude envers l'Auteur de tout bien; mais ils en conçurent de la vanité et retombèrent dans leur vieille habitude de murmurer. Persuadés qu'ils seraient venus à bout de leurs ennemis tout aussi facilement quarante ans plus tôt, après le retour des espions, ils se plaignirent de ce long et inutile séjour dans le désert, alors qu'ils auraient pu marcher immédiatement vers Canaan.

En s'avançant vers le sud, ils arrivèrent dans une vallée sablonneuse et brûlée, sans ombre ni végétation. La route paraissait longue et pénible; les voyageurs étaient à la fois altérés et fatigués.

Cette nouvelle épreuve de leur foi et de leur patience les prit au dépourvu. A force de ne voir que les désagréments de leur situation, ils s'éloignaient toujours plus de Dieu, oubliant que sans leurs murmures à Kadès, le contour du pays d'Édom leur eût été épargné, et au lieu d'être reconnaissants de n'avoir pas été punis plus sévèrement, ils se flattaient à la pensée que si Dieu et Moïse n'étaient pas intervenus, ils auraient déjà pris possession de la terre promise. Ne nourrissant plus guère envers Dieu, quoi qu'il fît, que de l'amertume et du mécontentement, ils en vinrent finalement à envisager l'Égypte comme plus désirable que la liberté et le pays de Canaan.

« Le peuple... murmura donc contre Dieu et contre Moïse, en disant: Pourquoi nous avez-vous fait monter hors d'Égypte, pour nous laisser mourir dans le désert? Car on n'y trouve ni pain, ni eau, et notre âme est dégoûtée de cette misérable nourriture. » (Nombres 21:5)

Courageusement, Moïse leur reprocha leur ingratitude. Seule la puissance de Dieu, leur dit-il, a pu vous protéger « à travers cet immense et redoutable désert, plein de serpents brûlants et de scorpions, désert aride et sans eau » (Deutéronome 8:15). Chaque jour de votre long pèlerinage, un miracle de la miséricorde divine vous a gardés. Sur tout le parcours de la route tracée par Dieu, il y a eu de l'eau pour vous désaltérer et du pain pour apaiser votre faim. Vous avez voyagé sains et saufs de jour sous la colonne de nuée, de nuit sous la colonne de feu. Soutenus par des anges, vous avez gravi des cols difficiles au sommet des rochers, et suivi les sentiers raboteux du désert. Malgré les privations de votre vie nomade, il n'y a pas, dans tous vos rangs, une seule personne souffrante. Au cours de vos longues traites, vos pieds ne se sont pas enflés et vos vêtements ne se sont pas usés. Dieu vous a protégés des bêtes féroces et des reptiles venimeux des forêts et du désert. Si, en présence de tous ces gages de son amour, vous continuez de vous plaindre, prenez garde qu'il ne vous retire sa protection et que de nouvelles tribulations ne vous amènent à apprécier ses soins et sa miséricorde!

Protégés par la puissance divine, les Hébreux n'ont pas vu les dangers innombrables qui les entouraient sans cesse. Aussi, dans leur ingratitude et leur incrédulité, ils croient une fois de plus aller au-devant de la mort. En conséquence, Dieu va précisément permettre à celle-ci de les atteindre. Les serpents venimeux qui infestaient le désert étaient appelés « serpents brûlants » en raison des effets meurtriers produits par leur morsure que suivaient une violente inflammation et une mort soudaine.

Tout à coup, un grand nombre d'Israélites se virent poursuivis par ces dangereux reptiles. La terreur et la confusion se répandirent à travers tout le camp. Dans presque chaque tente, il y avait des morts ou des mourants. Personne n'était épargné. Le silence de la nuit même était fréquemment troublé par les cris perçants de nouvelles victimes. Chacun était occupé à soigner des blessés ou à veiller avec une mortelle angoisse sur ceux qui n'étaient pas encore atteints. A ce moment-là, personne ne murmurait plus, et cependant les tribulations du passé étaient sans comparaison avec les souffrances actuelles.

Alors le peuple, humilié et repentant, alla se confesser auprès de Moïse: « Nous avons péché, dirent-ils; car nous avons parlé contre l'Éternel et contre toi. » (Nombres 21:7-9) Peu de temps auparavant, ils avaient accusé leur chef d'être leur pire ennemi, la source de tous leurs maux, en sachant parfaitement bien que cette affirmation était fausse. Mais dès qu'un danger réel fondait sur eux, ils accouraient à lui, comme à leur seul intercesseur. « Prie l'Éternel, disaient-ils, pour

qu'il éloigne de nous ces serpents. »

Moïse reçut l'ordre de faire un serpent d'airain semblable à ceux qui tourmentaient le peuple et de l'élever au milieu du camp, faisant savoir que tous ceux qui dirigeraient les yeux sur cette effigie seraient soulagés. Il obéit, et bientôt la joyeuse nouvelle se répandit parmi le peuple que ceux qui avaient été mordus pouvaient échapper à la mort. Comme un grand nombre de personnes avaient déjà succombé, plusieurs avaient du mal à croire qu'il suffisait, pour être guéris, de regarder l'image métallique dressée par Moïse sur une perche. Ceux-là périrent dans leur incrédulité. Un grand nombre de blessés, cependant, eurent foi au divin remède. Des pères, des mères, des frères, des sœurs s'employaient activement à aider leurs amis mourants à regarder le reptile symbolique. Un seul regard jeté sur lui par les moribonds suffisait: ils étaient complètement rétablis.

Les Israélites savaient que ce serpent de métal n'avait pas le pouvoir d'opérer un tel miracle, et que sa vertu guérissante venait de Dieu. Ce simple rite avait pour but d'enseigner au peuple que c'étaient ses péchés qui lui avaient attiré cette affliction, et lui apprenait qu'en obéissant à Dieu, il n'avait aucun danger à redouter.

Une importante leçon spirituelle se dégageait de l'élévation du serpent. Les Hébreux ne pouvaient par eux-mêmes se préserver des effets du venin fatal. Dieu seul pouvait les guérir; mais à condition qu'ils croient au remède divinement prescrit. Il fallait regarder pour vivre.

C'était leur foi qui était agréable à Dieu, et cette foi, ils la manifestaient en considérant le serpent comme le symbole du Rédempteur à venir, grâce aux seuls mérites duquel on peut être sauvé. Jusqu'alors, un grand nombre d'Israélites avaient apporté leurs offrandes à Dieu avec la pensée qu'ils faisaient ainsi l'entière expiation de leurs péchés. Or, Dieu voulait leur enseigner que leurs sacrifices n'ayant par eux-mêmes pas plus de vertu que le serpent d'airain, ils devaient diriger leur pensée vers le Sauveur promis.

« De même que Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle. » (Jean 3:14, 15) Tous ceux qui ont vécu ici-bas ont senti la morsure du « serpent antique, appelé le diable et Satan » (Apocalypse 12:9). Les conséquences fatales du péché ne peuvent être supprimées que par le remède procuré par Dieu luimême. Les Israélites qui sauvèrent leur vie en regardant le serpent avaient manifesté leur foi. De même, le pécheur qui dirige son regard sur le Sauveur vivra. Par la foi au sacrifice expiatoire, il recevra le pardon. Différent du symbole inerte et inanimé, Jésus-Christ possède en lui-même une vertu, un pouvoir qui guérit le pécheur repentant.

Mais si le pécheur est incapable de se sauver lui-même, il a cependant quelque chose à faire pour obtenir le salut. « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean 6:37), dit le Sauveur. Il faut venir à lui, et quand nous nous détournons de nos péchés, il faut croire qu'il nous accueille et nous pardonne. La foi est la main de l'âme qui s'empare de la grâce et de la miséricorde divines. C'est un pur don de Dieu: à nous de l'exercer.

Nous ne devons pas nous figurer que nos mérites peuvent nous sauver. Un grand nombre de personnes ont désiré et longuement cherché à obtenir ce bienfait, sans jamais le recevoir, parce qu'elles croyaient pouvoir faire quelque chose pour s'en rendre dignes. Seule la justice de Jésus-Christ, c'est-à-dire ses mérites, peut nous assurer les bienfaits de l'alliance de grâce. Il faut détourner ses regards de soi-même, croire que Jésus est un Sauveur pleinement suffisant, qu'il est notre seule espérance de salut; « car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés » (Actes des Apôtres 4:12).

Quand notre confiance en Dieu sera parfaite; quand nous nous appuierons sur les mérites de Jésus, le seul Sauveur capable de pardonner les péchés, nous recevrons de lui tous les secours désirables. Que personne ne cherche en soi-même la source du salut. Jésus est mort pour nous parce que nous étions incapables de nous sauver nousmêmes. C'est en lui que se trouvent notre espérance, notre justification, notre droit à paraître devant Dieu et devant sa loi. Notre misère morale n'est pas une raison de désespérer et de croire que notre Sauveur ne se met point en peine de nous. C'est, au contraire, à ce moment-là même qu'il nous invite à aller à lui pour recevoir le pardon et la vie.

Un grand nombre d'Israélites ne voyaient aucun secours dans le remède que le ciel leur offrait. Entourés de toutes parts de morts et de mourants, convaincus que sans le secours de Dieu ils étaient perdus, ils continuaient néanmoins à se lamenter de leurs blessures et de leurs douleurs, alors qu'ils auraient pu être instantanément guéris. La mort se dressait devant eux,

leurs forces les abandonnaient, leurs yeux devenaient vitreux: et cependant ils continuaient à repousser un remède qui était tout près d'eux!

Êtes-vous conscient de votre danger et de votre impuissance loin de Jésus? Ne vous épuisez pas en vaines lamentations; ne vous plongez pas dans le découragement. Reposez-vous sur les mérites d'un Sauveur crucifié et ressuscité. Regardez et vivez! Jésus vous a donné sa parole. Il sauve tous ceux qui viennent à lui. Des millions de personnes en quête de guérison rejettent sa miséricorde, mais il n'en laissera pas périr une seule qui se confie en ses mérites.

Ils sont nombreux ceux qui ne veulent pas accepter le Sauveur avant d'avoir compris tous les mystères de la rédemption. Ils ont beau voir autour d'eux des milliers d'âmes qui ont porté leurs yeux sur la croix du Calvaire et en ont reçu l'efficace: ils se refusent à diriger sur elle le regard de la foi.

D'autres s'égarent dans les dédales de la philosophie à la recherche de raisons et de preuves qu'ils ne trouveront jamais. Ils rejettent les lumières et les preuves que Dieu a bien voulu nous donner. Ils refusent de marcher à la lumière du Soleil de justice avant qu'on leur ait expliqué pourquoi il brille! Ceux qui persistent dans cette voie ne parviendront jamais à la connaissance de la vérité. Dieu ne nous enlèvera pas tout motif de douter. A chacun il donne des preuves suffisantes pour étayer sa foi. Si nous ne les acceptons pas, il nous abandonne dans les ténèbres, comme il laissa périr ceux qui, mordus par les serpents, se mettaient à poser des questions au lieu d'accepter le remède. Le regard de la foi donne la vie. Regardons à Jésus. C'est notre premier devoir.

Chapitre 39 : La Conquête de Basan

Après avoir suivi la frontière méridionale du pays d'Édom, les Israélites se tournèrent vers le nord et reprirent la direction de Canaan. Ils avaient à traverser un vaste plateau où se jouaient les fraîches brises des collines environnantes. Gaiement, ils échangèrent ce climat contre celui de la vallée aride et suffocante qu'ils venaient de parcourir et reprirent courage. Passant à gué le torrent de Zéred, ils contournèrent à l'orient le pays de Moab. Un ordre de Dieu leur disait: « Tu vas aujourd'hui passer la frontière de Moab, à Ar, et tu arriveras en face des enfants d'Ammon. Ne les attaque pas, et n'aie aucun démêlé avec eux; car je ne te donnerai rien à posséder dans le pays des enfants d'Ammon, parce que j'ai donné ce pays en héritage aux enfants de Lot (Voir Deutéronome 2). Les Ammonites, comme les Moabites, étaient descendants de Lot.. »

Arrivées plus au nord, les colonnes d'Israël atteignirent bientôt le pays des Amoréens. Ce peuple puissant et belliqueux habitait primitivement la partie méridionale du pays de Canaan. Accru en nombre, il avait traversé le Jourdain, et, déclarant la guerre aux Moabites, il s'était emparé d'une partie de leur territoire, occupant en maître incontesté toute la contrée qui s'étendait de l'Arnon au Jabbok. Pour se rendre directement au Jourdain, comme c'était l'intention des Hébreux, il fallait traverser ce royaume.

Moïse envoya au roi des Amoréens, alors dans sa capitale, ce message amical: « Permets que je passe par ton pays; je suivrai toujours la grande route, sans me détourner ni à droite ni à gauche. Tu me vendras des vivres, à prix d'argent, afin que j'aie à manger; tu me donneras aussi de l'eau à prix d'argent, afin que j'aie à boire. Laisse-moi seulement passer. » La réponse du roi amoréen fut un refus formel, immédiatement suivi du rassemblement de toutes ses troupes en vue de s'opposer à la marche des Hébreux. Ce déploiement militaire répandit la terreur parmi les Israélites, mal préparés à une rencontre avec des forces aussi considérables, bien armées et bien disciplinées. Au point de vue de l'art de la guerre, leurs ennemis avaient l'avantage, et selon toute apparence, Israël allait essuyer une défaite écrasante.

Moïse, qui vivait les yeux fixés sur la colonne de nuée, encourageait les Israélites en leur montrant le signe de la présence divine qui les accompagnait. En même temps, il leur recommandait de se préparer à une rencontre. Leurs ennemis, impatients d'engager la bataille, étaient sûrs de la victoire. Cependant, le Maître suprême de la terre et de la mer avait donné cet ordre au conducteur de son peuple: « Levez-vous, partez et passez le torrent de l'Arnon. Vois, j'ai livré entre tes mains Sihon, roi de Hesbon, l'Amoréen, ainsi que son pays. Commence par t'emparer de son territoire, et fais-lui la guerre. Dès aujourd'hui, je vais répandre la crainte et la terreur de ton nom sur les peuples qui sont sous tous les cieux, tellement qu'en entendant parler de toi, ils trembleront et seront saisis de terreur à ton approche. »

Les nations qui entouraient Canaan auraient pu être épargnées si elles ne s'étaient pas opposées à la marche d'Israël. Dieu avait manifesté envers elles sa patience et sa bonté.

Lorsqu'il fut révélé à Abraham dans une vision que sa postérité demeurerait quatre cents ans dans un pays étranger, il avait entendu cette promesse: « A la quatrième génération, tes enfants reviendront ici; car l'iniquité de l'Amoréen n'est pas encore à son comble. » (Genèse 15:16) Bien que les Amoréens idolâtres fussent déjà indignes de vivre à cause de leur profonde corruption, Dieu, voulant leur prouver qu'il est le Créateur des cieux et de la terre, les avait épargnés encore durant quatre cents ans. Les merveilles par lesquelles il avait délivré Israël de la puissance égyptienne leur étaient parvenues. Ils avaient eu assez d'occasions de connaître la vérité; mais ils refusèrent de se détourner de l'idolâtrie et de l'immoralité, préférant tourner le dos à la lumière et conserver leurs idoles.

En ramenant son peuple pour la seconde fois sur la frontière de Canaan, Dieu donna à ces nations païennes de nouvelles preuves de sa puissance. Elles virent Israël remporter la victoire sur Arad et les Cananéens, et apprirent comment Dieu avait guéri les Israélites mordus par les serpents. De son côté, Israël, devant le refus des Iduméens de traverser leur territoire, ce qui les obligeait de prendre la route longue et pénible de la mer Rouge, n'avait manifesté aucune hostilité aux peuples d'Édom, de Moab et d'Ammon, ni commis de déprédation sur leurs territoires. Arrivés à la frontière des Amoréens, Moïse n'avait demandé à Sihon que la permission de traverser son pays, promettant d'observer les mêmes précautions dont on avait usé à l'égard des autres nations. Le roi de Hesbon, en repoussant hautainement cette requête courtoise, et en mobilisant ses troupes dans des intentions hostiles, faisait déborder la coupe. Dieu allait mettre fin à sa domination.

Les Israélites passèrent l'Arnon, marchèrent au-devant de l'ennemi et remportèrent une éclatante victoire. Profitant immédiatement de cet avantage, ils envahirent le pays des Amoréens. Le Capitaine de l'armée de l'Éternel avait vaincu ceux qui s'opposaient à Israël, comme il l'aurait fait trente-huit ans plus tôt, si celui-ci avait eu confiance en lui.

Plein d'espoir et de courage, le peuple pressa le pas vers le nord et ne tarda pas à arriver sur les confins d'un pays qui allait mettre sa foi et son courage à rude épreuve. Il avait devant lui le puissant royaume de Basan, peuplé de grandes villes dont les ruines font encore aujourd'hui l'admiration du monde. « Soixante villes ... fortifiées de hautes murailles, avec des portes et des barres, sans compter celles très nombreuses qui n'avaient point de murailles. » (Voir Deutéronome 3:1-11) Les maisons étaient bâties d'énormes pierres noires dont les étonnantes dimensions rendaient ces édifices absolument imprenables par n'importe quels engins de cette époque. En outre, le pays abondait en cavernes, en précipices, en gouffres béants et en citadelles naturelles. Les habitants, qui descendaient d'une race de géants, étaient eux-mêmes d'une haute stature et d'une force prodigieuse. Ils étaient si connus pour leur violence et leur cruauté qu'ils répandaient la terreur parmi les peuples environnants. Le roi du pays luimême, Og, se faisait remarquer au milieu de cette race herculéenne par sa force et ses prouesses.

La colonne de nuée ouvrant la voie, les Hébreux la suivirent jusqu'à Édréi, où le roi géant les attendait entouré de toute son armée. Og avait habilement choisi le champ de bataille. La ville d'Édréi était située au bord d'un plateau s'élevant abruptement au-dessus de la plaine, et hérissé de roches volcaniques. On n'y avait accès que par d'étroits sentiers d'une ascension difficile. En cas de défaite, les troupes pouvaient se réfugier dans ce cirque de rochers où il serait impossible de les poursuivre.

Le roi, assuré du succès, rassembla son immense armée et s'avança au-devant d'Israël. Il prit position sur la hauteur, en bordure du plateau, au bruit des vociférations triomphantes poussées par des milliers de ses combattants. Ils brandissaient leurs lances, impatients d'en venir aux mains. Quand les Hébreux aperçurent de loin le roi Og dominant ses guerriers par sa stature, quand ils virent la multitude dont il était entouré et la forteresse en apparence inattaquable derrière laquelle étaient retranchés des milliers de guerriers invisibles, le cœur faillit leur manquer. Mais Moïse conservait un calme parfait. L'Éternel n'avait-il pas déclaré, en parlant du roi de Basan: « Ne le crains point; car je l'ai livré entre tes mains, lui, tout son peuple et son pays; tu le traiteras comme tu as traité Sihon, roi des Amoréens, qui habitait à Hesbon. » (Deutéronome 3:2)

La foi sereine du chef fut communicative. Tout le peuple prit confiance en la puissante protection de son Dieu, et il ne fut pas déçu. Ni les géants, ni les villes fortifiées, ni les armées redoutables, ni les forteresses imprenables ne purent résister devant le Chef de l'armée de l'Éternel. Car ce fut lui qui mit l'ennemi en déroute et remporta la victoire. Le roi géant et son armée furent anéantis, et les Hébreux occupèrent immédiatement tout son territoire.

Voilà comment disparut cette nation, qui s'était adonnée à l'iniquité et à l'idolâtrie.

Maints Israélites, parmi ceux qui prirent part à la conquête de Galaad et de Basan, se souvinrent de la scène de Kadès, où Israël avait été condamné à de longues pérégrinations dans le désert. Ils purent se convaincre qu'à plusieurs égards, le rapport des espions avait été exact. Ils venaient de voir des villes fortifiées et populeuses, habitées par des géants auprès desquels les Hébreux n'étaient que des pygmées. Mais en même temps ils purent constater la fatale erreur commise par leurs pères en opposant à la puissance de Dieu leur incrédulité, le seul obstacle qui, quarante ans plus tôt, les avait empêchés d'entrer immédiatement dans la terre de Canaan.

Si les Israélites avaient alors pris possession de la terre promise, l'entreprise aurait pu s'exécuter avec beaucoup moins de peine. Dieu leur avait promis que s'ils obéissaient à sa voix, il les précéderait, combattrait pour eux et enverrait des frelons pour chasser les habitants du pays. A cette époque, ceux-ci n'éprouvaient pas de crainte à l'égard des Hébreux et avaient fait peu de préparatifs pour les arrêter. Tandis que maintenant Israël avait affaire à des peuples avertis et puissants, dont les armées étaient nombreuses et bien disciplinées.

Dans sa guerre contre Sihon et Og, Israël dut passer par l'épreuve même qu'avaient subie ses pères, et où ils avaient si misérablement échoué. Mais cette fois-ci l'épreuve était plus difficile. C'est ainsi que Dieu traite encore son peuple. S'il ne subit pas une épreuve avec succès, il le ramène au même point une seconde et une troisième fois, mais dans des conditions plus difficiles, et cela jusqu'à ce qu'il triomphe, à moins que, demeurant rebelle, il ne soit abandonné dans les ténèbres.

Les Hébreux se rappelèrent alors l'engagement où ils avaient été défaits, laissant derrière eux des milliers de morts, pour s'y être lancés contrairement à la volonté divine, sans Moïse, leur chef autorisé, sans la colonne de nuée, symbole de la présence de Dieu, et sans l'arche de l'alliance.

Cette fois-ci, Moïse était avec eux pour affermir leurs cœurs par des paroles d'espérance et de foi. Le Fils de Dieu, au milieu de la colonne de nuée, ouvrait la marche, et l'arche sainte honorait l'armée de sa présence.

Cette guerre renferme un enseignement pour nous. Le puissant Dieu d'Israël est notre Dieu; en lui, nous pouvons placer notre confiance. Si nous obéissons à sa voix, il agira pour nous d'une manière éclatante, comme il l'a fait pour son ancien peuple. Toute âme qui s'efforce de suivre le sentier du devoir sera parfois assaillie par le doute. A certaines heures, la route pourra paraître hérissée d'obstacles en apparence insurmontables, et l'on sera tenté de s'abandonner au découragement. A ce moment-là, Dieu nous dit: En avant, coûte que coûte, fais ton devoir! Les difficultés qui jettent la terreur dans ton âme s'évanouiront au fur et à mesure que tu avanceras, humble et confiant, dans le sentier de l'obéissance.

Chapitre 40 : Balaam

La conquête de Basan terminée, Israël revint sur les bords du Jourdain pour se préparer à celle de Canaan. Le camp s'installa sur les rives du fleuve, non loin de l'endroit où il se perd dans la mer Morte, en face même de Jéricho.

C'était dans le proche voisinage du royaume des Moabites. Ceux-ci, bien que respectés par les Hébreux, n'en avaient pas moins surveillé, avec de vives alarmes, tout ce qui venait de se passer chez les nations environnantes. Les Amoréens, devant lesquels les Moabites avaient dû battre en retraite, avaient été vaincus par les Hébreux, qui s'étaient emparés du territoire même que Moab avait dû céder à Sichem. Les armées de Basan également avaient plié devant la puissance mystérieuse qui se cachait dans la colonne de nuée, et les places fortes de ce peuple de géants étaient occupées par les envahisseurs. Attaquer Israël, c'eût été, pour Moab, courir un gros risque en face des secours surnaturels qui le protégeaient. L'appel aux armes était donc hors de question. Alors, pour mettre la puissance de Dieu en échec, comme autrefois Pharaon, ils recoururent à la sorcellerie, à laquelle ils demandèrent de maudire Israël.

Le peuple de Moab était apparenté aux Madianites par le double lien de la race et de la religion. Pour s'assurer de la coopération de cette nation-sœur contre Israël, Balak, roi de Moab, chercha à éveiller ses craintes, en lui envoyant ce message: « Cette multitude va bientôt tout dévorer autour de nous, comme les bœufs broutent l'herbe des champs. » (Voir Nombres 22 à 24)

Or, il y avait en Mésopotamie un homme nommé Balaam auquel on attribuait des dons surnaturels, et dont la réputation était parvenue jusqu'au pays de Moab. Se décidant à recourir à lui, Balak lui envoya une députation composée d'élites de Moab et de Madian pour lui demander le concours de ses incantations contre les Hébreux.

Les ambassadeurs se mirent immédiatement en route à travers monts et déserts pour la lointaine Mésopotamie. Ayant trouvé Balaam, ils lui remirent, de la part de leur roi, le message suivant: « Il y a ici un peuple qui est sorti de l'Égypte; il couvre la surface du pays, et il s'est établi vis-à-vis de moi. Viens donc maintenant, je te prie, pour maudire ce peuple; car il est plus puissant que moi. Peut-être pourrai-je alors le battre et le chasser de ce pays; car je sais que celui que tu bénis est béni, et que celui que tu maudis est maudit. »

Balaam avait été un homme de bien et un prophète de Dieu. Mais quoique se donnant encore pour un serviteur du Très-Haut, il avait renoncé à la piété pour s'adonner à la cupidité. Il n'ignorait pas que Dieu avait choisi Israël et que son devoir était de refuser les présents de Balak. Mais flatté par cette parole des ambassadeurs: « Celui que tu bénis est béni, et celui que tu maudis est maudit », il prie ces messagers de passer la nuit chez lui, étant donné, leur dit-il, qu'il ne pourra leur donner de réponse définitive qu'après avoir consulté l'Éternel. Il sait cependant qu'aussi longtemps qu'Israël demeurera fidèle à Dieu, aucune puissance adverse, terrestre ou infernale, ne pourra rien contre lui. D'autre part, sa vénalité est excitée par la riche

récompense et les honneurs qu'on lui promet. Il accepte donc les dons qu'on lui offre, et, tout en prétendant vouloir suivre strictement la volonté de Dieu, il cherche le moyen de satisfaire Balak.

Durant la nuit, l'ange de Dieu lui adressa ces paroles: « Tu n'iras pas avec ces gens-là, et tu ne maudiras point ce peuple; car il est béni. » Le matin venu, Balaam renvoya ses hôtes, mais sans leur en dire la raison. Dépité de voir s'évanouir ses rêves dorés, il leur dit avec humeur: « Retournez dans votre pays; car l'Éternel a refusé de me laisser aller avec vous. »

« Balaam aima le salaire de l'iniquité. » (2 Pierre 2:15) L'avarice, considérée par Dieu comme une idolâtrie, le dominait. Par elle, Satan le subjugua et le conduisit à sa perte. Le tentateur ne manque jamais de détourner les hommes du service du Seigneur par l'appât de la fortune et des honneurs. Il leur dit que trop de scrupules ne mènent pas à l'opulence, et il entraîne ainsi bien des gens loin de l'honnêteté. Un pas dans la mauvaise voie facilite le second et rend de plus en plus hardi dans le mal. Lorsqu'on s'est livré à l'amour des richesses et de l'autorité, on finit par oser des actions odieuses. Pour se procurer quelque aisance, beaucoup pensent pouvoir, pendant un temps, s'écarter d'une stricte probité, quitte, une fois leur but atteint, à revenir dans la bonne voie. Ces personnes-là tombent dans les filets de Satan, et il est rare qu'elles en échappent.

Les messagers de Balak, à leur retour, ne lui dirent pas que c'était Dieu qui avait interdit au prophète d'acquiescer à sa demande. Supposant que le refus de Balaam n'avait d'autre cause que le désir d'obtenir de plus riches présents, le roi de Moab lui envoya des princes plus nombreux et d'un rang plus élevé, chargés de lui offrir de plus grands honneurs et autorisés à accepter ses conditions quelles qu'elles fussent. En outre, Balak adressait au prophète infidèle ce message urgent: « Que rien, je te prie, ne t'empêche de venir vers moi; car je te comblerai d'honneurs, et je ferai tout ce que tu me diras. Mais viens, je t'en prie, pour maudire ce peuple. »

Une seconde fois, Balaam est mis à l'épreuve. Dans sa réponse aux pressantes sollicitations des ambassadeurs, il affiche des scrupules de conscience, assurant qu'aucune somme d'or ou d'argent ne pourra l'encourager à désobéir à Dieu. Et cependant, bien qu'il ait des ordres formels, il a un tel désir de satisfaire le roi qu'il demande à ses envoyés d'attendre qu'il ait encore une fois consulté l'Éternel. Se figure-t-il que le Seigneur changera d'idée pour lui faire plaisir?

« Dieu s'approcha de Balaam pendant la nuit, et lui dit: Si ces étrangers sont venus pour t'appeler, lève-toi, va avec eux; mais tu ne feras que ce que je te dirai. » Balaam était résolu, quoi qu'il arrive, à suivre le désir de son cœur. Le Seigneur le lui permet jusqu'à un certain point et le laisse dans l'illusion qu'il sanctionne sa convoitise.

Aujourd'hui, des milliers de personnes font exactement la même chose. Leur devoir leur est clairement prescrit dans la Bible ou nettement indiqué par les circonstances; elles n'ont

aucune peine à s'en rendre compte; mais ce devoir est contraire à leur inclination. Aussi, ne tenant aucun compte de leurs convictions intimes, elles demandent à Dieu de leur montrer sa volonté. Très consciencieusement, en apparence, elles prient avec instance pour que Dieu les éclaire. C'est là se jouer du Seigneur. Il permet alors à ces personnes d'en faire à leur tête et d'en porter les conséquences.

Mais mon peuple n'a pas écouté ma voix;...

Alors je les ai abandonnés à la dureté de leur cœur,

Et ils ont marché au gré de leurs désirs.

(Psaumes 81:12, 13)

Que celui qui voit clairement son devoir prenne garde de ne pas s'aventurer à prier Dieu de l'en exempter. Qu'il lui demande plutôt, d'un cœur humble et soumis, la force et la sagesse de lui obéir.

Les Moabites étaient un peuple dégradé et idolâtre. Mais en comparaison des lumières reçues, ils n'étaient pas aussi coupables que Balaam. Ce voyant est donc autorisé à se rendre chez Balak; mais comme il se donne pour un prophète du TrèsHaut et que chacune de ses paroles va être considérée comme inspirée, Dieu ne lui permettra pas de dire ce qu'il lui plaira: il l'obligera à ne prononcer que les paroles qu'il lui mettra dans la bouche. « Tu ne feras que ce que je te dirai. »

Cependant, les messagers de Moab, contrariés du nouveau délai qu'on leur demandait et s'attendant à un deuxième refus, s'étaient remis en route. Balaam n'avait donc plus d'excuse pour se rendre auprès de Balak. Néanmoins, déterminé à profiter d'une si belle occasion de s'enrichir, il bâte sa monture ordinaire et se met en voyage. Craignant même que la permission divine ne lui soit retirée et que le pécule convoité ne lui échappe, il presse vigoureusement l'allure de sa bête.

Tout à coup, un « ange de l'Éternel se place sur le chemin pour s'opposer à lui ». L'ânesse, apercevant le divin messager invisible au « voyant », quitte la route et s'engage dans un champ. A force de la frapper, Balaam réussit à la ramener sur le chemin. Un peu plus loin, le voyageur arrive à un endroit où la route est resserrée de chaque côté par un mur, et où l'ange l'attend. L'animal, pour éviter cette apparition terrifiante, se jette contre la muraille et foule le pied de son maître. Celui-ci, exaspéré, et ne voyant pas que Dieu lui barre le chemin, le roue de coups pour le faire avancer. Mais bientôt il se trouve « dans un passage étroit où il n'y a pas d'espace pour se détourner ni à droite ni à gauche », et où l'ange de l'Éternel reparaît une troisième fois, comme auparavant, dans une attitude menaçante. La pauvre bête, tremblante de frayeur, s'arrête brusquement et s'abat sous son cavalier. Hors de lui, Balaam se remet à la frapper plus cruellement que jamais. Dieu alors arrête la démence du prophète. L'ânesse muette, faisant entendre une voix humaine, lui dit:» Que t'ai-je fait, pour que tu m'aies frappée déjà trois fois? » Comme il ne songe qu'à ces arrêts réitérés qui retardent son voyage, Balaam,

furieux à en perdre la raison, répond à l'animal comme s'il était un être humain: « C'est que tu t'es moquée de moi. Que n'ai-je une épée dans la main. Je te tuerais à l'instant! » Ce prétendu magicien, en route pour aller maudire tout un peuple et paralyser ses mouvements, n'a pas même la force de tuer sa monture!

Alors ses yeux s'ouvrent et il aperçoit l'ange de Dieu, une épée à la main, s'apprêtant à le mettre à mort. Épouvanté, Balaam « s'incline et se prosterne, le visage en terre. L'ange de l'Éternel lui dit: Pourquoi as-tu frappé ton ânesse déjà trois fois? C'est moi qui suis sorti pour m'opposer à toi; car je te vois suivre un chemin qui te mène à ta perte. L'ânesse m'a vu, et elle s'est détournée devant moi déjà trois fois; si elle ne s'était pas détournée devant moi, je t'aurais même tué, et je l'aurais laissée vivre. »

Balaam devait la vie au pauvre animal qu'il avait traité avec si peu d'humanité. Celui qui se disait prophète de l'Éternel, qui s'intitulera « l'homme qui a l'œil ouvert » (Voir 2 Pierre 2:16) et « qui voit la vision du Tout-Puissant », était si aveuglé par la cupidité qu'il ne parvenait pas à voir l'ange de Dieu visible à sa bête! Il est écrit que le dieu de ce siècle a aveuglé l'esprit des incrédules (Voir 2 Corinthiens 4:4). Qu'ils sont nombreux ces aveugles-là! Ils se lancent dans les sentiers défendus, transgressent la loi divine et ne s'aperçoivent pas que Dieu et les anges sont ligués contre eux! Comme Balaam, ils s'irritent contre ceux qui voudraient les préserver de la ruine.

Par son inhumanité à l'égard de sa monture, Balaam avait montré quel esprit l'animait. « Le juste a soin de la vie de son bétail; mais les méchants n'ont pas d'entrailles. » (Proverbes 12:10) Peu de personnes se font une juste idée de la cruauté qu'il y a à maltraiter les animaux, à les accabler de travail ou à les faire souffrir par leur négligence. Celui qui a créé l'homme a mis les animaux à son service; mais il ne lui a pas donné le droit de les brutaliser, car « ses compassions s'étendent sur toutes ses œuvres » (Psaumes 145:9). C'est à cause du péché de l'homme que « toute la création (inférieure) soupire, et qu'elle est comme en travail » (Romains 8:22). La chute de l'homme a condamné à la souffrance et à la mort non seulement le genre humain, mais aussi les animaux. Il est donc raisonnable que l'homme s'efforce d'atténuer plutôt que d'aggraver les douleurs qu'il a attirées sur les créatures de Dieu.

Celui qui brutalise les bêtes parce qu'il les tient sous son pouvoir est à la fois un lâche et un tyran. C'est manifester un esprit satanique que de faire souffrir soit les hommes soit la création animale. Bien des gens s'assurent que leur cruauté ne viendra pas au jour parce qu'une pauvre bête muette ne pourra les accuser. Mais si leurs yeux, comme ceux de Balaam, pouvaient s'ouvrir, ils verraient un ange de Dieu prendre note de leur conduite. Tous les actes de ce genre font partie d'un dossier et sont conservés pour le jour où le jugement de Dieu s'exercera contre les tortionnaires de ses créatures.

Quand Balaam vit le messager de l'Éternel, il s'écria, terrifié: « J'ai péché; car je ne savais pas que tu t'étais posté sur le chemin pour m'arrêter; et maintenant, si tu me désapprouves, je m'en retournerai. » Dieu le laisse continuer son voyage, tout en lui donnant à entendre que ses

paroles lui seront dictées par la puissance céleste. Car il va prouver à Moab d'une manière bien frappante que les Hébreux sont sous sa protection, en montrant à ce peuple la complète impuissance de Balaam pour prononcer une malédiction contre Israël.

Apprenant l'approche du prophète, le roi de Moab, accompagné d'une suite nombreuse, alla le recevoir à la frontière de son royaume. Il lui exprima l'étonnement que lui avaient causé ses délais, eu égard aux somptueux présents qu'il lui réservait. Balaam répondit: « Tu le vois, je suis venu vers toi; mais puis-je de moi-même dire quoi que ce soit? Je dirai ce que Dieu me mettra dans la bouche. » Mais cette restriction l'inquiétait fort, car il craignait de voir s'écrouler l'objet de ses convoitises.

Accompagné des principaux dignitaires de la couronne, Balak escorta Balaam en grande pompe à « Ba-moth-Baal, d'où il pût voir jusqu'aux dernières lignes du camp d'Israël ». Debout sur la hauteur, Balaam embrasse d'un seul regard tout le camp du peuple élu! Comme les Israélites se doutent peu de ce qui se passe tout près d'eux! Qu'ils connaissent mal les soins dont le Seigneur les entoure de jour et de nuit! Et combien le peuple de Dieu, dans tous les âges, est lent à reconnaître l'amour et la miséricorde de son divin Protecteur! S'il pouvait se rendre compte de la puissance merveilleuse qui s'exerce continuellement en sa faveur, ne déborderait-il pas de gratitude envers lui?

Balaam, qui avait quelque connaissance des sacrifices offerts par les Hébreux, espérait, en les surpassant par le faste des siens, s'assurer la bénédiction de Dieu et réaliser son coupable désir. Peu à peu, il en venait à sympathiser avec les Moabites idolâtres. En s'abandonnant à la puissance de Satan, sa sagesse avait tourné à la folie et son discernement spirituel à l'aveuglement. Sous sa direction, on construisit sept autels sur chacun desquels il offrit un sacrifice. Cela fait, « il s'en alla dans un endroit découvert » pour consulter Dieu, promettant à Balak de lui communiquer tout ce qui lui serait révélé.

Entouré des nobles et des princes de Moab, ainsi que d'une multitude de curieux, le roi attend le retour du prophète auprès du sacrifice. Tous prêtent une oreille attentive aux paroles qui doivent paralyser à jamais le pouvoir invisible de ces maudits Israélites. Voici l'oracle de Balaam:

Balak m'a fait venir d'Aram,

Le roi de Moab m'a fait descendre des montagnes de l'Orient.

Allons! maudis pour moi Jacob!

Viens vouer Israël à la colère! Comment maudirai-je celui que Dieu n'a point maudit?

Comment vouerai-je à la colère

Celui contre lequel l'Éternel n'est pas irrité? Car je le vois du sommet des rochers, Je le contemple du haut des coteaux:

C'est un peuple qui a sa demeure à part,

Et qui ne se confond pas avec les autres nations.

Qui pourrait compter les grains de poussière de

Jacob

Et dénombrer le quart des enfants d'Israël? Que je meure de la mort des justes, Et que ma fin soit semblable à la leur!

Balaam avouait qu'il était venu dans le dessein de maudire Israël, alors que ses paroles étaient diamétralement opposées! Celui qu'il brûlait de maudire, il était contraint de le bénir! On lui avait représenté ce peuple qui répandait la terreur dans les pays environnants comme une multitude grossière et turbulente, dont les bandes vagabondes infestaient le pays. Et Balaam, les yeux arrêtés sur le camp d'Israël, contemple sa vaste étendue et sa belle ordonnance, où tout proclame la prospérité, la discipline et l'ordre le plus parfait. Il reconnaît la faveur dont Dieu entoure Israël et son caractère distinctif qui ne doit pas être placé au niveau des autres, mais au-dessus d'eux tous: « C'est un peuple, dit-il, qui a sa demeure à part, et qui ne se confond pas avec les autres nations. »

A l'époque où ces paroles étaient prononcées,

les Hébreux n'avaient pas de territoire; leur caractère, leurs mœurs et leurs coutumes étaient inconnus de Balaam. Et pourtant, de quelle manière saisissante cette prédiction n'allait-elle pas s'accomplir dans l'histoire d'Israël, aussi bien durant les années de leur captivité future qu'à travers les siècles de leur dispersion parmi tous les peuples! Il en est de même aujourd'hui du peuple de Dieu, du véritable Israël. Quoique dispersé sur toute la terre, il n'est qu'un pèlerin dont la cité est au ciel.

La vision accordée à Balaam ne lui révèle pas seulement l'histoire du peuple hébreu comme nation. Il contemple aussi l'accroissement et la prospérité du peuple de Dieu jusqu'à la fin des temps. Il voit ceux qui aiment et craignent l'Éternel entourés d'une faveur spéciale et soutenus par le Tout-Puissant lorsqu'ils descendent dans la vallée de l'ombre de la mort. Puis il les aperçoit sortant de leurs sépulcres, couronnés de gloire, d'honneur et d'immortalité, et goûtant avec délices les joies édéniques de la nouvelle terre. Transporté à la vue de ce spectacle, le prophète, malgré lui, s'écrie: « Qui pourrait compter les grains de poussière de Jacob, et dénombrer le quart des enfants d'Israël? » Enfin, remarquant leurs fronts ornés d'une couronne de gloire et leurs visages rayonnant d'une joie ineffable, Balaam, à la pensée d'une vie de bonheur parfait et sans terme, laisse échapper ce cri: « Que je meure de la mort des justes, et que ma

fin soit semblable à la leur! »

S'il avait été disposé à accepter la lumière qui venait de briller à ses yeux, il aurait à l'instant réalisé ce vœu et coupé court à toutes ses négociations avec les Moabites. Au lieu d'abuser plus longtemps de la miséricorde de Dieu, il aurait dirigé vers lui un cœur

profondément contrit. Malheureusement, il « aimait le salaire de l'injustice », et il était résolu à l'obtenir.

Balak, qui s'était fermement attendu à voir tomber sur Israël un destin fatal produisant sur ce peuple l'effet d'un fléau dévastateur, et qui a écouté avec stupeur les paroles du voyant, laisse éclater son irritation: « Que m'as-tu fait? Je t'ai pris pour maudire mes ennemis! Et voilà, tu n'as fait que les bénir! » Faisant de nécessité vertu, Balaam prétend que les paroles qu'il a prononcées malgré lui ont été dictées par un sincère attachement à la volonté de Dieu. Il répond au roi: « Ne dois-je pas avoir soin de ne dire que ce que l'Éternel met dans ma bouche? »

Balak, cependant, n'abandonne pas encore son dessein. Il réfléchit que le spectacle présenté par le camp des Hébreux est si imposant que Balaam, intimidé, n'a pas osé lancer contre eux ses enchantements. Il conduit le prophète dans un endroit d'où il ne pourra voir qu'une partie du camp d'Israël. S'il le maudit par sections, pense-til, tout le camp sera bientôt sous le coup de l'anathème. « Viens, lui dit-il, avec moi à une autre place d'où tu pourras voir ce peuple. Tu n'en apercevras que les derniers rangs sans en voir la totalité. » (Nombres 23:13)

Une nouvelle tentative est faite sur le sommet d'une hauteur nommée Pisga. De nouveau, on construit sept autels sur lesquels on offre des sacrifices identiques aux premiers, et auprès desquels se tiennent le roi et les princes, tandis que Balaam s'est retiré pour aller « à la rencontre de l'Éternel ». Un autre message est confié au voyant, qu'il sera également impuissant à garder pour lui ou à modifier. Quand il reparaît, la foule impatiente lui demande: « Qu'a dit l'Éternel? » Comme la première fois, l'oracle terrifiera le roi et ses princes:

Dieu n'est point un homme pour mentir, Ni un fils d'homme pour se repentir.

Ce qu'il a dit, ne le fera-t-il point?

Ce qu'il a déclaré, ne le réalisera-t-il pas?...

Oui! j'ai reçu l'ordre de bénir;

Il a béni: je ne révoquerai pas sa bénédiction. Il n'aperçoit point d'iniquité en Jacob; Il ne voit point de perversité en Israël.

L'Éternel, son Dieu, est avec lui:

Les Israélites l'acclament comme leur roi.

Pris d'une sainte frayeur par ces révélations, Balaam s'écrie: « L'enchantement ne peut rien contre Jacob, ni la divination contre Israël. » (Nombres 23:23) Le grand magicien avait mis ses sortilèges à contribution pour plaire aux Madianites. Mais, en parlant de cette scène, la postérité dira: « Qu'est-ce que Dieu a fait? » Aussi longtemps qu'Israël sera sous la protection divine, nul peuple, bien qu'armé de toute la puissance de Satan, ne pourra lui nuire. Dans l'avenir, tout le monde s'émerveillera des œuvres de Dieu en sa faveur. On admirera que de la bouche d'un homme déterminé à proférer des imprécations, on n'ait entendu que de riches et

précieuses promesses, et cela en un langage d'une sublime poésie. La faveur témoignée à Israël à cette occasion devait être, pour les fidèles de tous les siècles, un gage de la sollicitude de la Providence divine. A l'avenir, quand Satan incitera les impies à calomnier et à persécuter le peuple de Dieu, cette circonstance lui sera rappelée pour affermir son courage et sa foi.

Suffoqué, désespéré, le roi de Moab s'écrie: « Ne le maudis point, mais ne le bénis pas non plus! » Il lui reste cependant au cœur une lueur d'espoir, et il veut faire encore un essai. Il conduit Balaam sur le mont Péor, où se trouve un temple consacré au culte immoral de Baal, son dieu. On y érige encore le même nombre d'autels sur lesquels on offre les mêmes sacrifices. Cette fois-ci, Balaam ne se retire pas à l'écart pour connaître la volonté de l'Éternel. Abandonnant toute prétention à la sorcellerie, debout à côté des autels, il dirige ses regards vers les tentes d'Israël, et ce divin message s'échappe de ses lèvres:

Que tes tentes sont belles, ô Jacob!

Et tes demeures, ô Israël!

Elles s'étendent comme des vallées,

Comme des jardins au bord d'un fleuve, Comme des aloès que l'Éternel a plantés, Comme des cèdres au bord des eaux.

L'eau débordera des réservoirs d'Israël,

Et ses semailles seront abondamment arrosées. Son roi s'élèvera au-dessus d'Agag, Et son royaume deviendra tout-puissant...

Il se couche, il se repose, comme le lion, comme la lionne;

Qui osera le réveiller?

Béni soit qui te bénira,

Maudit soit qui te maudira!

La prospérité du peuple de Dieu est ici dépeinte sous les plus gracieuses images fournies par la nature. Le prophète compare Israël à de fertiles vallées couvertes de moissons dorées; à des jardins arrosés de sources intarissables, à l'aloès odoriférant, au cèdre majestueux. Cette dernière métaphore est l'une des plus belles et des plus appropriées. Le cèdre était honoré chez tous les peuples de l'Orient. Partout où l'homme a mis le pied, d'un bout de la terre à l'autre, on trouve des spécimens de sa famille. On le voit prospérer dans les régions arctiques comme sous les tropiques, exposé aux ardeurs du soleil et bravant les frimas, sur les rives d'un fleuve et au sein d'une végétation luxuriante, comme dans la steppe aride et desséchée. Partout le cèdre pousse, profondément enraciné jusque dans l'ossature des monts, et défiant les plus terribles tempêtes.

Sous les glaces de l'hiver, quand toute végétation a péri, frais et verdoyant, il éclipse les autres arbres par sa force, sa solidité et son éternelle vigueur. Aussi est-il le symbole de ceux

dont la vie « est cachée avec le Christ en Dieu » (Colossiens 3:3). « Les justes, est-il écrit, s'élèveront comme le cèdre du Liban. » (Psaumes 92:13) Le Créateur a fait du cèdre le roi de la forêt: « Dans le jardin de Dieu, les cyprès n'égalaient point ses branches, et les platanes étaient moins vigoureux que ses rameaux. Aucun arbre du jardin de Dieu ne l'égalait en beauté. » (Ézéchiel 31:8) Le fait que cet arbre est cité dans les Écritures comme l'emblème de la royauté et le symbole des justes témoigne de la haute considération que Dieu porte à ceux qui font sa volonté.

Balaam annonce que le roi d'Israël sera plus grand et plus fort qu'Agag; c'était le nom donné aux rois amalécites, nation très puissante à cette époque. Il prédit également qu'Israël, s'il est fidèle, soumettra tous ses ennemis. Le roi d'Israël, c'est le Fils de Dieu dont le trône, établi sur la terre, sera exalté au-dessus de tous les royaumes du monde.

A l'ouïe des paroles du prophète, bouleversé de dépit, de crainte et de rage; exaspéré à la pensée que Balaam ait pu lui laisser si longtemps quelque espoir, alors que tout est contre lui; plein de mépris pour sa fourberie, le roi donne libre cours à sa colère: « Fuis dans ton pays! lui dit-il. J'avais dit que je te comblerais; mais c'est l'Éternel qui t'en a privé. »

Balaam lui répond qu'il l'a prévenu. Il n'a donc pu lui donner d'autre message que ceux que Dieu a placés dans sa bouche. Et avant de retourner dans son pays, il fait encore une magnifique et sublime prédiction relative au Rédempteur du monde et à la destruction finale des ennemis de Dieu: « Et maintenant, dit-il à Balak, je m'en retourne chez mon peuple. Viens donc, je t'annoncerai ce que ce peuple fera à ton peuple dans la suite des temps:

Il termine en prédisant la destruction complète de Moab, d'Édom, d'Amalek et du Kénien, ne laissant pas au monarque des Moabites la plus faible raison d'espérer.

Frustré des largesses et des dignités espérées, tombé en disgrâce auprès du roi et conscient d'avoir encouru le déplaisir de Dieu, Balaam récolta les fruits de la folle mission qu'il s'était donnée. Sa cupidité, un moment freinée, le ressaisit de plus belle lorsqu'il rentre chez lui, abandonné de l'Esprit de Dieu, et il est prêt à recourir à n'importe quel stratagème pour s'assurer les présents de Balak. Sachant que la prospérité d'Israël dépend de sa fidélité envers Dieu, et que le seul moyen de le perdre est de l'entraîner dans le péché, il se décide à rentrer en grâce auprès de Balak en lui indiquant la manière de faire tomber ce peuple sous la malédiction divine.

Il retourne immédiatement au pays de Moab, et il développe devant le roi un stratagème qui entraînera les Hébreux à participer à des actes d'idolâtrie, ainsi qu'à prendre part au culte licencieux de Baal et d'Astarté. De cette manière, Israël, perdant la protection divine, sera à la merci des nations belliqueuses qui l'entourent. Le roi acquiesça immédiatement à ce plan, et retint Balaam auprès de lui pour l'aider à le mettre à exécution.

Balaam assista au succès de sa diabolique manœuvre. Il vit la malédiction de Dieu fondre sur son peuple et des milliers d'Israélites périr sous ses jugements. Mais la justice rétributive

qui châtiait Israël n'épargna point son séducteur. Au cours de la guerre qui éclata entre Israël et les Moabites, Balaam fut tué. Il avait eu le pressentiment que sa fin était proche, quand il s'était écrié: « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur! » Mais n'ayant pas choisi de vivre comme les justes, il fut rangé parmi les ennemis de Dieu.

Le sort de Balaam rappelle celui de Judas auquel il ressemble d'une manière frappante. Tous deux ont voulu faire coïncider le service de Dieu avec celui de Mammon et ont échoué d'une façon lamentable. Balaam connaissait le vrai Dieu et professait de le servir. Judas considérait Jésus comme le Messie et s'était fait recevoir au nombre de ses disciples. Balaam conçut l'idée de faire du service de Dieu un moyen de parvenir à la richesse et aux honneurs. Au lieu d'atteindre son but, il trébucha et perdit la vie. Judas espéra également se servir de ses rapports avec le Sauveur pour arriver à la fortune et à une haute situation dans le royaume temporel dont Jésus serait le roi. La ruine de ses espérances l'entraîna à l'apostasie et au suicide. Balaam et Judas avaient tous deux reçu de grandes lumières et joui de grands privilèges. Un seul péché caressé empoisonna toute leur vie et causa leur perte.

Il est dangereux de laisser subsister dans son cœur une seule disposition non chrétienne. Un seul péché caressé finit par altérer le caractère et par étouffer les plus nobles aspirations. Un seul accroc à la conscience, une seule mauvaise habitude contractée, une seule négligence à l'égard du devoir abattent les barrières de l'âme et ouvrent l'accès à Satan. La voie sûre consiste à faire monter journellement et sincèrement vers Dieu cette prière:

Que ta parole affermisse mes pas,

Et ne permets point que le péché domine sur moi.

(Psaumes 119:133)

Chapitre 41 : L'Apostasie au Jourdain

Les troupes victorieuses d'Israël étaient revenues de Basan le cœur joyeux et animées d'une nouvelle confiance en Dieu. Elles avaient déjà pris possession d'un territoire d'une grande valeur, et elles entrevoyaient la conquête immédiate de Canaan, dont seul le Jourdain les séparait encore. En face, au-delà du fleuve, s'étendait une plaine verdoyante arrosée de cours d'eau et ombragée de luxuriants palmiers. A l'occident de cette plaine, s'élevaient les tours et les palais de Jéricho, entourée à tel point de verdure qu'on l'appelait « la ville des palmiers ».

Les Hébreux avaient trouvé, à l'est du Jourdain, un agréable emplacement pour y dresser leur camp. C'était la vallée de Sittim, ainsi nommée en raison des nombreux massifs de palmiers et d'acacias qui bordaient le fleuve, et où l'on jouissait d'un climat tropical.

Au milieu de cette riche et belle nature, ils allaient rencontrer un ennemi plus terrible que des armées ou que les animaux sauvages du désert. Ce pays si favorisé de la nature était souillé par ses habitants. Des scènes dégradantes et infâmes se déroulaient constamment au cours du culte que l'on y rendait publiquement à Baal, leur divinité principale. Nombreux étaient les lieux notoires où s'étalaient l'idolâtrie et l'immoralité, et dont les noms eux-mêmes suggéraient l'immonde corruption de ces populations.

Ce voisinage exerça une influence démoralisatrice sur les Israélites. Ils s'accoutumèrent aux pensées impures qui leur étaient constamment suggérées. L'aise et l'inaction les éloignèrent inconsciemment de Dieu, ils en arrivèrent au point où la tentation devint presque irrésistible. Le temps que Moïse passa aux préparatifs de l'occupation de Canaan fut, pour les Israélites, une période pleine de dangers. Plusieurs semaines ne s'étaient pas écoulées que leur histoire était souillée par une effroyable apostasie.

Tout d'abord, il n'y eut guère de rapports entre les Israélites et leurs voisins idolâtres. Mais bientôt, on vit se glisser dans le camp des femmes moabites dont le plan était d'entraîner les Hébreux dans l'immoralité et l'idolâtrie. Leur but était si habilement voilé sous le couvert de l'amitié que nul ne songea à les suspecter, pas même les chefs du peuple.

A la suggestion de Balaam, le roi de Moab organisa une grande fête en l'honneur de leurs dieux. Il était entendu que Balaam inviterait les Israélites à y assister. Considéré par ceux-ci comme un prophète de Dieu, il n'eut pas de peine à atteindre son but. Une foule d'Israélites qui l'accompagnèrent à la fête furent pris dans les filets de Satan. Charmés par la musique et les danses, et séduits par la beauté des prêtresses, ils oublièrent leur fidélité à l'Éternel et participèrent aux divertissements et à la bonne chère. Lorsque les sens émoussés par le vin eurent fait tomber les barrières de la volonté, les passions se débridèrent; leur conscience étant paralysée par le libertinage, ils se laissèrent aller à se prosterner devant les idoles. Ils offrirent des sacrifices sur les autels païens et participèrent aux rites les plus dégradants.

Il ne fallut pas longtemps pour que ce poison mortel répandît son infection à travers tout le camp. Ces hommes, qui auraient écrasé leurs ennemis en bataille rangée, étaient tombés dans les pièges des femmes idolâtres. Les chefs et les principaux avaient été les premiers à s'adonner au mal. Cette scène de dévergondage effréné fut à peu près générale. Le peuple semblait fasciné. Ces pratiques infâmes avaient réussi là où les enchantements de Balaam avaient échoué: elles l'avaient séparé de Dieu. « Israël s'attacha à Baal-Péor. » (Voir Nombres 25) Quand, enfin, Moïse s'en rendit compte, le succès des ennemis était à ce point complet que les rites païens se pratiquaient déjà dans le camp. Le grand vieillard fut bouleversé, et la colère de Dieu s'alluma.

De prompts châtiments éveillèrent l'attention du peuple sur l'énormité de son péché: la peste fit dix mille victimes. Dieu ordonna que les fauteurs de l'apostasie fussent mis à mort par les magistrats, et l'ordre fut promptement exécuté. Ils furent tués, et leurs corps, suspendus à la vue de tous, montrèrent ainsi à l'assemblée l'horreur que Dieu avait de leur conduite et l'intensité de son courroux. La nation entière comprit que le châtiment était mérité. Elle se rendit au tabernacle pour s'humilier avec larmes et confesser son péché.

Tandis que le peuple pleurait à la porte du tabernacle et que la plaie poursuivait son œuvre de mort; tandis que les magistrats s'acquittaient encore de leur sanglante besogne, Zimri, un des grands en Israël, entra hardiment dans le camp, accompagné d'une prostituée madianite, fille d'un « chef du peuple » de cette nation, et il la conduisit dans sa tente. Jamais le vice ne s'était affiché avec plus d'impudence. Troublé par le vin, Zimri étala orgueilleusement sa honte en plein jour. Au moment même où les principaux et les prêtres, prosternés devant l'Éternel, « pleuraient entre le portique et l'autel », suppliant Dieu « d'épargner son peuple et de ne point livrer son héritage à l'opprobre », cet homme exposa sa luxure aux yeux de tous comme pour défier la vengeance divine et se moquer des magistrats d'Israël.

« A cette vue, Phinées, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, le prêtre, se leva du milieu de l'assemblée, et prit une lance dans sa main. Il suivit l'Israélite dans sa tente » et les tua, lui et la Madianite. « Alors le fléau qui sévissait parmi les enfants d'Israël fut arrêté. » Le prêtre qui avait ainsi exécuté le jugement de Dieu fut honoré en présence de toute l'assemblée, et le sacerdoce, attaché pour toujours à sa maison. « Phinées, dit l'Éternel, a détourné des enfants d'Israël mon courroux. ... C'est pourquoi tu lui annonceras que je lui accorde mon alliance de paix; ce sera, pour lui et pour sa postérité après lui, l'alliance d'un sacerdoce perpétuel, parce qu'il a été zélé pour son Dieu, et qu'il a fait l'expiation pour les enfants d'Israël. »

Le châtiment divin infligé à Israël pour le péché de Sittim fit périr tous les survivants de la catégorie nombreuse de gens qui, près de quarante ans plus tôt, avaient encouru la sentence: « Ils mourront dans le désert. » Un dénombrement du peuple effectué par ordre de Dieu sur les bords du Jourdain prouva « qu'il n'y avait parmi eux aucun des Israélites dont Moïse et Aaron, le prêtre, avaient fait le recensement dans le désert de Sinaï. ... Il n'en resta pas un seul, excepté Caleb, fils de Jephunné, et Josué, fils de Nun. » (Nombres 26:64, 65)

Dieu avait châtié Israël pour s'être laissé prendre aux séductions des Madianites. Sa justice rétributive allait atteindre aussi les tentateurs. Les Amalécites qui, à Réphidim, s'étaient jetés sur les faibles, à l'arrière de l'armée israélite, ne furent punis que plus tard. Mais les Madianites, qui les avaient séduits et constituaient un ennemi plus redoutable, subirent une correction plus prompte. « Exécute contre les Madianites la vengeance des enfants d'Israël, dit Dieu à Moïse; tu seras ensuite recueilli auprès de ton peuple. » (Voir Nombres 31)

Ce mandat fut immédiatement mis à exécution. Mille hommes de chaque tribu furent réunis, armés et placés sous la conduite de Phinées. « Ils livrèrent bataille aux Madianites, ainsi que l'Éternel l'avait commandé à Moïse. ... Ils tuèrent cinq rois de Madian; ils tuèrent aussi par l'épée Balaam, fils de Béor. » De même, les femmes qui avaient été faites prisonnières furent, par ordre de Moïse, mises à mort comme étant les ennemis les plus dangereux d'Israël.

Telle fut la fin de ceux qui avaient comploté la perte du peuple de Dieu. Pour parler avec le Psalmiste: « Les nations sont tombées dans la fosse qu'elles avaient creusée; leur pied s'est pris au piège qu'elles avaient caché. » (Psaumes 9:16) « L'Éternel ne délaissera pas son peuple, et il n'abandonnera pas son héritage. Ses jugements se montreront un jour conformes à la justice. » Quand « ils attaquent la vie du juste », l'Éternel « fera retomber sur eux leur crime, et leur perversité même consommera leur ruine » (Psaumes 94:14,

15, 21, 23).

Quand Balaam avait été sollicité pour maudire les Hébreux, il n'avait pu, par tous ses enchantements, attirer sur eux le moindre mal. En effet, « l'Éternel n'avait point aperçu d'iniquité en Jacob [ni] de perversité en Israël » (Nombres 23:21-23). C'était lorsqu'ils avaient cédé à la tentation et violé la loi divine que leur force les avait abandonnés. Quand le peuple de Dieu reste fidèle à ses commandements, on peut dire de lui: « L'enchantement ne peut rien contre Jacob, ni la divination contre Israël. » (Nombres 23:21-23) Lorsque ceux qui se disent dépositaires de la loi divine en deviennent les transgresseurs, ils ne peuvent subsister devant leurs ennemis. Voilà pourquoi toute la puissance et tous les artifices de Satan ont pour but de les entraîner dans le péché.

Les Israélites, qui n'avaient pu être vaincus par les armes de Madian ni par ses incantations, furent victimes de ses prostituées. Tel est le pouvoir que la femme enrôlée au service de Satan a toujours exercé pour séduire et perdre les âmes.

Nombreux sont les blessés qu'elle a fait tomber,

Et grande est la multitude de ceux qu'elle a tués!

(Proverbes 7:26)

C'est ainsi que furent séduits les enfants de Seth et que le peuple de Dieu de cette époque se corrompit. C'est par là que Joseph fut tenté. C'est à la sollicitation d'une femme que Samson abdiqua sa force, espoir d'Israël, entre les mains des Philistins. C'est là que trébucha le

roi David et ce fut sur ce même autel que Salomon, le plus sage des rois, trois fois appelé le bien-aimé de Dieu, sacrifia sa fidélité pour devenir l'esclave de ses passions.

« Ces événements ont une signification typique, et ils ont été rapportés pour nous avertir, nous qui touchons à la fin des temps. Ainsi donc, que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe. » (1 Corinthiens 10:11, 12) Satan sait fort bien ce qu'il y a dans le cœur humain. Après s'être livré à cette étude durant des milliers d'années avec une ardeur infernale, il connaît les points vulnérables de chaque individu. Aussi est-ce par les tentations mêmes qui ont eu tant de succès à Baal-Péor qu'il s'efforce, de siècle en siècle, de renverser les hommes les plus forts, ceux qu'on peut appeler des pères en Israël. Tout au long de l'histoire humaine, nombreux sont les hommes qui ont succombé à la sensualité.

A mesure que le peuple de Dieu approche de la fin des temps et qu'il arrive sur le seuil de la Canaan céleste, il voit, comme autrefois, Satan redoubler d'efforts pour l'empêcher d'entrer dans la terre promise. Chacun peut s'attendre à trouver ses pièges sous ses pas. Ce ne sont pas les ignorants ou les âmes incultes seulement qui ont besoin d'être sur leurs gardes. L'ennemi étale ses tentations jusque devant ceux qui occupent les plus hautes fonctions dans l'Église. Car il sait que s'il peut les amener à lui vendre leur âme, il pourra les employer pour en perdre un grand nombre. Il se sert aujourd'hui encore des agents qu'il mettait en œuvre il y a trois mille ans. C'est par des amitiés mondaines, le charme de la beauté, l'amour du plaisir, de la gaieté, de la bonne chère et de la coupe enivrante qu'il mène les hommes à la violation du septième commandement.

Avant de pousser Israël dans l'idolâtrie, Satan l'avait entraîné dans le libertinage. Ceux qui consentent à déshonorer l'image de Dieu et à souiller son temple en leur personne ne se feront aucun scrupule de déshonorer Dieu, pour peu qu'ils puissent assouvir les désirs de leur cœur dépravé. Le dérèglement des mœurs émousse l'intelligence et endort la conscience. Les facultés morales et intellectuelles se paralysent au point que l'on devient insensible à l'obligation de la loi de Dieu, à l'expiation de son Fils et à la valeur de son âme. La bonté, la pureté, la vérité, le respect dû à Dieu et le goût des choses saintes, en un mot toutes les aspirations vers le ciel sont consumées sur l'autel de la sensualité. L'âme humaine devient semblable à une lande affreuse et désolée, à une « demeure d'esprits impurs », à un repaire « d'oiseaux immondes ». Sur cette route, les hommes formés à l'image de Dieu descendent au niveau de la brute.

C'est en se joignant aux idolâtres et en s'associant à leurs divertissements que les Hébreux avaient oublié la loi de Dieu avec toutes les conséquences qui en découlent. De même aujourd'hui, c'est en incitant les disciples de Jésus à s'associer avec les mondains et à prendre part à leurs amusements que Satan réussit le mieux à les plonger dans le péché. « Sortez du milieu d'eux, dit le Seigneur; séparez-vous d'eux, et ne touchez point à ce qui est impur. » (2 Corinthiens 6:17) Dieu demande aujourd'hui à son peuple de se distinguer aussi nettement du

monde, de ses coutumes, de ses habitudes et de ses principes que l'ancien Israël. Pour y arriver, il suffira aux enfants de Dieu de suivre les enseignements de sa Parole.

Les avertissements donnés aux Hébreux contre le danger de s'assimiler aux païens n'étaient pas plus formels ni plus précis que ceux qui ordonnent aux chrétiens de ne pas se conformer aux coutumes et à l'esprit des impies. Jésus nous dit: « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. » « L'amour du monde est inimitié contre Dieu. Ainsi, celui qui veut être l'ami du monde devient l'ennemi de Dieu. » (1 Jean 2:15; Jacques 4:4) Les disciples du Christ doivent donc se séparer des pécheurs et n'entrer dans leur société que lorsqu'elle leur offre l'occasion de leur faire du bien. On ne saurait être trop décidé à fuir la société de ceux qui peuvent nous éloigner de Dieu. Tout en priant le Seigneur de ne « pas nous induire en tentation », nous devons fuir celle-ci autant qu'il est possible.

Les Israélites ont été induits dans le péché alors qu'ils jouissaient d'une période de repos et de sécurité. Cessant d'avoir toujours Dieu présent à leur esprit, ils avaient négligé la prière et s'étaient abandonnés à un sentiment de propre justice. Dans le confort et le bien-être, ils avaient laissé pénétrer en eux des pensées impures. Les traîtres de l'intérieur avaient ouvert la citadelle à Satan. C'est encore ainsi que l'ennemi médite notre perte. Avant la chute d'un chrétien, il se fait dans son cœur, à l'insu du monde, un long travail préparatoire. Son esprit ne descend pas d'un seul coup de la pureté et de la sainteté dans les basfonds de la perversité, de la corruption et du crime. Il faut du temps pour qu'un être formé à l'image de Dieu s'écroule au niveau de la brute et devienne une incarnation de l'esprit satanique. Mais on finit toujours par ressembler aux images que l'on contemple. L'homme qui se livre à des pensées impures se transforme insensiblement jusqu'au moment où il regarde avec complaisance un péché qui autrefois lui faisait horreur.

Par tous les moyens, Satan cherche à populariser le vice et le crime. On ne peut parcourir les rues de nos cités sans se trouver en face de quelque réclame flamboyante à propos d'un roman ou d'un spectacle démoralisant. L'esprit se familiarise ainsi avec le péché. Les récits décrivant la conduite d'êtres ignobles encombrent les colonnes de la presse. Tout ce qui est propre à enflammer les passions est livré par elle en pâture au public sous la forme de nouvelles sensationnelles. Le crime est à tel point le sujet de toutes les conversations et de toutes les lectures que les consciences délicates, qui reculaient d'horreur à l'ouïe de ces abominations, finissent par s'endurcir au point de s'en délecter.

Une grande partie des divertissements actuellement à la mode, même parmi ceux qui se disent chrétiens, ressemblent à ceux des païens. Il en est peu, en tout cas, que Satan n'utilise pour la destruction des âmes. Depuis des siècles, il emploie le théâtre pour enflammer les passions et glorifier le vice. Il se sert des spectacles grandioses et de la musique ensorcelante de l'opéra. Il recourt au carnaval, à la danse et aux jeux de cartes pour faire fléchir les barrières morales et pour ouvrir les portes à la sensualité. A tous les amusements où l'orgueil et la bonne

chère sont encouragés, où l'on oublie Dieu et les choses éternelles, on voit Satan à l'œuvre forgeant des chaînes pour asservir les âmes.

« Garde ton cœur plus que toute autre chose; ... car c'est de lui que jaillissent les sources de la vie »: tel est le conseil du Sage (Proverbes 4:23; 23:7). Un cœur ne peut rester pur sans être sans cesse renouvelé par la grâce divine. Vouloir former un caractère noble et vertueux indépendamment de cette grâce découlant du Sauveur, c'est construire sur un sable mouvant une maison qui sera sûrement renversée par les tempêtes de la tentation. De chaque cœur devrait monter cette prière: « O Dieu! crée en moi un cœur pur, et renouvelle en moi un esprit bien disposé! » (Psaumes 51:12) Et alors, devenu participant du don céleste, on peut marcher vers la perfection avec ceux « que la puissance de Dieu garde par la foi » (1 Pierre 1:5).

Tous ceux qui désirent résister à la tentation et éviter les artifices de l'ennemi ont quelque chose à faire. Ils doivent surveiller avec le plus grand soin tout ce qui pourrait leur nuire, éviter de lire, de voir ou d'entendre ce qui est de nature à suggérer des pensées impures. Il ne faut pas permettre à son esprit d'errer au hasard sur tous les sujets que l'ennemi fait passer devant nos yeux. « Ayant ceint les reins de votre esprit, nous dit l'apôtre Pierre, soyez vigilants, ... et ne vous conformez pas aux convoitises qui régnaient autrefois en vous, au temps de votre ignorance. Mais, de même que celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite. » (1 Pierre 1:13-15)

L'apôtre Paul dit aussi: « Que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui a bonne réputation, tout ce qui est vertueux et digne de louange, que tout cela occupe vos pensées. » (Philippiens 4:8) Pour cela, il faut des prières ferventes, une vigilance inlassable et le secours permanent du Saint-Esprit, qui attirera notre attention sur les choses d'en haut et l'habituera à s'arrêter sur ce qui est pur et saint. Enfin, il est indispensable d'étudier diligemment la Parole de Dieu. « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa conduite? » demande le Psalmiste. Et il répond: « C'est en restant fidèle à ta parole.... J'ai serré ta parole dans mon cœur, afin de ne pas pécher contre toi. » (Psaumes 119:9, 11)

Si aujourd'hui les péchés semblables à celui d'Israël à Baal-Péor ne sont pas châtiés avec la même promptitude, leur rétribution n'en est pas moins certaine. « L'homme qui détruit le temple de Dieu sera détruit lui-même par Dieu. » (1 Corinthiens 3:17) La nature a attaché à ces désordres des pénalités terribles qui atteignent tôt ou tard les coupables. Ce sont ces péchés-là qui, plus que tous les autres, ont engendré la dégénérescence effroyable qui frappe actuellement notre race avec tout son cortège de maladies et de souffrances. S'ils réussissent à cacher leurs péchés, les violateurs de la loi n'en récoltent pas moins sûrement les conséquences sous forme de douleurs, de maladies, d'aliénation mentale, et, pour finir, de mort prématurée. Ce n'est pas tout: après cette vie, il faudra affronter le tribunal de Dieu avec ses sanctions amères et éternelles. « Ceux qui commettent de tels péchés n'hériteront pas le royaume de

Dieu. » Avec Satan et ses anges, leur part sera « dans l'étang de feu », qui est « la seconde mort » (Galates 5:21; Apocalypse 20:14).

Les lèvres de l'étrangère distillent le miel, Et son palais est plus doux que l'huile.

Mais la fin qu'elle prépare est amère comme l'absinthe,

Aiguë comme une épée à deux tranchants. ...

Éloigne d'elle ton chemin

Et n'approche pas de l'entrée de sa maison,

De peur que tu ne donnes ton honneur à d'autres

Et tes années à un homme cruel;

De peur que des étrangers ne se rassasient de

ton bien

Et que le fruit de ton travail ne passe dans une maison étrangère;

De peur que tu ne gémisses quand tu seras près de ta fin,

Quand ta chair et ton corps se consumeront. ...

Sa maison penche vers la mort. ...

Pas un de ceux qui vont vers elle n'en revient.

...

Les invités de cette femme sont dans les profondeurs du séjour des morts.

(Proverbes 5:3, 4, 8-11; 2:18, 19; 9:18)

Chapitre 42 : La Loi de Moïse récapitulée

Debout sur les hauteurs qui dominaient le Jourdain et la terre promise, Moïse contemplait l'héritage de son peuple. L'heure de la conquête avait sonné. Ne serait-il pas possible, se demandait le prophète à cheveux blancs, que fût révoquée la sentence prononcée contre lui à l'occasion de sa faute à Kadès? Et il adressa à l'Éternel cette requête suppliante: « Seigneur Éternel, tu as commencé à montrer à ton serviteur ta grandeur et ta main puissante; car quel est le dieu, dans les cieux et sur la terre, qui pourrait accomplir des œuvres et des exploits comme les tiens? Permetsmoi, je te prie, de passer et de voir ce bon pays qui est au-delà du Jourdain, cette belle montagne et le

Liban. » (Deutéronome 3:24-27)

Il entendit cette réponse: « C'est assez; ne me parle plus de cette affaire. Monte au sommet du Pisga, dirige tes regards vers l'occident, vers le nord, vers le midi et vers l'orient, et contemple la contrée de tes yeux; car tu ne passeras pas le Jourdain. »

Moïse se soumit sans un murmure, et dès lors sa sollicitude angoissée se reporta tout entière sur Israël. Mais qui allait dorénavant porter à ce peuple tout l'intérêt dont il avait été consumé? Le cœur débordant d'affection, « Moïse parla à l'Éternel en disant: Que l'Éternel, le Dieu des esprits de toute chair, établisse sur l'assemblée un guide qui sorte et entre devant eux, qui les fasse sortir et qui les fasse entrer, afin que l'assemblée de l'Éternel ne soit pas comme des brebis qui n'ont point de

berger! » (Nombres 27:16-23)

Exauçant la prière de son serviteur, « l'Éternel répondit à Moïse: Prends Josué, fils de Nun, en qui l'Esprit réside. Tu placeras ta main sur lui, et tu le présenteras devant Éléazar, le prêtre, et devant toute l'assemblée; tu l'installeras en leur présence, et tu lui feras part de ton autorité, afin que toute l'assemblée des enfants d'Israël lui obéisse. » Josué, qui depuis longtemps secondait Moïse, était un homme sage et capable, animé d'une foi fervente.

Solennellement mis à part comme conducteur d'Israël par l'imposition des mains de Moïse, qui y joignit une exhortation saisissante, il fut immédiatement admis à prendre part au gouvernement. L'Éternel ajouta: « Il se présentera devant Éléazar, le prêtre, qui consultera pour lui le jugement de l'Urim, devant l'Éternel. Sur son ordre, ils sortiront, lui et tous les enfants d'Israël avec lui, ainsi que toute l'assemblée, et ils rentreront aussi sur son ordre. » (Nombres 27:21)

Avant d'abandonner sa charge de conducteur d'Israël, Moïse fut invité à répéter au peuple l'histoire de sa délivrance de l'Égypte et de ses randonnées dans le désert, et lui récapitula la loi donnée au Sinaï. Peu nombreux étaient ceux qui avaient assisté à sa promulgation. Au moment où Israël allait passer le Jourdain et prendre possession de la terre promise, il était

nécessaire qu'il vît étaler sous ses yeux les exigences de la loi et qu'on lui rappelât que l'obéissance à ses préceptes était la condition indispensable de sa prospérité.

En conséquence, Moïse se présenta devant le peuple pour lui adresser ses derniers avertissements et ses suprêmes recommandations. Son visage, encadré des cheveux blancs de la vieillesse, était rayonnant de douceur et de sérénité. Sa taille droite, son port noble et plein de dignité, son regard vif et clair exprimaient la vigueur d'une santé inaltérée. La scène était solennelle. Très ému, l'homme de Dieu se mit à décrire l'amour et la miséricorde du puissant Protecteur d'Israël. Il parla en ces termes:

« Informe-toi des temps anciens qui t'ont précédé, depuis le jour où Dieu créa l'homme sur la terre. Demande s'il y eut jamais, d'une extrémité des cieux jusqu'à l'autre, un fait aussi extraordinaire, et si l'on a jamais entendu rien de pareil! Y a-t-il un peuple qui ait jamais entendu la voix de Dieu parlant du milieu du feu, comme tu l'as entendue, et qui soit resté vivant? Un dieu a-til jamais essayé de choisir une nation au milieu d'une autre nation, par des épreuves, des signes, des miracles, en combattant d'une main forte et d'un bras puissant, en accomplissant des œuvres grandes et terribles, comme l'Éternel, votre Dieu, l'a fait pour vous, en Égypte, sous vos propres yeux? Tu as été témoin de tout cela afin que tu en viennes à reconnaître que c'est l'Éternel qui est Dieu et qu'il n'y en a point d'autre que lui. »

(Deutéronome 4:32-35)

« Ce n'est pas parce que vous étiez plus nombreux que tous les autres peuples que l'Éternel s'est attaché à vous et vous a choisis; car vous étiez le plus petit de tous les peuples. Mais l'Éternel vous aime, et il est fidèle au serment qu'il a fait à vos pères. Aussi l'Éternel, grâce à sa main puissante, vous a-t-il fait sortir et vous a-t-il délivrés de la maison de servitude, de la main du Pharaon, roi d'Égypte. Reconnais donc que c'est l'Éternel, ton Dieu, qui est Dieu, le Dieu fidèle qui garde son alliance et sa miséricorde jusqu'à mille générations vis-à-vis de ceux qui l'aiment et qui observent ses commandements. » (Deutéronome

7:7-9)

Israël, qui avait été enclin à jeter sur Moïse la faute de ses épreuves et à l'accuser d'orgueil, d'ambition et d'égoïsme, écoutait maintenant la voix de son chef avec respect, confiance et affection. Très franchement, Moïse lui rappela que ses erreurs et les égarements de ses pères avaient été la cause de ses interminables et irritantes randonnées dans le désert. Dieu n'avait pas volontairement retardé le moment de la possession du pays de Canaan, loin de là! Il avait été le premier à regretter de ne pas pouvoir la réaliser immédiatement et faire ainsi éclater sa puissance aux yeux de toutes les nations. Ce sont, affirma-t-il aux enfants d'Israël, votre méfiance à l'égard de Dieu, votre orgueil et votre incrédulité qui vous ont empêchés de prendre plus tôt possession de la terre promise. Étrangers à la pureté, à la bonté, à la bienveillance, vous n'étiez pas prêts à donner le spectacle d'un peuple dont l'Éternel est le Dieu. Si vos pères s'étaient soumis avec foi aux directives et aux lois divines, il y a longtemps que, saints,

heureux et prospères, vous auriez pu vous établir en Canaan. Vos délais ont déshonoré Dieu et terni sa gloire aux yeux des peuples environnants.

Comprenant la nature et la valeur de la loi divine, Moïse assura les Israélites qu'aucune autre nation ne possédait des statuts aussi justes, aussi sages, aussi miséricordieux que ceux qui leur avaient été confiés. « Voyez, leur dit-il, je vous ai enseigné des lois et des préceptes comme l'Éternel, mon Dieu, me l'a commandé, afin que vous les mettiez en pratique dans le pays où vous allez entrer pour en prendre possession. Vous les observerez et vous les mettrez en pratique; car cela prouvera votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples, qui, entendant parler de toutes ces lois, diront: Cette grande nation est le seul peuple sage et intelligent! » (Deutéronome 4:5, 6)

« Souviens-toi, continue Moïse, du jour où tu te présentas devant l'Éternel, ton Dieu, en Horeb. » Puis il pose à la conscience de chacun cette question, qui était un défi adressé aux autres peuples: « Quelle est la grande nation qui ait ses dieux près d'elle, comme nous avons l'Éternel, notre Dieu, toutes les fois que nous l'invoquons? Et quelle est la grande nation qui ait des commandements et des préceptes aussi justes que ceux qui sont prescrits par la loi placée aujourd'hui

devant vous? » (Deutéronome 4:5, 6)

Le même défi s'adresse aujourd'hui aux nations: Quelles sont celles, parmi les plus civilisées, dont les lois puissent être comparées aux préceptes bons, sages et humains confiés à l'ancien peuple de Dieu? Les lois humaines portent la marque des faiblesses et des passions du cœur naturel, alors que la loi de Dieu porte le sceau du ciel.

« Quant à vous, poursuit le prophète, l'Éternel vous a choisis et vous a retirés de l'Égypte, de cette fournaise à fondre le fer, afin que vous deveniez le peuple qui lui appartient comme son héritage. » (Deutéronome 4:10, 7, 8, 20) Puis il décrit le pays dans lequel le peuple va entrer et qui lui appartiendra. Le tableau coloré qu'il en trace par des paroles vibrantes remue profondément le cœur des Israélites qui se souviennent que celui qui les prononce est, par leur faute, exclu de cette terre prospère:

« L'Éternel, ton Dieu, va te faire entrer dans un bon pays », non « pas comme le pays d'Égypte d'où vous êtes sortis, où, après avoir ensemencé un champ, vous deviez l'arroser avec le pied, comme un jardin potager. Mais le pays où vous allez entrer pour en prendre possession est un pays de montagnes et de vallées arrosées par les pluies du ciel »; « un bon pays, un pays riche en torrents, en sources et eaux profondes jaillissant dans les vallées et dans les montagnes; un pays de blé, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers; un pays d'oliviers, d'huile et de miel; un pays où tu ne mangeras pas le pain de la misère et où tu ne manqueras de rien; un pays dont les pierres sont du fer, et des montagnes duquel tu extrairas l'airain »; « un pays dont l'Éternel, ton Dieu, prend soin », et sur lequel « l'Éternel, ton Dieu, a

continuellement les yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin » (Deutéronome 8:7-9; 11:10-12).

Et Moïse conclut:

« Quand l'Éternel, ton Dieu, t'aura fait entrer dans le pays qu'il a juré à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob, de te donner, pays où sont de grandes et bonnes villes que tu n'as point bâties, des maisons remplies de toutes sortes de biens, et que tu seras rassasié, — prends garde à toi, de peur que tu n'oublies l'Éternel. » « Gardez-vous d'oublier l'alliance que l'Éternel, votre Dieu, a contractée avec vous. ...Car l'Éternel, ton Dieu, est un feu consumant, un Dieu jaloux. ... Si vous vous corrompez, ... et si vous faites ce qui est mal aux yeux de l'Éternel, votre Dieu, ... vous périrez promptement et vous disparaîtrez du pays que vous allez posséder au-delà du Jourdain. »

(Deutéronome 6:10-12; 4:23-26)

La récapitulation de la loi terminée, Moïse acheva de mettre par écrit toutes les ordonnances, statuts et jugements que Dieu lui avaient donnés, y compris les règlements relatifs au cérémonial des sacrifices. Le volume renfermant le code complet fut confié à ceux que cela concernait et déposé à côté de l'arche de l'alliance.

Mais le grand vieillard, poursuivi par la crainte

que le peuple ne s'éloigne de Dieu, lui fit encore un discours d'une éloquence poignante et sublime, où il retraça le tableau des bienfaits qui récompenseront leur obéissance et des maux qui suivront leur égarement:

« Si tu obéis fidèlement à la voix de l'Éternel, ton Dieu, si tu as soin de mettre en pratique tous ses commandements que je te prescris aujourd'hui, ... tu seras béni dans la ville, et tu seras béni dans les champs. Béni sera le fruit de tes entrailles, le fruit de ton sol, le fruit de ton bétail, ... bénies seront ta corbeille et ta huche! — Tu seras béni à ton arrivée, et tu seras béni à ton départ. L'Éternel fera que tes ennemis, qui s'élèveront contre toi, seront mis en déroute devant toi. ... L'Éternel fera entrer la bénédiction dans tes greniers et dans toutes tes entreprises (Voir Deutéronome 28). ...

»Mais si tu n'obéis pas à la voix de l'Éternel, ton Dieu, en ayant soin de mettre en pratique tous ses commandements et ses lois que je te prescris aujourd'hui, voici toutes les malédictions qui fondront sur toi, et qui t'atteindront. ... L'Éternel t'emmènera... chez une nation que tu n'auras point connue, ... et tu seras un objet de stupeur, de raillerie et de sarcasme, parmi tous les peuples chez lesquels t'aura conduit l'Éternel.... L'Éternel te dispersera parmi tous les peuples, d'une extrémité de la terre jusqu'à l'autre; et là, tu serviras d'autres dieux, que tu n'as point connus, ni toi ni tes pères, des dieux de bois et de pierre. Tu ne jouiras d'aucun repos parmi ces nations, et la plante de tes pieds n'y trouvera aucun point d'appui. Là, l'Éternel te donnera un cœur tremblant, des yeux qui s'éteignent, et une âme languissante. Ton existence sera comme en suspens devant toi; tu seras dans l'effroi nuit et

jour, et tu ne seras point assuré de ta vie. Le matin tu diras: Que ne suis-je au soir! et le soir tu diras: Que ne suis-je au matin! à cause de l'effroi dont ton cœur sera rempli, et à cause du spectacle dont tes yeux seront témoins. »

Plongeant un regard inspiré à travers les siècles futurs, Moïse décrit ensuite les scènes lamentables de la ruine finale de la nation d'Israël et la destruction de Jérusalem par les Romains:

« L'Éternel fera lever contre toi, de loin, des extrémités de la terre, une nation à la marche rapide comme le vol de l'aigle, une nation dont tu ne comprendras point la langue, une nation au visage farouche, qui n'aura ni respect pour le vieillard, ni pitié pour l'enfant. »

Et le prophète dépeint avec des détails effrayants la désolation de la Palestine et les horribles souffrances que subira, des siècles plus tard, le peuple juif lors de la prise de Jérusalem par Titus: (Cette nation) dévorera le fruit de ton bétail et le produit de ton sol, jusqu'à ce que tu sois exterminé. ... Elle t'assiégera dans toutes les villes, jusqu'à ce que tombent, dans tout ton pays, tes murailles hautes et fortes dans lesquelles tu mettais ta confiance. ... Au sein de la détresse et de l'angoisse où te réduira ton ennemi, tu mangeras le fruit de tes entrailles, la chair de tes fils et de tes filles, que l'Éternel, ton Dieu, t'aura donnés. ... La femme la plus tendre et la plus délicate d'entre vous, qui, par mollesse ou par délicatesse, n'eût point essayé de mettre la plante de son pied sur la terre, regardera d'un œil hostile le mari qui reposait sur son sein, son fils et sa fille, ... car, dans son extrême disette, elle s'en nourrira en secret, au sein de la détresse et de l'angoisse où te réduira ton

ennemi dans tes villes. »

Moïse termine par ces paroles solennelles: « J'en prends aujourd'hui à témoin contre vous les cieux et la terre; j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis donc la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité, en aimant l'Éternel, ton Dieu, en obéissant à sa voix, et en lui demeurant attaché. C'est lui, en effet, qui est ta vie et qui prolongera tes jours, pour que tu habites le sol que l'Éternel a juré de donner à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob. » (Deutéronome 30:19, 20)

Pour faire pénétrer plus profondément encore ces vérités dans tous les esprits, Moïse les revêt du langage de la poésie sacrée, sous la forme d'un cantique à la fois historique et prophétique. Au récit des merveilleux bienfaits déversés sur son peuple dans le passé, il joint la prédiction des grands événements de l'avenir jusqu'à la victoire finale des fidèles, lors de l'avènement de JésusChrist dans sa gloire et sa puissance. Pour ne jamais l'oublier, Moïse exhorte les enfants d'Israël à apprendre ce cantique par cœur et à l'enseigner à leurs enfants et petits-enfants. Ils devaient le chanter aux assemblées du service divin, et même en vaquant à leurs occupations ordinaires. Gardiens et dépositaires de la loi de Dieu, ils devaient en expliquer le sens et l'importance à leurs descendants. Voici en quels termes Dieu leur en avait imposé le devoir: « Tu les inculqueras à tes enfants, tu en parleras quand tu seras dans ta

maison, quand tu seras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras. ... Tu les inscriras aussi sur les poteaux de ta maison et sur tes portes.

» (Deutéronome 6:7-9)

Quand, dans l'avenir, les enfants demanderaient: « Qu'est-ce que ces commandements, ces lois et ces préceptes que l'Éternel, notre Dieu, vous a prescrits? » les parents devraient relater l'histoire des voies miséricordieuses de Dieu à leur égard, rappeler les miracles accomplis pour leur délivrance, et ajouter: « L'Éternel nous a commandé de mettre en pratique toutes ces lois, et de craindre l'Éternel, notre Dieu, afin que nous soyons toujours heureux, et qu'il nous conserve la vie, comme il l'a fait jusqu'ici. Nous serons donc tenus pour justes, si nous prenons soin de mettre en pratique tous ces commandements devant l'Éternel, notre Dieu, comme il nous l'a ordonné. » (Deutéronome 6:2025)

Chapitre 43 : Mort de Moïse

Dans tout ce que fait Dieu pour son peuple, l'amour et la miséricorde marchent de pair avec la justice la plus impartiale. On en voit des preuves nombreuses dans l'histoire des Hébreux. Son amour à leur égard s'exprime par cette image touchante:

Pareil à l'aigle qui excite sa couvée

Et vole autour de ses petits,

Qui déploie ses ailes pour les prendre avec lui

Et les porter sur ses plumes,

Ainsi l'Éternel seul a conduit son peuple.

(Deutéronome 32:11, 12)

Néanmoins, avec quelle prompte sévérité les péchés d'Israël n'étaient-ils pas châtiés! De même, Dieu a manifesté son amour infini pour une race perdue dans le don de son Fils unique. Par une foule d'actes de bonté et de compassion, Jésus a révélé aux hommes le caractère miséricordieux de son Père. Cependant, c'est lui-même qui a dit: « Avant que le ciel et la terre aient passé, il ne disparaîtra de la loi ni un seul iota ni un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit accompli. » (Matthieu 5:18)

Au jour du jugement, la voix qui adresse aujourd'hui au pécheur des appels si tendres et si pressants, qui l'invite à trouver en Jésus le pardon et la grâce, dira à ceux qui auront rejeté sa miséricorde: « Retirez-vous de moi, maudits! » (Matthieu 25:41) Dans toute la Bible, Dieu nous apparaît non seulement comme un Père aimant, mais aussi comme un juste Juge. Tout en prenant plaisir à manifester sa miséricorde, à pardonner « l'iniquité, la révolte et le péché », « il ne tient pas le coupable pour innocent » (Exode 34:7).

Celui qui domine les peuples avait déclaré que Moïse ne conduirait pas Israël dans la terre promise; et le prophète, par ses ardentes prières, ne put obtenir le rappel de cette sentence. Tout en acceptant de mourir, celui-ci, fidèle à sa tâche, s'occupa activement à préparer son peuple à entrer dans son héritage.

Sur ces entrefaites, Moïse et Josué furent invités à se rendre au tabernacle, où était venue se placer la colonne de nuée. Au cours d'une cérémonie solennelle, le peuple fut remis aux soins de Josué. L'œuvre de Moïse était terminée. S'oubliant lui-même, comme toujours, il adresse alors à son successeur, au nom de l'Éternel et en présence de l'assemblée, cette parole d'encouragement: « Sois fort et prends courage; car c'est toi qui introduiras les enfants d'Israël dans le pays que j'ai promis par serment de leur donner, et moi, je serai avec toi. » (Deutéronome 31:23) Puis, se tournant vers les anciens et les chefs du peuple, il les supplie d'obéir fidèlement aux instructions qu'il leur a communiquées de la part de Dieu.

Plus vivement que jamais, en regardant ce noble vieillard qui va bientôt lui être enlevé, Israël se rappelle sa tendresse paternelle, ses sages conseils, ses infatigables travaux. Quand ses péchés avaient mérité les jugements divins, que de fois ses prières l'en ont préservé! A sa douleur s'ajoute la pensée amère que c'est par sa faute que Moïse a péché et qu'il doit mourir.

La disparition de son chef bien-aimé allait constituer pour Israël une censure infiniment plus douloureuse que toutes celles qui auraient pu lui être infligées du vivant du prophète. Dieu voulait par là l'amener à prendre la résolution de ne pas rendre la tâche de Josué aussi pénible que l'avait été celle de Moïse. Encore aujourd'hui, Dieu nous parle par ses bienfaits; mais quand ceux-ci ne sont pas appréciés, il nous les retire pour nous amener à reconnaître nos torts et à revenir à lui de tout notre cœur.

Le même jour, Moïse recevait cet ordre: « Monte sur cette montagne,...sur le mont Nébo. ... Puis tu contempleras le pays de Canaan, que je donne en possession aux enfants d'Israël. Tu mourras sur la montagne où tu vas monter, et tu seras recueilli auprès de ton peuple. »

(Deutéronome 32:49, 50) Le patriarche fut souvent appelé à s'éloigner du camp pour communiquer avec Dieu. Cette fois-ci, il avait devant lui un voyage bien mystérieux: il allait remettre sa vie entre les mains de son Créateur. Cette mort solitaire, où aucun ami ne serait admis à entourer ses derniers moments, lui paraissait bien lugubre. Mais ce qui était pour lui plus douloureux encore, c'était de se séparer du peuple qu'il aimait et avec lequel il avait si longtemps confondu ses intérêts et sa vie. Mais le prophète avait appris à se confier en Dieu, et, inébranlable dans sa foi, il se remettait, lui et son peuple, entre les mains de la miséricorde divine.

Une dernière fois, Moïse paraît dans l'assemblée d'Israël. Une fois de plus, l'Esprit de Dieu anime le grand vieillard et lui inspire, en paroles touchantes et sublimes, des bénédictions à l'adresse de chaque tribu, puis une autre pour le peuple entier. Voici ses ultimes paroles:

Nul, ô Israël, n'est semblable au Dieu

Qui vient à ton secours environné de majesté,

Porté sur les cieux et sur les nues.

Le Dieu de tous les siècles est ton sûr asile;

Ses bras éternels te soutiennent. Il a chassé devant toi l'ennemi,

Et il t'a dit: Extermine!

Israël est en sécurité dans sa demeure.

La source de Jacob jaillit solitaire

Dans un pays riche en blé et en vin,

Sous des cieux qui lui versent la rosée.

Que tu es heureux, ô Israël! Qui est, comme toi,

Un peuple sauvé par l'Éternel,

Ton bouclier protecteur,

L'épée qui te donne la victoire?

Tes ennemis s'humilieront devant toi;

Et toi, tu fouleras de tes pieds leurs lieux élevés!

(Deutéronome 33:26-29)

Moïse se retire alors de l'assemblée, puis, seul et silencieux, il commence à gravir les flancs « du mont Nébo, au sommet du Pisga » (Deutéronome 34:1). De cette hauteur solitaire, il contemple le paysage qui s'étend à ses pieds. Au loin, vers l'ouest, les eaux bleues de la grande mer bornent l'horizon. Au nord, le mont Hermon dresse vers le ciel sa masse imposante. A l'est, c'est le plateau de Moab et, plus loin, le pays de Basan, théâtre des récents triomphes d'Israël. Au sud se déploie le désert où Israël a consumé tant d'années.

Devant ce magnifique panorama, Moïse repasse dans son esprit les peines et les vicissitudes de sa vie, depuis le moment où, abandonnant les honneurs d'une cour et la perspective d'un trône, il lia son sort à celui d'un peuple choisi de Dieu. Il se rappelle les longues années qu'il a consacrées, au désert de Madian, à paître les troupeaux de Jéthro; l'apparition de l'ange dans le buisson ardent et l'appel de Dieu lui ordonnant d'aller délivrer Israël. Il revoit les grands miracles opérés par le Tout-Puissant en faveur de son peuple, et il songe au long support et à la miséricorde divine envers Israël durant ses années de voyage et de révoltes dans le désert. De toute la multitude qui a quitté l'Égypte, deux adultes seulement seront admis à entrer dans la terre promise!... A cette pensée, Moïse se demande si sa vie d'épreuves et d'abnégation n'a pas été vaine.

Mais il ne regrette rien. Il sait que cette mission

lui a été confiée d'en haut. Il sait aussi que s'il a tout d'abord hésité devant cette responsabilité, l'ayant acceptée, il n'a jamais reculé, ni cherché à déposer ce lourd fardeau. Quand Dieu lui a proposé de l'en décharger et d'abandonner Israël, il n'y a pas consenti. D'ailleurs, si ses épreuves ont été cuisantes, il a joui de marques spéciales de la faveur divine. Le séjour dans le désert lui a procuré le rare et précieux privilège de contempler la puissance et la gloire de Dieu et de vivre dans la communion de son amour. Aussi est-il heureux d'avoir pris la sage résolution de porter « l'opprobre du Christ » plutôt « que de jouir, pour un peu de temps, des délices du péché ».

Ce coup d'œil rétrospectif sur sa carrière de conducteur d'Israël rappelle cependant au vénérable centenaire une faute qu'il voudrait voir effacée afin de mourir en paix. Et comme il n'ignore pas que le repentir et la foi au grand sacrifice expiatoire suffisent amplement pour cela, il confesse encore une fois son péché et en implore le pardon au nom du Sauveur.

Alors s'offre à ses regards une vue panoramique de la terre promise. Chaque région du pays passe successivement devant lui. Ce n'est pas une image vague et confuse entrevue à travers les voiles de l'espace, mais un tableau d'une clarté et d'une netteté merveilleuses. Ce n'est pas non plus la vue du pays de Canaan tel qu'il était alors, mais tel qu'il deviendra lorsque, entre les mains d'Israël, il sera comblé des bénédictions divines. En le voyant, Moïse croit contempler un second Éden.

Tour à tour, ses yeux s'arrêtent sur des monts couronnés de cèdres, sur des collines plantées d'oliviers ou de vignes et sur de larges et riches plaines verdoyantes, diaprées de fleurs multicolores. D'un côté, il aperçoit des palmiers tropicaux; d'un autre, des champs ondoyants d'orge et de froment. Ici, ce sont des vallées ensoleillées, égayées par le murmure d'un ruisseau et le chant des oiseaux; là, de superbes cités et des jardins magnifiques; plus loin encore, des lacs poissonneux, des troupeaux de brebis paissant sur le flanc des collines, et enfin, cachées dans les rochers, les provisions de miel amassées par l'abeille sauvage. C'était bien là le pays décrit à Israël par Moïse lui-même, animé de l'Esprit de Dieu:

Son pays est béni par l'Éternel,

Qui lui donne le plus précieux don du ciel, la rosée,

Et les sources de l'abîme aux eaux profondes; Les plus précieux produits du sol,...

Les meilleures productions des montagnes antiques,

Les dons les plus exquis des collines éternelles, Les dons les plus délicieux de la terre, Et tous les trésors qu'elle contient.

(Deutéronome 33:13-16)

Dieu montre aussi à Moïse le peuple élu établi en Canaan, chaque tribu dans son propre territoire, mais aussi son histoire après son établissement: longue et lugubre succession d'apostasies et de châtiments. Le prophète voit Israël dispersé parmi les nations païennes et privé de la gloire de Dieu: ses belles cités réduites en cendres et ses populations emmenées captives chez des peuples étrangers, puis réintégrées dans le pays de leurs pères, et finalement soumises au joug des Romains.

En outre, le prophète est admis à contempler, dans un lointain futur, le premier avènement du Sauveur. Il voit le divin enfant dans la crèche de Bethléhem; il entend les cantiques de louanges de l'armée angélique souhaitant la paix à la terre et aperçoit l'étoile conduisant les mages d'orient vers l'humble berceau du Sauveur. Ici, l'esprit de Moïse s'illumine soudain au souvenir de la parole prophétique:

Un astre sort de Jacob, Un sceptre s'élève d'Israël.

(Nombres 24:17)

Puis il suit pas à pas l'humble existence de Jésus de Nazareth, ses guérisons, son ministère de compassion et d'amour, sa réjection par les Juifs orgueilleux et incrédules. Il entend, stupéfait, la jactance avec laquelle ils portent aux nues la loi de Dieu, tout en méprisant et en rejetant celui qui l'a révélée aux hommes. Sur le mont des Oliviers, il contemple Jésus, le visage baigné de larmes, disant adieu à sa ville bien-aimée, à ce peuple béni du ciel, au milieu duquel lui, Moïse, a lutté, prié, souffert et pour lequel il aurait consenti à voir son nom effacé du livre de vie. Il entend le Sauveur prononcer cette parole douloureuse et terrible: « Voici que vous serez abandonnés à vous-mêmes dans votre demeure! » (Matthieu 23:38) Alors, brisé d'émotion, le vieillard joint ses larmes à la douleur du Fils de Dieu.

Et maintenant, le prophète est témoin de l'agonie de Jésus en Gethsémané, des outrages et de la brutalité dont il est ensuite l'objet, et enfin du crime de la crucifixion. A cette vue, il comprend que le serpent dressé par lui sur une perche dans le désert symbolisait le Fils de Dieu « élevé » afin que « quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:15). Il entend le cri d'agonie du Sauveur: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Suffoqué de douleur, d'indignation et d'horreur, il assiste à l'hypocrisie et à la haine satanique de la nation juive à l'égard de son Rédempteur, l'ange puissant qui l'a accompagné dans le désert.

Jésus est déposé dans le sépulcre neuf de Joseph d'Arimathée, et tout le pays est comme enveloppé d'un suaire de désespoir. Mais bientôt le Fils de Dieu sort victorieux du tombeau et remonte au ciel escorté d'anges et d'une « multitude de captifs » sortis de leurs sépulcres. Moïse voit s'ouvrir toutes grandes devant ce cortège les portes étincelantes d'un palais glorieux où l'armée angélique accueille son chef en chantant un hymne triomphal. Il apprend, avec un tressaillement de joie, qu'il sera lui-même au nombre de ceux qui accompagneront le Sauveur et lui ouvriront les portes éternelles. Combien insignifiants lui paraissent alors les sacrifices et les peines de sa vie en comparaison des souffrances du Fils de Dieu, et auprès du « poids éternel de cette gloire sans mesure et sans limites! » (2 Corinthiens 4:17) Et comme le voyant est heureux à la pensée d'être admis à y participer un jour!

La scène suivante le ramène sur la terre, où il voit les disciples de Jésus allant de lieu en lieu prêchant la Bonne Nouvelle. Si le peuple d'Israël « selon la chair » a failli à la haute mission à laquelle Dieu l'appelait, celle d'être la lumière du monde; s'il a méprisé la miséricorde divine et perdu son droit aux promesses faites au peuple élu, Dieu n'a pas, pour cela, rejeté la postérité d'Abraham. Le glorieux but qui devait être atteint par Israël le sera par tous ceux qui, s'unissant à Jésus-Christ par la foi, deviendront « la postérité d'Abraham et héritiers des promesses ». Comme Abraham, ils seront appelés à être devant le monde les gardiens et les hérauts à la fois de la loi de Dieu et de l'Évangile de son Fils. En voyant cette double lumière illuminer ceux qui « sont assis dans les ténèbres » (Matthieu 4:16), et des milliers d'âmes parmi les nations marcher à sa clarté, Moïse contemple avec ravissement l'accroissement et la prospérité d'Israël.

Une autre scène passe encore devant ses yeux. De même qu'il a vu Satan pousser les Juifs à rejeter le Sauveur tout en professant honorer la loi de son Père, il voit maintenant le monde chrétien — victime d'une aberration opposée — prétendre accepter Jésus-Christ tout en rejetant la loi de Dieu! De la bouche des prêtres et des anciens, il a ouï ce cri impie: « Ote-le! ôte-le! » Et maintenant, de la bouche de soi-disant conducteurs du peuple chrétien, il entend cette parole: « Débarrassez-nous de la loi! » Il voit le jour de repos de l'Éternel foulé aux pieds et remplacé par une institution rivale et apocryphe! A cette vue, Moïse est de nouveau saisi d'étonnement et d'horreur. Comment ceux qui croient en Jésus-Christ peuvent-ils rejeter la loi qu'il a, sur la sainte montagne, promulguée de sa propre bouche? Comment des gens qui craignent Dieu peuvent-ils repousser et renier la loi qui est le fondement de son gouvernement dans le ciel et sur la terre? Mais le prophète aperçoit avec satisfaction un petit nombre de fidèles qui honorent et révèlent la loi de son Dieu.

Puis Moïse assiste à un dernier assaut des puissances de ce monde contre ceux qui gardent la loi de Dieu. Ils sont condamnés à mort; mais l'heure de la colère sonne, et Dieu se lève pour punir les habitants de la terre de leurs iniquités, tout en protégeant ceux qui ont honoré son nom. Il entend ensuite le Seigneur adresser des paroles de paix à ceux qui ont honoré sa loi. Les cieux et la terre tremblent au bruit de sa voix, et l'univers salue le second et glorieux avènement de JésusChrist. Les justes couchés dans leurs sépulcres ressuscitent immortels et les fidèles restés sur la terre deviennent incorruptibles. Tous ensemble, ils montent vers la cité de Dieu en chantant des hymnes d'allégresse.

Un dernier tableau encore se déroule devant le prophète. Notre terre lui apparaît vierge de toute malédiction et plus radieuse que le pays de Canaan qu'il vient de contempler. Le péché et la mort en sont bannis et les rachetés y trouvent une demeure qui ne passera jamais. La réalité est plus glorieuse qu'on ne l'eût jamais imaginé. Le peuple élu prend enfin possession de son héritage éternel. A la vue de ce spectacle, Moïse éprouve des transports de joie.

La vision disparaît. Les yeux du vieillard s'arrêtent à nouveau sur la terre de Canaan qui s'étend à ses pieds. Puis, tel un guerrier fatigué, cherchant du repos, il s'étend doucement sur le sol. Et on lit: « Moïse, serviteur de l'Éternel, mourut là, dans le pays de Moab, ... vis-à-vis de Beth-Péor; et personne n'a connu son tombeau jusqu'à aujourd'hui. » (Deutéronome 34:5, 6) Un grand nombre de ceux qui avaient été peu disposés à écouter ses conseils, tandis qu'il était avec eux, auraient été en danger d'idolâtrer son cadavre, s'ils avaient connu le lieu de sa sépulture. Les anges de Dieu ensevelirent le corps de ce fidèle serviteur et veillèrent sur sa tombe solitaire.

« Il n'a plus paru en Israël de prophète semblable à Moïse, que l'Éternel connaissait face à face. Nul ne l'a égalé, soit pour tous les signes et les miracles que l'Éternel l'envoya faire,... soit pour toutes les œuvres grandes et terribles que Moïse accomplit, de sa main puissante, à la vue de tout Israël. » (Deutéronome 34:10-12)

Si la vie de Moïse avait été exempte du péché commis à Kadès, lorsque l'eau sortit du rocher, et qu'il ne donna pas gloire à Dieu, il serait entré dans la terre promise, et, de là, il eût été transporté au ciel sans passer par la mort. Il ne resta cependant pas longtemps dans le sépulcre. Le Fils de Dieu, accompagné des anges qui l'avaient inhumé, descendit du ciel et vint lui-même réveiller et délivrer de son tombeau le prophète endormi.

Satan, qui s'était glorifié de son succès en faisant pécher Moïse et en le rendant passible de la mort; qui déclarait que la sentence: « Tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière » (Genèse 3:19) livrait les morts à sa merci; qui les réclamait comme ses captifs, voués à une éternelle réclusion, n'avait encore jamais vu s'ouvrir les portes du tombeau.

Aussi, quand il s'aperçut que le Prince de la vie allait briser les barreaux de cette sombre prison, et qu'il le vit s'approcher du sépulcre de Moïse accompagné d'une escorte d'anges étincelants, il accourut, tout effaré, pour défendre son empire. Entouré de ses mauvais anges, il se mit à protester hautement contre l'invasion d'un domaine qu'il réclamait comme le sien. Il déclara que le serviteur de Dieu était son prisonnier puisqu'il avait transgressé la loi divine en s'attribuant la gloire qui appartient à l'Éternel. Moïse avait commis le péché même pour lequel lui, Lucifer, avait été chassé du ciel. Le grand rebelle réitéra ses accusations contre le gouvernement divin et se plaignit de l'injustice dont il était l'objet.

Mais le Seigneur ne s'arrêta pas à parlementer avec lui. Il aurait pu lui reprocher l'œuvre néfaste et cruelle qu'il avait accomplie dans le ciel, en entraînant un grand nombre d'anges dans la ruine. Il aurait pu lui citer ses mensonges en Éden, qui firent tomber Adam et introduisirent la mort dans le monde. Il aurait pu lui rappeler que c'étaient les tentations dont il harcela le peuple d'Israël qui poussèrent celui-ci au murmure et à la révolte et, finalement, lassèrent la patience du prophète.

Mais Jésus, remettant ce litige à son Père, se contente de dire à Lucifer: « Que le Seigneur te punisse! » (Jude 9) Plutôt que d'entrer en discussion avec le tentateur, il s'apprête à l'instant même à faire une première brèche dans la forteresse de son adversaire: il ramène l'illustre mort à la vie. Cet acte donnait à Satan une preuve péremptoire de la suprématie du Fils de Dieu. Par là était assurée la résurrection des morts. La proie de Satan lui étant arrachée, il serait désormais certain que tous les justes sortiraient de la tombe.

C'est le péché qui avait fait tomber Moïse au pouvoir de Satan. D'après ses propres mérites, il était captif légitime de la mort. Et la vie immortelle dans laquelle il venait d'entrer était un don du Fils de Dieu. Revêtu d'un corps glorifié, Moïse accompagna son libérateur dans la cité céleste.

Jusqu'à la crucifixion du Sauveur, qui fut la preuve suprême de la justice et de l'amour de Dieu, jamais ce double caractère de la Divinité ne reçut une démonstration aussi éclatante que dans la vie de Moïse. Si Dieu a exclu son serviteur de la terre de Canaan, c'est pour nous donner une leçon que nous ne devons jamais oublier, à savoir qu'il exige de nous une stricte

obéissance et que l'homme doit prendre garde à ne pas s'attribuer la gloire qui revient au Seigneur. Mais il n'avait ni oublié, ni abandonné son serviteur. Le Dieu du ciel connaissait ses souffrances. Il avait pris note de tous les actes de fidélité qui avaient caractérisé sa longue vie d'épreuves et de luttes. Au sommet du Pisga, il appela Moïse à un héritage infiniment plus glorieux que celui de la Canaan terrestre.

En compagnie du prophète Élie, qui avait été enlevé au ciel sans mourir, Moïse fut plus tard témoin de la transfiguration de Jésus sur la haute montagne. Du sein de la lumière et de la gloire, ces deux immortels furent chargés d'apporter au Fils de Dieu un peu de réconfort. Et c'est ainsi que fut exaucée la prière de Moïse faite des siècles auparavant: placer ses pieds sur cette « bonne montagne » au milieu de la terre que Dieu avait donnée à son peuple et apporter un gage du bon plaisir de son Père à celui en qui se concentraient toutes les promesses faites à Israël. Tel est le dernier épisode que nous connaissons de l'histoire de cet homme si hautement honoré du ciel.

Jésus avait lui-même déclaré à Israël que Moïse était un type du Messie: « L'Éternel, ton Dieu, te suscitera un prophète comme moi, sorti de tes rangs, parmi tes frères: vous l'écouterez. » (Deutéronome 18:15) Avant de lui confier la charge de conduire les armées d'Israël vers la Canaan terrestre, Dieu l'avait fait passer par l'école de la souffrance et de la pauvreté. Mais le capitaine de l'Israël de Dieu en route vers la Canaan céleste n'a pas eu besoin de leçons humaines pour le préparer en vue de sa divine mission. Néanmoins, il dut être « élevé à la perfection par les souffrances »; en effet, « comme il a souffert lui-même et qu'il a été tenté, il peut aussi secourir ceux qui sont tentés » (Hébreux 2:10, 18). Bien qu'il n'eût manifesté ni faiblesse ni imperfection humaine, notre Sauveur dut mourir pour nous obtenir l'accès à la terre promise. « Quant à Moïse, il a été fidèle dans toute sa maison, comme un serviteur appelé à rendre témoignage de ce qui devait être annoncé plus tard. Mais Christ l'est comme un Fils à la tête de sa maison; et sa maison, c'est nous, pourvu que nous retenions fermement, jusqu'à la fin, la confiance et l'espérance dont nous nous glorifions.

» (Hébreux 3:5, 6)

Chapitre 44 : Le Passage du Jourdain

Profondément affligés du décès de leur chef, les Israélites portèrent le deuil trente jours. Moïse était mort, mais non son œuvre. Elle devait se perpétuer dans le souvenir de ses compatriotes. La mémoire de cette vie sainte, désintéressée, serait longtemps chérie et exercerait une influence persuasive et silencieuse dans les cœurs de ceux-là même qui avaient négligé d'en profiter. Ce n'est qu'après sa mort qu'ils se rendirent réellement compte de la valeur de ses sages conseils, de sa paternelle tendresse et de sa foi inébranlable. Ils se souvinrent avec reconnaissance des précieux enseignements qu'il leur avait donnés. Semblable au soleil couchant qui dore encore les monts longtemps après avoir disparu, la vie des hommes purs et saints continue d'éclairer le monde après qu'ils l'ont quitté. Le souvenir de leurs œuvres, de leurs paroles et de leur exemple demeure. « La mémoire du juste vit éternellement. » (Psaumes 112:6)

Quoique attristé par la perte de Moïse, Israël ne se sentit pas abandonné. La colonne de nuée et la colonne de feu qui planaient sur le tabernacle l'assuraient que s'il marchait dans la voie de ses commandements, Dieu continuerait d'être son guide et son défenseur.

Josué, le nouveau conducteur attitré de la nation, était connu comme un guerrier courageux, résolu, persévérant, prompt et incorruptible. Paternel envers ceux qui lui étaient confiés, il était animé d'une piété vivante. Ces vertus et ces talents allaient être tout particulièrement appréciés par les Hébreux à cette période de leur histoire. Durant le séjour au désert, il avait servi Moïse en qualité de premier ministre. Par sa simplicité, sa modestie, sa fermeté quand d'autres fléchissaient, par son courage dans le danger, il avait prouvé, bien avant d'être appelé à cette charge, qu'il possédait les qualités nécessaires pour la remplir. Tel était l'homme divinement choisi pour conduire les armées d'Israël dans la terre promise.

Ce n'était cependant pas sans de vives appréhensions et sans défiance de lui-même qu'il entreprenait la tâche qui était devant lui. Ses craintes se dissipèrent à l'ouïe des paroles encourageantes que Dieu lui adressa: « Je serai avec toi comme j'ai été avec Moïse. Je ne te laisserai point; je ne t'abandonnerai point. ... C'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner. ... Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous le donne. » (Voir Josué 1-4) C'était tout le territoire qui s'étendait depuis la « grande Mer », la Méditerranée, jusqu'aux montagnes du Liban et aux rives de l'Euphrate.

A ces promesses étaient ajoutées les recommandations suivantes: « Sois ferme, aie bon courage et prends soin d'agir conformément à toute la loi que Moïse, mon serviteur, t'a prescrite. ... Aie toujours à la bouche ce livre de la loi; médite-le jour et nuit; aie soin d'agir conformément à tout ce qui y est écrit; car alors tu réussiras dans tes entreprises et tu seras heureux. »

Les Israélites étaient encore campés sur la rive orientale du Jourdain, qui constituait le premier obstacle à la conquête, quand Josué reçut l'ordre suivant: « Lève-toi, passe le Jourdain,

toi et tout ce peuple, pour entrer dans le pays que je donne aux enfants d'Israël. » A cet ordre, aucune instruction n'était ajoutée quant à la manière de franchir le fleuve. Mais Josué savait que les ordres de Dieu renfermaient en eux-mêmes la possibilité de les exécuter. Fort de cette certitude, l'intrépide guerrier s'occupa immédiatement des préparatifs de la conquête.

A quelques kilomètres de la rive opposée, en face du lieu où Israël avait campé, se trouvait la puissante ville de Jéricho. Entourée de hautes murailles, cette cité, qui était la clé de tout le pays, constituait une barrière formidable. Par prudence, Josué chargea deux jeunes gens d'aller espionner la ville pour se rendre compte de sa population, de ses ressources et de la force de ses fortifications. L'entreprise était très dangereuse, eu égard à la méfiance et à l'inquiétude de ses habitants, jour et nuit sur le qui-vive. Une femme, nommée Rahab, qui les protégea au péril de sa vie, reçut d'eux, en retour de ses bontés, la promesse d'avoir la vie sauve lors de la prise de la ville.

Les espions revinrent sains et saufs avec ce message: « Certainement, l'Éternel a livré tout le pays entre nos mains; et même tous les habitants du pays ont perdu courage devant nous. » A Jéricho même, voici ce qu'ils avaient entendu: « Nous avons appris comment l'Éternel a mis à sec devant vous les eaux de la mer Rouge, à votre sortie d'Égypte, et ce que vous avez fait aux deux rois des Amoréens, qui étaient au-delà du Jourdain, à Sihon et à Og, que vous avez voués à l'interdit. Nous l'avons appris, et notre cœur s'est fondu, et il n'est plus resté de courage en aucun de nous pour vous résister; car c'est l'Éternel, votre Dieu, qui est

Dieu, en haut dans les cieux et en bas sur la terre. »

L'ordre fut donné au peuple de s'approvisionner pour trois jours, et à l'armée celui de se mettre en ordre de bataille. Chacun s'associa de bon cœur aux plans du général, qui reçut du peuple cette déclaration de confiance et de coopération: « Nous ferons tout ce que tu nous as commandé, et nous irons partout où tu nous enverras; nous t'obéirons en toutes choses, comme nous avons obéi à Moïse. Veuille seulement l'Éternel, ton Dieu, être avec toi, comme il a été avec Moïse. »

Quittant les bosquets d'acacias de la vallée de Sittim où elle était campée, l'armée avança jusque sur les bords du Jourdain. Chacun se rendait compte que, sans le secours de Dieu, il n'y avait aucun espoir de traverser le fleuve. On était, en effet, au printemps, saison où la fonte des neiges en faisait déborder les eaux, de sorte qu'il était impossible de le passer aux gués ordinaires. Dieu voulait précisément que ce passage fût miraculeux. Sur son ordre, Josué commanda au peuple de se sanctifier: il s'agissait d'être exempts de péché et de souillure corporelle; « car demain, dit-il, l'Éternel fera au milieu de vous des choses merveilleuses ».

L'arche de l'alliance, signe de la présence du Très-Haut, devait ouvrir la marche. Le peuple avait ordre, en voyant les prêtres emporter ce meuble sacré dans la direction du fleuve, de quitter ses quartiers et de marcher à sa suite. Tous les détails de la traversée étaient minutieusement arrêtés. Josué avait ajouté: « Vous reconnaîtrez à ceci que le Dieu vivant est

avec nous, et qu'il chasse devant nous les Cananéens. ... Voici, l'arche de l'alliance du Seigneur de toute la terre va passer devant vous dans le Jourdain. »

Au moment fixé, l'arche portée par les prêtres prenant les devants, la multitude s'ébranla, laissant un espace d'un kilomètre environ entre elle et l'avant-garde. Tous les regards suivaient avec anxiété les prêtres et l'arche sainte se dirigeant vers les rives du Jourdain et s'approchant lentement de ses eaux gonflées et menaçantes. Mais à peine les prêtres se furent-ils mouillés les pieds que l'on vit les flots se partager: d'un côté, ils étaient refoulés en arrière, et de l'autre, ils continuaient leur cours, laissant ainsi le lit du fleuve complètement à sec.

Sur l'ordre de Dieu, les prêtres s'avancèrent jusqu'à un point situé à égale distance des deux rives, tandis que toute la multitude, descendant à leur suite, passa sur l'autre bord. Chacun put ainsi constater, en traversant, que la puissance qui arrêtait les eaux du Jourdain était celle-là même qui, quarante ans auparavant, avait entrouvert devant leurs pères les eaux de la mer Rouge. Ce n'est que lorsque tout le peuple eut passé que l'arche fut transportée sur la rive occidentale. A peine eût-elle été mise en lieu sûr, « et les prêtres qui portaient l'arche de l'alliance eussent-ils quitté le lit du fleuve, et la plante de leurs pieds se fût-elle levée pour se poser sur le sec », que les eaux, soudain mises en liberté, se précipitèrent irrésistiblement dans la direction de leur embouchure.

Mais il fallait que les générations futures se souviennent toujours de ce grand miracle. Tandis que les prêtres qui portaient l'arche étaient encore au milieu du Jourdain, douze hommes spécialement désignés, à raison d'un par tribu, prirent chacun une pierre à cet endroit et la transportèrent sur la rive opposée. Ces pierres servirent à ériger un monument à l'endroit du premier campement sur la rive occidentale. On recommanda au peuple de raconter cet événement à leurs enfants et à leurs petits-enfants, afin, comme le leur dit Josué, que « tous les peuples de la terre reconnaissent que la main de l'Éternel est puissante, et afin que vous ayez toujours la crainte de l'Éternel, votre Dieu. »

L'impression causée par ce miracle, tant sur les Hébreux que sur leurs ennemis, fut profonde. Israël y voyait l'assurance que Dieu était au milieu d'eux pour les protéger, et qu'il agirait en leur faveur par Josué comme par Moïse. Cette assurance était nécessaire au moment où ils allaient entreprendre la tâche redoutable qui, quarante ans plus tôt, avait fait chanceler la foi de leurs pères. Avant le passage du Jourdain, Dieu avait déclaré à Josué: « Aujourd'hui, je commencerai à t'élever aux yeux de tout Israël, afin qu'ils sachent que je serai avec toi comme j'ai été avec Moïse. » Et en effet, « en ce jour-là, l'Éternel éleva Josué aux yeux de tout Israël, et ils le craignirent comme ils avaient craint Moïse, tous les jours de sa vie ».

Cette éclatante manifestation de la puissance divine avait encore pour but d'intensifier les craintes que le peuple d'Israël inspirait déjà aux nations environnantes et de lui préparer ainsi un triomphe plus facile et plus complet. Aussi, quand parvint aux rois des Amoréens et des Cananéens la nouvelle que Dieu avait arrêté les eaux du Jourdain devant les Hébreux, ils furent glacés d'effroi. Cinq rois de Madian, Sihon, le puissant roi des Amoréens, et Og, roi de Basan,

avaient déjà péri. Et maintenant, les Israélites venaient de traverser des eaux grossies et impétueuses! Aux Cananéens, à eux-mêmes, à Josué lui-même, des preuves irrécusables venaient d'être données que le Dieu vivant, le Roi du ciel et de la terre, était au milieu de son peuple et qu'il ne l'abandonnerait pas.

L'épouvante fut générale chez les peuples voisins.

Les Hébreux dressèrent leur premier campement en Canaan à une petite distance du Jourdain. Josué y fit circoncire les enfants d'Israël, et, à Guilgal, « ils célébrèrent la Pâque » (Josué 5:3, 10, 9). La suspension du rite de la circoncision depuis la révolte de Kadès avait été pour Israël un témoignage constant du fait que son alliance avec Dieu, dont cette cérémonie était le symbole, avait été rompue. La cessation de la fête de la Pâque — mémorial de leur délivrance du pays d'Égypte — avait, de même, été une marque du déplaisir de Dieu à l'occasion de leur intention de retourner au pays de la servitude.

Or, les années de la réjection étant écoulées, Dieu reconnaissait à nouveau Israël comme son peuple et il lui rendait le signe de son alliance. Tous les hommes qui étaient nés dans le désert furent circoncis. Puis Dieu dit à Josué: «

Aujourd'hui, j'ai fait rouler loin de vous l'opprobre de l'Égypte. » (Josué 5:3, 10, 9) En mémoire de cet événement, le lieu du campement fut appelé «

Guilgal », qui signifie: « j'ai fait rouler ».

Les Hébreux n'ayant pas pris possession de Canaan immédiatement après leur sortie d'Égypte, comme ils s'y attendaient, les nations païennes s'étaient moquées de Dieu et de son peuple. Elles avaient ri de voir celui-ci errer si longtemps dans le désert, et avaient tourné en dérision leur Dieu, incapable, à leurs yeux, de leur donner la terre promise. En manifestant d'une façon éclatante sa puissance en faveur de son peuple, le Seigneur venait de mettre fin à leurs sarcasmes.

« Les enfants d'Israël célébrèrent la Pâque le quatorzième jour du mois, vers le soir, dans les plaines de Jéricho. Le lendemain de la Pâque, ce jour-là même, ils mangèrent des pains sans levain et des grains rôtis, qui étaient des produits du pays. La manne cessa le lendemain du jour où ils mangèrent du blé du pays; les enfants d'Israël n'eurent donc plus de manne, mais ils mangèrent, cette année-là, des produits de la terre de Canaan. » (Josué 5:10-12) Les longues années dans le désert étaient terminées. Enfin, Israël foulait le sol de la terre promise.

Chapitre 45 : La Prise de Jéricho

Les Hébreux étaient entrés dans le pays de Canaan; mais ils ne l'avaient pas conquis, et cette conquête, à vues humaines, paraissait devoir être longue et difficile. Il était habité par une race puissante, décidée à défendre farouchement son territoire. Par crainte du danger commun qui les menaçait, les diverses tribus s'étaient unies entre elles. Les chevaux et les chars de guerre des Cananéens, leur connaissance des lieux et l'habitude des combats leur assuraient un grand avantage. En outre, le pays était défendu par des places fortes « dont les murailles s'élevaient jusqu'au ciel » (Deutéronome 9:1). Ce n'était qu'avec l'assurance d'être secourus par une force supérieure que les Israélites pouvaient espérer gagner cette guerre.

L'une des plus formidables citadelles du pays, la grande et riche Jéricho, était devant eux, à une faible distance de leur camp de Guilgal. A l'extrémité d'une plaine fertile où abondaient les produits des tropiques, embellie de palais et de temples consacrés au luxe et à la dissolution, cette ville orgueilleuse, retranchée derrière ses tours crénelées, semblait défier le Dieu d'Israël. C'était un grand centre d'idolâtrie, spécialement dédié au culte d'Astarté, la déesse de la lune. Partout s'étalaient les rites orduriers et impurs de la religion des Cananéens. Israël, qui n'avait pas oublié les récentes et terribles conséquenses de son péché à Beth-Péor, ne pouvait songer à cette cité corrompue qu'avec horreur et dégoût.

Abattre Jéricho, tel semblait être à Josué la première étape vers la conquête de Canaan. Mais il ne voulut rien entreprendre sans l'approbation divine. Un jour, s'étant éloigné du camp pour méditer et implorer le secours du Dieu d'Israël, il se trouve, tout à coup, en présence d'un guerrier armé de pied en cap, une épée nue à la main. Sa taille est imposante et son aspect majestueux. Josué lui demande: « Es-tu des nôtres, ou de nos ennemis? Il répondit: Non, je suis le chef de l'armée de l'Éternel; j'arrive maintenant. » (Josué 5:13-15; chapitre 6 et 7)

Puis Josué entend cet ordre, autrefois donné à Moïse en Horeb: « Ote les chaussures de tes pieds; car le lieu où tu te tiens est saint. » Cette parole révèle au conducteur d'Israël l'identité du mystérieux étranger, qui n'est autre que le Fils de Dieu. Saisi d'effroi, il tombe sur sa face devant l'auguste personnage, adore, et entend cette promesse: « Regarde, j'ai livré entre tes mains Jéricho, son roi, ses vaillants guerriers. » Et il reçoit des instructions précises sur la manière de s'emparer de la ville.

Obéissant à ces instructions, Josué met l'armée d'Israël en ordre de marche. Aucun assaut ne sera donné. Il s'agira simplement de faire, au son des trompettes, le tour de la ville. La tête de l'armée était composée d'une troupe d'élite, à laquelle on ne demanda ni valeur ni prouesses, mais une simple obéissance aux ordres donnés. Puis venait l'arche auréolée de gloire et portée par les prêtres revêtus de leurs vêtements sacrés. L'armée suivait, chaque tribu sous son étendard. Telle était la procession guerrière qui fit le tour de la ville condamnée. On n'entendait d'autre bruit que celui des pas des hommes et le son lugubre des trompettes répercuté par les collines et résonnant jusque dans les rues de Jéricho. Après chaque

circonvolution, Israël rentrait silencieusement sous ses tentes, et l'arche venait s'abriter dans le tabernacle.

Pâles de craintes et d'alarmes, les sentinelles de Jéricho surveillaient attentivement tous les mouvements de l'armée israélite et en informaient les autorités, qui se demandaient ce que pouvait signifier cette mystérieuse démonstration. A la vue de cette multitude accompagnée de l'arche sainte et des sacrificateurs faisant chaque jour le tour de leur ville, les prêtres et le peuple furent saisis de frayeur. On examina à nouveau les murailles pour s'assurer qu'elles pourraient résister à la plus furieuse attaque. Parmi eux, cependant, plusieurs trouvaient ridicule la pensée que ces bizarres processions pussent leur faire le moindre mal.

D'autres, qui ne voyaient pas ce spectacle sans effroi, se rappelaient que la mer Rouge s'était partagée devant cette nation et que, tout récemment, le Jourdain lui avait livré passage. Ils ne doutaient pas que Dieu ne fît pour elle quelque nouveau miracle.

Le même programme se déroula six jours de suite. Le septième, de très bonne heure, Josué rallia ses troupes et leur enjoignit de faire, ce jour-là, sept fois le tour de la ville, après quoi, à un signal donné par les trompettes, l'armée devait pousser une grande clameur: c'est alors que Dieu leur livrerait la ville.

Les nombreux bataillons d'Israël reprirent leur marche solennelle autour des murailles. Tout était silencieux: on n'entendait que le bruit cadencé de pieds innombrables frappant le sol et le son des trompettes, qui rompait de temps en temps le calme du matin. Les épais remparts de Jéricho semblaient défier tous les efforts de l'homme. Cependant les sentinelles sentirent leur effroi grandir, lorsqu'au premier tour de l'armée elles en virent succéder un deuxième, puis un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième... Quel pouvait bien être le but de ces mystérieuses marches? De quel événement extraordinaire et imminent pouvaientelles être le signal? Elles n'eurent pas longtemps à attendre. Le septième circuit complété, l'armée s'arrêta. Les trompettes, qui depuis quelque temps étaient restées silencieuses, firent tout à coup entendre des éclats si terribles qu'on crut sentir trembler la terre. Alors les massives murailles de la ville, leurs tours et leurs créneaux, ébranlés par la base, oscillèrent et vinrent s'abattre lourdement sur le sol au milieu d'un effroyable fracas. Paralysés de terreur, les habitants n'offrirent aucune résistance à l'armée israélite qui prit possession de la cité.

Cette victoire n'était donc pas due à la valeur humaine, mais entièrement au bras de l'Éternel. Aussi, de même que les premiers fruits de la terre, Jéricho, avec tout ce qu'elle renfermait, devait lui être consacrée. Il s'agissait de faire comprendre à Israël que la conqête de Canaan ne devait pas avoir la cupidité pour mobile, et que le peuple devait se borner à être un instrument entre les mains de Dieu, son Roi. La consigne donnée avait été la suivante: « La ville sera vouée à l'Éternel par interdit, elle et tout ce qu'elle contient. ... Gardezvous de ce que vous aurez voué à l'interdit, ... car vous mettriez en interdit le camp d'Israël, et vous y jetteriez le trouble. »

On fit passer au fil de l'épée « hommes et femmes, enfants et vieillards, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes ». Seules, selon la parole des espions, la fidèle Rahab et sa famille furent épargnées. Puis on mit le feu à la ville. Ses palais, ses temples, ses demeures somptueuses, ses ameublements de luxe, ses riches draperies et ses vêtements précieux: tout fut livré aux flammes. Ce qui ne pouvait être consumé, « l'or, l'argent, et les objets d'airain et de fer », on le mit dans le trésor de la maison de l'Éternel.

L'emplacement même de la ville fut maudit. Jéricho ne devait plus jamais être rebâtie comme place forte. Une malédiction fut prononcée contre quiconque oserait reconstruire les murailles que la puissance divine avait abattues. En présence de tout le peuple, Josué fit cette solennelle déclaration: « Maudit soit, devant l'Éternel, celui qui se lèvera pour rebâtir cette ville de Jéricho! Il en posera les fondements au prix de son premierné, et il en dressera les portes au prix de son plus jeune fils. »

Cette destruction complète n'était que l'exécution de l'ordre donné antérieurement par Moïse concernant les habitants de Canaan: « Tu les voueras entièrement à l'interdit. » « Dans les villes de ces peuples, tu n'y laisseras vivre rien de ce qui respire. » (Deutéronome 7:2; 20:16) Il en est beaucoup pour qui ces ordres paraissent contraires à l'esprit d'amour et de miséricorde recommandé ailleurs dans la Bible. Mais ils étaient en réalité dictés par une sagesse et une bonté infinies. Dieu voulait établir Israël en Canaan pour en faire une nation et un gouvernement qui fussent un avantgoût de son royaume sur la terre. Israël ne devait pas seulement être le dépositaire de la vraie foi: il était chargé d'en faire connaître les principes dans le monde entier. Or, les Cananéens s'étaient livrés au paganisme le plus immonde. Il était donc nécessaire de purifier ce pays d'un mal qui, autrement, aurait sûrement compromis les plans de la bonté divine.

Les habitants de Canaan avaient eu amplement le temps de se convertir. Quarante ans auparavant, l'ouverture de la mer Rouge et les plaies d'Égypte avaient attesté la puissance suprême du Dieu d'Israël. Tout récemment encore, la défaite des rois de Madian, de Galaad et de Basan avait prouvé que l'Éternel était au-dessus de tous les dieux. La sainteté de son caractère et son horreur de l'impureté s'étaient manifestées dans les châtiments dont Israël avait été frappé pour avoir participé aux rites de Baal-Péor. Tous ces faits étaient connus des habitants de Jéricho, dont un bon nombre partageaient les convictions de Rahab, sans vouloir, comme elle, s'y conformer ni convenir que le Dieu d'Israël est le Dieu du ciel et de la terre. Comme les antédiluviens, les Cananéens ne vivaient que pour souiller la terre et blasphémer le ciel. En conséquence, l'amour et la justice de Dieu exigeaient l'exécution sommaire de ces êtres rebelles au Seigneur et adversaires de l'homme.

« C'est par la foi que les murailles de Jéricho tombèrent. » (Hébreux 11:30) Avec quelle facilité avaient été renversées, par les armées célestes, les fortifications de cette cité orgueilleuse qui, quarante ans plus tôt, avaient terrifié les espions incrédules! Le Puissant

d'Israël avait dit: « J'ai livré entre tes mains Jéricho. » Et devant cette parole, la superbe humaine s'était évanouie.

Le chef de l'armée de l'Éternel n'était entré en communication qu'avec Josué. En ne se révélant pas à l'assemblée, il la laissait libre de croire aux paroles de son chef ou d'en douter, d'obéir aux ordres divins reçus par lui ou de les rejeter. Le peuple ne voyait pas l'armée d'anges qui l'entourait sous les ordres du Fils de Dieu. Il aurait pu faire ce raisonnement: « Quels mouvements insensés que ceux-ci, et combien est ridicule l'idée de faire chaque jour le tour des murailles de la ville, en embouchant des trompettes de cornes de bélier, comme si cela pouvait avoir un effet quelconque sur ces massives fortifications! » Or, c'était précisément pour affermir la foi des Israélites que ces circuits répétés avaient été ordonnés. Ils devaient apprendre que leur force ne résidait pas dans la valeur ou la sagesse humaines, mais uniquement dans le Dieu de leur salut. Ils devaient s'habituer à ne s'appuyer que sur le bras de leur divin chef.

Dieu est prêt à faire de grandes choses pour ses enfants. Il viendra infailliblement au secours de ceux qui s'abandonnent entièrement à lui et lui obéissent. La raison pour laquelle son peuple est si faible, c'est qu'il se confie trop en lui-même et ne donne pas au Seigneur l'occasion de manifester sa puissance.

Après un court répit, Josué résolut d'attaquer Aï, petite ville de ravines, à quelques kilomètres à l'ouest de la vallée du Jourdain. Les espions qui y furent envoyés revinrent en disant que ses habitants étaient peu nombreux et qu'il suffirait d'un petit contingent d'hommes pour la prendre. La grande victoire que Dieu venait de donner à Israël l'avait rempli de confiance en lui-même. Le pays de Canaan lui avait été promis, mais il oubliait que le succès lui venait d'en haut. Il regardait ses ennemis avec mépris et commençait à se faire une haute opinion de sa valeur militaire. Josué lui-même avait proposé la conquête d'Aï sans consulter l'Éternel.

Comptant donc sur une victoire facile, on jugea qu'une troupe de trois mille hommes suffirait pour s'emparer de la place. Sans s'assurer que Dieu serait avec eux, ils partirent pleins d'ardeur et s'avancèrent vers la porte de la ville. Mais ils y rencontrèrent une résistance si énergique, des adversaires si nombreux et si bien armés, qu'ils prirent la fuite en désordre. « Les gens d'Aï ... les poursuivirent depuis la porte de la ville jusqu'à Sébarim, et les battirent à la descente. » Quoique la perte fût minime — il n'y eut que trente-six hommes tués — cette défaite découragea Israël. « Le cœur du peuple se fondit et devint comme de l'eau. »

C'était la première fois que les Hébreux livraient bataille aux Cananéens, et les défenseurs de cette petite ville avaient suffi pour les faire battre en retraite! Que devaient-ils donc augurer du résultat des grands engagements qui les attendaient? Angoissé, plein d'appréhension, Josué envisagea ce contre-temps comme un signe du déplaisir de Dieu. « Il déchira ses vêtements et tomba le visage contre terre, devant l'arche de l'Éternel, jusqu'au soir, lui et les anciens d'Israël avec lui, et ils jetèrent de la poussière sur leur tête. » « Ah! Seigneur Éternel, s'écria-t-

il, pourquoi astu fait passer le Jourdain à ce peuple pour nous livrer entre les mains de l'Amoréen et nous faire périr? ... Seigneur, que dirai-je, après qu'Israël a tourné le dos devant ses ennemis? Les Cananéens et tous les habitants du pays l'apprendront; ils nous envelopperont, ils retrancheront notre nom de la terre; et que feras-tu pour ton grand nom? »

Dieu lui répondit: « Lève-toi! Pourquoi es-tu ainsi prosterné contre terre? Les enfants d'Israël ont péché; ils ont transgressé l'alliance que je leur avais prescrite. » L'heure était à l'action prompte et énergique, et non au désespoir et aux lamentations. La congrégation abritait quelque péché secret.

Avant de retrouver la présence et la bénédiction de Dieu, il fallait le démasquer et le bannir. « Je ne serai plus désormais avec vous, ajouta l'Éternel, si vous n'ôtez pas l'interdit du milieu de vous. »

Un des hommes chargés d'exécuter les ordres de Dieu les avait violés, et tout le peuple avait été tenu responsable de son péché. « Ils ont pris de l'interdit, ils en ont même dérobé; ils l'ont dissimulé. » Pour découvrir le coupable, Josué doit recourir au sort. Dieu ne lui désigne pas directement l'auteur de l'interdit. Il laisse la chose incertaine pendant quelque temps, afin d'amener le peuple à s'humilier et à se sentir responsable des péchés existant dans son sein.

« Josué se leva donc de bon matin, fit approcher Israël par tribus », et une scène émouvante eut lieu alors. On jeta d'abord le sort sur les tribus, puis sur les clans, puis sur les familles. A chaque tour, le sort, inexorable, s'approchait plus près de sa victime. Enfin, Acan, fils de Carmi, de la tribu de Juda, fut désigné par Dieu comme l'homme qui avait troublé Israël. Pour établir sa culpabilité sans conteste, comme pour éviter toute possibilité d'une condamnation injuste,

« Josué adjura Acan d'avouer sa faute. Le malheureux fit une entière confession de son péché. « Oui, c'est moi, dit-il, qui ai péché contre l'Éternel, le Dieu d'Israël; et voici ce que j'ai fait. J'ai vu dans le butin un beau manteau de Sinéar, deux cents sicles d'argent, et un lingot d'or du poids de cinquante sicles; je les ai convoités, et je les ai pris: vous les trouverez cachés dans la terre, au milieu de ma tente, et l'argent est dessous. » Des messagers furent immédiatement envoyés à sa tente et creusèrent le sol à l'endroit indiqué. « Ils virent que les objets étaient cachés dans la tente, et l'argent était dessous. Ils les prirent au milieu de la tente; ils les apportèrent à Josué et à tous les enfants d'Israël, et les déposèrent devant l'Éternel.»

La sentence, divinement révélée, fut prononcée et immédiatement exécutée. Josué dit à Acan: « Pourquoi nous as-tu troublés? L'Éternel te troublera aujourd'hui. » Comme le peuple avait été tenu responsable du péché d'Acan et en avait subi les conséquences, il dut participer, par ses représentants, à la punition du coupable. « Tous les Israélites l'assommèrent à coups de pierres. » Sur son cadavre, on éleva un grand monceau de pierres en souvenir de son péché et de son châtiment. « C'est pourquoi on a nommé jusqu'à aujourd'hui ce lieu: la vallée d'Acor », qui signifie: vallée du trouble. Dans le livre des Chroniques, la mémoire d'Acan est conservée

en ces termes: « Acar [sic], qui troubla Israël, lorsqu'il commit une prévarication, au sujet de l'interdit. » (1

Chroniques 2:7)

Acan avait défié les avertissements les plus précis et les plus solennels. « Gardez-vous de ce que vous aurez voué à l'interdit, avait dit la proclamation au peuple; car si, après avoir prononcé ce vœu, vous vous empariez de l'interdit, vous mettriez en interdit le camp d'Israël, et vous y jetteriez le trouble. » Cet ordre avait été donné immédiatement après le miraculeux passage du Jourdain, après le renouvellement de l'alliance, de la circoncision et de la Pâque, et après l'apparition de l'ange de l'alliance, chef de l'armée de l'Éternel. Il avait été suivi de la ruine de Jéricho, présage du sort qui attend infailliblement les transgresseurs de la loi de Dieu et preuve éclatante de sa puissance.

A cette heure de triomphe et de châtiment, il ne s'était trouvé, sur des millions d'Israélites, que ce seul homme pour oser violer l'ordre de Dieu. La cupidité d'Acan avait été excitée par un fastueux vêtement babylonien, qu'il appelait encore, au moment d'être exécuté, « un beau manteau de Sinéar ». Entraîné d'un péché dans un autre, il avait fini par s'approprier l'or et l'argent consacrés au trésor de l'Éternel, frustrant ainsi Dieu des prémices de la terre de Canaan.

Le péché même qui causa la perte d'Acan avait sa racine dans l'amour de l'argent. C'est un des péchés les plus communs de nos jours, et dont on fait le moins de cas. D'autres fautes sont poursuivies et châtiées; mais il est très rare que la violation du dixième commandement donne lieu ne fût-ce qu'à une simple réprimande. L'histoire d'Acan est là pour nous en apprendre l'énormité et les terribles conséquences.

L'avarice, l'âpreté au gain, est un mal qui se développe graduellement. Acan l'avait caressé au point que cette passion était devenue pour lui une chaîne presque impossible à briser. Il aurait été horrifié si on lui avait dit que ce péché allait causer un désastre en Israël; mais le mal avait fini par endormir sa conscience, et il ne succomba que trop facilement à la tentation.

En face d'avertissements aussi solennels et explicites, ne commet-on pas aujourd'hui des péchés tout semblables? La convoitise et l'avarice nous sont tout aussi formellement défendus qu'elles le furent à Israël et à Acan. Il est écrit que « la convoitise, l'avarice est une idolâtrie ». Il est aussi écrit: « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » « Gardez-vous avec soin de toute avarice. » « Que l'avarice ne soit pas même nommée parmi vous. » (Colossiens 3:5; Matthieu 6:24; Luc 12:15; Ephésiens 5:3) Nous avons les exemples lamentables d'Acan, de Judas, d'Ananias et de Saphira. Avant ceux-là, il y a eu celui de Lucifer, « le fils de l'aurore », qui perdit à jamais la gloire et la félicité du ciel pour avoir convoité une plus haute position. Et malgré tous ces exemples, la convoitise abonde.

Sa trace visqueuse se retrouve partout. Elle crée le mécontentement et la dissension dans les familles. Chez le pauvre, elle fait naître l'envie et la haine contre le riche, et chez le riche elle provoque l'oppression spoliatrice du pauvre. Ce mal n'existe pas seulement dans le monde, mais dans l'Église, où il est fréquent de rencontrer l'égoïsme, l'avarice, la rapacité, l'indifférence visà-vis des indigents et la frustration de Dieu « dans les dîmes et dans les offrandes ». Que d'Acans, hélas! parmi les membres considérés des Églises!

Combien d'hommes se rendent gravement à l'église et s'approchent de la table du Seigneur, en recelant parmi leurs biens des gains illicites et des choses que Dieu a maudites? Pour « un beau manteau de Sinéar », des multitudes de gens sacrifient l'approbation de leur conscience et leur espoir de la vie éternelle. Des multitudes troquent leur probité et leur utilité en ce monde contre quelque « cent sicles d'argent ». Les cris de l'humanité souffrante restent sans écho. La propagation de l'Évangile est arrêtée dans sa marche. Ces exemples, qui donnent un démenti au christianisme, servent de points de mire aux sarcasmes des mondains. Et l'avare « chrétien » continue à accumuler ses trésors. Mais « l'homme peut-il tromper Dieu? » (Malachie 3:8)

Le péché d'Acan avait fait courir un grand péril à toute la nation. Aujourd'hui encore, la faute d'un seul homme peut attirer sur l'Église le déplaisir de Dieu, qui pèsera sur elle jusqu'à ce que le mal ait été découvert et banni de son sein. Les plus grands maux qui menacent l'Église ne viennent pas de ses ennemis déclarés, des incrédules et des blasphémateurs, mais bien de ses membres indignes. Ce sont eux qui la privent de la bénédiction du Dieu d'Israël.

Quand l'Église passe par la tribulation, quand sa froideur et sa médiocrité font la joie de ses ennemis, le moment est venu, non de croiser les bras et de se lamenter, mais de se demander s'il n'y a pas un Acan dans le troupeau. Que chacun, dans un esprit d'humiliation, fasse un retour sur luimême et se mette à rechercher quels sont les péchés secrets qui éloignent la présence de Dieu.

La confession d'Acan était venue trop tard pour qu'elle pût lui profiter. Il avait vu l'armée d'Israël revenir d'Aï battue et découragée; il avait vu Josué et les anciens courbés vers la terre dans une angoisse inexprimable. S'il avait fait sa confession alors, il aurait donné quelque preuve d'un vrai repentir. Mais il garda le silence. Il entendit annoncer qu'un grand péché, dont on précisait la nature, avait été commis; mais ses lèvres restèrent closes. Puis on commença à tirer au sort. L'âme glacée d'épouvante, il vit successivement désigner sa tribu, puis son clan, puis sa famille! Mais là encore, il se refusa à balbutier le moindre aveu. Il attendit que le doigt de Dieu se fût posé sur lui et ne parla que lorsqu'il n'y eût plus moyen de rien cacher.

Il est fréquent, hélas! ce genre de confession où l'on ne reconnaît sa faute qu'après son dévoilement à tous les regards. Qu'il est différent, le repentir de celui qui avoue un péché connu seulement de luimême et de Dieu! Acan n'eût pas même confessé sa faute s'il n'avait espéré éviter, par là, les conséquences de son vol. Lorsque sa confession se produisit enfin, elle

ne servit qu'à montrer que son châtiment était juste. Elle ne renfermait ni repentir sincère, ni contrition, ni changement de disposition, ni horreur du mal.

Telle est la confession que feront les coupables devant le tribunal de Dieu, lorsque le sort de chacun aura été décidé soit pour la vie, soit pour la mort. La punition qui leur sera infligée arrachera un plein aveu de toutes les bouches. Cet aveu, sur les lèvres des réprouvés, jaillira, irrésistiblement, d'un sentiment écrasant de leur culpabilité et de « l'attente terrible du jugement » (Hébreux 10:27).

Mais ces confessions ne les sauveront pas.

Beaucoup, semblables à Acan, se rassurent par la pensée que s'ils peuvent cacher leurs transgressions aux hommes, Dieu ne leur en tiendra pas compte. Ces péchés les retrouveront bel et bien un jour, mais trop tard, hélas! et cela quand ils ne pourront plus être expiés ni par sacrifices ni par offrandes. Quand les registres du ciel seront ouverts, ce ne sera pas en paroles que le grand juge déclarera leur culpabilité aux impénitents. Son regard accusateur et pénétrant rappellera si vivement à leur mémoire chacun des actes et chacune des circonstances de leur vie qu'il ne sera pas nécessaire, comme au temps de Josué, de rechercher les coupables de tribu en tribu, de clan en clan, de famille en famille. De leurs propres lèvres, ils confesseront leur honte. Les péchés qui avaient échappé à la connaissance des hommes seront proclamés devant le monde entier.

Chapitre 46 : L'Assemblée de Sichem

Après l'exécution d'Acan, Josué reçut l'ordre de réunir tous les hommes de guerre et de marcher une seconde fois contre Aï. Cette fois la puissance de Dieu accompagna son peuple, qui fut bientôt en possession de la ville.

Les opérations militaires furent alors suspendues pour donner à tout Israël l'occasion d'assister à des services religieux d'une grande importance. Personne encore ne possédait de maison pour y loger sa famille, ni de champs à cultiver, et le peuple avait hâte de s'établir définitivement sur ses terres. Pour cela, il fallait d'abord chasser les Cananéens du pays. Mais cette entreprise si importante devait cependant céder le pas à un devoir plus impérieux encore.

Avant de prendre possession de son héritage, Israël devait d'abord renouveler son alliance avec Dieu. Les dernières instructions de Moïse renfermaient l'ordre de réunir le peuple sur les collines d'Ébal et de Garizim, près de Sichem, pour qu'il promette solennellement d'obéir à la loi de Dieu. En conséquence, les hommes, les femmes, les petits enfants et les étrangers qui vivaient parmi eux (Voir Josué 8:30-35) quittèrent le camp de Guilgal et marchèrent, dans un territoire ennemi, jusqu'à Sichem, située près du centre du pays. Quoique entourés de populations non encore subjuguées, ils n'avaient rien à craindre tant qu'ils étaient fidèles au Dieu qui les protégeait. Comme aux jours de Jacob, « Dieu frappa de terreur les villes d'alentour » (Genèse 35:5) et ils ne furent pas molestés.

L'endroit choisi pour cette grave cérémonie leur était cher par l'histoire de leurs pères. C'était là qu'Abraham avait élevé son premier autel à l'Éternel « dans le pays de Canaan »; là qu'Abraham et Jacob avaient dressé leurs tentes, que ce dernier avait acheté le champ où, plus tard, on ensevelit les os de Joseph, là enfin que se trouvaient le puits creusé par ce patriarche et le chêne sous lequel il avait enterré les images idolâtres emportées par sa famille.

Le site, un des plus charmants de la Palestine, était un théâtre digne de la scène mémorable qui allait s'y dérouler. Entre deux collines arides s'étendait une ravissante vallée de prairies verdoyantes, émaillée de fleurs sauvages, plantée de bosquets d'oliviers et arrosée de sources abondantes. Les monts Ébal et Garizim qui l'enserrent se touchent presque; leurs éperons inférieurs semblent former une plate-forme naturelle, de telle sorte que chaque mot prononcé sur l'une s'entend distinctement de l'autre; en outre, le flanc de chaque mont, en pente douce, peut recevoir de grandes foules.

Obéissant aux directives laissées par Moïse, on érigea sur le mont Ébal un monument fait de grandes pierres. Sur ce monument, préalablement couvert d'une couche de chaux, on inscrivit les dix préceptes que Dieu avait gravés sur les tables de pierre placées dans l'arche et les lois que Moïse avait écrites dans un livre. A côté de ce monument, on éleva un autel de pierres brutes sur lequel on offrit des sacrifices à l'Éternel. Le fait que cet autel était bâti sur le mont Ébal, d'où émanait la malédiction, était significatif, car il rappelait qu'Israël, ayant

encouru la juste colère de Dieu, eût été frappé sans l'expiation du Fils de Dieu représentée par l'autel des sacrifices.

Six tribus, issues de Léa et de Rachel, se placèrent sur le mont Garizim. Celles qui descendaient des servantes de Jacob se disposèrent, avec Ruben et Zabulon, sur le mont Ébal, tandis que les prêtres et l'arche prirent place entre les deux collines, au fond de la vallée. Après une sonnerie de trompettes, Josué, debout à côté de l'arche, procéda, au milieu d'un calme impressionnant, à la lecture des bénédictions attachées à l'obéissance à la loi de Dieu. La lecture terminée, les tribus du mont Garizim répondirent: Amen. Josué lut ensuite les malédictions, et des centaines de milliers de voix venant du mont Ébal donnèrent leur assentiment par un solennel Amen. Après cela vint la lecture de la loi de Dieu, ainsi que celle des statuts donnés par Moïse.

Une première fois, au Sinaï, Israël avait reçu la loi divine, mais prononcée directement par la voix de Dieu. Ses préceptes sacrés, écrits de la propre main de l'Éternel, étaient conservés dans l'arche. Cette même loi venait maintenant d'être inscrite en un lieu public où tous pouvaient la lire. En plus de cela, elle avait été lue par Josué en présence de tout Israël. Moïse l'avait récapitulée, quelques semaines plus tôt, devant tout le peuple rassemblé. Chacun avait ainsi eu l'occasion de connaître les conditions de l'alliance en vertu de laquelle Israël recevait la terre de Canaan.

Ce ne furent pas seulement les hommes d'Israël mais aussi les femmes et les petits enfants qui entendirent la lecture de la loi. Il importait, en effet, que ces derniers connussent aussi leurs devoirs. Car Dieu avait donné cet ordre: « Gravez donc les paroles que je vous dis dans votre cœur et dans votre âme; liez-les comme un signe sur vos mains, et qu'elles soient comme des fronteaux entre vos yeux. Enseignez-les à vos enfants, ... afin que vous et vos enfants vous demeuriez dans ce pays, que l'Éternel a juré à vos pères de leur donner, aussi longtemps que les cieux subsisteront au-dessus de la terre. » (Deutéronome 11:18-21)

Chaque septième année, la loi devait ainsi être lue en présence de tout Israël. Moïse l'avait ordonné en ces termes: « Au bout de sept ans, à l'époque de l'année de rémission, à la fête des Tabernacles, quand tout Israël viendra pour comparaître devant l'Éternel, ton Dieu, dans le lieu qu'il choisira, tu liras cette loi en présence de tous les Israélites, de manière qu'elle soit bien entendue d'eux. Tu rassembleras le peuple, les hommes, les femmes et les enfants, et l'étranger qui sera dans tes villes, afin qu'ils entendent, qu'ils apprennent à craindre l'Éternel, votre Dieu, et qu'ils aient soin de mettre en pratique toutes les paroles de cette loi. Leurs enfants, qui n'en auront pas eu connaissance, l'entendront, et ils apprendront à craindre l'Éternel, votre Dieu, tout le temps que vous vivrez sur la terre dont vous prendrez possession après avoir passé le Jourdain. » (Deutéronome 31:10-13)

Pour entraîner les hommes dans le mal, Satan s'efforce constamment de pervertir ce que Dieu a dit, d'aveugler les esprits et d'enténébrer les intelligences. Voilà pourquoi le Seigneur est si explicite et donne ses commandements en des termes sur lesquels il est impossible de se

méprendre. Il s'efforce d'arracher les hommes aux séductions de Satan et de les attirer sous sa protection. En raison de l'ardeur que met l'ennemi à distraire nos pensées et à ravir de nos cœurs les promesses et les commandements du Seigneur, Dieu a condescendu à proclamer ses oracles de sa propre voix et à les écrire de sa propre main. Ces paroles bénies, toutes frémissantes de vie et éclatantes de lumière, ce viatique, ce guide parfait, il nous le confie pour nous inciter à une plus grande diligence en vue de nous en assimiler le contenu d'une façon permanente.

Les conducteurs religieux devraient apporter une plus grande attention à l'instruction des âmes qui leur sont confiées. Les faits et les enseignements de la partie historique de la Bible, aussi bien que les avertissements et les ordonnances du Seigneur, doivent leur être inculqués en un langage simple et à la portée des enfants. Il incombe aux prédicateurs de l'Évangile, comme aux parents, de veiller à ce que la jeunesse soit instruite dans les Écritures.

Non seulement les parents peuvent et doivent initier leurs enfants au contenu varié du livre sacré, mais s'ils veulent que leurs fils et leurs filles soient attirés par la Parole de Dieu, il faut qu'ils s'y intéressent eux-mêmes, que ses enseignements leur soient familiers et qu'ils suivent à la lettre la recommandation divine faite à Israël: « Enseignezles à vos enfants, faites-les leur connaître, que vous restiez à la maison, ou que vous soyez en voyage, quand vous vous coucherez ou quand vous vous lèverez. » (Deutéronome 11:19) Ceux qui désirent voir leurs enfants aimer et révérer l'Éternel doivent les entretenir de sa bonté et de sa puissance, telles qu'elles se révèlent dans sa Parole et dans les œuvres de la nature.

Chaque chapitre, chaque verset de la Bible est une parole divine adressée aux hommes. Il faut en lier les préceptes « comme un signe sur nos mains et comme un fronteau entre nos yeux ». Étudiée et mise en pratique, l'Écriture sainte conduira aujourd'hui le peuple de Dieu, de même que le peuple d'Israël était conduit de jour par la colonne de nuée et de nuit par la colonne de feu.

Chapitre 47 : L'Alliance avec les Gabaonites

Peu après leur retour à leur camp de Guilgal, les Israélites reçurent la visite d'une étrange députation. Ces ambassadeurs proposaient de contracter une alliance entre la nation hébraïque et la leur. Ils disaient venir d'un pays éloigné, et leur aspect semblait bien confirmer leur dire: leurs vêtements étaient râpés, leurs sandales raccommodées et leurs outres à vin rapiécées et ficelées, comme on le ferait rapidement au cours d'un voyage.

De leur lointaine patrie, bien au-delà des frontières de la Palestine, disaient les nouveaux venus, leurs compatriotes avaient entendu parler des merveilles accomplies par Dieu pour son peuple, et ils les envoyaient pour lui proposer une alliance. Les Hébreux ayant été particulièrement avertis contre toute idée de former des alliances avec les idolâtres de Canaan, les principaux conçurent des doutes quant à la véracité de ces déclarations. Ils leur demandèrent: « Peut-être habitez-vous parmi nous; comment donc ferionsnous alliance avec vous? » A quoi ils répondirent: « Nous sommes tes serviteurs. » (Voir Josué 9 et 10) Josué leur demanda alors directement: « Qui êtes-vous, et d'où venez-vous? » Réitérant leur assertion, ils ajoutèrent, pour prouver leur sincérité: « Voici notre pain, nous l'avons pris tout chaud, pour notre provision, le jour où nous sommes sortis de nos maisons pour venir chez vous, et maintenant il est sec et en miettes. Ces outres à vin que nous avons remplies toutes neuves, voici qu'elles se sont déchirées; et nos vêtements et nos chaussures se sont usés, par suite de l'extrême longueur du voyage. »

Alors, « sans avoir consulté l'Éternel, ... les gens d'Israël acceptèrent » leurs allégations comme véridiques. « Josué leur accorda la paix et conclut avec eux une alliance qui leur assurait la vie; et les principaux de l'assemblée s'y engagèrent par serment. » Trois jours après la conclusion du traité, la vérité fut découverte. Ces gens étaient des voisins. Comprenant qu'il leur était impossible de subsister devant les Hébreux, ils avaient recouru à ce stratagème pour sauver leur vie.

Grande fut l'indignation du peuple quand il apprit la mystification dont il avait été victime. Ce sentiment s'accrut encore lorsqu'après trois jours de marche, on arriva aux villes des Gabaonites, au centre du pays. « Toute l'assemblée murmura contre les chefs. » Mais ceux-ci ne voulurent pas répudier ce traité extorqué par fraude. « Nous leur avons fait serment par l'Éternel, le Dieu d'Israël, dirent-ils, et ils ne les firent pas mourir. » D'ailleurs, les Gabaonites s'étant engagés à échanger l'idolâtrie contre le culte du vrai Dieu, ils échappèrent à la mort sans qu'il y eût violation de l'ordre divin qui exigeait la destruction des Cananéens idolâtres. Les Hébreux se mirent simplement au bénéfice du principe selon lequel une promesse formelle n'engageant pas à des actes coupables doit être considérée comme sacrée. C'est le principe qui ne permet pas d'invoquer des motifs de gain, de vengeance ou d'avantages personnels contre l'inviolabilité d'un serment ou d'un engagement.

Les lèvres fausses sont en abomination à l'Éternel;

Mais ceux qui agissent sincèrement lui sont agréables. ...

Qui pourra monter à la montagne de l'Éternel Et qui pourra subsister dans son saint lieu?

C'est l'homme qui a les mains nettes et le cœur pur. ...

S'il a juré, fût-ce à son préjudice, Il ne change rien à son serment.

(Proverbes 12:22; Psaumes 24:3; 15:4)

Les Gabaonites eurent donc la vie sauve, mais ils furent asservis aux gros travaux du sanctuaire. Josué « les établit coupeurs de bois et puiseurs d'eau pour l'assemblée et pour l'autel ... de l'Éternel ». Conscients de leur culpabilité et heureux de se racheter à n'importe quel prix, les Gabaonites acceptèrent ces conditions avec gratitude. « Nous voici entre tes mains, dirent-ils à Josué; traite-nous comme il te semblera bon. » Des siècles durant, leurs descendants restèrent attachés au service du sanctuaire.

Le territoire des Gabaonites renfermait quatre villes. Ce peuple, qui n'avait pas de roi, était gouverné par des anciens ou sénateurs. Gabaon, la plus importante de leurs cités, « était une grande ville, une vraie ville royale », et « tous ses hommes étaient vaillants ». Le fait qu'ils acceptèrent des conditions aussi humiliantes pour échapper à la mort montre quelle terreur les Israélites inspiraient aux habitants de Canaan.

Mais les Gabaonites auraient trouvé bien plus d'avantages à se conduire honnêtement avec Israël. Car Dieu avait déclaré que tous ceux qui voudraient renoncer au paganisme et se joindre aux Hébreux auraient part aux bienfaits de l'alliance. Ces prosélytes entraient dans la catégorie des « étrangers séjournant parmi vous » et jouissaient, à peu d'exceptions près, des mêmes avantages qu'Israël. Voici quel était, à leur égard, le statut de l'Éternel:

« L'étranger qui séjourne parmi vous sera comme l'un de vos compatriotes, et tu l'aimeras comme toi-même. » (Lévitique 19:33, 34) Le précepte relatif à la Pâque et aux sacrifices renfermait cette disposition: « Il y aura une seule et même loi pour toute l'assemblée, pour vous comme pour l'étranger en séjour parmi vous; ... il en sera de l'étranger comme de vous-mêmes devant l'Éternel. » (Nombres 15:15)

S'ils n'avaient pas recouru à la ruse, les Gabaonites auraient pu être incorporés au peuple d'Israël sur ce pied-là. Mais ces habitants d'une « ville royale », qui « étaient tous des hommes vaillants », subirent l'humiliation de se voir réduits à être coupeurs de bois et puiseurs d'eau à perpétuité. Pour s'être affublés d'un manteau de pauvreté en vue de tromper le peuple de Dieu, ils se virent condamnés à une éternelle indigence. Leur servage constitua un témoignage permanent de l'aversion de Dieu pour la fausseté.

La soumission de Gabaon aux Israélites jeta l'effroi parmi les rois de Canaan. Ils se mirent immédiatement en mesure de châtier un peuple qui avait fait la paix avec les envahisseurs. Cinq d'entre eux, Adoni-Tsédek à leur tête, se liguèrent contre Gabaon. Leurs mouvements furent si prompts que les Gabaonites eurent à peine le temps d'envoyer à Guilgal ce cri

d'alarme adressé à Josué: « N'abandonne point tes serviteurs; monte auprès de nous promptement; délivre-nous, et donne-nous du secours; car tous les rois des Amoréens, qui habitent la montagne, se sont réunis contre nous. » (Josué 10:6) La ville de Gabaon commandant les passages de la Palestine centrale et méridionale, le danger était aussi grand pour Israël que pour les Gabaonites; car si l'on voulait conquérir le pays, il fallait être maître de cette place.

Josué se disposa à voler au secours de ce peuple, d'autant plus qu'il s'était rendu à discrétion et avait adopté le culte du vrai Dieu. Mais il ne voulut rien faire, cette fois, sans avoir consulté le Seigneur, qui lui répondit: « Ne les crains pas, car je les ai livrés entre tes mains, et aucun d'eux ne tiendra devant toi. » « Josué monta donc de Guilgal, et avec lui tous les gens de guerre, et tous les hommes forts et vaillants. » Grâce à une marche forcée de toute la nuit, il put amener ses troupes devant Gabaon dès le lendemain matin. Les rois coalisés avaient à peine réuni leurs armées autour de la ville qu'il se jetait sur eux. L'attaque fut si rapide et si inattendue que les assaillants furent mis en déroute. L'immense armée des Cananéens, en fuite, prit le chemin de Beth-Oron. Après avoir atteint le sommet de la colline, elle redescendit la pente inclinée de l'autre versant, où elle fut criblée par un orage de grêle. « L'Éternel fit tomber du ciel sur eux de grosses pierres, ... et ils périrent. Ceux qui furent tués par les pierres de grêle furent plus nombreux que ceux que les enfants d'Israël firent périr avec l'épée. »

Arrivé sur la hauteur, Josué contempla les troupes ennemies qui continuaient de fuir désespérément dans la direction des montagnes, où elles espéraient trouver un refuge. Réfléchissant que, s'ils n'étaient pas complètement battus, les ennemis se rallieraient et recommenceraient la guerre, « Josué parla à l'Éternel ... et il dit, en présence d'Israël:

Soleil, arrête-toi sur Gabaon,

Et toi, lune, sur la vallée d'Ajalon!

« Et le soleil s'arrêta, et la lune suspendit sa course, jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis. ...Le soleil s'arrêta au milieu du ciel et ne se hâta point de se coucher, presque un jour entier. »

Avant la nuit, la promesse faite à Josué était accomplie: toute l'armée ennemie avait été livrée entre ses mains. Les événements de cette journée restèrent longtemps dans les mémoires en Israël.

Un prophète y fait allusion en ces termes:

Le soleil et la lune s'arrêtent dans leur orbite A la lueur de tes flèches qui volent, A l'éclat de ta lance étincelante.

Tu parcours la terre avec fureur; Tu broies les nations avec colère, Tu t'avances au secours de ton peuple.

(Habakuk3:11-13)

C'était l'Esprit du Très-Haut qui avait inspiré la prière de Josué, afin de donner une nouvelle preuve de la puissance du Dieu d'Israël. Il lui avait promis d'écraser ses ennemis. Il n'y avait donc rien de présomptueux dans la prière du général hébreu. Il n'en déploya pas moins d'énergie que si le succès avait dépendu exclusivement de ses armes. Après avoir dépensé tout ce que la force humaine pouvait donner, il avait demandé à Dieu de lui venir en aide. Le secret du succès, c'est l'union conjuguée de la puissance divine avec l'effort de l'homme. Ceux qui obtiennent les plus grands résultats sont ceux qui s'appuient de la façon la plus complète sur le bras du Tout-Puissant. L'homme qui avait osé dire: « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, sur la vallée d'Ajalon! » était celui qui, prosterné contre terre dans le camp de Guilgal, y avait passé des heures en prière. Les hommes forts sont ceux qui prient.

Ce grand miracle prouve que la nature est aux ordres du Créateur, et que la main divine est partout à l'œuvre dans le monde physique. Satan voudrait la cacher aux hommes et voiler à leurs regards le travail incessant de la Providence. Le miracle de Gabaon est un défi jeté à tous ceux qui élèvent la nature au-dessus du Dieu de la nature. Sur les armées des Amoréens idolâtres qui voulaient résister au vrai Dieu, « l'Éternel fit tomber du ciel de grosses pierres ». A son gré, Dieu peut ordonner aux éléments d'anéantir la puissance de ses ennemis. Le Psalmiste les interpelle en ces termes:

Foudre et grêle, neige et vapeurs,

Vents de tempête qui exécutez sa parole.

(Psaumes 148:8)

L'Écriture nous parle d'une plus grande bataille qui se livrera au cours des scènes finales de l'histoire de ce monde. Ce sera lorsque l'Éternel aura « ouvert son arsenal » et en « aura tiré les armes de son courroux » (Jérémie 50:25). Dieu demande à Job:

As-tu pénétré jusqu'aux trésors de la neige?

As-tu vu les arsenaux de la grêle,

Que je tiens prêts pour les temps de la détresse, Pour le jour de la bataille et de la guerre?

(Job 38:22, 23)

Dans l'Apocalypse, saint Jean nous décrit les ravages qui auront lieu quand une grande voix, venant du temple céleste, dira: « C'en est fait! » « Des grêlons énormes, du poids d'un talent, tombèrent du ciel sur les hommes. » (Apocalypse 16:17, 21)

Chapitre 48 : Le Partage de Canaan

La victoire de Beth-Horon eut pour résultat la conquête rapide de la Palestine méridionale. « Josué frappa donc tout le pays, la montagne, le Midi, la plaine et les coteaux et tous leurs rois. ... Josué prit, en une seule fois, tous ces rois et leurs pays, parce que l'Éternel, le Dieu d'Israël, combattait pour Israël. Puis Josué, avec tout Israël, retourna au camp de Guilgal. » (Voir Josué 10:4043, chapitre 11)

Terrifiées à l'ouïe des succès qui accompagnaient les armées d'Israël, les tribus occupant le nord du pays se liguèrent entre elles. A la tête de cette fédération était Jabin, roi de Hatsor, dont le territoire se trouvait à l'ouest du lac Mérom. « Ils sortirent, avec toutes leurs armées, formant un peuple innombrable comme le sable qui est sur le bord de la mer, avec des chevaux et des chars en fort grand nombre. Tous ces rois, s'étant donné rendez-vous, campèrent ensemble près des eaux de Mérom, pour combattre contre Israël. » C'était la plus puissante armée que les Israélites aient affrontée en Canaan. Ici encore, Josué reçut un encouragement d'en haut: « Ne les crains point, car demain, à cette heure-ci, je les livrerai tous

blessés à mort devant Israël. »

Tombant à l'improviste sur le camp des alliés, près du lac Mérom, Josué le mit en déroute. « L'Éternel les livra entre les mains d'Israël. Ils les battirent et les poursuivirent ... au point de n'en laisser échapper aucun. » Mais Dieu ne voulut pas que les chars et les chevaux qui avaient fait l'orgueil des Cananéens restassent entre les mains des Israélites, qui auraient pu mettre en eux leur confiance et oublier leur vrai chef. Il ordonna de brûler les chars et de couper les jarrets des chevaux, afin de les rendre impropres à la guerre.

L'une après l'autre, les villes capitulèrent, et Hatsor, la citadelle de la fédération, fut livrée aux flammes. La guerre continua plusieurs années; mais à la fin des hostilités Josué était maître de Canaan. « Alors le pays fut tranquille et sans guerre. »

Bien que subjugués, les Cananéens n'étaient cependant pas entièrement dépossédés. A l'ouest, le long de la mer, les Philistins occupaient encore une plaine fertile, et au nord de ceux-ci, également au bord de la mer, vivaient les Sidoniens, maîtres du Liban. Le sud, sur la frontière de l'Égypte, était de même encore aux mains des ennemis d'Israël.

Mais Josué ne devait pas continuer la guerre. Avant d'abandonner le commandement, il avait une autre tâche à accomplir. Il fallait que tout le pays, conquis ou à conquérir, fût partagé entre les tribus. Cela fait, chaque tribu resterait chargée de soumettre sa terre respective. Les Israélites avaient la promesse que, s'ils étaient fidèles, Dieu chasserait leurs ennemis devant eux. En outre, s'ils restaient attachés à son alliance, ils étendraient leurs possessions plus loin encore.

L'emplacement de chaque tribu fut déterminé

par le sort, la distribution du pays confiée à Josué, à Éléazar, le grand prêtre, et aux chefs des tribus. Moïse avait lui-même fixé les limites du territoire à partager et désigné le chef de chaque tribu responsable de la répartition. La tribu de Lévi, consacrée au service du sanctuaire, et non comprise dans la répartition, recevait en héritage quarantehuit villes choisies dans les différentes parties du pays.

Avant qu'on eût commencé le partage, Caleb se rendit auprès de Josué, accompagné des chefs des tribus. Il était, après le fils de Nun, l'homme le plus âgé d'Israël. Il lui rappela la promesse qui lui avait été faite en récompense de sa fidélité lorsque, avec Josué, il avait été le seul des douze espions à faire du pays un rapport favorable et à encourager le peuple à en prendre possession au nom de l'Éternel.

Cette promesse était celle-ci: « La terre que ton pied a foulée sera à jamais un héritage pour toi et pour tes enfants, parce que tu as suivi fidèlement l'Éternel! » (Josué 14:9) Caleb réclamait pour lui la terre d'Hébron, qui avait été, pendant de nombreuses années, la demeure d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est là que se trouvait la caverne de Macpéla, où ils étaient enterrés. Hébron était alors le siège des Anakim si redoutés, dont l'aspect avait terrifié les espions et, par ceux-ci, anéanti le courage de tout Israël. Tel était le site que Caleb, confiant en la puissance divine, préférait à tout autre pour héritage. Il ajoutait:

« Et voici, maintenant, l'Éternel m'a conservé la vie, comme il l'avait dit. Il y a quarante-cinq ans que l'Éternel adressa cette parole à Moïse. ... Me voici âgé aujourd'hui de quatre-vingt-cinq ans; je suis encore maintenant aussi vigoureux que le jour où Moïse m'envoya; j'ai autant de force que j'en avais alors, soit pour la guerre, soit pour aller et venir. Ainsi donc, accorde-moi cette montagne, dont l'Éternel a parlé en ce jour-là. Car tu as appris alors qu'il s'y trouve des Anakim, et qu'il y a de grandes villes fortes. Peut-être l'Éternel sera-t-il avec moi, et les déposséderai-je, ainsi que l'Éternel l'a dit. »

Caleb représentait la tribu de Juda pour le partage du pays. Il avait jugé à propos de s'associer les principaux de cette tribu afin d'éviter tout soupçon de s'être servi de son autorité dans des vues intéressées. Cette requête, appuyée par ses associés, lui fut immédiatement accordée. On ne pouvait confier en des mains plus sûres la conquête de la citadelle des géants. « Alors Josué le bénit et donna Hébron, en héritage, à Caleb, fils de Jephunné, ... parce qu'il avait fidèlement servi l'Éternel, le Dieu d'Israël. »

La foi de Caleb ne varia pas depuis l'époque où il contredit le témoignage incrédule des espions. Il crut à la promesse que Dieu avait faite à son peuple de le mettre en possession du pays de Canaan, et il en suivit pas à pas l'accomplissement. Avec son peuple, il endura les longs voyages; il participa aux déceptions et aux peines des coupables. Il partagea les privations, les périls et les fléaux, comme aussi les années de guerre qui suivirent. Mais loin de se plaindre, il glorifia la miséricorde de Dieu qui lui avait conservé la vie, alors que ses frères avaient péri dans le désert. Agé de plus de quatre-vingts ans, il n'avait rien perdu de sa vigueur.

Aussi, loin de réclamer pour lui un pays déjà conquis, il demanda le territoire que les espions avaient jugé imprenable entre tous.

Avec le secours de Dieu, il se proposait d'arracher cette forteresse aux géants mêmes dont la puissance avait terrorisé Israël. Mais ce n'était pas le désir des honneurs ou d'un avancement personnel qui motivait sa requête. Ce vaillant guerrier, blanchi sous les armes, voulait donner à Israël un exemple qui fût tout à l'honneur de Dieu et qui servît à encourager les tribus à achever une tâche qu'elles avaient jugée impossible: la conquête du pays de Canaan.

Après avoir reçu pour héritage le site où il avait placé son cœur durant quarante ans, Caleb, avec le secours de Dieu, « dépossséda d'Hébron les trois fils d'Anak » (Josué 15:14). Pourvu d'un patrimoine pour lui et sa famille, il ne ralentit pas son zèle. Il continua la conquête au profit de la nation et à la gloire de Dieu.

Les deux espions fidèles mangèrent des raisins d'Escol, alors que les dix qui avaient été lâches et rebelles périrent dans le désert. Chacun reçut selon sa foi. Les incrédules, en ce qui les concernait, virent leurs craintes s'accomplir. Malgré les promesses de Dieu, ils déclarèrent impossible la conquête de Canaan et n'y entrèrent pas. Ceux, en revanche, qui s'étaient confiés en leur Libérateur plutôt que de regarder aux difficultés du chemin, avaient pris possession de la terre promise. « C'est par la foi ... qu'ils avaient conquis des royaumes, ... échappé au tranchant de l'épée, triomphé de la maladie, montré leur vaillance à la guerre, mis en fuite des armées ennemies. » « La victoire par laquelle le monde a été vaincu, c'est notre foi. » (Hébreux 11:33, 34; 1 Jean 5:4)

Une autre requête présentée à Josué, relative à la répartition du territoire, manifestait un esprit bien différent de celui de Caleb. Elle émanait de la tribu d'Ephraïm et de la demi-tribu de Manassé. Les descendants de Joseph, étant donné leur nombreuse population, demandaient une double portion de territoire. Celui qui leur avait été assigné était le plus riche du pays et renfermait la vallée de Saron. Mais un bon nombre des principales villes de cette vallée étaient encore aux mains des Cananéens. Or, Ephraïm et Manassé, qui reculaient devant les fatigues et les périls d'une conquête, demandaient un deuxième lot dans le territoire déjà conquis. La tribu d'Ephraïm à laquelle appartenait Josué, étant une des plus nombreuses en Israël, se considérait comme ayant droit à des faveurs. Les enfants de Joseph dirent donc à Josué: « Pourquoi nous as-tu donné en héritage un seul lot, une seule part, à nous qui formons une population nombreuse? » (Josué 17:14)

Ils ne purent obtenir de l'incorruptible Josué qu'il s'écartât de la stricte justice. Il leur dit: « Si vous êtes tellement nombreux, montez à la forêt, et défrichez-la, pour vous faire une place dans le pays des Phérésiens et des Rephaïm, puisque la montagne d'Éphraïm est trop étroite pour vous. » Leur réplique révéla le mobile de leur plainte: ils manquaient de foi et de courage pour chasser les Cananéens: « La montagne ne nous suffira pas, dirent-ils. Quant à la région de la plaine, il y a des chars de fer chez tous les Cananéens qui l'habitent.

»

Si les Éphraïmites avaient eu le courage et la foi d'un Caleb, aucun ennemi n'aurait pu subsister devant eux. Loin d'approuver leur pusillanimité en face des rigueurs et des dangers de l'entreprise, Josué reprit: « Tu es un peuple nombreux, et tu as une grande force; tu n'auras pas un simple lot. Mais tu auras la montagne; puisque c'est une forêt, tu la défricheras, et ses abords t'appartiendront; car tu déposséderas les Cananéens, malgré leurs chars de fer et toute leur puissance. » De leur propre aveu, ils étaient « un grand peuple », donc à même, en comptant sur Dieu, de se tirer d'embarras comme leurs frères. Leurs arguments se retournaient donc contre eux.

Jusque-là, Guilgal avait été le quartier général de la nation israélite et le siège du tabernacle. Le moment était venu de transférer ce dernier à sa résidence permanente, à Silo, petite ville du territoire d'Éphraïm, située vers le centre du pays, et d'un accès facile à toutes les tribus. Pour que les adorateurs ne fussent pas molestés, la région avait été soigneusement nettoyée de tous les ennemis qui s'y trouvaient. « Toute l'assemblée des enfants d'Israël se réunit à Silo, et ils y placèrent la tente d'assignation. » (Josué 18:1-10) Les tribus qui, à ce moment-là, campaient encore, suivirent le tabernacle à Silo et y dressèrent leurs tentes jusqu'au moment où elles purent s'installer dans leurs patrimoines respectifs.

L'arche séjourna à Silo trois cents ans, c'est-àdire jusqu'à ce qu'elle tombât aux mains des Philistins et que Silo fût saccagée à cause de la vie désordonnée des deux fils d'Héli. Jusqu'à son installation dans le temple de Jérusalem, l'arche ne revint plus à Silo, qui devint une localité insignifiante. Son emplacement n'est marqué aujourd'hui que par quelques anciennes ruines, qui servirent autrefois d'avertissement à Jérusalem: « Allez à mon ancienne demeure de Silo, où je fis d'abord résider mon nom, dit l'Éternel par le prophète Jérémie, et voyez ce que j'ai fait, à cause de la méchanceté de mon peuple d'Israël. ... Je traiterai cette maison sur laquelle mon nom est invoqué et dans laquelle vous placez votre confiance, ce lieu que je vous ai donné, à vous et à vos pères, comme j'ai traité Silo. » (Jérémie 7:12, 14)

« Quand on eut achevé de partager le pays », et que chaque tribu eut reçu son héritage, Josué demanda aussi son lot. Comme Caleb, il bénéficiait d'une promesse spéciale; mais il ne demanda pas un vaste territoire: il se contenta d'une seule ville. « Ils lui donnèrent la ville qu'il demanda. ... Il rebâtit la ville et y habita. » (Josué 19:49, 50) Le nom qu'il lui donna fut Timnath-Sérach, qui signifie: « portion de reste », et qui devait perpétuer le souvenir du caractère noble et désintéressé du conquérant hébreu. Celui-ci, loin de prendre le premier sa part du butin, attendit que les plus humbles du peuple eussent été servis.

Parmi les villes assignées aux Lévites, on en choisit six — trois de chaque côté du Jourdain — comme cités de refuge où un meurtrier pût mettre sa vie à l'abri. Moïse avait ordonné la mise à part de ces villes, « où pourra se retirer le meurtrier qui aura tué quelqu'un par mégarde ». « Ces villes, disait-il, vous serviront de refuge contre le vengeur du sang, afin que le meurtrier ne soit point mis à mort avant d'avoir comparu en jugement devant

l'assemblée. » (Nombres 35:11, 12) Cette disposition miséricordieuse était rendue nécessaire par l'ancienne coutume de la vengeance privée, en vertu de laquelle le châtiment d'un meurtrier incombait au plus proche parent ou au premier héritier de la victime. Dieu ne jugeant pas à propos d'abolir cette coutume à ce moment-là, il fournit ainsi un moyen de sûreté personnelle à ceux qui, dans l'avenir, deviendraient homicides involontaires. Dans les cas où le mobile du meurtre était clair, on ne jugeait pas qu'il fût nécessaire d'attendre la décision du magistrat. Le vengeur du sang pouvait poursuivre l'agresseur et le mettre à mort où qu'il le trouvât.

Les villes de refuge étaient à une demi-journée de marche de tous les coins du pays. Les routes qui y conduisaient devaient être maintenues en bon état. Au long du parcours, afin d'éviter toute perte de temps au fugitif, on devait placer des poteaux indicateurs portant en gros caractères l'inscription « Refuge ». Chacun pouvait profiter de ces mesures de sécurité, qu'il fût hébreu, étranger de passage ou étranger en séjour. Si l'innocent ne devait pas être mis à mort brutalement, le coupable, d'autre part, ne pouvait échapper à son juste châtiment. Le cas de l'inculpé devait être examiné impartialement par les autorités compétentes, et il ne jouissait de la protection de la ville de refuge que s'il n'était pas coupable de meurtre intentionnel. Coupable, il fallait le livrer au vengeur du sang. Celui qui avait droit à la protection n'en jouissait qu'à condition de demeurer dans la ville de refuge. S'il s'aventurait en dehors des limites fixées et que le vengeur du sang le trouvât, il devait payer de sa vie cette infraction à l'ordre du Seigneur. Enfin, à la mort du grand prêtre, tous ceux qui avaient demandé la sécurité d'une ville de refuge pouvaient retourner chez eux.

Dans une inculpation de meurtre, il ne fallait pas condamner un accusé sur le témoignage d'un seul témoin, alors même que les preuves circonstancielles étaient contre lui. Le statut divin disait: « On fera périr le meurtrier sur la déposition de témoins; mais un seul témoin ne suffira pas pour faire condamner à mort un autre homme. » (Nombres 35:30) C'était le Fils de Dieu qui avait transmis ces dispositions à Israël par Moïse. Quand il fut personnellement sur la terre et qu'il instruisit ses disciples sur la manière d'agir envers les accusés, il leur réitéra cette recommandation. Les opinions et manières de voir d'un seul homme ne suffisent pas pour trancher une matière controversée. Dans tous les cas de ce genre, deux ou trois personnes doivent partager en commun la responsabilité de la décision, « afin que toute l'affaire soit décidée sur la parole de deux ou trois témoins » (Matthieu 18:16).

Quand un homme inculpé de meurtre était reconnu coupable, aucune expiation ni rançon ne pouvait le racheter. Le principe était formel: « Celui qui répandra le sang de l'homme, le sang du meurtrier sera aussi répandu. » « Vous n'accepterez point de rançon pour la vie d'un meurtrier qui est coupable et digne de mort; car il doit mourir. » « Tu l'arracheras même de mon autel, afin de le faire mourir. » « Le sang qui aura été répandu ne pourra être expié, pour ce pays, que par le sang de celui qui l'aura fait couler. » (Genèse 9:6; Nombres 35:31, 33; Exode 21:14) La sécurité et l'honneur de la nation exigeaient que le meurtre fût sévèrement puni. La vie humaine, que Dieu seul peut donner, devait être considérée comme sacrée.

Les villes de refuge instituées pour l'ancien peuple de Dieu étaient un symbole du refuge qui nous est offert en Jésus-Christ. Par l'effusion de son propre sang, le Sauveur qui avait donné à Israël des villes de refuge contre le danger d'une mort temporaire, a procuré aux transgresseurs de la loi de Dieu une sûre retraite contre la seconde mort. Aucune puissance ne saurait lui ravir celui qui lui demande l'expiation de ses fautes. « Il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » « Qui condamnera? JésusChrist est celui qui est mort; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous, » « afin que nous trouvions un puissant encouragement, nous, dont le seul refuge a été de saisir l'espérance qui nous étaitproposée » (Romains 8:1, 34; Hébreux 6:18).

Celui qui devait fuir vers une ville de refuge n'avait pas un instant à perdre. Il lui fallait abandonner sans délai sa famille et ses occupations. Il n'avait pas même le temps de prendre congé de ceux qu'il aimait. Sa vie étant en danger, toute autre considération devait s'effacer devant le seul espoir qui lui restait: atteindre un lieu de sûreté. Ni fatigue ni obstacles ne devaient le retenir. Il n'osait même pas ralentir sa course un instant avant d'avoir pénétré à l'intérieur des murs protecteurs.

C'est un emblème frappant du pécheur exposé à la mort éternelle aussi longtemps qu'il n'a pas trouvé un abri en Jésus. De même que l'insouciance ou le moindre retard pouvait coûter la vie au fugitif israélite, de même toute indifférence, tout délai apporté par nous dans le salut de notre âme peut devenir fatal. Notre grand adversaire a l'œil fixé sur le transgresseur de la loi de Dieu; tout pécheur qui ne voit pas le danger qu'il court et ne s'occupe pas sérieusement de trouver un abri est poursuiviparluietserasûrementfrappé mortellement.

Celui qui se hasardait à sortir de la cité de refuge était abandonné au vengeur du sang. De même, il ne suffit pas au pécheur de croire en Jésus-Christ et d'obtenir son pardon; il faut encore demeurer en lui. Car « si nous péchons volontairement, après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, mais seulement la terrible attente du jugement, et le feu ardent qui doit dévorer les

rebelles. » (Hébreux 10:26, 27)

Deux des tribus d'Israël, celles de Gad et de Ruben, ainsi que la moitié de celle de Manassé, avaient reçu leur héritage avant de passer le Jourdain. Pour ce peuple de bergers, les larges plateaux et les riches forêts de Galaad et de Basan, ainsi que leurs vastes pâturages, avaient plus d'intérêt que le pays de Canaan proprement dit. Mais elles s'étaient engagées à fournir à leurs frères un certain nombre d'hommes armés jusqu'à la fin de la conquête. A cet effet, lors de l'entrée en Canaan, un contingent de « quarante mille hommes équipés pour la guerre » avaient « passé en armes devant le peuple ... pour combattre, dans les plaines de Jéricho » (Josué 4:12, 13). Ces soldats ne rentrèrent dans leurs foyers qu'après avoir vaillamment combattu avec leurs frères pendant des années. Ayant pris part aux luttes, ils se partagèrent le butin et s'en retournèrent « dans leurs tentes avec de grandes richesses, avec des troupeaux fort nombreux et avec de l'argent, de l'or, de l'airain, du fer, des vêtements en

grande abondance », qu'ils furent invités à « partager avec leurs frères » restés avec les familles et les troupeaux (Voir Josué 22).

Leur installation dans une région éloignée du sanctuaire ne laissa pas de causer une vive anxiété à Josué, qui savait combien ils seraient tentés, dans leur isolement et leur vie nomade, d'adopter les coutumes des tribus païennes entourant leurs frontières. Son esprit et celui de quelques autres chefs étaient encore en proie à ces sombres pressentiments, lorsqu'une étrange nouvelle leur parvint. Sur les bords du Jourdain, près de l'endroit où avait eu lieu le passage miraculeux, les deux tribus et demie avaient dressé un grand autel tout semblable à l'autel des sacrifices de Silo. Or, il était sévèrement interdit, par la loi de Dieu, d'instituer un autre culte que celui du sanctuaire. Si tel eût été l'objet de cet autel, il aurait éloigné le peuple de la vraie foi.

Dans la chaleur de leur émotion et de leur indignation, les représentants du peuple, assemblés à Silo, proposèrent que ces mécréants fussent immédiatement passés par les armes. Grâce à l'intervention d'esprits plus pondérés, on décida de leur envoyer une députation chargée de demander aux deux tribus et demie une explication de leur conduite. A cet effet, on choisit dix chefs, un par tribu, ayant à leur tête Phinées, le prêtre qui s'était distingué dans l'affaire de Péor.

Persuadés que leurs frères étaient coupables, les ambassadeurs leur adressèrent une sévère remontrance: ils les accusèrent de s'être rebellés contre Dieu et les invitèrent à se souvenir comment il avait châtié Israël à Baal-Péor. Au nom de tout Israël, Phinées offrit généreusement aux enfants de Gad et de Ruben, au cas où il leur paraîtrait dur d'habiter un pays privé de l'autel des holocaustes, de partager avec leurs frères les territoires de l'autre côté du fleuve, où ils pourraient jouir des mêmes privilèges.

Les deux tribus et demie avaient commis une erreur en se permettant, sans explication préalable, un acte prêtant à de graves soupçons et sur les motifs duquel on s'était complètement mépris. Mais les accusés expliquèrent que leur autel n'était pas érigé pour y offrir des sacrifices. Séparés de leurs frères par le Jourdain, ils voulaient simplement manifester qu'ils n'avaient pas d'autre culte et qu'ils professaient la même foi qu'eux. Ils craignaient aussi de se voir, à l'avenir, eux et leurs enfants, exclus du tabernacle sous le prétexte qu'ils ne faisaient point partie d'Israël. Cet autel, construit sur le modèle de celui de l'Éternel à Silo, avait donc uniquement pour but de prouver que ceux qui l'avaient érigé étaient, eux aussi, adorateurs du Dieu vivant.

Pleins de joie, les députés de Canaan acceptèrent cette explication et ils s'en allèrent immédiatement porter cette bonne nouvelle à ceux qui les avaient envoyés, et chez qui tout sentiment belliqueux fit place à des actions de grâces et à des réjouissances. Pour prévenir tout genre de tentation et tout futur malentendu, les enfants de Gad et de Ruben placèrent sur leur autel cette inscription qui en indiquait l'usage et le but: « Cet autel est témoin entre nous que l'Éternel seul est Dieu. »

Combien de querelles naissent de simples malentendus, même entre personnes animées des meilleures intentions! Et quelles conséquences graves et même fatales elles engendreraient si l'on perdait de vue la courtoisie et la bienveillance! Les dix tribus, qui se rappelaient leur manque de vigilance et de promptitude à propos d'Acan, avaient voulu agir, cette fois, avec plus d'énergie et de rapidité. Malheureusement, en voulant éviter une erreur, elles étaient tombées dans l'erreur opposée. Au lieu de se livrer d'abord à une enquête courtoise, leurs délégués avaient abordé leurs frères avec des paroles de censure et de condamnation. Si les gens de Gad et de Ruben avaient rétorqué dans le même esprit, la guerre eût éclaté. Il est donc tout aussi important de se garder d'impétueuses réprimandes et de soupçons sans fondement que d'éviter une lâche indolence lorsqu'il s'agit de réprimer le mal.

Beaucoup de gens très sensibles aux avertissements qui leur sont adressés se permettent une sévérité excessive envers ceux qu'ils supposent être dans l'erreur. On ne ramène jamais personne dans la bonne voie par des reproches. Cette méthode a, au contraire, poussé bien des âmes plus loin dans leur égarement. Ce n'est que dans un esprit de bonté, d'affabilité et de miséricorde que l'on peut sauver celui qui s'égare, et « couvrir ainsi une multitude de péchés ».

La sagesse dont firent preuve les Rubénites et leurs frères est digne d'être imitée. Méconnus et durement pris à partie, alors qu'ils s'efforçaient de servir la bonne cause, ils ne manifestèrent aucune trace de ressentiment. Avant de chercher à se disculper, ils écoutèrent les accusations de leurs frères avec autant de patience que de courtoisie. Puis, expliquant en détail leurs motifs, ils mirent leur innocence en plein jour. Grâce à eux fut réglé à l'amiable un incident qui eût pu avoir les plus graves conséquences.

Ceux qui ont le droit pour eux peuvent rester calmes et impassibles devant des accusations injustes. Les choses sur lesquelles les hommes se méprennent à notre sujet étant connues de Dieu, nous pouvons lui remettre avec confiance le soin de ce qui nous concerne. Tout aussi sûrement qu'il dévoila le péché d'Acan, le Seigneur défendra la cause de ceux qui s'attendent à lui. Ceux qui ont l'Esprit du Sauveur posséderont cet amour, qui est patient et plein de bonté.

Dieu désire voir régner au sein de son peuple l'union et l'amour fraternel. Peu avant sa crucifixion, Jésus, dans sa prière, demandait que ses disciples fussent un comme il est lui-même un avec le Père, afin de faire connaître au monde que Dieu l'avait envoyé. Cette prière si touchante qui a traversé les siècles est aussi pour nous. Jésus ajoute, en effet: « Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole. » (Jean 17:20) Sans sacrifier jamais un seul principe de la vérité, nous devons tendre avec constance vers cette unité qui prouve que nous sommes disciples du Maître. « C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres, dit encore Jésus, que tous connaîtront que vous êtes mes disciples. » (Jean 13:35) Et voici l'exhortation que l'apôtre Pierre adresse à l'Église: « Soyez tous d'un même sentiment, pleins de compassion et d'amour fraternel, miséricordieux et humbles. Ne rendez pas le mal pour le mal, ni l'injure pour l'injure; au contraire, bénissez, car

c’est à cela que vous avez été appelés, pour hériter vous-mêmes la bénédiction. » (1 Pierre 3:8, 9)

Chapitre 49 : Dernières Paroles de Josué

Les guerres de conquêtes terminées, Josué s'était retiré chez lui, à Timnat-Sérach, où il vivait dans une paisible retraite. « Nombre de jours s'étant écoulés depuis que l'Éternel avait donné du repos à Israël de la part de tous ses ennemis, tout à l'entour, il arriva que Josué fut vieux, avancé en âge. Et Josué convoqua tout Israël, ses anciens, ses chefs, ses juges et ses contrôleurs. » (Voir Josué 23:1, 2; chapitres 23 et 24)

Plusieurs des maux qui avaient naguère attiré les châtiments du ciel reparaissaient. Affligé par les infirmités de l'âge et sentant que sa carrière allait bientôt se terminer, Josué ne songeait pas sans appréhension à l'avenir de son peuple. En accents plus que paternels, il adressa ces paroles aux représentants d'Israël rassemblés encore une fois auprès de lui: « Vous avez vu tout ce que l'Éternel, votre Dieu, a fait à toutes ces nations qu'il vous a soumises; car c'est l'Éternel, votre Dieu, qui a combattu pour vous. »

Josué exhorte ensuite son peuple à ne pas se reposer sur ses lauriers et à se souvenir de l'ordre de Dieu de déposséder complètement les Cananéens idolâtres qui occupent encore une portion considérable du territoire promis à Israël. Or, cette mission, le peuple y avait à peu près renoncé. Les tribus s'étaient installées chacune dans sa terre, l'armée avait été licenciée, et l'on envisageait la reprise des hostilités comme une entreprise dangereuse et d'un succès douteux.

« L'Éternel, votre Dieu, dit Josué, les chassera et les dépossédera devant vous, et vous prendrez possession de leur pays, ainsi que l'Éternel, votre Dieu, vous l'a dit. Attachez-vous donc fermement à observer et à pratiquer tout ce qui est écrit dans le livre de la loi de Moïse, sans vous en détourner ni à droite, ni à gauche. »

Puis il prit ses collaborateurs à témoin du fait que Dieu avait accompli ses promesses chaque fois qu'ils s'étaient conformés aux conditions posées: « Reconnaissez donc, de tout votre cœur et de toute votre âme, qu'il n'est pas tombé une seule de toutes les bonnes paroles que l'Éternel, votre Dieu, a prononcées sur vous; ... il n'en est pas tombé un seul mot. » Josué leur déclare que si Dieu a été fidèle à ses promesses, il le sera aussi à ses menaces: « De même que toutes les bonnes paroles que l'Éternel, votre Dieu, vous a adressées se sont accomplies pour vous, de même il arrivera que l'Éternel accomplira sur vous toutes ses paroles de menace. ... Si vous transgressez l'alliance de l'Éternel, ... le courroux de l'Éternel s'embrasera contre vous, et vous disparaîtrez promptement de

ce bon pays qu'il vous a donné. »

Bien des personnes se laissent tromper par la pensée agréable, suggérée par Satan, que l'amour de Dieu pour son peuple est tel qu'il excuse ses péchés; que ses menaces, tout en répondant, dans son gouvernement moral, à un certain but, ne s'accompliront jamais littéralement. Mais Dieu n'abandonne aucun principe de sa justice; il voit le péché sous son vrai jour, et affirme qu'il a pour conséquences infaillibles la souffrance et la mort. Dieu n'a

jamais accordé, et il n'accordera jamais au pécheur un pardon inconditionnel. Ce genre de pardon serait, de sa part, une abdication des principes de justice qui sont à la base même de son gouvernement et jetterait dans la consternation les mondes restés purs. Si les conséquences du péché, expressément signalées, n'étaient pas certaines, comment pourrait-on être assuré de l'accomplissement des bienfaits promis à la vertu? Une bonté qui exclurait la justice ne serait plus de la bonté, mais de la faiblesse.

Dieu est l'auteur de la vie. Toutes ses lois ont pour but de la perpétuer. Mais là où Dieu a mis l'ordre, le péché a introduit le désordre. Aussi longtemps que le péché existera, la souffrance et la mort seront inévitables. Ce n'est que grâce au Rédempteur, qui a subi la lèpre du péché à notre place, que nous pouvons espérer échapper personnellement à ses effroyables conséquences.

Avant la mort de Josué, et à sa demande, les chefs et les représentants d'Israël se rassemblèrent de nouveau à Sichem. Dans tout le pays, aucun endroit ne rappelait des souvenirs plus sacrés, depuis l'alliance de Dieu avec Abraham et Jacob, jusqu'aux vœux solennels du peuple lors de son entrée en Canaan. Là étaient les monts Ébal et Garizim, témoins silencieux des promesses faites par les Hébreux, et que ceux-ci allaient maintenant renouveler auprès du lit de mort de leur chef. De tous côtés s'étalaient les monuments des bienfaits de Dieu: une terre qu'ils n'avaient pas cultivée; des villes qu'ils n'avaient pas bâties; des vignes et des oliviers qu'ils n'avaient pas plantés. Une fois de plus, pour prouver aux princes d'Israël l'amour et la miséricorde du Père céleste et pour éveiller en eux le désir de le servir « avec droiture et fidélité », Josué passe en revue devant eux l'histoire du peuple et les interventions merveilleuses de Dieu en sa faveur.

La solennité de cette réunion est rehaussée par la présence de l'arche, symbole de celle de Dieu. Josué l'a fait apporter de Silo afin de rendre plus profonde l'impression qu'il désire produire sur ses auditeurs. En outre, le culte des idoles étant encore pratiqué secrètement par un certain nombre d'Israélites, Josué se propose d'amener le peuple à bannir radicalement ce péché de son sein et met ses représentants en demeure de prendre une décision libre et formelle. « S'il vous déplaît de servir l'Éternel, leur dit-il, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir. »

Mais il comprend qu'on ne peut « servir l'Éternel » par contrainte, mais de bon gré; que la seule source d'une vraie piété, c'est l'amour; qu'adorer Dieu par crainte du châtiment ou par attrait des récompenses n'a aucune valeur, et qu'une apostasie flagrante n'est pas plus odieuse à l'Éternel qu'un culte hypocrite ou simplement formaliste.

Le vénérable chef d'Israël presse donc son peuple d'examiner sous toutes ses faces la question qu'il lui soumet, et de décider s'il désire réellement vivre comme les nations idolâtres d'alentour. S'il ne vous est pas agréable d'adorer l'Éternel, source de tout bienfait, leur dit-il, décidez aujourd'hui qui vous voulez adorer, « ou les dieux qu'ont servis vos pères au-delà du fleuve », loin desquels Abraham a été appelé, « ou les dieux des

Amoréens, dans le pays desquels vous habitez ».

Ces dernières paroles renfermaient un vif reproche à l'adresse d'Israël. Les dieux des Amoréens n'avaient pu protéger leurs adorateurs. Cette nation impie et corrompue avait disparu et le sol fécond qu'elle occupait était passé entre les mains du peuple de Dieu. Aussi, quel comble d'inconséquence pour Israël d'opter pour les divinités dont les adorateurs avaient été retranchés de la terre! « Pour moi et ma maison, conclut le vieux capitaine, nous servirons l'Éternel. » Le saint zèle qui l'anime se communique alors à l'assemblée, qui lui fait spontanément cette réponse unanime: « Loin de nous la pensée d'abandonner

l'Éternel pour servir d'autres dieux! »

Josué, cependant, revient à la charge: « Vous n'aurez pas la force de servir l'Éternel, car c'est un Dieu saint. ...Il ne pardonnera point vos transgressions et vos péchés. » En d'autres termes: Avant que vous puissiez réaliser une réforme permanente, il faut que vous sentiez votre complète incapacité d'obéir à Dieu par vous-mêmes. La loi divine qui condamne le transgresseur ne lui offre aucun moyen de salut. Aussi longtemps qu'on s'appuie sur ses propres forces et sur sa propre justice, il est impossible d'obtenir le pardon de ses péchés et de soumettre sa vie à la loi de Dieu. C'est donc en vain que vous vous engageriez à le servir, puisque c'est uniquement par la foi au Rédempteur que l'on reçoit le pardon et la force de mieux faire. Si vous voulez être sauvés, il faut donc cesser de vous appuyer sur vos propres efforts et ne vous confier qu'aux mérites du Sauveur promis.

Josué cherche, par là, à amener ses auditeurs à bien peser leurs paroles et à ne pas faire de vœux qu'ils seraient incapables d'accomplir. Avec ferveur, tout le peuple répète sa déclaration: « Non! nous voulons servir l'Éternel. » Puis l'assemblée consent, sur la proposition de Josué, à être témoin contre elle-même du fait qu'elle a opté pour Dieu, et elle réitère solennellement, une fois de plus, son vœu de fidélité: « Nous servirons l'Éternel et nous obéirons à sa voix. »

« Ainsi Josué traita alliance avec le peuple en ce jour-là, et il lui donna des lois et des ordres à Sichem. » Puis, après avoir couché par écrit ce grave engagement, il le plaça avec le livre de la loi, à côté de l'arche. Il dressa ensuite une colonne commémorative, en disant: « Voici que cette pierre servira de témoin contre nous; car elle a entendu toutes les paroles que l'Éternel nous a dites; elle servira de témoin contre vous, afin que vous n'abandonniez pas votre Dieu. Et Josué renvoya le peuple, chacun dans son héritage. »

L'œuvre de Josué est terminée. Ce « serviteur de l'Éternel » reçoit dans l'Écriture le témoignage d'avoir « servi l'Éternel tant qu'il vécut ». Mais la plus belle attestation qui puisse être rendue à sa mémoire de chef d'État, c'est l'histoire de la génération qui eut le privilège de lui être confiée, histoire ainsi résumée par le livre inspiré qui porte son nom: « Israël suivit l'Éternel tant que vécurent Josué et, après lui, les anciens qui connaissaient toutes les œuvres que l'Éternel avait faites en faveur d'Israël. »

Chapitre 50 : Les Dîmes et les Offrandes

Dans l'économie mosaïque, le service divin était assuré par le don que faisait chaque Israélite du dixième de son revenu. « Toute dîme de la terre prélevée sur les semences du sol, ou sur les fruits des arbres, m'appartient, avait dit l'Éternel à Moïse; c'est une chose consacrée à l'Éternel. ...Toute dîme du gros et du menu bétail, ... le dixième en sera consacré à l'Éternel. » (Lévitique 27:30, 32)

Le système de la dîme ne datait pas de l'époque des Hébreux. Dès les temps les plus reculés, Dieu avait réclamé la dîme comme lui appartenant. Cette prescription fut suivie par Abraham, qui paya la dîme à Melchisédec, « prêtre du Dieu Très-Haut » (Genèse 14:20; 28:22). Exilé et fugitif, Jacob fit au Seigneur, à Béthel, cette promesse: « Je te paierai la dîme de tout ce que tu me donneras. » (Genèse 14:20; 28:22) Plus tard, quand la nation israélite fut organisée, l'institution de la dîme fut réaffirmée comme l'une des ordonnances divinement instituées et à l'observation de laquelle la prospérité du peuple était attachée.

Cette institution avait pour but de faire comprendre aux hommes une grande vérité, à savoir que Dieu est la source de tous les dons et de tous les bienfaits et que ses créatures doivent lui en témoigner leur gratitude. C'est Dieu « qui donne à tous la vie, la respiration, toutes choses » (Actes des Apôtres 17:25; Psaumes 50:10; Aggée 2:8; Deutéronome 8:18). « C'est à moi, disait l'Éternel, qu'appartiennent tous les animaux des forêts, ainsi que les bêtes des montagnes, par milliers. » « C'est à moi qu'appartiennent l'argent et l'or. » Il y a plus: c'est Dieu qui donne aux hommes la faculté d'acquérir des biens (Actes des Apôtres 17:25; Psaumes 50:10; Aggée 2:8; Deutéronome 8:18). En reconnaissance de tout ce que Dieu leur donne, ils doivent lui rendre une portion de ses bienfaits sous forme de dons et d'offrandes destinés à l'entretien de son culte.

De même que « le septième jour est le repos de l'Éternel », ainsi la dîme « appartient à l'Éternel » (Exode 20:10). Il s'est réservé une partie du revenu comme du temps qu'il accorde à l'homme; et nul ne peut impunément l'aliéner au profit de ses intérêts personnels. La dîme devait être consacrée exclusivement à la tribu de Lévi, qui avait été mise à part pour s'occuper du service du sanctuaire.

Mais la dîme ne constituait nullement la totalité des contributions destinées à des buts religieux. Le tabernacle, comme plus tard le temple, fut entièrement construit par des offrandes volontaires. En outre, en prévision des réparations nécessaires, ainsi que pour d'autres dépenses, Moïse exigea qu'à l'occasion de tout recensement chacun donnât un demi-sicle pour le service du tabernacle. Au temps de Néhémie, l'Israélite faisait chaque année une offrande dans ce but (Voir Exode 30:12-16; 2 Rois 12:4, 5; 2 Chroniques 24:4-13; Néhémie 10:32, 33). Les offrandes pour le péché et les offrandes d'actions de grâces qui, aux fêtes annuelles, étaient très nombreuses, revenaient partiellement aux Lévites. A part cela, il avait été largement pourvu au soin des pauvres.

Ce n'était pas tout. Avant même de prélever la dîme de leurs revenus, les Israélites devaient reconnaître les droits de Dieu. Les premiers fruits de tous les produits du sol lui étaient consacrés. Les prémices de la laine, à la tonte des moutons, celles du grain, lorsqu'il était battu, comme les prémices de l'huile et du vin, étaient mises à part pour le Seigneur. Il en était de même des premiersnés du bétail, comme du rachat du fils premier-né. Les premiers fruits étaient apportés devant Dieu, au sanctuaire, où ils étaient mis à la disposition des prêtres.

Comme on le voit, les Juifs avaient constamment l'occasion de se souvenir que Dieu était le propriétaire de leurs champs et de leurs troupeaux. C'était lui qui leur envoyait le soleil et la pluie pour les semailles et les moissons; tout ce qu'ils possédaient faisait partie de sa création, et ils n'étaient que les économes de ses biens.

Quand ils apportaient les premiers fruits de leurs champs, de leurs vergers et de leurs vignes, les enfants d'Israël s'assemblaient autour du tabernacle et rendaient publiquement grâce à Dieu pour ses bontés. En présentant son offrande au prêtre, l'adorateur disait: « Mon père était un Araméen nomade. » Puis il rappelait le séjour en

Égypte et les souffrances dont Dieu avait délivré Israël « grâce à sa vigueur puissante et à la force de son bras et en opérant des prodiges et des miracles ». Il ajoutait: « Il nous a conduits dans cette contrée, et il nous a donné ce pays, un pays où coulent le lait et le miel. Maintenant donc, voici que j'apporte les prémices des fruits du sol que tu m'as donnés, ô Éternel. » (Deutéronome 26:5, 711)

Les contributions exigées des Hébreux pour des buts religieux et charitables s'élevaient donc pour le moins à un quart de leur revenu. On serait tenté de croire qu'une charge aussi lourde aurait dû les réduire à la pauvreté. Bien au contraire, la fidèle observation de ces libéralités était une condition de leur prospérité. Voici la promesse de Dieu pour ceux qui lui obéissaient: « Je détournerai de vous le fléau dévastateur; il ne détruira plus les fruits de votre sol, et vos vignes ne seront plus stériles dans vos campagnes. ... Toutes les nations vous diront heureux; car vous serez un pays de délices, dit

l'Éternel des armées. » (Malachie 3:11)

L'époque du prophète Aggée nous offre un exemple des conséquences qui suivent le refus égoïste de rendre à Dieu, non seulement la dîme, mais aussi les offrandes volontaires. Après le retour de Babylone, les Juifs entreprirent la reconstruction du temple de Jérusalem. L'opposition de leurs ennemis les ayant fait interrompre cet ouvrage, une sécheresse les réduisit presque à la famine et acheva de les décourager. « Le moment n'est pas encore venu de rebâtir le temple de l'Éternel », disaient-ils. Mais le prophète leur adressa le message suivant: « Est-ce le moment pour vous d'habiter des maisons lambrissées, alors que ce temple est en ruines? Maintenant donc, ainsi parle l'Éternel des armées: Soyez attentifs à la voie dans laquelle vous êtes engagés. Vous avez semé beaucoup pour récolter peu; vous mangez, mais sans parvenir à vous rassasier; vous buvez, mais votre soif n'est pas étanchée; vous êtes vêtus,

mais sans parvenir à vous réchauffer. L'ouvrier met son salaire dans une bourse trouée. » (Voir Aggée 1)

Puis vient la raison de cet état de choses. « Vous comptiez sur une abondante récolte; vous avez peu moissonné. Quand vous avez voulu rentrer vos récoltes, d'un souffle je les ai dissipées. Pourquoi cela? dit l'Éternel des armées. C'est parce que mon temple est en ruines, tandis que chacun de vous s'empresse de bâtir sa propre maison. C'est pourquoi les cieux au-dessus de vous retiennent la rosée et la terre vous refuse ses fruits. J'ai fait venir la sécheresse sur les champs et sur les montagnes, sur le blé, sur la vendange et sur l'huile, sur tout ce que produit le sol, sur les hommes et sur les animaux, sur tous les produits du travail de vos mains. » (Voir Aggée 1)

« En ce temps-là, quand on allait à un tas de gerbes devant donner vingt mesures de blé, on n'en trouvait que dix; quand on allait à la cuve de vin pour y puiser cinquante mesures, on n'en trouvait que vingt. Je vous ai jadis éprouvés en envoyant la rouille, la nielle et la grêle, qui ont détruit toute

l'œuvre de vos mains. » (Aggée 2:16-19)

Stimulé par ces avertissements, le peuple se remit à bâtir la maison de Dieu, qui lui envoya ce nouveau message: « Observez attentivement ce qui va se passer à partir de ce jour et dans la suite, depuis le vingt-quatrième jour du neuvième mois, jour où ont été posés les fondements du temple de l'Éternel. ... Eh bien! à partir de ce jour, je vous comblerai de mes bénédictions. » (Aggée 2:16-19)

Tel répand son bien, qui l'augmente encore davantage;

Et tel épargne outre mesure, pour n'aboutir qu'à la disette.

(Proverbes 11:24)

Dans le Nouveau Testament, l'apôtre Paul nous donne le même enseignement: « Celui qui sème peu moissonnera peu, et celui qui sème abondamment moissonnera abondamment. ...Dieu est puissant pour vous combler de toutes sortes de grâces, afin qu'ayant toujours, en toute chose, tout ce qui vous est nécessaire, vous ayez encore largement de quoi faire toutes sortes de bonnes

œuvres. » (2 Corinthiens 9:6, 8)

Dieu voulait que les Israélites portent la lumière de la vérité à tous les habitants du globe. En pratiquant le culte public tel qu'il fut institué par le Seigneur, ils rendaient témoignage à l'existence et à la souveraineté du Dieu vivant. Et ce culte, ils devaient le soutenir comme un témoignage de fidélité et d'amour pour le Créateur. Au lieu de faire dépendre la diffusion de la vérité des efforts et des offrandes de ceux qui sont « participants du don céleste », Dieu aurait pu confier cette mission aux anges ou proclamer sa volonté de sa propre voix, comme il le fit

de sa loi au Sinaï. En chargeant les hommes d'accomplir cette œuvre, il a voulu, dans sa sagesse et son amour infinis, en faire ses collaborateurs.

Aux jours d'Israël, la dîme et les offrandes volontaires avaient pour but de soutenir l'ensemble du service divin. Le peuple de Dieu de notre époque oserait-il donner moins? Jésus a posé pour principe que nos offrandes soient en proportion des lumières et des privilèges dont nous jouissons: « On exigera davantage de celui à qui l'on aura beaucoup confié. » (Luc 12:48) En envoyant ses disciples prêcher l'Évangile, il leur dit: « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. » (Matthieu 10:8) Lorsque les bénédictions d'en haut se multiplient à notre égard, et surtout lorsque nous contemplons le sacrifice incomparable du Fils de Dieu, notre gratitude ne devrait-elle pas nous pousser à plus de générosité en faveur de la diffusion du message du salut?

L'œuvre de l'Évangile exigeant aujourd'hui des ressources plus considérables qu'autrefois, les dîmes et les offrandes sont plus nécessaires encore que sous l'économie hébraïque. Au lieu de recourir à des moyens discutables et peu chrétiens pour équilibrer son budget, si l'Église soutenait généreusement la cause de l'Évangile, Dieu serait honoré et plus nombreuses seraient les âmes amenées au Sauveur.

Le moyen employé par Moïse pour réunir les fonds nécessaires à la construction du tabernacle eut un grand succès. Il n'eut pas besoin d'insister pour inviter le peuple à donner. Il ne fit usage d'aucun des procédés si souvent utilisés de nos jours par les Églises. Pas de soirées amusantes, de danses ni de banquets. Il n'organisa ni loteries, ni tombolas, ni autres moyens profanes en faveur d'œuvres charitables ou missionnaires. Par ordre du Seigneur, Moïse invita les enfants d'Israël à lui apporter leurs offrandes. Il leur dit que tout ce qui lui serait apporté volontairement et de bon cœur serait accepté. Et les offrandes affluèrent avec une telle abondance que Moïse dut en refuser.

Dieu a fait des hommes ses économes. Les biens qu'il leur a confiés sont destinés à la proclamation de l'Évangile. A ceux qui sont fidèles, Dieu confiera de plus grandes richesses. « J'honore ceux qui m'honorent », dit-il (1 Samuel

2:30). « Dieu aime celui qui donne gaiement. » (2 Corinthiens 9:7) Aussi, quand ses enfants reconnaissants lui apportent leurs offrandes « non pas à regret ni par contrainte », sa bénédiction les accompagne. Il a fait cette promesse: « Apportez toutes les dîmes au trésor du temple. Qu'il y ait des vivres dans ma maison; mettez-moi ainsi à l'épreuve, dit l'Éternel; vous verrez si je ne vous ouvre pas les écluses des cieux et si je ne répands pas sur vous la bénédiction sans mesure. » (Malachie 3:10)

Chapitre 51 : Le Soin des Pauvres

Pour encourager l'assiduité au service divin comme pour secourir les pauvres, Dieu réclama des Israélites une seconde dîme de tous leurs revenus. Voici ce qu'il avait dit de la première dîme: « Quant aux enfants de Lévi, voici, je leur donne en héritage toutes les dîmes d'Israël. » (Nombres 18:21) A l'égard de la deuxième, il avait ordonné: « Tu mangeras, en présence de l'Éternel, ton Dieu, dans le lieu que l'Éternel aura choisi pour que son nom y soit invoqué, la dîme de ton blé, de ton vin nouveau, de ton huile, des premiers-nés de ton gros et de ton menu bétail, afin que tu apprennes à craindre toujours l'Éternel, ton Dieu. »

(Deutéronome 14:23; 16:11-14)

Deux années de suite, les Israélites devaient apporter au sanctuaire cette seconde dîme ou son équivalent en argent. Après avoir fait à Dieu une offrande d'actions de grâces et donné une portion déterminée au prêtre, l'offrant devait consommer le reste en agapes religieuses auxquelles il invitait l'étranger, l'orphelin et la veuve. Cette ordonnance permettait à l'Israélite, à l'époque des fêtes annuelles, non seulement d'offrir au Seigneur des dons reconnaissants, mais aussi d'inviter à des repas fraternels les prêtres et les Lévites qui, mis ainsi en contact avec le peuple, avaient l'occasion de l'encourager et de l'instruire dans le service divin.

Chaque troisième année, en échange, cette deuxième dîme devait être utilisée pour recevoir sous son toit le Lévite et le pauvre. « Tu la donneras, ordonnait la loi, au Lévite et à l'étranger, à l'orphelin et à la veuve, afin qu'ils aient à manger dans tes villes et qu'ils soient rassasiés. » (Deutéronome 26:12) Cette dîme constituait ainsi un fonds destiné à des buts charitables et hospitaliers.

D'autres dispositions encore étaient prises pour les pauvres. Les droits de Dieu mis à part, ce qui frappe dans les lois données par Moïse, c'est l'esprit de libéralité, de compassion et d'hospitalité qui caractérise les recommandations relatives aux pauvres. Bien que Dieu eût promis à son peuple d'abondantes bénédictions, il n'avait jamais dit que la pauvreté y serait entièrement inconnue. Il y aurait toujours, dans le pays, des pauvres et des gens qui feraient appel à la sympathie et à la bienfaisance. Comme aujourd'hui, on était sujet au malheur, à la maladie et à des pertes matérielles. Mais aussi longtemps qu'Israël fut fidèle aux divins préceptes, on n'y vit jamais de mendiants, ni personne souffrant de la faim.

La loi de Dieu donnait aux pauvres le droit à une certaine portion des produits du sol. Il était permis à chacun d'apaiser sa faim dans le verger ou dans la vigne de son voisin. C'est en vertu de cette tolérance que les disciples de Jésus avaient cueilli et mangé des épis un jour de sabbat.

Tout ce qui restait dans les champs de blé, dans les vergers et dans les vignes, après la récolte, appartenait aux pauvres: « Quand tu feras la moisson dans ton champ, disait Moïse, si tu as oublié une poignée d'épis dans le champ, tu ne retourneras point pour la prendre. ...Quand

tu auras secoué tes oliviers, tu ne reviendras pas pour passer en revue chaque branche. ...Quand tu vendangeras ta vigne, tu ne cueilleras pas les grappes qui y sont restées; elles seront pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Tu te souviendras que tu as été esclave dans le pays d'Égypte. » (Deutéronome 24:19-22; Lévitique 19:9, 10)

Il était tout particulièrement pourvu au soin des pauvres durant la septième année. L'année sabbatique, comme on l'appelait, commençait à la fin de la moisson. Au temps des semailles, qui suivaient immédiatement la moisson, il ne fallait rien semer; la vigne, au printemps, ne devait pas être cultivée. Cette année-là, on ne comptait ni sur une moisson ni sur une vendange. On pouvait manger ce que le sol produisait spontanément, mais il était interdit de rien emmagasiner. Les fruits de la terre étaient mis à la libre disposition des étrangers, des orphelins et des veuves comme aussi des animaux des champs (Exode 23:10, 11;

Lévitique 25:5).

On se demandera comment le peuple pouvait vivre durant la septième année, puisque la terre ne produisait que juste de quoi subvenir aux besoins de ses habitants. Dieu y avait pourvu par cette promesse: « Je vous enverrai ma bénédiction la sixième année, et elle donnera une récolte pour trois ans. Vous sèmerez la huitième année, et vous mangerez de l'ancienne récolte; jusqu'à la neuvième année, jusqu'à ce que sa récolte soit venue, vous mangerez de l'ancienne. » (Lévitique 25:21, 22)

L'observation de l'année sabbatique devait être un bienfait pour le sol et pour l'habitant. Cette année de jachère préparait la terre à produire davantage. De son côté, le peuple, déchargé des gros travaux de la campagne, pouvait vaquer à diverses besognes, tout en jouissant de plus grands loisirs pour récupérer ses forces physiques en vue du labeur des années suivantes. En outre, cette année-là donnait à l'Israélite plus de temps à consacrer à la méditation, à la prière, à l'étude des enseignements et ordonnances du Seigneur, comme à l'éducation de sa famille.

Pour les esclaves hébreux, l'année sabbatique était celle de l'émancipation. Mais on ne devait pas les renvoyer à vide. L'ordre de Dieu disait: « Quand tu le renverras libre de chez toi, tu ne le renverras pas les mains vides. Tu ne manqueras pas de lui donner quelque chose de ton troupeau, de ton aire et de ton pressoir; tu lui donneras une part des biens dont l'Éternel t'aura béni. » (Deutéronome 15:13, 14)

Le salaire de l'ouvrier devait lui être remis sans retard: « Tu ne feras point tort au mercenaire pauvre et indigent, qu'il soit l'un de tes frères ou l'un des étrangers qui demeure dans ton pays. ...Tu lui remettras ce que tu lui dois, le jour même, avant le coucher du soleil; car cet homme est pauvre, et il attend avec impatience son salaire. » (Deutéronome 24:14, 15)

Il y avait aussi des directives spéciales relatives aux serviteurs fugitifs: « Tu ne livreras pas à son maître un esclave qui se sera réfugié auprès de toi après s'être enfui de chez son maître. Il demeurera avec toi, au milieu de ton pays, dans le lieu qu'il choisira, dans celle de tes villes où il se trouvera bien; tu ne le molesteras point. » (Deutéronome 23:15, 16)

Au débiteur, la septième année apportait l'affranchissement de ses dettes. Les Hébreux devaient en tout temps donner assistance à leurs frères nécessiteux et leur prêter de l'argent sans intérêt. Prêter à intérêt à un malheureux était expressément défendu: « Si ton frère, qui est près de toi, devient pauvre et que sa main s'affaiblisse, tu le soutiendras, quand même il serait un étranger ou un hôte, afin qu'il vive auprès de toi. Tu ne tireras de lui ni intérêt ni profit, mais tu craindras ton Dieu, et ton frère vivra auprès de toi. Tu ne lui prêteras point ton argent à intérêt, et tu ne lui donneras point de tes vivres pour en tirer un profit. » (Lévitique 25:35-37) Si la dette restait impayée jusqu'à l'année du relâche, elle était alors annulée.

L'approche de cette année pouvait avoir pour effet de ralentir la générosité envers les indigents.

Mais les Israélites étaient tout particulièrement mis en garde contre cette tentation. A témoin, les avertissements suivants: « S'il y a chez toi l'un de tes frères qui soit pauvre, ... tu n'endurciras point ton cœur, et tu ne fermeras pas ta main à ton frère pauvre. ... Prends garde à toi, de peur qu'il n'y ait une pensée mauvaise dans ton cœur, et que tu ne dises: La septième année, l'année de rémission, approche. Prends garde de considérer sans pitié ton frère pauvre et ne refuse pas de le secourir; car il crierait contre toi vers l'Éternel, et tu te rendrais coupable d'un péché. ... Il y aura toujours des pauvres dans le pays; c'est pourquoi je te donne ce commandement: Ouvre ta main à ton frère, à l'indigent et au pauvre qui sera dans ton pays. ... Tu lui prêteras ce dont il aura besoin, selon son indigence. » (Deutéronome 15:7-9, 11, 8)

Nul n'avait lieu de craindre que sa libéralité pût l'exposer à tomber dans le besoin. Au contraire, l'obéissance aux commandements de Dieu était le plus sûr chemin de la prospérité. « Tu prêteras à beaucoup de nations, disait l'Éternel, et tu n'emprunteras point toi-même; tu domineras sur beaucoup de nations, et elles ne domineront pas sur toi. » (Deutéronome 15:6)

Après « sept années sabbatiques, sept fois sept ans », soit « une période de quarante-neuf ans, disait l'Éternel, vous ferez sonner la trompette dans tout votre pays. Vous sanctifierez la cinquantième année, et vous publierez la liberté dans le pays pour tous ses habitants. Ce sera pour vous le jubilé; chacun de vous rentrera dans sa propriété, et chacun retournera dans sa famille. » (Lévitique 25:8-10)

C'était « le dixième jour du septième mois, le jour des expiations » que l'on « faisait retentir le son de la trompette » du jubilé à travers le pays. Tous les enfants de Jacob étaient alors appelés à saluer l'année de rémission. Et on la saluait en effet, avec d'autant plus d'allégresse qu'elle commençait à partir du grand jour des expiations où se faisait la propitiation de tous les péchés d'Israël. Comme sous l'année sabbatique, on ne devait ni ensemencer ni moissonner les champs. Tout ce qu'ils produisaient était considéré comme appartenant aux indigents. Au jubilé, certaines catégories d'esclaves hébreux — tous ceux qui n'avaient pas été émancipés l'année sabbatique — étaient mis en liberté.

Ce qui caractérisait surtout l'année du jubilé, c'était le retour de tous les biens immobiliers à la famille du premier possesseur. Selon les directives divines, le pays avait été partagé en lots; la répartition faite, il était positivement défendu d'y rien changer. On ne pouvait vendre sa terre que si l'on y était contraint par la pauvreté. Au cas où le possesseur d'un lot vendu ou ses parents désiraient le racheter, l'acquéreur n'avait pas le droit d'en refuser la vente. De toute façon, l'année du jubilé, la terre revenait automatiquement à son premier propriétaire ou à ses héritiers.

« La terre ne sera point vendue à perpétuité, disait l'Éternel; car la terre est à moi, et vous êtes chez moi comme des étrangers et des gens en séjour. » (Lévitique 25:23) Il s'agissait de faire comprendre à Israël, d'une part, que le pays qui lui était confié pendant un certain temps était la propriété légitime de Dieu et, d'autre part, que ses occupants étaient tenus d'avoir des égards tout particuliers pour les indigents, ces derniers ayant, autant que les plus fortunés, le droit d'y occuper leur place.

Tels étaient les règlements établis par un Créateur miséricordieux pour diminuer la souffrance, projeter quelques rayons de soleil dans la vie des déshérités et des malheureux, comme aussi de faire briller dans les cœurs l'étoile de l'espérance. Le Seigneur désirait aussi élever une barrière contre l'amour insatiable des richesses et combattre le fléau qui résulte de l'accroissement continuel de la fortune dans certaines classes de la société, à savoir l'aggravation de la misère chez les autres. En effet, sans frein, la puissance des riches aboutit au monopole et les pauvres, tout aussi estimables aux yeux du Seigneur, sont considérés et traités par leurs frères plus favorisés comme une race inférieure. Cette oppression suscite des sentiments de colère et de haine chez les indigents, en proie au découragement et au désespoir, et se traduisent par des conflits meurtriers, désorganisateurs et destructeurs de l'ordre civil. Or les lois établies par Dieu en Israël avaient pour but de préserver l'égalité sociale; l'année sabbatique et le jubilé celui de rétablir et de reconstituer ce qui, dans l'intervalle, s'était désaxé dans l'économie sociale et politique de la nation.

Il s'agissait là du bien des riches tout autant que de celui des pauvres. Il fallait réprimer la cupidité et l'ambition en cultivant de nobles sentiments de bienfaisance. L'encouragement à la bienveillance et à la confiance entre toutes les classes de la société ne pouvait que consolider l'ordre social et assurer la stabilité de l'État.

Membres d'une même humanité, mailles d'un vaste filet, nous sommes tous liés les uns aux autres. Ce qui contribue au bonheur et au relèvement du prochain a sur nous une répercussion bienfaisante. La loi de l'interdépendance embrasse toutes les classes de la société. Les pauvres ne dépendent pas plus des riches que ceux-ci ne dépendent des pauvres. Si ces derniers réclament une part des bienfaits du ciel à leurs voisins plus favorisés, ceux-ci ont besoin du labeur fidèle, du service intelligent et des bras vigoureux qui constituent le capital du pauvre.

A condition d'obéir à ses préceptes, Dieu avait promis à Israël les bénédictions suivantes: « Je vous enverrai les pluies en leur saison. La terre donnera ses produits, et les arbres des champs porteront leurs fruits. Le battage des blés se prolongera chez vous jusqu'à la vendange, et la vendange jusqu'aux semailles; vous mangerez votre pain à satiété, et vous habiterez en sécurité dans votre pays. Je ferai régner la paix dans le pays, et votre repos ne sera point troublé; je ferai disparaître du pays les animaux malfaisants, et l'épée ne passera point par votre territoire. ... Je marcherai au milieu de vous; je serai votre Dieu et vous serez mon peuple. ...

Mais si vous ne m'écoutez pas et si vous ne mettez pas en pratique tous ces commandements, ... et que vous rompiez mon alliance, ... vous sèmerez en vain votre semence: vos ennemis la mangeront.

Je tournerai ma face contre vous; vous serez vaincus par vos ennemis. Ceux qui vous haïssent domineront sur vous, et vous fuirez sans que personne vous poursuive. » (Lévitique 26:3-17)

Bien des gens préconisent avec enthousiasme l'idée d'une répartition égale des biens temporels. Ce système n'entre pas dans les vues du Créateur. Dieu se sert de la diversité des conditions sociales pour former les caractères. Il entend que ceux qui possèdent des biens terrestres se considèrent comme les économes des richesses qu'il leur a confiées pour soulager les malheureux et les nécessiteux. Le Rédempteur sympathise avec les plus pauvres et les plus humbles de ses enfants. Ce sont ses représentants sur la terre, pour éveiller dans nos cœurs l'amour qu'il ressent pour les infortunés et les opprimés. La pitié et la bienfaisance qui leur sont témoignées sont considérées par le Sauveur comme s'il en était luimême l'objet. En revanche, il est personnellement blessé par tout acte de cruauté ou de négligence à leur égard.

Qu'elle serait différente, la condition actuelle du monde, au point de vue moral, spirituel et temporel, si cette loi de Dieu concernant les pauvres était mise en pratique! Au lieu de l'égoïsme et de la suffisance, on verrait un tel déploiement de sollicitude et de bienveillance à l'égard du prochain que le paupérisme, si fréquent en bien des pays, n'existerait plus.

Les principes établis par le Créateur supprimeraient les maux inouïs qui ont, de tout temps, résulté de l'oppression des pauvres par les riches, comme de l'envie excitée par les riches chez les pauvres. Tout en prévenant l'accumulation de richesses excessives et le déploiement d'un luxe effréné, ces mêmes principes rendraient impossibles l'ignorance et la dégradation des multitudes dont le servage mal rémunéré sert à édifier des fortunes colossales. En un mot, ils apporteraient une solution paisible aux problèmes qui menacent actuellement de plonger le monde dans l'anarchie et dans le sang.

Chapitre 52 : Les Fêtes Annuelles

Les assemblées religieuses annuelles qui réunissaient tout Israël au sanctuaire étaient au nombre de trois (Exode 23:14-16). Le premier lieu de ces rassemblements fut d'abord Silo. Plus tard, lorsque Jérusalem devint le centre du culte, c'est dans cette ville que les tribus se réunirent pour célébrer leurs fêtes solennelles.

Israël était entouré de tribus farouches et belliqueuses toujours prêtes à se jeter sur son territoire. Néanmoins, trois fois l'an, tous les hommes valides et toutes les personnes capables d'entreprendre ce voyage devaient quitter leurs maisons pour se rendre au centre du pays, au lieu des grandes solennités. L'occasion était donc belle, pour leurs ennemis, de faire irruption dans ces foyers déserts et de les piller. Mais Dieu garantissait Israël de l'invasion. Il avait promis d'être le protecteur de son peuple. « L'ange de l'Éternel, dit le Psalmiste, campe autour de ceux qui le craignent, et il les arrache au danger. » (Psaumes 34:8) Il avait déclaré à Israël que lorsqu'on se rendrait au lieu fixé pour l'adorer, il réprimerait chez ses ennemis toute velléité de conquête. « Je chasserai les nations devant toi, et j'étendrai tes frontières, avait-il dit; et personne n'aura la tentation de prendre ton pays, pendant que tu monteras pour te présenter trois fois par an devant l'Éternel, ton Dieu. » (Exode 34:24)

La première de ces fêtes, la Pâque, ou fête des pains sans levain, avait lieu au mois d'Abib, premier mois de l'année juive, qui correspond à la fin de mars et au commencement d'avril. Les froids de l'hiver étaient terminés, la pluie de l'arrièresaison avait cessé de tomber, toute la nature se parait des splendeurs du printemps. Les collines et les vallées se tapissaient de verdure qu'émaillaient de multiples fleurs sauvages. C'était l'époque de la pleine lune et des soirées délicieuses. Un chantre sacré dépeint en ces termes le charme et la beauté de cette saison:

Voici que l'hiver s'est enfui;

La saison des pluies est finie, terminée. ...

Les fleurs commencent à éclore sur la terre,

Le temps des chansons est revenu;

Le roucoulement de la tourterelle se fait entendre.

Déjà mûrissent les premiers fruits du figuier, Et la vigne en fleurs déjà exhale son parfum.

(Cantique des Cantares 2:11-13)

De toutes les parties du pays, des groupes de pèlerins se dirigeaient vers Jérusalem: les bergers descendaient de leurs collines, les pécheurs quittaient les rives du lac de Tibériade, les cultivateurs délaissaient leurs champs, les fils des prophètes s'éloignaient de leurs écoles pour se rendre au lieu où Dieu révélait sa présence. A mesure que l'on approchait de la ville sainte,

les caravanes, qui voyageaient à pied et par petites étapes, devenaient de plus en plus nombreuses.

L'allégresse de la nature emplissait les cœurs de joie et de reconnaissance envers l'auteur de tout bien. Aussi les groupes de voyageurs entonnaientils fréquemment les psaumes qui célèbrent la gloire et la majesté de Dieu. Au signal donné par une trompette, accompagnées du son des cymbales, des centaines de voix chantaient en chœur le cantique d'actions de grâces:

Je me réjouis quand on me dit:

Allons à la maison de l'Éternel!

Nos pas s'arrêtent dans tes portes, ô Jérusalem,

...

C'est là que montent les tribus de l'Éternel. ...

Pour célébrer le nom de l'Éternel. ...

Priez pour la paix de Jérusalem! ...

Que ceux qui t'aiment vivent en sécurité!

(Psaumes 122:1-6)

En passant auprès des collines sur lesquelles les païens allumaient autrefois les feux de leurs autels, les voyageurs continuaient:

Je lève mes yeux vers les montagnes: D'où me viendra le secours? ... Mon secours vient de l'Éternel, Qui a fait les cieux et la terre. (Psaumes 121:1, 2)

Ceux qui se confient en l'Éternel

Sont comme la montagne de Sion

Qui ne peut être ébranlée, Qui subsiste éternellement.

Jérusalem est entourée de montagnes, De même l'Éternel entoure son peuple, Dès maintenant et à perpétuité.

(Psaumes 125:1, 2)

Arrivée au sommet des monts qui dominent la ville sainte, la multitude s'arrêtait un instant pour contempler les foules d'adorateurs qui se dirigeaient vers le temple. Puis, en voyant monter la fumée de l'encens, au son des trompettes annonçant l'heure du service divin, elle se remettait à chanter:

L'Éternel est grand et digne de toute louange,

Dans la ville de notre Dieu, sur sa montagne sainte,

Elle s'élève avec grâce, du côté du septentrion, La montagne de Sion, joie de toute la terre:

C'est la cité du grand Roi.

(Psaumes 48:2, 3)

Que la paix soit dans tes murs, Et la sécurité dans tes palais! ...

Ouvrez-moi les portes du Dieu de justice;

J'entrerai dans le temple, et je célébrerai l'Éternel. ...

Je m'acquitterai de mes vœux envers l'Éternel

En présence de tout son peuple,

Dans les parvis de la maison de l'Éternel,

Au milieu de toi, ô Jérusalem! ... Louez l'Éternel!

(Psaumes 122:7; 118:19; 116:18, 19)

Toutes les maisons de Jérusalem ouvraient gratuitement leurs portes aux pèlerins. Mais comme cela ne suffisait pas, à cause de l'affluence des visiteurs, on dressait partout des tentes dans les espaces libres et jusque sur les collines environnantes.

Le quatorzième jour du mois, au soir, commençaient les émouvantes cérémonies de la Pâque commémorant la délivrance de la servitude égyptienne et annonçant le grand sacrifice qui devait libérer les hommes de l'esclavage du péché. Ces cérémonies, qui ont perdu leur valeur à la mort du Sauveur, ont été remplacées par la sainte communion, symbole commémoratif de cette mort, préfigurée par la Pâque.

Les sept jours de la fête des pains sans levain suivaient le souper de la Pâque. Le premier et le septième étaient des jours de sainte convocation durant lesquels on ne devait se livrer à aucun travail servile. Le second jour de la fête, avait lieu la présentation des premiers épis de la moisson nouvelle. L'orge, la plus avancée des céréales de la Palestine, commençait à mûrir et le prêtre en agitait une gerbe devant l'autel pour témoigner que tout appartient à Dieu. La moisson ne pouvait commencer avant l'accomplissement de ce rite.

Cinquante jours après la présentation des premiers fruits, avait lieu la Pentecôte, aussi appelée fête de la moisson ou des semaines. Comme expression de gratitude envers Dieu pour les blés nourriciers qu'il a donnés à l'homme, on présentait au temple deux pains levés. Les services religieux de la Pentecôte ne duraient qu'un jour.

Avec le septième mois, arrivait la fête des tabernacles ou des récoltes. Cette fête était une action de grâces rendue à Dieu pour les produits des vergers, des oliviers et de la vigne. C'était la dernière et la plus importante de l'année. Le sol avait fourni ses trésors; les moissons étaient

recueillies dans les greniers; l'huile et le vin étaient rentrés, les premiers fruits avaient été mis en réserve. Maintenant Israël venait apporter au Seigneur son tribut de reconnaissance.

Cette fête devait être avant tout une occasion de réjouissances. Elle avait lieu immédiatement après le grand jour des expiations, où le peuple venait de recevoir l'assurance du pardon de ses péchés. En paix avec Dieu, il se présentait devant lui pour louer sa bonté et sa miséricorde. Les travaux de la moisson étaient terminés et ceux de la nouvelle année n'étaient pas encore commencés; le peuple pouvait se livrer sans arrière-pensée aux joies sacrées de cette solennité. Bien que l'ordre de paraître aux fêtes annuelles ne mentionnât que les pères et les fils, il était entendu que tous les membres de la famille devaient également y participer, et l'on y accueillait avec bienveillance les serviteurs, les Lévites, les étrangers et les pauvres.

De même que la Pâque, la fête des tabernacles était commémorative. En souvenir de leur vie errante dans le désert, les Israélites quittaient leurs maisons pour se loger sous des abris ou bocages de verdure, faits « de branches de palmiers, de rameaux d'arbres touffus et de saules de rivière » (Lévitique 23:40, 42, 43). Au premier jour, avait lieu une sainte assemblée, de même qu'au huitième jour qui suivait la fête.

Le but de ces solennités annuelles était d'encourager jeunes et vieux au service de Dieu, tout en donnant aux habitants des diverses parties du pays l'occasion de faire connaissance et de resserrer ainsi les liens qui les attachaient les uns aux autres et au Seigneur. Belle et heureuse chose pour le peuple de Dieu à notre époque, s'il avait aussi une fête des tabernacles, une fête commémorative des biens dont le ciel l'a comblé! De même qu'Israël célébrait le souvenir de la délivrance de ses pères, ainsi que celui de sa conservation miraculeuse durant ses pérégrinations, nous devons, de même, nous souvenir avec gratitude comment Dieu nous a retirés du monde et nous a fait passer des ténèbres à la glorieuse lumière de sa grâce et de sa puissance.

Aux Israélites qui demeuraient à une très grande distance du tabernacle, l'assistance à ces assemblées annuelles prenait plus d'un mois chaque année. Cet exemple de zèle pour la cause de Dieu devrait augmenter à nos yeux l'importance du culte public et la nécessité de subordonner nos intérêts personnels et terrestres aux choses spirituelles et éternelles. Négliger le privilège de nous affermir dans la foi et nous encourager mutuellement dans le service de Dieu, c'est subir une grande perte. Les vérités de la Parole inspirée perdent à nos yeux leur importance et leur éclat. Nos cœurs cessent d'être éclairés et réchauffés par les effluves sanctifiantes d'en haut, et notre vie spirituelle s'étiole.

Les chrétiens en général se privent de bien des joies par leur manque de sympathie. Celui qui se replie sur lui-même ne remplit pas le rôle que Dieu lui a confié. Enfants d'un même Père, nous dépendons tous les uns des autres. Dieu et l'humanité ont des droits sur nous. Lorsque nous cultivons soigneusement la sociabilité de notre nature, nous apprenons à sympathiser avec nos frères et à trouver notre bonheur à leur faire du bien.

La fête des tabernacles était à la fois commémorative et préfigurative. Non seulement elle rappelait le séjour dans le désert, mais, comme fête des moissons, elle célébrait la récolte des fruits et préfigurait le grand jour de la moisson finale. En ce jour, le Seigneur enverra ses anges pour brûler l'ivraie et rentrer le bon grain dans ses greniers. Les méchants seront détruits; les nations pécheresses « disparaîtront comme si elles n'avaient jamais existé » (Abdias 16). Toutes les voix de l'univers s'uniront pour chanter au Seigneur un cantique de louanges. Le voyant de Patmos nous en parle en ces termes: « J'entendis toutes les créatures, dans le ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer et toutes les choses qui s'y trouvent, qui disaient: « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau soient la louange, l'honneur, la gloire et la force aux siècles des siècles. »

(Apocalypse 5:13)

A la fête des tabernacles, le peuple louait Dieu pour ses bienfaits. Grâce aux services du jour des expiations auxquels il venait d'assister, il se réjouissait parce qu'il avait été pardonné et s'était réconcilié avec Dieu. De même, quand les rachetés réunis dans la Canaan céleste seront à jamais délivrés du péché, de la servitude et de la malédiction sous laquelle « toute la création ensemble soupire jusqu'à ce jour » (Romains 8:22),ils se réjouiront d'une joie ineffable et glorieuse. Le grand œuvre du salut que Jésus poursuit en faveur des hommes sera achevé et leurs péchés seront effacés pour toujours.

Cette délivrance est ainsi résumée par le prophète Ésaïe: « Ceux dont l'Éternel aura payé la rançon retourneront et reviendront dans Sion avec des chants de triomphe. Une allégresse éternelle couronnera leur tête; la joie et l'allégresse seront leur partage; la douleur et les gémissements

s'enfuiront. » (Ésaïe 51:11)

Chapitre 53 : Les Premiers Juges

Une fois installées en Canaan, les tribus d'Israël ne firent plus guère de tentatives pour achever la conquête du pays. Satisfaites du territoire acquis, leur zèle se ralentit, puis la guerre prit fin. « Quand Israël fut devenu fort, il rendit les Cananéens tributaires, mais il ne les dépossséda point. » (Juges 1:28)

Les promesses de Dieu s'étaient fidèlement accomplies. Josué avait mis fin à la domination des Cananéens et distribué le territoire entre les tribus. Il ne restait plus à ces dernières, appuyées sur le secours d'en haut, qu'à achever la conquête du pays. Contrairement au commandement de Dieu, les Hébreux s'unirent aux Cananéens et violèrent ainsi les conditions requises pour posséder le pays promis.

Dès le Sinaï, Dieu les mit en garde contre l'idolâtrie et, aussitôt après la proclamation de la loi, Moïse leur communiqua ce message: « Tu ne te prosterneras pas devant leurs dieux et tu ne les serviras point. Tu n'imiteras pas leur conduite, mais tu les détruiras complètement. Tu briseras leurs pierres sacrées. Vous servirez l'Éternel, votre Dieu; il bénira votre nourriture et votre boisson, et j'éloignerai la maladie du milieu de vous. » (Exode 23:24, 25) Puis Dieu promit qu'aussi longtemps qu'ils seraient fidèles, ils vaincraient leurs ennemis:

« J'enverrai ma terreur devant toi; je mettrai en déroute tout peuple chez lequel tu arriveras, et je mettrai tous tes ennemis en fuite devant toi. J'enverrai devant toi les frelons, qui chasseront devant ta face les Héviens, les Cananéens et les Héthiens. Je ne les chasserai pas loin de toi en une seule année, de peur que le pays ne devienne un désert, et que les bêtes sauvages ne se multiplient à tes dépens. Je les chasserai peu à peu loin de toi, jusqu'à ce que tu croisses en nombre, et que tu puisses prendre possession du pays. ... Je livrerai entre vos mains les habitants de ce pays, et vous les chasserez devant vous. Tu ne feras alliance ni avec eux ni avec leurs dieux. Ils n'habiteront pas dans ton pays, de peur qu'ils ne t'entraînent à pécher contre moi, car tu servirais leurs dieux, et ce serait un piège pour toi. » (Exode 23:27-33) Ces directives furent répétées par Moïse de la façon la plus solennelle peu avant sa mort, puis encore par Josué.

Dieu avait placé son peuple en Canaan pour en faire une digue puissante contre le flot de l'iniquité qui menaçait de submerger le monde. Il se proposait de le conduire de conquête en conquête et de livrer entre ses mains des nations plus grandes et plus puissantes que lui. Voici cette promesse: «

Si vous observez avec soin tous ces commandements que je vous ordonne de mettre en pratique, aimant l'Éternel, votre Dieu, marchant dans toutes ses voies et vous attachant à lui, l'Éternel chassera devant vous toutes ces nations, et vous vous rendrez maîtres de nations plus grandes et plus puissantes que vous. Tout lieu que foulera la plante de votre pied vous appartiendra. Votre frontière s'étendra depuis le désert jusqu'au Liban, et depuis le fleuve, le fleuve de l'Euphrate, jusqu'à la mer occidentale. Nul ne pourra subsister devant vous; l'Éternel

votre Dieu répandra devant vous la terreur et l'effroi dans tous les pays où vous porterez vos pas, ainsi qu'il vous l'a déclaré. »

(Deutéronome 11:22-25)

Indifférents à leur haute destinée, les Israélites préférèrent une vie d'aise et de facilité. Ils laissèrent s'envoler les occasions d'achever la conquête du pays, pour se voir, durant bien des générations, harcelés par les restes de ces populations idolâtres, qui furent, ainsi que le prophète le leur avait prédit, « comme des épines dans leurs yeux et comme des aiguillons dans leurs côtés » (Nombres 33:55). Se mélangeant avec les idolâtres, ils « apprirent à faire comme eux » (Psaumes 106:34-38, 40), et le résultat en fut l'idolâtrie qui se répandit dans le pays comme une gangrène. Le Psalmiste en parle en ces termes:

Ils servirent leurs idoles,

Qui furent pour eux un piège,

Et ils sacrifièrent aux démons leurs fils,

Ainsi que leurs filles. ...

Et le pays fut profané par ces meurtres. ...

Le courroux de l'Éternel s'enflamma contre son peuple;

Il prit en aversion son héritage.

(Psaumes 106:34-38, 40)

Pendant la génération qui avait entendu les instructions de Josué, l'idolâtrie fit peu de progrès. Mais les parents avaient donné le mauvais exemple à leurs enfants. L'abandon de la conquête fut une semence néfaste qui produisit des fruits amers durant bien des générations. La vie simple des Hébreux leur avait procuré une santé physique remarquable; mais leurs rapports avec les païens les entraînèrent à des voluptés qui affaiblirent chez eux la vigueur corporelle et mentale. Leurs péchés les ayant séparés de Dieu et privés de sa protection, ils furent subjugués par les nations mêmes qu'ils auraient dû anéantir.» Ils abandonnèrent l'Éternel, le Dieu de leurs pères, qui les avait fait sortir d'Égypte », et « les avait conduits comme un troupeau à travers le désert. ... Ils l'irritèrent par le culte des hauts lieux, et ils excitèrent sa jalousie par leurs idoles. » C'est pourquoi,

Il abandonna le tabernacle de Silo,

La tente dont il avait fait sa demeure parmi les hommes.

Il laissa emmener en captivité le siège de sa puissance;

Il livra sa gloire aux mains de l'ennemi.

(Juges 2:11, 12; Psaumes 78:52, 58, 60, 61)

Dieu n'oublia cependant pas complètement son peuple, au sein duquel se trouvait toujours une minorité de fidèles. De temps à autre, il suscitait des hommes vaillants et pieux qui détournaient Israël de l'idolâtrie et le délivraient de ses ennemis. Mais après la mort du libérateur, le peuple, privé de son autorité, retournait à ses idoles. C'est ainsi qu'Israël parcourut, maintes et maintes fois, au cours de son histoire, les quatre périodes de ce cycle lamentable: apostasie et châtiments, puis repentir et délivrance.

Le roi de Mésopotamie, le roi de Moab, et après eux les Philistins et les Cananéens de Hatsor, conduits par Sisera, devinrent tour à tour les oppresseurs d'Israël. Othniel, Samgar et Ehud, puis Débora et Barac furent suscités pour délivrer leurs frères. Mais de nouveau « les enfants d'Israël firent ce qui est mal aux yeux de l'Éternel et l'Éternel les livra entre les mains des Madianites. » (Voir Juges 6 à 8)

Jusque-là, le joug de l'oppresseur ne s'était fait que légèrement sentir sur les tribus qui occupaient la rive orientale du Jourdain. Mais cette fois ce furent elles qui souffrirent les premières. Les Amalécites, qui habitaient au sud de Canaan, comme les Madianites, à l'est, étaient depuis toujours les ennemis implacables d'Israël. Le second de ces deux peuples avait été à peu près détruit sous Moïse. Mais depuis lors, il s'était considérablement accru et fortifié. Altéré de vengeance, il pensa que le moment était arrivé d'assouvir sa haine contre Israël. Dieu ayant retiré sa protection, tout le pays, aussi bien que les tribus à l'est du Jourdain, souffrirent de leurs déprédations. Ces farouches habitants du désert envahissaient Israël « comme une nuée de sauterelles » (Juges 6:5). Accompagnés de leurs troupeaux comme un fléau dévastateur, ils se répandaient sur toute la surface du pays, depuis le Jourdain jusqu'à la plaine des Philistins.

Aussitôt que les moissons commençaient à blanchir, ils inondaient le pays, cueillaient les fruits, ravageaient les champs, pillaient et maltraitaient les habitants. Puis ils retournaient dans leurs déserts. Les Israélites habitant la campagne abandonnaient leurs maisons et se réfugiaient dans les villes fortifiées, les forteresses, les cavernes des montagnes et jusque dans les rochers inaccessibles. Cette oppression durait depuis sept ans lorsque enfin, dans sa détresse, le peuple reconnut et confessa son péché. Alors le Seigneur lui suscita un libérateur.

Parmi les nombreux clans de la tribu de Manassé, un des plus pauvres était celui qui descendait d'Abiézer, fils de Galaad, dont l'une des familles, celle de Joas, jouait un rôle considérable. La bravoure de ses fils leur avait valu la réputation d'avoir « chacun la taille d'un fils de roi » (Juges 8:18). Sauf un, tous avaient perdu la vie dans des combats contre les Madianites, et le dernier survivant, Gédéon, s'était rendu redoutable aux envahisseurs. C'est à lui que Dieu fit appel pour délivrer son peuple. Pour battre une petite quantité de blé qui avait échappé aux pillards, il s'était retiré auprès du pressoir, où il ne risquait pas d'être aperçu, la vendange étant encore éloignée.

Alors que, silencieux et solitaire, il se livre à cette besogne, Gédéon réfléchit à la triste situation de son peuple et se demande comment le joug de l'oppresseur pourrait bien être brisé.

Soudain, « l'ange de l'Éternel lui apparut et lui dit: Vaillant guerrier, l'Éternel est avec toi! » Gédéon répondit: « Hélas! mon Seigneur, si l'Éternel est avec nous, pourquoi donc tous ces malheurs nous sont-ils arrivés? Où sont toutes ces merveilles que nos pères nous ont racontées, en disant: L'Éternel ne nous a-t-il pas fait sortir de l'Égypte? Car maintenant l'Éternel nous a abandonnés et nous a livrés entre les mains des Madianites. » L'ange reprit: « Va avec cette force que tu as, et délivre Israël de la main des Madianites. N'est-ce pas moi qui t'envoie? »

Gédéon demande alors un signe lui prouvant que celui qui lui parle est bien l'ange de l'Éternel qui, dans le passé, a délivré Israël. Et, se rappelant que les anges venus un jour conférer avec Abraham avaient accepté son hospitalité, il invite le divin messager à prendre quelque nourriture. Il court à sa tente et tire, de ses minces provisions, un chevreau de lait et des gâteaux sans levain qu'il apporte à son hôte. L'ange lui dit: « Prends la viande et les gâteaux sans levain; dépose-les sur ce rocher, et répands le jus. » Gédéon obéit, et il voit alors le signe demandé: l'ange touche ces mets du bout de son bâton; une flamme sort du rocher, consume le repas, puis l'auguste visiteur disparaît.

Joas, père de Gédéon, qui participait à l'apostasie de ses compatriotes, avait élevé à Ophra, son lieu de résidence, un grand autel à Baal, devant lequel les gens de la ville venaient adorer ce dieu. Gédéon reçoit l'ordre d'abattre cet autel, d'en élever un autre à sa place, sur le rocher même où son offrande a été consumée, et d'y offrir un holocauste à l'Éternel. Il fallait que la délivrance d'Israël fût précédée d'une protestation solennelle contre le culte de Baal. Or, l'auteur de la loi des sacrifices avait le droit d'autoriser le fils de Joas, qui n'appartenait pas au sacerdoce, à offrir ce sacrifice.

Gédéon exécute fidèlement les ordres donnés. Mais, s'il le fait en plein jour, il devra affronter une vive opposition; il opère donc en secret. Aidé de ses serviteurs, il accomplit tout en une nuit. Au matin, quand les hommes d'Ophra viennent faire leurs dévotions à Baal, leur fureur est telle qu'ils veulent mettre à mort Gédéon. Mais Joas, auquel on avait raconté la visite de l'ange, prend la défense de son fils: « Est-ce à vous, dit-il, de prendre parti pour Baal? Est-ce à vous de lui porter secours? Quiconque prendra parti pour Baal sera mis à mort aujourd'hui même. » Le rude vieillard ajoute: « S'il est dieu, qu'il plaide sa cause luimême, puisqu'on a démoli son autel! » Si Baal ne pouvait défendre son autel, comment aurait-il pu protéger ses adorateurs?

Toute idée de représailles contre Gédéon étant abandonnée, ce dernier sonne la trompette de guerre et rallie tout d'abord sous son étendard les gens d'Ophra. Des messagers sont envoyés dans la tribu de Manassé comme dans celles d'Aser, de Zabulon et de Nephtali et toutes répondent à l'appel.

Avant de se mettre à la tête de son armée, Gédéon tient cependant à s'assurer encore que l'appel vient de Dieu. Il fait donc cette prière: « Si tu veux délivrer Israël par ma main, comme tu l'as dit, eh bien! je mettrai une toison dans l'aire; si la rosée se pose sur la toison seule et que la terre reste sèche, je connaîtrai que tu délivreras Israël par ma main, comme tu l'as promis. »

Au matin, Gédéon trouve la toison humide, alors que la terre est sèche. Mais un doute s'élève encore dans l'esprit du guerrier: l'épreuve peut n'être pas décisive, puisque la laine absorbe tout naturellement l'humidité de l'air. Il demande alors au Seigneur de lui donner la preuve inverse, tout en le suppliant de ne pas prendre en mauvaise part son extrême prudence. Sa requête lui est accordée, et, fort de cet encouragement, Gédéon, suivi de sa troupe, se met en marche contre les envahisseurs.

Or, « tous les Amalécites, les Madianites et les fils de l'Orient se rassemblèrent; ils passèrent le Jourdain et campèrent dans la vallée de Jizréel ».Gédéon n'avait que trente-deux mille hommes à opposer à une immense armée. Et cependant, il entend de l'Éternel cette étrange parole: « Le peuple qui est avec toi est trop nombreux pour que je livre les Madianites entre ses mains. Israël s'attribuerait la gloire qui m'appartient, en disant: C'est ma main qui m'a délivré. Maintenant donc, fais publier aux oreilles du peuple cet avis: Que celui qui a peur et qui tremble s'en retourne et se retire de la montagne de Galaad. »

Il était évident que ceux qui craignaient d'affronter le danger ou les privations, ou étaient attachés à des intérêts matériels constituaient plutôt un élément de faiblesse pour l'armée d'Israël. En outre, une loi exigeait qu'avant le départ d'une armée pour la guerre, on lût cette proclamation: « Qui parmi vous a bâti une maison neuve, sans en avoir encore pris possession? Que celui-là s'en aille et retourne chez lui, de peur qu'il ne meure dans la bataille, et qu'un autre n'entre en possession de cette maison. Si quelqu'un d'entre vous a planté une vigne, et n'en a pas encore cueilli les fruits, qu'il s'en aille et retourne chez lui, de peur qu'il ne meure dans la bataille, et qu'un autre n'en recueille les fruits. Si quelqu'un s'est fiancé avec une femme, et ne l'a pas encore épousée, qu'il s'en aille et retourne chez lui, de peur qu'il ne meure dans la bataille, et qu'un autre ne l'épouse. » Les officiers devaient ajouter: « S'il est ici un homme qui ait peur et qui sente son cœur faiblir, qu'il s'en aille et qu'il retourne chez lui, de peur que le cœur de ses frères ne vienne à défaillir comme le sien. » (Deutéronome 20:5-8)

En raison du nombre infime de ses hommes comparés à l'armée ennemie, Gédéon avait omis la proclamation usuelle. Quel ne fut pas son étonnement, quand il entendit que son armée était trop considérable! Dans le cœur de ces soldats, Dieu lisait à la fois de l'orgueil et un manque de foi. Remués par les émouvants appels de Gédéon, ils s'étaient promptement enrôlés; mais en voyant la multitude des Madianites, ils avaient été saisis de frayeur. Et cependant, en cas de triomphe, ces mêmes hommes se seraient attribués la gloire qui revenait à Dieu.

Gédéon obéit à la parole de l'Éternel, mais le cœur lui manqua en voyant vingt-deux mille hommes, soit plus des deux tiers de son armée, le quitter pour rentrer à la maison. « L'Éternel dit à Gédéon: le peuple est encore trop nombreux; faisle descendre au bord de l'eau, et là j'en ferai le triage. Celui que je désignerai pour aller avec toi te suivra et celui que je ne désignerai pas restera. » La petite armée, qui s'attendait à passer immédiatement à l'attaque, fut conduite au bord de l'eau. Quelques hommes se baissèrent, prirent lestement un peu d'eau dans leur

main et la portèrent à leurs lèvres, tout en continuant leur marche. Tout le reste de la troupe mit genou en terre pour boire à longs traits dans la rivière. Ceux qui s'étaient contentés de prendre un peu d'eau avec la main étaient au nombre de trois cents. Ce sont ceux-là qui furent choisis. Tous les autres reçurent la permission de s'en aller.

Les moyens les plus simples servent souvent à éprouver les caractères. Les hommes qui, à cette heure de péril, avaient été si prompts à se désaltérer, n'étaient pas de ceux auxquels on pouvait se confier. Dans l'œuvre de Dieu, il n'est pas de place pour les douillets et les indolents. Les hommes qui furent choisis plaçaient le devoir avant le confort. Ce n'étaient pas seulement des hommes de courage et de sang-froid, mais aussi des hommes de foi. Purs de toute souillure idolâtre, ils seront soutenus d'en haut et, par eux, Israël sera sauvé. Le succès ne dépend pas du nombre, mais du caractère. Dieu délivre par quelques hommes aussi bien que par une grande armée.

Les Israélites campèrent au sommet d'une colline dominant la vallée occupée par les envahisseurs. « Or les Madianites, les Amalécites et tous les fils de l'Orient étaient répandus dans la vallée aussi nombreux que des sauterelles, et leurs chameaux étaient innombrables comme le sable qui est sur le bord de la mer. » (Juges 7:12) Devant cette multitude et en songeant à la lutte qui va s'engager le lendemain, Gédéon sent son cœur se glacer. Mais pendant la nuit Dieu l'invite à se rendre, avec Pura son écuyer, au camp des Madianites où il entendra des choses qui seront de nature à l'encourager. Arrivés là, les deux Israélites écoutent un soldat ennemi raconter à son compagnon un songe qu'il venait de faire. « Voici, j'ai fait un songe, disait-il. Je voyais un gâteau de pain d'orge rouler dans le camp des Madianites: il roula jusqu'à la tente, la heurta et la fit tomber. »

La réponse de son compagnon remua profondément ceux qui les écoutaient: « Ce n'est pas autre chose que l'épée de Gédéon, fils de Joas, homme d'Israël. Dieu a livré les Madianites et tout le camp entre ses mains. » Reconnaissant la voix de Dieu dans l'entretien des deux Madianites, Gédéon retourne vers sa poignée d'hommes et leur dit: « Levez-vous; car l'Éternel a livré entre vos mains le camp de Madian. »

Il mit immédiatement à exécution un plan d'attaque qui lui avait été divinement suggéré, et il divisa ses hommes en trois compagnies. Après avoir remis à chacun d'eux une trompette et une torche cachée dans une cruche, il disposa les trois escouades de façon à aborder le camp ennemi de différents côtés. Au milieu du silence de la nuit, à un signal donné par le cor de Gédéon, les trois compagnies se mettent à sonner de la trompette; puis, brisant leurs cruches et brandissant leurs torches enflammées, les trois cents hommes se précipitent sur l'ennemi en poussant ce cri terrible:

« L'épée de l'Éternel et de Gédéon! »

L'armée de Madian qui dormait se réveille brusquement et se voit de tous côtés entourée de torches flamboyantes, tandis que retentit le son de la trompette et le cri strident des

assaillants. Prise de panique, elle se croit aux prises avec des troupes innombrables et fuit en tous sens, en poussant des cris d'épouvante. Prenant, dans leur affolement, leurs propres compagnons d'armes pour des ennemis, les Madianites s'entre-tuent.

La nouvelle de la victoire se répand, et des milliers de guerriers israélites congédiés reviennent et se joignent à leurs frères dans la poursuite de l'ennemi. Celui-ci se dirige en toute hâte vers le Jourdain, pour regagner son pays sur la rive opposée. Mais des messagers envoyés par Gédéon pressent les hommes d'Éphraïm d'intercepter le passage des gués méridionaux. Pendant ce temps, les trois cents hommes, exténués mais indomptables, se mettent à la poursuite de ceux qui ont gagné l'autre rive. Parmi ceux-ci, Oreb et Zéeb, les chefs de l'invasion, sont rejoints, faits prisonniers et mis à mort, tandis que les quinze mille hommes de troupe qui les accompagnent sont complètement dispersés.

Au cours de cette grande défaite, les envahisseurs n'avaient pas perdu moins de cent vingt mille hommes. La puissance de Madian fut à tel point anéantie que cette nation ne fut plus jamais à même de faire la guerre à Israël. La nouvelle que le Dieu d'Israël avait de nouveau combattu pour son peuple se répandit comme l'éclair. Une terreur panique s'empara des nations environnantes quand elles apprirent comment Israël avait triomphé d'un peuple aussi redoutable.

L'homme dont Dieu s'était servi pour accomplir cette délivrance n'occupait aucune situation importante en Israël. Ni gouverneur, ni prêtre, ni Lévite, il se considérait lui-même comme le plus humble de la maison de son père. Mais il était courageux, intègre, se défiant de ses propres forces et disposé à suivre les directives du Seigneur. Les meilleurs serviteurs de Dieu ne sont pas ceux qui possèdent les plus grands talents, mais ceux qui, convaincus de leur propre insuffisance, s'appuient totalement sur lui. Lorsqu'ils unissent leur faiblesse à la force du Très-Haut et leur ignorance à sa sagesse, il les rend vainqueurs. « L'humilité précède la gloire. » (Proverbes 15:33)

Pour anéantir la puissance des ennemis d'Israël, à Jéricho, Dieu avait fait sonner la trompette par l'armée de Josué. Autour du camp madianite, ce fut par la petite troupe de Gédéon. Privés de la puissance et de la sagesse, les plans les mieux établis échouent, tandis que les plus médiocres, accompagnés d'humilité et de foi, réussissent.

Si son peuple possédait une véritable humilité, Dieu pourrait opérer en sa faveur d'une façon prodigieuse. Mais ils sont peu nombreux ceux auxquels il peut donner de grandes responsabilités et des succès remarquables sans qu'ils deviennent orgueilleux et suffisants. Voilà pourquoi, en choisissant des instruments pour son œuvre, Dieu laisse de côté les hommes que le monde estime grands et dont il admire les talents. La confiance en Dieu et l'obéissance à la volonté divine sont essentielles dans les luttes spirituelles du chrétien comme dans les batailles. Dieu est tout aussi disposé aujourd'hui que dans le passé à collaborer avec son peuple et à faire de grandes choses par de faibles instruments. Tout le ciel est prêt à répondre aux

appels adressés à la sagesse et à la force d'en haut et à « faire infiniment au-delà de tout ce que nous demandons et pensons. » (Éphésiens 3:20)

Gédéon revint de la poursuite de l'ennemi pour recevoir des reproches de ses compatriotes. Lorsque, à son appel, les hommes d'Israël avaient rebroussé chemin pour poursuivre les Madianites, les Éphraïmites, par crainte du danger, étaient restés en arrière et s'excusaient du fait que Gédéon ne leur avait pas envoyé de sommation particulière. Mais lorsqu'ils apprirent la nouvelle du triomphe d'Israël, ils furent vexés de n'y avoir point participé. Ils avaient cependant, sur l'ordre de Gédéon, gardé les gués du Jourdain, arrêté les fuyards, tué un grand nombre d'ennemis, notamment les deux chefs, Oreb et Zéeb, et, par là, contribué à la victoire. Non contents de cela, bien que chargés de trophées, jaloux de Gédéon et irrités contre lui, ils l'apostrophèrent brutalement en ces termes: « Pourquoi as-tu agi ainsi à notre égard? Pourquoi ne nous as-tu pas appelés quand tu es allé faire la guerre contre les Madianites? » Sans tenir compte de l'intervention divine, ils parlaient comme si Gédéon avait agi de son propre chef. Ce fait, à lui seul, démontrait qu'ils n'étaient pas dignes d'être choisis comme instruments du

Seigneur.

Gédéon leur répondit: « Qu'ai-je fait en comparaison de vous? Les grapillages d'Éphraïm ne valent-ils pas mieux que la vendange d'Abiézer? Dieu a livré entre vos mains les chefs des

Madianites, Oreb et Zéeb. Qu'ai-je donc pu faire en comparaison de vous? » La jalousie d'Éphraïm aurait pu facilement engendrer une querelle suivie de violences. Mais la modeste réponse de l'homme de Dieu apaisa leur fureur, et ils s'en retournèrent chez eux satisfaits. Ferme et intransigeant lorsqu'il s'agissait de principes, ce « vaillant guerrier » manifesta en cette occasion un rare esprit de conciliation.

De retour de cette brillante victoire, les

Israélites reconnaissants offrirent la royauté à Gédéon et à sa famille. Cette proposition se heurtait aux principes de la théocratie israélite et impliquait le rejet de Dieu comme roi d'Israël. La réponse de Gédéon montre la pureté de ses principes et la noblesse de ses mobiles: « Je ne régnerai pas sur vous, dit-il, et mon fils ne régnera point sur vous. »

Mais un autre piège l'attendait, dans lequel il tomba. Une période d'inactivité succédant à de grandes luttes est souvent plus dangereuse que la bataille. Lorsque le peuple de Dieu a remporté une grande victoire, Satan s'acharne contre lui. Telle est l'explication des projets imprudents qui montèrent à l'esprit de Gédéon. Jusque-là, il s'était contenté de mettre à exécution les ordres du Seigneur. Poussé par une humeur remuante et impatiente, au lieu de se laisser conduire, il se mit à forger des plans pour lui-même.

Il se souvint de l'ordre qui lui avait été donné d'offrir un sacrifice sur le rocher d'Ophra, et conclut qu'il avait été appelé à exercer la prêtrise. Sans attendre aucune instruction divine, il prépara un lieu pour y célébrer un culte analogue à celui du tabernacle. Grâce à la faveur

populaire, il n'eut aucune peine à mener son plan à bonne fin. Comme part du butin pris aux Madianites, il réclama toutes les boucles d'or. En outre, le peuple ajouta des objets de grand prix et les riches vêtements des rois de Madian. En possession de ces dons, Gédéon se fit un éphod et un pectoral sur le modèle de ceux que portait le grand prêtre. Cet acte inconsidéré eut des conséquences funestes pour lui, sa famille et tout Israël. Ce culte illégal induisit un bon nombre d'Israélites à abandonner Dieu et à adorer des idoles. Après la mort de Gédéon, l'apostasie se généralisa et envahit même sa famille. L'homme qui avait abattu l'idolâtrie finit par la ramener au sein de son peuple.

Peu de personnes se font une juste idée de la portée de leurs actes et de leurs paroles. Seul l'avenir dira l'influence exercée par les erreurs des parents sur leurs enfants et petits-enfants, dont ils devront rendre compte. Il y a plus: nos paroles et nos actes produisent sur nous-mêmes des réactions bienfaisantes ou déplorables. Cette pensée donne à la vie présente une solennité redoutable et doit nous pousser à demander à Dieu de nous guider.

Les hommes occupant de très hautes situations peuvent nous égarer. Les plus sages sont sujets à l'erreur et les plus forts peuvent trébucher. Il nous faut constamment recevoir la lumière d'en haut. Notre sécurité consiste à mettre toute notre confiance en celui qui a dit: « Suis-moi. »

Après la mort de Gédéon, « les enfants d'Israël ... ne se souvinrent pas de l'Éternel, leur Dieu, qui les avait délivrés de la main de tous les ennemis d'alentour; et ils ne témoignèrent aucune gratitude à la maison de Jérubbaal-Gédéon, pour tout le bien qu'il avait fait à Israël ». Le peuple oublia ce qu'il devait à son chef et libérateur, et choisit comme roi son fils naturel Abimélec qui, pour affermir son trône, assassina tous les fils légitimes de son père, sauf un seul. Les hommes qui abandonnent la crainte de Dieu s'éloignent rapidement des voies de l'honneur et de la vertu. Mais le sentiment de la miséricorde divine porte à la reconnaissance envers ceux qui, comme Gédéon, ont été des instruments de bénédiction pour leurs contemporains. Aussi la cruauté d'Israël envers la famille de Gédéon n'a-telle rien d'étonnant de la part d'un peuple qui manifestait envers Dieu une si noire ingratitude.

Après la mort d'Abimélec, sous l'administration de juges craignant Dieu, les progrès de l'idolâtrie cessèrent pour un temps. Mais Israël retomba bientôt dans les pratiques des peuples d'alentour. Dans les tribus du nord, les dieux de Tyr et de Sidon avaient beaucoup d'adorateurs. Dans le sud-ouest, on s'attachait aux idoles des Philistins, et dans l'est, à celles de Moab et d'Ammon, qui avaient détourné du vrai Dieu le cœur de leurs pères. Mais l'apostasie ne tarda pas à apporter avec elle son châtiment. Les Ammonites soumirent les tribus orientales, puis, traversant le Jourdain, ils envahirent le territoire de Juda et d'Éphraïm, tandis qu'à l'ouest, montant de leur plaine maritime, les Philistins pillaient et incendiaient la partie occidentale du pays.

Lorsqu'il se vit livré entre les mains d'ennemis implacables, Israël se souvint à nouveau de celui qu'il avait abandonné. « Alors, les enfants d'Israël crièrent à l'Éternel, en disant: Nous

avons péché contre toi; car nous avons abandonné notre Dieu, et nous avons servi les Baals. » (Voir Juges 10:10-16) Mais ce repentir, arraché par le malheur, n'était pas réel. Le peuple déplorait que le péché lui eût attiré de si grands maux, mais non d'avoir déshonoré Dieu et désobéi à sa loi. La vraie conversion est plus que la douleur d'avoir péché: c'est une volteface complète à l'égard du mal.

Cette dernière parole, qui dut frapper de terreur, reporte la pensée à une scène encore future: celle du jour du jugement où devront répondre tous ceux qui auront repoussé la miséricorde de Dieu et méprisé sa grâce. C'est devant ce tribunal que comparaîtront ceux qui auront mis les talents dont Dieu les avait gratifiés — temps, fortune, intelligence — au service des dieux de ce monde. Les hommes qui auront abandonné leur ami fidèle pour jouir du bien-être et du plaisir et qui, tout en se proposant de retourner à Dieu un jour, se sont laissé entraîner par les folies, les divertissements et les frivolités du monde, par les vanités de la mode ou les excès de table; les hommes qui, sourds à la voix de la vérité, ont endurci leur cœur, endormi la voix de leur conscience et trahi leur devoir; qui, en un mot, ont fait fi des choses éternelles et du sacrifice de celui qui s'est donné pour l'homme perdu, récolteront ce qu'ils ont semé. Ils entendront un jour ces paroles solennelles:

Puisque j'ai crié et que vous avez refusé d'entendre;

Que j'ai étendu ma main, et que personne n'y prend garde;

Puisque vous avez rejeté tous mes conseils,

Et quevous ne voulez pas de mes remontrances,

Je me rirai, moi aussi, de votre malheur. ...

Quand la détresse et l'angoisse tomberont sur vous.

Alors, ils crieront vers moi, mais je ne répondrai pas;

Ils me chercheront de grand matin, mais ils ne me trouveront point.

Parce qu'ils ont haï la connaissance,

Et qu'ils n'ont pas choisi la crainte de l'Éternel,

Qu'ils n'ont pas pris plaisir à mes conseils,

Et qu'ils ont dédaigné toutes mes remontrances,

Ils savoureront les fruits de leur conduite,

Et ils se rassasieront de leurs propres conseils!

...

Mais celui qui m'écoute habitera en sûreté,

Il sera tranquille, sans crainte d'aucun mal.

(Proverbes 1:24-31, 33)

Les enfants d'Israël s'humilièrent devant Dieu. « Ils ôtèrent du milieu d'eux les dieux étrangers, et ils servirent l'Éternel, qui ne put supporter plus longtemps l'affliction d'Israël! » Tels sont la miséricorde incompréhensible et le patient amour de notre Dieu. Les Hébreux n'avaient pas plus tôt banni les péchés qui les séparaient de lui qu'il exauça leurs prières et opéra en leur faveur. Il suscita un libérateur en la personne de Jephté le Galaadite, qui déclara la guerre aux Ammonites et mit fin à leur tyrannie, après dix-huit ans d'oppression. Cette douloureuse leçon fut, hélas!

bien vite oubliée, elle aussi.

Le peuple se livra de nouveau au mal, et Dieu permit une fois de plus à leur puissant voisin, les Philistins, de les opprimer. Les Israélites s'étaient mêlés à ces idolâtres; ils participaient à leurs fêtes et à leurs cultes au point qu'ils paraissaient s'être entièrement assimilés à eux d'esprit et de cœur. Mais, brusquement, ces prétendus amis devinrent leurs plus implacables ennemis et cherchèrent à les exterminer par tous les moyens possibles. Durant bien des années, ils furent cruellement opprimés et par moments écrasés par cette nation belliqueuse.

Comme à Israël, il arrive trop souvent aux chrétiens de vouloir gagner les bonnes grâces du monde en se conformant à ses coutumes. Mais ils finissent toujours par s'apercevoir que ces prétendus amis sont de très dangereux ennemis. Pour priver le peuple de Dieu de la protection divine et l'entraîner dans le péché et la perdition, Satan se sert de l'attrait des infidèles. Or, la Bible enseigne positivement qu'il ne saurait y avoir aucun accord entre le peuple de Dieu et le monde. « Mes frères, ne vous étonnez pas si le monde vous hait », écrit un apôtre. Jésus avait déjà dit: « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. » (1 Jean 3:13; Jean 15:18)

Chapitre 54 : Samson

Enveloppés de tous côtés par le spectacle de l'apostasie, les fidèles adorateurs du Très-Haut ne cessaient de lui demander de venir à leur secours. Mais leurs prières semblaient rester sans réponse, et le joug de l'oppresseur s'appesantir d'année en année plus lourdement sur le pays. Dans sa providence, Dieu leur préparait un libérateur. Dès les débuts de la domination philistine, était né un enfant que Dieu destinait à humilier la superbe de ces puissants ennemis de son peuple.

Sur les confins de la contrée montagneuse qui bornait la plaine habitée par les Philistins, dans la petite ville de Tsoréa, habitait Manoah, un des rares Israélites qui fussent restés fidèles au Dieu du ciel. Sa femme, qui était stérile, reçut la visite d'un ange lui annonçant la naissance d'un fils qui délivrerait son peuple. Il lui donna en même temps les directives à suivre pour l'événement attendu: « Prends bien garde dès maintenant, lui dit-il, de ne boire ni vin ni boisson, et de ne manger rien d'impur (Juges 13:4, 7, 14), traduction littérale. — Le mot naziréen signifie le consacré. » Le même régime devait être celui de l'enfant dès sa naissance, et ses cheveux ne devaient jamais être coupés, car il serait consacré à Dieu comme naziréen (Juges 13:4, 7, 14), traduction littérale. — Le mot naziréen signifie le consacré.

La femme décrivit l'ange à son mari et lui communiqua son message. Craignant de commettre quelque erreur dans la manière de s'acquitter de la tâche qui leur serait confiée, Manoah adressa à Dieu cette prière: « Ah! Seigneur, je te prie, que l'homme de Dieu que tu as envoyé vienne encore auprès de nous et qu'il nous enseigne ce que nous devons faire pour l'enfant qui doit naître. »

L'ange reparut, et à la question de Manoah: « Quelle règle de conduite devra suivre l'enfant, et que fera-t-il? » il lui répéta les instructions données: « La femme s'abstiendra de tout ce que je lui ai dit. Elle ne mangera rien du produit de la vigne, elle ne boira ni vin, ni boisson, et elle ne mangera rien d'impur; elle observera tout ce que je lui ai prescrit. »

Dieu réservait au fils promis une mission importante. Aussi, pour qu'il ait les aptitudes indispensables à son accomplissement, fallait-il que les habitudes de sa mère et les siennes fassent l'objet d'une rigide surveillance. Le régime alimentaire d'une future mère ayant une influence sur son enfant soit en bien, soit en mal, elle devait se conformer aux principes de la tempérance la plus stricte. Des conseillères mal avisées prétendent qu'une mère doit satisfaire tous ses désirs et caprices: suggestion aussi erronée que funeste, et que l'ordre solennel donné à la femme de Manoah suffit pour réduire à néant.

La même responsabilité incombe également aux pères de famille. Aussi bien que leurs épouses, ils transmettent leur nature physique et mentale, leur tempérament et leurs penchants à leur postérité. Que d'enfants sont privés, par l'intempérance de leurs parents, de vigueur physique, mentale et morale! Les buveurs, les fumeurs, les hommes dissolus s'exposent à transmettre et transmettent réellement à leur progéniture leur soif inextinguible, des nerfs

irrités, un sang enflammé, des passions et des maladies repoussantes! Les enfants ayant moins de force de résistance aux tentations que leurs parents, il en résulte que chaque génération successive descend d'un degré sur l'échelle de la santé. Les parents sont donc pour une bonne part responsables, non seulement des passions violentes et des désirs déréglés de leurs petits, mais aussi de l'existence de milliers d'enfants qui naissent sourds, aveugles, rachitiques ou idiots. Chaque père et mère devrait s'inspirer de la question de Manoah: « Quelle règle devra suivre l'enfant? » Si tous ceux qui font peu de cas des influences prénatales voulaient relire les instructions solennelles données et réitérées au couple hébreu, ils verraient comment le Créateur envisage cette question.

Mais il ne suffisait pas que le fils attendu reçût de ses parents une bonne constitution; il fallait encore que ces mesures prénatales fussent suivies de la formation de bonnes habitudes. Dès son enfance, le futur juge et libérateur d'Israël devait être astreint aux règles sévères d'une tempérance rigoureuse. Naziréen dès sa naissance, il allait s'abstenir strictement de vin et de toutes boissons similaires. De même, il faut inculquer à tous les enfants dès l'âge le plus tendre la tempérance, le renoncement et la maîtrise de soi.

La prohibition de l'ange s'appliquait à tout aliment « impur ». La distinction entre les animaux purs et impurs, loin d'être un règlement cérémoniel et arbitraire, est fondée sur des principes sanitaires. C'est surtout à l'observance de ces règles qu'il faut attribuer la vitalité merveilleuse qui distingue le peuple juif depuis des milliers d'années. Les principes de la tempérance ne s'appliquent pas seulement à l'usage des boissons fermentées. Il vont bien plus loin. Une nourriture stimulante et indigeste fait souvent à la santé un tort aussi considérable que ces boissons, et communique dans bien des cas les germes de l'intempérance. La vraie tempérance consiste à s'abstenir de tout ce qui est nuisible à la santé et à user avec modération de ce qui lui est favorable. Peu de personnes se rendent bien compte des rapports intimes qui existent entre leur régime alimentaire et leur santé, leur caractère, leur utilité dans ce monde et leur destinée éternelle. Le corps étant le serviteur de l'esprit et non le contraire, nos penchants doivent rester sous la domination de nos facultés intellectuelles et morales.

La promesse faite à Manoah se réalisa par la naissance d'un fils auquel il donna le nom de Samson (le batailleur). On ne tarda pas à remarquer que le jeune garçon possédait une force physique phénoménale, qui ne résidait pas, comme Samson et ses parents le savaient fort bien, dans la puissance de ses muscles, mais dans sa qualité de naziréen, dont sa chevelure était le symbole. Si Samson avait obéi aux commandements de Dieu aussi fidèlement que ses parents, sa carrière eût été plus noble et plus heureuse. Mais ses relations avec les idolâtres le pervertirent. La ville de Tsoréa n'étant pas éloignée du pays des Philistins, Samson y faisait de fréquentes visites. Il y contracta des liaisons qui assombrirent toute sa vie. Une jeune Philistine de la ville de Timna gagna son cœur, et il résolut de l'épouser. A ses parents pieux qui cherchaient à l'en dissuader, il n'eut que cette réponse: « Elle plaît à mes yeux. » (Voir Juges 14 à 16) Arrivé à l'âge viril, alors qu'il allait entrer dans sa divine mission et qu'il aurait dû être particulièrement fidèle au Seigneur, Samson se lia aux ennemis d'Israël! Il ne se demanda

pas si, en épousant la personne de son choix, il allait glorifier Dieu ou si, au contraire, il ne rendait pas impossible la réalisation de sa vocation. Dieu a promis la sagesse aux hommes qui mettent sa volonté au-dessus de tout, et non à ceux qui sont résolus à suivre leurs caprices.

Que de gens imitent la conduite de Samson!

Que de chrétiens ne cherchent pas le conseil de Dieu, n'ont pas sa gloire en vue, et chez lesquels le choix d'un mari ou d'une femme ne dépend que de l'inclination! En conséquence, que de mariages entre croyants et non-croyants! Au lieu que la foi chrétienne exerce une influence prépondérante dans cette question, il arrive trop souvent que les mobiles auxquels on obéit y sont complètement étrangers. Pour étendre constamment son influence sur le peuple de Dieu, Satan met en jeu des passions non sanctifiées et s'efforce de le pousser à s'unir avec ses sujets. Or, le Seigneur a placé à cet égard dans sa Parole les avertissements les plus précis: « Quel accord existe-t-il entre Christ et Bélial [un des noms de Satan], dit l'apôtre Paul, ou quelle part le fidèle a-t-il avec l'infidèle? » (2 Corinthiens 6:15, 16)

Les noces de Samson le mirent en rapports amicaux avec des gens qui haïssaient le Dieu d'Israël. De même, ceux qui contractent volontairement des relations de ce genre jugent indispensable de se conformer à un bon nombre d'usages et de coutumes de la société qui les entoure. Un temps précieux est ainsi gaspillé en pensées et en paroles qui sapent les principes par la base et ébranlent les convictions.

Avant même la fin des noces, la femme pour laquelle Samson avait transgressé les ordres de Dieu faisait preuve de duplicité vis-à-vis de son mari. Indigné de cette perfidie, il la quitte pour s'en retourner seul à Tsoréa. Revenu de sa colère, il revient chercher sa femme et la trouve mariée à un autre! Pour se venger, il met le feu aux blés et aux oliviers des Philistins, qui, de leur côté, font mourir la malheureuse femme, sans se rappeler que c'étaient leurs menaces qui l'avaient poussée à la trahison. Mis en fureur à l'ouïe du traitement barbare infligé à sa femme, Samson — qui avait déjà donné des preuves de sa force extraordinaire en déchirant un jeune lion de ses mains et en tuant trente hommes d'Askalon — » bat complètement les Philistins, en leur infligeant une grande défaite ». Puis, pour échapper aux poursuites de ses ennemis, il se retire dans la caverne du rocher d'Étam, au pays de Juda.

Mais un fort détachement de Philistins pénètre dans la région, et les habitants de Juda, alarmés, consentent lâchement à lui livrer Samson. Trois mille hommes de Juda, auxquels il donne l'assurance qu'il ne leur fera pas de mal, viennent l'arrêter. Il consent à être lié et livré aux Philistins, à condition qu'ils ne le touchent pas, ce qui l'obligerait à les massacrer. Samson, lié de deux cordes neuves, est conduit dans le camp ennemi, où sa vue provoque de grandes démonstrations de joie. Mais tandis que leurs cris font retentir les échos des collines, « l'Esprit de l'Éternel le saisit, et les cordes qu'il avait aux bras deviennent comme du lin brûlé par le feu; les liens tombent de ses mains », puis, s'emparant de la première arme qui lui tombe sous la main, — une mâchoire d'âne, qui devient plus redoutable qu'une épée ou une lance, — il

fait des Philistins un tel carnage qu'ils s'enfuient, fous de terreur, laissant mille morts derrière eux.

Si les Israélites avaient été disposés à se joindre à Samson pour compléter la victoire, ils auraient pu, à ce moment-là, secouer le joug de leurs oppresseurs. Mais, à force de négliger leur mission d'extirper les païens, ils devinrent timides et lâches. Ils s'étaient joints à eux dans leurs honteuses pratiques, toléraient leur cruauté et leur injustice tant qu'elle ne les touchait pas, quitte, si l'oppression fondait sur eux, à se soumettre abjectement. Il leur arrivait même, quand Dieu leur suscitait un libérateur, de l'abandonner et de se joindre à leurs ennemis.

Après sa victoire, Samson, établi juge par les Israélites, exerça cette fonction pendant vingt ans. Mais un acte coupable en prépare un autre. Comme il avait transgressé le commandement de Dieu en prenant une femme chez les Philistins, il retournait parfois chez ses ennemis mortels pour y satisfaire des passions coupables. Confiant en sa force extraordinaire, qui faisait l'effroi des Philistins, il se rendit un jour à Gaza pour y voir une prostituée. Quand ils apprirent son arrivée, les habitants de la ville se réjouirent à la pensée de la vengeance qu'ils allaient pouvoir satisfaire: leur adversaire ne s'était-il pas enfermé dans les murs d'une de leurs cités les mieux fortifiées? Sûrs de leur proie, ils attendirent le matin pour assurer leur triomphe.

A minuit, cependant, réveillé par la voix accusatrice de sa conscience, Samson revient à lui. Quoiqu'il ait violé son naziréat, Dieu ne l'abandonne pas, et sa force prodigieuse le sauvera, cette fois encore. Il se dirige vers la porte de la ville, « il en saisit les battants et les deux poteaux; il les arrache avec la barre, les charge sur ses épaules, et les porte au sommet de la montagne qui est en face d'Hébron ».

Mais le danger qu'il vient de courir ne l'arrête pas sur la pente du mal. Il ne retourne plus chez les Philistins, mais continue de rechercher les plaisirs sensuels qui l'entraînent à sa perte. Non loin du lieu de sa naissance, il « s'éprend d'une femme qui habitait dans la vallée de Sorek; elle s'appelait Dalila ». La vallée de Sorek était célèbre par ses vignes, et c'était là un attrait de plus pour le chancelant naziréen, qui avait déjà bu du vin, et brisé cet autre lien qui l'attachait à la vertu et à Dieu. Les Philistins, qui suivaient avec attention tous ses mouvements, apprirent bientôt le motif avilissant de sa visite, et résolurent de se servir de Dalila pour le perdre.

N'osant s'attaquer à Samson tant qu'il était en possession de sa grande force, ils résolurent d'en découvrir le secret. Ils envoyèrent donc à la vallée de Sorek une députation composée d'hommes influents des diverses provinces de la Philistie, qui soudoyèrent Dalila pour qu'elle leur révèle le grand mystère.

Accablé de questions par la perfide courtisane, Samson l'abuse en lui donnant diverses explications dont la fausseté est aussitôt dévoilée. Dalila accuse alors Samson de fourberie: « Comment peux-tu dire: Je t'aime, puisque ton cœur n'est pas avec moi! Tu t'es joué de moi trois fois, et tu ne m'as pas dit d'où vient ta grande vigueur. » Par trois fois, Samson a eu la

preuve que les Philistins se sont ligués avec Dalila pour le perdre, et chaque fois, son but manqué, elle a tourné la chose en plaisanterie. Dans son aveuglement, Samson bannit toute crainte. Une puissance fascinatrice le retient auprès de cette femme, qui « le harcèle tous les jours de questions et le fatigue de ses instances au point que son âme est impatientée jusqu'à la mort. » Vaincu, Samson découvre finalement son secret: « Le rasoir, révèlet-il, n'a jamais passé sur ma tête, car je suis naziréen, consacré à Dieu dès le sein de ma mère. Si j'étais rasé, ma force m'abandonnerait; je deviendrais faible, et je serais comme tout autre homme. »

Dalila envoie alors immédiatement un messager aux gouverneurs de la Philistie, les pressant de venir sans retard. Tandis que l'hercule israélite dort, elle fait tomber sous le ciseau les tresses de son épaisse chevelure. Alors, comme auparavant, elle lui crie: « Les Philistins sont sur toi, Samson! » Réveillé en sursaut, il se dit: « J'en sortirai comme les autres fois, et je me dégagerai de leurs mains. » Mais il constate « que l'Éternel s'est retiré de lui ». Avant d'oser s'approcher, les Philistins obligent Dalila à l'irriter pour se rendre bien compte qu'il a perdu sa force. Alors ils le « saisissent, lui crèvent les yeux, le font descendre à Gaza, le lient d'une double chaîne d'airain, et lui font tourner la meule dans la prison ».

Quelle déchéance pour le juge et champion d'Israël! Le voilà impuissant, aveugle, enchaîné et assujetti à d'abjectes et pénibles besognes. Petit à petit, il a violé les conditions de sa sainte vocation, et maintenant le voilà tombé au point de trahir son secret! Dieu l'a abandonné! A elle seule, sa longue chevelure n'avait aucune vertu; elle n'était que le signe de sa fidélité envers Dieu. Ce symbole sacrifié aux passions des sens, Samson perd en même temps les avantages dont il est le gage.

La souffrance, l'humiliation et les moqueries des Philistins lui en apprirent plus sur sa faiblesse qu'il n'en avait jamais su auparavant et l'amenèrent à la conversion. Ses cheveux ayant repoussé, sa force lui revint. Mais, enchaîné, il n'inspirait aucune crainte à ses ennemis, qui attribuaient leur victoire à leurs idoles, et insultaient le Dieu d'Israël.

Or, un jour, on annonça une grande fête en l'honneur de Dagon, le dieu-poisson, protecteur de la mer. Gens de la ville et de la campagne, peuple et seigneurs s'assemblèrent de toutes les parties de la plaine philistine. Le vaste temple, ainsi que les galeries, étaient bondés d'adorateurs. Une scène de liesse et de ripaille allait commencer. Après les pompes du sacrifice, viennent la musique et le reste. Pour finir, on amène Samson, comme suprême trophée de la puissance de Dagon. Son apparition est saluée par des cris de triomphe et des ricanements. Peuple et gouverneurs raillent l'impuissance du captif et louent le dieu qui a triomphé de leur adversaire.

A ce moment-là, Samson, se disant fatigué, demande la permission de s'appuyer contre les deux colonnes centrales qui soutiennent la toiture du temple. Puis il murmure silencieusement cette prière: « Seigneur Éternel, je te prie, souviens-toi de moi! O Dieu! donne-moi de la force, cette fois seulement, afin que je me venge des Philistins pour la perte de mes deux yeux! » Embrassant alors les deux colonnes de ses bras puissants, il jette ce cri

terrible: « Que je meure avec les Philistins! » et, « d'un effort suprême », il se cambre en avant. ... « Les deux colonnes du milieu » qui soutiennent l'édifice oscillent, s'ébranlent, et le toit s'écroule avec fracas « sur les princes et sur tout le peuple qui s'y trouve ». « C'est ainsi qu'il fit périr beaucoup plus de gens dans sa mort qu'il n'en avait fait périr pendant sa vie. »

L'idole et ses adorateurs, prêtres et paysans, nobles et guerriers furent tous ensemble ensevelis sous les ruines du temple de Dagon. Parmi eux se trouvait celui que Dieu avait destiné à délivrer son peuple. La nouvelle de cette catastrophe étant parvenue en Israël, les compatriotes de Samson descendirent de leurs collines et, sans rencontrer d'opposition, ils retirèrent le corps de leur héros du milieu des décombres. « Ils remontèrent chez eux, et ils l'ensevelirent entre Tsoréa et Estaol, dans le

tombeau de Manoah, son père. »

La promesse de Dieu annonçant que c'était par Samson qu'il « commencerait à délivrer Israël des Philistins » s'était accomplie. Mais combien tristes avaient été les péripéties de cette vie qui aurait pu servir à la louange de Dieu et à la gloire de son peuple! Demeuré fidèle à sa mission divine, Samson aurait vu les desseins de Dieu se réaliser pour lui dans la respectabilité et l'honneur. Par ses capitulations devant la tentation, ses infidélités à l'égard de sa vocation, sa carrière entachée de défaites s'était terminée par l'esclavage et une mort lamentable.

Physiquement, Samson fut l'homme le plus fort qui vécut ici-bas. Mais en fait de force morale, d'intégrité et de volonté, il se place parmi les plus faibles. On confond souvent de fortes passions avec un fort caractère. Mais, au contraire, l'homme dompté par ses passions est faible. La vraie grandeur se mesure à la puissance des sentiments qu'on subjugue et non à celle des passions par lesquelles on est subjugué.

Le fils de Manoah fut entouré de soins providentiels qui le préparèrent pour l'œuvre à laquelle il était destiné. Il avait grandi dans des conditions propres à développer la force physique, la vigueur intellectuelle et la pureté morale. Mais sous l'influence de mauvaises compagnies, il s'était peu à peu détourné de Dieu, sa seule sauvegarde, et il avait été emporté par le torrent du mal. Les hommes qui rencontrent des épreuves dans l'accomplissement de leur devoir peuvent être assurés de la protection divine. Mais ceux qui suivent volontairement le sentier de la tentation y tombent un jour ou l'autre.

Les hommes que Dieu se propose d'utiliser comme ses instruments en vue d'une œuvre spéciale sont précisément ceux que Satan poursuit de ses tentations avec le plus d'acharnement. Il s'attaque à leurs côtés faibles. Il cherche, par certains défauts de caractère, à s'emparer de tout leur être, sachant bien que ces défauts, caressés, lui livreront la place. Mais nul n'est fatalement voué à la défaite, ni réduit à surmonter la puissance du mal par ses propres forces. Le secours est à la portée de tous ceux qui le désirent réellement. Les anges qui montaient et descendaient l'échelle de Jacob seconderont tout homme sincère dans sa marche vers les plus hauts sommets.

Chapitre 55 : Samuel Enfant

Elkana, riche Lévite de la maison d'Éphraïm, était pieux et intègre. Douce et modeste, Anne, son épouse, était également animée d'une foi sereine et d'une piété fervente. Le privilège, si ardemment convoité par tout Hébreu, de perpétuer son nom, leur avait été refusé: leur intérieur, heureux pourtant, n'était pas égayé par des voix enfantines. A l'exemple de beaucoup d'autres manquant de foi, Elkana se décida à contracter un second mariage, qui fut loin de lui porter bonheur. Des fils et des filles vinrent bientôt réjouir son foyer, mais la beauté de l'institution divine avait été sacrifiée, et la paix bannie de sa maison. Pennina, la seconde femme, jalouse et égoïste, y apportait des manières orgueilleuses et des propos effrontés. Pour Anne, la joie de vivre avait disparu, mais elle supportait son épreuve avec une touchante résignation.

Fidèle aux ordonnances du Seigneur, Elkana se rendait chaque année avec sa famille à Silo, aux grandes solennités, pour adorer et offrir le sacrifice, bien que, par suite d'irrégularités dans l'administration du sanctuaire, on n'y réclamât plus ses services. Mais ces saintes assemblées, consacrées au service de Dieu, étaient troublées par l'épouse acariâtre qui avait assombri sa vie. L'offrande d'actions de grâces faite, toute la famille se réunissait, selon la coutume, pour un festin qui devait être à la fois solennel et joyeux. A cette occasion, Elkana donnait à Pennina comme à chacun de ses fils et à chacune de ses filles sa portion du sacrifice. Plein d'égards envers Anne, et voulant indiquer par là que son affection pour elle était la même que si elle avait un fils, il lui offrait une portion double. La deuxième épouse, alors, dévorée de jalousie, réclamait bruyamment la préséance en vertu des faveurs que le ciel lui avait accordées. Puis elle raillait Anne dont la stérilité était pour elle un signe de la défaveur divine. Les mêmes scènes se répétaient chaque année. Anne, finalement, ne pouvant plus les supporter ni cacher sa tristesse, se mit à verser d'abondantes larmes et se retira de la fête. Son mari chercha en vain à la consoler. « Anne, lui dit-il, pourquoi pleures-tu? Pourquoi ne manges-tu pas, et pourquoi ton cœur est-il triste? Est-ce que je ne vaux pas mieux pour toi que dix fils? » (Voir 1 Samuel 1; 2:1-11)

Sans prononcer aucune plainte, Anne alla répandre devant Dieu la douleur qu'elle ne pouvait partager avec aucun être humain. Dans sa prière, elle le supplia de lui faire le don précieux d'un fils à élever pour lui. Puis elle fit le vœu solennel que si sa requête était exaucée, son enfant serait consacré au Seigneur dès sa naissance.

Tout en priant silencieusement, près de l'entrée du tabernacle, elle « répandait beaucoup de larmes ». Un tel spectacle de piété était rare à cette époque. En revanche, la gloutonnerie, la joie bruyante, même l'ivrognerie se manifestaient fréquemment jusque dans les fêtes religieuses. Héli, le grand prêtre, ayant aperçu cette femme, crut qu'elle était ivre, et, pour la réprimander, il lui dit sévèrement: « Quand donc finira ton ivresse?

Va donc faire passer ton vin. »

Douloureusement affectée par cette parole inattendue, Anne répondit avec douceur: « Non, mon Seigneur; je suis une femme dont le cœur est affligé; mais je répands mon âme devant l'Éternel. Ne prends pas ta servante pour une femme de rien; car c'est l'excès de ma douleur et de mon affliction qui m'a fait parler jusqu'à présent. »

Très touché, le grand prêtre, qui était un homme de Dieu, lui dit alors: « Va en paix, et que le Dieu d'Israël t'accorde la demande que tu lui as adressée. »

La prière d'Anne fut exaucée. Elle enfanta le fils qu'elle avait tant désiré, et l'appela Samuel: « demandé à Dieu ». Cet enfant qu'elle aimait de toute l'ardeur de son cœur de mère, qui la charmait par sa douce naïveté, et dont elle voyait se développer les facultés, lui devenait de jour en jour plus cher. Mais ce fils unique accordé miraculeusement à sa foi, ce trésor qu'elle avait consacré à Dieu, elle ne voulut pas le refuser à celui qui le lui avait donné. Aussitôt que l'enfant put être séparé de sa mère, elle accomplit son vœu.

Reprenant avec son mari le chemin de Silo, Anne présenta son précieux don au grand prêtre en ces termes: « C'est pour cet enfant que je priais. L'Éternel m'a accordé la demande que je lui avais faite. Moi aussi, j'en fais don à l'Éternel; il est consacré à l'Éternel pour tous les jours de sa vie. » Héli fut profondément touché par la foi et la piété de cette femme d'Israël. Indulgent jusqu'à la faiblesse avec ses propres fils, il fut pénétré de respect et de confusion devant cette mère qui se séparait de son unique enfant pour le consacrer au service de Dieu. Intérieurement condamné pour son affection égoïste, il exprima son admiration et sa honte en s'inclinant devant Dieu.

Anne, débordante de joie et de gratitude envers le Seigneur, brûlait de manifester sa reconnaissance et sentait l'Esprit de l'inspiration descendre sur elle. Elle fit entendre cet hymne magnifique:

Cessez de tenir des propos arrogants;

Que des paroles insolentes ne jaillissent plus de vos lèvres;

Car l'Éternel est un Dieu qui sait tout,

Et il ne laisse pas les crimes impunis! ...

L'Éternel fait tressaillir mon cœur de joie. L'Éternel a relevé mon front.

Ma bouche défie mes ennemis;

Car son secours me remplit d'allégresse.

Nul n'est saint comme l'Éternel;

Il n'y a pas d'autre Dieu que toi!

Il n'y a point de rocher comme notre Dieu.

L'Éternel fait mourir et il fait vivre; Il fait descendre au Séjour des Morts Et il en fait remonter.

L'Éternel enrichit et il appauvrit; Il abaisse et il élève.

Il fait sortir de la poussière le misérable,

Et de la fange il retire l'indigent,

Pour les faire asseoir à côté des princes,

Et pour leur donner en héritage un trône de gloire;

Car les colonnes de la terre sont à l'Éternel; Sur elles il a posé le monde.

Il veillera sur les pas de ceux qui l'aiment;

Mais les méchants périront dans les ténèbres;

Car ce n'est point par sa propre force que l'homme aura la victoire.

O Éternel! Que tes ennemis soient écrasés!

Du haut du ciel l'Éternel tonnera sur eux!

L'Éternel jugera les extrémités de la terre!

Il donnera l'empire à son Roi;

Il fera grandir la puissance de son Oint.

La prophétie d'Anne annonçait à la fois l'avènement de David, le futur roi d'Israël, et celui du Messie, l'Oint. Après une allusion aux paroles blessantes d'une femme querelleuse, son cantique passe à la destruction des ennemis de Dieu et au triomphe final de son peuple racheté.

De Silo, Anne revint à sa demeure de Rama, laissant derrière elle son enfant, appelé à s'initier, sous la surveillance du juge d'Israël, au service de la maison de Dieu. Dès ses premières lueurs d'intelligence, Samuel avait appris de sa mère à révérer Dieu et à se considérer comme lui étant consacré. Pour diriger ses pensées vers le Créateur, Anne n'avait rien négligé, et sa sollicitude ne se relâcha pas le jour de leur séparation. Le jeune garçon faisait tous les jours le sujet de ses prières. Chaque année, elle lui confectionnait une robe qu'elle lui apportait lorsqu'elle montait à Silo avec son mari. Dans ce petit costume, souvenir permanent de sa tendresse, chaque filament était entrelacé de prières. Elle ne demandait pas pour lui la gloire de ce monde, mais qu'il fût pur, probe, compatissant. Elle désirait pour lui la véritable grandeur qui consiste à honorer Dieu et à faire du bien à ses semblables.

La récompense d'Anne fut grande. Grand aussi est l'encouragement que peut puiser dans son exemple toute mère de famille qui réfléchit à la mission qui lui est confiée. Les humbles devoirs de la femme, si souvent considérés comme une corvée désagréable, devraient être

envisagés comme un rôle noble et glorieux. Une mère de famille peut exercer une influence bénie dont les répercussions réjouiront son cœur. Sa mission consiste à former le caractère de ses enfants sur le divin Modèle, à conduire leurs pas, à travers la bonne et la mauvaise fortune, dans le sentier qui mène aux gloires célestes, à condition de suivre elle-même les enseignements de Jésus.

Le monde pullule d'influences corruptrices. La mode et le milieu exercent un grand pouvoir sur la jeunesse. Toute mère qui néglige d'instruire, de diriger, de réprimer ses enfants les verra s'engager tout naturellement sur la pente du mal et se détourner du bien. Aussi doit-elle répéter fréquemment la prière de Manoah: « Quelle règle de conduite doit suivre l'enfant, et que devra-t-il faire? » Si elle met en pratique les instructions de la Parole de Dieu, elle recevra la sagesse nécessaire.

« Cependant le jeune Samuel continuait à grandir, et il était agréable à l'Éternel aussi bien qu'aux hommes. » Bien que vivant au tabernacle et occupé au service de Dieu, il n'était pas à l'abri d'influences nuisibles et de mauvais exemples. Les fils d'Héli ne craignaient pas Dieu et n'honoraient pas leur père. Aussi Samuel ne recherchait pas leur compagnie et n'imitait pas leur conduite. Sa constante préoccupation était d'être ce que le Seigneur voulait qu'il fût. Tous les jeunes peuvent en faire autant, car Dieu aime à voir même les tout petits enfants entrer à son service.

Par son caractère doux et aimant, généreux, obéissant et respectueux, Samuel ne tarda pas à gagner l'affection du vieux prêtre auquel il était confié. Affligé par la perversité de ses fils, Héli trouvait du réconfort en la compagnie de ce protégé si serviable et si affectueux. Nul père n'aima son fils plus tendrement que ce vieillard n'aimait ce jeune garçon. On s'étonnait de voir régner une telle affection entre ce simple enfant et le premier magistrat du pays, qui se plaisait à venir se reposer auprès de lui des angoisses et des remords que lui causaient le dérèglement de ses deux fils.

Certaines fonctions étaient interdites aux Lévites avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans. Samuel fit exception à la règle. Encore enfant, il avait été revêtu d'un éphod en signe de consécration au service du sanctuaire. Dès son arrivée au tabernacle, on lui avait confié quelques devoirs en rapport avec ses capacités. Très humbles pour commencer, ces devoirs n'étaient pas toujours agréables; mais il s'en acquittait de son mieux et de bon cœur. Aussi lui offrait-on chaque année des responsabilités plus grandes.

Sa religion faisait partie de tous les devoirs de la vie. Il se considérait lui-même comme un serviteur de l'Éternel, et son service était accepté du ciel, parce qu'il était dicté par l'amour de Dieu et le désir sincère de faire sa volonté. C'est ainsi que Samuel devint le collaborateur du Seigneur des cieux et de la terre, ce qui le préparait à accomplir une œuvre admirable au sein du peuple d'Israël.

Si l'on enseignait aux enfants à considérer leurs humbles occupations quotidiennes comme une tâche qui leur est assignée par le Seigneur, si on leur apprenait à travailler avec fidélité et intelligence, combien les travaux domestiques leur paraîtraient plus agréables et plus honorables! La pensée que chacune de nos besognes doit être accomplie pour le Seigneur donne un charme tout particulier aux occupations les plus humbles. Elle forme un lien entre les humains qui s'en inspirent et les êtres saints qui, dans les cieux, accomplissent la volonté du Créateur.

Le succès en cette vie nous permet l'entrée dans la vie éternelle, il dépend de l'attention minutieuse accordée aux moindres choses. Les plus petites comme les plus grandes œuvres de la création sont marquées du sceau de la perfection. La main qui jette les mondes dans l'espace est celle qui forme les délicates fleurs des champs. Nous devons être parfaits dans notre sphère comme Dieu est parfait dans la sienne. La structure harmonieuse et symétrique d'un caractère beau et fort est composée d'actes et de devoirs successifs accomplis avec conscience jusque dans les plus petits détails. De simples marques de bonté, non seulement égaient le sentier de la vie, mais laissent derrière elles des traces bienfaisantes qui ne périront jamais.

La jeunesse d'aujourd'hui est aussi précieuse aux yeux du Seigneur et aussi utile au monde que le fut Samuel. Notre époque a besoin d'hommes de cette trempe. Jamais œuvre pour Dieu et pour l'humanité n'a été plus grande que celle qui est de nos jours à la portée de ceux qui veulent être fidèles au mandat que Dieu leur a confié.

Chapitre 56 : Héli et ses Fils

A la fois prêtre et juge, Héli remplissait les deux plus hautes fonctions en Israël. Divinement choisi pour exercer le sacerdoce, et occupant le siège judiciaire le plus élevé, il était tout naturellement considéré comme un exemple à suivre, et exerçait par conséquent une grande influence sur tout le peuple.

Malheureusement, ce haut magistrat était incapable de diriger sa propre famille. Père indulgent, aimant la paix et la tranquillité, il ne savait pas user de son autorité pour corriger les mauvaises habitudes et réprimer les passions de ses enfants. Plutôt que de les punir, il préférait se taire et les laisser agir à leur guise. Au lieu de considérer l'éducation de ses fils comme une de ses responsabilités les plus importantes, il ne lui accordait qu'une attention distraite.

Le grand prêtre d'Israël n'ignorait pourtant pas qu'il avait le devoir d'élever et de corriger les enfants que Dieu lui avait confiés, mais il ne voulait pas les contrarier, et, à plus forte raison, les désavouer et les punir. Loin de penser aux terribles conséquences qui pouvaient en résulter, il négligeait de les former pour le service de Dieu et les devoirs de la vie. Il cédait à tous leurs caprices.

Dieu avait dit d'Abraham: « C'est lui que j'ai choisi, afin qu'il commande à ses enfants, et à sa maison après lui, de suivre la voie de l'Éternel, en faisant ce qui est juste et droit. » (Genèse 18:19) Héli, au contraire, se laissait dominer par eux. Cette faiblesse se révéla dans la perversité et l'inconduite de ces jeunes gens qui semblaient ignorer Dieu et sa loi. Familiarisés dès leur enfance avec le sanctuaire, au lieu d'en devenir plus respectueux, ils perdaient complètement de vue son caractère sacré. Le service divin, pour eux, était une chose profane. Leur père n'ayant jamais réprimé leur irrévérence envers son autorité, pas plus que leur manque de respect à l'égard des solennelles cérémonies du sanctuaire, l'âge mûr les trouvait pétris de scepticisme et d'insolence.

Bien qu'ils fussent impropres aux fonctions sacrées, on les avait chargés d'exercer le sacerdoce dans la maison de Dieu, où la manière de présenter les sacrifices avait été réglée de la façon la plus précise. Mais ces hommes impies, méprisant toute autorité jusque dans le service de l'Éternel, ne tenaient aucun compte des règlements relatifs aux sacrifices préfigurant la mort du Sauveur, et destinés à conserver dans les cœurs la foi au Rédempteur à venir.

Les sacrifices de prospérité étant surtout une expression de reconnaissance envers Dieu, on ne devait brûler sur l'autel que la graisse. Une portion spécifiée était réservée au prêtre, et la part principale devait être rendue à l'offrant. Il la consommait avec ses amis en un festin où tous manifestaient leur gratitude envers le grand sacrifice qui devait être offert pour le péché du monde.

Loin de s'associer à la solennité de ce service symbolique, les fils d'Héli ne songeaient qu'à en tirer des avantages personnels. Au lieu de se contenter de la part qui leur était attribuée,

ils réclamaient une portion additionnelle. Plus que cela, ils prétendaient avoir le droit de choisir les morceaux qui leur plaisaient, et si on les leur refusait, ils menaçaient de s'en emparer de force. Le grand nombre de ces offrandes aux fêtes annuelles leur donnait ainsi l'occasion de s'enrichir aux dépens des adorateurs.

Cette conduite scandaleuse enleva au service divin sa solennité et attira le mépris sur les offrandes faites à l'Éternel (Voir 1 Samuel 2:1236). On ne songea plus au grand sacrifice prototype vers lequel tous les regards auraient dû être dirigés. Et ainsi, « le péché de ces jeunes hommes était très grand aux yeux de l'Éternel ».

Mais il y avait plus: ces prêtres indignes déshonoraient leur saint office par le libertinage et on les laissait souiller le temple de l'Éternel par leur présence! Outrés de l'inconduite d'Hophni et de Phinées, un grand nombre de gens cessèrent de fréquenter les cérémonies nationales. Le service de Dieu était méprisé et abandonné, et les gens enclins au mal s'y adonnaient avec d'autant plus d'impudence. La corruption et l'idolâtrie se répandaient parmi le peuple.

Héli, qui avait commis une grande erreur en confiant à ses fils l'administration des choses saintes, excusait leur dérèglement sous un prétexte ou sous un autre. Les choses en arrivèrent au point où le peuple vint se plaindre des actes de violence de ses fils. Il ne lui fut alors plus possible de fermer les yeux. Torturé par le chagrin, il ne put garder le silence plus longtemps. Mais ses fils, qui avaient grandi dans l'impiété, ne furent pas touchés de sa détresse. Ses douces réprimandes ne firent sur eux aucune impression et ne les amenèrent pas à changer de conduite. Pour faire son devoir, Héli aurait dû les destituer et les condamner à mort. Mais il n'osa pas les déshonorer publiquement, et il les maintint dans leur fonction, leur permettant ainsi de continuer à discréditer la cause de Dieu. Obstinément infidèle à sa tâche, le juge d'Israël allait connaître l'intervention divine.

« Un homme de Dieu alla trouver Héli, et lui dit: Ainsi parle l'Éternel: Ne me suis-je pas clairement révélé à la maison de ton père, quand Israël était en Égypte, au service du Pharaon? Je l'ai choisi parmi toutes les tribus d'Israël pour être mon prêtre, pour monter à mon autel, pour faire fumer les parfums et porter l'éphod en ma présence, et j'ai donné à la maison de ton père tous les sacrifices offerts par les enfants d'Israël. Pourquoi foulez-vous aux pieds les sacrifices que j'ai institués dans ma demeure? Tu honores tes fils plus que moi, et vous vous engraissez des prémices de toutes les offrandes d'Israël, mon peuple! C'est pourquoi, ainsi dit l'Éternel, arrière de moi cette pensée! Car j'honore ceux qui m'honorent, mais ceux qui me méprisent seront livrés au mépris. ... Et je m'établirai un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et selon mon désir. Je lui bâtirai une maison stable, et il marchera toujours devant mon Oint. »

Dieu accusait Héli d'honorer ses fils plus que lui. Au lieu de livrer à l'infamie leur conduite abominable, il avait préféré jeter le discrédit sur le service de Dieu. Ceux qui, dans

leur affection aveugle, abandonnent leurs enfants à leurs égarements, les honorent plus que Dieu, puisqu'ils sont plus soucieux de leur plaire que d'honorer le culte du Seigneur.

En sa qualité de grand prêtre et de juge en Israël, Héli était responsable de l'état moral et religieux du peuple de Dieu et plus particulièrement de la conduite de ses fils. Après avoir cherché en vain à remédier au mal par des moyens pacifiques, au lieu de recourir à des mesures plus sévères, il s'était montré incapable de maintenir Israël dans un état de pureté, ce qui lui attirait le déplaisir de Dieu. Ceux qui n'ont pas le courage de condamner le mal, qui sont trop indolents ou trop indifférents pour purifier leur famille, ou l'Église de Dieu, sont responsables des conséquences de leur insouciance. Les maux que nous pourrions réprimer par notre autorité paternelle ou pastorale nous sont imputables au même degré que si nous en étions les auteurs.

Héli ne gouverna pas sa famille selon les principes divins prescrits aux parents. Il suivit sa propre méthode. Indulgent, il ferma les yeux sur les fautes et les péchés de ses fils dans leur jeune âge, en espérant que ces mauvaises tendances disparaîtraient avec le temps. Il s'imaginait que sa méthode éducative était meilleure que celle que Dieu avait donnée dans sa Parole. Il laissa croître chez les siens des penchants coupables, en se disant qu'ils étaient « trop jeunes pour être punis, et que ces défauts disparaîtraient avec l'âge ». C'est ainsi que raisonnent une foule de gens qui oublient que les mauvaises habitudes deviennent une seconde nature. Les enfants qui grandissent sans frein cultivent des traits de caractère dont toute leur vie se ressentira, et qui, très probablement, se reproduiront chez d'autres.

Il n'y a pas de plus grand malheur pour une famille que l'insurbordination des enfants envers leurs parents. Quand ceux-ci se soumettent à tous leurs désirs et leur permettent des choses défendues, les enfants perdent bientôt tout respect pour l'autorité paternelle comme pour l'autorité de Dieu et des hommes. Ils tombent dans les filets de Satan. L'influence d'une famille désordonnée est un danger pour la société; c'est un flot qui grandit et envahit les foyers, les communautés et les gouvernements.

Par sa position, Héli exerçait une plus grande influence que s'il avait été un homme ordinaire. Aussi sa vie de famille fut-elle imitée par tout Israël. L'effet néfaste de son indolence et de sa négligence se fit sentir dans des milliers de foyers. De même, les parents qui se disent religieux et tolèrent le mal chez leurs enfants exposent la vérité divine à l'opprobre. Le genre de piété d'une famille se reconnaît aux caractères qui se forment sous son atmosphère. Les actes parlent plus fort que les belles professions de piété.

Si grands, cependant, que soient les maux résultant de l'infidélité paternelle, ils sont dix fois plus funestes quand ils existent dans les foyers des conducteurs de l'Église. La culpabilité de ceux-ci est d'autant plus grande que leur position est plus élevée.

Dieu avait promis que la famille d'Aaron existerait à jamais devant lui. Mais cette promesse était valable à condition de se consacrer tout entier à l'œuvre du sanctuaire, sans chercher ses avantages ni suivre ses inclinations naturelles. Aussi Dieu déclaret-il: « Loin de

moi cette pensée! » Mis à l'épreuve, Héli et ses fils s'étaient montrés indignes du sacerdoce. Ils n'avaient pas fait leur part: Dieu, qui avait promis de les bénir, ne pouvait faire la sienne.

L'exemple de ceux qui servent à l'autel doit inspirer aux fidèles la révérence pour Dieu et la crainte de l'offenser. Quand les serviteurs du Christ, ceux qui portent aux hommes le message de la réconciliation de la part de Dieu, mettent leurs saintes fonctions au service de leurs intérêts personnels ou de leurs passions, ils deviennent les meilleurs suppôts de Satan. Semblables à Hophni et Phinées, « ils attirent le mépris sur les offrandes faites à l'Éternel ». Pendant un certain temps, ils peuvent cacher leurs vices, mais quand enfin leur véritable caractère est dévoilé, la foi chrétienne en reçoit une atteinte souvent désastreuse. Beaucoup éprouvent dès lors de la méfiance vis-à-vis de tous ceux qui prêchent la Parole de Dieu. Cette question se pose involontairement dans leur esprit: « Cet homme ne serait-il pas semblable à celui qui nous paraissait si chrétien, et qui s'est montré si corrompu »? La Parole de Dieu perd ainsi son pouvoir sur les âmes.

La réprimande qu'Héli adressa à ses fils renferme des paroles d'une portée solennelle et effrayante que chaque ministre de la Parole ferait bien de méditer: « Si un homme pèche contre un autre homme, Dieu peut intervenir; mais s'il pèche contre l'Éternel, qui interviendra en sa faveur? » Si les crimes d'Hophni et Phinées n'avaient nui qu'à leurs semblables, le juge aurait pu obtenir leur pardon en leur infligeant une peine et en exigeant une restitution. Ou s'ils n'avaient pas été coupables d'une faute volontaire, on aurait pu présenter pour eux une offrande pour le péché. Mais leurs forfaits se commettaient au cours de leur ministère comme prêtres du Très-Haut auquel ils présentaient euxmêmes les offrandes pour le péché! Le service de Dieu en était si discrédité devant le peuple qu'aucune expiation en leur faveur ne pouvait être acceptée. Leur propre père, quoique lui-même grand prêtre, n'osait intercéder pour eux et ne pouvait les protéger de la colère d'un Dieu saint. De tous les pécheurs, les plus coupables sont ceux qui exposent au mépris les moyens que Dieu offre aux hommes pour les sauver; ce sont ceux qui « crucifient de nouveau, pour leur part, le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie » (Hébreux 6:6).

Chapitre 57 : L'Arche chez les Philistins

Un autre avertissement allait être donné à la maison d'Héli, mais Dieu ne pouvait le communiquer ni au grand prêtre ni à ses fils, car leurs péchés, semblables à un épais nuage, avaient intercepté la présence du Saint-Esprit. En revanche, le jeune Samuel demeurait fidèle au sein de la décadence générale. Un message de condamnation lui fut alors confié pour ses maîtres et devint le signe de sa vocation de prophète du Très-Haut.

« Alors, la parole de l'Éternel était rare et les visions n'étaient pas fréquentes. Or il se trouva qu'Héli était couché à sa place habituelle. Il commençait à avoir les yeux troubles, et il y voyait à peine. — La lampe de Dieu n'était pas encore éteinte, et Samuel était couché dans le temple de l'Éternel, où se trouvait l'arche sainte. Alors l'Éternel appela Samuel (Voir 1 Samuel 3 à 7), qui répondit: Me voici! Puis il accourut auprès d'Héli, et lui dit: Me voici, car tu m'as appelé. Héli répondit: Je n'ai pas appelé, recouche-toi. »

L'appel ayant été répété trois fois, Samuel y répondit trois fois de la même manière. Héli se rendit compte alors que la voix de Dieu n'était pas adressée à son serviteur à cheveux blancs mais à un enfant. Il y avait là, pour la maison du grand prêtre, une réprimande amère, mais combien méritée!

Exempt d'envie ou de jalousie, le vieux prêtre conseilla à Samuel, au cas où la voix se ferait entendre à nouveau, de répondre: « Parle, ô Éternel, ton serviteur écoute! » Quand l'appel fut répété pour la quatrième fois, le jeune garçon se borna à dire: « Parle, ton serviteur écoute », si grand était son trouble à la pensée que le Dieu du ciel pût lui adresser la parole. Il se révélait à lui de façon qu'Héli en eût connaissance.

« L'Éternel dit à Samuel: Voici, je vais faire en Israël une chose que personne n'entendra sans que ses deux oreilles lui tintent. J'accomplirai alors sur Héli toutes les menaces que j'ai prononcées contre sa maison; je commencerai et j'achèverai. En effet, je lui ai annoncé que je condamnais à jamais sa famille, parce que, connaissant l'infâme conduite de ses fils, il ne les a pas réprimés. C'est pourquoi je jure à la maison d'Héli que jamais son iniquité ne sera expiée ni par sacrifices, ni par oblations. »

« Or Samuel ne connaissait pas encore l'Éternel; la parole de l'Éternel ne lui avait pas encore été révélée. » Cela veut dire qu'il ignorait encore les manifestations directes de la présence divine accordées aux prophètes.

La pensée qu'un si terrible message lui fût confié remplit Samuel de confusion et d'épouvante. Au matin, quoique oppressé par un si lourd fardeau, il se met à vaquer à ses travaux ordinaires, tremblant à la pensée qu'on ne lui pose des questions l'obligeant à faire part des jugements divins prononcés contre celui qu'il révère et qu'il aime. Dieu ne lui ayant pas ordonné de révéler ces effrayantes dénonciations, il demeure silencieux, évitant autant que possible la présence du prêtre.

Mais bientôt Héli, qui s'attend à quelque grand malheur pour lui et sa famille, fait venir Samuel et lui demande de répéter fidèlement ce que l'Éternel lui a dit. Le jeune garçon obéit, et le vieillard, humble et soumis, se courbe sous l'effroyable sentence. Il se borne à dire: « C'est l'Éternel; qu'il fasse ce qui lui semblera bon! »

Héli, cependant, ne montre pas un véritable repentir. Il confesse sa faute, mais sans changer de méthode. Dieu ayant, d'une année à l'autre, différé ses jugements, il aurait pu employer ce répit pour racheter le passé. Mais le vieillard ne prend aucune mesure efficace pour mettre fin aux iniquités qui souillent le sanctuaire et mènent des milliers d'Israélites à la perdition. Dans l'espoir de racheter sa négligence, il se borne à faire connaître à toute la nation le message d'avertissement et de censure adressé à sa maison, et auquel le peuple ne prendra pas plus garde que ses prêtres. La longanimité de Dieu ne servit de rien: Hophni et Phinées continuèrent à fermer l'oreille et le cœur aux menaces du ciel, et à s'enfoncer toujours plus dans le mal.

Les nations environnantes n'ignoraient pas ce qui se passait en Israël. Elles n'en devenaient que plus hardies dans l'idolâtrie et le crime, alors qu'elles auraient ressenti quelque remords si le peuple de Dieu avait conservé sa pureté. Mais le jour des rétributions approchait. On avait défié l'autorité de Dieu et méprisé son culte. Il était temps qu'il intervînt pour venger l'honneur de son nom.

« Israël sortit en guerre à la rencontre des Philistins, et campa près d'Ében-Ézer, tandis que les Philistins étaient campés à Aphek. » Cette expédition avait été entreprise par les Israélites sans que Dieu l'eût conseillée, et sans l'assentiment du prêtre ou d'un prophète. « Les Philistins se rangèrent en bataille contre Israël; le combat s'engagea, et Israël fut battu par les Philistins, qui tuèrent sur le champ de bataille environ quatre mille hommes. » Comme les troupes revenaient à leur camp, défaites et démoralisées, « les anciens d'Israël dirent: Pourquoi l'Éternel nous a-t-il laissé battre aujourd'hui par les Philistins? » Cent fois dignes des châtiments de Dieu, ils ne voyaient pas que leurs péchés étaient la cause de cette calamité. Ils dirent alors: « Allons prendre à Silo l'arche de l'alliance de l'Éternel; qu'elle soit ramenée au milieu de nous, et qu'elle nous délivre de la main de nos ennemis. »

Dieu n'avait ni ordonné ni permis que l'arche fût transportée sur le lieu du combat. Mais quand les Israélites, qui comptaient sur elle pour remporter la victoire, la virent, portée par les fils d'Héli, ils poussèrent des cris de joie. D'autre part, quand les Philistins — qui considéraient l'arche comme étant le Dieu d'Israël et lui attribuaient les exploits extraordinaires des Hébreux — entendirent ces clameurs, ils « demandèrent: Que signifient ces grands cris de joie dans le camp des Hébreux? Alors on leur apprit que l'arche de l'Éternel était arrivée dans le camp, et ils eurent peur; car ils disaient: Dieu est venu dans le camp! Il n'en était pas ainsi ces jours passés. Malheur à nous! Qui nous délivrera de ces dieux si puissants? Ce sont ces dieux qui ont frappé les Égyptiens de toutes sortes de plaies dans le

désert. Philistins! fortifiezvous et soyez des hommes! de peur que vous ne deveniez des esclaves des Hébreux, comme ils ont été les vôtres. Soyez des hommes et combattez! »

Les Philistins livrèrent un furieux combat qui eut comme conséquence une défaite sanglante pour Israël: trente mille hommes jonchèrent le champ de bataille; l'arche de Dieu fut prise, et les deux fils d'Héli moururent en voulant la défendre. Une fois de plus, l'histoire enregistrait ce fait: l'iniquité du peuple de Dieu ne reste pas impunie. Plus est grande chez celui-ci la connaissance de la volonté divine, plus grave est son péché.

Un effroyable malheur venait de frapper Israël: l'arche de Dieu était entre les mains de l'ennemi. En perdant le symbole de la présence et de la puissance divines, il perdait sa gloire. Cette arche sainte rappelait les manifestations prodigieuses de son pouvoir. Chaque fois qu'elle était apparue, aux premiers jours d'Israël, des victoires extraordinaires avaient été enregistrées. Elle occupait le lieu très saint du tabernacle. Couverte par les ailes des deux chérubins d'or et enveloppée de la gloire de la Shékina, elle était le symbole visible du Dieu très-haut. Mais à cette heure néfaste, elle n'avait pas donné la victoire ni défendu son peuple consterné.

Les Israélites ne voyaient pas que leur religion formaliste les privait de la puissance de Dieu. L'arche était pour eux le symbole de la présence divine; mais ils violaient effrontément la loi qu'elle renfermait et contristaient le Saint-Esprit. Dans ces conditions, elle ne leur était pas plus utile qu'un sarcophage ou un coffret quelconque. En outre, Israël en était venu à considérer l'arche de la même façon que les païens regardaient leurs dieux, et à se figurer que la force et le salut résidaient en elle. Le culte qu'il rendait à l'arche n'était que du formalisme, de l'hypocrisie et de l'idolâtrie. Ses péchés l'avait séparé de Dieu, la victoire ne pouvait plus couronner ses armes. Il ne suffisait pas que l'arche et le sanctuaire fussent au milieu d'Israël. Ce n'était pas assez que les prêtres offrissent des holocaustes et que le peuple fût appelé le peuple de Dieu. Le Seigneur n'a pas égard à la prière de celui qui garde l'iniquité dans son cœur. Il est écrit que « si quelqu'un détourne l'oreille pour ne point écouter la loi, sa prière même est en abomination » (Proverbes 28:9).

A Silo, cependant, Héli, aveugle et accablé par l'âge, attend, « le cœur tremblant pour l'arche de Dieu », le résultat du conflit. Assis chaque jour devant la porte du tabernacle, près du grand chemin, il attend l'arrivée de quelque messager venant du champ de bataille. Enfin, un Benjamite, « les vêtements déchirés, la tête couverte de poussière », passe en courant sur le chemin qui monte à la ville. Sans faire attention au vieillard posté au bord de la route, il arrive à la cité et annonce la nouvelle de la catastrophe à la foule atterrée qui « se met à pousser des cris ».

Le bruit des lamentations parvient jusqu'au prêtre solitaire. On lui amène le messager de malheur, qui lui dit: « Israël s'est enfui devant les Philistins; le peuple a même éprouvé un grand désastre. De plus, tes deux fils, Hophni et Phinées, sont morts. » Bien que ces nouvelles fussent terribles, Héli put les supporter, car il s'y attendait. Mais le messager ajoute immédiatement: « Et l'arche de Dieu a été prise. » Alors une expression d'angoisse indicible se

peint sur le visage du vieillard. La pensée que son péché ait pu déshonorer Dieu au point de se retirer d'Israël dépasse la mesure de ses forces. Foudroyé par la douleur, « il tomba de son siège à la renverse », « se rompit la nuque et mourut ».

La femme de Phinées, qui, contrairement à son mari, craignait et servait Dieu, fut également victime de la triple nouvelle de la perte de son époux, de la prise de l'arche et de la mort subite de son beau-père. Le dernier espoir d'Israël lui parut s'être envolé. A cette heure désastreuse, un enfant lui naquit, qu'elle nomma « Icabod » (la gloire a disparu), répétant tristement de sa voix mourante: « La gloire est bannie d'Israël. ... Oui, plus de gloire pour Israël; car l'arche de Dieu est prise. »

Pour châtier l'infidélité de son peuple, le Seigneur se sert souvent de ses ennemis les plus acharnés. Les méchants peuvent alors triompher.

Mais le moment vient où ceux-ci doivent, à leur tour, subir l'effet des jugements de celui qui punit l'iniquité partout où elle prévaut. Cependant, Dieu n'avait pas abandonné son peuple, et la joie des idolâtres ne fut pas de longue durée. Le Seigneur s'était servi des Philistins pour punir Israël: il va maintenant se servir de l'arche pour châtier les Philistins. Son invisible présence frappera de terreur et de destruction les contempteurs de sa loi.

Triomphants, les Philistins transportèrent l'arche à Asdod, l'une de leurs cinq principales villes, et la placèrent dans la maison de leur dieu Dagon. Ils s'imaginaient que la vertu qui avait toujours accompagné l'arche allait être mise à leur service, et que cette force, ajoutée à celle de Dagon, les rendrait invincibles. Mais quand on pénétra dans le temple, le lendemain matin, une scène jeta les Philistins dans la consternation: Dagon était à terre, prosterné sur sa face devant l'arche de l'Éternel. Les prêtres relevèrent respectueusement l'idole et la remirent à sa place. Le lendemain, ils la trouvèrent à nouveau devant l'arche, étrangement mutilée. La partie supérieure de l'idole ressemblait à un homme, et la partie inférieure à un poisson. Ce qui figurait un homme avait été séparé en tronçons, ne laissant entière que la partie ressemblant à un poisson. Saisis d'horreur, les prêtres et le peuple virent dans ce mystérieux événement le sinistre présage de leur destruction et de celle de leur idole par le Dieu des Hébreux. L'arche fut alors transportée du temple dans un bâtiment isolé.

Les habitants d'Asdod furent frappés d'une maladie douloureuse et fatale. Se souvenant des plaies qui avaient autrefois atteint les Égyptiens, le peuple attribua l'épidémie à la présence de l'arche, et on décida de l'envoyer à Gath. Le fléau la suivit; les habitants de cette ville expédièrent le redoutable meuble à Ékron dont la population, frappée de terreur, s'écria: « On transporte chez nous l'arche du Dieu d'Israël pour nous faire mourir, nous et notre peuple! » La ville eut beau demander protection à ses dieux, comme l'avaient fait les habitants de Gath et d'Asdod, l'invisible destructeur n'en continua pas moins son œuvre, de sorte que « les cris de détresse montaient de la ville jusqu'au ciel ». N'osant plus loger l'arche dans les lieux habités, les Philistins l'exposèrent en pleine campagne. Alors des souris infestèrent le pays et

ravagèrent les produits du sol, aussi bien dans les greniers que dans les champs. La nation se vit alors menacée de destruction, tant par le fléau de la maladie que par celui de la famine.

L'arche resta ainsi sept mois en Philistie, sans que les Israélites fissent rien pour la recouvrer. Ce temps écoulé, les Philistins se montrèrent tout aussi désireux de s'en débarrasser qu'ils l'avaient été de s'en emparer. Au lieu d'une source de force, elle n'avait été qu'un fléau. Mais comment s'en défaire? Partout où elle était transportée, les jugements de Dieu la suivaient. On réunit les princes, les prêtres et les devins, et on leur demanda avec angoisse: « Que ferons-nous de l'arche de l'Éternel? Dites-nous de quelle manière nous devons la renvoyer à sa résidence habituelle. » Les prêtres conseillèrent de lui adjoindre une riche offrande d'expiation, disant: « Si vous guérissez, vous saurez pourquoi sa main n'a cessé de peser sur vous. »

Pour conjurer un fléau quelconque, les païens avaient coutume de faire une image de celui-ci ou de la partie du corps spécialement touchée. L'effigie d'or, d'argent ou de tout autre métal était placée comme talisman dans un lieu bien en vue. Une coutume analogue existe encore dans certains pays païens où l'on apporte avec soi dans le temple de son dieu, en qualité d'hommage, une image du membre malade.

Conformément à cette superstition universelle, les seigneurs philistins conseillèrent d'offrir « cinq imitations d'hémorroïdes d'or et cinq souris d'or, autant qu'il y avait de princes chez les Philistins, car, dirent-ils, une même plaie vous a tous frappés, vous et vos princes ».

Ces hommes sages reconnaissaient qu'un pouvoir supérieur accompagnait l'arche; mais ils ne conseillaient pas au peuple de se détourner de son idolâtrie pour servir l'Éternel. Contraints, par des châtiments douloureux, de se soumettre à l'autorité du Dieu d'Israël, ils ne l'en haïssaient pas moins. C'est ainsi que des pécheurs, convaincus par les jugements du Très-Haut qu'il est inutile de combattre contre lui, se voient dans l'obligation de se soumettre à son pouvoir tout en repoussant son joug. Ce genre de soumission ne peut sauver personne. Pour être reçu en grâce, il faut s'abandonner à la volonté divine.

Il existait néanmoins, parmi les Philistins, des hommes prêts à s'opposer au retour de l'arche dans son pays. Un tel aveu de la puissance du Dieu d'Israël eût été, selon eux, humiliant pour l'orgueil de la Philistie. Mais « les prêtres et les devins » leur dirent: « Pourquoi endurcir votre cœur comme l'ont fait les Égyptiens et le Pharaon? » Un plan fut alors proposé qui reçut l'assentiment de chacun et fut aussitôt mis à exécution. Pour éviter tout danger de souillure, l'arche ainsi que les offrandes expiatoires en or furent placées sur un chariot neuf. A celui-ci, on attela deux jeunes vaches qui n'avaient jamais porté le joug. L'attelage fut alors laissé libre d'aller où il voulait. « Si l'arche monte du côté de son pays, vers Beth-Sémès, dirent les prêtres et les devins, c'est l'Éternel qui nous a fait ce grand mal; sinon, nous saurons que ce n'est pas sa main qui nous a frappés, mais que tout cela nous est arrivé par hasard. »

Les jeunes vaches prirent en mugissant la route qui mène directement à Beth-Sémès. Guidées par une main invisible, les bêtes ne s'écartèrent pas de la route, et l'arche, accompagnée de la présence divine, arriva sans encombre à destination.

C'était au temps des blés. Les gens de BethSémès moissonnaient dans la vallée. « Ils levèrent les yeux, aperçurent l'arche, et se réjouirent à cette vue. Le chariot arriva dans le champ de Josué, à Beth-Sémès, et s'y arrêta. Il y avait là une grande pierre; on fendit le bois du chariot, et on offrit les vaches en holocauste à l'Éternel. » Les princes des Philistins, qui avaient suivi l'arche « jusqu'au territoire de Beth-Sémès », ayant été témoins de sa réception, s'en retournèrent chez eux, où ils constatèrent que la plaie avait cessé, et que, par conséquent, les calamités étaient un jugement du Dieu d'Israël.

Les Bethsémites répandirent aussitôt la nouvelle que l'arche était en leur possession, et les gens de la contrée environnante accoururent pour saluer son retour. Elle fut placée sur la pierre qui avait d'abord servi d'autel, et des sacrifices furent offerts devant elle à l'Éternel. Si ces Israélites s'étaient alors repentis de leurs péchés, ils auraient joui de la bénédiction d'en haut. Mais tout en se réjouissant du retour de l'arche comme d'un heureux présage, ils transgressaient la loi du Seigneur. Ils n'avaient de sa sainteté qu'une vague idée. Au lieu de préparer à l'arche un lieu convenable, ils la laissèrent dans le champ, tout en continuant à la contempler et à s'entretenir de la manière merveilleuse dont elle leur était revenue. Ils en vinrent à se demander en quoi pouvait bien consister son pouvoir extraordinaire, et finalement, vaincus par la curiosité, ils s'enhardirent à en soulever le couvercle.

Tout Israël avait appris à considérer l'arche avec une révérence mêlée d'un saint effroi. Des anges invisibles l'accompagnaient dans tous ses déplacements. Quand les Lévites la transportaient d'un lieu à l'autre, ils ne devaient pas même la regarder. Une fois l'an seulement, il était permis au grand prêtre de la contempler. Les Philistins, quoique idolâtres, n'avaient pas osé en soulever les draperies. Aussi l'audace irrespectueuse des Bethsémites fut-elle immédiatement châtiée. Un grand nombre d'entre eux furent frappés de mort soudaine.

Loin de se repentir de leur péché, les survivants regardèrent l'arche avec une crainte superstitieuse. Pressés de s'en débarrasser, et n'osant la toucher, les Bethsémites envoyèrent dire aux gens de Kirjath-Jéarim de venir l'emporter. Les habitants de cette ville savaient que l'arche était un gage de la faveur divine pour les fidèles. Pleins de joie à cette nouvelle, ils vinrent et l'emmenèrent solennellement en leur ville, et la déposèrent dans la maison du Lévite Abinadab. Celui-ci en remit le soin à son fils Éléazar, chez qui elle resta bien des années.

Après que l'Éternel se fut manifesté à Samuel en vision pour la première fois, celui-ci avait été reconnu comme prophète par le peuple tout entier. En communiquant courageusement l'avertissement de Dieu à la maison d'Héli, quelque douloureux et pénible que fût ce devoir, le fils d'Anne avait donné la preuve qu'il était digne d'être le messager du Très-Haut. « L'Éternel était avec lui; il ne laissait tomber à terre aucune de ses paroles. De Dan jusqu'à Béer-Séba, tout Israël reconnut que Samuel était établi prophète de l'Éternel. »

En tant que nation, les Israélites étaient irréligieux et idolâtres. Samuel parcourait le pays, visitait les villes et les villages, s'efforçant de ramener les cœurs à Dieu. Ses travaux ne restèrent pas sans résultats. Après avoir subi le joug de ses ennemis durant vingt ans, « toute la maison d'Israël se lamenta après l'Éternel ». Samuel leur donna ce conseil: « Si c'est de tout votre cœur que vous revenez à l'Éternel, ôtez du milieu de vous les dieux de l'étranger et les Astartés, attachez-vous de tout votre cœur à l'Éternel et servez-le, lui seul. Il vous délivrera de la main des Philistins. »

La vraie piété était enseignée aux jours de Samuel comme au temps de notre Seigneur. Pour Israël, comme pour les chrétiens, les formes extérieures, sans la grâce, n'ont aucune valeur. Aujourd'hui comme alors, ce qu'il faut, c'est un réveil de la vraie religion du cœur. Le premier pas pour ceux qui veulent revenir à Dieu, c'est de se convertir. Nul ne peut le faire pour un autre. Individuellement, nous devons nous humilier devant Dieu et abandonner nos idoles. Quand nous aurons fait notre part, le Seigneur nous accordera son salut.

En réponse au désir des tribus, une grande assemblée se se réunit à Mitspa, où un jeûne solennel fut célébré. Profondément humilié, le peuple confessa ses péchés, et, pour donner une preuve de sa fidélité, il investit Samuel de l'autorité de juge. Les Philistins, s'imaginant que cette assemblée était un conseil de guerre, rassemblèrent un fort détachement de troupes pour disperser les Israélites avant qu'ils fussent prêts au combat. La nouvelle de leur approche jeta la terreur parmi le peuple, qui adressa à Samuel cette supplication: « Ne cesse pas de crier pour nous à l'Éternel, notre Dieu, afin qu'il nous délivre de la main des

Philistins. »

Au moment où le prophète offrait un agneau en holocauste à l'Éternel, les Philistins s'approchèrent pour livrer bataille. Alors celui qui était descendu sur le mont Sinaï au milieu du feu, de la fumée et des tonnerres, celui qui avait ouvert la mer Rouge et partagé le Jourdain devant les enfants d'Israël manifesta de nouveau sa puissance. Un terrible orage s'abattit sur l'armée ennemie, et la terre fut couverte des cadavres de ces redoutables guerriers.

Partagés entre l'espérance et la crainte, les Israélites étaient demeurés silencieux. Quand ils virent les Philistins frappés à mort, ils comprirent que Dieu avait accepté leur conversion. Nullement préparés pour la guerre, ils s'emparèrent des armes des soldats mis hors de combat et poursuivirent l'armée en fuite jusqu'à Beth-Car. Cette victoire fut remportée sur le lieu même où l'arche avait été capturée, vingt ans auparavant, là où les Israélites avaient été battus par les Philistins, et les fils d'Héli tués.

On peut bien dire que, pour les nations comme pour les individus, le sentier de l'obéissance au Seigneur est celui de la sécurité et du bonheur, tandis que la voie de la transgression ne mène qu'à la défaite et au désastre. Les Philistins subirent une telle défaite qu'ils abandonnèrent les forteresses prises aux Israélites et s'abstinrent pendant bien des

années de tout acte d'hostilité. D'autres nations suivirent leur exemple, de sorte qu'Israël eut la paix aussi longtemps que Samuel resta le seul administrateur des affaires.

Pour qu'on n'oubliât jamais cet événement, Samuel éleva, entre Mitspa et le rocher, une grande pierre comme mémorial. Il l'appela « Ében-Ézer », pierre du secours, disant au peuple: « Jusqu'ici, l'Éternel nous a secourus. »

Chapitre 58 : Les Écoles de Prophètes

La sollicitude de Dieu pour Israël ne se bornait pas aux seuls intérêts religieux du peuple. Tout ce qui touchait à son bien-être physique et à son éducation relevait de sa providence et rentrait dans la sphère de la loi divine. Dieu avait ordonné aux Hébreux d'enseigner ses ordonnances à leurs enfants et de les mettre au courant de tout ce qu'il avait fait pour leurs pères. C'était là un des devoirs essentiels des parents, dont ils ne pouvaient se décharger sur d'autres. Ce n'étaient pas des lèvres étrangères mais le cœur aimant du père et de la mère qui devait révéler Dieu à l'enfant.

La pensée du Très-Haut devait s'associer à tous les événements de la vie quotidienne. Il fallait que les grandes délivrances du passé, ainsi que les promesses du Rédempteur à venir, fussent souvent rappelées dans les familles israélites, et que l'usage de figures et de symboles aidassent à graver ces faits dans les mémoires. Les grandes vérités relatives à la providence divine et à la vie future étaient ainsi inculquées à la jeunesse, à laquelle on apprenait à voir Dieu à la fois dans la nature et dans les Écritures. Les étoiles, les arbres et les fleurs des champs, les monts majestueux et le murmure des ruisseaux, tout leur parlait du Créateur. D'autre part, les cérémonies solennelles du tabernacle, tant celles du culte public que celles des sacrifices, étaient aussi des révélations de Dieu.

Telle fut l'éducation de Moïse dans l'humble chaumière de Gossen et celle de Samuel sur les genoux de la fidèle Anne. Telle fut celle de David dans les montagnes de Bethléhem, et celle de Daniel avant la prise de Jérusalem et son exil à Babylone. Telles furent aussi les premières leçons de Jésus à Nazareth, et celles de Timothée, instruit dans les saintes Lettres par sa mère Eunice et Loïs, son aïeule (2 Timothée 1:5; 3:15).

A l'instruction de la jeunesse israélite au foyer vint s'ajouter, au temps de Samuel, l'établissement des écoles de prophètes. On y admettait tout jeune homme désireux de sonder plus à fond les vérités de la Parole de Dieu et de devenir docteur en Israël. Samuel les fonda pour opposer une digue à la corruption, et travailler ainsi à la prospérité future de la nation en lui fournissant des hommes craignant Dieu et aptes à servir en qualité de dirigeants et de conseillers.

Les jeunes gens studieux, intelligents et pieux réunis dans ce but par Samuel étaient appelés « fils des prophètes ». Alors qu'ils communiaient avec Dieu et étudiaient sa Parole et ses œuvres, la sagesse d'en haut s'ajoutait à leurs talents naturels. Leurs maîtres versés dans la connaissance des saintes Lettres étaient revêtus de l'onction du Saint-Esprit. Pour leur science comme pour leur piété, ils inspiraient le respect et la confiance. Aux jours de Samuel, il existait deux de ces écoles: l'une à Rama, la résidence du prophète, l'autre à Kirjath-Jéarim où se trouvait l'arche de l'alliance.

D'autres encore furent ouvertes plus tard.

Les élèves de ces écoles subvenaient à leur entretien par la culture du sol ou l'exercice de quelque métier. En Israël, on ne trouvait pas cela étrange ni contraire à la dignité. On regardait plutôt comme un crime le fait de laisser grandir un jeune homme sans lui apprendre un métier manuel. L'ordre de Dieu voulait que chaque enfant en eût un, même celui qui se destinait à une vocation religieuse. Jusqu'au temps des apôtres, beaucoup de conducteurs religieux en Israël subvenaient à leurs besoins par le travail de leurs mains. L'apôtre Paul et Aquilas ne sont pas moins honorés pour avoir gagné leur vie en faisant des tentes.

Les principaux sujets d'étude, dans ces écoles, étaient la loi de Dieu, y compris les instructions données à Moïse, l'histoire sainte, la musique sacrée et la poésie. L'enseignement y était bien différent de celui de nos écoles de théologie, dont beaucoup d'étudiants sortent moins avancés dans la vraie connaissance de Dieu et dans la vérité religieuse que quand ils y sont entrés. Dans l'ancien temps, l'unique but de toute étude était la connaissance de la volonté de Dieu et des devoirs de l'homme. On y cherchait les hauts faits du Seigneur dans les annales de l'histoire sacrée. On y dévoilait les grandes vérités renfermées dans les symboles du culte destinés à diriger les regards sur son objet central: l'Agneau de Dieu qui devait ôter le péché du monde. On y enseignait à s'approcher de Dieu avec foi, à étudier ses lois et à y obéir. Des maîtres qualifiés et sanctifiés tiraient du trésor de la vérité divine des choses nouvelles et des choses anciennes, et l'Esprit de Dieu s'y manifestait par des prophéties et des hymnes sacrés.

La musique devait élever les pensées vers les choses nobles et pures, et éveiller dans l'âme des sentiments d'amour et de reconnaissance envers Dieu. Quel contraste entre cette ancienne coutume et les usages auxquels, aujourd'hui, on fait trop souvent servir l'art musical! Que de personnes emploient ce don, non pour glorifier Dieu, mais pour se faire admirer! L'amour de la musique entraîne les imprudents à s'unir aux mondains dans des lieux de plaisir que Dieu a défendus à ses enfants. Il en résulte que ce don même, qui serait un grand bienfait s'il était bien employé, devient entre les mains de Satan un des plus puissants attraits pour éloigner des réalités éternelles.

La musique fait partie du culte rendu à Dieu dans les cours célestes. Aussi devons-nous, dans nos cantiques de louanges, nous rapprocher le plus possible des chœurs angéliques. La culture de la voix est une partie importante de l'éducation et ne devrait pas être négligée. Dans les services religieux, tout autant que la prière, le chant est un acte de culte. Mais pour donner à un cantique l'expression voulue, il faut que le cœur s'y associe.

Quelle différence entre ces écoles dirigées par les prophètes et nos établissements scolaires modernes! Qu'ils sont rares, ceux qui ne sont pas dirigés selon les principes et les coutumes du monde! On y constate une absence déplorable de fermeté et de discipline. D'où l'ignorance alarmante de la Parole de Dieu parmi les populations qui se disent chrétiennes. Un verbiage superficiel et sentimental, voilà ce qu'on décore du titre d'instruction morale et religieuse! La justice et la miséricorde divines, le charme de la sainteté, la certitude des récompenses futures comme des résultats funestes et irrévocables du péché, rien de cela n'est

inculqué à la jeunesse. En échange, de mauvaises compagnies l'initient vers les sentiers du crime, de la dissipation et de la sensualité. Les éducateurs de notre époque n'auraient-ils pas quelque chose à apprendre des anciennes écoles des Hébreux?

Celui qui a créé l'homme a pourvu au développement de son corps, de son âme et de son esprit. Le succès de l'éducation dépend donc de la fidélité avec laquelle on se conforme au plan du Créateur. Au commencement, Dieu créa l'homme à son image et l'enrichit de facultés nobles et bien équilibrées. Par la chute et ses conséquences, ces dons ont été pervertis. Le péché a souillé et presque oblitéré l'image de Dieu en l'homme. C'est pour restaurer cette image que le plan du salut a été formé et qu'un temps d'épreuve nous a été accordé. Revenir à notre perfection originelle, tel est l'objet principal de la vie présente et le vrai but de l'éducation. L'œuvre des parents et des pédagogues consiste donc à devenir « collaborateurs de Dieu » (1 Corinthiens 3:9) dans la réalisation de son plan.

Toutes les facultés intellectuelles, morales et physiques de l'homme sont un don de Dieu et doivent être portées à leur plus haut degré possible de développement et de perfection. Mais cette culture ne doit pas être poursuivie dans un but égoïste. Le caractère de Dieu n'étant que bonté et amour, tous les talents qu'il nous a départis doivent être employés à sa gloire et au relèvement de nos semblables. Aussi est-ce dans cet emploi que nous trouvons notre exercice le plus pur, le plus noble et le plus heureux.

Si l'on donnait à ce principe l'attention qu'il mérite, on verrait un changement radical dans les méthodes d'éducation courantes. Au lieu de faire appel à la vanité, à une ambition égoïste, d'exciter une émulation malsaine, les éducateurs s'efforceraient d'éveiller l'amour du bien, du vrai et du beau, en un mot, la soif de la perfection. L'élève travaillerait au développement des dons qu'il tient de Dieu, non pour surpasser ses condisciples, mais pour réaliser le dessein du Créateur à son égard et réfléchir son image. Plutôt que de contempler des modèles humains, et d'avoir l'amour de la gloire comme mobile, il dirigerait ses regards vers le Créateur avec le seul désir de le mieux connaître et de lui ressembler davantage.

« Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel, et la connaissance du Dieu saint, c'est la prudence. » (Proverbes 9:10) La connaissance de Dieu, base de toute vraie éducation, telle est donc la grande affaire de la vie. Inculquer cette connaissance et former des caractères qui y soient conformes, tel devrait être le but de l'éducateur. La loi de Dieu est l'empreinte de son caractère. C'est ce qui fait dire au Psalmiste: « Tous tes commandements sont justes », et: « Tes commandements m'instruisent. » (Psaumes

119:172, 104) Dieu s'est révélé dans sa Parole et dans les œuvres de la création. Il faut donc chercher à le connaître dans le Livre inspiré et dans la nature.

C'est une loi de notre esprit qu'il se conforme aux objets auxquels il s'arrête habituellement. S'il ne s'occupe que de choses frivoles et vulgaires, il se ravale et se rapetisse. S'il ne s'applique jamais à l'étude de problèmes difficiles, il se rétrécit et finit par perdre la

faculté de se développer. Or, comme moyen d'éducation, la Bible est sans rivale. On y trouve matière aux pensées les plus profondes et aux plus hautes aspirations. On y voit à l'œuvre la puissance qui a posé les bases de la terre et étendu les cieux. Elle renferme les récits historiques les plus instructifs qui soient. Sortie de la source de la vérité éternelle, elle a été, par une main divine, conservée pure à travers tous les siècles. Elle illumine un passé lointain que la science humaine cherche en vain à scruter.

C'est seulement là qu'on trouve une histoire de notre race que n'aient pas altérée les préjugés et l'orgueil des hommes. C'est là que sont enregistrées les luttes, les défaites et les victoires morales des plus grands hommes que le monde ait connus. C'est là que sont résolus les grands problèmes du devoir et de la destinée. Le voile qui sépare le monde visible du monde invisible y est soulevé pour nous permettre de contempler les péripéties de la lutte millénaire qui se livre entre les deux forces opposées qui s'affronteront jusqu'au triomphe final de la justice et de la vérité. Or, tout ce vaste tableau n'étant qu'une révélation du caractère de Dieu, sa contemplation respectueuse nous met en contact avec l'Esprit infini, et a pour effet non seulement d'ennoblir et de purifier notre être moral, mais de développer et de fortifier nos facultés mentales.

L'enseignement de la Bible a une haute portée sur la prospérité de l'homme dans tous les domaines et dans toutes les circonstances de la vie auxquels il contribue d'ailleurs à nous préparer. Il nous dévoile les principes qui sont à la base de la prospérité des nations, principes auxquels sont liés le bien-être de la société et la sauvegarde de la famille, et sans lesquels nul ne peut parvenir à l'utilité, au bonheur et à la considération en cette vie, pas plus qu'à la possession de la vie future. Étudiée et mise en pratique, la Bible donnerait au monde des êtres d'une intelligence plus puissante et plus fertile que ne pourrait le faire l'application la plus soutenue apportée à toutes les branches de la philosophie humaine. Elle produirait des hommes au caractère solide et ferme qui feraient honneur à Dieu et seraient en bénédiction à l'humanité.

L'étude des sciences, elle aussi, est une révélation de Dieu. Toute vraie science n'est qu'une interprétation des lois écrites par le doigt de Dieu dans le monde physique. De ses recherches, la science ne tire que de nouvelles preuves de la sagesse et de la puissance divines. Bien compris, le livre de la nature et l'Écriture sainte concourent à nous faire comprendre les lois sages et bienfaisantes au moyen desquelles Dieu opère.

Ceux qui instruisent la jeunesse doivent imiter l'exemple du divin Éducateur et apprendre à leurs élèves à reconnaître Dieu dans toutes les œuvres de la création, tout en tirant des scènes familières de la nature des exemples qui mettent ses enseignements à la portée de tous. Les oiseaux voltigeant dans le feuillage, les fleurettes des prés, les arbres majestueux, les champs fertiles, les blés en herbe, les terrains stériles, le soleil couchant illuminant le ciel de rayons empourprés, tout lui servait de points de comparaison et se reliait aux paroles de vie qu'il prononçait. Aussi, ces mêmes scènes venant à se présenter aux regards, on se souvenait des précieuses leçons qu'il en avait tirées.

Dans les cieux et sur la terre, Dieu a établi entre nous et lui de nombreux points de contact. Le cachet de la divinité, si manifeste dans la Révélation, est également visible dans le spectacle des monts altiers, des vallées fertiles, de l'océan profond et sans limites. Toute la nature parle de l'amour du Créateur. Ce monde n'est pas uniquement chagrins et misères. Ces trois mots: « Dieu est amour » sont inscrits sur chaque bouton de fleur et sur chaque brin d'herbe. Si le règne du péché a fait pousser des épines et des chardons, il y a des fleurs sur ces derniers, et les épines sont cachées par des roses. Tout dans la nature atteste les soins tendres et paternels de notre Dieu et son désir de nous rendre heureux. Ses défenses et ses ordres n'ont pas pour seul but de prouver son autorité; dans tout ce qu'il fait il a en vue le bienêtre de ses enfants. Il ne leur demande pas d'abandonner ce qui pourrait leur être utile. L'opinion selon laquelle la religion nuit à la santé est une des erreurs les plus pernicieuses. L'Écriture nous dit: « La crainte de l'Éternel conduit à la vie.

» (Proverbes 19:23)

Quel est l'homme qui prend plaisir à la vie,

Qui souhaite de longs jours pour goûter le bonheur?...

Garde ta langue du mal

Et tes lèvres des paroles trompeuses. Détourne-toi du mal et fais le bien; Recherche la paix et poursuis-la.

(Psaumes 34:13-15)

Mes paroles...sont la vie de ceux qui les trouvent,

Et la santé de tout leur corps.

(Proverbes 4:22)

La vraie religion rétablit l'harmonie entre l'homme et les lois divines, physiques, mentales et morales. Elle produit la maîtrise de soi, la sérénité, la tempérance, ennoblit l'esprit, épure l'appréciation des choses, sanctifie le jugement. Elle donne à l'âme un avant-goût de la pureté céleste. La confiance en Dieu et en sa souveraine providence allège le fardeau de nos tracas et de nos soucis. Dans la plus haute situation comme dans la plus humble, elle fait déborder le cœur de joie. La religion fortifie la santé, prolonge la vie et procure la jouissance de tous les bienfaits du ciel. Elle ouvre à notre âme une source intarissable de bonheur. Oh! si les hommes savaient combien les choses que Jésus-Christ leur offre sont supérieures à celles auxquelles ils aspirent! L'homme qui agit et qui pense contrairement à la volonté de Dieu fait à son âme le plus grand tort et la plus grande injustice. Il ne peut y avoir de joie réelle dans les sentiers interdits par celui qui n'a en vue que le bien de ses créatures et sait comment y contribuer. Le chemin de la transgression conduit au malheur et à la destruction, mais

Les voies de la sagesse sont des voies agréables,

Et tous ses sentiers conduisent à la paix.

(Proverbes 3:17)

L'étude du système d'éducation pratiqué par

les Hébreux au point de vue physique autant que religieux n'est pas sans profit. Malheureusement, il est loin d'être apprécié à sa juste valeur, notamment en ce qui concerne les rapports intimes existant entre notre nature morale et intellectuelle et notre nature physique. Quoi de plus important pour la jeunesse que l'étude de notre merveilleux organisme et des lois de la santé?

En outre, aujourd'hui comme au temps d'Israël, il est indispensable à tout jeune homme de s'initier aux devoirs de la vie pratique et d'apprendre un métier. Cela est essentiel non seulement comme sauvegarde contre des vicissitudes possibles, mais aussi en vue du développement physique, mental et moral. Cette nécessité s'impose même à ceux qui croient n'avoir jamais besoin de travailler pour vivre. Nul ne peut conserver une forte constitution et une santé prospère sans exercices physiques. En consacrant une partie de leur temps au travail manuel, les jeunes gens apprendront à se suffire à eux-mêmes et se préserveront des pratiques dégradantes qui résultent si souvent de l'oisiveté. Tout cela est en harmonie avec le but primordial de l'éducation et tend à nous rapprocher du Créateur.

Si l'on faisait comprendre à la jeunesse que le but de l'existence est d'honorer Dieu, de faire du bien à son semblable et de la préparer à une haute destinée, on verrait des milliers de jeunes gens et de jeunes filles se détourner avec dégoût des ambitions mesquines et égoïstes, comme des plaisirs frivoles qui hantent leur imagination et leur cœur. Ils apprendraient à haïr le péché, non seulement dans l'espoir de la récompense ou dans la crainte du châtiment, mais parce que le péché est haïssable en lui-même, et que se mettre à son service, c'est dégrader les facultés que Dieu nous a prêtées en nous créant à son image.

Le Seigneur ne demande pas à la jeunesse d'être moins ambitieuse. Il ne veut pas qu'on étouffe en elle la volonté indomptable, l'effort vigoureux ou l'infatigable persévérance, pas plus que le désir de réussir et d'être honoré parmi les hommes. Par la grâce de Dieu, tous ces sentiments doivent être dirigés vers des buts aussi éloignés des intérêts égoïstes et temporels que les cieux le sont au-dessus de la terre.

Il y a plus. L'éducation commencée dans cette vie continuera dans la vie à venir. Dans ce mondelà, les œuvres merveilleuses de Dieu, les preuves de sa sagesse et de sa puissance créatrice, le mystère infini de son amour révélé dans le plan de la rédemption se présenteront à nous dans une beauté toujours nouvelle. « Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, mais que Dieu a préparées pour ceux qui

l'aiment. » (1 Corinthiens 2:9)

Dès maintenant, nous pouvons entrevoir quelques rayons de sa présence et jouir d'un avantgoût des joies célestes. Mais la plénitude de cette allégresse et de cette félicité ne sera connue que dans l'au-delà. Seule l'éternité nous révélera la glorieuse destinée à laquelle peut parvenir l'homme restauré à l'image de Dieu.

Chapitre 59 : Le Premier Roi d'Israël

Israël était gouverné au nom et par l'autorité de Dieu. La tâche de Moïse, des soixante-dix anciens, des gouverneurs et des juges consistait simplement à faire observer les lois que le Seigneur avait luimême proclamées. Ils n'avaient pas le droit d'en faire de nouvelles. Telle fut toujours la condition d'existence d'Israël en tant que nation. En outre, de siècle en siècle, des hommes de Dieu lui étaient envoyés pour l'instruire et veiller à l'exécution des lois.

L'Éternel avait prévu le jour où Israël demanderait un roi. Tout en le lui accordant, il veilla à ce qu'il n'y eût rien de changé dans les principes sur lesquels était fondé l'État. Dieu restait le chef de la nation, et sa loi, la loi suprême du pays. Le roi devait être le vicaire du Très-Haut.

Pendant les premiers temps qui suivirent leur établissement en Canaan, les Israélites se conformèrent de bon cœur aux principes de la théocratie, et le peuple prospéra sous l'administration de Josué. L'accroissement de la population et les rapports avec d'autres peuples amenèrent un changement dans les esprits. En adoptant bon nombre de coutumes de ses voisins idolâtres, le peuple perdit en grande partie le caractère saint et particulier qui le distinguait. Peu à peu, le respect pour Dieu diminua, et l'on fit moins de cas de l'honneur que l'on avait d'être le peuple élu. Éblouis par la pompe et le vain étalage des monarques païens, les Israélites se lassèrent de leur simplicité. D'autre part, la jalousie et l'envie éclatèrent entre les tribus. Affaibli par ses dissensions intestines, sans cesse exposé aux incursions de ses ennemis idolâtres, le peuple en vint à penser que pour conserver sa dignité parmi les autres nations, il devait s'unir sous un gouvernement central énergique et puissant. En se relâchant de leur soumission à la loi de Dieu, les Hébreux voulurent être délivrés du joug de leur céleste Souverain, et cette aspiration vers la monarchie devint générale.

Depuis les jours de Josué, le pays n'avait pas été gouverné avec autant de sagesse et de succès que sous l'administration de Samuel. Divinement investi de la triple charge de juge, de prophète et de prêtre, il avait travaillé avec un zèle infatigable et désintéressé au bien de son peuple. Sous sa prudente administration, Israël avait prospéré. L'ordre rétabli, la piété encouragée, l'esprit de mécontentement avait cessé de se manifester. Mais l'âge ayant obligé Samuel de partager avec d'autres les soucis du gouvernement, il avait, en accord avec le peuple, appelé ses deux fils à le seconder. Le prophète continuait d'exercer ses fonctions à Rama, tandis que ses fils, établis à Béer-Séba, administraient la justice dans la partie méridionale du pays.

Ces derniers ne se montrèrent pas dignes du choix de leur père. Dieu avait expressément déclaré que les gouverneurs d'Israël devaient juger avec droiture, traiter les veuves et les orphelins avec équité et ne pas recevoir de présents. Mais les fils de Samuel, « pour s'enrichir, acceptaient des présents et violaient la justice ». D'autre part, le prophète, oublieux de

l'expérience d'Héli, se montra trop indulgent avec ses fils, et le résultat de cette faiblesse ne tarda pas à se manifester dans leur conduite.

La partialité des deux jeunes magistrats causa beaucoup de mécontentement et servit au peuple de prétexte pour exprimer un désir caressé depuis longtemps. « Tous les anciens d'Israël, s'étant réunis, allèrent trouver Samuel à Rama et lui dirent: Te voilà chargé d'années, et tes fils ne suivent pas tes traces. Maintenant, établis sur nous un roi pour nous juger, comme en ont tous les peuples. » (Voir 1 Samuel 8 à 12) Les abus des fils de Samuel ne lui avaient pas été dénoncés. S'il les avait connus, il les aurait immédiatement destitués. Mais ce n'était pas là ce que voulaient les pétitionnaires. Samuel vit bien que le vrai mobile du mécontentement était l'orgueil, et que derrière la demande du peuple se cachait une détermination bien arrêtée. Aucune plainte n'était proférée contre lui. Chacun rendait hommage à la sagesse et à l'intégrité de son administration. Néanmoins, le vieillard crut voir dans cette requête une censure personnelle et une tentative directe de l'éliminer. Sans donner cours à sa tristesse ni adresser aucun reproche aux représentants du peuple, il en fit un sujet de prière et ne chercha de conseil qu'en Dieu seul.

« L'Éternel dit à Samuel: Obéis à la voix du peuple dans tout ce qu'ils te diront; ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne règne plus sur eux! Ils agissent à ton égard comme ils ont toujours agi depuis que je les ai fait sortir d'Égypte jusqu'à ce jour. » Le prophète était repris de s'être affligé de l'attitude du peuple en ce qui le concernait. Ce n'était pas à lui qu'on avait manqué de respect, mais à Dieu, qui avait jusque-là nommé les gouverneurs de son peuple. Ceux qui méprisent et rejettent un fidèle serviteur du TrèsHaut ne s'en prennent pas à l'homme, mais au

Maître qui l'a envoyé. Ce sont les paroles du Seigneur, ce sont ses réprimandes et ses conseils qui sont foulés aux pieds. C'est son autorité qui est bravée.

Les plus beaux jours d'Israël avaient été ceux où le peuple reconnaissait l'Éternel comme son roi, et où les lois et le gouvernement établi étaient reconnus comme supérieurs à ceux de tous les peuples. Voici ce que Moïse avait déclaré au sujet des commandements de Dieu: « Vous les observerez et vous les mettrez en pratique; car cela prouvera votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples, qui, entendant parler de toutes ces lois, diront: Cette grande nation est le seul peuple sage et intelligent! » (Deutéronome 4:6) Malheureusement, les Hébreux s'étaient écartés de la loi divine et n'avaient pas atteint la hauteur à laquelle ils étaient appelés. Aujourd'hui, ils accusaient le gouvernement de Dieu d'être la cause de tous leurs maux et de toutes leurs folies. Voilà à quel point le péché aveugle l'esprit humain!

Par les prophètes, Dieu avait prédit qu'un jour Israël aurait un roi. Mais cela ne prouvait nullement que cette forme de gouvernement fût meilleure ou conforme à sa volonté. Le Seigneur permettait simplement à son peuple de suivre son caprice, puisqu'il refusait de se laisser guider par ses conseils. Il lui fit dire par le prophète Osée: « Je t'ai donné un roi dans ma colère et je te l'ôterai dans mon indignation. » (Osée 13:11) Quand les hommes préfèrent

choisir leur propre voie sans demander conseil à Dieu, ou contrairement à sa volonté révélée, il accède à leurs désirs; mais c'est pour les amener, par des conséquences amères, à voir leur folie et à s'en détourner. L'orgueil et la sagesse de l'homme sont de dangereux guides. On finit toujours par découvrir que les désirs du cœur humain, quand ils sont contraires à la volonté de Dieu, sont une malédiction plutôt qu'un bienfait.

Dieu désirait que son peuple, sentant son impuissance, ne demandât des lois et n'attendît du secours que de lui. Les Hébreux auraient pu alors occuper la haute position à laquelle il les appelait. Lorsqu'ils auraient un roi, ils se détourneraient de leur Créateur, se confieraient davantage en la force humaine et suivraient les égarements de leur prince.

Samuel reçut l'ordre de se conformer au désir du peuple, tout en l'avertissant de la désapprobation divine et en lui faisant connaître les conséquences de son choix. « Samuel rapporta toutes les paroles de l'Éternel au peuple, qui lui demandait un roi. » Il leur parla ouvertement des charges qui allaient leur être imposées et leur fit le sombre tableau de la condition qui serait la leur en contraste avec la liberté et la prospérité dont ils jouissaient. Il leur prédit que ce roi imiterait le luxe et la pompe des autres monarques en mettant lourdement à contribution leurs personnes et leurs biens. L'élite de vos jeunes hommes, leur dit-il, sera réquisitionnée à son service pour en faire les cochers de ses chariots et les cavaliers de sa garde. Ils composeront les rangs de son armée. Il les emploiera à cultiver ses champs, à recueillir ses moissons et à fabriquer des instruments de guerre à son usage. Les filles d'Israël seront enrôlées comme parfumeuses, cuisinières, boulangères.

Pour soutenir le train royal de sa maison, votre prince, ajouta-t-il, « prendra les meilleurs de vos champs que l'Éternel vous a donnés », « vos serviteurs et vos servantes, et jusqu'à vos ânes » pour « les employer à ses travaux ». En outre, il réclamera le dixième de votre revenu, qu'il s'agisse de votre travail ou du produit de vos terres. « Et vous serez ses esclaves », dit le prophète en terminant. « Alors vous crierez à cause du roi que vous aurez choisi; mais l'Éternel ne vous répondra pas. » Si dures que soient les exactions de votre roi, une fois la monarchie établie, il ne sera pas facile de l'abolir. « Le peuple refusa d'écouter la voix de Samuel. Ils dirent: Non, il nous faut un roi! Nous voulons être comme toutes les nations; notre roi nous jugera, il marchera à notre tête et sera notre chef à la guerre. »

« Comme toutes les nations! » Les Israélites ne comprenaient pas qu'être à cet égard différents de tous les autres peuples, c'était un privilège spécial, un bienfait inouï. Dieu avait séparé Israël des autres nations pour en faire son trésor particulier, tandis que lui ne faisait aucun cas de cet honneur insigne et ne demandait qu'à suivre l'exemple des païens! Aujourd'hui encore, le désir de se conformer aux coutumes et aux usages du monde persiste au sein du peuple de Dieu. A mesure qu'il s'éloigne du bon chemin, il se met à ambitionner les gains et les honneurs de la terre, et à imiter ceux qui adorent le dieu de ce monde.

De nombreux chrétiens assurent qu'en se conformant aux usages des mondains et en s'unissant à eux, ils sont à même d'exercer sur les non-croyants une plus grande influence.

Mais c'est le contraire qui arrive. Tous ceux qui suivent cette voie se séparent de la source de leur force. En se conformant au monde, ils deviennent ennemis de Dieu. Pour l'amour de quelques distinctions terrestres, ils sacrifient l'honneur ineffable auquel Dieu les a destinés: celui « d'annoncer les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (1 Pierre 2:9).

Le prophète avait fait son devoir. Mais les Hébreux, las de sa piété et de son austérité, le rejetaient pour lui préférer un homme qui les gouvernât en roi. A son serviteur navré, l'Éternel dit: « Obéis à leur voix et donne-leur un roi. » Samuel, le cœur brisé, congédia le peuple et se prépara au grand changement qui allait s'opérer dans le gouvernement.

La vie pure, pieuse et désintéressée de Samuel avait été une censure perpétuelle, tant pour les prêtres et les anciens égoïstes que pour la multitude orgueilleuse et sensuelle. Privée d'apparat et de pompe, son humble administration était honorée par le Rédempteur du monde dont il était le représentant.

Le caractère de Samuel était une image de Jésus, dont la pureté et la vie sainte provoquèrent la rage de Satan, et dont la vie, lumière du monde, révélait la dépravation cachée du cœur humain et allumait contre lui les plus violentes colères des hypocrites représentants de la piété. Il n'était pas venu dans le monde entouré de richesses et d'honneurs. Mais ses œuvres prouvaient qu'il possédait une puissance supérieure à celle des plus grands princes de la terre.

Les Juifs attendaient un Messie qui briserait le joug de leurs oppresseurs, et cela tout en se cramponnant à leurs péchés, qui étaient la cause même de leur oppression. Si Jésus avait pallié leurs iniquités et loué leur piété, ils l'auraient choisi comme roi. Mais ils ne pouvaient supporter les censures dont il flagellait leurs vices. Ils méprisaient le charme d'un caractère fait de bonté, de pureté et de sainteté. Il en a été de même à tous les âges du monde. La lumière du ciel condamne ceux qui ne veulent pas la suivre. Désavoués par des hommes irréprochables, les hypocrites deviennent les suppôts de Satan pour opprimer et persécuter les fidèles. « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés.

» (2 Timothée 3:12)

En permettant à Israël d'établir un gouvernement monarchique, Dieu s'était réservé le droit de choisir le roi. Les Hébreux respectèrent ce droit, et le sort tomba sur Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin. Les avantages personnels du futur monarque étaient de nature à flatter leur orgueil. « Il n'avait pas son pareil dans le peuple entier. » (1 Samuel 9:2) Dans la fleur de l'âge, d'un port noble, la taille haute et les traits agréables, il paraissait né pour commander. Mais, malgré tous ces avantages extérieurs, Saül était dépourvu des qualités essentielles qui constituent la vraie sagesse. Il n'avait pas appris dans sa jeunesse à réprimer l'impétuosité de ses passions, ni senti la puissance transformatrice de la grâce divine.

Fils d'un propriétaire riche et influent, Saül, selon la simplicité des temps, partageait avec son père les travaux de l'agriculture. Quelques-unes des bêtes de Kis s'étant perdues dans la

montagne, Saül, accompagné d'un serviteur, se mit à leur recherche. Après trois jours de vaines randonnées, se trouvant non loin de Rama, la demeure de Samuel, le serviteur proposa à son jeune maître d'aller demander des renseignements au prophète. « J'ai sur moi un quart de sicle d'argent, dit-il; je le donnerai à l'homme de Dieu, et il nous indiquera notre route. » La coutume de ce temps voulait qu'en allant voir un personnage important, on lui fît un petit présent.

Arrivés près de la ville, nos voyageurs rencontrèrent des jeunes filles qui étaient venues pour puiser de l'eau et leur demandèrent où était la demeure du voyant. Elles leur répondirent que le prophète venait d'arriver pour assister à un service religieux qui devait avoir lieu dans la localité même, et que le sacrifice offert au « haut lieu » serait suivi du repas usuel. Un grand changement s'était produit durant l'administration de Samuel. Au début, les services du sanctuaire étaient peu fréquentés (1 Samuel 2:17). A ce moment-là, en revanche, le culte du vrai Dieu était rétabli dans tout le pays, et le peuple était assidu aux assemblées religieuses. Mais elles n'avaient pas lieu au tabernacle. Les sacrifices étaient offerts dans les villes des prêtres et des Lévites, d'où l'expression de « hauts lieux ».

Arrivés près de la demeure de Samuel, le fils de Kis et son serviteur, qui ne connaissaient pas le prophète, se trouvèrent face à face avec lui. Or, Dieu venait de lui dire: « Voici l'homme dont je t'ai parlé; car c'est lui qui dominera sur mon peuple. » A la question de Saül: « Indique-moi, je te prie, la maison du voyant », Samuel répondit: « Le voyant, c'est moi. » Et après lui avoir assuré que ses bêtes avaient été retrouvées, il le presse de rester à la fête, et lui laisse entrevoir la haute destinée qui l'attend: « Aussi bien, lui dit-il, à qui est destiné tout ce qu'il y a de plus précieux en Israël? N'est-ce pas à toi et à toute la maison de ton père? »

Saül tressaillit. La question d'un roi agitant tous les esprits, il ne put se méprendre sur le sens des paroles du prophète. Il répondit modestement: « Je ne suis qu'un Benjamite, de l'une des plus petites tribus d'Israël; ma famille est la moindre de toutes celles de la tribu de Benjamin. Pourquoi

donc me tiens-tu un pareil langage? »

Samuel conduit alors son visiteur à l'assemblée, où les principaux de la ville l'attendent. Il donne l'ordre de réserver à Saül la place d'honneur et de lui servir les meilleurs morceaux. Le repas terminé, il l'emmène chez lui, et, dans un entretien particulier, lui expose les grands principes sur lesquels le gouvernement d'Israël a été établi et le prépare en quelque sorte à ses hautes fonctions.

Le lendemain, de bonne heure, Saül se remet en route, accompagné de Samuel. Après avoir traversé la ville, se laissant devancer par le serviteur, ils s'arrêtent, et « Samuel, prenant une fiole d'huile, la répand sur la tête de Saül, l'embrasse et lui dit: Voici l'onction que l'Éternel te confère pour que tu sois le chef de son héritage. » Comme preuve que tout ce qui vient d'arriver a été fait sur l'ordre de Dieu, le prophète lui prédit tous les incidents qui doivent

lui survenir pendant son retour chez lui, et il l'assure que l'Esprit de Dieu le qualifiera pour sa nouvelle charge. Il ajoute: « L'Esprit de l'Éternel te saisira, ... et tu seras changé en un autre homme. Quand tu auras vu ces signes se produire, agis selon les circonstances; car Dieu est avec toi! »

Saül reprit son chemin. Tout arriva comme le prophète l'avait prédit. Près de la frontière de Benjamin, on l'informa que les ânesses avaient été retrouvées. Non loin du chêne de Thabor, il rencontra trois hommes qui allaient adorer Dieu à Béthel. L'un d'eux portait trois chevreaux, l'autre trois pains, et le troisième une outre de vin pour le festin du sacrifice. Ils firent à Saül la salutation ordinaire, puis ils lui offrirent deux pains. Arrivé en sa propre ville, à Guibéa, il rencontra « une troupe de prophètes descendant du haut lieu, précédés de luths, de tambourins, de flûtes et de harpes, et qui chantaient les louanges de Dieu ». Lorsque Saül se fut approché d'eux, il s'associa à leurs cantiques d'actions de grâces et se mit à prophétiser avec eux. Sa parole fut si éloquente, il apporta tant de ferveur à cet exercice, que ceux qui l'avaient connu s'écriaient: « Qu'est-il arrivé au fils de Kis? Saül est-il aussi au nombre des prophètes? »

Au cours de ce service divin tenu par les prophètes, un grand changement s'opéra en Saül. La lumière du Saint-Esprit, faite de pureté et de sainteté, brilla dans son cœur, en bannit les ténèbres et le révéla à lui-même tel qu'il était devant Dieu. Il entrevit la beauté d'une vie sainte. Le plan du salut qui, jusqu'alors, lui semblait vague et obscur, s'ouvrit devant son intelligence. Appelé à entrer en lutte contre le péché et contre Satan, il sentit qu'il n'aurait de force qu'en Dieu, et le Seigneur le remplit de courage et de sagesse pour ses futurs devoirs.

L'onction royale de Saül n'avait pas été portée à la connaissance de la nation, et le choix de Dieu devait être indiqué par le sort. Samuel convoqua alors le peuple à Mitspa. Après avoir imploré la bénédiction du ciel sur l'événement de la journée, on procéda à la cérémonie du sort, dont la multitude attendit le résultat en silence. La tribu, la famille et la maison furent successivement désignées, puis le sort tomba sur Saül, fils de Kis. Mais celui-ci n'était pas dans la foule. Accablé par le sentiment de la responsabilité qui allait tomber sur ses épaules, il s'était retiré à l'écart. On le ramena au sein de l'assemblée, qui admira sa démarche royale et sa taille majestueuse. « Il les dépassait tous de la tête. » Samuel lui-même, en le présentant au peuple, s'écria: « Voyez-vous celui que l'Éternel a choisi? Il n'a pas son pareil dans le peuple entier. » Pour toute réponse, la multitude, en longues et bruyantes acclamations, fit entendre ce cri: « Vive le roi! »

Alors « Samuel exposa au peuple le droit de la royauté », à savoir les principes sur lesquels le gouvernement monarchique était basé et par lesquels il devait être régi. Le pouvoir du roi était soumis à la volonté de Dieu, il n'était pas un monarque absolu. Le discours du prophète, consigné dans un livre, précisait les prérogatives du prince, ainsi que les droits et privilèges du peuple. Quoique ce dernier eût méprisé ses avertissements et l'eût contraint d'acquiescer à sa volonté, Samuel ne s'efforça pas moins de sauvegarder ses libertés.

S'il fut accepté par le peuple dans sa majorité, le choix de Saül rencontra néanmoins une forte opposition. Que le monarque eût été pris dans la tribu de Benjamin, la plus petite des tribus d'Israël, au mépris de celles de Juda et d'Ephraïm, les plus nombreuses et les plus puissantes, cela paraissait un affront intolérable aux protestataires, qui refusèrent de faire acte de soumission et d'apporter le présent d'usage. Les hommes qui demandèrent un roi avec le plus d'insistance étaient ceux-là même qui ne voulaient pas reconnaître avec gratitude celui que Dieu avait choisi. Chaque faction présentait ses candidats; plusieurs hommes influents convoitèrent cet honneur; l'envie et la jalousie entrant en jeu, les intrigues de l'orgueil et de l'ambition aboutirent au mécontentement et à la colère.

Dans ces circonstances, Saül, ne jugeant pas à propos d'assumer la dignité royale, laissa à Samuel l'administration de l'État comme auparavant, et retourna à Guibéa, honorablement escorté par un bon nombre d'Israélites, convaincus que son choix était voulu de Dieu, et déterminés à le soutenir.

Peu après l'élection de Saül, les Ammonites habitant à l'orient du Jourdain, leur roi Nahas en tête, envahirent le territoire d'Israël et vinrent mettre le siège devant Jabès de Galaad. Les habitants de cette ville demandèrent la paix, qu'ils offraient d'acheter par un tribut annuel. L'impitoyable Nahas n'y voulut consentir qu'à condition de crever l'œil droit à tous les habitants, en signe perpétuel de son autorité.

Le peuple de la ville assiégée demanda un délai de sept jours, que les Ammonites acceptèrent, pensant rehausser par là l'éclat de leur victoire.

Une demande de secours, qui fut immédiatement envoyée de Jabès aux tribus de la rive gauche, plongea Guibéa dans la consternation. C'était à la fin du jour. Saül, qui revenait des champs avec ses bœufs, entendit de loin un cri de lamentations qui trahissait quelque grande calamité. « Qu'a donc le peuple pour pleurer ainsi? » demanda-t-il. Apprenant l'inique et horrible proposition des Ammonites, tout son être se révolta. « Saisi par l'Esprit de Dieu,... il prit une paire de bœufs et les coupa en morceaux qu'il envoya par des messagers dans tout le territoire d'Israël, avec cet avis: Ainsi seront traités les bœufs de tout homme qui ne marchera pas à la suite de Saül et de Samuel. »

A cette sommation répondirent trois cent trente mille hommes qui se réunirent à Bézec, sous les ordres de Saül. Sans retard, on fit savoir aux assiégés qu'ils pourraient attendre du secours dès le lendemain, le jour même où ils devaient faire leur soumission. Grâce à une marche forcée, Saül et son armée traversèrent le Jourdain et arrivèrent devant Jabès « dès la veille du matin ». Divisant, comme

Gédéon, ses troupes en trois compagnies, Saül fondit sur le camp des Ammonites, qui, ne soupçonnant aucun danger à cette heure matinale, se croyaient en parfaite sécurité. La panique de l'ennemi facilita sa défaite ainsi que le carnage qui s'ensuivit. « Ceux qui échappèrent furent tellement dispersés qu'il n'en resta pas deux ensemble. »

La promptitude et la bravoure de Saül, comme l'habileté avec laquelle il avait su diriger des troupes aussi considérables, étaient précisément les qualités que les Israélites avaient rêvées pour leur roi: pouvoir se mesurer avec les autres nations. Aussi attribuèrent-ils l'honneur de la victoire à des qualités humaines, oubliant que sans la bénédiction divine tous leurs efforts n'auraient servi de rien. Dans l'excès de leur enthousiasme, quelques-uns proposèrent de mettre à mort les hommes qui avaient refusé de reconnaître l'élection de Saül. Le roi s'interposa par ces paroles: « Personne ne sera mis à mort en ce jour, car aujourd'hui l'Éternel a opéré une délivrance en Israël. » Saül donnait là une preuve du changement qui s'était produit dans son caractère. Au lieu de prendre pour lui le crédit du triomphe, il l'offrait à Dieu. Et au lieu de s'abaisser à des actes de vengeance, il manifestait un esprit de générosité et de pardon, qui sont les preuves incontestables de la présence de Dieu dans un cœur.

Guilgal avait été l'emplacement de la première halte d'Israël en Canaan. C'était là que Josué, sur l'ordre de Dieu, avait dressé l'autel de douze pierres pour commémorer le miraculeux passage du Jourdain; là que la circoncision avait été renouvelée, et qu'on avait célébré la Pâque après le péché de Kadès et le séjour dans le désert; là que la manne avait cessé de tomber, et que le Capitaine de l'armée de l'Éternel était apparu comme commandant en chef des troupes d'Israël. De là, ces dernières étaient parties pour la conquête de Jéricho et d'Aï; là aussi, après son péché, Acan avait subi son châtiment, et Josué, pour avoir négligé de consulter l'Éternel, avait conclu un malheureux traité. C'est sur cette plaine aux souvenirs si émouvants que Samuel et Saül se présentèrent devant la foule. Dès que les acclamations adressées au roi eurent cessé, Samuel, résiliant ses fontions, fit ses adieux à son peuple.

« J'ai obéi, dit-il, à votre voix dans tout ce que vous m'avez dit; j'ai établi un roi sur vous; désormais, voici le roi qui marchera à votre tête. Quant à moi, je suis vieux, j'ai blanchi. ... J'ai marché à votre tête depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour. Me voici donc, témoignez contre moi devant l'Éternel et devant son oint. De qui ai-je pris le bœuf? De qui ai-je pris l'âne? Qui ai-je opprimé? A qui ai-je fait violence? De la main de qui ai-je reçu un présent pour fermer les yeux en sa faveur? Je vous le restituerai. Tout d'une voix, le peuple répondit: Tu ne nous as pas opprimés, tu ne nous as pas fait violence, et tu n'as rien pris de la main de personne. »

Samuel ne cherchait pas seulement à justifier sa conduite. Il avait, peu auparavant, exposé devant le peuple les principes qui allaient régir le roi et la nation, et, à ses paroles, il avait voulu ajouter le poids de son propre exemple. Associé à l'œuvre du Seigneur dès sa jeunesse, il n'avait eu, durant sa longue existence, qu'un seul objet en vue: la gloire de Dieu et le plus grand bien d'Israël. Le prophète savait, en outre, qu'il n'y avait pour son peuple de perspective de prospérité que s'il se reconnaissait coupable devant Dieu de la faute qu'il avait commise. Par suite de ses péchés, il avait perdu sa foi en Dieu, perdu le sentiment de la sagesse et de la puissance de celui qui seul était capable de défendre sa cause. Avant de trouver la vraie paix, il fallait que le peuple confessât son péché. « Il nous faut un roi, avait-il dit,... il nous jugera; il marchera à notre tête et sera notre chef à la guerre. »

Et maintenant, Samuel récapitule l'histoire des Israélites depuis le jour où Dieu les a fait sortir d'Égypte. Le Roi des rois avait marché devant eux et combattu pour eux. Souvent, leurs péchés les avaient livrés entre les mains de leurs ennemis. Mais dès qu'ils s'étaient détournés du mal, la miséricorde de Dieu leur avait suscité un libérateur. L'Éternel vous a envoyé Gédéon et Barac, leur dit Samuel, et « Jephté et Samuel; il vous a délivrés des ennemis qui vous entouraient, et vous avez vécu en sécurité ». Et néanmoins, menacés par un ennemi, « vous m'avez dit: Non! un roi régnera sur nous. Pourtant l'Éternel, votre Dieu, était votre roi. »

Samuel continue: « En ce moment même, restez encore ici pour contempler la chose extraordinaire que l'Éternel va accomplir sous vos yeux. N'est-ce pas aujourd'hui la moisson des blés? J'invoquerai l'Éternel; il fera tonner et pleuvoir, afin que vous sachiez et que vous voyiez combien vous avez mal agi aux yeux de l'Éternel en demandant un roi. Alors Samuel invoqua

l'Éternel; l'Éternel fit tonner et pleuvoir en ce jourlà. » Au mois de mai et de juin, en Orient, il ne tombait point de pluie; l'air était doux, le ciel, serein et sans nuages. Aussi le violent orage qui éclata en ce moment sur la foule assemblée lui causa une vive frayeur. Humilié, le peuple confessa alors son péché, le péché même dont il était coupable: « Prie l'Éternel, ton Dieu, pour tes serviteurs, afin que nous ne mourions point; car nous avons ajouté à tous nos autres péchés la faute de demander un roi. »

Mais Samuel ne laissa pas le peuple dans le découragement, ce qui eût entravé tout effort en vue d'une réforme, et donné à Satan l'occasion de faire considérer Dieu comme un être sévère et inflexible et non un Père toujours prêt à pardonner. Il lui adressa ce message réconfortant: « Ne craignez point. Oui, vous avez mal agi! Néanmoins, ne vous détournez pas de l'Éternel, mais servez-le de tout votre cœur. Ne vous détournez pas de lui; ce serait vous attacher à des idoles de néant, qui ne sauraient ni secourir ni sauver, car les idoles ne sont que néant. A cause de son grand nom, l'Éternel n'abandonnera pas son peuple. »

Samuel ne fit aucune allusion à l'affront qui lui avait été fait; il n'adressa au peuple aucun reproche pour son ingratitude en retour d'un désintéressement qui ne s'était jamais démenti. Il assura au contraire Israël de l'intérêt incessant qu'il lui portait: « Loin de moi la pensée de pécher contre l'Éternel en cessant de prier pour vous. Je vous enseignerai le bon et droit chemin. Seulement, craignez l'Éternel et servez-le avec fidélité, de tout votre cœur; car voyez quelle merveille il vient d'accomplir sous vos yeux! Mais si vous faites le mal, vous serez détruits, et vous et votre roi. »

Chapitre 60 : La Présomption de Saül

Après l'assemblée de Guilgal, Saül licencia l'armée levée pour combattre les Ammonites, ne réservant que deux mille hommes stationnés sous ses ordres à Micmas, et mille placés sous les ordres de son fils Jonathan, à Guibéa. Ce licenciement était une grave erreur. Pleine de courage comme l'était cette armée après sa récente victoire, il lui eût été facile de se jeter du même coup sur d'autres ennemis et d'établir fermement l'indépendance d'Israël.

Cependant leurs belliqueux adversaires, les

Philistins, étaient actifs. Malgré leur défaite à Ében-Ézer, ils n'en avaient pas moins conservé quelques forteresses de montagne dans le pays d'Israël, et bientôt ils s'établissaient jusqu'au cœur du pays. En fait d'armes, d'engins de guerre et d'avantages extérieurs, les Philistins l'emportaient de beaucoup sur les Israélites. Durant la longue période de leur domination sur ces derniers, ils leur avaient défendu, pour les empêcher de s'armer, d'exercer le métier de forgeron. Après la conclusion de la paix, les Israélites avaient continué de se rendre aux forteresses de l'ennemi pour y faire exécuter leurs travaux de forge. Gagnés par une vie de facilité et amollis par une longue servitude, les soldats d'Israël avaient négligé de se procurer des armes. Ils pouvaient facilement se munir d'arcs et de frondes, alors employés pour la guerre, mais personne, parmi eux, sauf Saül et Jonathan, ne possédait une épée ou une hallebarde (1 Samuel 13:22).

Ce ne fut que la seconde année du règne de Saül qu'on fit une tentative pour soumettre les Philistins. Le premier coup fut porté par Jonathan, fils de Saül, qui attaqua et battit une de leurs redoutes dans la montagne. Exaspérés par cet affront, les Philistins se préparèrent à assaillir immédiatement Israël. Saül fit alors appeler à Guilgal, à son de trompe, tous les hommes de guerre, y compris ceux des tribus transjordaniennes.

Les Philistins avaient réuni à Micmas « trente mille chars, six mille cavaliers, et une multitude aussi nombreuse que le sable qui est au bord de la mer » (1 Samuel 13:5). Quand cette nouvelle parvint à Guilgal où était campée l'armée de Saül, les Israélites furent si épouvantés qu'un grand nombre de guerriers repassèrent le Jourdain; d'autres se cachèrent dans les cavernes et les ravins, très nombreux dans cette région. A mesure que la bataille approchait, les désertions devenaient plus nombreuses, et ceux qui restaient dans les rangs étaient en proie à de sombres pressentiments.

Quand Saül fut oint roi sur Israël, il reçut de Samuel ces directives explicites: « Descends avant moi à Guilgal; je t'y rejoindrai pour offrir des sacrifices d'actions de grâces. Tu attendras sept jours jusqu'à ce que j'arrive; alors je t'instruirai de ce que tu devras faire. » (1 Samuel 10:8)

Saül attendit plusieurs jours sans faire de grands efforts pour encourager son armée à mettre sa confiance en Dieu. Avant l'expiration du délai fixé par le prophète, il commença à

s'impatienter et à se décourager. Il aurait dû lui-même préparer sérieusement le peuple pour la solennité du sacrifice que Samuel allait présider, service qui exigeait que chacun fît un retour sur soi-même et reconnût ses péchés, en vue de la bénédiction divine nécessaire pour affronter la bataille. Les Hébreux allaient au-devant d'un désastre. Mais Dieu n'abandonnait pas son peuple. S'il l'exposait au danger, c'était pour lui montrer la folie de s'appuyer sur l'homme. En outre, le caractère de Saül allait être mis à l'épreuve. Cette circonstance devait lui donner l'occasion de se montrer digne des responsabilités qui lui incombaient, en s'en remettant à Dieu et en attendant patiemment ses ordres. Il prouverait ainsi que le Seigneur pouvait lui confier la direction de son peuple dans les moments difficiles. Le roi qu'a choisi Israël va-t-il diriger les regards de ses soldats défaillants vers celui qui conduit les monarques, en qui résident la force et la délivrance?

Poussé par son tempérament bouillant et par une impatience grandissante, Saül attribuait la confusion, la détresse et la désertion de ses troupes à l'absence du prophète, dont la providence divine retardait l'arrivée. N'y tenant plus, et pressé de calmer les craintes de l'armée, il résolut de présenter lui-même l'holocauste, fonction qui n'était permise qu'aux prêtres, fils de Lévi. D'ailleurs Dieu lui avait fait dire par Samuel qu'il révélerait, à ce moment-là, ce qu'Israël devait faire en cette circonstance, ce qui équivalait à la promesse d'une délivrance merveilleuse au moyen des quelques hommes qui lui étaient restés fidèles. Saül n'en donna pas moins cet ordre: « Amenezmoi l'holocauste » (Voir 1 Samuel 13), et, armé de pied en cap, il offrit le sacrifice sur l'autel.

« Alors qu'il finissait de l'offrir, voici que Samuel arriva. Saül sortit au-devant de lui pour le saluer. » Il était si satisfait de lui-même et de ce qu'il venait de faire, qu'il s'attendait à recevoir des félicitations plutôt qu'une censure.

Le visage de Samuel exprimait une profonde angoisse. A sa question: « Qu'as-tu fait? » Saül osa se justifier de l'acte qu'il venait de commettre. « Quand j'ai vu, dit-il, que le peuple commençait à se disperser, que tu n'arrivais point au jour fixé, et que les Philistins étaient rassemblés à Micmas, je me suis dit: Les Philistins vont tomber sur moi à Guilgal, et je ne me suis pas encore rendu l'Éternel favorable. Ainsi j'ai dû prendre sur moi d'offrir l'holocauste.

»Samuel dit à Saül: Tu as agi follement, tu n'as pas observé le commandement que l'Éternel, ton Dieu, t'avait donné. L'Éternel aurait affermi à toujours ta royauté sur Israël; mais maintenant ta royauté ne sera pas durable. L'Éternel s'est choisi un homme selon son cœur, et il l'a destiné à être le chef de son peuple. ... Puis Samuel se leva et monta de Guilgal à Guibéa de Benjamin. »

Israël passait par une heure de crise. Il devait ou cesser d'être le peuple de Dieu ou maintenir le principe sur lequel la monarchie était fondée — celui de la souveraineté du ciel. S'il voulait consentir à être entièrement au Seigneur et lui subordonner toute autorité humaine, Dieu continuerait d'être son Dominateur et son Défenseur. Un gouvernement qui ne reconnaîtrait pas la suprématie du Très-Haut ne pourrait jamais prospérer. Par la faute qu'il

venait de commettre, le fils de Kis s'était montré indigne de la qualité de vice-roi de Dieu auprès de son peuple. En conséquence, le plan divin s'accomplirait par quelqu'un d'autre. Le gouvernement d'Israël serait confié à un homme qui régnerait selon la volonté du ciel.

Nous ne connaissons pas toujours toute la portée d'une épreuve. Il n'y a de sécurité pour nous que dans l'obéissance à la Parole de Dieu. Toutes ses promesses comportent une double condition: croire et obéir. Dès le moment où l'on renonce à obéir, la source des promesses de l'Écriture est tarie pour nous. Nous n'avons pas à suivre nos impressions ni à nous fier au jugement des hommes. Quelles que soient les circonstances, notre seule consigne est de suivre la volonté divine. Dieu se charge des conséquences. En demeurant fidèles à l'heure de l'épreuve, nous prouvons aux hommes et aux anges que dans les conjonctures difficiles, Dieu peut avoir confiance en nous pour exécuter sa volonté, honorer son nom et encourager son peuple.

Saül s'était aliéné la faveur de Dieu et refusait de s'humilier. Il pensait pouvoir compenser ce qui lui manquait en piété réelle par son zèle pour les formes du culte. Bien qu'il fût parfaitement au courant de ce qui s'était passé quand l'arche de Dieu avait été amenée à la bataille par Hophni et Phinées, il n'en fit pas moins venir au camp l'arche et un Lévite dans l'espoir d'inspirer confiance au peuple et de ramener ses troupes dispersées. Il songeait d'ailleurs à se passer désormais de la présence, des conseils et des observations peu agréables du prophète.

L'Esprit de Dieu s'était efforcé d'éclairer l'intelligence et de toucher le cœur du premier roi d'Israël. Samuel l'avait fidèlement et franchement averti; mais il n'en avait pas profité, au contraire. Il y a là un triste exemple de la force des mauvaises habitudes contractées dans le jeune âge. Dans sa jeunesse, Saül n'avait pas aimé Dieu ni craint de lui déplaire. Aussi son esprit impétueux, non accoutumé à la soumission, était-il toujours prêt à se révolter contre la volonté divine. Ceux qui, dans leurs jeunes années, se sont fidèlement acquittés de leurs devoirs, sont prêts à assumer, à l'âge mûr, des fonctions plus élevées. Mais quand on a pris un faux pli pendant longtemps, il est bien difficile de se tourner brusquement, d'un jour à l'autre, dans une direction opposée.

Saül s'efforça en vain de rallier le peuple. Avec son armée, réduite à six cents hommes, il quitta Guilgal et se retira dans la forteresse récemment occupée par les Philistins. Celle-ci était située sur le versant méridional d'une gorge profonde, à quelques kilomètres de l'emplacement de

Jérusalem. Au nord de cette vallée, à Micmas, était campée l'armée des Philistins, d'où des bandes de pillards se dirigeaient de côté et d'autre pour ravager la contrée. Cette crise avait pour but de châtier la perversité de Saül et de donner à son peuple une leçon d'humilité et de foi.

La témérité sacrilège du roi devait le priver de l'honneur de la victoire. L'instrument choisi pour délivrer Israël fut un jeune homme craignant Dieu: Jonathan, le propre fils de Saül. Poussé par une inspiration divine, il proposa à son écuyer d'aller tenter un coup de main contre l'ennemi. « Peut-être l'Éternel agira-t-il pour nous, lui dit-il; car rien n'empêche l'Éternel de donner la victoire au petit nombre aussi bien qu'au grand. » (Voir 1 Samuel 14) L'écuyer, homme de foi et de prière, ayant épousé son dessein, ils quittèrent secrètement le camp, de peur qu'on ne s'opposât à leur projet. Après avoir adressé une ardente prière au Gardien de leurs pères, ils s'entendirent sur un signe qui devait leur révéler ses directives. Ils descendirent au fond de la gorge qui séparait les deux armées, et profitant des aspérités de la montagne, ils en escaladèrent silencieusement le flanc opposé, qui se trouvait dans l'ombre.

Quand ils furent près de la forteresse, ils se montrèrent aux Philistins. Ceux-ci en les voyant, ricanèrent: « Montez donc jusqu'à nous! » Jonathan et son écuyer avaient convenu par avance que ce serait le signe que Dieu favorisait leur projet. Ils disparurent alors, et par un passage secret, très escarpé, les deux guerriers s'avancèrent jusqu'au sommet d'un rocher qui semblait inaccessible, et qui était peu fortifié. Ils se trouvaient ainsi dans le camp ennemi. Les sentinelles surprises et effrayées n'offrirent aucune résistance et furent mises à mort.

Le bruit du combat parvint à l'armée d'Israël. Des sentinelles avertirent le roi qu'une grande confusion régnait chez l'adversaire. Saül demanda si quelqu'un avait quitté le camp. Personne ne manquait sauf Jonathan et son écuyer. Voyant que les Philistins reculaient et que leur nombre diminuait, Saül, à la tête de son armée, se lança à l'assaut. Les Israélites qui avaient passé à l'ennemi se retournèrent contre lui. Un bon nombre de guerriers sortirent aussi de leurs cachettes, et, tous ensemble, ils firent un grand carnage de l'armée en fuite.

Le roi voulut tirer le plus grand parti possible de la situation. Il défendit sottement à ses hommes de rien manger de toute la journée, ajoutant à son ordre cette imprécation: « Maudit soit celui qui prendra de la nourriture avant le soir, avant que j'aie tiré vengeance de mes ennemis! » La victoire était déjà remportée, et cela à l'insu et sans le concours de Saül; mais il comptait se glorifier de la destruction complète de l'armée vaincue. Cette défense de manger n'avait d'autre mobile qu'une vanité ambitieuse, et prouvait que le roi n'hésitait pas à sacrifier la vie de ses soldats quand il s'agissait de ses visées personnelles. La confirmer par un serment solennel, c'était ajouter le sacrilège à l'irréflexion. Elle eut pour conséquence d'amener le peuple à violer un commandement de Dieu. Harassé, épuisé, après avoir combattu à jeun toute la journée, le peuple, le soir venu, se jeta sur le butin et se mit, en violation de la loi, à manger de la chair avec son sang.

Au cours de la journée, Jonathan, en traversant un bois, avait mangé un peu de miel, transgressant ainsi à son insu la défense imprudente de son père. La chose ayant été rapportée à Saül, celui-ci exigea que la sentence de mort fût immédiatement exécutée. Il ne voulut pas même considérer que le délit de son fils était involontaire. Il sentait qu'en l'épargnant, il reconnaîtrait qu'il s'était trompé en donnant cet ordre irréfléchi, aveu trop coûteux pour son

orgueil. Inexorable, il s'écria: « Que Dieu me traite avec la rigueur la plus extrême, si tu ne meurs, Jonathan! »

Saül ne pouvait revendiquer l'honneur de la victoire, et il pensait s'illustrer par son zèle à maintenir son serment. Fût-ce au prix de la vie de son fils, il voulait montrer à ses sujets que la parole royale devait être respectée. A Guilgal, peu auparavant, contrairement au commandement de Dieu, il s'était arrogé le sacerdoce, quitte à se justifier obstinément des reproches de Samuel. Et maintenant qu'on avait désobéi à un ordre déraisonnable, qui n'avait été violé que par ignorance, ce roi et père condamnait son fils à la mort!

Le peuple s'opposa à l'exécution de cette sentence. Bravant la colère de Saül, l'armée fit entendre cette protestation énergique: « Quoi! Jonathan mourrait, lui qui a procuré une si grande victoire à Israël? Cela ne sera point! Aussi vrai que l'Éternel est vivant, il ne tombera pas à terre un seul cheveu de sa tête; car c'est avec Dieu qu'il a vaincu aujourd'hui. » L'orgueilleux monarque n'osa pas regimber contre ce verdict unanime, et Jonathan eut la vie sauve. Saül comprit que son fils lui était préféré, tant par le peuple que par l'Éternel. La leçon infligée à son étourderie et à son entêtement lui donna le pressentiment que ses imprécations retomberaient sur sa propre tête. Il cessa de faire la guerre aux Philistins, et, sombre et irascible, il retourna en sa maison. Les personnes les plus portées à se justifier de leurs fautes sont aussi les plus sévères vis-à-vis des autres. Comme Saül, bien des gens s'attirent le déplaisir de Dieu pour ne vouloir être ni conseillés, ni réprimandés. Ils ont beau voir que le Seigneur n'est pas avec eux: ils se refusent à rechercher la cause du mal en eux-mêmes. Esprits orgueilleux et fanfarons, ils se permettent de juger cruellement et de condamner sans merci des gens qui sont meilleurs qu'eux. Ces juges sans mandat feraient bien de méditer cette parole de Jésus: « De la façon dont vous jugez, vous serez jugés vous-mêmes, et c'est la mesure dont vous vous servez qui servira pour vous. » (Matthieu 7:2)

Ceux qui veulent s'élever aux yeux de leurs semblables sont souvent placés dans des situations où leur vrai caractère est découvert. Il en fut ainsi de Saül. Sa conduite prouva que l'autorité et les honneurs lui étaient plus chers que la justice et la miséricorde. Les Israélites purent alors reconnaître l'erreur qu'ils avaient commise en rejetant le gouvernement que Dieu leur avait donné. Ils avaient échangé un pieux prophète dont les prières imploraient sur eux les bénédictions du ciel, contre un roi qui, dans son zèle aveugle, demandait à Dieu de frapper son peuple de ses malédictions.

Si les guerriers d'Israël n'étaient intervenus pour sauver la vie de l'héroïque Jonathan, leur libérateur eût péri par la volonté de son propre père. De quelles appréhensions les Hébreux ne doivent-ils pas avoir été remplis, quand ils se virent, plus tard, à la merci des caprices de Saül! Et combien amer dut être le souvenir de l'avoir porté sur le trône par leurs propres clameurs! Dieu supporte longuement l'égarement des hommes et donne à chacun l'occasion de reconnaître et d'abandonner ses péchés. Ceux qui ne tiennent pas compte de sa volonté et

méprisent ses avertissements peuvent prospérer pendant un temps. Mais le jour vient sûrement où ils se trouveront face à face avec leur folie.

Chapitre 61 : Saül Rejeté par Dieu

Saül n'était pas sorti à son honneur de l'épreuve de Guilgal: il avait jeté le discrédit sur le service divin. Bien que la censure de Samuel fût empreinte d'une affection vraiment paternelle, le roi, assombri et mortifié, avait dès lors évité la présence du prophète. L'erreur de Saül n'était cependant pas irréparable, et Dieu lui donna l'occasion de la racheter en manifestant une foi entière en sa parole et une exacte obéissance à sa volonté. Il pourrait ainsi montrer s'il voulait rester fidèle au Seigneur et digne de conduire son peuple.

Samuel se rendit auprès du roi et lui annonça qu'il venait de la part de celui qui l'avait appelé au trône. « Ainsi parle l'Éternel des armées, lui dit-il: Je veux demander compte à Amalek de ce qu'il fit à Israël, quand il lui barra le chemin à sa sortie d'Égypte. Va donc, frappe les Amalécites, et voue à l'interdit tout ce qui leur appartient. Tu seras pour eux sans pitié; tu feras mourir hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs et brebis, chameaux et ânes. » (Voir 1 Samuel 15)

Les Amalécites avaient été les premiers à faire la guerre à Israël. Pour ce péché, comme pour leur insolence envers Dieu et leur idolâtrie avilissante, le Seigneur avait fait prononcer sur eux une sentence de destruction par l'intermédiaire de Moïse. Il avait fait conserver par écrit le souvenir de leur cruauté envers Israël et avait donné cet ordre: « Tu effaceras la mémoire d'Amalek de dessous le ciel. Ne l'oublie pas. » (Deutéronome 25:19) L'exécution de cette sentence avait été différée pendant quatre siècles durant lesquels les Amalécites ne s'étaient pas détournés de leurs péchés. Et Dieu savait que si c'eût été en leur pouvoir, ils eussent extirpé et son peuple et son culte de dessus la terre. Le temps était donc venu de mettre à exécution un jugement si longtemps suspendu.

Le long support que Dieu exerce envers les méchants les enhardit dans le crime. Mais, pour être longtemps retardé, leur châtiment n'en est que plus certain et plus terrible. « L'Éternel se lèvera, comme à la montagne de Pératsim; il frémira de colère, comme dans la vallée de Gabaon, pour accomplir son œuvre, œuvre étrange, et pour exécuter sa tâche inouïe, inusitée. » (Ésaïe 28:21) « Aussi vrai que je suis vivant, dit le Seigneur, l'Éternel, je prends plaisir, non pas à la mort du méchant, mais à sa conversion, mais à son salut. » « L'Éternel est le Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en grâce et en vérité. ...Il pardonne l'iniquité, la révolte et le péché, mais il ne tient pas le coupable pour innocent. » (Ézéchiel 33:11; Exode 34:6, 7)

Bien que la vengeance lui répugne, Dieu n'en frappera pas moins les transgresseurs de sa loi. Il le fait pour préserver les habitants de la terre d'une dépravation et d'une destruction générales. Pour en sauver quelques-uns, il retranche ceux qui s'endurcissent dans le péché. « L'Éternel est lent à la colère et grand par la puissance; mais il ne laisse pas le coupable impuni. » (Nahoum 1:3) Par des rétributions terribles, il revendique l'autorité de sa loi méprisée. Sa

répugnance à exercer sa justice prouve l'énormité des péchés qui attirent ses jugements et la sévérité des châtiments qui attendent les pécheurs.

Dans l'exercice même de cette justice rétributive, Dieu se montre miséricordieux. S'il fallait détruire les Amalécites, les Kéniens, qui habitaient parmi eux, devaient être épargnés. Ce peuple, quoique entaché d'idolâtrie, était adorateur de Dieu et ami d'Israël. C'est de cette tribu qu'était

Hobab, le beau-frère de Moïse, qui avait accompagné Israël à travers le désert et lui avait rendu de précieux services par sa connaissance des lieux.

Cette expédition n'était pas destinée à agrandir le royaume, et la victoire ne devait rapporter ni honneurs, ni dépouilles. Elle n'était, de la part d'Israël, qu'un acte d'obéissance envers Dieu et n'avait d'autre but que d'exécuter les jugements du ciel. Dieu voulait que toutes les nations pussent constater que le châtiment des Amalécites qui avaient insulté sa souveraineté leur était infligé par le peuple même qu'ils avaient méprisé.

Depuis la défaite des Philistins, Saül avait guerroyé contre Moab, Ammon, Édom, ainsi que contre les Amalécites, et partout il en était sorti victorieux. Dès qu'il eut reçu la mission d'attaquer les Amalécites, il fit proclamer la guerre. L'appel aux armes venant du prophète, un grand nombre d'Israélites s'enrôlèrent sous les drapeaux. « Saül battit Amalek jusqu'à Sur, qui est vis-à-vis de l'Égypte. Il prit vivant Agag, roi des Amalécites, et il fit passer tout le peuple par le fil de l'épée, le vouant à l'interdit. Mais Saül et le peuple épargnèrent Agag, ainsi que les pièces de choix du menu et du gros bétail, les bêtes de seconde portée, les agneaux et tout ce qu'il y avait de meilleur. Ils ne voulurent point les vouer à l'interdit; ils vouèrent seulement à l'interdit tout ce qui était chétif et sans valeur. »

La victoire de Saül sur les Amalécites était la plus éclatante qu'il eût jamais remportée. Mais elle ralluma, hélas! l'orgueil caché au fond de son cœur. L'arrêt divin qui vouait Amalek à une destruction complète ne fut que partiellement mis à exécution. Pour rehausser l'éclat de son triomphe par la présence d'un captif royal, Saül, en imitation des nations environnantes, avait épargné Agag, l'impétueux et barbare monarque des Amalécites. De son côté, le peuple s'était réservé les plus belles pièces de bétail et les meilleures bêtes de somme. Il s'en justifiait par l'intention d'en faire des sacrifices à l'Éternel; mais son véritable dessein était d'épargner son propre bétail en employant celui de l'ennemi.

Soumis à une dernière épreuve, Saül venait de prouver, par son mépris flagrant des ordres reçus et sa ferme détermination de gouverner à sa guise, qu'il n'était pas l'homme digne de représenter le Seigneur sur le trône d'Israël. Aussi, alors que le roi et son armée revenaient tout glorieux de leur victoire, une grande tristesse régnait dans la demeure du prophète. Un message de l'Éternel l'avertissait de la conduite du roi et ajoutait: « Je me repens d'avoir établi Saül pour roi; car il s'est détourné de moi et n'a point exécuté mes paroles. » (1 Samuel 15:11) La

mort dans l'âme, le prophète passa toute la nuit à pleurer et à demander à Dieu de rapporter la terrible sentence.

« Celui qui protège Israël à jamais ne ment pas et ne se repent point; car il n'est pas un homme pour se repentir. » (1 Samuel 15:29) Le repentir de Dieu n'est pas semblable au repentir de l'homme. Celui de l'homme implique un changement chez lui de dispositions et de rapports envers Dieu, et rend seul possible le repentir de l'Éternel. Mais le Seigneur « est le même hier, aujourd'hui, éternellement » (Hébreux 13:8)! L'homme peut changer ses relations avec le Seigneur, soit en remplissant les conditions auxquelles la faveur d'en haut peut lui être accordée, soit en se plaçant, de propos délibéré, en dehors de ces conditions. La désobéissance de Saül modifia ses rapports avec Dieu; mais les conditions de la faveur divine n'avaient pas changé. Les exigences du Très-Haut restaient les mêmes; car « en lui il n'y a aucune variation ni aucune ombre de changement »

(Jacques 1:17).

Le lendemain matin, le cœur oppressé, le prophète se mit en route pour se rendre auprès d'un roi égaré, tout en nourrissant l'espoir que celui-ci reconnaîtrait son péché et pourrait ainsi rentrer dans la faveur de Dieu. Hélas! quand on y a fait les premiers pas, le sentier du péché devient glissant. Saül vint à la rencontre du prophète un mensonge sur les lèvres. « Sois béni de l'Éternel! s'écria-t-il; j'ai exécuté l'ordre de l'Éternel. »

Le roi était démenti par ce qu'entendait le prophète. Celui-ci lui demande à brûle-pourpoint: « Quel est donc ce bêlement de brebis qui frappe mes oreilles, et ce mugissement de bœufs que j'entends? » Saül répondit: « Le peuple les a amenés de chez les Amalécites; car le peuple a épargné ce qu'il y avait de meilleur en fait de brebis et de bœufs, pour les sacrifier à l'Éternel, ton Dieu; le reste, nous l'avons voué à l'interdit. » Le peuple n'avait fait que suivre les ordres du roi, qui, pour se disculper, rejetait sur son armée la responsabilité de sa désobéissance.

L'importancedumessagequ'ilavaità communiquer à Saül torturait le cœur de Samuel, d'autant plus qu'il devait s'acquitter de cette pénible tâche en présence de toute l'armée, et au moment où, ivre d'orgueil et de joie après son triomphe, elle attribuait sa victoire à la valeur et à l'habileté de son roi. Mais quand le prophète vit les preuves de la révolte de celui auquel Dieu avait fait tant de faveurs et qui maintenant égarait son peuple, son chagrin fit place à l'indignation. Sans se laisser éblouir par les explications du roi, il lui dit d'une voix mêlée de stupéfaction et de douleur: « Je vais t'apprendre ce que l'Éternel m'a dit cette nuit: Lorsque tu étais petit à tes propres yeux, n'estu pas devenu le chef des tribus d'Israël, et l'Éternel ne t'a-t-il pas oint roi d'Israël? » Puis, il lui répète l'ordre de Dieu relatif à Amalek, et lui demande la raison de sa désobéissance.

Saül persiste à se justifier: « J'ai pourtant obéi à la voix de l'Éternel! Je suis parti pour accomplir la mission que l'Éternel m'avait confiée. J'ai amené Agag, roi d'Amalek, et j'ai

voué à l'interdit les Amalécites. Mais le peuple a choisi, au milieu du butin, pour prémices de l'interdit, des brebis et des bœufs, afin de les sacrifier à l'Éternel, ton Dieu, à Guilgal. »

Les austères et solennelles paroles du prophète balayent cet échafaudage de mensonges: « L'Éternel, dit-il, prend-il autant de plaisir aux holocaustes et aux sacrifices qu'à l'obéissance due à sa voix? Or, l'obéissance vaut mieux que le sacrifice; la soumission vaut mieux que la graisse des béliers; la rébellion est aussi coupable que la magie; la résistance est semblable au crime de l'idolâtrie. Puisque tu as rejeté la parole de l'Éternel, il te rejette aussi et te dépouille de la royauté. »

A l'ouïe de ces terribles paroles, le roi s'écrie: « J'ai péché, j'ai transgressé l'ordre de l'Éternel et tes instructions. Je craignais le peuple, et j'ai cédé à sa voix. » Tout en continuant de rejeter la faute sur le peuple, comme s'il n'avait lui-même péché que par crainte des hommes, Saül, terrifié, avoue maintenant les torts qu'il vient de nier effrontément. Ce n'est donc pas le regret d'avoir désobéi qui dicte au roi cette supplication: « Maintenant, je te prie, pardonne mon péché, reviens avec moi, et je me prosternerai devant l'Éternel. » Si Saül avait été animé d'un vrai repentir, il aurait fait une confession publique de son péché. Mais son principal souci est de conserver son autorité, son trône, ainsi que l'attachement de son peuple. Pour affermir son ascendant sur ce dernier, il veut que Samuel l'honore de sa présence.

« Je ne retournerai point avec toi, lui répond le prophète; car tu as rejeté la parole de l'Éternel, et l'Éternel t'a rejeté, afin que tu ne sois plus roi sur Israël. » « Au moment où Samuel tournait le dos pour s'en aller », Saül, pris de frayeur, et voulant le retenir, « saisit le pan de son manteau, qui se déchira » et lui resta entre les mains. « Samuel lui dit: C'est ainsi que l'Éternel t'arrache aujourd'hui la royauté d'Israël, pour la donner à ton prochain,

qui est plus digne que toi. »

Le vif remords de Saül n'a pas pour cause le déplaisir de Dieu; il redoute de voir Samuel rompre ses relations avec lui, car il sait que la confiance du peuple est acquise au prophète. Il craint que si celui-ci l'abandonne, le peuple ne se soulève contre lui, et qu'il n'ait bien de la peine à conserver son prestige contre un concurrent éventuel. Il conjure donc Samuel de l'honorer devant la foule et les anciens en participant avec lui à un service religieux. Une voix divine ayant alors averti Samuel d'accéder à la demande du roi pour ne donner aucun prétexte à un mouvement d'insurrection, il assista, spectateur silencieux, au service divin.

Un acte de justice terrible, impitoyable, restait à accomplir pour revendiquer publiquement l'honneur de Dieu et censurer la conduite du roi. Samuel ordonna qu'on amenât devant lui le roi des Amalécites. De tous ceux qui étaient tombés sous le fer d'Israël, Agag était le plus cruel et le plus barbare. Plein de fiel contre le peuple de Dieu, il avait cherché à le détruire et mis toute son influence en faveur de l'idolâtrie. Agag se présenta néanmoins devant le prophète en se flattant que pour lui tout danger de mort était passé. Samuel lui dit: « De même que ton épée a privé des femmes de leurs enfants, ainsi ta mère portera le deuil d'un fils.

Et Samuel fit exécuter Agag en présence de l'Éternel, à Guilgal. » Puis il retourna en sa maison à Rama, et Saül rentra chez lui, à Guibéa. Le prophète et le roi ne devaient plus se rencontrer qu'une seule fois.

Quand il fut appelé au trône, Saül avait une humble opinion de ses capacités et consentait à se laisser guider. Ses connaissances et son expérience religieuse étaient limitées, et il avait de sérieux défauts de caractère. Mais Dieu lui avait communiqué son Esprit et donné l'occasion de se former pour gouverner Israël. S'il était resté humble et disposé à se laisser diriger par la sagesse divine, il aurait pu s'acquitter de sa haute charge avec honneur et succès. Sous l'influence de la grâce divine, toutes ses qualités se seraient affermies et ses défauts atténués. Telle est l'œuvre que le Seigneur désire accomplir pour tous ceux qui se consacrent à son service. C'est ainsi qu'il a appelé dans son œuvre un grand nombre d'hommes animés d'un esprit humble et pieux, disposés à se laisser guider, et les a placés là où ils pouvaient apprendre à se corriger de leurs défauts de caractère.

Humble et modeste quand il monta sur le trône, Saül s'était laissé envahir par l'orgueil du succès, réveillé par la première victoire de son règne, et qui devint son plus grand danger. Sa valeur et ses talents militaires lors de la délivrance de Jabès de Galaad avaient excité l'enthousiasme de toute la nation, faisant oublier à celle-ci que le roi était seulement l'agent par lequel Dieu avait opéré. Mais Saül, qui avait d'abord attribué à Dieu la gloire de cette victoire, crut qu'il en était lui-même l'auteur. Cette vanité l'avait préparé à commettre le sacrilège de Guilgal. Cette confiance aveugle en sa personne lui avait fait rejeter les réprimandes de Samuel. Sachant que celui-ci était un prophète de Dieu, il aurait dû les accepter, alors même qu'il n'eût pas compris en quoi il avait péché. S'il avait été disposé à reconnaître son erreur et à la confesser, cette expérience amère eût été une sauvegarde pour l'avenir. De même, quand celui qui se dit enfant de Dieu tombe dans l'indifférence à l'égard de la volonté du Seigneur et contribue à en entraîner d'autres par son exemple, s'il veut bien s'humilier et revenir au Seigneur, sa défaillance peut se transformer en victoire.

A Guilgal, le roi s'est couvert d'un faux prétexte religieux pour oser offrir un sacrifice contre les défenses les plus formelles. Il a ainsi émoussé sa perception morale. Mais Dieu ne se sépare pas de lui, et, prêt à lui pardonner, il lui offre une nouvelle tâche très précise qui va lui permettre de racheter le passé. Une fois de plus, Saül désobéit. Il rejette la réprimande qui lui est faite et ferme ainsi la seule voie par laquelle le Seigneur peut le sauver. En effet, lors de l'expédition contre Amalek, il pense avoir accompli l'injonction divine dans tout ce qu'elle a d'essentiel.

Il oublie que Dieu ne peut accepter une obéissance partielle, quelque plausibles que soient les raisons dont on veut se couvrir. Le Seigneur ne donne pas aux hommes le droit de prendre des libertés à l'égard de ses ordres. Il avait déclaré à Israël: « Vous ne ferez pas ... chacun comme bon lui semble », mais « garde et écoute tous ces préceptes que je te commande » (Deutéronome 12:8, 28). Lorsque nous devons prendre une décision, nous n'avons pas à

envisager les inconvénients possibles, mais, au contraire, si la chose est conforme à la volonté de Dieu. « Il y a telle voie qui semble droite à l'homme, et dont l'issue aboutit à la mort. » (Proverbes 14:12)

« L'obéissance vaut mieux que le sacrifice. » En eux-mêmes, les holocaustes n'avaient aucune valeur devant Dieu. Ils donnaient à toute âme pénitente l'occasion d'exprimer sa douleur d'avoir péché et sa foi au Sauveur promis, ainsi que de prendre l'engagement d'une obéissance future. Sans repentir, sans foi, sans soumission, les offrandes étaient inutiles. Aussi Saül montra-t-il un véritable mépris pour l'autorité divine, quand, en violation de cette même autorité, il proposa d'offrir en sacrifice des animaux voués à la destruction, sacrifices qui eussent constitué une insulte contre le ciel. Le péché du roi et ses résultats sont devant nous. Et néanmoins, que de personnes refusent comme lui d'obéir à un commandement de Dieu, tout en continuant de lui offrir un culte extérieur! Quelque zèle qu'on puisse apporter aux cérémonies religieuses, aussi longtemps qu'on persiste à violer l'un de ses commandements, le Seigneur n'en fait aucun cas, et son Esprit en est absent.

« La rébellion est aussi coupable que la magie; la résistance est semblable au crime de l'idolâtrie. » Celle-ci ayant commencé avec Satan, toute révolte contre Dieu découle directement d'une suggestion satanique. Ceux qui se dressent contre un commandement divin font un pacte avec le grand apostat. Celui-ci, faisant usage de toute sa puissance de séduction, captive et éblouit les hommes en leur montrant tout sous un faux jour. Semblables à nos premiers parents, fascinés et séduits par lui, les gens ne croient pouvoir discerner que des avantages sur le chemin de la transgression.

Il n'est pas de plus grande preuve du pouvoir de Satan que le grand nombre d'âmes, prises dans ses pièges, qui s'imaginent être au service de Dieu. En se rebellant contre Moïse, Coré, Dathan et Abiram croyaient ne s'insurger que contre un chef humain semblable à eux et finirent par croire qu'ils travaillaient pour le Seigneur. Et cependant, en rejetant l'instrument de Dieu, ils rejetaient son Fils et méprisaient son Esprit. De même, aux jours du Sauveur, ce furent les gens les plus religieux du peuple, les scribes et les anciens des Juifs, qui le crucifièrent. Le même esprit persiste aujourd'hui dans le cœur de ceux qui mettent leur volonté à la place de celle de Dieu.

Celui qui ne tient pas compte des défenses et des avertissements de la Parole ou de l'Esprit de Dieu fait un pas périlleux. Ils sont nombreux ceux qui, comme Saül, se laissent surmonter par la tentation jusqu'au point où, dans leur aveuglement, ils ne discernent plus le vrai caractère du péché. Foulant aux pieds l'Esprit de grâce, ils n'entendent plus sa voix et sont abandonnés aux séductions qu'ils ont choisies.

Avec Saül, Dieu avait donné à Israël un roi tel qu'il le désirait. Lors de la confirmation de la royauté à Guilgal, Samuel avait dit: « Voici le roi que vous avez choisi, que vous avez demandé. » (1 Samuel 12:13) Beau de visage, d'une stature noble et majestueuse, Saül répondait à l'idée que les Israélites se faisaient de la dignité royale. En outre, sa valeur

personnelle et son habileté à la guerre étaient les qualités qui, selon eux, forçaient le respect des autres peuples. Il leur importait assez peu que leur roi possédât les hautes vertus qui seules pouvaient le rendre apte à gouverner avec équité. Ils n'avaient pas demandé un homme au caractère vraiment noble et désintéressé, animé de la crainte et de l'amour de Dieu, et jaloux de conserver au peuple d'Israël son caractère distinctif de peuple élu.

Saül avait eu des preuves tangibles que Samuel était divinement inspiré. En se permettant d'enfreindre le commandement que Dieu lui avait donné par le moyen du prophète, il rompait avec la saine raison et avec ses intimes convictions. Ce fatal aveuglement doit être attribué à la sorcellerie. Saül avait apporté un grand zèle à extirper l'idolâtrie et la magie. Et cependant, en désobéissant à l'ordre de Dieu, il avait été tout aussi réellement inspiré par Satan que ceux qui pratiquaient la nécromancie. Repris, censuré, il ajouta l'obstination à la révolte. Il n'aurait pas fait une plus grande injure à l'Esprit de Dieu en s'unissant ouvertement aux idolâtres.

Et maintenant, Dieu va appeler au trône « un homme selon son cœur » (1 Samuel 13:14), un homme qui, sans être parfait, s'appuyera sur le Seigneur et se laissera guider par son Esprit; un homme qui, lorsqu'il le méritera, acceptera la censure et rentrera dans la bonne voie.

Chapitre 62 : L'Onction de David

C'est à Bethléhem, à quelques kilomètres au sud de Jérusalem, que naquit David, mille ans avant que Jésus vînt au monde dans cette même ville, où il fut couché dans une crèche et adoré par les mages d'Orient. Le futur roi d'Israël passa les tendres années de son enfance sur les collines environnantes. Occupé à garder les troupeaux de son père, il charmait la monotonie des heures en chantant des hymnes de sa composition qu'il accompagnait des sons harmonieux d'une harpe. C'est ainsi que par cette vie solitaire Dieu le préparait à l'œuvre à laquelle il le destinait.

Un jour, Dieu parla au prophète Samuel et lui dit: « Jusques à quand t'affligeras-tu au sujet de Saül, alors que je l'ai rejeté, afin qu'il ne règne plus sur Israël? Remplis d'huile ta corne et pars. Je t'envoie chez Isaï, de Bethléhem; car c'est un de ses fils que j'ai choisi pour roi. ...Emmène avec toi une génisse, et tu diras: Je viens offrir un sacrifice à l'Éternel. Tu inviteras Isaï au sacrifice. Je te ferai savoir ce que tu as à faire, et tu oindras en mon nom celui que je te désignerai. Samuel fit ce que lui avait dit l'Éternel, et il se rendit à Bethléhem. Les anciens de la ville, saisis d'inquiétude, accoururent au-devant de lui, et ils lui dirent: Viens-tu pour notre bien? Il répondit: Pour votre bien. » (Voir 1 Samuel 16

Outre les anciens, Samuel invita au sacrifice Isaï et ses fils, à l'exception de David, le plus jeune, qu'on avait par nécessité laissé auprès des moutons. Quand le sacrifice fut terminé, avant qu'on s'assît au repas usuel, Samuel se mit à faire l'inspection des vaillants fils d'Isaï. Éliab, l'aîné, ressemblait fort à Saül par sa beauté et sa stature. Ses traits réguliers, sa taille bien découplée et son attitude martiale attirèrent l'attention du prophète: « Voici certainement, se dit-il, l'homme que l'Éternel s'est choisi comme successeur de Saül. » Il attendait pour l'oindre la sanction divine, quand il entendit ces paroles: « Ne regarde pas à sa belle mine ni à sa haute taille; car je l'ai écarté. Ce qui se voit ne compte pas pour l'Éternel; l'homme regarde le visage; mais l'Éternel regarde au cœur. » Éliab ne craignait pas Dieu, et se serait montré, sur le trône, orgueilleux et autoritaire.

Nulle beauté extérieure ne saurait nous recommander auprès du Seigneur. La vraie beauté s'exprime par la sagesse et l'excellence du caractère et de la conduite. C'est la bonté du cœur qui nous rend agréables à Dieu. Ce grand principe devrait nous guider quand nous nous jugeons nousmêmes ou les autres. L'erreur de Samuel doit nous apprendre combien sont vaines les appréciations fondées sur les agréments du visage ou sur la beauté de la taille comparés aux qualités véritables qui sont connues de Dieu seul.

Les pensées et les conseils de Dieu sont audessus de notre compréhension; mais ce que nous pouvons savoir, c'est que ses enfants seront appelés à occuper la place même pour laquelle ils sont qualifiés et rendus aptes à l'accomplir, à condition qu'ils soient soumis à la volonté de celui dont les plans généreux ne doivent pas être frustrés par la perversité humaine.

Éliab et ses six frères, qui assistaient au service divin, passèrent sous les yeux du prophète, sans que le Seigneur fît choix de l'un d'eux. Samuel, très perplexe, demanda à Isaï: « Sont-ce là tous tes fils? Isaï répondit: Il reste encore le plus jeune, mais il fait paître les brebis. Samuel dit à Isaï: Envoie-le chercher; nous ne commencerons pas le

repas avant son arrivée. »

Quel ne fut pas l'étonnement du berger solitaire quand un messager vint lui annoncer que le prophète était à Bethléhem, et qu'il le faisait demander. Intrigué de savoir pourquoi le prophète et juge pouvait bien l'envoyer chercher, il se rendit immédiatement à l'appel. « David était blond, il avait de beaux yeux, et il était de mine agréable. » Alors que Samuel contemplait, ravi, les traits charmants, mâles et modestes du jeune berger, la voix de l'Éternel lui dit: « Lève-toi, oins-le; car c'est lui! » David s'était montré brave et fidèle dans ses humbles fonctions, et maintenant Dieu le choisissait pour être le capitaine de son peuple. « Samuel prit la corne d'huile et l'oignit au milieu de ses frères. A partir de ce moment-là, et par la suite, l'Esprit de l'Éternel fut sur David. » Sa tâche terminée, le prophète, le cœur soulagé, retourna chez lui à Rama.

L'onction de David s'était opérée en secret, et Samuel n'avait fait connaître à personne le but de sa visite, pas même à la famille d'Isaï. Le rite dont il venait d'être l'objet fut pour le jeune homme l'augure d'une haute destinée. A travers toutes les vicissitudes et les épreuves des années qui suivirent, elle fut pour lui un encouragement à rester fidèle au Seigneur.

L'insigne honneur conféré à David ne l'enfla pas d'orgueil. Il reprit tranquillement ses occupations, et attendit calmement le développement des plans de Dieu. Aussi humble et modeste qu'auparavant, de retour sur ses collines, il continua de prendre un tendre soin de ses troupeaux. Mais ce fut avec une nouvelle inspiration qu'il continua de composer ses mélodies et de les jouer sur la harpe.

Un riche paysage s'étalait sous ses yeux. Le fruit de la vigne se dorait au soleil, les arbres de la forêt balançaient sous la brise leur vert feuillage. L'astre du jour montait au zénith en inondant la terre de ses flots de lumière. Dans le lointain, se dessinaient les lignes gracieuses des collines. Plus loin encore, les pics sauvages de la chaîne de Moab semblaient percer le tendre azur de la voûte céleste qui voile la demeure de Dieu. Ce Dieu invisible, tout le révélait et chantait ses louanges. La lumière du jour faisait resplendir les monts. Les forêts, les prairies et les ruisseaux élevaient sa pensée jusqu'au « Père des lumières », à « l'auteur de tout don parfait et de toute grâce excellente ». Chaque jour, de nouvelles conceptions du caractère et de la majesté du Créateur faisaient déborder son cœur d'adoration et de joie. Dans la contemplation des œuvres de Dieu, les facultés de son esprit et de son cœur s'affermissaient et se développaient. Sa pensée, toujours en éveil, toujours prête à explorer de nouvelles profondeurs de l'amour de Dieu, y trouvait le thème de nouveaux cantiques. Les riches sonorités de sa voix, répétées par les collines, ressemblaient à des réponses aux chants d'allégresse des séraphins.

Cette vigoureuse et belle adolescence préparait David à s'asseoir un jour parmi les plus nobles personnages de la terre. Employées à célébrer les louanges de son Créateur, ses heures de méditation lui communiquaient une sagesse et une piété qui faisaient de lui l'ami de Dieu et des anges.

Qui peut mesurer les résultats de ces années de contemplation et d'activité passées sur les collines solitaires de Bethléhem? D'une part, la communion avec la nature et avec Dieu, le soin de ses troupeaux fait à la fois de périls et de délivrances, les chagrins comme les joies de son humble existence façonnaient son caractère et préparaient sa carrière future. D'autre part, les psaumes du « doux chantre d'Israël », inspirés par ces situations diverses, se composaient peu à peu, en attendant de réchauffer l'amour et de fortifier la foi et la piété des âmes sensibles à travers tous les siècles à venir.

C'est ainsi que le jeune berger, marchant de force en force et de sagesse en sagesse, se préparait à la grande carrière qui l'attendait.

Chapitre 63 : David et Goliath

Quand le roi Saül comprit qu'il avait été rejeté par Dieu et sentit la portée des menaces que Samuel lui avait adressées, son cœur s'emplit d'amertume et de révolte. Ce n'était pas un vrai repentir qui courbait sa tête orgueilleuse. Il croyait que la valeur déployée dans ses guerres pour Israël devait expier ses désobéissances. Loin de se rendre compte de la gravité de sa conduite, il se prit à maugréer contre le jugement divin — injuste à ses yeux — qui lui enlevait, à lui et à sa postérité, le trône d'Israël. Au lieu d'accepter le châtiment avec humilité, il s'abandonna à un sombre désespoir et ne s'occupa plus, dès lors, qu'à conjurer la ruine de sa maison.

Plusieurs signes faisaient craindre que le roi ne perdît la raison. Son entourage lui conseilla alors de faire venir auprès de lui un musicien exercé, espérant que les douces mélodies de quelque instrument de musique pourraient lui apporter un peu d'apaisement. Providentiellement, on lui présenta le jeune David, qui avait la réputation de jouer habilement de la harpe. Les accords suaves qu'il fit entendre au monarque eurent l'effet désiré.

Son profond abattement s'évanouit.

Quand les services de David n'étaient plus requis, il retournait, aussi simple qu'auparavant, à ses troupeaux et à ses collines, quitte à revenir à la cour chaque fois qu'il y était rappelé, alors que le roi, tout en se disant charmé de son jeune musicien, éprouvait chaque fois un sentiment de soulagement quand son jeune page le quittait pour reprendre ses occupations champêtres.

Tout en grandissant en faveur auprès de Dieu et des hommes, David s'appliquait plus que jamais à faire la volonté du Seigneur. Il avait d'ailleurs de nouveaux sujets de méditation. Ses séjours à la cour lui avaient fait découvrir, en plus des responsabilités de la royauté, quelques-unes des tentations qui assaillaient l'âme de Saül et expliquaient le mystère de son humeur chagrine et ombrageuse. Il avait vu le diadème du monarque obscurci par un voile de mélancolie qui s'étendait jusque sur son foyer, où l'on était loin d'être heureux. Pour oublier ces tristes pensées, il recourait à sa harpe dont les douces mélopées l'élevaient vers l'Auteur de tout bien et dissipaient les nuages qui obscurcissaient parfois son horizon.

De même qu'il avait préparé Moïse pour son œuvre, Dieu formait maintenant le fils d'Isaï pour en faire le conducteur de son peuple. En paissant son troupeau, David apprenait à connaître les soins du grand Berger pour ses brebis. Les collines solitaires et les ravins sauvages où il faisait paître ses moutons étaient le repaire de maintes bêtes de proie. Fréquemment, quelque lion sorti des fourrés ou un ours affamé descendu de sa tanière venait attaquer son troupeau. N'ayant pour armes, selon la coutume du temps, que sa fronde et sa houlette de berger, il donna néanmoins de bonne heure des preuves du courage et de la force qu'il savait déployer pour protéger le menu bétail qui lui était confié.

Racontant plus tard ses prouesses, il disait: « S'il venait un lion ou un ours, qui emportait une brebis du troupeau, je courais après lui, je le frappais et j'arrachais la brebis de sa gueule; s'il se dressait contre moi, je le saisissais par la mâchoire, je le frappais et je le tuais. » (1 Samuel 17:34, 35) Ces actes de bravoure, qui avaient développé en lui le courage, le sang-froid et la confiance en Dieu, le firent qualifier de « guerrier vaillant » par l'officier qui l'avait signalé au roi, en ajoutant: « L'Éternel est avec lui. » (1 Samuel 16:18)

La guerre ayant éclaté entre Israël et les Philistins, trois des fils d'Isaï rejoignirent l'armée. David, qui était resté à Bethléhem, fut un jour envoyé au camp par son père pour porter à ses frères un message et un présent, et pour s'informer de leur état. A l'insu d'Israël, le jeune berger avait reçu d'un ange une mission bien plus importante: celle de sauver l'armée et le peuple d'Israël en péril.

Comme il approchait du camp, David entendit un bruit confus qui ressemblait aux préparatifs d'un engagement. « Quand il arriva au retranchement, l'armée en sortait pour former sa ligne de bataille et poussait des cris de guerre. » (Voir 1 Samuel 17) Pressant le pas, il alla saluer ses frères. Tandis qu'il leur parlait, Goliath, le champion des Philistins, sortit de leurs rangs et se mit à insulter l'armée de Saül et à la défier de trouver un homme qui voulût se mesurer avec lui. David apprit que ce défi adressé à l'armée transie de frayeur lui était répété jour après jour, sans qu'un seul homme eût encore osé le relever.

Dans les rangs de l'armée d'Israël, où régnait un abattement profond, et où tout courage semblait avoir disparu, on se disait l'un à l'autre: « Voyezvous cet homme qui s'avance? Il vient pour insulter Israël. » Suffoqué de honte et d'indignation, et remué jusqu'au fond de l'âme par le désir de venger l'honneur du Dieu vivant et le prestige de son peuple, David s'écria: « Qui est donc ce Philistin, cet incirconcis, qui ose insulter les armées du Dieu vivant? »

Éliab, l'aîné des fils d'Isaï, qui connaissait l'audace, le courage et la force de son jeune frère, discerna facilement les sentiments qui s'agitaient dans son cœur. En effet, la visite du prophète Samuel chez son père et son départ silencieux avaient fait naître chez lui et chez ses frères des soupçons sur le vrai but de cette visite. En outre, les honneurs dont David était l'objet avaient excité leur jalousie, en sorte qu'ils ne lui rendaient pas le respect et l'affection que leur manifestait le pastoureau, comme ils l'appelaient. Aussi, dans la question que David venait de poser, Éliab vit-il un reproche adressé à sa poltronnerie vis-à-vis du Philistin. Irrité, il cria à son frère: « Pourquoi es-tu venu ici? A qui as-tu laissé dans le désert les quelques brebis que nous possédons? Je connais ton orgueil et la malice de ton cœur. C'est pour voir la bataille que tu es venu. » Le cadet répondit avec respect, mais avec fermeté: « Qu'ai-je donc

fait? C'était une simple question. »

Les paroles de David furent rapportées au roi, qui se fit amener le jeune homme. David lui tint cet étonnant langage: « Que personne ne perde courage à cause de ce Philistin! Ton

serviteur ira combattre contre lui. » Saül chercha à le détourner de son dessein. David, inébranlable, raconta modestement et simplement à Saül ce qui lui était arrivé lorsqu'il gardait les troupeaux de son père. Il ajouta: « L'Éternel, qui m'a délivré de la griffe du lion et de la griffe de l'ours, me délivrera de la main de ce Philistin. Saül répondit à David: Va, et que

l'Éternel soit avec toi. »

Quarante jours durant, le peuple avait tremblé sous les défis arrogants du géant. A la simple vue de ce surhomme qui mesurait près de trois mètres de haut, au casque et aux jambières d'airain, dont la cuirasse à écailles pesait cinq mille sicles, défiant flèches et javelines, dont le bois de la lance était comme l'ensuble d'un tisserand et dont le fer pesait six cents sicles, — le cœur avait manqué aux guerriers de Saül.

Chaque matin et chaque soir, Goliath s'avançait vers le camp d'Israël, et disait à haute voix: « Pourquoi sortez-vous pour vous ranger en bataille?

Ne suis-je pas le Philistin, et vous, les sujets de

Saül? Choisissez parmi vous un homme qui combatte contre moi. S'il a l'avantage en combattant avec moi, et s'il me tue, nous serons vos sujets; mais si j'ai l'avantage sur lui, et si je le tue, vous nous serez assujettis, et vous nous servirez! Le Philistin disait encore: Oui, je jette aujourd'hui ce défi aux troupes d'Israël: Donnezmoi un homme et nous combattrons ensemble. »

Ayant permis à David d'accepter le défi de Goliath, tout en n'osant espérer qu'il réussît dans son héroïque entreprise, Saül donna ordre de le revêtir de son armure. Le lourd casque d'airain fut placé sur sa tête; on le revêtit de la cuirasse, et on le ceignit de l'épée du monarque. Ainsi équipé, David se mit en route, mais pour revenir bientôt sur ses pas. Les spectateurs inquiets jugèrent qu'il avait décidé de ne pas risquer sa vie dans une rencontre aussi inégale. Mais ce n'était pas la pensée du jeune guerrier. Il demanda simplement la permission de se décharger de cette armure encombrante, en disant à Saül: « Je ne saurais marcher avec ces armes; car je n'y suis pas habitué. David s'en débarrassa, et il prit en main un bâton. Il choisit dans le torrent cinq cailloux bien polis, les mit dans le sac de berger qui lui servait de gibecière, et, sa fronde à la main, il s'avança contre le Philistin. »

Le géant, précédé de son écuyer, s'avança hardiment, s'attendant à affronter le plus redoutable des guerriers d'Israël. Il s'approcha de David et ne vit qu'un adolescent robuste et au visage vermeil de santé, qui, nullement gêné par une armure, se présentait à son avantage. Entre cette jeune silhouette et les formes massives du redoutable athlète, le contraste était frappant.

Alors, la surprise, la confusion et la rage de Goliath éclatèrent: « Suis-je un chien, hurla-t-il, pour que tu viennes contre moi avec un bâton? » Et, par tous les dieux à lui connus, il déversa sur David un flot de malédictions et d'outrages. Puis, ricanant: « Viens ici, je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs. »

Sans faiblir, David répondit au champion des Philistins: « Tu viens contre moi avec l'épée, la lance et le javelot; mais moi, je viens contre toi au nom de l'Éternel des armées, du Dieu de l'armée d'Israël que tu as insulté. Aujourd'hui l'Éternel te livrera entre mes mains; je te mettrai à mort, je te couperai la tête, et je donnerai aujourd'hui les cadavres de l'armée des Philistins aux oiseaux des cieux et aux animaux de la terre. Toute la terre saura qu'Israël a un Dieu; et toute cette multitude verra que l'Éternel n'a pas besoin de l'épée ni de la lance pour donner la victoire; car l'Éternel est le maître du combat et il vous livrera entre nos mains.

»

Les paroles de David parviennent facilement aux oreilles des milliers de guerriers, témoins de cette scène. Sa voix est sonore; un air de joie et de triomphe éclaire son beau visage. Pris d'un accès de fureur, à l'ouïe de ce langage, Goliath repousse en arrière la visière de son casque, et, le front découvert, il s'élance contre son adversaire pour l'écraser. Le fils d'Isaï, qui l'attend, porte la main à sa gibecière, y prend un caillou qu'il met dans sa fronde; la fronde tournoie,... et la pierre va s'enfoncer dans le front du Philistin.

L'effarement saisit les deux armées en présence. Chacun des spectateurs était assuré que David serait tué. Mais la pierre avait atteint son but, et on vit le puissant guerrier s'agiter violemment, étendre les bras comme s'il était atteint de cécité, puis vaciller, et, comme le chêne frappé par la foudre, s'abattre lourdement sur le sol.

David ne perd pas un instant. Il s'élance sur le corps affalé du Philistin, et, saisissant des deux mains sa pesante épée, destinée à le décapiter luimême, il fait rouler à ses pieds la tête orgueilleuse du champion.

Alors l'armée d'Israël fait entendre une formidable clameur de surprise et de joie. Les Philistins, frappés de terreur et de confusion, fuient précipitamment. En poussant des cris de triomphe que répercutent les collines environnantes, les Hébreux « poursuivent les Philistins jusqu'à l'entrée de Gath et jusqu'aux portes d'Ékron; les Philistins blessés à mort jonchèrent la route jusqu'à

Saaraïm, jusqu'à Gath et jusqu'à Ékron. Les enfants d'Israël, après avoir poursuivi les Philistins, revinrent et pillèrent leur camp. David prit la tête du Philistin et la fit porter à Jérusalem; mais il plaça l'armure de Goliath dans sa propre tente. »

Chapitre 64 : David Fugitif

A certains moments, Saül s'apercevait de son inaptitude à gouverner Israël. Il en conclut que s'il avait auprès de lui un homme animé de l'Esprit d'en haut, le royaume serait plus en sûreté et luimême, en cas de guerre, assuré de la protection divine. Comme la droiture et la sagesse de David prouvaient que Dieu était avec lui, le roi, qui s'en rendait compte, refusa désormais de le laisser retourner auprès de son père, et le retint à la cour. C'est alors que Jonathan, fils de Saül, et David se lièrent d'une profonde amitié. « L'âme de Jonathan s'attacha à l'âme de David, de sorte que Jonathan l'aima comme lui-même. » (Voir 1 Samuel 18 à 22) Les deux jeunes gens s'étant engagés à rester unis comme des frères, Jonathan « se dépouilla du manteau qu'il portait et le donna à David, avec son équipement et jusqu'à son épée, son arc et sa ceinture ».

Introduit à la cour par la volonté de Dieu, David était au courant des affaires et se préparait ainsi en vue de sa carrière future. Bien que chargé de missions importantes, il conservait sa modestie et gagnait l'affection et la confiance du peuple, comme il avait gagné celles de la famille royale. « Partout où Saül l'envoyait, il réussissait; et Saül le mit à la tête des gens de guerre. »

Mais cette faveur du roi ne dura pas longtemps. « Au retour de l'armée, alors que David revenait de la défaite du Philistin, les femmes de toutes les villes d'Israël sortirent à la rencontre de Saül, chantant et dansant, battant des tambourins et des triangles. Celles qui dansaient se répondaient les unes aux autres et disaient:

Saül a frappé ses mille Et David ses dix mille.

Lorsque Saül vit que David passait avant lui dans l'estimation des femmes d'Israël, le démon de la jalousie s'empara de son cœur. Loin de réprimer ce sentiment, il dévoila la faiblesse de son caractère en s'écriant: « On en donne dix mille à David et à moi mille; il ne lui manque plus que la royauté! » Le chant des femmes le convainquit qu'il gagnait le cœur du peuple et qu'il régnerait à sa place.

L'amour de la louange était l'un des grands défauts de Saül. Ce penchant dominait sa pensée et ses actes. Au lieu de chercher l'approbation de Dieu, il briguait la faveur des hommes. Mais c'est un chemin dangereux que de vouloir occuper la première place dans l'opinion de ceux-ci. Chez Saül, tout était subordonné au désir d'être loué et admiré. Sa règle du bien et du mal se mesurait au niveau des applaudissements populaires.

La présence de David à la cour était pour le bien du monarque, et les douces mélodies du jeune chantre avaient pour but d'amener Saül à se laisser toucher par l'Esprit de Dieu. Mais Satan s'acharnait à exciter la jalousie d'un roi qui, tout en gouvernant Israël, ne savait pas se gouverner luimême. Sacrifiant son jugement à ses impulsions, il se livrait à des accès de colère aveugle, véritables paroxysmes de rage au cours desquels il était prêt à tuer le premier qui eût

osé le contrarier. De ces accès de frénésie, il tombait dans un état d'abattement, de remords, de dégoût de lui-même. Alors il demandait à David de lui jouer de la harpe, et le mauvais esprit semblait conjuré pour quelque temps.

Mais ces accalmies duraient peu. Un jour que David chantait devant lui un hymne à la louange de Dieu en s'accompagnant de sa harpe, le roi, saisi soudain d'un transport de fureur, jeta sa lance contre lui. David, divinement protégé, s'enfuit sain et sauf.

Pour se débarrasser de son rival, Saül l'avait « éloigné de sa personne et établi chef de mille hommes ». Mais David « réussissait dans toutes ses entreprises, et l'Éternel était avec lui ». Saül, le voyant si bien réussir, « avait peur de lui ». Le contraste désavantageux où le plaçait la vie irréprochable de son jeune capitaine l'irritait et le rendait malheureux, car « tous en Israël et en Juda aimaient David ». On constatait qu'entre les mains de ce jeune homme capable, les affaires étaient menées avec sagesse et dextérité. Ses conseils étaient sages, alors que les avis du roi étaient parfois très sujets à caution.

Bien que Saül fît l'impossible pour trouver l'occasion favorable de mettre fin aux jours de l'oint de l'Éternel, ses ruses échouaient toujours. De son côté, David, se confiant en celui qui est « admirable en ses desseins et merveilleux dans les moyens qu'il emploie » (Ésaïe 28:29), lui demandait constamment de le diriger. Les tribulations auxquelles l'exposait la jalousie du roi le rapprochaient de Dieu, son unique défenseur. En outre, l'affection de Jonathan contribuait à protéger sa vie. Dieu poursuivait ses desseins envers son serviteur et envers son peuple.

Le mal que fait l'envie dans le monde est incalculable. Elle y engendre l'inimitié cruelle qui avait soulevé Caïn contre son frère Abel. « Les œuvres d'Abel étaient justes, est-il écrit, tandis que celles de Caïn étaient mauvaises. » C'est pour cette raison que Dieu n'avait pu le bénir. L'envie est fille de l'orgueil. Elle engendre la haine, puis la violence et le meurtre. En incitant la fureur de Saül contre un homme qui ne lui avait fait que du bien, Satan révélait son propre caractère.

Saül jugeait qu'il ne pourrait être heureux que lorsqu'il aurait supprimé le fils d'Isaï. Il le surveillait attentivement dans l'espoir de le trouver en faute. Mais il fallait qu'en le mettant à mort, il pût se justifier devant le peuple de ce noir attentat. Aussi, pour lui tendre un piège, l'engagea-t-il à pousser la guerre avec plus de vigueur, en lui promettant comme récompense la main de sa fille aînée. A cette proposition, David fit cette modeste réponse: « Qui suis-je? Que vaut mon entourage? Et qu'est-ce que la famille de mon père en Israël, pour que je devienne le gendre du roi? » Le monarque montra sa mauvaise foi en donnant sa fille à un autre.

Mical, la plus jeune fille de Saül, avait une vive inclination pour David. Le roi y vit une nouvelle occasion d'ourdir la perte de son rival. La main de Mical lui fut offerte à condition qu'il fournisse les trophées établissant la mise à mort d'un certain nombre de Philistins. Le but de Saül était de le faire « tomber sous la main des Philistins ». Revenu victorieux, David devint

gendre du roi, qui, furieux, voyait tous ses plans aboutir à l'élévation de celui qu'il voulait abattre. Plus assuré que jamais que David était l'homme dont Dieu avait dit qu'il était « meilleur que lui » et occuperait le trône à sa place, Saül donna à Jonathan et aux officiers de la cour l'ordre de le mettre à mort.

Jonathan révéla à David l'intention de son père et lui conseilla de se cacher tandis qu'il supplierait le roi d'épargner sa vie. Il rappela à son père ce que David avait fait pour l'honneur et l'existence même de la nation, et lui représenta l'effrayante responsabilité qui reposerait sur le meurtrier d'un homme que Dieu avait employé pour châtier les ennemis d'Israël. La conscience du roi fut touchée et son cœur fut remué. Il fit ce serment: « Aussi vrai que l'Éternel est vivant, David ne mourra pas!

» Le gendre du roi fut donc ramené à la cour.

La guerre éclata de nouveau entre les Israélites et les Philistins. David, qui dirigeait l'armée, remporta une grande victoire. Sa sagesse et son héroïsme lui valurent les louanges de tout le royaume. Mais la vieille amertume de Saül se réveilla. Alors que David jouait devant lui et remplissait tout le palais de douces harmonies, le roi, pris d'un accès de fureur, lança contre lui sa hallebarde, pensant le clouer à la paroi. Mais un ange détourna l'arme meurtrière, et David s'éloigna précipitamment du palais. Saül donna alors ordre à ses gens de se saisir de lui dès le lendemain et de le faire périr.

Mical informa son mari du dessein de son père, et, le pressant de s'enfuir, le fit descendre par la fenêtre. David se rendit à Rama auprès de Samuel qui, sans craindre le déplaisir du roi, recueillit le fugitif dans sa maison. La demeure du prophète était une paisible retraite environnée de collines où le serviteur de Dieu continuait son œuvre. Il était entouré d'un groupe de voyants qui, sous sa direction, étudiaient les voies et les volontés du Seigneur. David, assuré que Saül n'aurait pas le courage de faire profaner ce sanctuaire par ses troupes, put y entendre les précieuses instructions du vénérable docteur. Mais aucun endroit n'était sacré pour le roi dément. Saül ne put supporter que David restât longtemps auprès du voyant, de crainte que le prophète, révéré par tout Israël, n'employât son crédit en faveur de son rival. Quand il apprit le lieu de sa retraite, il y envoya ses hommes avec ordre de le lui amener à Guibéa, où il se proposait d'exécuter son dessein meurtrier.

En s'y rendant, les messagers du roi se trouvèrent enrôlés par un Être plus grand que Saül. Comme Balaam, lorsqu'il partit pour maudire Israël, ils furent rejoints par des messagers invisibles et prononcèrent des paroles prophétiques. C'est ainsi que Dieu, devant le courroux de l'homme, entourait son serviteur d'une muraille d'anges.

La nouvelle en parvint à Saül, qui attendait impatiemment d'avoir David en son pouvoir. Au lieu de se sentir repris dans sa conscience, exaspéré, il envoya d'autres émissaires. Ceux-ci, également saisis par l'Esprit de Dieu, se joignirent aux premiers et se mirent aussi à prophétiser. Un troisième contingent fut à peine arrivé que l'Esprit prophétique le saisit. La

fureur de Saül ne connut plus de bornes et il se décida à se rendre lui-même sur les lieux, impatient d'exécuter son ennemi en l'égorgeant de sa propre main. C'est alors qu'un ange de Dieu le rencontra et prit possession de son être. Subjugué par l'Esprit, le roi continua son chemin en adressant à Dieu des prières mélangées de prédictions et de mélodies sacrées.

Arrivé à Rama, à la maison du prophète, il enleva le vêtement extérieur qui trahissait son rang et passa tout le jour et toute la nuit sous l'influence de l'Esprit de Dieu avec Samuel et ses disciples. Le bruit de cette scène se répandit au loin, et les gens s'attroupèrent pour la contempler. Une fois encore, et à la fin de son règne, on put répéter ce proverbe en Israël: « Saül est aussi du nombre des prophètes! » Le roi assura David qu'il n'avait rien contre lui.

Mais celui-ci se défiait des paroles du roi et de sa conversion. Il n'attendit pas que son humeur changeât: il s'échappa.

Il réussit à revoir son ami Jonathan et il eut une entrevue avec lui. Conscient de son innocence, il lui adressa cette touchante lamentation: « Qu'ai-je fait, quel est mon crime? De quoi me suis-je rendu coupable envers ton père, pour qu'il en veuille à ma vie? » Persuadé que les sentiments de son père avaient changé, Jonathan répondit: « A Dieu ne plaise! tu ne mourras point. Mon père ne forme aucun projet, important ou non, sans m'en informer. Pourquoi donc mon père me cacherait-il celui-ci? Cela n'est pas possible. » Après la récente manifestation de la puissance de Dieu, Jonathan ne pouvait croire que le roi pût faire du mal à David. Mais peu convaincu, celui-ci répondit à son ami: « Aussi vrai que l'Éternel est vivant et que ton âme est vivante, il n'y a qu'un pas entre moi et la mort.

»

Au temps de la nouvelle lune, on célébrait une fête solennelle qui devait tomber le lendemain de l'entrevue. Il était de rigueur, à cette occasion, de voir les deux jeunes gens à la table du roi. Comme David craignait d'y aller, il fut convenu qu'il rendrait visite à ses frères à Bethléhem, ce qui représentait une absence de trois jours. A son retour, il devait se cacher dans un bosquet non loin de la salle du festin, et Jonathan devait observer l'effet de cette absence sur l'humeur du roi. Aux questions qui lui seront posées, il devra répondre que David s'est rendu chez ses parents pour assister à un sacrifice. Si Saül ne manifeste aucun mécontentement, et dit: « C'est bien », on conclura que David pourra rentrer sans crainte à la cour. Mais si le roi s'emporte, la fuite de David deviendra inévitable.

Le premier jour de la fête, le roi ne fit aucune remarque sur l'absence de David. Mais le second jour, il demanda: « Pourquoi le fils d'Isaï n'est-il point venu au repas, ni hier, ni aujourd'hui? Jonathan répondit: David m'a demandé avec

instance d'aller jusqu'à Bethléhem. Il a dit: Laissemoi partir, je te prie; car nous avons un sacrifice de famille dans la ville, et mon frère m'a recommandé de m'y rendre. Maintenant donc, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, permets-moi de m'y rendre en hâte pour aller voir mes frères. C'est pour cela

qu'il n'est pas venu à la table du roi. »

A ces mots, Saül entre dans une violente colère.

Il déclare qu'aussi longtemps que David vivra, Jonathan ne montera jamais sur le trône. Puis il ordonne que David soit immédiatement amené et mis à mort. Jonathan essaye de plaider pour son ami: « Pourquoi le faire mourir? Qu'a-t-il fait? » Cet appel aux sentiments d'humanité du roi ne fait que redoubler sa fureur aveugle, et il lance contre son fils la hallebarde qu'il destinait à son gendre.

Frémissant de douleur et d'indignation, le jeune prince se lève de table et ne paraît plus à la fête. A l'heure indiquée, il se rend, navré, au rendez-vous, pour avertir David des sentiments de son père à son égard. Les deux jeunes gens se jettent au cou l'un de l'autre et pleurent amèrement. La sombre passion du roi jette sur leur existence un voile de tristesse indicible. Lorsqu'ils se séparent pour suivre chacun sa destinée, David dit à Jonathan: « Va en paix, maintenant que nous avons prêté l'un et l'autre ce serment au nom de l'Éternel: l'Éternel sera entre moi et toi, entre ma postérité et ta postérité à jamais. »

Le fils du roi retourne à Guibéa, tandis que David se rend à Nob, ville de la tribu de Benjamin, distante de quelques kilomètres. Ne sachant où se réfugier, il vient y chercher un asile chez le prêtre Achimélec. Celui-ci, très inquiet de le voir arriver seul, à la hâte et le visage bouleversé, lui demande ce qui l'amène. Dans la crainte d'être découvert, le fugitif recourt à la dissimulation. Il répond au saint homme que le roi lui a confié une mission secrète exigeant une grande célérité. Ce manque de véracité et de foi en Dieu devait coûter la vie au prêtre. L'enfant de Dieu doit être véridique au risque des pires conséquences. Le grand prêtre n'avait que des pains sacrés. David parvient à dissiper ses scrupules et à se faire remettre les pains pour apaiser sa faim.

Mais un nouveau danger se présente. Doëg, un Édomite, principal berger de Saül, qui professait la foi des Hébreux, faisait en ce moment ses dévotions devant le sanctuaire. A la vue de cet homme, David se décide d'aller chercher un refuge ailleurs et de se procurer des armes. Il demande une épée au sacrificateur. Celui-ci lui répond qu'il n'en a pas d'autre que celle de Goliath, qui figure au tabernacle comme relique. « Elle n'a pas sa pareille, lui dit David, donne-la moi. » En prenant l'épée avec laquelle il a exécuté le héros des Philistins, le courage lui revient, et il va se réfugier auprès d'Akis, le roi de Gath, ennemi de son peuple, où il pense avoir moins à craindre que sur les terres de Saül. Mais on vient rapporter à Akis que David est l'homme qui, quelques années auparavant, a tué le géant des Philistins. Le chef de l'armée de Saül en fuite se retrouve ainsi dans un grand péril, dont il n'échappe qu'en feignant d'être fou.

Le manque de confiance en Dieu dont David avait fait preuve à Nob avait été une première erreur. Sa ruse devant Akis en était une seconde. Il avait naguère montré de la noblesse de caractère, et sa valeur morale lui avait gagné la faveur du peuple. Dans une grave circonstance, se confiant en Dieu, il avait terrassé le colosse de Gath. Plein de cette confiance,

il avait marché en son nom contre l'adversaire. Maintenant, il faiblit devant l'épreuve et laisse paraître la faiblesse humaine. Dans chaque homme, il voit un espion ou un traître. Poursuivi et persécuté, la détresse et les difficultés ont presque voilé à ses yeux la face de son tendre Père céleste.

Ces circonstances, néanmoins, vont lui enseigner une importante leçon. Il fera connaissance avec sa faiblesse et verra la nécessité de recourir sans cesse à Dieu, débordant de pitié envers ceux qui s'égarent, prêt à fortifier les faibles, à leur manifester sa patience et sa commisération dans l'adversité et à encourager, par son Esprit, les cœurs abattus.

Tout échec subi par un enfant de Dieu a pour cause un manque de foi. Quand les ténèbres enveloppent notre âme, quand nous avons besoin de conseils, regardons en haut. La lumière brille audelà des ombres de la nuit. David n'aurait pas dû douter de Dieu un seul instant. Il pouvait avoir confiance, puisqu'il était l'oint de l'Éternel, et qu'en diverses occasions il avait été protégé par les anges et rendu capable d'opérer des prodiges. Si, au lieu d'arrêter ses regards sur le péril, il avait songé à la puissance et à la majesté de Dieu, il aurait conservé sa paix en présence de la mort et pu s'approprier la promesse de l'Éternel: « Quand les montagnes s'effondreraient, quand les collines s'ébranleraient, ma bonté pour toi ne faiblira point, et mon alliance de paix ne sera pas ébranlée, dit l'Éternel, qui a compassion de toi. » (Ésaïe 54:10)

David chercha un refuge loin de Saül. Il se rendit dans les montagnes de Juda, où il se retira dans la caverne d'Adullam, qui pouvait être défendue par une petite troupe contre une forte armée. « Ses frères et toute la maison de son père l'ayant appris, y descendirent auprès de lui. » Effrayée à l'idée qu'à tout moment les cruels soupçons de Saül pouvaient se diriger contre elle, la famille de David ne se sentait plus en sécurité. Elle avait appris — et la conviction s'en répandait par tout Israël — que Dieu avait choisi David pour être le futur conducteur de son peuple. Aussi pensait-elle être plus en sûreté auprès d'un fugitif logé dans une caverne solitaire qu'exposée aux aveugles emportements d'un roi jaloux.

Dans la caverne d'Adullam, la sympathie et l'affection mutuelles au sein de sa famille étaient parfaites, et le fils d'Isaï qui avait souffert de la défiance de ses propres frères pouvait, de tout son cœur, chanter, accompagné de sa harpe:

Oh! qu'il est bon, qu'il est doux Pour des frères de se trouver réunis!

(Psaumes 133:1)

C'est là qu'il composa le psaume cinquantesept.

Bientôt la troupe de David s'augmenta encore de beaucoup de gens qui désiraient échapper à l'arbitraire du roi, ou qui, voyant qu'il n'était plus guidé par l'Esprit de Dieu, avaient perdu confiance en lui. « Tous ceux qui étaient dans la détresse, tous ceux qui avaient des dettes, tous les mécontents s'assemblèrent aussi auprès de lui. Il y eut ainsi autour de lui environ quatre cents hommes. » David possédait là un petit royaume où régnaient un ordre et une discipline irréprochables. Mais, comme il savait pertinemment que le roi n'avait pas

abandonné ses projets meurtriers, et qu'il n'était pas en parfaite sécurité dans cette retraite montagneuse, il trouva pour ses parents un refuge auprès du roi de Moab. Quant à lui, averti par un prophète, il échangea son abri contre celui que lui offrait la forêt d'Héreth. Les vicissitudes qu'il traversait ne devaient pas être stériles. Il apprenait l'art d'être un général sage aussi bien qu'un roi juste et compatissant. Le commandement d'une bande de fugitifs était un noviciat qui le préparait à reprendre plus tard l'œuvre à laquelle le roi d'Israël était impropre.

Saül, qui se proposait d'envelopper et de capturer David dans la caverne d'Adullam, fut hors de lui en apprenant qu'il avait quitté cet abri. Il ne pouvait s'expliquer cette fuite mystérieuse qu'en imaginant la présence, dans son entourage, de traîtres qui informaient le fils d'Isaï de ses projets. Il déclara à ses conseillers qu'une conspiration devait avoir été ourdie contre lui, et les engagea, en leur offrant de riches récompenses et des honneurs, à lui révéler qui, parmi ses gens, avait favorisé David.

Doëg, l'Iduméen, poussé par l'ambition et la haine du prêtre qui avait dévoilé ses péchés, se fit délateur. Il rapporta à Saül la visite de David chez Achimélec en termes qui étaient de nature à intensifier la colère du roi contre l'homme de Dieu. Les paroles perfides de cette « langue enflammée du feu de la géhenne » provoquèrent une crise de barbarie chez Saül. Dans son inhumaine fureur, il déclara que toute la famille du prêtre périrait. L'atroce décret fut exécuté. Sur l'ordre du roi et par la main de Doëg, non seulement Achimélec, mais les membres de la famille de son père, « quatre-vingt-cinq hommes portant l'éphod de lin », furent égorgés. « Saül fit encore passer au fil de l'épée Nob, ville des prêtres: hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs et ânes, menu bétail, tout fut passé au fil de l'épée. » Voilà ce que fit le roi d'Israël sous l'ascendant de Lucifer. Quand Dieu avait déclaré que l'iniquité des Amalécites était parvenue à son comble, le roi s'était cru trop humain pour exécuter la sentence qui les condamnait à la mort, et il avait épargné ce que Dieu avait voué à l'anathème. Ici, sans ordre de l'Éternel, il égorgeait tous les prêtres et exterminait tous les habitants de Nob! Telle est la perversité du cœur humain qui a refusé d'être guidé par Dieu.

Cet abominable forfait accompli par le roi qu'il avait choisi frappa d'horreur tout Israël. L'arche sainte était entourée de respect, mais on massacrait les prêtres qui consultaient l'Éternel. A quoi donc ne pouvait-on pas s'attendre?

Chapitre 65 : Magnanimité de David

Après l'affreux carnage des prêtres perpétré par Saül, « l'un des fils d'Achimélec, fils d'Ahitub, nommé Abiathar, s'échappa et se réfugia auprès de David. Abiathar rapporta à David que Saül avait fait massacrer les prêtres de l'Éternel. David répondit à Abiathar: J'ai bien compris, ce jour-là, lorsque Doëg, l'Édomite, était présent, qu'il ne manquerait pas d'informer Saül. C'est moi qui suis cause de la mort de toute la famille de ton père. Reste avec moi; ne crains rien! Celui qui attente à ma vie attente à la tienne; tu seras bien gardé auprès de moi! » (Voir 1 Samuel 22:20-23, chapitres 23 à 27)

Toujours pourchassé par le roi, David ne trouvait de repos ni de sécurité nulle part. Il n'était pas même en sûreté dans la ville de Kéïda que sa brave troupe avait sauvée de la main des Philistins. De Keïda, ils se rendirent au désert de Ziph. David eut là une grande joie, à un moment où les rayons de soleil étaient rares sur son sentier. Ce fut une visite inattendue de Jonathan, qui avait appris le lieu de son refuge. Les deux amis passèrent ensemble des heures inoubliables. Après s'être raconté leurs mutuelles épreuves, Jonathan encouragea David par ces paroles: « Ne crains point; car la main de Saül, mon père, ne t'atteindra pas. Tu régneras sur Israël, et moi, je serai le second auprès de toi; Saül, mon père, le sait bien aussi. » Ils s'entretinrent alors des voies merveilleuses de Dieu envers David, qui fut grandement encouragé. « Tous deux firent alliance en présence de l'Éternel; puis David resta dans la forêt, et Jonathan retourna chez lui. » Après son départ, David, réconforté, chanta:

J'ai cherché mon refuge en l'Éternel.

Comment dites-vous à mon âme:

« Fuis vers tes montagnes comme l'oiseau? »

Car voici que les méchants bandent l'arc;

Ils ont ajusté leur flèche sur la corde,

Pour tirer dans l'ombre sur ceux qui ont le cœur droit.

Quand les fondements sont renversés, Le juste, que fera-t-il?...

L'Éternel est dans sa demeure sainte; L'Éternel a son trône dans les cieux.

Ses yeux observent,

Ses regards sondent les fils des hommes.

L'Éternel sonde le juste;

Mais il hait le méchant et celui qui se plaît à la violence.

(Psaumes 11:1-5)

Les Ziphiens, dans les régions sauvages où David s'était réfugié, envoyèrent dire à Saül qu'ils connaissaient la retraite de son gendre et qu'ils s'offraient à l'y conduire. Averti de leur intention, David changea de résidence et se retira dans les montagnes qui séparent Mahon de la mer Morte. De nouveau, on vint dire à Saül: « Voici que David est dans le désert d'En-Guédi. Saül prit alors trois mille hommes choisis parmi tous les Israélites, et il se mit en marche pour chercher David et ses gens jusque sur les rochers des bouquetins. » David n'avait avec lui que six cents hommes.

Caché dans une caverne avec ses gens, il attendait que Dieu lui montrât une issue. Tout en gravissant la montagne, Saül entra seul dans la caverne même où David et sa troupe s'étaient cachés. Ce que voyant, les gens de David, convaincus que Dieu le lui avait providentiellement livré, le pressèrent de se faire justice. Mais David entendit la voix de sa conscience lui dire: « Ne touche pas à l'oint de l'Éternel. » Ses guerriers insistèrent: « Voici le jour annoncé par l'Éternel quand il t'a dit: je livrerai ton ennemi entre tes mains. Traite-le comme bon te semblera. Mais David se leva et coupa sans bruit le pan du manteau » royal, qu'il se fit, plus tard, le reproche d'avoir endommagé.

Saül, sorti de la caverne, continuait sa marche, quand il entendit une voix lui crier: « O roi, mon seigneur! » Il se retourna pour voir d'où venait cette voix, et il reconnut le fils d'Isaï, l'homme même qu'il poursuivait avec acharnement depuis si longtemps! S'inclinant profondément, en sujet respectueux, David lui dit: « Pourquoi écoutes-tu les propos de ceux qui disent: David cherche à te faire du mal? Regarde, tu peux voir de tes yeux que l'Éternel t'avait livré aujourd'hui entre mes mains, dans la caverne. On parlait de te tuer; mais je t'ai épargné, et j'ai dit: Je ne porterai pas la main sur mon seigneur; car il est l'oint de l'Éternel. Vois donc, mon père, le pan de ton manteau que je tiens à la main; puisque j'ai le pan de ton manteau et que je ne t'ai pas tué, sache et reconnais qu'il n'y a en moi ni méchanceté ni révolte, et que je n'ai point péché contre toi. Et toi, tu fais la chasse à ma vie pour me l'ôter! »

Humilié des reproches de son gendre, dont il ne pouvait contester la justesse, profondément ému de constater qu'il venait d'être à la merci de l'homme dont il cherchait à ôter la vie, et que celui-ci était debout devant lui, fort de son innocence, Saül s'écria: « Est-ce bien ta voix, mon fils David? Et Saül éleva la voix et pleura. Il dit à David: Tu es plus juste que moi; car tu m'as rendu le bien pour le mal que je t'ai fait. ... Quand un homme trouve son ennemi, le laisse-t-il aller sain et sauf? Que l'Éternel te rende du bien pour ce que tu m'as fait aujourd'hui! Maintenant je sais que tu seras roi, et que le royaume d'Israël restera entre tes mains. » Et sur la demande du roi, David lui jure que quand ses paroles se réaliseront il traitera sa maison avec égards.

Mais David ne pouvait se fier aux promesses de Saül, ni espérer que ses regrets seraient de longue durée. Il resta donc dans la retraite des rochers, et le roi se rendit chez lui.

L'inimitié contre les serviteurs de Dieu de la part d'hommes inspirés par Satan peut parfois se changer en sentiments reconnaissants et bienveillants, mais ce changement n'est pas

toujours durable. Il peut arriver à des hommes qui ont calomnié et persécuté les enfants de Dieu d'être amenés à reconnaître leurs torts, à s'humilier devant ceux dont ils ont ruiné la réputation et à changer d'attitude à leur égard. Mais lorsqu'ils cèdent à nouveau aux suggestions du Malin, la vieille inimitié se réveille, et ils reprennent l'œuvre dont ils s'étaient repentis et qu'ils avaient un moment abandonnée. On les revoit médire, accuser et condamner de la façon la plus amère les personnes auxquelles ils avaient fait la plus humble confession. Leur conversion n'est qu'éphémère. Satan peut se servir d'eux avec beaucoup plus d'efficacité parce qu'ils renient une lumière plus éclatante.

« Puis Samuel mourut; tout Israël se rassembla pour célébrer son deuil; et on l'ensevelit dans sa maison à Rama. » En Israël, cette mort fut considérée comme une perte irréparable. Un grand prophète, un homme d'une rare bonté, un juge éminent avait quitté ce monde. La douleur du peuple fut profonde et sincère. Dès sa jeunesse, Samuel s'était conduit avec une parfaite intégrité et avait exercé une influence beaucoup plus grande que le roi.

En comparant la vie de Samuel et celle de Saül, le peuple ne pouvait que reconnaître l'erreur qu'il avait commise en voulant un roi uniquement pour ne pas différer des autres nations. Bien des gens constataient les progrès de l'impiété, auxquels le mauvais exemple du roi n'était pas étranger, et ce n'était pas sans de bonnes raisons que l'on pleurait la mort de Samuel, le fondateur et directeur des écoles de prophètes. On avait surtout perdu celui auquel on faisait appel dans les calamités publiques, celui qui intercédait constamment auprès de Dieu pour le peuple. Ses prières avaient été une source de sécurité, car on savait que « la prière du juste faite avec ferveur a une grande puissance » (Jacques 5:16).

On eut alors l'impression que Dieu abandonnait Israël. Le roi n'était plus qu'un possédé; la justice était pervertie; l'ordre faisait place à la confusion. Et c'était au moment où la nation était déchirée par des luttes intestines et où les conseils calmes et pieux de Samuel semblaient le plus nécessaires, que Dieu donnait du repos à son serviteur! Devant cette tombe paisible, d'amères pensées envahissaient le cœur des Hébreux au souvenir du prophète dont ils avaient rejeté l'autorité tutélaire. C'était lui qui leur avait appris à aimer Dieu et à lui obéir, lui dont les prières les amenaient au trône de l'Éternel. Et maintenant, ils étaient à la merci d'un roi qui, vrai suppôt de Satan, finirait par les séparer de la protection du ciel!

David, qui ne put assister à l'inhumation de Samuel, répandit d'abondantes larmes comme un fils sur la tombe d'un père tendrement aimé. Pour lui, cette mort, en brisant un frein de plus opposé à l'acharnement de Saül, rendait sa sécurité plus précaire que jamais. Aussi, tandis que le roi est occupé par ce deuil national, en profite-t-il pour aller chercher un gîte plus sûr dans le désert de Paran. C'est dans cette steppe désolée, et sous la double impression de la mort du prophète et de l'inimitié du roi, qu'il compose les psaumes cent vingt et cent vingt et un, et qu'il chante pour la première fois ces paroles:

Mon secours vient de l'Éternel,

Qui a fait les cieux et la terre,

Il ne permettra pas que ton pied chancelle; Celui qui te garde ne sommeillera point.

Non, celui qui garde Israël

Ne sommeillera pas; il ne s'endormira point... L'Éternel te gardera de tout mal; Il gardera ton âme.

L'Éternel veillera sur ton départ comme sur ton arrivée

Dès maintenant et à toujours.

(Psaumes 121:2-8)

Durant leur séjour au désert de Paran, David et ses gens eurent l'occasion de protéger des maraudeurs les troupeaux et le menu bétail d'un riche de la région, du nom de Nabal, descendant de Caleb. C'était un homme sordide et brutal. On était au temps de la tonte des moutons, époque où l'hospitalité s'exerçait largement. Selon la coutume du temps, David envoya à Nabal dix de ses jeunes gens pour lui dire: « Paix à toi pour la vie! Paix à toi, ainsi qu'à ta maison; paix à tout ce qui t'appartient! Et maintenant j'ai appris que tu as les tondeurs. Pendant que tes bergers étaient auprès de nous, nous ne leur avons fait aucune offense; et ils n'ont éprouvé aucune perte, tout le temps qu'ils ont été à Carmel. Demande-le à tes serviteurs, et ils te le diront. Que mes jeunes gens trouvent donc grâce à tes yeux, et donne, je te prie, à tes serviteurs et à ton fils David ce que tu trouveras sous ta main. » David et ses hommes avaient été pour les bergers et les troupeaux de l'opulent propriétaire comme une muraille protectrice. Ils s'attendaient à recevoir de lui, en retour, une marque de gratitude répondant à leur nécessité. Ils auraient pu faire main basse sur le gros et le menu bétail du riche voisin; mais ils préférèrent agir honnêtement. Leur amabilité demeura sans résultat. La réponse que Nabal fit envoyer à David révélait son caractère: « Qui est David, et qui est le fils d'Isaï? Ils sont nombreux, aujourd'hui, les serviteurs qui s'enfuient de chez leurs maîtres! Et je prendrais mon pain, mon eau et la viande que j'ai apprêtée pour mes tondeurs, et je les donnerais à des gens

qui viennent je ne sais d'où? »

Quand il vit ses jeunes gens revenir les mains vides, et sut la réception qu'on leur avait réservée, David, profondément indigné, leur ordonna de se préparer pour une expédition. Il était résolu à punir l'homme qui lui refusait son dû, et qui ajoutait l'insulte à l'injustice. Ce subit mouvement de colère du chef de bande ressemblait plus à l'esprit de Saül qu'au sien propre et montrait qu'il avait une leçon de patience à apprendre à l'école de l'affliction.

Or, un des serviteurs de Nabal s'était rendu en hâte vers Abigaïl, femme de celui-ci, et lui avait raconté l'affaire en ces termes: « David a envoyé du désert des messagers pour saluer notre maître; mais Nabal les a rudoyés. Cependant ces gens avaient été très bons pour nous; nous n'en avons reçu aucune offense, et nous n'avons subi aucune perte pendant tout le temps que nous avons passé auprès d'eux, lorsque nous étions dans les champs. Ils nous ont servi de

rempart, la nuit et le jour, tant que nous avons été auprès d'eux, occupés à paître nos troupeaux. Maintenant donc réfléchis, et vois ce que tu as à faire; car la ruine de notre maître et de toute sa maison est certaine. »

Sans consulter son mari ni lui faire part de ses intentions, Abigaïl envoya à David une quantité de provisions qu'elle fit charger sur des ânes conduits par quelques serviteurs. Elle monta elle-même sur un âne à leur suite et rencontra le poète-guerrier et sa troupe dans un endroit ombragé de la montagne. « Quand Abigaïl aperçut David, elle s'empressa de descendre de son âne, et, tombant la face contre terre en présence de David, elle se prosterna. S'étant ainsi jetée à ses pieds, elle dit: A moi, mon seigneur, à moi la faute! Permets à ta servante de parler devant toi; écoute les paroles de ta servante.

»

Abigaïl abordait David avec autant de respect que si elle se fût adressée à une tête couronnée. Nabal s'était écrié avec mépris: « Qui est David? » Abigaïl l'appelait: « Mon seigneur! » Par un discours tout empreint de sagesse, de grâce et d'humilité, elle s'efforce de calmer son irritation. Elle proteste de son dévouement à la famille d'Isaï et supplie le futur roi d'Israël de passer outre à l'affront de son mari, affront qui n'a été que l'explosion d'une nature égoïste et bourrue.

« Maintenant, ajoute-t-elle, mon seigneur, aussi vrai que l'Éternel est vivant, et que ton âme est vivante, c'est l'Éternel qui t'a empêché d'en venir à verser le sang et de te venger de ta propre main. Que tes ennemis et ceux qui cherchent à nuire à mon seigneur soient comme Nabal. » Abigaïl ne s'attribue pas le succès de son intervention. Elle en donne à Dieu la gloire et l'honneur. Puis elle offre aux gens de David, en dédommagement, le riche présent qui l'accompagne. S'adressant ensuite à lui, elle s'exprime comme si elle était elle-même coupable de ce qui est arrivé:

« Pardonne, je te prie, la faute de ta servante! Certainement l'Éternel assurera à la maison de mon seigneur une existence durable, car mon seigneur soutient les guerres de l'Éternel, et aucun malheur ne l'atteindra pendant toute sa vie. » Délicatement, elle lui montre la voie qu'il aurait dû suivre. Bien que poursuivi comme un traître, il n'a pas à venger des affronts personnels.

Abigaïl termine ainsi son éloquent plaidoyer: « S'il s'élève quelqu'un pour te persécuter et pour attenter à ta vie, l'âme de mon seigneur sera gardée dans l'écrin des vivants auprès de l'Éternel, ton Dieu.... Quand l'Éternel aura fait à mon seigneur tout le bien qu'il lui a promis, et qu'il l'aura établi chef d'Israël, puisse mon seigneur ne pas encourir le reproche et ne pas éprouver le remords d'avoir, sans motif, répandu le sang, et de s'être vengé luimême! Et, lorsque l'Éternel aura fait du bien à mon seigneur, puisses-tu te souvenir de ta servante! » (1

Samuel 25:29-31)

Ces paroles ne pouvaient provenir que de lèvres purifiées par la sagesse d'en haut. La piété d'Abigaïl, semblable au parfum d'une fleur, s'exhalait de son visage, de ses paroles, de ses actes. L'Esprit de Dieu habitait dans son âme. Ses paroles, empreintes de grâce, de bonté et de paix, exercèrent une céleste influence sur celui à qui elles s'adressaient. Revenu à de meilleurs sentiments, David frémit à la pensée de l'acte violent qu'il avait été sur le point de commettre. « Heureux les artisans de la paix, dit Jésus, car ils seront appelés enfants de Dieu! » (Matthieu 5:9) Que ne sont-elles plus nombreuses les femmes qui ressemblent à cette fille d'Israël, toujours prêtes à calmer des accès de colère, à prévenir des actes soudains et irréfléchis, et à arrêter de grands maux par des paroles calmes et mesurées!

Une vie chrétienne est un rayonnement continu de lumière, de consolation et de paix. Elle est faite de pureté, de tact, de simplicité. Animée de l'esprit du Sauveur, elle n'a pour mobile qu'un amour désintéressé. Abigaïl possédait le don de reprendre et de conseiller avec sagesse. Sous le charme de ses paroles, David, convaincu qu'il n'a pas été maître de lui, sent sa colère s'évanouir. Aussi reçoit-il la réprimande qui lui est adressée avec humilité et conformément aux paroles d'un cantique composé par lui:

Que le juste me frappe, ce me sera une faveur;

Qu'il me reprenne, ce sera de l'huile sur ma tête.

(Psaumes 141:5)

Il bénit Abigaïl et la remercie de l'avoir si judicieusement conseillé. Beaucoup de personnes croient avoir mérité d'être louées quand elles ont accepté une censure sans manifester d'impatience. Ils sont peu nombreux ceux qui accueillent la répréhension avec reconnaissance et en bénissent l'auteur.

Quand Abigaïl revint chez elle, elle trouva Nabal et ses hôtes assis autour d'un copieux festin où le vin coulait à flots, et qui dégénérait en orgie. Ce ne fut que le lendemain qu'elle raconta à son mari ce qui s'était passé la veille, et le danger mortel qu'il avait couru. Nabal, qui était aussi poltron que grossier, fut frappé de stupeur. Hanté par la crainte que David n'exécutât son dessein quand même, il passa bientôt de l'épouvante à une morne insensibilité. Dix jours plus tard, il mourut. L'existence qui lui avait été prêtée n'avait servi qu'à faire du mal. Aussi Dieu lui dit-il, comme à l'homme riche de la parabole: « Cette nuit même, ton âme te sera redemandée. » (Luc 12:20)

Le jugement faussé par les coutumes des nations de son temps, David, qui avait déjà une femme, épousa plus tard Abigaïl. Des hommes de Dieu, grands par leur caractère, se laissent gagner parfois par les pratiques du monde. En ce qui concerne David, les conséquences amères de sa polygamie se firent douloureusement sentir durant toute sa vie.

Après la mort de Samuel, David put vivre en paix durant quelques mois dans les solitudes du pays de Ziph. Mais les ennemis d'Israël, implacables, espérant gagner les faveurs du roi, l'informèrent du lieu où il s'était retiré. Ce renseignement réveilla le démon de la jalousie qui

sommeillait dans le cœur de Saül. Il se remit à la tête de ses hommes et recommença ses poursuites. Des espions bien intentionnés rapportèrent ce fait à David. Celui-ci, accompagné de quelques-uns de ses hommes, part à la recherche de son ennemi. Ils arrivent à l'endroit où sont dressées les tentes de Saül et de sa troupe, mais ils ne voient pas de sentinelles en observation: le camp est tout entier plongé dans le sommeil. David demande alors à ses amis lequel d'entre eux consent à le suivre au milieu du camp: Abisçaï répond immédiatement: « Moi, j'y descendrai avec toi! »

Dissimulés par l'ombre des collines, David et son compagnon passent inaperçus au milieu de l'armée. Ils cherchent à se rendre compte du nombre de leurs ennemis et arrivent vers Saül qu'ils trouvent endormi, une cruche d'eau à son chevet. Abisçaï dit alors à David: « Dieu a livré aujourd'hui ton ennemi entre tes mains; laisse-moi, je te prie, le frapper de la lance et le clouer à terre d'un seul coup; je n'aurai pas à y revenir. » En réponse, il entend ces paroles prononcées à voix basse: « Ne le tue pas; qui pourrait impunément mettre la main sur l'oint de l'Éternel? » David ajoute: « L'Éternel est vivant! C'est à l'Éternel seul de le frapper, soit que son jour vienne et qu'il meure, soit qu'il descende au combat et qu'il y périsse. Que l'Éternel me garde de porter la main sur l'oint de l'Éternel! Prends seulement, je te prie, la lance qui est à son chevet, ainsi que la cruche d'eau, et allons-nous-en. Ainsi David prit la lance et la cruche d'eau qui étaient au chevet du lit de Saül, et ils s'en allèrent. Personne ne les avait vus ou remarqués, car aucun des soldats ne s'était réveillé; tous dormaient, parce que l'Éternel avait fait tomber sur eux un profond sommeil. » Dieu peut paralyser les plus forts, priver de sagesse les plus prudents, rendre vaines les précautions des plus vigilants.

Quand David eut atteint un lieu sûr, debout, au sommet de la colline, il cria à haute voix à la troupe endormie et à Abner, son général: « Quoi, n'es-tu pas un brave, et qui est ton pareil en Israël? Pourquoi donc ne veilles-tu pas sur le roi, ton seigneur? Quelqu'un du peuple est venu pour tuer le roi, ton seigneur! Ce n'est pas bien ce que tu as fait là. Aussi vrai que l'Éternel est vivant, vous méritez la mort, vous qui ne veillez pas sur votre seigneur, l'oint de l'Éternel. Et maintenant, regarde où sont la lance du roi et la cruche d'eau qui se

trouvaient à son chevet. »

« Alors Saül reconnut la voix de David, et il dit: Est-ce bien ta voix, mon fils David? David dit: C'est ma voix, ô roi, mon seigneur! Il ajouta: Pourquoi mon seigneur poursuit-il ainsi son serviteur? Qu'ai-je fait, et quel crime ma main a-telle commis? Que le roi, mon seigneur, veuille bien écouter maintenant les paroles de son serviteur. » Une fois de plus, le roi confesse sa faute: « J'ai péché, dit-il; reviens, mon fils David! Je ne te ferai plus de mal, puisqu'en ce jour tu as respecté ma vie. Oui, j'ai agi follement, et j'ai commis une très grande faute. David répondit: Voici la lance du roi; que l'un de tes jeunes gens passe ici, et la prenne. » Saül avait bien dit: « Je ne te ferai plus de mal. » Mais David ne voulut pas se placer entre ses mains. Ce deuxième exemple d'égards de la part de David pour la vie de Saül, son souverain, fit une plus grande impression sur l'esprit du roi que le premier et lui arracha une

plus humble confession de sa faute. Confus et bouleversé par la grande magnanimité dont il est l'objet, il s'écrie en s'éloignant: « Béni sois-tu, mon fils David! Certainement, tu réussiras dans toutes tes entreprises! »

Le fils d'Isaï ne croyait pas que Saül demeurerait longtemps dans les sentiments qu'il venait d'exprimer. Abattu, « David se dit en luimême: Je périrai quelque jour par la main de Saül! Je n'ai lien de mieux à faire que de me réfugier dans le pays des Philistins. ... David se leva donc et se rendit avec les six cents hommes qui

l'accompagnaient, auprès d'Akis, roi de Gath. »

Mais David n'avait pas consulté l'Éternel à ce sujet. Alors que Saül tramait sa mort, Dieu lui préparait le trône d'Israël. Bien qu'ils soient enveloppés de mystère aux yeux des hommes, les plans de Dieu s'exécutent. Incapables de comprendre ses voies et se basant sur des apparences, les hommes considèrent les épreuves permises par le ciel comme autant d'obstacles et de présages de malheur. C'est ainsi que David, au lieu de s'attacher aux promesses de Dieu, s'arrêtait aux circonstances et commençait à douter de jamais parvenir au trône. Ses longues tribulations avaient épuisé sa foi, lassé sa patience.

L'honneur de Dieu souffrit de cette incrédulité de son serviteur. En se plaçant sous la protection des Philistins qui le craignaient plus que Saül et son armée, il leur découvrait la faiblesse de son peuple et encourageait des ennemis implacables à venir l'opprimer. David avait été oint pour défendre Israël, et non pour faire exulter les méchants par une apparente indifférence à sa prospérité.

Enoutre,Daviddonnaitàsesfrères l'impression d'être passé chez les païens pour rendre hommage à leurs dieux, ou, en tout cas, l'occasion de se méprendre sur ses motifs. En faisant naître ainsi des doutes dans les esprits, il accomplissait les desseins de Satan. Il n'avait pas renoncé au vrai culte ni abandonné la cause de Dieu; mais il avait perdu sa foi en la protection divine et avait affaibli ses facultés morales.

David fut cordialement reçu par le roi des Philistins. La chaleur de cette réception était due en partie à l'admiration que ce monarque lui portait, et en partie au fait que sa vanité était flattée de voir un Hébreu de marque venir se placer sous sa protection. Se croyant à l'abri de toute trahison sur les terres d'Akis, David y amena sa famille et ses biens. Ses hommes en firent autant. Selon toute apparence, il était venu s'établir définitivement en Philistie. Tout cela entrait fort dans les goûts d'Akis, qui promit de protéger les fugitifs d'Israël.

Reconnaissant qu'il serait dangereux, tant pour lui que pour ses gens, d'être exposés à l'influence des idolâtres et au spectacle des rites païens, et qu'ils pourraient adorer Dieu avec beaucoup plus de liberté dans une ville qui leur serait spécialement affectée plutôt qu'à Gath, David demanda au roi une résidence éloignée de la ville royale. Akis lui concéda gracieusement la ville de Tsiklag.

Pendant qu'il séjournait dans cette ville isolée, David guerroya contre les Guésuriens, les Guirziens et les Amalécites, tout en ayant soin de ne laisser personne en vie pour en porter les nouvelles à Gath. De retour de ces expéditions, il laissait croire à Akis qu'il avait fait la guerre aux gens du pays de Juda. Ces dissimulations ne faisaient qu'affermir les Philistins, et le roi Akis se disait: « Il se rend odieux à Israël son peuple; il sera mon serviteur à jamais. » Ces tribus païennes, David le savait, devaient être détruites, et il avait été désigné pour accomplir cette œuvre mais il était infidèle à Dieu quand il avait recours au mensonge.

« Vers ce temps-là, les Philistins rassemblèrent leurs troupes en une seule armée pour faire la guerre à Israël. Akis dit à David: Tu sais que tu viendras avec moi à la guerre, toi et tes hommes. » David n'avait pas la moindre intention de diriger ses armes contre ses frères. Mais il ne savait comment sortir de sa fausse position et attendait une issue dictée par les circonstances. Il fit au roi cette réponse évasive: « Tu verras ce que ton serviteur sait faire. » Akis crut que David lui promettait d'être de son côté et il lui promit en retour de grands honneurs.

Bien que la foi de David ait quelque peu fléchi en ce qui concernait les promesses de Dieu, il n'oubliait pas que Samuel l'avait oint roi sur Israël. Il se souvenait des victoires qu'il avait remportées grâce au secours de Dieu. Il repassait dans sa mémoire la grande miséricorde que le Seigneur lui avait manifestée en le préservant de la main de Saül et il résolut de ne pas trahir une cause aussi sacrée. Faisant abstraction de l'inimitié et de la cruauté de Saül, il prit la résolution de ne pas se joindre aux ennemis de son peuple.

Chapitre 66 : Mort de Saül

La guerre éclata de nouveau entre Israël et les Philistins. L'ennemi dressa son camp à Sunem, à l'extrémité septentrionale de la vallée de Jizréel. Saül rassembla son armée à quelques kilomètres de distance, à l'extrémité méridionale de la même plaine, au pied de la montagne de Guilboa. C'était là que Gédéon, avec ses trois cents hommes, avait mis en fuite les armées des Madianites. Mais l'esprit qui avait inspiré le libérateur était bien différent de celui qui animait en ce moment le roi d'Israël. Gédéon était allé à l'assaut plein de foi au Puissant de Jacob, tandis que Saül se sentait abandonné de Dieu, seul et sans défense. « A la vue du camp des Philistins, il eut peur et son cœur fut très agité. » (Voir 1 Samuel 28 et 31)

Il apprit que David était avec les Philistins, et il s'attendait à voir le fils d'Isaï saisir cette occasion pour tirer vengeance des maux qu'il avait soufferts de sa part. Sa détresse était inexprimable. La folle jalousie qui l'avait si longtemps lancé à la poursuite de l'élu de Dieu avait entraîné Israël dans ce péril extrême. Il ne pensait qu'à la mort de David et il avait négligé la sécurité de son royaume. Les Philistins en avaient profité pour pénétrer jusqu'au centre même du pays. L'esprit des ténèbres avait, d'un côté, poussé Saül à mobiliser toutes ses forces contre David et, de l'autre, il avait inspiré ce projet d'invasion aux Philistins. Qui dira combien de fois cet astucieux adversaire utilise encore la même tactique! Il pousse quelque faux croyant à susciter une querelle dans l'Église, puis, à la faveur de cette discorde, il jette sur elle ses suppôts pour l'anéantir.

La bataille devait se livrer le lendemain. Accablé par le sombre pressentiment de ce qui allait lui arriver, Saül ne voyait devant lui qu'une horrible nuit. Que ne donnerait-il pas pour un secours, un conseil! En vain, il consulte l'Éternel qui « ne lui répond point, ni par des songes, ni par l'Urim, ni par les prophètes. » Pourquoi est-il repoussé par celui qui ne repousse jamais une âme qui vient à lui avec sincérité et humilité? C'est que le roi s'est privé lui-même de tous les moyens de consulter l'Éternel. Il a rejeté les conseils de Samuel, le prophète; il a exilé David, l'élu de Dieu; il a massacré les prêtres du Très-Haut. Peut-il s'attendre à recevoir une réponse, quand il a supprimé toutes les voies de communication entre le ciel et la terre? Après avoir chassé l'Esprit de la grâce, comment espérerait-il une réponse de la part de Dieu?

Ce n'étaient d'ailleurs pas le pardon de ses péchés et sa réconciliation avec le Seigneur que demandait Saül mais la défaite de ses ennemis. Séparé de Dieu par sa révolte, et ne pouvant revenir en arrière que par le chemin d'un repentir dont il ne veut pas, l'orgueilleux monarque se décide, dans sa détresse, à un acte désespéré et fatal.

« Saül dit à ses serviteurs: Cherchez-moi une femme qui sache évoquer les morts; j'irai la trouver, et je la consulterai. » Le roi savait pertinemment que l'occultisme avait été interdit par Dieu. Une sentence de mort était prononcée contre tous ceux qui se livraient à ses impurs maléfices. Il avait lui-même, du vivant de Samuel, fait mettre à mort tous les sorciers et tous ceux qui consultaient les esprits. Et c'est à eux, maintenant, qu'il allait demander un oracle!

On répondit au roi: « Il y a à Endor une femme qui sait évoquer les morts. » Cette femme avait fait un pacte avec Satan. En retour, le prince du mal opérait des miracles à sa demande et lui révélait des secrets. Saül se déguise et part de nuit, accompagné de deux serviteurs, à la recherche de la sorcière. Quel spectacle que celui de ce roi d'Israël marchant aveuglément à la remorque de Satan! Y a-t-il au monde sentier plus lugubre que celui de l'homme qui obstinément repousse l'Esprit de Dieu pour n'en faire qu'à sa tête? Y a-t-il un esclavage plus terrible que celui que fait subir le pire des tyrans: l'égoïsme? La confiance en Dieu et l'obéissance à sa volonté: telles avaient été les conditions posées à Saül avant de monter sur le trône d'Israël. S'il les avait remplies, Dieu eût été son Guide; le Tout-Puissant, son bouclier. Dieu l'avait longtemps supporté. Sa révolte et son entêtement avaient été bien près de réduire au silence la voix divine en son âme. Néanmoins, jusqu'ici, il avait encore eu l'occasion de se convertir. Mais maintenant qu'il se détourne de Dieu pour aller solliciter les conseils d'un suppôt de Satan, il coupe le dernier lien qui le rattache à son Créateur et se place tout entier sous l'ascendant du grand révolté.

A la faveur des ténèbres, Saül et ses deux serviteurs traversent la plaine, passent sans encombre près de l'armée des Philistins, gravissent le flanc de la montagne et arrivent à la demeure solitaire de la sorcière d'Endor. C'est là que l'évocatrice des esprits s'est cachée pour pratiquer secrètement ses incantations. Mais Saül a beau être déguisé, sa haute stature et son port royal prouvent qu'il n'est pas un guerrier ordinaire. Les soupçons de la femme sont confirmés par la riche récompense qui lui est offerte. « Saül lui dit: Prédis-moi l'avenir, je te prie, en évoquant un mort, et fais-moi monter celui que je te désignerai. La femme lui répondit: Tu sais bien ce que Saül a fait, comment il a fait disparaître du pays ceux qui évoquent les morts et les devins. Pourquoi donc me tends-tu un piège pour me faire mourir? Saül lui fit ce serment par l'Éternel, et lui dit: Aussi vrai que l'Éternel est vivant, il ne t'arrivera aucun mal pour cette affaire. Alors la femme lui dit: Qui dois-je évoquer devant toi? Il répondit: Évoque Samuel. »

Après avoir pratiqué ses sortilèges, « la femme dit à Saül: Je vois un dieu qui monte de dessous la terre... C'est un vieillard qui monte, et il est couvert d'un manteau. Saül comprit que c'était bien

Samuel. Il s'inclina, le visage contre terre, et il se prosterna. » Mais ce n'était pas le prophète qui apparaissait à l'appel de la sorcière. L'apparition surnaturelle qui imitait Samuel n'était qu'un produit du pouvoir de Satan, une personnification à la ressemblance de Samuel, comme celle qui, plus tard, dans le désert, se présentera à Jésus en ange de lumière.

Quand la sorcière vit Samuel, elle « poussa un grand cri, et elle dit à Saül: Pourquoi m'as-tu trompée? Tu es Saül. » Le premier soin de l'esprit personnifiant Samuel avait donc été d'avertir l'évocatrice de l'identité de son visiteur. Le message apporté à Saül par le soi-disant prophète fut le suivant: « Pourquoi as-tu troublé mon repos, en me faisant monter? Saül répondit: Je suis dans une grande détresse; car les Philistins me font la guerre, et Dieu s'est

retiré de moi. Il ne me répond plus, ni par les prophètes, ni par les songes. Je t'ai donc fait appeler pour que tu me fasses connaître ce que je dois faire. »

Tandis que Samuel vivait, Saül avait méprisé ses conseils et s'était offensé de ses réprimandes. Mais à cette heure de détresse et de calamité, il met son dernier espoir dans les directives du prophète. Hélas! au lieu d'entrer en communication avec le ciel, il s'est adressé à un messager de l'enfer! Saül s'était complètement livré à Satan. Celui-ci, dont le seul plaisir est de semer le malheur et le crime, va en profiter pour accabler le malheureux roi. Voici la réponse du prétendu Samuel:

« Pourquoi me consultes-tu, puisque l'Éternel s'est retiré de toi, et qu'il est devenu ton ennemi?

L'Éternel agit comme il l'a annoncé par ma bouche. L'Éternel arrache de tes mains ton royaume, et il le donne à un autre, à David. Tu n'as pas obéi à la voix de l'Éternel, et tu n'as pas fait sentir à Amalek l'ardeur de son courroux; voilà pourquoi l'Éternel te traite de cette manière aujourd'hui. Et même l'Éternel livrera Israël avec

toi aux mains des Philistins. »

L'œuvre du tentateur consiste à excuser le péché, à rendre attrayant le sentier du mal, et l'homme sourd aux avertissements du Seigneur. Durant des années, séduit par ce régime, Saül avait méprisé les réprimandes de Samuel. Maintenant, Satan change brusquement de tactique. Pour plonger dans le désespoir le roi affolé, il dresse devant lui toute l'énormité de son péché et l'impossibilité du pardon. C'était le meilleur moyen de l'écraser et de le pousser au suicide.

Lorsque Saül entend cette effroyable prédiction, affaibli par la fatigue et le jeûne, bourrelé de remords, éperdu, il oscille comme un chêne dans la tempête et s'affale sur le sol.

Terrifiée de voir le roi d'Israël étendu sans connaissance à ses pieds, la sorcière se demande ce qui va lui arriver. Elle le supplie de se relever et de prendre quelque nourriture, en lui rappelant qu'elle a exposé sa vie pour le satisfaire. Les serviteurs de Saül s'étant joints à ses instances, il cède enfin, et la femme place devant lui le veau gras et des pains sans levain préparés à la hâte. Quelle scène! Quelques heures avant d'affronter la mort, l'homme que Dieu a oint roi sur Israël prend son repas, en face d'une sorcière, dans un antre lugubre où viennent de retentir, comme sorties des enfers, les plus sinistres prédictions!

Avant le point du jour, Saül et ses serviteurs sont de retour au camp pour se préparer au combat. En consultant l'esprit des ténèbres, Saül a consommé sa perte. Accablé par le désespoir, comment va-t-il pouvoir inspirer du courage à son armée? Séparé du ciel, comment inviter Israël à regarder à Dieu, la source de tout secours? La prédiction fatale va elle-même concourir à son accomplissement.

Dans la plaine de Sunem et sur les pentes de Guilboa s'engage bientôt, entre l'armée d'Israël et les hordes philistines, une mêlée sanglante. Bien que l'affreux spectre de la caverne

d'Endor ait banni de son cœur tout espoir de salut, Saül défend néanmoins son trône et son royaume avec une énergie désespérée. Mais c'est en vain. « Les Israélites s'enfuirent devant les Philistins, et beaucoup d'entre eux, blessés à mort, tombèrent sur la montagne de Guilboa. » Trois des fils du roi ont péri bravement à ses côtés. Il a vu l'épée faucher autour de lui ses plus vaillants guerriers. Pressé par les archers ennemis, gravement blessé, ne pouvant plus ni combattre ni fuir, et résolu à ne pas tomber vivant entre les mains des Philistins, Saül avait dit à son écuyer: « Tire ton épée et transperce-moi. » Ce dernier refusa de porter la main contre l'oint de l'Éternel. Alors Saül se jeta sur son épée et se tua lui-même.

Ainsi mourut le premier roi d'Israël, par un suicide. A la fin d'une vie manquée, il était descendu dans la tombe, désespéré et déshonoré! Et tout cela pour avoir préféré faire sa volonté plutôt que celle de Dieu!

La nouvelle de la défaite se répandit au loin et plongea tout Israël dans la consternation. Les villes furent abandonnées par la population et les Philistins en prirent tranquillement possession. Le règne de Saül avait consommé la ruine de son royaume.

Le lendemain, les Philistins, en parcourant le champ de bataille, découvrirent les cadavres de Saül et de ses trois fils. Pour compléter leur triomphe, ils décapitèrent le roi, le dépouillèrent de son armure et emportèrent chez eux ces trophées ensanglantés. « Ils déposèrent les armes de Saül dans le temple d'Astarté et attachèrent son corps à la muraille de Beth-San, près de Guilboa, non loin du Jourdain. » Ils firent de même pour les cadavres de ses fils, qui, suspendus par des chaînes, allaient être dévorés par les oiseaux de proie.

Les courageux habitants de Jabès de Galaad, se rappelant comment, en des années plus heureuses, Saül avait délivré leur ville, donnèrent à ces corps pantelants une honorable sépulture. Ils traversèrent le Jourdain de nuit, enlevèrent de la muraille de Beth-San les cadavres de Saül et de ses fils et revinrent à Jabès, où ils les brûlèrent. Puis ils prirent leurs cendres, les ensevelirent sous le tamaris qui est près de Jabès et jeûnèrent pendant sept jours. Une noble action accomplie quarante ans auparavant valut, à Saül et à ses fils, d'être enterrés par des hommes compatissants à l'heure sombre de la défaite et du déshonneur.

Chapitre 67 : Sorcellerie Ancienne et Moderne

Le récit biblique de la visite de Saül chez la pythonisse d'Endor a posé un problème à beaucoup de croyants. Certains en concluent que Samuel fut personnellement présent à cette entrevue. Mais la Bible nous donne elle-même les preuves du contraire. Si, comme on le prétend, Samuel était alors au ciel, il a donc dû en redescendre, soit par la puissance de Dieu, soit par celle de Satan! Or, nul ne peut admettre un instant que Satan ait eu le pouvoir de faire descendre du ciel ce saint prophète en réponse aux incantations d'une sorcière. On ne peut croire non plus que Dieu ait ordonné à Samuel de répondre à l'appel de cette femme, alors qu'il avait refusé d'entrer en communication avec Saül par des songes, par l'Urim, ou par les prophètes (1 Samuel 28:6). Dans ce cas, Dieu aurait abandonné ses propres moyens pour se révéler à Saül par l'intermédiaire d'un suppôt de Satan!

Le message donné à Saül prouve suffisamment son origine. Sa teneur, loin de porter le roi à se convertir, n'avait pour but que de le pousser au suicide. C'est là, non l'œuvre de Dieu, mais celle de Satan. D'autre part, le fait que Saül consulta une sorcière est cité dans l'Écriture comme une des causes de sa mort: « Ainsi mourut Saül, à cause de la faute qu'il avait commise contre l'Éternel, parce qu'il n'avait pas observé la parole de l'Éternel et aussi parce qu'il avait interrogé et consulté ceux qui évoquent les esprits. Il ne consulta point l'Éternel; l'Éternel le fit donc mourir et transféra la royauté à David, fils d'Isaï. » (1 Chroniques 10:13, 14) L'affirmation est formelle: Saül consulta les esprits du mal et non le Seigneur. Ce n'est donc pas avec Samuel qu'il entra en conversation par le moyen de la sorcière, mais bien avec Satan. Celuici, ne pouvant faire paraître le vrai Samuel, produisit une contrefaçon du prophète qui servit à son dessein séducteur.

Presque toutes les formes anciennes de nécromancie et de sorcellerie étaient fondées sur la foi en la survivance des morts. Ceux qui pratiquaient les arts occultes prétendaient entretenir un commerce avec les trépassés et obtenir d'eux la connaissance de l'avenir. Le prophète Ésaïe mentionne cette coutume: « Si l'on vous dit: Consultez ceux qui évoquent les morts et les devins, ceux qui chuchotent et qui murmurent, répondez: Un peuple ne doit-il pas consulter son Dieu? S'adressera-t-il aux morts pour les vivants?

» (Ésaïe 8:19)

Cette croyance à la possibilité de communiquer avec les morts était à la base de l'idolâtrie. Les païens s'imaginaient que leurs dieux étaient les esprits déifiés des héros trépassés. Le paganisme n'était donc pas autre chose que le culte des morts. Cela découle du texte même des Écritures. Dans le récit du péché d'Israël à Beth-Péor, on lit: « Pendant qu'Israël séjournait à Sittim, le peuple commença à se livrer à la débauche avec les filles de Moab. Celles-ci invitèrent les Israélites à prendre part aux sacrifices en l'honneur de leur dieu. Israël s'attacha à Baal-Péor. » (Nombres 25:1-3) Le psalmiste nous révèle à quel « dieu » ces sacrifices étaient

offerts. Parlant de la même circonstance, il dit: « Ils s'attachèrent à Baal-Péor, et mangèrent les sacrifices des morts » (Psaumes 106:28), c'est-à-dire offerts aux morts.

La déification des trépassés, de même que les fausses communications avec eux, ont joué un grand rôle dans presque tous les systèmes du paganisme. On croyait que ces dieux transmettaient leur volonté aux hommes et donnaient des conseils à ceux qui les consultaient. Ceci s'applique directement aux oracles de la Grèce et de Rome.

Le prétendu commerce avec les morts existe encore aujourd'hui, même dans les pays dits chrétiens. Ces entretiens avec ceux qui se donnent pour les esprits de personnes décédées sont aujourd'hui connus sous le nom de spiritisme. Ils possèdent un attrait tout spécial pour ceux qui ont déposé des êtres chers dans la tombe. Sous l'aspect de ces amis qui sont morts, des esprits vaporeux leur apparaissent, leur parlent d'incidents qui se sont produits de leur vivant et leur rappellent leurs habitudes. Ils amènent ainsi les gens à croire que ces êtres disparus sont des anges qui, ici-bas, entrent en rapport avec eux. On voue ainsi un culte à ces prétendus esprits des trépassés, dont les déclarations ont, pour beaucoup de gens, plus de poids que la Parole de Dieu.

D'autre part, beaucoup envisagent le spiritisme comme une simple imposture. Ils attribuent au charlatanisme les manifestations qui servent aux médiums à démontrer le caractère surnaturel du spiritisme. Mais s'il y a là des jongleries et des tours de passe-passe, il faut reconnaître qu'il existe des apparitions surnaturelles frappantes. Lorsque ceux qui considèrent le spiritisme comme du charlatanisme se trouveront en présence de phénomènes impossibles à qualifier de supercheries, ils deviendront ses adeptes.

Le spiritisme moderne, comme les diverses formes de l'ancienne sorcellerie et du culte des idoles — qui ont tous comme principe le commerce avec les morts — se fonde sur ce premier mensonge qui séduisit Ève dans le jardin d'Éden: « Vous ne mourrez certainement pas; mais Dieu sait que le jour où vous mangerez de ce fruit,... vous serez comme Dieu. » (Genèse 3:4, 5) Ayant pour origine un mensonge qu'ils perpétuent, tous les genres d'occultisme procèdent également du père du mensonge.

Il était expressément défendu aux Hébreux de participer d'une manière quelconque au prétendu commerce avec les morts. La Parole de Dieu enlève toute valeur à la nécromancie quand elle déclare: « Les morts ne savent rien!... Ils n'ont désormais plus aucune part à ce qui se fait sous le soleil. » (Ecclésiaste 9:5, 6) « Son souffle s'en va; il retourne à la poussière, en ce jour-là ses desseins sont anéantis. (Psaumes 146:4) Hébreu: ses pensées périssent.. » Dieu avait en outre déclaré à Israël: « Si quelqu'un s'adresse à ceux qui évoquent les esprits et aux devins, je tournerai ma face contre cet homme, et je le retrancherai du milieu de son

peuple. » (Lévitique 20:6)

Les « esprits » ne sont donc pas ceux des morts, mais bien les mauvais anges, les messagers de Satan. La Bible déclare que l'ancienne idolâtrie qui, comme on l'a vu, renferme à

la fois le culte des morts et les prétendues communications avec eux, n'est autre que le culte des démons. L'apôtre Paul avertit ses frères de n'avoir aucune part à l'idolâtrie de leurs voisins païens. « Ce que les païens sacrifient, ils le sacrifient aux démons, et non pas à Dieu. Or, je ne veux pas que vous ayez communion avec les démons. » (1 Corinthiens 10:20) Le psalmiste dit qu'» en sacrifiant leurs fils et leurs filles aux idoles de Canaan » (Psaumes 106:37, 38), tout en croyant rendre un culte à des trépassés, les Israélites adoraient en réalité les démons.

Le spiritisme moderne, qui a la même base, n'est que la réapparition, sous une forme nouvelle, de la sorcellerie et du culte des démons anciennement interdits et condamnés. Cette réapparition est prédite dans les Écritures, qui nous déclarent que « dans les temps à venir, quelquesuns se détourneront de la foi pour s'attacher à des esprits séducteurs et à des doctrines de démons » (1 Timothée 4:1). Dans sa deuxième épître aux Thessaloniciens, le même apôtre annonce une activité spéciale qui doit se produire par le spiritisme immédiatement avant le retour du Seigneur. Il l'appelle une « apparition de la puissance de Satan, opérant avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges menteurs » (2 Thessaloniciens 2:9).

L'apôtre Pierre décrit également les dangers auxquels l'Église sera exposée aux derniers jours. « Il y aura de même, dit-il, comme autrefois, de faux docteurs qui introduiront sournoisement des hérésies pernicieuses, et qui, reniant le Maître qui les a rachetés, attireront sur eux-mêmes une ruine soudaine. » (2 Pierre 2:1, 2) Cet apôtre signale ici l'un des traits caractéristiques des doctrines spirites. Ils renient Jésus-Christ comme Fils de Dieu. Or, l'apôtre Jean qualifie ainsi cette catégorie de docteurs: « Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ? Voilà l'antichrist, celui qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père. » (1 Jean 2:22, 23) En reniant Jésus-Christ, le spiritisme renie le Père et le Fils, et devient la manifestation de l'antichrist.

Quand il prédisait le sort de Saül par la femme d'Endor, Satan cherchait à entraîner le peuple d'Israël dans ses pièges. Il espérait qu'en allant consulter la sorcière, celui-ci se laisserait ainsi guider par lui, au lieu de s'adresser à celui qui seul devait être le conseiller de son peuple. La fascination que le spiritisme exerce sur les masses tient à son prétendu pouvoir de soulever le voile de l'avenir et de révéler aux hommes ce que Dieu leur a caché. Or, sur les grands événements futurs le Seigneur nous a révélé tout ce qu'il nous est utile de savoir. Ces prédictions constituent un guide à travers les périls qui nous attendent. Satan, en échange, vise à ébranler notre confiance en Dieu. Il veut nous rendre mécontents de notre ignorance et nous pousser, au mépris de ce que le Très-Haut nous a révélé dans sa sainte Parole, à chercher des connaissances qu'il nous a voilées.

Bien des gens se tourmentent de ne pas connaître l'issue de certaines affaires. Ils supportent mal l'incertitude et ne consentent pas à attendre de voir comment Dieu fera tout concourir à sa gloire. Les maux qu'ils pressentent les affolent. Ils cèdent à des sentiments de révolte et se plaignent de ne pas connaître ce qui ne leur est pas révélé. S'ils voulaient se confier en Dieu, ils recevraient dans sa communion la consolation et le calme après lesquels ils

soupirent. En allant à Jésus, ces âmes « fatiguées et chargées » « trouveraient du repos ». En négligeant la consolation que Dieu leur offre et en s'adressant ailleurs pour connaître ce qu'il leur a caché, elles tombent dans l'erreur de Saül et n'obtiennent que la connaissance du mal.

Ce désir impatient de déchirer le voile de l'avenir est un manque de foi en Dieu et prépare la voie aux suggestions du grand séducteur qui, en révélant aux hommes certains faits passés, leur fait croire qu'il est capable de révéler l'avenir. Grâce à l'expérience acquise au cours des siècles, et par le calcul des causes et des effets, il parvient à connaître avec une certaine précision quelques événements futurs de la vie de l'homme. Et voilà comment il séduit de pauvres âmes égarées pour les attirer sous son pouvoir et les soumettre à sa volonté.

Relisons l'avertissement que Dieu nous donne par un prophète: « Si l'on vous dit: Consultez ceux qui évoquent les morts et les devins, ceux qui chuchotent et qui murmurent, répondez: Un peuple ne doit-il pas consulter son Dieu: S'adressera-t-il aux morts en faveur des vivants? A la loi et au témoignage! Si le peuple ne parle pas ainsi, il n'y aura point d'aurore pour lui! » (Ésaïe 8:19, 20)

Faut-il que les adorateurs d'un Dieu saint, infini en sagesse et en puissance, aillent chercher des renseignements auprès des diseurs de bonne aventure dont les connaissances proviennent de leur intimité avec l'ennemi de nos âmes? C'est Dieu qui est la lumière de son peuple. Il l'invite à fixer, par la foi, ses regards sur des gloires cachées aux yeux des humains. Le Soleil de justice projettera dans leurs cœurs des rayons d'allégresse. Éclairés par le ciel, ils n'auront nulle envie de s'éloigner de la source de la lumière pour écouter les messages du prince des ténèbres.

Contrairement à ce qu'il fit pour Saül, le tentateur use souvent d'un autre moyen. Il séduit par la flatterie. Les anciens oracles poussaient les hommes aux pires impuretés. Ils faisaient table rase des préceptes divins condamnant le péché et prescrivant la vertu et la vérité. De même, le spiritisme affirme qu'il n'y a ni mort, ni péché, ni rétribution; que le désir est la loi suprême, et que l'homme n'est justiciable que de lui-même. Les barrières que Dieu a dressées autour de la vérité, de la justice, de la piété sont renversées, et bien des âmes sont entraînées dans le mal. Ces enseignements ne révèlent-ils pas une origine identique à celle du culte des démons?

Dieu montra aux Israélites les résultats du commerce avec les esprits malins en plaçant sous leurs yeux les abominations des Cananéens, qui étaient sans affection naturelle, idolâtres, adultères, meurtriers, abominables par leurs pensées et leurs actions révoltantes. En effet, on ignore que « le cœur de l'homme est trompeur plus que toute chose et incurablement mauvais » (Jérémie 17:9).

Satan était résolu à maintenir sa domination sur la terre des Cananéens. Aussi, quand elle devint le patrimoine des Hébreux et fut régie par la loi divine, sa haine contre Israël se décupla

et il se mit à ourdir sa perte. Grâce à l'intermédiaire des mauvais esprits, il y introduisit les faux dieux, et finalement le peuple fut expulsé du pays promis.

Cette histoire, Lucifer s'efforce de la répéter aujourd'hui. Dieu appelle son peuple à se séparer du monde pour obéir à sa loi. Aussi la rage de « l'accusateur de nos frères » ne connaît pas de bornes. « Le diable est descendu vers vous, rempli de fureur, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps. » (Apocalypse 12:10, 12) Lorsqu'il voit que les élus sont sur le point d'entrer en possession de la terre promise, il cherche à les frustrer de leur héritage. Jamais cette recommandation de Jésus n'a été plus nécessaire: « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation. » (Marc 14:38)

La parole que Dieu adressait au peuple d'Israël est donc aussi pour les hommes de notre génération: « Ne vous adressez point à ceux qui évoquent les esprits ni aux devins. Ne les consultez pas, afin de ne pas vous souiller avec eux; » « car l'Éternel a horreur de quiconque recourt à de telles pratiques » (Lévitique 19:31; Deutéronome 18:12).

Chapitre 68 : Un Malheur à Tsiklag

David et ses hommes n'avaient pas participé au combat, mais ils avaient accompagné les Philistins jusqu'au champ de bataille. Lorsque les deux armées se préparaient à en venir aux mains, le fils d'Isaï se trouva dans la situation la plus critique. Chacun s'attendait, en effet, à le voir joindre ses armes à celles des Philistins. Or, quitter, au cours des hostilités, le poste qui lui serait assigné, c'était commettre envers Akis, qui l'avait protégé, la triple félonie de la lâcheté, de l'ingratitude et de la trahison. Un acte semblable l'aurait couvert d'infamie et exposé à la vengeance d'ennemis plus à craindre encore que Saül. D'autre part, combattre contre Israël, c'était trahir sa patrie, se constituer l'ennemi de Dieu et de son peuple. De plus, la mort du roi lui aurait été attribuée.

En y réfléchissant, David comprit son erreur. Il se rendit compte qu'il aurait mieux fait de chercher un abri sous la garde de Dieu dans les hautes montagnes, plutôt que chez les ennemis de l'Éternel et de son peuple. Dans sa miséricorde, le Seigneur ne voulut pas punir l'erreur de son serviteur ni l'abandonner dans sa détresse. Si David avait trébuché, s'il avait manqué de foi en la puissance céleste, il n'avait jamais songé à abandonner son Dieu. Aussi, tandis que Satan et ses légions étaient affairés à préparer la ruine d'un roi qui avait abandonné Dieu, les anges travaillaient à délivrer David du piège dans lequel il était tombé. Les princes philistins se mirent à protester contre la présence de David et de sa troupe au milieu de leur armée. « Qui sont ces Hébreux? » (Voir 1 Samuel 29 et 30) s'écrièrent-ils en se pressant autour d'Akis. Celui-ci, peu disposé à se séparer d'un allié aussi apprécié, répondit: « C'est David, serviteur de Saül, roi d'Israël, qui habite chez moi depuis des jours et des années. Je n'ai rien trouvé à lui reprocher depuis le jour où il a

passé à nous jusqu'à maintenant. »

Irrités, les chefs des Philistins demandèrent le départ des Hébreux: « Renvoie cet homme, direntils; qu'il s'en retourne à l'endroit où tu l'as établi, et qu'il n'aille pas avec nous à la guerre, de peur qu'il ne se tourne contre nous pendant le combat. Comment, en effet, pourrait-il regagner la faveur de son maître, si ce n'est au prix des têtes de nos hommes? N'est-ce pas ce David dont on disait, en chantant dans les danses: Saül a frappé ses mille et David ses dix mille? » La perte de leur fameux champion et le triomphe d'Israël dont la mort de Goliath avait été le signal étaient encore tout frais dans la mémoire des Philistins.

Akis, forcé de céder, s'en excusa auprès de David: « Aussi vrai que l'Éternel est vivant, lui ditil, tu es un homme droit et j'aime à te voir aller et venir dans le camp auprès de moi; car je n'ai trouvé chez toi rien de répréhensible, depuis le jour de ton arrivée auprès de moi jusqu'à aujourd'hui. Mais tu ne plais pas aux princes. Maintenant donc, retire-toi et va en paix, afin de ne point

mécontenter les princes des Philistins. »

David craint de trahir les sentiments qui l'agitent. Il répondit: « Qu'ai-je fait, et qu'as-tu trouvé à blâmer chez ton serviteur, depuis que je suis auprès de toi jusqu'à maintenant, pour que je ne puisse aller combattre les ennemis de mon seigneur le roi? »

La réponse d'Akis doit avoir éveillé chez le fils d'Isaï un sentiment de honte et de remords à la pensée de la dissimulation à laquelle lui, un serviteur de l'Éternel, venait de s'abaisser. « Je le sais, répondit Akis; tu m'es agréable comme un ange de Dieu. Mais les princes des Philistins ont dit: Il ne montera pas avec nous au combat. Ainsi, lève-toi de bon matin, toi et les serviteurs de ton maître qui sont avec toi; oui, levez-vous de bon matin, et aussitôt qu'il fera jour, partez. » Le piège dans lequel David était tombé n'existait plus. Il était libre.

Après trois journées de marche, David et ses six cents hommes arrivèrent chez eux à Tsiklag. Mais cette ville n'offrait plus qu'un spectacle de désolation. Les Amalécites, en leur absence, s'étaient vengés des incursions de David sur leur territoire. Surprenant sa ville sans défense ils l'avaient mise à sac et incendiée, emmenant avec eux les femmes, les enfants et de riches dépouilles.

Surpris et horrifiés, David et ses hommes virent les ruines noircies de leurs demeures dévorées par le feu. Mais bientôt, devant la réalité du désastre, ces guerriers au cœur de fer « élevèrent la voix et pleurèrent, même jusqu'à n'avoir plus la force de pleurer ». Tel était le châtiment que David s'était attiré pour avoir manqué de foi en se réfugiant chez les Philistins! Il put se convaincre du peu de sécurité que l'on trouve chez les ennemis de Dieu et de son peuple. Ses hommes eux-mêmes l'accusèrent d'être la cause de ce malheur. Il avait provoqué la colère des Amalécites, puis, aveuglé par sa confiance en ses ennemis, quitté sa ville sans y laisser de garnison. Fous de douleur et de rage, ses soldats étaient prêts à tout. Ils parlaient même de le lapider.

Pour David, le secours humain avait disparu. Ce qui lui était le plus cher sur la terre avait été emporté. Saül l'avait chassé de sa patrie; les Philistins l'avaient rejeté. Les Amalécites avaient pillé sa ville; ses femmes et ses enfants avaient été faits prisonniers; et ses amis intimes, dressés contre lui, songeaient à le mettre à mort! Dans cette extrémité, au lieu de s'arrêter aux circonstances de la scène déchirante qui l'entoure, David « trouve sa force en l'Éternel, son Dieu ». Il repasse dans sa mémoire sa vie mouvementée. Dieu l'a-t-il jamais abandonné? Maints souvenirs des faveurs divines viennent alors l'encourager. Tandis que ses compagnons aggravent leur souffrance par leur fureur et leur emportement, l'homme de Dieu, dont la douleur est plus vive encore, demeure calme, en se répétant cette parole d'un de ses cantiques:

Au jour d'alarmes, Je me confierai en toi.

(Psaumes 56:4)

S'il n'aperçoit pas l'issue de cette impasse,

Dieu la voit et la lui montrera. Faisant chercher Abiathar, le prêtre, il « consulte [par lui] l'Éternel et lui dit: Dois-je poursuivre cette troupe? L'atteindrai-je? L'Éternel lui répondit: Mets-toi à sa poursuite; certainement tu l'atteindras et tu délivreras les captifs. » (1 Samuel 30:8)

A l'ouïe de cette réponse, le tumulte de la douleur et de la colère s'apaise, et David, suivi de ses guerriers, se met immédiatement à la poursuite des pillards. Leur marche est si rapide que, parvenus au torrent de Bésor qui se jette dans la Méditerranée près de Gaza, deux cents d'entre eux, épuisés, ne peuvent plus continuer. On rencontre bientôt un homme qui paraît mourant de fatigue et de faim. Après avoir mangé et bu, il raconte que son maître, un Amalécite faisant partie des maraudeurs, l'a abandonné à son sort. Il fait ensuite le récit du pillage de Tsiklag et consent, à condition d'avoir la vie sauve et de n'être pas livré à son maître, à conduire la troupe de David au camp des ravisseurs.

Quand elle arrive en vue de leur campement, elle se trouve en face d'une scène de liesse. « Les Amalécites étaient répandus sur toute la contrée, mangeant, buvant et se livrant à des réjouissances, à cause de l'immense butin qu'ils avaient emporté du pays des Philistins et du pays de Juda. » David ordonne une attaque immédiate, et sa troupe fonce furieusement sur sa proie. Pris à l'improviste, les Amalécites sont dans un complet désarroi. La bataille se poursuit toute la nuit et tout le jour suivant. Presque toute l'armée ennemie est mise en pièces. Seul, un détachement de quatre cents hommes montés sur des chameaux réussit à s'échapper. La parole du Seigneur se vérifia. « David reprit tout ce que les Amalécites avaient enlevé. Il délivra aussi ses deux femmes. Il ne manqua personne, ni petit, ni grand, ni fils, ni fille, ni aucune partie du butin, rien de ce que les Amalécites avaient pris: David ramena tout. »

Chaque fois que David avait envahi le territoire des Amalécites, il avait fait passer au fil de l'épée tous les habitants qui étaient tombés entre ses mains. N'eût été la puissance de Dieu opérant à fin contraire, les Amalécites, usant de représailles, auraient fait périr tous les habitants de Tsiklag. Mais ils avaient décidé d'épargner les captifs afin de rehausser la gloire de leur triomphe, se réservant de les vendre ensuite comme esclaves. Sans le savoir, ils accomplissaient le dessein de Dieu. Les femmes purent être rendues, saines et sauves, à leurs maris et les enfants à leurs pères.

Toutes les puissances terrestres sont soumises au pouvoir de l'Être suprême. Au dominateur le plus superbe, à l'oppresseur le plus cruel, il dit:

Tu viendras jusqu'ici,

Et tu n'iras pas plus loin,

Ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots!

(Job 38:11)

La puissance divine est constamment à l'œuvre pour neutraliser les forces du mal. Elle besogne sans cesse parmi les hommes, non pour détruire, mais pour corriger et conserver.

Pleine de joie, l'armée de David retourna chez elle. En rejoignant leurs compagnons restés en arrière, les plus égoïstes et les plus turbulents d'entre eux prétendirent que ceux qui n'avaient pas pris part à la bataille ne pourraient participer aux dépouilles; qu'il devait leur suffire de recouvrer chacun sa femme et ses enfants. David ne sanctionna pas cette proposition. « N'en usez pas ainsi, mes frères, avec ce que l'Éternel nous a donné, dit-il. La part de ceux qui descendent au combat et la part de ceux qui gardent les bagages doivent être égales; ils partageront entre eux. » Ainsi fut fait. Plus tard, ce fut en Israël une loi que tous ceux qui participaient à une campagne militaire devaient avoir leur part des dépouilles tout comme ceux qui avaient directement été mêlés au combat.

Outre qu'ils rentrèrent en possession de tout le butin emporté de Tsiklag, David et ses gens capturèrent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes et de menu bétail appartenant aux

Amalécites. Ceux qui marchaient en tête disaient: « Voici le troupeau de David. » De retour à Tsiklag, celui-ci en envoya des présents aux anciens de Juda, sa tribu. Dans cette distribution, il eut soin de se rappeler tous ceux qui l'avaient accueilli quand il fuyait de lieu en lieu pour sauver sa vie. Ainsi furent récompensés les actes de bonté et de sympathie qui lui avaient été si précieux.

A Tsiklag, chacun se mit immédiatement en devoir de réparer sa demeure en ruines, tout en attendant, avec une vive inquiétude, des nouvelles de la grande bataille entre Hébreux et Philistins.

« Le troisième jour, on vit paraître un homme qui revenait du camp de Saül, les habits déchirés et la tête couverte de poussière. » (2 Samuel 1:2-16) On l'amena immédiatement auprès de David devant qui « il se jeta contre terre et se prosterna », et à qui il annonça la défaite de Saül, sa mort et celle de Jonathan. Supposant que David devait ressentir de l'amertume à l'égard de son implacable persécuteur, et pensant s'attirer des honneurs, le fugitif jugea utile de se donner faussement pour l'exécuteur du roi. Il raconta avec emphase qu'il avait vu, durant le combat, le roi d'Israël entouré d'ennemis, et que, sur sa demande, il l'avait mis à mort. Il comptait fermement que ces nouvelles seraient accueillies avec joie et que sa récompense serait belle. Il apportait le diadème que Saül avait sur la tête et les bracelets d'or qui étaient à son bras.

Mais « David prit ses vêtements et les déchira; et tous les hommes qui étaient avec lui firent de même. Ensuite, ils célébrèrent le deuil, ils pleurèrent et jeûnèrent jusqu'au soir à cause de Saül, de Jonathan, son fils, du peuple de l'Éternel et de la maison d'Israël, parce qu'ils étaient tombés par l'épée. »

La première émotion de David passée, sa pensée se reporta sur l'étrange messager et sur le crime dont il osait se vanter d'être l'auteur. Il demanda au jeune homme: « D'où es-tu? Il

répondit: Je suis le fils d'un étranger [établi au pays d'Israël], d'un Amalécite. David lui dit: Comment n'as-tu pas craint de lever la main pour faire périr l'oint de l'Éternel? » Lui qui avait eu deux fois Saül entre les mains, avait toujours refusé, malgré toutes les sollicitations, de mettre la main sur le roi d'Israël; et cet Amalécite ne craignait pas de venir se glorifier de l'avoir tué de sa main! Comme il s'était accusé d'un crime digne de mort, le châtiment lui fut immédiatement infligé. « Ton sang soit sur ta tête! ajouta David. Ta bouche a témoigné contre toi-même, quand tu as dit: C'est moi qui ai fait mourir l'oint de l'Éternel. »

La douleur qu'éprouva David à la nouvelle de la mort de Saül était sincère et profonde. Elle témoignait de la générosité d'un noble cœur. Il ne se réjouissait pas de la chute de son ennemi. Si l'obstacle qui s'était opposé à son accès au trône avait disparu, il n'en éprouvait aucune joie. La mort avait effacé le souvenir de la jalousie et de la cruauté de Saül. David ne pensait plus qu'à ce qu'il y avait eu de bon et de royal dans sa vie. Il associait même le nom de Saül à celui de Jonathan, dont l'amitié avait été si profonde et si désintéressée.

L'hymne suivant dans lequel David a exprimé les sentiments de son cœur a constitué un trésor pour le peuple d'Israël, comme pour le peuple de Dieu de la nouvelle alliance:

Ton élite, ô Israël, a péri sur les collines!

Comment ces héros sont-ils tombés?

N'allez pas l'annoncer dans Gath,

Ne le publiez pas dans les rues d'Askalon,

De peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent.

Montagnes de Guilboa,

Qu'il n'y ait sur vous ni rosée ni pluie, Ni champs dont on offre les prémices!

Car c'est là que fut déshonoré le bouclier des héros,

Le bouclier de Saül, qui ne sera plus jamais oint d'huile. ...

Saül et Jonathan, aimés et chéris pendant leur vie,

N'ont pas été séparés dans leur mort. Ils étaient plus légers que les aigles, Plus forts que les lions.

Filles d'Israël, pleurez sur Saül,

Qui vous revêtait somptueusement de pourpre,

Qui mettait sur vos vêtements des ornements d'or!

Comment sont tombés les hommes forts au milieu de la bataille?

Et comment Jonathan a-t-il péri sur vos collines?

Jonathan, mon frère, mon cœur se serre à cause de toi.

Tu faisais mes délices;

Ton amour m'était bien plus précieux que l'amour des femmes.

Comment les héros sont-ils tombés?

Comment leurs armes de guerre ont-elles été brisées?

(2 Samuel 1:19-27)

Chapitre 69 : David Appelé au Trône

La mort du roi d'Israël mettait fin à l'exil de David. Après les jours du deuil de Saül et de Jonathan, « David consulta l'Éternel en ces termes: Dois-je monter dans quelqu'une des villes de Juda? L'Éternel lui répondit: Monte. David reprit: Dans laquelle monterai-je? L'Éternel répondit: A Hébron. » (Voir 2 Samuel 2 à 4; 5:1-5) . Hébron était à une trentaine de kilomètres au nord de Béer-Séba et à mi-chemin entre cette ville et le site de la future ville de Jérusalem. On l'appelait originellement Kirjath-Arbah, ville d'Arbah, père d'Anak. C'est là qu'était la caverne de Macpéla, sépulcre des patriarches. Hébron, qui avait été la possession de Caleb, était alors la principale ville de la tribu de Juda. Elle était située dans une vallée entourée de collines et de champs fertiles, où se trouvaient les plus belles vignes de la Palestine, ainsi que de nombreuses plantations d'oliviers et d'autres arbres fruitiers.

On se prépara immédiatement à suivre les directives du Seigneur. David et ses six cents guerriers, accompagnés de leurs femmes, de leurs enfants et de tous leurs troupeaux de gros et de menu bétail furent bientôt sur la route d'Hébron. En entrant dans la ville, la caravane trouva la population rassemblée pour souhaiter la bienvenue à David en qualité de futur roi d'Israël. Les préparatifs du couronnement furent faits sans retard, « et ils oignirent David roi de la maison de Juda »; mais rien ne fut tenté pour contraindre les autres tribus à le reconnaître.

Un des premiers soins du nouveau monarque fut d'exprimer sa profonde affection pour la mémoire de Saül et de Jonathan. Apprenant le noble geste des hommes de Jabès de Galaad qui avaient recueilli les restes des héros d'Israël et leur avaient rendu les honneurs de la sépulture, il envoya à Jabès une ambassade avec ce message: « Soyez bénis de l'Éternel, vous qui, par un pieux respect pour Saül, votre seigneur, lui avez accordé la sépulture! Puisse l'Éternel, en retour, vous témoigner sa bienveillance et sa fidélité! Moi aussi, je vous ferai du bien puisque vous avez agi ainsi. » Il leur annonçait ensuite son accession au trône de Juda et invitait ces nobles cœurs à lui prêter fidélité.

Les Philistins ne s'opposèrent pas au couronnement de David comme roi de Juda. L'ayant accueilli avec bonté dans le ferme espoir d'affaiblir la puissance de Saül, ils espéraient qu'en raison des faveurs qu'ils lui avaient témoignées, le nouveau roi orienterait sa politique à leur avantage. Mais le règne de David n'allait pas être exempt de perplexités. La sombre liste des conspirations et des séditions commença dès son couronnement. Il ne fit pourtant rien pour susciter de l'opposition, et il n'usurpa point le trône, puisque c'était Dieu qui l'avait fait oindre roi d'Israël.

La royauté de David n'eut pas plus tôt été reconnue par les hommes de Juda qu'Abner, général en chef de l'armée de Saül, l'homme le plus distingué en Israël, suscitait à David un trône rival, en y plaçant un incapable, fils du défunt roi. Il pensait donner ainsi des gages à l'affection profonde de la nation pour Jonathan, ainsi qu'à l'armée qui conservait son admiration pour Saül en souvenir de ses premières campagnes.

La suite se chargea de démontrer qu'Abner était un ambitieux, totalement dépourvu de principes. Intimement associé à Saül, il partageait son mépris pour le fils d'Isaï. Sa haine s'était accrue à la suite de la réprimande cinglante que David lui avait infligée lorsque la cruche d'eau et la hallebarde du roi avaient été dérobées au chevet du monarque. Abner ne pouvait oublier les paroles que David avait alors adressées au roi et à son armée: « Quoi, n'es-tu pas un brave? Et qui est ton pareil en Israël? Pourquoi donc ne veilles-tu pas sur le roi, ton seigneur? ... Ce n'est pas bien, ce que tu as fait là. Aussi vrai que l'Éternel est vivant, vous méritez la mort, vous qui ne veillez pas sur votre seigneur, l'oint de l'Éternel. » (1 Samuel 26:15, 16) Le souvenir de cette remontrance avait décidé Abner à se venger en créant une scission en Israël. En outre, il espérait utiliser le représentant de la dynastie disparue aux fins de son ambition et de son égoïsme.

Mettant à exécution ses plans séditieux avec une détermination digne d'une meilleure cause, Abner choisit comme résidence royale la ville de Mahanaïm, sur la rive orientale du Jourdain, plus à l'abri d'une attaque soit du côté de David, soit de la part des Philistins. C'est là qu'eut lieu le couronnement d'Isboseth, dont la royauté fut premièrement reconnue par les tribus transjordaniennes, puis finalement, par tout Israël, à l'exception de la seule tribu de Juda. Dans sa capitale isolée, le fils de Saül régna durant près de deux ans. Déterminé à étendre son pouvoir sur toutes les tribus, Abner se livra à une lutte agressive. « Entre la maison de Saül et la maison de David, la guerre dura longtemps; mais le pouvoir de David s'affermissait de plus en plus, tandis que la maison de Saül allait s'affaiblissant. »

La trahison renversa bientôt ce trône édifié sur l'ambition et la rancune. Exaspéré par la faiblesse et l'incapacité d'Isboseth, Abner abandonna sa cause et vint proposer à David de lui ramener toutes les tribus d'Israël. Ce dernier accepta la proposition d'Abner, le chargea de cette mission et le congédia honorablement. Cet accueil fait à un vaillant guerrier ennemi excita la jalousie de Joab, général en chef de l'armée de David. Durant la guerre civile entre Israël et Juda, le frère de Joab, Azaël, avait été tué par Abner. Saisissant cette occasion de venger cette mort et de se débarrasser d'un rival, Joab l'assassina lâchement.

Quand il apprit ce noir attentat, David s'écria: « Jamais l'Éternel ne pourra imputer ni à moi ni à mon règne le meurtre d'Abner, fils de Ner. Que le sang versé retombe sur la tête de Joab et sur toute la maison de son père! » En raison de l'état de désorganisation du royaume, comme aussi de l'influence et du rang des meurtriers — Abisaï, frère de Joab, avait été son complice — David ne put songer à punir ce crime comme il le méritait; mais il en manifesta publiquement son horreur. On fit à Abner des funérailles nationales. L'armée, couverte de sacs et les vêtements déchirés, dut participer, Joab en tête, au convoi funèbre. David, qui jeûnait ce jour-là en signe de deuil, conduisait le cortège funèbre. Sur la tombe, les meurtriers furent ouvertement stigmatisés par le roi, en ces termes:

Abner devait-il mourir de la mort des insensés?

Tes mains n'étaient pas liées, ni tes pieds enchaînés!

Tu es tombé comme on tombe sous les coups des scélérats!

L'hommage magnanime rendu à un homme qui avait été son ennemi valut à David la confiance et l'admiration de tout Israël. « Cette conduite fut comprise et approuvée par tout le peuple, qui trouva bon tout ce qu'avait fait le roi. Ainsi ce jourlà tout le peuple, tous les Israélites reconnurent que le roi n'était pour rien dans le meurtre d'Abner, fils de Ner. » Dans un cercle intime composé d'hommes de confiance, David se déclara incapable de punir les meurtriers comme il le désirait, et les remit à la justice divine. « Ne savezvous pas, dit-il, qu'un grand capitaine est tombé aujourd'hui en Israël? Pour moi, je suis encore faible aujourd'hui, bien que j'aie reçu l'onction royale; et ces gens, les fils de Tséruja, sont trop puissants pour moi. Que l'Éternel traite celui qui a fait le mal, selon sa méchanceté. »

Dans les offres faites à David, Abner avait été sincère, mais ses mobiles étaient égoïstes et sordides. Pour s'attirer des honneurs personnels, il s'était obstinément opposé au roi que Dieu avait désigné. Et s'il déserta la cause qu'il avait si longtemps servie, c'était par ressentiment et par amour-propre blessé. Il passa dans le parti de David dans l'espoir d'occuper de plus hautes charges. S'il eût réussi, ses talents et son ambition, sa grande influence et son absence de piété auraient mis en danger le trône de David, comme aussi la paix et la prospérité de la nation.

« Quand le fils de Saül apprit qu'Abner était mort, son courage fut abattu et tout Israël fut consterné. » Bientôt, une deuxième trahison acheva de renverser ce trône chancelant. Isboseth fut lâchement assassiné par deux de ses capitaines qui lui coupèrent la tête et l'apportèrent à David, dont ils espéraient gagner les bonnes grâces.

Ils lui dirent: « Voici la tête d'Isboseth, fils de Saül, ton ennemi, qui en voulait à ta vie; l'Éternel a vengé aujourd'hui le roi, mon seigneur, de Saül et de sa race. » David rappela à ses meurtriers le sort de celui qui s'était vanté d'avoir tué Saül et ajouta: « Combien plus, quand des méchants ont tué un homme de bien, dans sa maison, sur son lit, ne dois-je pas redemander son sang de votre main et vous exterminer de la terre! Alors David ordonna à ses gens de mettre à mort les meurtriers,... puis ils prirent la tête d'Isboseth et l'ensevelirent dans le

tombeau d'Abner, à Hébron. »

Après la mort d'Isboseth, « toutes les tribus d'Israël vinrent trouver David à Hébron et lui dirent: Nous voici; nous sommes tes os et ta chair. Autrefois, déjà, quand Saül régnait sur nous, c'était toi qui conduisais Israël à la guerre et qui l'en ramenais. L'Éternel t'a dit: C'est toi qui paîtras mon peuple et qui seras le chef d'Israël. Tous les anciens d'Israël vinrent donc trouver le roi à Hébron; le roi David fit alliance avec eux à Hébron, en présence de l'Éternel. » David n'avait recouru ni à la trahison ni à l'intrigue. Dieu l'avait délivré de ses adversaires sans qu'il eût besoin de rien faire pour conquérir le pouvoir.

Le changement qui s'était produit dans les sentiments du peuple fut profond et durable. La révolution s'était déroulée dans le calme et la dignité qui convenaient à la grande œuvre qui s'accomplissait. Le jour du couronnement, on vit décerner les plus grands honneurs à un

homme injustement expulsé de la cour et qui avait dû mettre sa vie à l'abri en se réfugiant dans les cavernes des montagnes.

Près d'un demi-million d'anciens sujets de Saül se rassemblèrent à Hébron et aux environs. La multitude couvrait les collines et les vallées. Plus de huit mille Lévites et descendants d'Aaron entouraient le roi. Prêtres et anciens, revêtus de leurs vêtements sacrés, officiers et soldats aux épées et aux casques étincelants, ainsi que des étrangers venus de loin, assistaient à la cérémonie, debout, autour de David drapé d'une robe royale. L'onction faite par Samuel, qui n'avait été que prophétique, fut renouvelée. Sur la tête du fils d'Isaï, le prêtre versa l'huile qui le consacrait aux saintes fonctions de vice-roi de Dieu. Le sceptre fut placé entre ses mains et le diadème sur son front. La charte qui consacrait sa légitime autorité fut couchée par écrit, et le peuple prêta le serment de fidélité.

La cérémonie terminée, Israël avait un roi divinement choisi. L'homme qui avait patiemment attendu, en se confiant en Dieu, contemplait l'accomplissement de ses promesses. « Le pouvoir de David allait grandissant, et l'Éternel, le Dieu des armées, était avec lui. » (2 Samuel 5:10)

Chapitre 70 : Le Règne de David

À peine monté sur le trône, David se mit à la recherche d'un site plus convenable pour en faire la capitale du royaume. Son choix se fixa sur une localité située à trente-trois kilomètres au nord d'Hébron. Avant l'occupation du pays par Josué, ce lieu s'appelait Salem. C'est près de là qu'Abraham avait manifesté envers son Dieu toute la profondeur de son obéissance et de sa foi. Huit siècles avant le couronnement de David, « Melchisédec, sacrificateur du Dieu Très-Haut », y avait habité. Ce site, entouré de collines, occupait dans le pays une position élevée et centrale. Placé sur la limite des tribus de Benjamin et de Juda, à peu de distance de celle d'Éphraïm, il était d'un accès facile aux autres tribus.

Pour s'emparer de cet emplacement, les

Hébreux devaient en déposséder un reste de

Cananéens qui s'étaient fortifiés sur les collines de Sion et de Morija. Cette place forte s'appelait du nom païen de Jébus, et ses habitants les Jébusiens. Durant des siècles, on l'avait considérée comme imprenable. Elle fut assiégée et prise par Joab, qui, en récompense, fut nommé commandant en chef des armées d'Israël. Jébus devint alors la capitale de Canaan sous le nom de Jérusalem.

Hiram, roi de l'opulente ville de Tyr, sollicita l'alliance du roi d'Israël et lui offrit ses bons offices pour l'érection d'un palais à Jérusalem. A cet effet, il lui envoya de Tyr des ambassadeurs accompagnés d'architectes, d'ouvriers, ainsi que d'une caravane de chariots chargés de bois précieux, notamment des cèdres, et d'autres matériaux de grande valeur.

L'affermissement rapide du royaume de David réuni sous un seul sceptre, la prise de la forteresse de Jébus et l'alliance avec Hiram provoquèrent de nouvelles hostilités de la part des Philistins. Ils envahirent le pays d'Israël avec une forte armée et s'établirent dans la vallée des Géants. En attendant les ordres de Dieu, David et ses hommes se retirèrent dans le fort de Sion. « David consulta l'Éternel et lui demanda: Monterai-je à la rencontre des Philistins? Les livreras-tu entre mes mains? L'Éternel répondit à David: Monte; car certainement, je livrerai les Philistins entre tes mains. » (2 Samuel 5:17-25) David engagea alors immédiatement la lutte contre ses ennemis et les mit en déroute, emportant les idoles qu'ils avaient amenées avec eux pour s'assurer la victoire.

Humiliés et exaspérés de cette défaite, les Philistins réunirent une armée plus considérable, et, une seconde fois, « ils se répandirent dans la vallée des Géants. David consulta l'Éternel, qui lui répondit: Tu ne monteras pas; tu les tourneras par derrière, et tu les atteindras du côté des mûriers. Et quand tu entendras un bruit de pas dans les cimes des mûriers, alors hâte-toi; car à ce moment même l'Éternel marchera devant toi pour attaquer le camp des Philistins depuis Guéba jusqu'à l'entrée de Guéser. » « La renommée de David se répandit dans tous les pays, et l'Éternel le rendit redoutable à toutes les nations. » (1

Chroniques 14:16, 17) Solidement assis sur son trône, délivré des invasions, David put s'occuper d'un dessein longtemps caressé: amener à Jérusalem l'arche de Dieu qui, depuis bien des années, était restée à Kirjath-Jéarim, ou Baalé de Juda, à quinze kilomètres de Jérusalem. Il était convenable que la capitale fût honorée par le symbole de la présence de Dieu.

Voulant que cette circonstance fût l'occasion d'une solennité imposante et de grandes réjouissances, « David rassembla tous les hommes d'élite d'Israël, qui, au nombre de trente mille », répondirent joyeusement à son appel. Le grand prêtre, ses frères dans le ministère, les princes et les principaux des tribus s'assemblèrent à Baalé de Juda. On sortit l'arche de la maison d'Abinadab et on la plaça sur un chariot neuf traîné par des bœufs.

La multitude suivait en jouant de la musique et en poussant des cris de triomphe. Par monts et par vaux, l'imposante procession poursuivit sa marche vers la sainte cité. « David et tout Israël dansaient devant Dieu avec une grande ferveur, en chantant et en s'accompagnant de harpes, de lyres, de tambourins, de cymbales et de trompettes. » (Voir 2 Samuel 6) Il y avait longtemps qu'on n'avait vu une telle allégresse en Israël.

« Quand ils furent arrivés à l'aire de Kidon, Uzza étendit la main pour retenir l'arche, parce que les bœufs allaient tomber. Le courroux de l'Éternel s'enflamma contre Uzza, et il le frappa, parce qu'il avait porté la main sur l'arche; et Uzza mourut là devant Dieu. » Une soudaine terreur se répandit parmi la foule en fête. David, étonné et alarmé, s'en prit, dans son cœur, à la justice de Dieu. N'avait-il pas voulu l'honorer ainsi que son arche, symbole de sa présence? Pourquoi donc ce terrible châtiment venait-il transformer une scène de joie en un jour de deuil et de tristesse? Craignant d'amener l'arche près de sa demeure, David décida de la laisser là où elle était. On lui trouva un emplacement non loin de là dans la maison d'Obed-Edom, le Guittien.

Uzza avait été frappé à mort pour avoir violé un ordre très explicite donné par Dieu à Moïse au sujet du transport de l'arche. Nul, sauf les prêtres descendants d'Aaron, n'avait le droit de la toucher ou même de la contempler à découvert. Il était écrit: « Ils couvriront l'arche du témoignage. ... Alors les enfants de Kéhath viendront pour l'emporter; et ils ne toucheront point les choses saintes, de peur qu'ils ne meurent. » (Nombres 4:5, 15) Une fois l'arche recouverte par les prêtres, les Kéhathites devaient la soulever par des barres passées dans les boucles fixées à ses côtés. Les Guerçonites et les Mérarites, qui avaient la charge des draperies, des parois et des colonnes du tabernacle, avaient reçu de Moïse des chariots et des bœufs pour transporter ces objets. « Mais il n'en donna point aux enfants de Kéhath, parce que, étant chargés du service des objets sacrés, ils les portaient sur leurs épaules. » (Nombres 7:9) Le transfert de l'arche hors de Baalé de Juda avait donc été effectué en violation flagrante et inexcusable des prescriptions divines.

Cette tâche sacrée s'était accomplie, tant par David que par le peuple, avec ferveur et dans la joie. Mais Dieu n'avait pu accepter cet hommage, étant donné qu'il n'avait pas été rendu selon ses ordres précis. Les Philistins, qui ignoraient les préceptes divins, avaient renvoyé

l'arche à Israël sur un chariot neuf, et Dieu avait eu égard à leur bonne volonté. Mais les Israélites, qui possédaient des instructions détaillées à ce sujet, déshonorèrent Dieu en négligeant de s'y conformer.

En outre, Uzza était coupable d'un péché plus grave. La conscience chargée de péchés non confessés, il avait en partie perdu le sentiment de la sainteté de la loi divine et ne craignit pas de porter la main sur le signe de la présence divine. Le Seigneur n'agrée pas qu'on obéisse partiellement à ses commandements ni qu'on les prenne à la légère. Par le châtiment d'Uzza, il voulut faire sentir à tout Israël l'importance d'une stricte conformité à ses ordonnances. La mort d'un homme, en ramenant le peuple au respect de sa loi, pouvait prévenir le châtiment de milliers de personnes.

Par la mort d'Uzza, David, conscient de n'être pas entièrement en règle avec Dieu, avait conçu une grande frayeur de l'arche et craint de s'attirer quelque châtiment du ciel. Mais Obed-Edom, quoique en tremblant, accueillit avec joie et empressement ce symbole sacré comme un gage de la faveur divine assurée à tous les cœurs obéissants. Aussi toute la maison d'Israël tourna dès lors les yeux vers le Guittien, et l'on constata que Dieu avait « béni Obed-Edom et toute sa famille ».

Le châtiment divin accomplit son œuvre dans le cœur de David. Il comprit mieux la sainteté de la loi de Dieu et la nécessité de la suivre strictement. La prospérité dont la maison d'Obed-Edom était l'objet lui fit espérer que la présence de l'arche pourrait être en bénédiction à lui et à son peuple.

Au bout de trois mois, il fit une seconde tentative pour transférer l'arche à Jérusalem. Mais il eut soin, cette fois, de se conformer ponctuellement aux instructions du Seigneur. De nouveau, on rassembla les principaux du peuple. Une grande foule se réunit autour de la demeure du Guittien. Avec un soin respectueux, l'arche fut placée sur les épaules des hommes désignés pour cette tâche, et l'immense procession, non sans ressentir un saint effroi, se mit en route. Après qu'on eut fait six pas, la trompette sonna une halte et, sur l'ordre de David, « on sacrifia un taureau et une bête grasse ». La frayeur fit alors place à la joie. Ayant déposé ses vêtements royaux, le roi avait endossé un simple éphod de lin comme en portaient les prêtres. En agissant ainsi, David n'usurpait pas les fonctions sacerdotales car d'autres que les prêtres pouvaient revêtir l'éphod. En ce jour où Dieu seul devait être adoré, le roi voulait se présenter devant le Seigneur de la même manière que ses sujets.

Bientôt, le vaste cortège se remit en route au son d'une fanfare composée de divers instruments accompagnés de milliers de voix humaines. Animé d'un saint transport, David marquait le rythme de la musique, il « sautait et dansait devant l'Éternel ». On a cité cet exemple pour justifier la coutume moderne, si populaire, de la danse. Mais l'acte du roi David n'a pas le moindre rapport avec les danses nocturnes et sensuelles de notre époque, divertissement où l'on sacrifie au plaisir sa santé et sa moralité.

Les habitués du bal et des salles de danse ne songent pas à adorer Dieu. La prière et les cantiques y seraient déplacés. Ce fait à lui seul prouve le contraste entre les deux genres de danses. Les chrétiens ne peuvent participer à des amusements qui ont pour tendance de diminuer leur amour des choses saintes et leur joie dans le service de Dieu. La musique et les danses offertes à Dieu en tribut de louanges, à l'occasion du transfert de l'arche, n'avaient aucune ressemblance avec la dissipation qui caractérise la danse moderne. D'un côté, on s'attachait à glorifier Dieu; de l'autre, on adopte une invention de Satan ayant pour but de porter les hommes à l'oublier et à le déshonorer.

La procession triomphante qui suivait le symbole sacré du Roi invisible d'Israël arriva en vue de la capitale. A ce moment, un hymne retentit. Il avertissait les sentinelles postées sur les murailles d'ouvrir les portes de la ville. Il disait:

Portes, élevez vos voûtes!

Ouvrez-vous toutes grandes, portes éternelles, Et le roi de gloire entrera.

Un chœur accompagné d'instruments demanda alors:

Qui est-il ce Roi de gloire?

Un autre chœur répondit:

C'est l'Éternel, le fort, le puissant, L'Éternel, puissant dans les batailles.

Des centaines de voix s'unirent ensuite pour chanter le refrain triomphal:

Portes, élevez vos voûtes!

Élevez-les, portes éternelles!

Et le Roi de gloire entrera.

A nouveau se fit l'interrogation joyeuse:

Qui est-il, ce Roi de gloire?

Et la voix de la multitude, s'élevant comme le mugissement de la mer, répondit avec enthousiasme:

C'est l'Éternel des armées; C'est lui, le Roi de gloire.

(Psaumes 24:7-10)

Les portes de la ville s'ouvrirent alors toutes grandes. Le cortège y pénétra, et l'arche fut déposée avec respect sous la tente érigée pour la recevoir. Dans l'enceinte sacrée, on éleva des autels pour les sacrifices. La fumée des offrandes de prospérité et des holocaustes, comme les nuées d'encens qui accompagnaient les prières et les actions de grâces d'Israël, montèrent vers le ciel. Le service terminé, le roi prononça lui-même une bénédiction sur tout le peuple. Puis, avec une munificence toute royale, il fit distribuer des rafraîchissements à la multitude. Toutes

les tribus d'Israël avaient été représentées dans la célébration de cette journée, qui fut la plus solennelle du règne de David.

Les derniers rayons du soleil baignaient le tabernacle d'une douce lumière quand David, plein de reconnaissance envers Dieu à la pensée de voir le symbole de sa présence reposer tout près du trône d'Israël, dirigea ses pas vers son palais « pour bénir sa maison ». Mais un membre de son foyer avait été témoin de ces réjouissances et avait éprouvé des sentiments tout différents. « Comme l'arche de l'Éternel faisait son entrée dans la cité de David, Mical, fille de Saül, regarda par la fenêtre; elle vit David qui sautait et dansait devant l'Éternel, et elle en ressentit pour lui du dédain. » Dans son amertume, elle ne put attendre que David fût rentré au palais. Elle alla à sa rencontre et répondit à son aimable salutation par des paroles d'une mordante ironie: « Comme le roi d'Israël s'est fait honneur aujourd'hui en se donnant en spectacle aux servantes de ses serviteurs, ainsi que le ferait un homme de rien! »

Convaincu que sa femme avait déshonoré le service de Dieu, David lui répondit sévèrement: « C'est en présence de l'Éternel, qui m'a choisi de préférence à ton père et à toute sa maison, en m'instituant chef d'Israël, le peuple de l'Éternel, que j'ai dansé! Je m'abaisserai davantage encore, je m'humilierai à mes propres yeux; et pourtant je n'en serai pas moins honoré par les servantes dont tu parles. » La censure de David fut confirmée par Dieu. Comme punition de son orgueil et de son dédain, « Mical n'eut point d'enfants jusqu'au jour de sa mort ».

Les cérémonies solennelles du transfert de l'arche firent sur le peuple une impression profonde et durable. Elles éveillèrent un nouvel intérêt pour les services du tabernacle et firent naître un nouveau zèle pour le Seigneur. Ces impressions, David s'efforça par tous les moyens de les approfondir. Le chant faisant désormais partie du service divin, le roi composa des psaumes destinés à être chantés non seulement par les Lévites dans les solennités du sanctuaire, mais aussi par le peuple lors de ses trajets vers l'autel national, à l'occasion des fêtes annuelles. Ces cantiques eurent pour résultat de délivrer la nation hébraïque de l'idolâtrie.

Sauf l'arche sainte, le tabernacle construit par Moïse, avec tout ce qui appartenait au service du sanctuaire, était encore à Guibéa. David, qui avait formé le dessein de faire de Jérusalem le centre religieux de la nation et qui s'y était fait construire un palais, jugea qu'il n'était pas convenable que l'arche demeurât sous une tente. Il décida de lui construire un temple dont la magnificence exprimerait la reconnaissance d'Israël envers Dieu qui les honorait de sa présence constante. Il communiqua son projet à Nathan, le prophète. Celui-ci lui donna cette réponse encourageante: « Va, fais tout ce que tu as à cœur de faire, car l'Éternel est avec toi. » (Voir 2 Samuel 7)

Cette même nuit, Nathan recevait un message l'informant que le privilège de construire une maison à l'Éternel était réservé à un autre que David, mais sans que celui-ci dût cesser, pour cela, d'être l'objet de la faveur divine. Voici quel était ce message: « Ainsi a dit l'Éternel des armées: Je t'ai pris au milieu des pâturages où tu gardais les brebis, pour faire de toi le

conducteur de mon peuple d'Israël. J'ai été avec toi dans toutes tes entreprises. J'ai exterminé devant toi tous tes ennemis, je t'ai fait un nom aussi grand que les plus grands noms de la terre. J'ai préparé une place pour mon peuple d'Israël; je l'y ai enraciné, et il y habite chez lui. Il ne sera plus inquiété, et les fils d'iniquité ne l'opprimeront plus comme autrefois.

»

Chapitre 71 : Péché et Repentir de David

La Bible adresse peu de louanges à ses héros. Elle fait une très petite place aux vertus des meilleurs hommes qui aient vécu. Ce silence, qui n'est pas sans intention, contient un enseignement. Toutes les qualités d'un homme sont un don du ciel. Ses bonnes œuvres étant accomplies par la grâce de Dieu en Jésus-Christ, la gloire en revient au Seigneur. L'homme n'est qu'un instrument entre les mains de Dieu, il est donc périlleux, comme l'histoire biblique nous l'enseigne, de lui adresser des éloges. Celui qui se confie en ses propres forces oublie qu'il ne peut rien faire de luimême. Il est certain de tomber car il a affaire à des ennemis plus forts que lui. « Ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais contre les dominations, contre les puissances, contre les esprits mauvais qui sont dans les régions célestes. » (Éphésiens 6:12) Lutter seul et victorieusement contre le péché est impossible. Par conséquent, tout ce qui nous incite à la suffisance nous éloigne de Dieu et ouvre la voie à des défaites.

La grande faute de David fut préparée par la flatterie, la subtile séduction du pouvoir et du luxe et par ses relations avec les nations environnantes. Selon les mœurs des monarques orientaux, les désordres intolérables des sujets étaient pardonnables chez le roi. Le prince jouissait de licences qui n'étaient pas accordées aux simples mortels. Tout cela avait contribué à atténuer chez David la notion du caractère odieux du péché. Au lieu de s'appuyer constamment, et avec humilité, sur la puissance divine, il se confia en sa sagesse et en sa force. Pour nous faire tomber, Satan n'agit pas d'une manière abrupte et soudaine. Il commence par saper sournoisement nos principes et nous éloigner de Dieu. Puis il nous attire dans des fautes de minime importance. Enfin, ayant réussi à nous faire imiter les coutumes du monde, il s'applique à éveiller les désirs impurs de notre nature charnelle.

David laissa la conduite et l'achèvement de la guerre avec les Ammonites entre les mains de Joab, et il rentra à Jérusalem. Les Syriens avaient déjà fait leur soumission. L'écrasement des Ammonites paraissait certain, et il croyait pouvoir jouir tranquillement du fruit de ses victoires, comme des honneurs de son habile administration. C'est dans ce moment de vigilance assoupie, au sein du bienêtre, que l'ennemi va tenter de s'emparer de son esprit. David oubliera-t-il que si Dieu l'a comblé de faveurs, c'est pour l'inciter à plus de vigilance et à une conduite irréprochable? Hélas! entouré d'aise et de sécurité, il laisse, au contraire, se relâcher l'étreinte qui le lie au Seigneur.

Au milieu des périls de sa jeunesse, conscient de son intégrité, David remettait ses voies entre les mains de Dieu, et il était toujours délivré des pièges innombrables qui se dressaient devant lui. Maintenant qu'il a péché, coupable, impénitent, il oublie de demander au ciel de le sortir du gouffre où il est tombé. Bath-Séba, dont la fatale beauté l'a séduit, est la femme d'Urie, le Héthien, un de ses plus braves et plus fidèles officiers. Nul ne pouvait prévoir les conséquences du péché dans lequel le roi était tombé. La loi de Dieu prononçait la peine de

mort contre l'adultère. D'autre part, le fier soldat pouvait tenter de se venger en portant atteinte aux jours du roi ou en provoquant contre lui un soulèvement populaire.

Satan, qui a réussi à causer la perte de Saül, se voit sur le point de consommer celle de David. Tous les efforts du roi pour cacher sa faute restent sans succès. Tombé entre les griffes de l'ennemi, il se voit entouré de dangers et en face d'un déshonneur plus amer que la mort. Il n'aperçoit qu'un moyen d'échapper au sort qui l'attend, et, dans son affolement, il se décide à franchir le pas qui sépare l'adultère de l'homicide. Si Urie est tué par l'ennemi au cours d'un combat, sa mort ne lui sera pas imputée. Tous les soupçons seront écartés, et rien ne l'empêchera d'épouser Bath-Séba. Ainsi l'honneur de sa couronne sera sauf.

Urie lui-même est choisi comme porteur de son arrêt de mort. Par lui, le roi envoie une lettre à Joab, où il lui dit: « Placez Urie au plus fort de la mêlée, puis retirez-vous loin de lui afin qu'il soit frappé et qu'il meure. » (Voir 2 Samuel 11 et 12) Coupable lui-même d'un lâche assassinat, Joab n'hésite pas à obéir à l'ordre du roi, et Urie tombe sous l'épée des Ammonites.

Jusqu'ici, la carrière de David a été d'une intégrité que peu de monarques ont égalée. « Il gouvernait tout son peuple avec justice et avec équité » (2 Samuel 8:15), et avait gagné sa confiance et sa fidélité. En s'écartant du droit sentier, il devenait un suppôt de Satan d'autant plus dangereux que son autorité lui permettait de donner des ordres criminels.

Au lieu d'obéir à Dieu, Joab, pour plaire au roi, ajoute à ses crimes l'ordre de faire tuer un innocent. « Il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été instituées par Dieu. » (Romains 13:1) La puissance dont David avait été investi, il ne lui était permis de l'exercer que conformément à la loi divine. Obéir au roi contrairement à la loi de Dieu était donc un péché. Le principe qui doit sans cesse nous guider est ainsi posé par l'apôtre: « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ. » (1 Corinthiens 11:1)

Joab annonce à David l'exécution de son ordre en termes habiles qui couvraient la responsabilité du général en chef et celle du roi. Il lui envoie un messager « pour lui faire connaître tous les détails du combat. Et il lui donne cet ordre: Quand tu auras achevé de raconter au roi tout ce qui s'est passé dans le combat, si le roi se met en colère,... alors tu ajouteras: Ton serviteur Urie, le Héthien, est mort aussi. Ainsi le messager partit; et, quand il fut arrivé, il fit savoir à David tout ce dont Joab l'avait chargé. » David répondit au messager de Joab: « Ne sois pas trop en peine à ce sujet: l'épée dévore tantôt l'un, tantôt l'autre. Redouble de vigueur pour attaquer la ville, et détruis-la. »

Bath-Séba porta le deuil de son mari durant le nombre de jours prescrits par l'usage. « Quand le deuil fut passé, David l'envoya chercher et la recueillit dans sa maison; elle devint sa femme. » L'homme dont la conscience délicate et le sentiment d'honneur ne lui avaient pas permis de porter la main sur l'oint de l'Éternel, alors que celui-ci en voulait à sa vie, était tombé si bas qu'il avait outragé et fait périr un de ses plus vaillants officiers. Il espérait ainsi

pouvoir jouir à son aise de son péché. Quelle chute vertigineuse, et combien s'était terni l'or pur de son caractère!

Dès le commencement, Satan a toujours fait briller aux yeux des hommes les attraits du péché. C'est par là qu'il a séduit les anges et qu'il a fait tomber Adam et Ève. Et c'est encore ainsi qu'il entraîne les masses loin du sentier de l'obéissance. « Mais l'issue [du péché] aboutit à la mort. » (Proverbes 14:12) Heureux ceux qui, engagés dans la voie du mal et goûtant l'amertume du péché, s'en détournent à temps!

Le coupable peut s'efforcer, comme David, de cacher son crime aux yeux des hommes. Il peut chercher à l'ensevelir dans une nuit impénétrable ou dans un perpétuel oubli. Mais « aucune créature n'est cachée devant lui; tout est à nu et à découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte » (Hébreux 4:13). « Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu. » (Matthieu 10:26)

Dans sa miséricorde, Dieu ne permit pas que David fît naufrage. Par amour pour Israël, il s'interposa. Avec le temps, la faute du roi fut connue, et on le soupçonna d'être coupable de la mort d'Urie. Le Dieu qui l'avait soutenu et élevé était déshonoré, et son nom exposé à l'opprobre. D'autre part, le niveau de la piété baissait, et l'horreur du péché était oblitérée dans bien des cœurs. Les mécréants s'enhardissaient dans le mal.

Le prophète Nathan fut chargé de porter à David un message de la plus grande sévérité. Peu de souverains auraient accepté d'entendre des paroles semblables sans infliger la mort à celui qui aurait osé les prononcer. Sans sourciller, mais avec une sagesse toute divine, Nathan délivra la censure dont il était chargé. Commençant par gagner la sympathie du roi, il réveilla ensuite sa conscience et finit par lui arracher un arrêt qui retomba sur sa propre tête. Il s'adressa à David en sa qualité de protecteur de son peuple et il lui raconta un cas d'oppression qui demandait justice.

« Il y avait deux hommes dans une ville, dit-il, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait du gros et du menu bétail en très grande abondance. Mais le pauvre n'avait rien du tout, si ce n'est une petite brebis qu'il avait achetée. Il la nourrissait; elle grandissait chez lui avec ses enfants, mangeant de son pain, buvant de sa coupe et dormant sur son sein; elle était pour lui comme une fille. Or le riche, ayant reçu la visite d'un voyageur, n'a voulu toucher ni à son gros ni à son menu bétail pour préparer un repas à l'hôte qui était descendu chez lui. Mais il a pris la brebis de l'homme pauvre et

l'a fait apprêter pour son hôte. »

Indigné à l'ouïe de ce récit, David s'écria: « Aussi vrai que l'Éternel est vivant, l'homme qui a commis cette action est digne de mort! Il rendra quatre fois la valeur de la brebis pour avoir agi ainsi et pour avoir été sans pitié. »

Fixant alors ses regards sur le roi, puis élevant

sa main droite vers le ciel, Nathan lui fit cette déclaration solennelle: « Tu es cet homme-là. ...Pourquoi as-tu méprisé la parole de l'Éternel, en faisant ce qui lui déplaît? »

Nathan continua: « Ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël: Je t'ai oint roi d'Israël, et je t'ai délivré de la main de Saül. ... Pourquoi as-tu méprisé la parole de l'Éternel, en faisant ce qui lui déplaît? Tu as frappé avec l'épée Urie, le Héthien; tu as pris sa femme pour en faire ta propre femme, et lui, tu l'as fait périr par l'épée des Ammonites. Et maintenant l'épée ne cessera jamais de désoler ta maison. ... Je vais faire sortir de ta propre maison les maux qui s'abattront sur toi; je prendrai tes femmes sous tes yeux pour les donner à l'un de tes proches. ... Car toi, tu as agi en secret; mais moi, j'agirai en présence de tout Israël et à la face du soleil. »

Le cœur de David est touché. Sa conscience se réveille. Son forfait lui apparaît dans toute son énormité, et son âme humiliée se courbe devant Dieu. D'une voix tremblante, il murmure: « J'ai péché contre l'Éternel! » Le roi avait fait un mal irréparable à Bath-Séba comme à Urie, et il le sentait vivement. Mais son péché contre Dieu était infiniment plus grand; en effet, tout mal fait au prochain rejaillit sur Dieu.

Personne en Israël, David le savait, n'aurait osé mettre la main sur l'oint de l'Éternel. Mais il tremblait à la pensée que le jugement du Très-Haut ne s'abattît soudain sur lui dans son état de culpabilité et de condamnation. Le prophète le rassura: « L'Éternel a effacé ton péché; tu ne mourras point. » Il fallait cependant que la justice de Dieu fût maintenue, et la sentence de mort allait frapper le roi dans son enfant, châtiment bien plus amer que n'eût été sa propre mort. Le prophète le lui avait dit: « Comme par cette action, tu as fourni aux ennemis de l'Éternel l'occasion de le mépriser, le fils qui t'est né mourra. »

L'enfant tomba malade. David se mit à jeûner et à prier humblement pour sa guérison. Il se dépouilla de ses vêtements royaux, déposa sa couronne et s'étendit sur le sol durant plusieurs nuits consécutives, priant Dieu, le cœur torturé, en faveur de l'être innocent qui souffrait pour son péché. « Les anciens de sa maison s'empressèrent autour de lui pour le faire lever de terre; mais il s'y refusa et ne mangea point avec eux. » David se souvint que des jugements prononcés contre des individus ou des cités avaient été suspendus par l'humiliation et le repentir. Il continua de prier aussi longtemps que l'enfant fut en vie. Quand il apprit qu'il était mort, il se soumit calmement au décret divin. Le premier coup du châtiment qu'il avait lui-même déclaré juste était tombé.

En lisant l'histoire de la chute de David, un grand nombre de personnes ont fait cette réflexion: « Pourquoi de tels faits ont-ils été rendus publics? Pourquoi Dieu a-t-il révélé au monde entier ce sombre épisode de la vie d'un homme aussi favorisé du ciel? » Dans sa réprimande, le prophète avait dit à David: « Par cette action, tu as fourni aux ennemis de l'Éternel l'occasion de le mépriser. » D'un siècle à l'autre, les impies ont relevé la faute de David et se sont écriés avec ironie: « C'est là l'homme selon le cœur de Dieu! » Et la religion a été couverte d'opprobre. Dieu et sa parole ont été déshonorés. Des âmes se sont endurcies dans le péché et d'autres se sont enhardies dans le mal sous le couvert de la piété.

En réalité, aucun pécheur ne peut se prévaloir de l'histoire de David. C'est lorsqu'il était intègre qu'il fut appelé un « homme selon le cœur de Dieu ». Dès qu'il se fut plongé dans le mal, il cessa d'être considéré comme tel jusqu'à ce qu'il revînt au Seigneur. L'Écriture déclare positivement: « Ce que David avait fait déplut à l'Éternel. » (2 Samuel 11:27) Par le prophète, Dieu lui fit dire: « Pourquoi as-tu méprisé la parole de l'Éternel, en faisant ce qui lui déplaît? Et maintenant, l'épée ne cessera jamais de désoler ta maison, parce que tu m'as méprisé. » En outre, ni son repentir, ni son pardon, ni sa rentrée dans la faveur divine ne dispensèrent David de récolter les fruits de la semence qu'il avait répandue. Les jugements qui le frappèrent, lui et sa maison, témoignent de l'horreur de Dieu pour le péché.

Jusqu'à ce moment-là, la Providence avait préservé David des complots de ses ennemis, notamment en ce qui concernait Saül. Mais son péché changea ses rapports avec un Dieu qui, à aucun prix, ne sanctionne l'iniquité. D'autre part, à partir de sa chute, il ne fut plus tout à fait le même homme. Accablé par le poids de sa faute et la crainte de ses lointaines conséquences, humilié devant ses sujets, il voit son influence diminuer. Son peuple, qui connaît son crime, se laisse entraîner au mal plus librement. Son autorité dans sa propre famille a baissé. Ses droits à l'obéissance et au respect de ses enfants sont méconnus. Le souvenir constant de sa culpabilité lui ferme la bouche quand il devrait parler avec fermeté, et il est comme paralysé quand il faudrait sévir avec rigueur. La conduite de ses fils se règle sur son mauvais exemple, et Dieu, ne jugeant pas à propos d'intervenir, laisse les causes produire librement leurs effets naturels.

Durant la première année qui suivit sa chute, David vécut dans une sécurité apparente. Mais la sentence divine n'en était pas moins suspendue audessus de sa tête, et le jour approchait où allaient fondre sur lui des douleurs et des humiliations que rien ne pouvait conjurer. Ceux qui pensent pouvoir voiler leur culpabilité derrière l'exemple de David peuvent apprendre, par le récit sacré, que le chemin du mal est dur et que l'homme en récolte, déjà en cette vie, même s'il se repent, les amères conséquences. Par l'histoire de David Dieu a voulu nous enseigner que ceux qui ont reçu de lui les plus grandes faveurs ne doivent pas se croire à l'abri de chutes graves et négliger la vigilance et la prière. Grâce à elle, des milliers de croyants ont appris à se défier d'eux-mêmes et à éviter les pièges du tentateur.

Avant même que la sentence divine eût été prononcée sur lui, David avait déjà commencé à récolter le fruit de sa transgression. Tourmenté par sa conscience, il nous fait assister, dans le psaume trente-deux, à l'angoisse de son esprit:

Heureux celui dont la transgression est remise, Et dont les péchés sont pardonnés!

Heureux l'homme à qui l'Éternel n'impute pas d'iniquité,

Et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude!

Tant que je gardais le silence, mon corps dépérissait.

Je gémissais tout le jour;

Car, jour et nuit, ta main s'appesantissait sur moi.

Ma vigueur avait fait place à la sécheresse de l'été ...

(Psaumes 32:1-4)

Dans le psaume cinquante et un, en revanche, il nous dépeint son repentir:

O Dieu, aie pitié de moi, dans ta miséricorde!

Dans tes grandes compassions, efface mes forfaits!

Lave-moi entièrement de mon iniquité, Et purifie-moi de mon péché!

Car je connais mes transgressions,

Et mon péché est constamment devant moi. ...

Purifie-moi avec l'hysope, et je serai sans tache;

Lave-moi, et je serai plus blanc que la neige.

Fais-moi entendre des chants d'allégresse et de joie,

Et que les os que tu as brisés se réjouissent! Détourne de mes péchés tes regards; Efface toutes mes iniquités!

O Dieu, crée en moi en cœur pur,

Et renouvelle en moi un esprit bien disposé! Ne me rejette pas loin de ta face, Et ne me retire pas ton Esprit saint!

Rends-moi la joie que donne ton salut;

Fortifie-moi, afin que j'aie le cœur prompt à bien faire!

J'enseignerai tes voies aux transgresseurs, Et les pécheurs se convertiront à toi.

Délivre-moi du sang versé, ô Dieu, Dieu de mon salut!

Alors ma langue célébrera ta justice.

(Psaumes 51:3-5, 9-16)

C'est par des cantiques sacrés qui devaient être chantés dans les assemblées publiques en présence de la cour, des prêtres et des juges, des princes et des hommes de guerre, — cantiques destinés à perpétuer jusqu'à la dernière génération la connaissance de sa chute — que le roi d'Israël raconte son péché, ses remords et son espérance de pardon grâce à la miséricorde divine. Au lieu de la cacher, il voulait que d'autres profitent de sa lamentable histoire.

Le repentir de David est profond et sincère. Il ne fait pas le moindre effort pour pallier son crime. Sa prière ne trahit aucun désir d'échapper au châtiment dont il est menacé. Il voit l'énormité de sa chute devant Dieu. Il voit la souillure de son âme. Il abhorre son péché. Ce n'est pas seulement le pardon qu'il demande, mais la pureté du cœur. D'autre part, il ne

s'abandonne pas au désespoir. Il voit dans les promesses divines au pécheur repentant la preuve de son pardon et de la faveur du ciel restituée.

Car tu ne prends pas plaisir aux sacrifices, Autrement, j'en offrirais...

L'holocauste ne t'est point agréable,

Le sacrifice agréable à Dieu, c'est un esprit brisé!

(Psaumes 51:18, 19)

David tomba, mais Dieu le releva. Dès lors plus qu'auparavant, il vécut près de Dieu et de ses frères. Dans la joie de son soulagement, il chantait:

Je t'ai fait connaître mon péché; Je ne t'ai point caché mon iniquité.

J'ai dit: Je confesserai mes transgressions à l'Éternel!

Et toi, tu as ôté la peine de mon péché.

Tu es pour moi un asile; tu me préserves de la détresse;

Tu m'environnes de chants de délivrance...

(Psaumes 32:5-7)

Bien des gens ont murmuré contre ce qu'ils appellent l'injustice de Dieu pardonnant à David une faute énorme, alors qu'il avait rejeté Saül pour avoir commis ce qui leur paraît des péchés moins graves. Ils oublient que David s'humilia et se confessa, tandis que Saül méprisa les réprimandes et s'endurcit dans l'impénitence.

Le cas de David a été dans tous les siècles une source de consolation pour les âmes qui, victimes de la tentation, se débattent sous le poids de leur culpabilité. Des milliers d'enfants de Dieu entraînés dans le péché et prêts à s'abandonner au désespoir se sont rappelés la sincérité de son repentir, et ce souvenir leur a donné le courage de l'imiter et de marcher à nouveau dans la voie des commandements de Dieu.

Toute âme qui, reprise par Dieu, reconnaît ses fautes et consent à les confesser humblement peut être assurée qu'il y a pour elle de l'espoir. Tout homme qui reçoit avec foi les promesses de Dieu trouvera le pardon. Le Seigneur ne repousse jamais une âme vraiment contrite. Il nous a laissé cette promesse: « Qu'on fasse la paix avec moi, oui, la paix avec moi. » (Ésaïe 27:5) « Que le méchant abandonne sa mauvaise voie, et l'homme injuste ses pensées. Qu'il revienne à l'Éternel, qui aura pitié de lui et à notre Dieu, qui pardonne abondamment. » (Ésaïe 55:7)

Chapitre 72 : La Révolte d'Absalom

« Il rendra quatre fois la valeur de la brebis », avait déclaré David après avoir entendu la parabole du prophète. Il prononça ainsi son propre châtiment. Son fils Amnon, coupable d'un crime honteux et contre nature que la loi punissait de mort, crime doublement grave en raison des circonstances, n'avait été ni poursuivi ni châtié par David. Le roi, au souvenir de son propre péché, n'avait pas osé punir Amnon. En conséquence, Absalom, le protecteur naturel de sa sœur indignement outragée, forma le projet de la venger. Pour frapper plus sûrement quand l'heure serait venue, il attendit deux ans. Puis, au cours d'un festin de famille qu'il donnait aux fils du roi, il fit assassiner Amnon.

La nouvelle de ce deuxième jugement qui frappait David lui fut rapportée en termes exagérés: « Le bruit parvint à David qu'Absalom avait tué tous les fils du roi et que pas un n'avait échappé. Le roi se leva, déchira ses vêtements et s'étendit sur la terre; tous ses serviteurs se tenaient près de lui, les vêtements déchirés. » (Voir 2 Samuel 13 à 19) Consternés, les fils du roi revinrent bientôt à Jérusalem et apprirent la vérité à leur père, à savoir qu'Amnon seul avait été tué. « Les fils du roi élevèrent la voix et pleurèrent. Le roi aussi et tous ses serviteurs versèrent des larmes abondantes. » Quant à Absalom, il s'enfuit chez Talmaï, roi de Guésur, père de sa mère.

Parce que les dispositions égoïstes d'Amnon et de plusieurs de ses frères ne furent jamais contrecarrées, celui-ci chercha toujours à satisfaire ses désirs sans se soucier de la volonté de Dieu. Après son grand péché, l'Éternel fit preuve de patience envers lui et lui accorda deux ans pour se repentir. Mais Amnon continua à vivre dans le péché. Il mourut chargé de son crime et ne pourra échapper au juste châtiment de Dieu lors du jugement.

Devant l'inertie de David, qui négligeait son devoir strict de punir le crime d'Amnon, et l'impénitence de celui-ci, Dieu avait permis aux événements de suivre leur cours et laissé agir Absalom. Quand les parents ou les gouvernements oublient de punir l'iniquité, il arrive que Dieu prenne les choses en main. Le frein qu'il oppose à la puissance du mal se relâche quelque peu, et la suite amène la punition du péché par le péché même.

Les résultats de la fatale indulgence de David envers Amnon n'en restèrent pas là. Le crime d'Absalom méritant une punition, le roi ne lui permit pas de revenir à Jérusalem. Cet exil allait augmenter, au lieu de diminuer, les maux inextricables dans lesquels le roi était enchevêtré. Exclu, par son exil, de la participation aux affaires du royaume, Absalom, homme énergique, ambitieux et sans principes, s'adonna bientôt à de dangereuses manigances.

Au bout de deux ans, Joab entreprit de réconcilier le père et le fils. Il se servit dans ce but d'une femme de Tékoa, réputée pour sa sagesse.

Adoptant les suggestions de Joab, elle vint raconter au roi qu'elle était restée veuve avec deux fils pour toute fortune et toute consolation. Dans une querelle, l'un des deux avait tué

l'autre. Et maintenant, toute sa parenté lui ordonnait de livrer le criminel au vengeur du sang. « Ils veulent donc, dit-elle, éteindre le tison qui me reste et ne laisser à mon mari ni nom ni postérité à la surface de la terre. » Cet appel toucha David, qui promit à cette femme la protection royale.

Après avoir arraché au monarque la promesse réitérée de sa faveur, la femme lui demanda, avec beaucoup de ménagements, s'il ne se reconnaissait pas coupable en ne faisant pas revenir celui qu'il avait banni. Elle poursuivit: « Car enfin, nous mourrons certainement, et nous ressemblons à l'eau qui s'écoule sur la terre et qu'on ne peut recueillir. Mais Dieu n'enlève pas la vie, et il sait trouver les moyens de ne pas repousser loin de lui l'exilé. » Ce touchant tableau de la miséricorde divine envers le pécheur — suggéré par Joab, l'homme de guerre — est une preuve frappante de la connaissance générale qu'on avait en Israël des grandes vérités de la rédemption. Le roi sentit son propre besoin de miséricorde. Il ne put résister à cet appel, et il dit à Joab: « Fais revenir le jeune

Absalom. »

Absalom fut autorisé à rentrer à Jérusalem, mais non à reparaître à la cour. David commençait à souffrir des mauvais effets de son indulgence envers ses enfants. Aussi, quelque tendresse qu'il ressentît pour ce beau et intelligent jeune homme, il lui paraissait nécessaire, pour donner une leçon, tant à Absalom qu'à tout le peuple, de manifester l'horreur que lui inspirait le crime qu'il avait commis. Absalom vécut ainsi deux ans à Jérusalem sans pouvoir se présenter à la cour. Sa sœur, qui vivait auprès de lui et rappelait le tort irréparable qu'elle avait souffert, donnait au peuple l'impression que le jeune prince était plutôt un héros qu'un malfaiteur.

Absalom profita de cette disposition des esprits et s'efforça de gagner le cœur de ses concitoyens. Son apparence le favorisait beaucoup. « Il n'y avait pas dans tout Israël un homme aussi admiré pour sa beauté qu'Absalom; depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait en lui aucun défaut. » Or, le roi manquait de sagesse en permettant à cet homme ambitieux et remuant de demeurer à Jérusalem sans consentir à l'admettre en sa présence. C'était courir le risque de le voir gagner la sympathie du peuple.

Avec le souvenir de sa faute toujours devant les yeux, David paraissait moralement paralysé. Autant il avait été courageux et décidé, autant il était maintenant faible et irrésolu. Tout cela diminuait son autorité sur le peuple et favorisait les agissements de son fils.

Grâce à Joab, Absalom fut de nouveau admis à se présenter devant son père. Une réconciliation extérieure eut lieu, mais le jeune homme n'en continua pas moins ses menées ambitieuses. S'entourant d'un train de maison presque royal, il entretenait des chevaux et des chariots, et se faisait précéder d'une garde de corps de cinquante hommes. Ainsi, tandis que le roi tendait de plus en plus vers la solitude et la retraite, Absalom briguait assidûment la faveur populaire.

La faiblesse et l'irrésolution de David s'étendirent bientôt à ses subordonnés. L'administration de la justice souffrait de négligences et de délais, causes de mécontentement qu'Absalom tournait habilement à son avantage. Jour après jour, ce jeune homme d'aspect noble et imposant se présentait à la porte de la ville, où une foule de plaignants attendaient le moment de lui présenter leurs griefs. Absalom écoutait leurs doléances, leur exprimait sa sympathie et déplorait l'inertie du gouvernement. Après avoir entendu le récit de quelque Israélite en instance de procédure, il lui disait: « Certes, ta cause est bonne et juste; mais il n'y a chez le roi personne pour t'écouter. » Et il ajoutait: « Ah! que ne m'établit-on juge dans le pays! Tout homme qui aurait un procès ou une affaire à juger viendrait chez moi, et je lui ferais rendre justice. Si quelqu'un s'approchait de lui pour se prosterner devant lui, Absalom lui tendait

la main, l'étreignait et l'embrassait. »

Le mécontentement fomenté par les menées insidieuses du jeune prince gagnait rapidement du terrain. Les louanges d'Absalom étaient sur toutes les lèvres, et on le considérait généralement comme l'héritier du trône. Fier d'un tel prétendant, le peuple le croyait digne de cet honneur. En un mot, « Absalom séduisait le cœur des Israélites », tandis que le roi, aveuglé par l'affection qu'il portait à ce fils, se figurait que le train magnifique mené par lui avait pour but d'honorer la cour et d'exprimer sa joie d'être réconcilié avec son père.

Quand les esprits lui parurent suffisamment préparés pour exécuter son coup d'État, Absalom envoya secrètement des hommes dans toutes les tribus pour y prendre des mesures en vue d'une révolte. Il emprunta ensuite le manteau de la dévotion pour masquer son jeu. Il dit au roi: « Permets-moi d'aller à Hébron, pour m'acquitter du vœu que j'ai fait à l'Éternel. Car lorsque ton serviteur demeurait à Guésur, en Syrie, il fit le vœu suivant: Si l'Éternel me ramène à Jérusalem,

j'offrirai un sacrifice à l'Éternel. »

Le père aimant, réjoui de voir cette marque de piété chez son fils, le congédia avec sa bénédiction. La conspiration étant arrivée à maturité, cette insigne hypocrisie de la part d'Absalom avait pour but non seulement d'aveugler le roi, mais de gagner la confiance du peuple pour le pousser plus sûrement à se soulever contre le monarque divinement établi.

Absalom prit le chemin d'Hébron. Avec lui « partirent de Jérusalem deux cents hommes qu'il avait invités; ils y allaient en toute bonne foi, sans se douter de rien », sans se douter que l'affection qu'ils vouaient au fils les conduisait à se rebeller contre le père. Arrivé à Hébron, Absalom fit venir auprès de lui un des principaux conseillers de son père, Ahitophel, très réputé pour sa sagesse, et dont l'opinion avait la valeur d'un oracle. La présence d'Ahitophel au milieu des conspirateurs assura ceux-ci du succès de leur entreprise et attira sous leur étendard un grand nombre d'hommes influents venus de toutes les parties du pays. Enfin, la

trompette de la révolte sonna. Les espions du prince répandirent partout la nouvelle qu'Absalom était roi et une foule de partisans se rallièrent à lui.

Cependant, l'alarme parvenait à Jérusalem, et David, se réveillant d'un long engourdissement, s'aperçut qu'une révolte avait éclaté à l'ombre du trône. Son propre fils, qu'il aimait et en qui il avait mis toute sa confiance, se disposait à lui enlever la couronne et sans doute la vie! Absalom fit la revue de ses troupes à Hébron. Les rebelles étaient donc aux portes de Jérusalem. Devant ce grand péril, David secoue la torpeur qui l'accable depuis si longtemps et s'apprête à faire face à l'orage avec toute la vigueur de ses jeunes années.

Du haut de son palais, il jette les regards sur sa capitale, « joie de toute la terre, cité du grand Roi » (Psaumes 48:3). Il frissonne à la pensée que Jérusalem puisse être inondée de sang, livrée au carnage et à la dévastation. Doit-il faire appel à ses sujets restés fidèles, et la défendre farouchement? Sa décision est prise: non, il ne permettra pas que les horreurs de la guerre profanent la ville sainte; il quittera Jérusalem; il mettra à l'épreuve la fidélité de son peuple et lui donnera l'occasion de venir se ranger sous son drapeau. De toutes façons, en cette grave circonstance, son devoir est de défendre l'autorité dont le ciel l'a investi. Quant à l'issue du conflit, il la remet entièrement entre les mains de Dieu.

Le cœur saignant, le roi quitte son palais et abandonne Jérusalem d'où le chasse un fils dénaturé. Suivi par une foule qui fait penser à un cortège funèbre, il est entouré de sa garde de corps formée de Kéréthiens et de Péléthiens, ainsi que de six cents Guitthiens, sous la conduite d'Ittaï. Avec son désintéressement habituel, il ne peut consentir que ces étrangers, venus se mettre sous sa protection, soient enveloppés dans son malheur. Étonné de les voir disposés à faire ce sacrifice pour lui, il dit à Ittaï: Pourquoi veux-tu venir, toi aussi, avec nous? Retourne sur tes pas, reste avec le (nouveau) roi, puisque tu es un étranger et que tu as quitté ton pays. Tu es arrivé d'hier, et dès aujourd'hui je te ferais partager notre vie errante! Quant à moi, je vais je ne sais où! Retourne donc et emmène tes frères avec toi. Que la miséricorde et

la fidélité t'accompagnent! »

Ittaï lui répond: « Aussi vrai que l'Éternel est vivant, et que le roi, mon seigneur, est vivant luimême, là où sera le roi, mon seigneur, soit pour mourir, soit pour vivre, là aussi sera ton serviteur. » David accepte avec gratitude le dévouement à sa cause chancelante de ces hommes qui venaient de se convertir du paganisme à Dieu; et, tous ensemble, ils passent le torrent de Cédron dans la direction du désert.

Une seconde fois, la caravane est arrêtée par un groupe d'hommes portant des vêtements sacrés. « Là se trouvait aussi Tsadok, avec tous les Lévites, qui portaient l'arche de l'alliance de Dieu. » (2 Samuel 15:24) Les gens de David considèrent ce renfort comme un heureux présage. La présence de ce symbole sacré est pour eux un gage de leur délivrance et de leur victoire finale. Il va donner au peuple un nouveau courage et le rallier autour du roi, tandis que l'absence de l'arche va porter la terreur chez les partisans d'Absalom.

Un instant, la vue de l'arche fait battre de joie et d'espérance le cœur de David. Mais d'autres pensées viennent bientôt l'assaillir. Comme monarque divinement choisi de l'héritage du Seigneur, il porte une responsabilité solennelle. Dans ses préoccupations, la gloire de Dieu et l'intérêt de son peuple doivent primer la sécurité de sa personne. Or, le Dieu « qui habite entre les chérubins, a dit de Jérusalem: « Cette ville est le lieu de mon repos. » (Psaumes 132:14) Sans autorisation divine, ni le grand prêtre ni le roi n'ont le droit de déplacer le symbole de sa présence. David sait, en outre, que s'il ne suit pas strictement les préceptes divins, l'arche sera plutôt une cause de désastre que de succès. Son grand péché, qui est toujours devant lui, lui rappelle que cette conspiration est un juste châtiment de Dieu. L'épée, qui ne doit plus s'éloigner de sa maison, vient d'intervenir à nouveau, et il ne sait quel sera le résultat de la lutte. Il ne lui appartient pas d'éloigner de la capitale les statuts sacrés qui sont la transcription de la volonté du Dieu souverain, la constitution de l'Etat et le gage de sa prospérité.

David dit donc à Tsadok: « Qu'on ramène l'arche de Dieu dans la ville. Si je trouve grâce aux yeux de l'Éternel, il me fera revenir et revoir l'arche et sa demeure. Mais s'il dit: Je ne prends point de plaisir en toi, eh bien, qu'il fasse de moi ce qui lui semblera bon! » Et il ajoute: « Écoute, retourne en paix à la ville, ainsi qu'Abiathar, avec Ahimaats et Jonathan, vos deux fils. Pour moi, je vais attendre dans les plaines du désert qu'on vienne m'apporter des nouvelles de votre part. » (2 Samuel 15:22-29) De la ville, en effet, les prêtres pouvaient lui rendre des services importants en lui apprenant, par l'intermédiaire de leurs deux fils, Ahimaats et Jonathan, les mouvements et les plans des rebelles.

Les prêtres reprirent donc le chemin de Jérusalem, laissant les fugitifs à leurs sombres pressentiments. Ceux-ci, avec leur roi, chassés de leurs demeures, abandonnés par l'arche de Dieu, voyaient devant eux l'avenir enveloppé de ténèbres. « David gravissait la montagne des Oliviers; il montait en pleurant, la tête couverte et les pieds nus. Tous ceux qui l'accompagnaient avaient aussi la tête couverte; et eux aussi montaient en pleurant. Alors on vint dire à David:

Ahitophel est avec Absalom parmi les conjurés. » Ici encore, David reconnaissait une des conséquences de son péché. La défection d'Ahitophel, le plus habile et le plus astucieux des conseillers politiques d'Israël, n'était qu'une vengeance pour l'opprobre essuyé par sa famille en la personne de Bath-Séba, qui était sa petite-fille. Et « David dit: Je t'en prie, ô Éternel, réduis à

néant les conseils d'Ahitophel! »

Arrivé en haut de la colline, le roi se prosterne et, dans une humble prière, déposant toute son angoisse devant Dieu, il le supplie de lui faire voir sa miséricorde. Cette prière est immédiatement exaucée:» Husaï, l'Arkite, vient à sa rencontre, la tunique déchirée et la tête couverte de poussière » en signe de grand deuil, et offre au roi détrôné et fugitif de partager son sort. Comme divinement illuminé, David voit en ce conseiller capable et sage, en cet ami

fidèle, celui qui pourra le mieux servir ses intérêts. A sa requête, Husaï retourne à Jérusalem pour offrir ses services à Absalom et neutraliser les conseils de l'astucieux Ahitophel.

Ce rayon d'espérance au cœur, le roi et sa suite continuent à descendre le versant oriental du mont des Oliviers et s'engagent à travers une lande désolée, hérissée de ravins sauvages, conduisant, par des chemins raboteux, dans la direction du Jourdain. « Le roi David venait d'atteindre Bahurim, quand il en vit sortir un homme, uni par la parenté à la famille de Saül, et nommé Siméï, fils de Guéra. Il s'avançait en proférant des malédictions, et il jetait des pierres à David et à ses serviteurs: tout le peuple et l'élite des hommes de guerre entouraient le roi à droite et à gauche. Siméï maudissait David en ces termes: Va-t'en, va-t'en, homme de sang, homme pervers! L'Éternel fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, à la place duquel tu t'es fait roi. L'Éternel a livré le royaume entre les mains de ton fils Absalom, et te voilà toi-même dans le malheur, parce que tu es un homme de sang! »

Durant tout le temps de la prospérité de David, cet homme n'avait donné aucun signe de mécontentement à l'égard du roi. C'était au jour du malheur que ce Benjamite révélait son véritable caractère. Il avait honoré David sur le trône, il le maudissait maintenant dans l'humiliation. Égoïste et rampant, il jugeait les autres d'après lui-même. Triompher du malheur des autres, tel est bien l'esprit de Satan.

Les accusations de Siméï contre David étaient absolument gratuites et calomnieuses. Le roi n'était coupable d'aucun tort vis-à-vis de Saül ou de sa maison. Alors qu'il aurait pu le tuer plus d'une fois, il s'était contenté de couper le pan de son manteau, acte qu'il regretta par la suite comme un manque de respect pour l'oint du Seigneur.

Un autre exemple de cette magnanimité avait eu lieu un jour où David était caché dans la caverne d'Adullam. Sa pensée s'étant reportée aux jours de sa jeunesse, il s'était écrié: « Oh! que je voudrais boire de l'eau de la citerne de Bethléhem! » (2 Samuel 23:13-17) Bethléhem était en ce temps-là entre les mains des Philistins. Trois hommes d'élite de sa troupe ayant traversé la garnison ennemie apportèrent à leur chef l'eau si ardemment convoitée. Mais David ne voulut pas la boire. Il la répandit en l'honneur de Dieu en disant: « Loin de moi, ô Éternel! une telle pensée! Cette eau est comme le sang de ces hommes qui sont allés là-bas au péril de leur vie! » Bien que David fût un homme de guerre, et qu'il eût passé une bonne partie de sa vie au milieu de scènes de violence, il en était sorti moins endurci qu'on ne l'est en général.

Le neveu de David, Abisaï, l'un de ses plus braves capitaines, ne pouvant écouter davantage les propos insolents de Siméï, s'écria: « Pourquoi ce chien mort se permet-il d'insulter le roi, mon seigneur? Laisse-moi faire! J'irai lui couper la tête! » Le roi David le lui défendit: « Voyez, mon propre fils, dit-il à Abisaï et à ses serviteurs, celui qui est sorti de mes entrailles, en veut à ma vie; à plus forte raison ce Benjamite! Laisse-le faire, et qu'il me maudisse, car l'Éternel le lui a commandé. Peut-être l'Éternel aura-t-il égard à mon affliction, et me rendra-t-il le bonheur en échange des malédictions que je reçois aujourd'hui. »

La conscience de David lui faisait entendre des vérités amères et humiliantes. Le soudain revers de fortune qui étonnait ses sujets n'était pas un mystère pour lui. Il en avait souvent eu des présages et s'était étonné que Dieu supportât si longtemps ses péchés et que le châtiment mérité fût si long à venir. Mais à ce moment-là, les pieds nus et ses vêtements royaux échangés contre la bure grossière de l'affliction, dans cette fuite douloureuse et les lamentations de sa suite, répercutées par les échos des montagnes, il songeait à sa capitale bien-aimée et il avait l'impression que Dieu lui manifesterait encore sa bonté.

Durant des années, il s'était efforcé d'accomplir fidèlement son devoir. Sous son sceptre, son royaume était parvenu à un degré de puissance et de prospérité jamais atteint auparavant. Il avait en outre accumulé d'immenses matériaux en vue de la construction de la maison de Dieu. Fallait-il que le travail de toute sa vie fût anéanti? Le résultat de ces années de labeurs désintéressés, l'œuvre du génie, de la piété et d'une administration modèle allaient-ils passer entre les mains d'un fils insensible à l'honneur de Dieu et à la prospérité d'Israël? Combien il eût été naturel pour David, dans cette cuisante épreuve, de murmurer contre le Seigneur!

Mais au contraire, il voyait dans ses propres fautes la cause de tout son malheur. Ses sentiments sont bien exprimés par le prophète Michée: « Si je suis assis dans les ténèbres, l'Éternel sera ma lumière! Je supporterai le courroux de l'Éternel, puisque j'ai péché contre lui, jusqu'à ce qu'il défende ma cause, et me fasse droit. » (Michée 7:8, 9) Cet épisode de sa vie où David se montre humble, désintéressé, généreux sous l'insulte et l'ignominie est l'un des plus beaux de sa carrière. Jamais il n'avait paru plus grand aux yeux du ciel qu'à l'heure de sa plus profonde détresse.

Si Dieu avait laissé impuni le péché de David, s'il lui avait permis de jouir d'une paix et d'une prospérité ininterrompues, alors qu'il violait sa sainte loi, les sceptiques auraient eu quelque raison de prendre comme prétexte l'histoire du roi d'Israël pour démolir la religion de la Bible. Mais au contraire, cette histoire prouve surabondamment que Dieu, loin de tolérer ou d'excuser le péché, fait éclater son amour au sein même du châtiment. Si Dieu fait passer David sous la verge, il ne le supprime pas. La fournaise de l'épreuve a pour but de purifier et non de consumer. Il est écrit:

S'ils violent mes commandements,

Et s'ils n'observent pas mes préceptes,

Je châtierai leurs transgressions en les frappant avec des verges,

Et leurs iniquités en leur envoyant des fléaux.

Mais je ne leur retirerai pas ma faveur.

(Psaumes 89:32-34)

Peu après que David eut quitté Jérusalem, Absalom et son armée y faisaient leur entrée et s'en emparaient sans coup férir. Husaï fut parmi les premiers à présenter ses respects au

nouveau roi, qui ne fut pas peu surpris de cette offre de services de la part du vieil ami et conseiller de son père. Jusque-là, ses plans avaient réussi. Assuré du succès final, il accueillit Husaï à sa cour.

Les troupes d'Absalom étaient considérables, mais composées d'hommes peu entraînés à la guerre. Ahitophel savait que la situation de David était loin d'être désespérée. Une grande partie de la nation lui restait fidèle. Il était entouré de guerriers éprouvés, commandés par des généraux capables et aguerris. Ahitophel savait également qu'après un premier et bref mouvement d'enthousiasme en faveur du nouveau roi, il se produirait une réaction, et que si la révolution échouait, et si Absalom se réconciliait avec son père, lui, son premier conseiller, serait considéré comme le plus grand coupable et subirait la plus lourde peine.

Pour empêcher Absalom de revenir en arrière, il lui conseilla un acte qui, pour la multitude, rendrait impossible toute réconciliation entre le père et le fils. Il suggéra au prince révolté d'ajouter l'inceste à la rébellion. Il s'agissait, selon la coutume orientale, pour prouver qu'il était devenu le successeur de son père, de s'attribuer publiquement ses concubines. Absalom adopta l'ignoble suggestion, et ainsi s'accomplit la prédiction du prophète à David: « Je vais faire surgir de ta propre maison les maux qui s'abattront sur toi; je prendrai tes femmes sous tes yeux pour les donner à l'un de tes proches, qui abusera d'elles à la vue de ce soleil! Car toi, tu as agi en secret; mais moi, j'agirai en présence de tout Israël et à la vue du soleil. » (2 Samuel 12:11, 12) Non pas que Dieu allait lui-même suggérer cette infamie, mais il ne l'empêcherait pas.

Ahitophel, hautement estimé pour sa sagesse, n'avait aucune piété. Il ne possédait pas « la crainte de l'Éternel qui est le commencement de la sagesse » (Proverbes 9:10). Autrement, il n'eût jamais conseillé un crime odieux pour assurer le succès d'une trahison. Les gens sans conscience agissent comme s'il n'existait aucune providence souveraine pour anéantir leurs desseins. Ils oublient que « celui qui habite dans les cieux ... se moquera d'eux » (Psaumes 2:4), et que le Seigneur a déclaré:

Ils n'ont pas pris plaisir à mes conseils,

Ils ont dédaigné toutes mes remontrances:

Ils savoureront les fruits de leur conduite Et ils se rassasieront de leurs propres conseils! Car l'égarement des sots les tue, Et la sécurité des insensés les perd.

(Proverbes 1:30-32)

Ayant assuré sa propre sécurité, Ahitophel démontra à Absalom la nécessité d'agir sans perdre de temps. « Permets-moi de choisir douze mille hommes, lui dit-il. Je me mettrai en marche et je poursuivrai David cette nuit même. Je me jetterai sur lui pendant qu'il est fatigué et que son courage est abattu. Je l'épouvanterai; tout le peuple qui l'accompagne prendra la fuite, et le roi seul tombera sous mes coups. C'est ainsi que je ramènerai à toi tout le peuple. » Ce plan fut approuvé par les conseillers de l'usurpateur. S'il avait été exécuté, David aurait

certainement péri. Mais les événements étaient dirigés par une sagesse plus haute que celle d'Ahitophel. « L'Éternel, en effet, avait résolu d'anéantir le sage conseil d'Ahitophel, afin d'attirer la ruine sur Absalom. »

Husaï n'avait pas été admis dans le conseil et il s'était gardé d'y pénétrer sans invitation pour ne pas être suspecté d'espionnage. Après qu'on se fut dispersé, Absalom, qui avait une haute idée de la sagesse du conseiller de son père, lui soumit le plan d'Ahitophel. Husaï, comprenant que l'exécution du plan proposé entraînerait la perte de David, « répondit à Absalom: Pour cette fois, le conseil donné par Ahitophel n'est pas bon. Il ajouta: Tu connais ton père et ses hommes; ce sont de vaillants guerriers et ils ont le cœur exaspéré, comme une ourse des champs à laquelle on a pris ses petits. De plus, ton père est homme de guerre; il ne passera pas la nuit avec la troupe. Il est sans doute caché, en ce moment même, dans quelque ravin ou dans quelque autre retraite. Si, dès le début, nous essuyons un échec, tous ceux qui l'apprendront diront: Les partisans d'Absalom sont en déroute. »

Puis il suggéra un autre plan bien conçu pour plaire à un homme vaniteux porté à faire parade de sa puissance: « Je conseille plutôt que tous les Israélites, depuis Dan jusqu'à Béer-Séba, se rassemblent autour de toi, nombreux comme les grains de sable sur le bord de la mer. Tu marcheras en personne au combat. Nous l'atteindrons, en quelque lieu qu'il se trouve; nous tomberons sur lui comme la rosée tombe sur la terre; et ni lui ni aucun de ceux qui l'accompagnent ne pourra s'échapper. S'il se réfugie dans quelque ville, tout Israël entourera de cordes cette ville-là, et nous la ferons crouler dans le lit du torrent, si bien qu'on n'en trouvera plus une seule pierre. »

« Alors Absalom et tous les hommes d'Israël dirent: Le conseil de Husaï, l'Arkite, vaut mieux que le conseil d'Ahitophel. » Il y eut cependant un homme qui ne fut pas dupe et qui vit clairement que ce dernier plan serait fatal à la cause d'Absalom. C'était Ahitophel. Il comprit également qu'indépendamment du sort futur de l'usurpateur, il ne restait aucun espoir à celui qui avait été l'instigateur de la révolte. Il avait encouragé Absalom à se rebeller; conseillé de déshonorer son père et suggéré comment faire mourir David. Et maintenant, Absalom lui-même préférait adopter les conseils d'un autre! Jaloux, irrité, désespéré, Ahitophel « partit pour se rendre dans sa ville et sans sa maison. Puis, après avoir mis ordre à ses affaires il s'étrangla et il mourut. » Tel fut le sort d'un homme brillamment doué qui n'avait pas pris Dieu pour conseiller et avait oublié que « le salaire du péché, c'est la mort » (Romains 6:23).

Husaï, qui n'était pas certain que son conseil fût suivi par l'inconstant fils du roi, avertit David de passer immédiatement de l'autre côté du Jourdain. A cet effet, il envoya ce message aux deux Lévites: « Ahitophel a donné tel et tel conseil à Absalom et aux anciens d'Israël. Maintenant donc, hâtez-vous d'avertir David, et dites-lui: Ne passe pas la nuit dans les plaines du désert; avance plus loin de peur que le roi et tous ceux qui l'accompagnent ne subissent un désastre. »

Les deux fils du prêtre, bien que poursuivis, réussirent à s'acquitter de leur périlleuse mission, et David, accablé de douleur et de fatigue après une première journée de marche, apprit qu'il devait, cette même nuit, fuir plus loin encore. Menacé par un fils choyé en qui il avait toute confiance et par des sujets qui lui avaient juré fidélité, le roi d'Israël chante néanmoins ce sublime cantique:

Éternel, que mes ennemis sont nombreux!

Que de gens s'élèvent contre moi!

Combien disent à mon sujet:

Point de salut pour lui auprès de Dieu!

Mais toi, ô Éternel, tu es mon bouclier;

Tu es ma gloire, celui qui me fait dresser la tête.

Ma voix invoque l'Éternel,

Et il me répond de sa montagne sainte.

Je me suis couché et je me suis endormi.

Je me suis réveillé, car l'Éternel me soutient. Je ne crains point les milliers d'hommes Qui m'assiègent de toutes parts.

Le salut vient de l'Éternel...

Que ta bénédiction soit sur tout ton peuple!

(Psaumes 3:2-9)

David et sa troupe — guerriers et hommes d'État, vieillards et jeunes gens, femmes et petits enfants — passèrent la nuit à traverser les eaux profondes et rapides du Jourdain. « Au point du jour, il n'en restait pas un qui n'eût traversé le fleuve. » De là, la multitude entière se réfugia à Mahanaïm, ville fortifiée qui avait été la capitale d'Isboseth, et qui était située dans une région montagneuse. Le pays était bien approvisionné, et ses habitants favorables à la cause de David. De riches propriétaires apportèrent au roi d'abondantes provisions et pourvurent à son confort.

Le conseil de Husaï avait atteint son but en ce qu'il avait donné à David l'occasion de se mettre à l'abri. Cependant, Absalom, irréfléchi et impétueux, ne pouvant se contenir plus longtemps, « passait le Jourdain, suivi de toute l'armée d'Israël », et se mettait à la poursuite de son père. Pour commander ses forces, il avait choisi Amasa, fils d'Abigal, la tante de Joab. Mais son armée, quoique considérable, manquait de discipline et était mal préparée à résister aux soldats aguerris du roi.

David, ayant divisé ses troupes en trois corps placés sous les ordres de Joab, d'Abisaï et d'Ittaï, Guittien, avait l'intention de prendre lui-même le commandement de toute l'armée.

Mais ses officiers, ses conseillers et le peuple s'opposèrent avec véhémence à ce dessein. « Tu ne viendras pas, s'écria-t-on; car, si nous fuyons, on n'attachera point d'importance à notre fuite, et, même si la moitié d'entre nous périssait, on n'y ferait pas attention; mais toi, tu en vaux dix mille comme nous. Il est donc préférable que tu te tiennes dans la ville tout prêt à nous secourir. Le roi reprit: Je ferai ce qui vous paraît bon. »

Du haut des murailles de la ville, on vit approcher les colonnes de l'armée rebelle. En comparaison avec celle-ci, la troupe de David était insignifiante. Et pourtant, en contemplant ces forces ennemies, la pensée dominante dans le cœur du roi n'est pas le souci de sa couronne, de son royaume ni même de sa vie, dont le sort dépend cependant du résultat de la bataille qui va se livrer. Le cœur de ce père est rempli d'appréhension et de pitié pour son fils rebelle. Au moment où l'armée défile devant lui, debout, à la porte de la ville, il encourage ses soldats et les assure que le Dieu d'Israël leur donnera la victoire. Et tandis que Joab passe devant lui à la tête de son contingent, ce fier vainqueur de cent batailles entend, la tête inclinée, la dernière recommandation du roi qui leur dit d'une voix tremblante: « Ayez soin de ménager le jeune homme Absalom. » Abisaï et Ittaï reçoivent le même mandat: « Ayez soin de ménager le jeune homme Absalom. » La sollicitude de ce père, qui semblait ajouter plus de prix à la vie de ce malheureux qu'à son royaume et à ses fidèles sujets, ne fit qu'accroître l'indignation de ses guerriers contre le chef de l'insurrection, l'auteur de cette guerre fratricide.

La bataille eut lieu dans un bois situé près du Jourdain et il fut vite impossible de commander les troupes nombreuses et indisciplinées d'Absalom, au milieu des fourrés et des marécages. « L'armée d'Israël fut battue par les gens de David; ce fut une grande défaite, dans laquelle, ce jour-là, périrent vingt mille hommes. »

Absalom voit que sa cause est perdue. Il tourne bride et prend la fuite. Mais sa tête s'étant prise dans un arbre aux vastes branchages, sa mule s'enfuit de dessous lui, et le laisse suspendu, impuissant et exposé aux coups de ses ennemis. Un soldat l'ayant aperçu dans cet état l'épargne pour obéir au roi mais avertit Joab. Celui-ci, qui a vainement montré de l'amitié à Absalom en le réconciliant par deux fois avec son père, saisit avidement l'occasion de faire disparaître l'auteur de cette calamité. Sans se laisser arrêter par aucun scrupule, Joab « prit trois javelots, et les enfonça dans le cœur d'Absalom. ... On prit Absalom, on le jeta dans une grande fosse au milieu de la forêt, et on éleva au-dessus de lui un énorme monceau de pierres. »

Le chef de la révolte étant mort, Joab rappela ses troupes et envoya sans retard des messagers porter la nouvelle au roi. La sentinelle postée sur la muraille de la ville aperçut un homme qui, revenant du champ de bataille, approchait en courant, suivi d'un autre homme. Elle dit au roi qui se tenait près de la porte: « Il me semble, à voir courir le premier, que c'est l'allure d'Ahimaats, fils de Tsadok. Le roi répondit: C'est un homme de bien, il apporte de bonnes nouvelles. Alors Ahimaats cria au roi: Tout va bien! Et il se prosterna devant le roi, le visage contre terre, et dit: Béni soit l'Éternel, ton Dieu, qui t'a livré ceux qui avaient levé la

main contre le roi, mon seigneur! » A la question inquiète du roi: « Le jeune Absalom est-il sain et sauf? » le messager fit une réponse évasive.

En arrivant, le deuxième messager cria: « Voici une bonne nouvelle pour le roi, mon seigneur: L'Éternel t'a fait justice aujourd'hui et t'a délivré de tous ceux qui s'élevaient contre toi. » Une seconde fois, le roi, les lèvres tremblantes, posa la question: « Le jeune Absalom est-il sain et sauf? » Incapable de cacher la triste nouvelle, l'envoyé répondit: « Puissent les ennemis du roi, mon seigneur, et tous ceux qui se sont révoltés contre toi pour te faire du mal, subir le sort de ce jeune homme! »

C'en était assez pour David. Sans en demander davantage, la tête inclinée, « tremblant d'émotion, il monta dans la chambre placée au-dessus de la porte, et il pleura. Il disait en marchant: Mon fils Absalom! Mon fils, mon fils Absalom! Que ne suis-je mort moi-même à ta place! Absalom, mon fils! mon fils!... »

L'armée victorieuse revient bientôt du champ de bataille, réveillant les échos des collines de ses cris de victoire. Mais quand elle arrive à la porte de la ville, ses cris s'éteignent, les bannières se penchent tristement, et les guerriers avancent tête baissée, ressemblant plutôt à une troupe de fuyards qu'à une armée victorieuse. Le roi n'est pas là pour leur souhaiter la bienvenue. En revanche, du haut de la tour, descend ce cri déchirant: « Mon fils Absalom! mon fils, mon fils Absalom! Que nesuis-je mort à ta place! »

« Ainsi la victoire fut, ce même jour, changée en deuil pour tout le peuple, parce que le peuple avait entendu dire que le roi était très affligé de la mort de son fils. Aussi le peuple, ce jour-là, rentrat-il furtivement dans la ville, comme une armée honteuse d'avoir pris la fuite pendant la bataille. » Celui qui est outré en ce moment, c'est Joab. Dieu donne au peuple le motif d'une immense joie: il vient de remporter contre une très dangereuse sédition une victoire éclatante, et celle-ci est transformée en un jour de deuil au sujet d'un homme dont l'orgueil et la trahison avaient coûté la vie à des milliers de braves gens! Le rude capitaine entre résolument chez le roi et lui dit sans ménagements: « Tu couvres aujourd'hui de confusion tous tes serviteurs, qui ont, en ce jour même, sauvé ta vie, celle de tes fils et de tes filles.... Tu aimes donc ceux qui te haïssent, et tu hais ceux qui t'aiment; car tu viens de montrer que tes capitaines et tes serviteurs ne sont rien pour toi. Je vois bien maintenant que, si Absalom vivait, et que nous fussions tous morts aujourd'hui, tu trouverais que tout est bien. Lève-toi plutôt, sors, et adresse à tes serviteurs des paroles d'encouragement; car je te déclare, au nom de l'Éternel, que, si tu ne te montres pas, il n'y aura pas un seul homme pour rester avec toi cette nuit; et ce malheur sera pire pour toi que tous ceux qui te sont arrivés depuis ta jeunesse jusqu'à présent. »

Si dure et cruelle que soit cette algarade pour son cœur meurtri, David ne montre aucun ressentiment. Son général a raison. Il descend et se tient à la porte de la ville pour accueillir par des paroles de félicitation et d'encouragement ses braves soldats de retour de la bataille.

Chapitre 73 : Dernières Années de David

La défaite d'Absalom ne ramena pas immédiatement la paix dans le royaume. Les territoires qui avaient participé à la sédition étaient si considérables que David ne voulut pas reprendre le pouvoir et retourner dans sa capitale sans y être invité par les tribus. Au milieu de l'effervescence qui suivit la ruine du parti rebelle, on ne se pressa pas de rappeler le roi. Finalement, Juda s'étant décidé à le ramener, la jalousie des autres tribus donna lieu à une contre-révolution, bientôt apaisée, et l'ordre fut rétabli.

L'histoire de David nous fournit un des exemples les plus frappants des dangers qui accompagnent le pouvoir, la richesse et les honneurs recherchés avec tant d'ardeur. Peu d'hommes, cependant, ont passé, comme ce roi, par autant d'épreuves destinées à y préparer. Par la volonté de Dieu, son enfance s'écoula sur des collines solitaires, dans l'humble occupation d'un gardien de brebis. La contemplation de la nature développa son talent pour la musique et la poésie. Le désert fut pour lui l'école de la patience, du courage, du sang-froid, de la confiance en Dieu. Il jouit à un haut degré de l'amour du Père céleste et fut enrichi des dons de son Esprit. Plus tard, il vit, dans la carrière de Saül, la nullité de la sagesse humaine livrée à elle-même. Et cependant, le pouvoir et les honneurs l'affectèrent au point qu'il fut plusieurs fois vaincu par le tentateur.

Ses rapports avec les peuples païens firent naître en lui l'amour des grandeurs terrestres et le désir d'imiter leurs coutumes. Israël était digne d'être honoré. Mais, poussés par l'orgueil, les Hébreux ne se contentèrent plus de cette prééminence. Cédant à l'ambition, David songea à étendre ses conquêtes aux dépens des nations voisines. Pour cela, il crut devoir augmenter son armée en introduisant le service militaire obligatoire; de là l'idée d'ordonner un recensement de la population. Ce dénombrement devait forcément mettre en contraste les débuts et la fin de son règne, révéler les progrès réalisés et augmenter, chez le peuple et chez le roi, une confiance déjà trop grande en la puissance des armes.

Ce danger est signalé en ces termes par le récit sacré: « Satan s'éleva contre Israël, et il excita David à faire le recensement d'Israël. » (Voir 1 Chroniques 21) La prospérité dont Israël avait joui sous David était due à la bénédiction de Dieu et non à l'habileté de son roi, ou à la force de ses armées. En augmentant les effectifs militaires, on allait donner aux nations environnantes l'impression que la confiance d'Israël reposait non sur la puissance du Très-Haut, mais sur celle de ses guerriers. Néanmoins, quoique fier de sa grandeur nationale, le peuple n'envisagea pas avec faveur l'idée de l'accroissement de la force armée. Le recensement proposé par David ayant causé beaucoup de mécontentement, on jugea à propos d'y employer des officiers plutôt que des prêtres et des magistrats, comme on avait fait jusqu'alors.

Ce projet était directement opposé aux principes de la théocratie. Quelque peu scrupuleux que Joab se fût montré auparavant, il dit lui-même à David: « Puisse l'Éternel rendre son

peuple cent fois plus nombreux! O roi, mon seigneur, ne sontils pas tous serviteurs de mon seigneur? Pourquoi mon seigneur demande-t-il cela? Pourquoi charger Israël d'un tel péché? » Mais la parole du roi prévalut sur l'opposition de Joab qui se mit donc « en route et parcourut tout le territoire d'Israël; puis il revint à Jérusalem ».

Le dénombrement n'était pas achevé que David reconnut son erreur. Plein de remords, il dit à Dieu: « J'ai commis un très grand péché en agissant ainsi. Daigne maintenant pardonner la faute commise par ton serviteur, car j'ai agi tout à fait en insensé. » Le lendemain, le prophète Gad lui apporta ce message: « Ainsi parle l'Éternel: J'ai trois sortes de châtiments à te proposer; choisis l'un d'eux et je te l'infligerai.... Accepte ou bien trois années de famine, ou bien trois mois pendant lesquels tu seras mis en fuite par tes adversaires et atteint par l'épée de tes ennemis, ou encore trois jours pendant lesquels, l'épée de l'Éternel étant dans le pays, l'ange de l'Éternel portera la destruction dans tout le territoire d'Israël. » Le prophète ajouta: « Décide maintenant ce que je dois répondre à celui qui m'a envoyé. David répondit à Gad: Mon angoisse est très grande!... Eh bien, j'aime mieux tomber entre les mains de l'Éternel, car ses compassions sont infinies; mais puissé-je ne pas tomber entre les mains des hommes! » (2 Samuel 24:14)

« L'Éternel fit donc sévir la peste en Israël, et il périt soixante-dix-mille Israélites. » Le fléau n'avait pas encore atteint la capitale, que « David, ayant levé les yeux, vit l'ange de l'Éternel qui se tenait entre la terre et le ciel, ayant à la main une épée nue, tournée contre Jérusalem. Aussitôt David et les anciens, couverts de sacs, tombèrent le visage contre terre ». « David dit à Dieu: N'est-ce pas moi qui ai donné l'ordre de faire le recensement du peuple? C'est moi qui ai péché; c'est moi qui ai mal agi; mais ces brebis, qu'ont-elles fait? Éternel, mon Dieu, que ta main s'appesantisse sur moi, je te prie, et sur la maison de mon père, mais qu'elle ne s'appesantisse pas sur ton peuple, pour le frapper. » Opposé au recensement, le peuple n'avait pas moins caressé les ambitions qui avaient poussé David à son projet. De même que Dieu avait châtié David par le péché d'Absalom, il punissait par la faute du roi les péchés d'Israël.

L'ange destructeur avait arrêté sa marche en dehors de Jérusalem, et se trouvait debout sur le mont Morija, « près de l'aire d'Ornan, le Jébusien ». Sur l'ordre de l'Éternel, David s'y rendit et « bâtit là un autel en l'honneur de l'Éternel; il offrit des holocaustes et des sacrifices d'actions de grâces, et invoqua l'Éternel. Alors l'Éternel lui répondit en envoyant le feu du ciel sur l'autel de l'holocauste ». « Ainsi le courroux de l'Éternel fut apaisé à l'égard du pays, et le fléau se retira d'Israël. » (1 Chroniques 21:26; 2 Samuel 24:25)

L'endroit sur lequel l'autel avait été dressé étant destiné à être un lieu sacré, Ornan, son propriétaire, l'offrit à David à titre de présent. Le roi refusa. Il lui dit: « Non, non; je veux acheter le tout à sa vraie valeur; car je ne prendrai pas ce qui t'appartient pour le donner à l'Éternel, et je ne lui offrirai pas un holocauste qui ne me coûte rien. David donna donc à Ornan, pour cet emplacement, le poids de six cents sicles d'or. » Cet endroit, rendu mémorable

déjà par l'autel qu'Abraham y avait construit pour offrir Isaac, sanctifié maintenant par cette grande délivrance, fut plus tard choisi par Salomon pour y construire le temple qui porta son nom.

Un nuage encore devait assombrir les dernières années de David. Il était arrivé à l'âge de soixante et dix ans. Les privations et les fatigues de sa jeunesse, les nombreuses guerres, les soucis et les tribulations qui avaient suivi avaient épuisé sa vitalité. Bien que son esprit eût conservé toute sa lucidité, la faiblesse de l'âge et l'amour de la retraite l'empêchaient de se rendre compte de ce qui se passait dans son royaume. Une nouvelle révolte éclata à l'ombre de son trône.

Celui de ses fils qui aspire maintenant au trône est Adonija, homme « d'une grande beauté », mais insouciant et sans principes. A peine avait-il reçu dans son jeune âge quelques notions de discipline. « Son père ne lui avait jamais fait un reproche, en lui disant: Pourquoi agis-tu ainsi? » (Voir 1 Rois 1er) Comme successeur de David, Dieu avait désigné Salomon, plus qualifié pour occuper le trône que son frère plus âgé. Malgré que ce choix fût connu de tous, cela n'empêcha pas Adonija de trouver des adhérents. Joab, qui, malgré ses crimes, était resté fidèle à la couronne, ainsi qu'Abiathar, le grand prêtre, se joignirent cette fois à la conspiration.

La révolte était sur le point d'éclater, et les conspirateurs se réunirent autour d'un grand festin à l'extrémité de la ville pour y proclamer roi Adonija. Mais leur plan fut déjoué grâce à la promptitude de quelques personnes fidèles à David, notamment Tsadok, le prêtre, Nathan, le prophète, et Bath-Séba, mère de Salomon. Ils informèrent le roi de ce qui se passait et lui rappelèrent que c'était Salomon qui devait lui succéder. David abdiqua sur-le-champ en faveur de Salomon, qui fut immédiatement proclamé roi. La conspiration était étouffée.

Les principaux fauteurs de cette révolte étaient passibles de mort. Abiathar eut la vie sauve à cause de ses fonctions de grand prêtre et de sa fidélité antérieure. Mais il fut destitué de sa charge qui passa à la famille de Tsadok. Joab et Adonija furent épargnés. Mais ils subirent la peine capitale après la mort de David. La sentence qui frappait le fils du roi complétait le quadruple châtiment annoncé par Dieu pour témoigner son horreur du péché commis par le roi d'Israël.

Dès les premières années de son règne, un projet qui avait été cher à David était la construction d'un temple à l'Éternel. Bien que privé de la joie de mettre ce plan à exécution, il avait apporté beaucoup de zèle à réunir les matériaux précieux qui devaient servir à l'embellissement de l'édifice. A cet effet, il amassa de l'or, de l'argent, des pierres d'onyx et d'autres pierres précieuses, du marbre et des bois fins. Le moment était venu de remettre ces richesses entre les mains de ceux qui allaient être chargés de l'exécution de cette grande entreprise.

Voyant sa fin approcher, le roi convoqua les princes d'Israël et les représentants des diverses parties du territoire pour leur confier ces richesses, leur faire ses recommandations et

s'assurer de leur sympathie et de leur concours. On ne s'attendait pas que David procédât personnellement à ce transfert en raison de sa grande faiblesse. Mais l'Esprit descendit sur lui et il put adresser encore une fois la parole à son peuple avec une ferveur et une autorité plus grandes même qu'autrefois.

Il rappela le désir qu'il avait eu de diriger luimême la construction du temple et fit connaître en ces termes l'ordre de Dieu d'en charger son fils: « Salomon, ton fils, est celui qui bâtira ma maison et mes parvis; car je l'ai choisi pour fils, et je serai pour lui un père. J'affermirai pour toujours sa royauté s'il s'applique à pratiquer mes commandements et mes préceptes, comme il le fait aujourd'hui. » Le roi continua: « Maintenant donc, aux yeux de tout Israël, de l'assemblée de l'Éternel et de notre Dieu qui nous entend, je vous supplie de garder et d'observer avec soin tous les commandements de l'Éternel, votre Dieu, afin que vous possédiez ce bon pays et que vous en transmettiez l'héritage à vos enfants après vous, à perpétuité. » (Voir 1 Chroniques 28 et 29)

David sait par expérience combien est douloureux le sentier de celui qui s'éloigne de Dieu. Il a senti l'aiguillon de la loi violée; il a moissonné les fruits du péché. Aussi éprouve-t-il un profond désir de voir les chefs de son peuple demeurer fidèles à Dieu, et Salomon éviter les fautes qui ont affaibli son autorité, assombri sa vie et entaché l'honneur de Dieu. Il n'ignore pas que pour résister aux tentations qui assailliront sûrement son fils, celui-ci aura besoin d'un cœur humble, d'une continuelle confiance en Dieu et d'une vigilance constante. Les hommes haut placés sont les principaux points de mire des attaques de Satan.

David se tourna vers son fils, et lui dit: « Et toi, Salomon mon fils, connais le Dieu de ton père, sers-le d'un cœur intègre et prompt à l'obéissance; car l'Éternel sonde tous les cœurs et il pénètre tous les desseins et toutes les pensées. Si tu le cherches, il se fera trouver de toi; mais si tu l'abandonnes, il te rejettera pour toujours. Considère maintenant que c'est toi que l'Éternel a choisi pour bâtir une maison qui sera son sanctuaire. Sois fort et mets-toi à l'œuvre. »

Le roi donne alors à Salomon des instructions détaillées concernant la construction du temple. Il lui confie des plans sur toutes les parties de l'édifice et des modèles de tous les ustensiles du service divin: modèles et plans qui lui ont été communiqués par inspiration divine. A ce fils qui est tout jeune et qui recule à la pensée des responsabilités qui vont lui incomber, David adresse ces paroles: Sois fort, prends courage, mets-toi à l'œuvre! « Ne crains point et ne t'effraie pas; car l'Éternel Dieu, mon Dieu, sera avec toi. Il ne te délaissera point et ne t'abandonnera pas. »

Puis, se tournant de nouveau vers la vaste assemblée qui est devant lui, David reprend: « Mon fils Salomon, le seul que Dieu ait choisi, est encore jeune et d'âge tendre. Or, grande est l'entreprise; car ce palais n'est pas destiné à un homme, mais à l'Éternel Dieu. » Il ajoute: « Quant à moi, j'ai appliqué tous mes soins à préparer pour la maison de mon Dieu » des métaux rares, des pierres fines et des bois précieux. « De plus, dans mon amour pour la maison de mon Dieu, tout l'or et tout l'argent que je possède en propre, je le donne à la maison de mon Dieu,

outre ce que j'ai préparé pour la construction du sanctuaire: trois mille talents d'or, de l'or d'Ophir, et sept mille talents d'argent épuré, destinés à revêtir les parois des salles.... Qui de vous est disposé à présenter volontairement

aujourd'hui son offrande à l'Éternel? »

La multitude y répondit avec empressement. « Alors les chefs des familles, les chefs des tribus d'Israël, les chefs de milliers et de centaines, ainsi que les intendants du roi, firent des offrandes volontaires. Ils donnèrent, pour le service de la maison de Dieu, cinq mille talents d'or, dix milles dariques, dix mille talents d'argent, dix-huit mille talents d'airain et cent mille talents de fer. Ceux qui possédaient des pierres précieuses les remirent pour le trésor du temple de l'Éternel. ... Le peuple se réjouit de ces libéralités; car c'est de bon cœur qu'elles étaient faites à l'Éternel. Le roi David en éprouva aussi une grande joie.

»David bénit l'Éternel en présence de toute l'assemblée et il dit: O Éternel, Dieu d'Israël, notre Père, béni sois-tu d'éternité en éternité! A toi, ô Éternel, la grandeur, la force et la magnificence, l'éternité et la splendeur; car tout ce qui est dans les cieux et sur la terre t'appartient. A toi, ô Éternel, la royauté, à toi la domination suprême sur toutes choses. ... Tu es le souverain maître de tout; dans ta main sont la force et la puissance, et c'est ta main qui peut élever et affermir toutes choses. Maintenant donc, ô notre Dieu, nous te louons et nous célébrons ton nom glorieux. Qui suis-je, en effet, et qui est mon peuple pour que nous soyons capables de te consacrer de telles offrandes? Oui, tout vient de toi; c'est de ta main que nous avons reçu ce que nous t'avons donné. Nous sommes devant toi des étrangers et des voyageurs, comme l'étaient tous nos pères; nos jours sur la terre sont comme l'ombre, sans aucun espoir de durée.

»Éternel, notre Dieu, toutes ces richesses que nous avons préparées pour bâtir un temple à la gloire de ton saint nom, elles viennent de ta main, et tout est à toi. Je sais, ô mon Dieu, que tu sondes les cœurs et que tu prends plaisir à la droiture. Aussi ai-je fait toutes ces offrandes volontaires dans la droiture de mon cœur. De même, je vois avec joie ton peuple ici réuni t'apporter volontairement ses offrandes. O Éternel, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, nos pères, maintiens à toujours dans le cœur de ton peuple ces sentiments et ces pensées, et dirige son cœur vers toi!

»Donne aussi un cœur intègre à mon fils Salomon, afin qu'il observe tes commandements, tes préceptes et tes lois, qu'il les mette tous en pratique, et qu'il bâtisse le palais dont j'ai préparé la construction. David dit à toute l'assemblée: Bénissez l'Éternel, votre Dieu! Et toute l'assemblée bénit l'Éternel. ... Ils s'inclinèrent et se prosternèrent devant l'Éternel. »

David amassa de riches matériaux pour la construction et l'embellissement du futur temple. Il composa les hymnes glorieux qui devaient retentir dans ses parvis. A la vue des

largesses des princes d'Israël, son cœur déborde de joie. Il adresse ses louanges à Dieu qui a mis ces dispositions dans leurs cœurs.

Tout ce que l'homme reçoit de la munificence céleste appartient encore au divin Donateur. C'est lui qui le place entre nos mains pour éprouver la profondeur de notre amour et de notre gratitude. Qu'il s'agisse des richesses matérielles ou de l'intelligence, nous devons les déposer en offrandes volontaires aux pieds du Sauveur et dire avec David: « Tout vient de toi; c'est de ta main que nous avons reçu ce que nous t'avons donné. »

A mesure qu'il sent la mort approcher, David concentre davantage toute sa sollicitude sur Salomon et sur son peuple, dont la fidélité va dépendre en grande mesure de celle de son roi. Dans ses dernières recommandations, il lui dit: « Je m'en vais par le chemin que prennent tous les fils de la terre; prends courage et sois un homme! Obéis fidèlement à la volonté de l'Éternel, ton Dieu, en marchant dans ses voies, en observant ses lois, ses commandements, ses préceptes et ses enseignements. ... C'est ainsi que tu réussiras dans tout ce que tu feras et partout où tu iras, et que l'Éternel accomplira la parole qu'il a prononcée à mon égard, quand il a dit: Si tes fils prennent garde à leur conduite et s'ils marchent fidèlement en ma présence, de tout leur cœur et de toute leur âme, tu auras toujours un de tes descendants sur le trône

d'Israël. » (1 Rois 2:1-4)

Les « dernières paroles de David » telles que l'Écriture nous les a conservées sont un cantique où éclatent en accents sublimes sa ferme confiance en Dieu et une foi inébranlable:

Oracle de David, fils d'Isaï,

Oracle de l'homme qui fut élevé si haut, Celui qui fut l'oint du Dieu de Jacob, Et le doux chantre d'Israël.

L'esprit de l'Éternel parle par ma bouche, Et sa parole est sur mes lèvres. Le Dieu d'Israël a parlé,

Le Rocher d'Israël m'a dit:

Celui qui règne sur les hommes avec justice,

Celui qui règne avec la crainte de Dieu dans le cœur,

Est comme la splendeur du matin au lever du soleil,

Comme un matin sans nuages;

Ses rayons font germer, de la terre, la verdure après la pluie,

C'est ainsi que Dieu agit avec ma maison;

Car il a fait avec moi une alliance éternelle,

Alliance parfaite en tous points et parfaitement observée,

Oui, il donnera à mon bouclier tout son épanouissement,

Il accomplira tous mes vœux!

(2 Samuel 23:1-5)

Si la faute de David a été grande, son repentir fut sincère, son amour profond, et ardente sa foi. Dieu lui a beaucoup pardonné; aussi peut-il l'aimer beaucoup en retour (Luc 7:47). Les psaumes du roi d'Israël, en effet, nous font passer à travers toutes les phases de l'expérience religieuse. Des profondeurs de la culpabilité consciente et du remords, ils nous transportent jusque sur les hauteurs séraphiques de la foi la plus sereine et de la communion avec Dieu.

La vie du roi David nous enseigne que si le péché n'apporte que le malheur et la honte, l'amour et la miséricorde de Dieu descendent jusque dans les plus noirs abîmes du mal pour en ramener l'âme repentante et la transporter sur les sommets sublimes réservés aux fidèles. La carrière du roiberger est l'un des plus puissants témoignages qui soient de la fidélité, de la justice et de la miséricorde de Dieu.

« L'homme... fuit comme une ombre », « mais la Parole de notre Dieu demeure éternellement ».

La bonté de l'Éternel pour ceux qui le craignent

Subsiste de tout temps et à toujours;

Et sa justice s'étend aux enfants de leurs enfants,

A tous ceux qui gardent son alliance

Et se rappellent ses commandements,

Afin de les mettre en pratique.

(Job 14:2; Ésaïe 40:8; Psaumes 103:17, 18)

« Tout ce que Dieu fait subsiste à toujours. » (Ecclésiaste 3:14)

Glorieuses sont les promesses faites à la maison de David, promesses qui embrassent les âges éternels et ont leur couronnement en la personne de Jésus-Christ! Dieu les a confirmées en ces termes:

J'ai fait ce serment à David, mon serviteur. ... Ma main le soutiendra,

Et mon bras le fortifiera. ...

Ma fidélité et ma bonté seront avec lui,

Et par la puissance de mon nom, il pourra relever la tête.

J'étendrai sa main puissante sur la mer Et son empire sur les fleuves.

Il m'invoquera, disant: « Tu es mon Père,

Mon Dieu, mon rocher protecteur. » Aussi ferai-je de lui le premier-né, Le souverain des rois de la terre.

Je lui conserverai ma faveur éternellement,

Et mon alliance avec lui sera inébranlable. Je lui donnerai une postérité éternelle, Et son trône durera autant que les cieux.

(Psaumes 89:4, 22-30)

Il fera droit aux opprimés de son peuple:

Il portera secours aux enfants du pauvre, Et il écrasera l'oppresseur.

On te craindra tant que durera le soleil, Tant que luira la lune, d'âge en âge...

Sous son règne, le juste prospérera

Au sein d'une paix profonde, tant que la lune répandra sa clarté.

Il dominera d'une mer à l'autre,

Depuis l'Euphrate jusqu'aux extrémités de la terre. ...

Que son nom subsiste à toujours!

Que son nom se perpétue tant que brillera le soleil!

Que l'on se bénisse mutuellement en son nom; Que toutes les nations le proclament heureux!

(Psaumes 72:4, 5, 7, 8, 17)

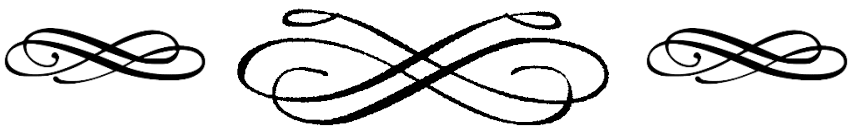
Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné.

L'empire a été posé sur son épaule.

(Ésaïe 9:5)

« Il sera grand, et il sera appelé le Fils du TrèsHaut; et le Seigneur, Dieu, lui donnera le trône de David, son Père. Il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » (Luc 1:32, 33)

Attendre la Fin



`